

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LES

COMMUNES

DE L'ARRONDISSEMENT DE LILLE.

DOCUMENTS

HISTORIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES

PAR

VICTOR BECQUART.

LILLE,
IMPRIMERIE L. DANEL.

1879.

Digitized by Google


UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT
900000101906
Digitized by Google

8 A 6

Digitized by Google

Digitized by Google

LES COMMUNES

DE

L'ARRONDISSEMENT DE LILLE.

Digitized by Google

N° 120

Digitized by Google

4P/FRA-L 2

LES

COMMUNES

DE L'ARRONDISSEMENT DE LILLE.

DOCUMENTS

HISTORIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES

PAR

VICTOR BECQUART.

1958. A.G. 8150.



LILLE,
IMPRIMERIE L. DANEL.
—
1879.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE.

Fixer dans la mémoire les vestiges d'un passé qu'on oublie; conserver d'antiques souvenirs en danger de s'éteindre, c'est faire œuvre utile.....

Qui pourrait rester indifférent au récit des événements qui ont contrarié ou favorisé le bonheur du pays natal?

Pénétré de ces idées, nous n'avons pu résister au charme attrayant de réunir des notes historiques et archéologiques sur l'arrondissement de Lille, que nous savions disséminées de tous côtés.

Malgré l'aridité des recherches, toujours longues et souvent infructueuses, nous sommes parvenu à grouper ces documents épars et à former ainsi la gerbe historique de chaque commune.

Nous avons dû glaner souvent dans le champ d'autrui, et compulser bien des auteurs, car l'histoire ne s'invente

Digitized by Google

pas. C'est un fleuve qui compose son large cours du tribut d'une quantité de ruisseaux ; le touriste qui a le désir de le bien connaître doit remonter à toutes ses sources, les unes célèbres, les autres obscures.

Tous les efforts ont été essayés pour arriver à la vérité la plus exacte et la plus complète, sans négliger ces détails intimes qui font le charme d'une histoire locale.

Puisse le lecteur partager le plaisir que nous avons éprouvé en les reproduisant.

V. B.

Digitized by Google

INTRODUCTION.

Les révolutions, comme le déluge, auraient fait disparaître bien des noms qui furent des choses, si l'histoire n'avait été là. Religieuse gardienne des souvenirs qui forment l'expérience, la gloire ou la consolation d'un pays, elle est le phare qui éclaire le passé, *historia testis temporum* a dit Cicéron[1], par elle les morts illustres renaissent pour s'imposer à notre admiration et à notre imitation. Elle vivifie aussi les choses en prêtant un corps aux noms qui s'y rattachent et qui, sans ses éclaircissements, resteraient lettre morte.

L'on dit encore Lille en Flandre, Reims en Champagne, Tours en Touraine. L'on dit aussi *Sainghin-en-Mélantois*, *Mons-en-Pevèle*, *Neuville-en-Ferrain*, *Sainghin-en-Weppes*. — Pour se rendre compte de la valeur de ces expressions géographiques, le lecteur doit se souvenir qu'avant 1789 elles existaient comme délimitations territoriales.

Lorsque le vent des réformes souffla si violemment sur la France, on voulut abolir, avec les institutions du passé, tout ce qui en aurait pu garder les traces. Aussi, l'on vit bientôt nos

(1) Cicéron, *De Oratore*.

Digitized by Google

anciennes provinces morcelées en départements ; ceux-ci se divisèrent en arrondissements qui eux-mêmes formèrent des cantons.

Or, la portion de la Flandre qui est actuellement l'arrondissement de Lille, portait jadis le nom de Châtellenie.

La Châtellenie comprenait plus de territoire que celui auquel nous avons consacré ces notices. Elle est mentionnée en 1039, et se divisait en neuf quartiers dont voici les noms : *Nèlantois, Carembault, Weppes, Ferrain, Pevèle. Outre l'Escaut, Comté, gouvernance de Douai* et *pays de Lalleu* (1).

Cinq d'entr'eux seulement appartiennent à notre sujet. *Mèlantois, Carembault, Pevèle et Ferrain* avaient été occupés par les Ménapiens ; le cinquième, le quartier de *Weppes*, semble avoir succédé au *pagus leticus* des Atrébates, lequel s'étendait dans la vallée de la Lys (2).

Ces noms reviennent à tout propos dans nos récits et par conséquent méritent une définition.

Le MÉLANTOIS, *pagus Medenatensis*, ou quartier du milieu, est nommé pour la première fois, dans la vie de saint Èloi, par Saint-Ouen (3), puis dans l'acte de partage de Louis le Dèbonnaire, en 835 (4), et encore dans une lettre qu'Othelbod écrivit à la comtesse Olgine, femme de Bauduin le Barbu, comte de Flandre, vers 1030, où il l'appelle *pagus Meteletensis*. Situé entre la Deûle et la Marque, il était borné au nord par le Ferrain, au levant par le Pevèle, au midi par le Carembault, au couchant par le Weppes. Il comprenait, outre Lille, vingt-neuf villages de l'arrondissement actuel ; Seclin en était comme la capitale.

Le CAREMBAULT, *Carembaultus ager*, pays à blé, de *Koun*, blé,

(1) Tiroux, *Histoire de Lille.*
(2) Leuridan, *Statistique féodale.*
(3) Spicilegium.
(4) Duchesne.

Digitized by Google

et de *bault*, pays, est nommé Caribaut dans le titre de fondation de l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras, en 673. Dans une transaction entre l'abbaye de Saint-Vaast et le châtelain de Lille, de mai 1220, il est nommé *Quaranbaut*. Ce quartier, le plus petit des cinq, était borné au nord par le Weppes et le Mélantois, au levant par le Pevèle, au midi par la Deûle et l'Artois. Il renfermait, dans la circonscription actuelle de l'arrondissement de Lille, onze villages, avec Phalempin pour chef-lieu ; il avait environ 15 kilomètres de long sur 7 kilomètres 1/2 de large. Des hommes érudits ont pensé que le nom de Carembault lui venait de sa position géographique [1].

Le Pevèle, *Pabula*, *pagus Pabulensis*, la contrée aux gras pâturages, est nommé, en 673, par le roi Thierri, dans les lettres patentes données à l'abbaye de Saint-Vaast [2].

Ce *pagus*, dont la tête était Orchies, s'étendait originairement jusqu'à la Scarpe, qui le séparait de l'Ostrevant. Le quartier qui le représente aujourd'hui dans l'arrondissement de Lille est moins étendu. Il a pour limite, au nord le Ferrain, à l'est le Tournésis, au midi l'arrondissement de Douai, à l'ouest la Marque. On y compte vingt-quatre villages, avec Cysoing pour capitale.

Le Ferrain, *ferraina regiuncula*, est limité à l'ouest par le Tournésis et au midi par le Pevèle et la Marque. Il comprend trente-un villages dans ce qui est l'arrondissement de Lille, et reconnaissait pour chef-lieu Comines. Ferrain signifie terre à fourrage, du vieux français *Feurre*, fourrage, et *ing*, terre ; il avait dans sa plus grande largeur 30 kilomètres, et seulement 10 dans sa moyenne largeur.

Le Weppes, région du couchant, *Weppesana regia, ad ves-*

(1) Duthilleul, *Douai et Lille au XIII^e siècle.*
(2) Miræus, *Opera diplomatica.*

Digitized by Google

peras, dont Wavrin était la tête, avait pour contour, au nord la Lys et la Deûle, au levant et au midi la Deûle, qui le séparait de trois quartiers, au couchant l'Artois et le pays de Laleu. Ce contour renferme trente-sept villages.

Ces détails, que nous avons en partie empruntés à un de nos savants historiens, M. Leuridan, sont arides, mais nécessaires, car nous avons été forcé d'employer souvent les anciennes expressions, que tout lecteur pourrait n'avoir pas présentes à la mémoire.

Digitized by Google

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES AUTEURS CONSULTÉS.

Nous avons édifié avec les matériaux d'autrui; il est donc juste d'indiquer le nom des auteurs qui ont fourni les documents indispensables pour établir les notices que nous offrons au public. Le lecteur peut tenir pour certain que cette obligation est loin de nous paraître importune. C'est la partie de notre tâche la plus facile à remplir, *cuique suum.*

AMAND. Dissertation sur l'origine et le gouvernement des Nerviens, avant la conquête de César.

ALQUIER. Rapport à l'Assemblée législative.

Annales du Comité flamand de France.

Annales de St.-Pierre de Blandain.

Archives de la Flandre Orientale.

BALDERIC. Chronicon Cameracense.

BANIER (l'abbé). Histoire générale des Cérémonies religieuses.

BARBIER (LE).

BENTIVOGLIO. Guerres de Flandre.

BLAER. Belgia fœderata.

BOLLANDUS. Acta sanctorum.

BOTTIN. Annuaire statistique du département du Nord.

BOUCHER DE PERTHES. Chants armoricains.

BOUQUET (Dom). Recueil des Historiens des Gaules.

BOUTILLIER (Dom). Mémoires.

BRANDT. (G.) Histoire maritime des Provinces-Unies.

BRUNEEL. Histoire populaire de Lille.

BRUN-LAVAINNE. Atlas topographique de Lille.

BUCHERIUS. Belgium Romanum.

BUCHEZ et ROUX. Histoire parlementaire de la Révolution française.

BULLET. Étymologies.

Bulletins de la Société historique de Tournai.

BUZELINUS. Annales Gallo-Flandriæ.

BYLANDI (DE). Descriptio historico-géographica comitatûs flandriæ.

CARNEL (l'abbé). Notes sur l'ancien diocèse d'Ypres.

CARPENTIER (LE). Preuves de l'Histoire du Cambrésis.

Cartulaire de Loos.

CHON. Bulletin historique.

CLÉMENT-HÉMERY (Mme). Fêtes du Nord.

COUSIN. Histoire de Tournai.

Digitized by Google

Curé de St.-Sulpice (Le). Notre-Dame de France.

Cuvelier (Dom). Mémoires.

D'Anville. Notice de l'ancienne Gaule.

De Baecker. De la Religion du Nord de la France avant le Christianisme.

De Bast. Antiquités trouvées en Flandre.

De Castillon. Sacra Belgii chronologia.

De Caumont. Cours d'antiquités monumentales.

De Coussemaker. (E.) Quelques Épitaphes des Églises de Comines, Halluin, etc.

Deihaisnes (l'abbé). L'Art chrétien en Flandre.

Delaporte. Manuscrit.

Delfosse (Ignace). Manuscrit.

Délices des Pays-Bas.

Delobry (le curé). Mémoires.

De Magny. La Science du Blason.

De Marquette. Histoire du Comté de Harnes.

De Meunynck. Annuaire statistique.

De Nélis.

Derode. Histoire de Lille.

De Rosny. Histoire de Lille.

Dervaux (l'abbé). Histoire de Comines.

Derveaux. Histoire de Bondues.

Desmyttère (le docteur). Topographie historique.

Destombes (l'abbé). Histoire des saints du diocèse de Cambrai.

Devergnies.

Dewez. Histoire générale de la Belgique.

Dieudonné. Statistique du département du Nord.

Dinaux. (A.) Archives du Nord.

D'Oultreman. (P.) De Rebus gestis a Balduino, etc.

Ducange. Glossaire.

Dumées. Annales Belgiquæ.

Dupuis (V.) Origine de tous les Cultes.

Dupuy. (Pre) Traité d'histoire.

Dutilleul. Petites Histoires. Douai et Lille au XIIIe siècle.

Épinoi (de L'). Antiquités et Noblesse de Flandre.

Ernst. Mémoires sur les Comtes de Hainaut de la première race.

Escalier.

Esmangart. État des villes etc. de la généralité de Flandre et d'Artois.

Ferry de Locres. Histoire chronologique.

Franck. Histoire de Lomme.

Fretin. Histoire de Quesnoy-sur-Deûle

Froissart (Jehan). Histoire et chronique mémorable.

Frossart. L'Église sous la Croix.

Gachard. Analectes historiques. — Rapport sur les Archives de Lille.

Gailhabaud. Revue archéologique.

Gazet. Histoire ecclésiastique.

Gens. (E.) Histoire du Comté de Flandre.

Gérard (Dom). Manuscrit.

Ghesquière. Dissertatio historico-géographica.

Godefroy de Ménilglaise. Notice sommaire.

Goethals.

Gosselet. Revue scientifique et littéraire.

Guilmot. Inventaire de la Bibliothèque de Douai.

Guyse (Jacques de). Histoire du Hainaut.

Hautcœur (l'abbé). Histoire de l'Abbaye de Flines.

Hennebert. Esquisse historique.

Hoofdt. Les Pays-Bas.

Houdoy. Chapitre d'histoire de Lille.

Digitized by Google

JACOBS D'HAILLY. Manuscrit du XVII^e siècle.

KERVYN DE LETTENHOVE. Histoire de Flandre.

LEBON. Flandre wallonne aux XVI^e et XVII^e siècles.

LEBRETON (Armoricus). La Philippéide

LECOUVET.

LEFEBVRE. (H.) Notes historiques.

LE GLAY. Histoire des Comtes de Flandre.

LEGRAND (Pierre). Esquisses.

LEGROUX (Jacques). Manuscrit. Gallo-Flandria sacra et profana.

LE JOSNE DE L'ESPIERRE. Histoire de Santes.

LIIERMITTE (P.). Histoire des Saints de la province de Lille.

LEURIDAN. Châtelains de Lille. — Histoire de Roubaix. — Cartulaires. — Statistique féodale. — Histoire religieuse de la Flandre

LOTHROP-MOTLEY. Histoire des provinces unies.

LE MUISIS. Chronique de Tournai.

LONGER. Antiquités lilloises.

MALBRANCQ. De Morinis et Morinorum rebus.

MANNIER (E.). Recherches sur La Bassée. — Études étymologiques.

MANTOULET. Notices sur Frelinghem et Avelin.

MARCHANT. Étymologies.

MARCHE (DE LA). Chronique.

MARGUERITE (d'Autriche) Correspondances.

MARISSAL (E.). Recherches pour servir à l'Histoire de Roubaix.

MATHIEU D'ESCOUCHY. Chronique.

MEYER. De origine Flandrorum.

MILVIL. Mémoires.

MIROEUS, LE MIRE. Notitia. — Opera diplomatica.

MOKE. La Belgique ancienne.

MONNOYER. Journal de (J.-B.).

MONTLINOT (DE). Histoire de Lille.

MONSTRELET (ENGUERRAND DE). Chroniques.

MORÉRI. Dictionnaire.

MOUSQUES (Philippe). Chronique.

MUSSET-PATHEY. An I^er de la République.

NADAULT. Traité d'hydraulique.

NICOLAÏ. Annuaire Tournaisien.

NICOLAS LE SOLDOYER. Mémoires.

OLIVIER DE LA MARCHE. Chronique.

OUDEGHERST (D') Annales de Flandre.

OULTREMAN.

PAGI. Histoire des Révolutions des Pays-Bas.

PANCKOUCKE. Abrégé Chronologique.

PAQUOT. Mémoires.

PASQUIER DE LA BARRE. Journal.

PERTZ. Monumenta.

PIÉTIN. Chronicon Phanopinense.

PLATEL (l'abbé). Mémoires.

PONTUS-PAYEN. Mémoires sur l'Histoire de Belgique au XVI^e siècle.

POSSOZ (le P.). Sanctuaire de la Mère de Dieu.

POSTIAUX.

POUTRAIN. Histoire de Tournai.

PRUVOST (le P.). Histoire de Wattrelos.

QUENCY (DE).

QUARRÉ (E.). Journal La Liberté.

RAPSAET. Mémoires sur l'origine des Belges.

REGNAULT-WARIN. Lille ancienne et moderne.

REIFFENBERG (baron de). Histoire du comté de Hainaut.

SANDERUS. Flandria Illustrata.

SAINT-GÉRAN. Esquisse historique sur la commune d'Aubers.

Digitized by Google

SCHILLER. Histoire du soulèvement des Pays-Bas.

SCHRIEST (Adrien).

SIDOINE (Appollinaire). Panégyrique de Majoriesi.

SMET (DE). Ancien état de la Flandre.

SOLDOYER (Nicolas le). Mémoires.

SPELMAN. Leges Anglo Saxonicæ.

Statistique archéologique et historique du département du Nord.

STRADA (F.). Guerres de Flandre. (traduction).

STRATIUS. Histoire des troubles du pays de Flandre.

SURIUS.

TAILLIAR. Lois des bourgs et villages du nord de la France. — Documents.

THOU (DE). Histoire de France.

TIROUX. Histoire de Lille.

VANDERHAER (Floris). Les Châtelains de Lille.

VANDERVYNCHT. Histoire des troubles des Pays-Bas.

VAN HASSELT. Histoire des Belges.

VAN HENDE. Numismatique lilloise. — Histoire de Lille.

VAN LOKEREN.

VERLY (Ch.). Antiquités.

VIGNEULLE-MALVILLE.

WARKOENIG. Histoire de la Flandre.

WASTELAIN. Description de la Gaule Belgique.

WIELANT (Philippe). Manuscrit.

WOERDEN. (Mémoires du baron de). Manuscrit.

Digitized by Google

ARRONDISSEMENT DE LILLE.

L'arrondissement de Lille occupe à peu près le centre du département du Nord. Il est borné au nord-ouest par l'arrondissement d'Hazebrouck, au nord et nord-est, par la Belgique ; à l'est, l'arrondissement de Valenciennes, au sud, celui de Douai, lui servent de limites. Le Pas-de-Calais est son voisin au sud-ouest. Formé d'une partie de la Flandre wallonne, il comprend presque toute l'ancienne Châtellenie de Lille. Il a, en plus, quelques communes artésiennes sur la Deûle ; en moins, quelques communes du sud enclavées dans l'arrondissement de Douai, et quelques autres de l'ouest, dans le district de Tournai.

Trois rivières le baignent : la Lys au nord-ouest, la Deûle qui le traverse de l'ouest au nord, et la Marque au nord. En outre, il est sillonné par le canal de La Bassée, qui, à l'extrémité ouest, relie cette ville avec la Deûle. Les ruisseaux sont assez nombreux. Il y a de grands marais sur les bords de la Deûle, à partir d'Haubourdin aux confins de l'arrondissement. Dans la partie sud, à l'ouest de Tournai, entre Seclin, Carvin, Orchies et Cysoing, il y a des bois, entr'autres la vaste et riche forêt de Phalempin.

A part Mons-en-Pevèle qui est près de la forêt de Phalempin et les hauteurs de Wervicq, d'Halluin et de Linselles, le sol est généralement plat, ce qui donne au paysage un aspect dont l'uniformité est rompue par quelques ondulations, des chemins creux et les arbres qui les bordent.

Si la nature n'a pas de caprices pittoresques, elle a donné un sol d'une richesse féconde, que les habitants cultivent d'une façon supérieure. L'industrie la plus florissante y étale ses miracles et y apporte l'aisance, même l'opulence. On y récolte toutes les espèces de céréales, de graines grasses, de fourrages, de légumes et du tabac de la meilleure qualité. Les arbres à fruits y prospèrent et l'horticulture y est poussée à un très-haut degré.

Nos environs rivalisent avec les plus belles terres, les habitants avec les

Digitized by Google

populations les plus actives et les plus intelligentes. Transportez-y la Loire et un climat moins brumeux, vous aurez une Touraine perfectionnée.

On y exploite des pierres de taille, des moëllons calcaires blancs, la tourbe, la marne, le sable et l'argile à poterie. On y a rencontré des traces de charbons si riches sur d'autres points du département; on a même constaté l'existence de veines susceptibles d'une fructueuse exploitation.

L'arrondissement de Lille est divisé en dix-sept cantons judiciaires et en cent trente communes; il contient en superficie de terrain 87,559 hectares. La population totale est de 591,134 habitants dont 406,509 français et 184,625 étrangers.

Digitized by Google

ALLENNES-LES-MARAIS.

Allennes-les-Marais, village agricole, du canton et à six kilomètres de Seclin, à dix-sept kilomètres de Lille, sur la rive droite du canal de la Haute-Deûle et sur la route de grande communication de Seclin à La Bassée. Dépend du bureau de poste de Seclin. Il existe dans cette commune : une sucrerie, une société de secours mutuels sous le patronage de St.-Alexis, une école communale de garçons dirigée par un instituteur laïque, une école de filles dirigée par une institutrice laïque, et une église paroissiale catholique desservie par un curé.

La population totale est de 1017 habitants, dont 1000 français et 17 étrangers ; tous catholiques.

Les hameaux sont : Le Bourg, Les Ansereuilles.

Les armoiries : D'azur à neuf lozanges de gueules.

Rien de plus clair que la dernière partie de ce mot composé, Allennes-les-Marais, mais le commencement divise les étymologistes. L'un s'adresse au celtique (1) et nous apprend que le nom du village signifie bord de rivière, de *al*, *bord*, et *len*, *rivière*. La situation d'Allennes près de la Deûle a suggéré cette explication.

Mais il est plus probable, dit un écrivain compétent (2), que c'est un mot qui veut dire *Aulnaie*, lieu planté d'aunes, en latin *alanetum*, *alnetum*, nom qui a été donné souvent à des localités placées près des eaux, dans des terrains aquatiques, où cette espèce de bois croît facilement.

Guilmot fait venir Allennes de *ael*, *bord*, et *leen*, *bourbe*, *limon* ; *près de la bourbe*.

HISTOIRE. — Il est un coin du département du Nord qui, plus que tout le reste de la contrée, a conservé la physionomie de la Flandre primitive. L'on n'ignore pas que jadis notre riant pays, que sillonnent d'innombrables voies ouvertes par le commerce et l'agriculture, était occupé par des marais et des bois.

Il y avait des marais et des bois avant qu'il y eut des rois, des

(1) Bullet. *Étymologies*. — (2) Mannier. *Études étymologiques*.

Digitized by Google

abbés, des seigneurs particuliers, qui ne furent institués qu'en suite de la partition des choses. Les marais qui ont conservé le nom de *communs* sont les marques les plus anciennes de cette première communauté de biens. Un usage, invariablement observé depuis cette partition, c'est que les fonds couverts d'eau appartiennent aux paroisses sous lesquelles ils sont situés, et que l'eau qui en couvre la superficie appartient aux paroissiens, qui ont chacun une portion appelée pêcherie, en conséquence de laquelle propriété, ils ont seulement le droit de pêche, sans pouvoir toucher au fond ni aux herbes y croissant, et sans pouvoir non plus prétendre à la propriété individuelle du fond.

Dès lors, le flot commun de Gondecourt, Herrin, Allennes, etc., fut divisé en plusieurs portions ou pêcheries. Chaque propriétaire de pêcheries pouvait couper sa portion de fossés, etc. Le partage des eaux dut précéder celui des terres, qui paraissait moins possible pendant la domination romaine, car elle réduisait les Francs à payer tribut pour elles et pour leurs personnes (1).

Allennes s'est établi dans ces parages humides, et sans doute l'industrie de ses premiers habitants sut tirer partie de la situation, puisque déjà au XI^e^ siècle les annales du Cambrésis mentionnent des seigneurs d'Allennes, connus par leurs libéralités en faveur des monastères du pays.

D'ailleurs la chapelle d'Allennes dépendait, dans le XII^e^ siècle, d'Annœulin, et nous savons que dès lors elle avait été donnée par l'évêque Giraud à l'abbaye de Saint-Martin de Tournai. Nous lisons en effet dans une lettre de l'évêque Gossin, à la date de 1210 : « *Altare de Anœulin cum capella de Alesnes.* » Cette lettre servit de titre confirmatif pour les possessions de l'abbaye qui vient d'être nommée.

Ce qui prouve encore l'existence déjà ancienne de notre village, c'est que, au dire d'un chroniqueur autorisé (2), il y avait vers le XI^e^ siècle une famille noble portant le nom d'Allennes.

A cette époque de désolation, les seigneurs d'Allennes songèrent à faire élever sur leur territoire un château fort entouré de fossés et de murailles. Leur autorité s'étendait dans le rayon

(1) De Marquette. *Histoire du Comté de Harnes.* — (2) Carpentier. *Preuves de l'Histoire de Cambrai.*

Digitized by Google

de leur forteresse sur une certaine portion de pays. Aux charges militaires ils joignirent l'autorité judiciaire. Mais oubliant bientôt l'origine de leurs droits, ils considérèrent comme leur propriété le territoire qu'ils étaient chargés de défendre, et ils réussirent à rendre héréditaires dans leur famille et les charges et les titres, avec toute justice, haute, moyenne et basse, et en plus avec le droit de *senne*.

Ce droit de *senne*, qu'ils s'étaient arrogé, consistait dans la connaissance de certains délits de mœurs et de quelques infractions aux lois de l'Église : comme l'adultère, l'usure, la transgression du repos du dimanche, etc. Le mot *senne* qui veut dire *synode,* tribunal ecclésiastique, indique suffisamment que c'était là un empiétement sur le pouvoir clérical.

Cette seigneurie d'Allennes ne finit qu'au XVIII[e] siècle. Hugues de Neuville, seigneur d'Allennes, fut une des nobles victimes de la bataille d'Azincourt (1415). En 1672, le baron d'Heuchin, Pierre-Félix de Croix, reprit la terre susdite. Il mourut cinq ans plus tard et y fut inhumé. En 1724, Alexandre-Maximilien-François de Croix épousa Isabelle-Claire-Eugénie de Houchin. Il porta aussi le nom d'Allennes et clot la longue série des seigneurs qui prirent le titre du village.

Rapportons maintenant ce que les annales nous ont transmis sur l'existence historique de notre commune.

La Flandre était tombée en 1383 sous la domination de la Bourgogne, ce qui dura jusqu'à 1477. Pendant cette période, le nom d'Allennes retentit parmi les héros qui succombèrent à Azincourt avec la fleur de la chevalerie française. L'on sait assez que le vainqueur fut Henri V, roi d'Angleterre.

Pourquoi rappeler les désordres et les déprédations de tous genres qui affligèrent notre village sous le gouvernement du duc de Bourgogne, Jean sans Peur. Notre pays devait avoir un tempérament robuste pour résister à tant d'assauts successifs. Chose admirable à dire, l'agriculture se développait au milieu d'éléments si hostiles.

Charles le Téméraire ne contribua pas à nous rendre la tranquillité, sans cesse menacée par la politique de Louis XI.

Digitized by Google

Après les troubles civils, nous devions éprouver les calamités des discordes religieuses. Il y avait alors des gens qui, sous le nom de Hurlus ou de Gueux, et sous prétexte de réformer les croyances, faisaient revivre les destructions que l'histoire a flétries du nom de vandalisme. Les marais voisins d'Allennes furent les témoins d'une terrible leçon infligée à ces nouveaux iconoclastes. C'était en l'année 1566; les Gueux arrivaient pleins d'espérance. Laissons la parole à un auteur contemporain : « Les hérétiques rebelles à Dieu et au roi, couraient la campagne d'Estaires, de Messines, d'Armentières, de Fournes, à enseignes déployées, brisant partout les images et moissonnant les trésors sacrés, sans que personne jusqu'ici se fût opposé au torrent de l'impiété. Les précurseurs de l'Antechrist étaient déjà entrés inopinément dans l'église Saint-Piat, de Seclin, (la châsse était sauvée dans Lille) et pensaient mettre ici la même désolation qu'ailleurs. La corde, grosse et longue, était jetée au col du crucifix, haut levé sur le chœur, laquelle, à leur plus grand effort de tirer bas l'image adorable, leur manqua et se rompit, les renversant tous sur le carreau. En même temps que Saint-Piat encourageait ses bourgeois à prendre les armes pour sa querelle, les habitants de Gondecourt, Herrin, Allennes et autres se joignirent à eux : tous ensemble, ils donnèrent une charge si rude aux troupes des apostats, qu'ils les mirent en désarroi avec tel succès et telle boucherie, dans les marais, que fort peu échappèrent le fer et l'eau pour porter la nouvelle de la déconfiture à ceux de leur parti. »

Le nom du village revient dans un autre fait qui se reproduisit peu de temps après.

L'an 1642, le duc de la Meilleraye, grand maître de l'artillerie de France, après avoir pris, par appointement, la ville de La Bassée, est venu se loger dans l'abbaye de Loos. Son armée, parcourant, ravageant et brûlant une partie de la châtellenie, vint fourrager dans notre commune et, après avoir dévasté nos villageois, mit le feu à la grande ferme d'Allennes.

En 1646, les Lorrains vinrent s'abattre sur le château du Plouy, et furent valeureusement repoussés par les habitants de la Neuville. Pour se venger, ils eurent la malencontreuse idée d'attaquer

Digitized by Google

le manoir d'Allennes, mais ils avaient compté sans les manants, qui leur firent payer cher la tentative.

En 1741, Allennes obtint, avec Carvin, Provin et Bauvin, une portion des marais qui appartenaient exclusivement à Annœullin. Chacun des habitants acquit le droit d'y faire paître des bestiaux, et d'en tirer des tourbes. Les marais furent divisés par lots entre les différentes paroisses; c'était un pas de fait vers les partages individuels.

Le 27 mars 1777, des lettres-patentes réglèrent la distribution et la jouissance des portions ménagères dans Allennes et la Châtellenie, et en 1791, chaque habitant devint libre-occupant de sa portion congrue.

Nous étions à l'aurore de la révolution française. En septembre 1792, les Autrichiens s'étaient emparés de Tourcoing, Saint-Amand, Orchies, Roubaix, et il était hors de doute qu'ils projetaient d'attaquer Lille. Les villages montrèrent autant de zèle que d'activité pour la défense du territoire contre les envahisseurs. Les volontaires de la commune d'Allennes, à la première alerte, se joignirent à ceux de Loos et arrivèrent à Lille. Mais avant d'envoyer leurs enfants répandre leur sang sur les frontières menacées, les habitants d'Allennes témoignèrent de leur enthousiasme pour le pays, par des sacrifices moins pénibles mais aussi bien lourds.

Au mois de janvier 1790, dans un discours rapporté par les journaux du temps, le citoyen Duhem rappelle la générosité du petit village d'Allennes dont les citoyens avaient déposé leur argenterie et les femmes leurs ornements sur l'autel de la patrie. (Style de l'époque) [1].

L'histoire a conservé le souvenir de ces dévouements et surtout des luttes héroïques qui forcèrent l'Europe à laisser à la France le choix de ses destinées.

ARCHÉOLOGIE. — L'église qui a remplacé l'antique chapelle d'Allennes fut construite en 1728. On y remarque la pierre

(1) *Abeille patriote.*

Digitized by Google

tumulaire du Baron de Croix d'Heuchin, mort en 1667 ; elle est ainsi conçue :

« Icy gist noble et illustre seigneur messire Pierre-Félix De Croix,
» chlr (chevalier), baron d'Heuchin, seignr de Salain, Frelinghien, des
» prevôtez Allennes et autres lieux, décédé le ..... 1677, et dame
» Éléonore de Sainte-Aldegonde de Noircarmes.....

» Requiescant in pace. »

Jadis, l'on voyait s'élever comme témoignage du passé, un château fort dont les vestiges ont disparu.

Digitized by Google

ANNAPPES.

Annappes, village du canton et à sept kilomètres de Lannoy, à six kilomètres de Lille, près de la route de Lille à Tournai, à laquelle il se relie par un chemin vicinal. Dépend du bureau de poste de Lille. Il existe dans cette commune un hospice fondé par M. de Brigode, sous la direction des Filles de la Charité; une musique municipale; quatre sociétés de secours mutuels, sous le patronage de Saint-Vincent-de-Paul, Saint-Roch, Saint-Joseph et Saint-Pierre; une école communale de garçons, dirigée par un instituteur laïque; une école de filles, dirigée par les Sœurs de la Charité; une église paroissiale catholique, desservie par un curé et un vicaire, et une distillerie.

La population totale est de 2357 habitants, dont 1828 français et 529 étrangers, tous catholiques.

Les hameaux sont : Marchenelles, le Marais.

Les armoiries : de sinople à la bande échiquetée de gueules et d'argent.

HISTOIRE. — Annappes a vu les temps glorieux de Charlemagne; il a vu hélas ! aussi ces jours maudits devinés par les larmes prophétiques du célèbre empereur d'Occident, pendant lesquels les hommes du Nord, avides et sanguinaires, pillaient, dévastaient, brûlaient tout sur leur passage, et regagnaient ensuite leurs barques, souillés de sang et chargés de butin [1], car il est fait mention de ce village en 837.

(1) E. Gens *Histoire du Comté de Flandre.*

Digitized by Google

Everard, comte de Frioul et fondateur de l'abbaye de Cysoing, dans son testament, légua à son second fils Béranger, une ferme à Annappes, *Cortem in Anaspis* (1). L'évêque Baudry, en 1110, en fit donation au vénérable Chapitre de Saint-Pierre, de Lille, et cet acte fut confirmé en 1143 par une bulle du Souverain Pontife Célestin II, en date du 3 mars. C'était *Asnapia*. Les titres abondent pour donner à l'authenticité de ce village une éclatante autorité. Des cartulaires d'abbayes, des Chartes de rois, rien ne manque à cette commune qui, d'ailleurs, est remarquable pour les privilèges particuliers dont elle jouit et par les hommes marquants qui portèrent son nom.

Nous n'avons donc qu'à glaner dans le champ de l'histoire pour lui donner une moisson de souvenirs. Commençons par les plus intimes, les coutumes locales.

Coutumes locales. — Quiconque blessait ou navrait autrui dans Annappes, encourait une amende de 60 livres, et celui qui frappait de sombres coups, tenait glaive ou couteau nu, 10 livres. Le mari ne pouvait valablement vendre, changer ni aliéner les héritages venant du côté de sa femme, sans exprès consentement d'icelle (2).

Ceci parait de peu d'importance pour nos idées modernes; c'était beaucoup dans un temps où la force brutale primait tout, et où les propriétés n'étaient pas entourées des garanties d'aujourd'hui.

Avant 1560, Annappes n'avait pas de Seigneurs particuliers, et faisait partie du domaine non inféodé des comtes de Flandre. Ceux-ci pour l'exercice de leur autorité et de leurs droits y avaient établi un échevinage, ayant sous sa juridiction Annappes, Flers et Ascq, et à sa tête un officier, maïeur ou maire, qui tenait, à titre héréditaire, sa charge et le domaine particulier auquel elle se rattachait.

C'est de ce fief de la Mairie qu'est née la seigneurie d'Annapes. Le dernier maire, mort en 1561, était Charles le Preud'homme

En 1559, le maire héréditaire acquit du souverain, la haute justice et seigneurie en tout l'échevinage et obtint, l'année sui-

(1) E. Mannier. *Études étymologiques*. — (2) Manuscrit du XVI^e^ siècle.

Digitized by Google

vante, l'application et union de cette haute justice et seigneurie à son fief de la Mairie.

Ladite seigneurie fut érigée en comté, le 19 avril 1605, par Albert et Isabelle, Archiducs et souverains de Flandre [1].

Le premier Seigneur fut Dom Jean de Robles. Il était gouverneur-capitaine des trois châtellenies et villes.

De Robles était fils de ce Seigneur de Billy qui était allé remplir en Espagne une mission confidentielle de Marguerite de Parme ; à l'époque où le duc d'Albe se disposait à venir purger violemment la Flandre des hérétiques, il avertit plusieurs fois le comte d'Egmont de la dangereuse situation où il se trouvait. Comme ces deux noms appartiennent à l'histoire de notre arrondissement, nous leur consacrons ici une petite anecdote.

A son retour à Bruxelles, de Robles se rendit chez d'Egmont qui était retenu chez lui par un accident provenant d'une chute de cheval : Tâchez de vous remettre au plus vite, lui dit de Billy, car on raconte de vilaines histoires sur votre compte en Espagne. D'Egmont se mit à rire et traita l'avis comme une idée absurde. Son ami, car le seigneur de Billy passe pour avoir porté au comte un véritable attachement, insista et lui déclara « que les oiseaux chantaient beaucoup mieux en plein champ que dans une cage, et qu'il lui conseillait fort de quitter le pays avant l'arrivée du duc d'Albe » [2].

D'Egmont fut incrédule et paya bientôt après de sa tête sa malheureuse confiance.

Dans le commencement du XVI[e] siècle, un comte d'Annappes était gouverneur de Cambrai, un Jean-François de Robles d'Annappes, archi-chapelain de la cour, fut sacré évêque d'Ypres en 1654 et est mort le 18 mars 1658.

En 1750, la seigneurie susdite était entrée dans la maison de Lannoy par le mariage de M[me] de Robles, marquise douairière d'Hem qui en était Dame. Les seigneurs y avaient un beau et grand château solidement bâti et entouré de fossés. Le dernier comte fut François-Ferdinand de Lannoy, sire de Quiquempoix, qui, en 1789, fut électeur des députés aux États-Généraux [3].

(1) Commission historique. — (2) Pontus Payen. — (3) Legroux. *Gallo-Flandria*. Leuridan. *Statistique féodale*.

Digitized by Google

Bien qu'il résulte de ce qui précède, qu'Annappes ne dépendait d'abord que du comte de Flandre, plusieurs seigneurs en portèrent le nom aux XII^e^ et XIII^e^ siècles. Ainsi, nous voyons qu'en 1282, Jean de la Fontaine donne à Wautier d'*Anaspes*, 25 livres de Flandre de rente annuelle à charge de la tenir de lui à fief et hommage à une blanche lance de service quand on va à l'armée.

Pour compléter, ajoutons qu'en 1517 les souverains avaient créé dans le village une compagnie de francs-archers, et en 1606 deux franches foires pour les trois paroisses d'Annappes, Flers et Ascq. Cette institution était utile au développement du commerce, comme celle des francs-archers servait à plus d'un point de vue les intérêts de la commune.

Le jeu d'arbalète fut toujours en honneur à Annappes. L'arc était l'arme principale des gens des communes de Flandre. Dès leur jeune âge, et aux jours de fêtes, ils s'y exerçaient pour développer leurs forces et leur adresse qui leur venaient à point en temps de guerre. Lorsque l'arquebuse se substitua à l'arme primitive, celle-ci resta pour l'amusement, l'autre devint l'engin des batailles.

Voilà ce qui intéressait, si je puis m'exprimer ainsi, la vie intérieure de la commune; voyons quelle part elle a prise aux évènements plus retentissants du dehors.

Philippe-Auguste, après avoir triomphé à Bouvines en 1214, vint assouvir à Lille son implacable ressentiment. Annappes, occupé par ses soldats, eut encore à s'émouvoir du sort lamentable de quelques Lillois qui, échappés au fer des Français et à l'embrasement de leurs foyers, vinrent chercher un refuge dans le village.

Le ciel éclairé de sinistres lueurs, ou couvert d'épaisses ténèbres, l'aspect désespéré des transfuges disaient assez aux campagnards que la capitale de la Flandre n'existait plus, et que la colère du roi de France l'avait anéantie. Mais Dieu veillait et inspirait à la comtesse Jeanne, dont l'époux était prisonnier au Louvre, cette résolution virile qui sauve des catastrophes les plus terribles.

Lille, nouveau phénix, était sorti de ses cendres, et les temps

Digitized by Google

étaient calmes, lorsqu'en 1250, les Béguines de la grande cité voulurent avoir un pied à terre à Annappes. Elles y achetèrent donc pour 300 livres huit bonniers de labour et un manoir.

Des lettres de l'official de Tournai, du 24 avril 1259, portent que ces bonniers et ce manoir leur furent vendus par Sara, femme d'Adam Duflos, et Ermentrude, sa mère [1].

De nouvelles épreuves allaient traverser le développement paisible que prenait Annappes. Avec Guy de Dampierre, neveu de Jeanne de Constantinople, nous voyons apparaître, en 1304, le roi de France Philippe-le-Bel, qui, avant de se battre à Mons-en-Pevèle, viendra plusieurs fois en Flandre, au grand détriment des campagnes, et surtout d'Annappes, trop voisin de Lille.

Annappes, en 1340, après avoir été fourragé complètement par les soldats mêmes du pays, voit les flammes s'élever des faubourgs de Lille, et n'est pas loin d'éprouver le même sort. Landas, lieutenant du gouverneur, agissait ainsi avec autorisation de son chef.

Charles VI, roi de France, vint au secours de Louis de Mâle vers 1378, et ce sont encore nos villages qui paient les frais d'une cour nombreuse et d'une armée gloutonne. Nous n'en avons pas fini avec la série interminable des maux que la guerre attira sur notre riche contrée.

Sous les ducs de Bourgogne, et principalement sous Charles-le-Téméraire et sa fille Marie, en 1476, les sourdes mais ambitieuses aspirations de Louis XI, roi de France, nous valurent des troubles sans cesse renaissants, jusqu'à ce que la rigoureuse ordonnance de 1489 arrêta les amateurs de ce que l'on appelait des courses (lisez brigandages armés).

Afin de faire disparaître les traces de tant de sanglants émois, il eût fallu le repos et la paix féconde. Mais voici qu'aux troubles civils succèdent les discordes religieuses. Voici que des novateurs soulèvent dans les foules les passions si difficiles à apaiser une fois qu'elles sont surexcitées. Les doctrines de Luther, interprétées par certains esprits malfaisants, devinrent des dogmes subversifs et des préceptes criminels. Les Gueux promenèrent de Tournai à Valenciennes, de Saint-Omer à Armentières, leurs

(1) Annuaire 1830.

Digitized by Google

extravagantes fureurs, ne laissant derrière eux que des temples profanés et des habitants indignés de leur rapacité et de leurs excès.

Cependant la prospérité allait sourire pour quelques années à la bonne et courageuse terre de Flandre. Les archiducs Albert et Isabelle, devenus nos souverains, furent nos bienfaiteurs. Quand ils vinrent à Lille, ils y furent reçus par Dom Jean de Robles, comte d'Annappes et gouverneur de Lille.

Ce Jean de Robles a joué un grand rôle. Il avait été en Angleterre en 1604, en compagnie de Dom Juan de Velasco, pour traiter de la paix. A son retour, il vint avec son illustre compagnon loger dans notre village. Ce qui fut l'occasion de l'arrivée de plusieurs hôtes de distinction.

En effet, le lendemain, le comte d'Aremberg, le conseiller Richardot et l'audiencier Van Rekeghem y arrivèrent aussi pour coopérer à la grande mission de pacifier deux pays [1].

Au mois de juillet 1608, le comte d'Annappes, sur l'ordre de l'archiduc, voulut loger à Lille les troupes espagnoles logées dans la châtellenie. Ce fut un cri général, comme si l'on eût déclaré qu'on livrait la ville au pillage. Les souvenirs récents rendaient si odieuse cette mesure que le Magistrat de Lille offrit de payer 8,000 florins par trimestre, pour être délivré de l'obligation de recevoir dans les murs cette soldatesque [2]. Le comte d'Annappes dut y consentir, et dispersa les troupes autour de notre village, à Lezennes, Ascq, Hellemmes et Flers.

« Le dimanche [3] jour de saint Georges, 23 avril 1617, a passé, au travers de Lille, Dom Balthazar de Comèques, ambassadeur du roi d'Espagne, faisant son entrée à Lille par la porte de Courtray, où il fut salué de plus de cent coups de canons qui étaient sur le rempart. Et puis, étant entré en la ville, ledit Balthazar, sa femme, enfants et toute sa suite, est allé à l'église des Jésuites, puis est retourné et monté sur son carosse, et prit son chemin vers la porte de Fives, et est allé loger au village d'Annappes, au logis de notre gouverneur, où il fut reçu en grand honneur » par Jean de Robles.

(1) Panckoucke. *Abrégé chronologique.* — (2) Derode. *Histoire de Lille.* — (3) Journal manuscrit de Monnoyer.

Digitized by Google

La compagnie des francs-archers formait la garde de l'ambassadeur; les baillis, lieutenants et échevins lui rendaient hommage.

Après ces fêtes de la paix revinrent les souffrances de la guerre. Annappes vit, en 1667, les armées du roi de France Louis XIV, quand ce puissant monarque vint forcer Lille et la Flandre à reconnaître ses lois. Mais ce fut surtout en 1707 que le poids des hostilités se fit sentir. L'armée française, sous les ordres de l'électeur de Bavière et du duc de Vendôme, campa à Annappes. Le camp s'étendait de Pont-à-Tressin à Frelinghien.

C'était le prélude à un nouveau siége de Lille, mais cette fois par les armées alliées. Aussi, en 1708, le prince Eugène, pour contrarier ses ennemis, fit opérer à ses troupes une manœuvre qui porta sa droite à Fretin et sa gauche à Annappes.

L'on sait que Lille tomba avec le pays au pouvoir des puissances coalisées, jusqu'à ce que l'audacieux Villars eût forcé l'Europe à nous donner une paix honorable.

C'est vers cette époque que le curé et la comtesse douairière d'Annappes propagèrent dans la commune les erreurs du jansénisme; le curé Looze fut exilé en Hollande où il mourut en 1728.

En 1745, Louis XV régnait et la Flandre avait bien souffert de la famine, de la peste et de la guerre. Elle n'était pas près de trouver le repos nécessaire. Mentionnons, pour Annappes, une visite non moins auguste que celle dont nous avons parlé dans le courant de cette notice. Au mois de juin 1775, le comte d'Artois, depuis Charles X, vint assister aux grandes manœuvres qui eurent lieu dans le camp établi près de notre village.

Ni le comte d'Artois, ni personne ne se doutait alors que le roi Louis XVI laisserait sur l'échafaud sa tête royale, que lui, Charles X, mourrait en exil, et qu'entre lui et son frère aîné un nouveau sceptre s'élèverait, éphémère mais d'un merveilleux éclat. C'est que, malgré les signes précurseurs, aucun esprit n'eût été assez audacieux pour sonder l'abîme immense que 89 devait creuser entre le monde nouveau et le monde ancien.

Cependant la Révolution ne débuta point d'une manière triomphante dans nos contrées. Il y eut d'abord la panique du Pas-de-

Digitized by Google

Baisieux, et l'on vit passer à Annappes des fuyards qui osaient à peine s'arrêter pour répondre aux questions anxieuses des citoyens.

En septembre 1792, pendant que l'on se battait presque sous les canons de la place de Lille, et qu'à Paris on proclamait la République, les Impériaux avaient établi, dans notre localité, un camp considérable, où arrivaient les munitions de guerre. Annappes ressemblait plutôt à une immense caserne qu'à une bourgade rurale, et les habitants se disaient : où sont les temps où dans le château l'on regardait venir des ambassadeurs, que nos francs-archers escortaient si fièrement?

Ils se consolèrent quand nos soldats victorieux balayèrent tous ces stipendiés des ennemis de la France.

ARCHÉOLOGIE. — L'antique castel seigneurial d'Annappes à l'aspect sévère, les machicoulis, les créneaux de ses tours et son féodal pont-levis ont disparu.

Du prétoire du très-illustre seigneur de Robles, de la halle, des trois piliers et des fourches patibulaires, il ne reste que des souvenirs.

Aujourd'hui, dans les vastes domaines des anciens comtes d'Annappes, au milieu d'un parc magnifique, aux pelouses verdoyantes, aux arbres séculaires, aux perspectives variées, coupé de nappes d'eau et entouré d'épaisses futaies, s'élève majestueusement un splendide château moderne. La haute noblesse et la bienveillance exquise se sont donné rendez-vous dans ces lieux favorisés de la nature, pour faire d'Annappes un séjour délicieux.

L'on voit dans l'église, entre le chœur et une chapelle, un magnifique mausolée de marbre élevé à la mémoire de dom Jean de Robles, chevalier, comte d'Annappes, gouverneur de Lille, en 1593; avec l'inscription suivante :

« Cy dessous gist messire Jean de Robles, comte d'Annappes, baron » de Billy, seigneur de Santes, Escou, St.-Martin, etc., lequel après » avoir été coronel d'Allemans, gouverneur de Courtray et de villes et » pays de Lille, Douay et Orchies, et ayant adjousté à la gloire de ses » ancêtres, l'exemple de sa valeur à sa postérité; trépassa le xvj d'oc- » tobre M DC XXI ..... Requiescat in pace. »

Digitized by Google

Au bas est écrit :

« Soli Deo Gloria. »

De l'autre côté de ce mausolée, du côté de la chapelle, on lit l'inscription suivante :

« Cy dessous gist noble et illustre dame Marie de Liedekerke, » comtesse d'Annappes, baronne de Billy, dame de Santes, Wevel- » ghem, etc., femme et épouse de messire Jean de Robles, comte » d'Annappes, laquelle décéda le VII de novembre M.D.C.XXIIII, et » ont icy fondé six obits annuellement avec distribution de pains aux » pauvres. Priez Dieu pour leurs âmes. »

NOTABILITÉS. — Vers la fin du XVI^e^ siècle, parut Philippe Alegambe, fils de Jean Alegambe, seigneur du Vert-Bois, à Annappes, neveu de Mathias de le Cambre, dit Ganthois, seigneur de Templeuve-en-Dossemetz; il se distingua dans ses études et devint un jésuite célèbre.

Digitized by Google

ANNŒULLIN.

Annœullin, du canton et à neuf kilomètres de Seclin, et à dix-neuf kilomètres de Lille, sur la rive droite du canal de la Haute-Deûle et sur la route de grande communication de Seclin à La Bassée, près du chemin de fer de Lille à Béthune station de Don; dépend du bureau de poste de Carvin. Il existe dans cette commune une société de secours mutuels; une école communale de garçons, dirigée par les Frères Maristes; une école communale de filles, dirigée par des institutrices laïques; un pensionnat de Demoiselles, et une école privée pour les filles; un bureau d'octroi; une fosse aux charbons; une sucrerie; un établissement de moûture très-important, et une église paroissiale catholique desservie par un curé et deux vicaires.

La population totale est de 4,148 habitants, dont 4,051 français et 97 étrangers; tous catholiques.

Les hameaux sont : Don, qui possède une église, et l'Enclavement.

Les armoiries doivent être celles de St.-Vaast d'Arras.

Personne n'a essayé, dit un écrivain très-capable (1), de donner l'étymologie de ce nom : Constatons seulement qu'*Anolinus* ou *Anulinus* chez les Romains, comme *Ennelin* chez les Germains, était un nom propre assez répandu.

Il y eut, sous Néron, un général nommé *Annollinus*, qui agrandit Bavay et jeta sur la Sambre un pont qui porte encore son nom (2).

Annœullin tirerait-il son nom d'une circonstance semblable ? du Romain ou du Germain qui serait venu là s'établir le premier ? On pourrait le supposer sans l'affirmer.

(1) Mannier. *Études étymologiques.* — (2) D'Oultreman. *De rebus gestis, etc.*

Digitized by Google

HISTOIRE. — Lorsque l'on arrive à la lisière de l'Artois, près de Carvin, et qu'on est sur le point de quitter le territoire de l'ancienne châtellenie de Lille, il prend toujours envie à qui connaît un peu l'histoire de la contrée, de saluer en passant le village d'Annœullin.

Là, en effet, au bord de ce marais, ont vécu des générations qui avaient déjà une existence privilégiée, tandis que bien d'autres étaient encore enserrées dans les langes étroits des règles féodales. Oui, Annœullin, comme Bauvin, comme Mons-en-Pevèle, de batailleuse mémoire, possédait des coutumes particulières et, chose remarquable, il avait sa monnaie de compte[1] et ses mesures spéciales. Bref, c'était une commune, dans le sens qu'on attachait à ce mot au moyen-âge.

Quand nous aurons cité le monument historique qui assigne à Annœullin sa véritable date comme existence reconnue dans les annales, nous entrerons dans quelques développements sur cette importante institution de la commune qui fut l'aurore et le précurseur de nos libertés municipales.

C'est en 1159, qu'*Anolin* ou *Aneulin* fut cité dans un cartulaire de l'Abbaye de Saint-Vaast, qui nous parle des revenus que cette maison religieuse y possédait au XII^e^ siècle. Ce fait suppose une existence bien antérieure. Il est rare que l'histoire illumine dès l'abord le berceau d'un village, et même les villes les plus célèbres, Rome, Athènes, Troie, ont dû, pour se créer une auréole, recourir à des traditions plus que discutables.

En effet, les historiens des Gaules s'accordent généralement à placer le berceau de la religion et de l'autorité d'un maître idolâtre ou chrétien, selon les différents âges de la civilisation, dans l'obscurité mystérieuse et calme des forêts. Lorsque se forment les paroisses et les divisions géographiques du sol, les forêts s'éclaircissent et le polythéisme est à son déclin. Cette époque paraît être celle des prédications des apôtres, tels que ce soldat des armées de Théodose, baptisé à Thérouanne ou à Arras, Saint-Martin, le patron de nombreuses paroisses.

Cette époque paraît être celle de la naissance de notre village,

(1) La monnaie de compte était de 20 gros ou 10 patars, faisant 12 sous 6 deniers de France pour la livre.

Digitized by Google

et des villages voisins ; la légende de Saint-Martin, à Phalempin, nous autorise à le présumer.

D'ailleurs, ces souvenirs concordent avec le récit de Martin Lhermite. « Si quelqu'un ne peut pas croire, dit-il, qu'il y eut des abbayes fondées en ce temps (383) à Phalempin et aux lieux circonvoisins, que les Vandales, les Francs, les Huns auraient ruinées au siècle suivant ; du moins il doit croire que St-Martin y a dressé des églises, toutes aux environs de Phalempin, à savoir : Annœullin, Gondecourt, etc., etc. »

Il est à l'abri de toute contestation que, en 1160, Eustache d'Enneulin figura comme témoin dans une charte concernant l'abbaye de Saint-Aubert. Cette pièce est rapportée par Le Carpentier dans ses preuves de l'histoire du Cambrésis (1).

Notre village dépendait, comme on l'a vu, de l'abbaye de Saint-Vaast, d'Arras. Mais, pour les communautés ecclésiastiques qui avaient des domaines éloignés du siége principal, naissait l'obligation d'y établir des personnages chargés de veiller à leurs intérêts, et qui en retour percevaient un droit. Ces protecteurs portaient le titre d'Avoués. A Annœullin, c'était le châtelain de Lille.

Parmi les terres du territoire d'Annœullin, il s'en trouvait qu'on nommait terre d'hostage, et dont les possesseurs avaient le droit de sarcler, couper, moissonner, battre et vanner les grains crûs sur les terres de l'abbaye. Ils avaient pour salaire la dixième gerbe et la dixième razière. On ne pouvait disposer de ces sortes de terres ; elles appartenaient de droit aux plus prochains héritiers du propriétaire ; à compte de tête (2).

Avant 1220, une charte de Roger nous montre que le village jouissait d'une loi particulière (2). La pièce originale est en latin et repose aux archives de la chambre des comptes, à Lille. Elle commence par ces mots : *Ego, Rogerus, Castellanus Insulensis.* Quelques extraits seront sans doute les bien-venus.

1° Annœullin était sous la protection du châtelain de Lille. Pour ce sujet, on lui payait à la Saint-Rémy, quelques deniers collectés par les Échevins ; à savoir : 40 sols d'Artois. — *Quadraginta solidos de Artesienne.*

(1) Mannier, *Etudes etymologiques.* — (2) Leuridan. *Statistique féodale.*

Digitized by Google

2° On était obligé de lui donner secours de quelques hommes en cas de guerre, pour le conduire jusqu'à Ostricourt.

3° Comme il était officier de l'abbaye de St.-Vaast, en qualité d'advoyer, il aidait les échevins à exercer la justice et à retenir les prisonniers au Plouich ; pour ce sujet, il avait la moitié des amendes.

4° Que si on achetait dans ses forêts, il lui serait libre d'y contraindre au paiement, comme en la châtellenie.

5° Il déclare ensuite que, quoiqu'obligé de conserver les biens et les vassaux de St.-Vaast, il ne peut exiger, non plus que ses successeurs, autre chose que ce qui est exprimé (1).

Voici quelle était la juridiction de l'avoué en tant qu'officier. Le texte dit : « *Habeo ego R. multum, raptum, incendium, rapinam de quemin, homicidium, etc.* » Moi, R., je puis connaître du meurtre, du rapt, de l'incendie, de vol de chemin, etc.

Le grand privilége des communes était celui d'avoir des magistrats chargés de veiller à l'exécution des lois. Quel frein puissant contre les velléités tyraniques des seigneurs ! Les vassaux, en outre, étaient fixés sur les redevances féodales, de sorte que les maîtres n'avaient plus les moyens de percevoir abusivement. Car, les premiers, suivant l'expression des Chartes, se trouvaient à l'abri de toute exaction. *Ab omni tailliatâ injustâ.*

L'on se ferait difficilement une idée aujourd'hui du prix que nos pères attachaient à ces droits précieux. Les rois y trouvaient leur profit, en tirant de cette concession une somme plus ou moins forte, des redevances annuelles et un service militaire qui augmenta considérablement la puissance des souverains. Les localités ainsi privilégiées choisissaient ordinairement elles-mêmes leurs magistrats. Il y en avait de deux ordres dans le corps municipal ; les échevins et les choremans. Ce dernier mot signifie une réunion de personnages élus pour gouverner et juger, en vertu de la loi de la commune.

La religion même n'eut pas à se plaindre de cette institution féconde. Ainsi une Charte déclare que les habitants de cette commune ne pourront être assujettis aux épreuves du combat

(1) Legroux. *Gallo-Flandria.*

Digitized by Google

judiciaire ou du feu, usage absurde et alors en vigueur, qui donnait l'apparence du droit au plus rusé ou au plus fort.

Notre village peut donc se vanter à juste titre d'être entré des premiers dans la large voie qui conduit aux institutions modernes.

Bien que soumis à la chatellenie de Lille pour les finances et compris dans les assiettes faites par ladite chatellenie, Annœullin ressortissait pour la juridiction ordinaire de la salle abbatiale de Saint-Vaast. Ce même Roger dont nous avons mentionné la charte, remit encore à l'église d'Arras et aux habitants d'Annœullin, toutes les exactions et corvées de chariots, charrettes, chevaux et hommes de pied que lui et ses prédécesseurs pourraient avoir reçues et qu'il reconnait avoir été exigées injustement.

Si Annœullin savait conquérir des privilèges, il savait aussi fournir des guerriers à la cause de la patrie. En 1214, lors de la bataille fameuse de Bouvines, qui remit sur pied le trône chancelant de Philippe-Auguste, Guillaume-Dennelin fut fait prisonnier.

Bien qu'il soit agréable et doux de porter son attention sur des institutions pacifiques et qui ne coûtent pas mort d'homme, la guerre saura nous distraire et exiger que le lecteur porte ses regards attristés vers des scènes de désolation. Avec l'immense énergie dont la Flandre est douée, avec la constitution vigoureuse des habitants et du sol, nous avons pu résister à des chocs formidables, et rester debout après avoir servi de point de mire à toutes les convoitises des princes. Hélas! il en a coûté cher; mais les agresseurs n'ont pas toujours eu bon marché, et la terre flamande a dévoré les éperons d'or de la chevalerie, comme les cottes de maille des hommes d'armes.

La bataille de Courtrai en 1303 ne termina pas la guerre : un ennemi tel que Philippe le Bel ne pouvait être abattu d'un seul coup et il ne manquait pas en France de chevaliers prêts à remplacer ceux qui avaient laissé leurs dépouilles dans les marais de la Lys.

Lille cependant fut assiégé et repris par les vainqueurs. Le comte Jean se porta sur les frontières de l'Artois, non loin d'Annœulin où les Flamands se livrèrent à de nombreux excès. Harnes et Hénin-Liétard furent livrés au pillage, et notre localité fut occupée par des fourrageurs.

Digitized by Google

Si plus tard Louis le Hutin, successeur du vainqueur de Mons-en-Pévèle, eût réussi dans son entreprise, nous aurions peut-être évité les guerres civiles, les pillages et les désordres qui remplissent les annales de la Flandre sous les tristes gouvernements de Louis de Nevers et de Louis de Mâle.

Annœullin, grâce à sa position, ne fut pas aussi éprouvé que les villages voisins de Lille où la confusion et la douleur étaient inexprimables. Mais lorsque, vers la fin du quatorzième siècle, Philippe le Hardi et le roi de France conçurent le projet de faire main basse sur l'Angleterre, il n'y eut pas un coin de la chatellenie où ne pénétrèrent les soudards recrutés dans toutes les provinces. Le pays d'outre-mer resta tranquille tandis que, pendant quatre ans nos campagnes furent la curée d'une soldatesque sans frein et sans pudeur.

Le quinzième siècle nous vit sujets de la maison de Bourgogne et cette domination personnifiée dans les entreprises aventureuses de Charles le Téméraire fut loin d'être profitable à Annœullin.

Tué sous les murs de Nancy, l'imprudent antagoniste du cauteleux Louis XI, laissa sa riche succession à une fille unique, Marie, dont l'union avec Maximilien fut le signal de nouvelles intrigues de la part de la France, et de nouveaux soulèvements de la part des Flamands. 1480

L'on conçoit que dans de telles conditions un village saccagé tour à tour par ses amis, ses alliés et ses ennemis, eut mal à cicatriser des plaies invétérées.

Il ne fallait pas pour les fermer le trouble que jeta dans les consciences la doctrine prétendue réformatrice de Luther en 1515. Si tout était resté dans le domaine de la discussion, peut-être le mal se serait-il atténué. Mais des ambitions égoïstes s'en emparèrent d'abord; puis vinrent en scène des instincts pervers, et le titre de Gueux, arboré comme signe d'opposition au gouvernement central, devint par la suite un mot redouté partout, adopté qu'il fut par un ramas de sectaires plutôt voleurs et pillards que croyants d'une religion soi-disant épurée [1].

Dans ces circonstances déjà fâcheuses, Annœullin eut à payer

(1) Voir Gueux.

Digitized by Google

sa part d'une aide de 30,000 florins levés sur les châtellenies de Lille, Douai et Orchies.

Une contrée bénie du ciel, et cultivée par des bras robustes et infatigables, peut en quelques années oublier ou réparer de longs désastres. C'est ce qui nous advint heureusement quand Albert et Isabelle prirent les rênes du gouvernement de la Flandre, c'est alors que le commerce de weddes prit une importance marquée dans notre commune.

En 1549 il existait trois moulins à wedde. Wedde est le mot par lequel on désignait le pastel, plante qui donnait une teinture bleue de toute beauté, et dont la culture avait pris grande extension à Annœullin. Mais bientôt arriva la découverte du Nouveau Monde, et l'indigo d'Amérique supplanta le pastel de Flandre.

La graine et une partie de son bois servaient, comme nous l'avons dit. C'était précieux à une époque où les teinturiers habitaient peu les campagnes. Le marc ou résidu était ensuite répandu comme engrais sur les terres des champs pour y déposer ses parties oléagineuses et y pourrir. L'emplacement d'un moulin à wedde était communément un carré de 13 mètres 40 de longueur et de 10 mètres 50 de largeur.

La guerre de la France avec Philippe IV d'Espagne ramena la souffrance dans Annœullin. Un chroniqueur du temps nous apprend que depuis la déplorable prise de La Bassée en 1640, les manants se plaignant des soldats « remonstraient qu'iceux se trouvent journellement en très-grand péril de perdre leurs maisons à cause des soldats, faisant iceux soldats tant de nuit que de jour du feu comme bon leur semble » et que les édifices étant brûlés de tous côtés il ne restait plus que la terre rendue infructueuse.

Après la bataille de Lens, (20 Août 1648) où le prince de Condé défit l'armée d'Espagne et celle de Charles IV, duc de Lorraine, l'on vit se traîner dans Annœullin les débris de 30,000 hommes qui étaient venus combattre sous les ordres de l'archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas.

Ils avaient moins d'arrogance que deux ans auparavant; mais ils éprouvaient de plus grands besoins, et multiplièrent leurs exigences.

Nous touchons aux jours de Louis XIV. Vers 1661, il s'en fallut

Digitized by Google

de peu que les habitants d'Annœullin ne devinssent Artésiens. A la paix des Pyrénées, le village fut dévolu à l'Artois ; mais sur les réclamations énergiques des gens de la localité, le roi qui, suivant les termes de son ordonnance, voulait traiter favorablement les États de Lille, rendit le 15 Avril 1669 ce même village à la châtellenie.

Qui n'a lu avec admiration le récit de la défense héroïque de Lille par Boufflers, alors qu'il avait en face, des armées innombrables commandées par des hommes tels que Malborough et Eugène de Savoie. La fortune des armes s'était lassée à suivre le drapeau fleurdelisé auquel elle sourit encore une fois à Denain 1713, comme pour laisser au vieux Louis XIV le temps de s'endormir en paix.

En 1741, Annœullin vit se terminer enfin un conflit qui remontait à 1449. Jusqu'à cette année les habitants jouissaient exclusivement d'un marais, où ils pouvaient faire des tourbes pour leur chauffage et de l'herbe pour la consommation des bestiaux. En retour ils payaient une redevance annuelle par ménage d'une poule et d'un demi gros. Le marais fut reparti par les subdélégués de l'intendance de Flandre et d'Artois entre les communes environnantes (1).

En 1771, on régla chaque portion au prorata du nombre des habitants (1).

La France sentait le besoin de se constituer sur de nouvelles bases. Mais on ne brise pas impunément avec des habitudes de quinze siècles. Aussi la réaction fut terrible. Les excès des novateurs épouvantèrent les partisans de l'ancien régime, et ce ne fut qu'à force de courage que les enfants de la France imposèrent silence aux canons européens.

Don. — Nous serions incomplet si nous ne disions pas un mot d'une succursale de la commune, Don, qui avant 1271, alors que la navigation s'accrut considérablement, n'avait pas même une église.

La navigation a été souvent interrompue à cause des moulins de Don, qui absorbaient toutes les eaux. Plusieurs procès eurent

(1) Voir Allennes.

Digitized by Google

lieu entre les échevins de Lille et les meuniers, dans lesquels les meuniers, quoique perdant, eurent toujours l'avantage.

Les moines de Don étaient chargés, envers les religieux de St.-Vaast du prieuré de Berclau, d'une redevance annuelle de trois cents anguilles qui devaient chacune remplir un anneau de dix-huit lignes de diamètre. Les anguilles de Don étaient renommées entre celles du pays et plus estimées même que celles de la Lys[1].

ARCHÉOLOGIE. — L'église d'Annœullin porte la date de 1574. Cette date est comme un défi jeté aux iconoclastes qui, vers ce temps, détruisirent tant de vénérables monuments de la foi.

NOTABILITÉ. — Au dix-septième siècle, en 1640 et 1641, vivait à Lille un homme de grande réputation en science et en vertu. Il était doyen de chrétienté, censeur de livres, et auteur lui-même de trois ouvrages : une théologie latine et deux livres ascétiques en français. Docteur en théologie et curé de Saint-Sauveur, Jean Huchon, le prêtre vertueux, l'écrivain érudit et pieux, était natif d'Annœullin. — Le savant Foppens rappelle les titres des ouvrages de ce savant ecclésiastique.

(1) Duthillœul, *Petites histoires*.

Digitized by Google

ANSTAING.

Anstaing, du canton et à neuf kilomètres de Lannoy et à dix kilomètres de Lille, sur la rivière de la Marcq et sur la grande route de Lille à Tournai, dépend du bureau de poste d'Ascq. Il existe, dans cette commune, une école de garçons dirigée par un instituteur laïque, et une église catholique desservie par un curé.

La population totale est de 627 habitants, dont 541 français et 86 étrangers; tous catholiques.

Les hameaux sont : le Marischon et le Ponceau.

Les armoiries : d'or au franc quartier de gueules.

Anstaing est un mot d'origine germanique comme Lallaing, Questaing, Mastaing, où la finale *ing*, abréviation de *inghem*, indique que l'élément qui les a formés est un nom d'homme. *Anstin*, *Anstinus*, est un nom propre qui remonte aux premiers siècles de notre ère (1).

HISTOIRE.— Pendant la saison heureuse, le voyageur qui passe sur la route de Tournai entend sortir à l'heure propice, d'un bouquet de verdure, les tintements de l'Angelus ; s'il regarde, il n'aperçoit même pas le clocher sonore, tant les arbres sont feuillés. Le petit village qui s'est logé si discrètement s'appelle Anstaing.

Là jadis il y avait une source renommée qui, depuis le christianisme, a été appropriée à de pieuses destinations et placée sous le patronage d'un Saint (2). Nous avons constaté à cet égard dans l'arrondissement de Lille de touchantes traditions.

Mais quand Anstaing fait-il son apparition dans l'histoire (3) ?

Le premier titre ancien où nous ayons rencontré le nom de ce

(1) Mannier. *Études étymologiques.*— (2) Ferri de Locres *Histoire chronologique.* — (3) Mannier. *Études étymologiques.*

Digitized by Google

village est un acte de 1159 concernant l'abbaye de Saint-Aubert. Alelmus de Anstaing assiste comme témoin, car ce nid de verdure avait des Seigneurs.

Ces Seigneurs voulaient, à l'exemple des tout-puissants sires de Wavrin, s'arroger le droit de Senne, c'est-à-dire connaître de certains délits réservés aux Echevins synodaux; tels qu'infractions aux lois de l'Eglise, fornication, adultère, etc. Leur fief était un fief à clocher avec moulin à eau et le droit de pêche sur la Marque. L'on sait que le droit de mouture était réservé à l'hôpital Comtesse et que chaque propriétaire de moulin payait une redevance à l'hospice.

Sur le fief se trouvait la tombe de Noyelles entre Anstaing et Sainghin [1]. De laquelle tombe le seigneur d'Anstaing avait la moitié vers Sainghin et réciproquement.

Jean dit Godans en était seigneur l'an 1342, la terre passa aux sires de Tourmignies en 1496, pour tomber dans l'illustre maison de Fiennes en 1635. Maximilien-François de Fiennes fit ériger cette seigneurie en marquisat l'an 1698, et c'est à cette occasion qu'Anstaing fut uni à Gruson et à Chéreng. Le fils de Maximilien vendit Anstaing et Gruson à Michel le Maistre, conseiller secrétaire du roi, mort en 1731. Lors de l'élection des députés aux états généraux de 1789, le seigneur d'Anstaing, Pierre-Joseph Le Maistre, figure parmi la noblesse du baillage de Lille.

Nous avons anticipé sur les dates pour ne pas disloquer la monographie des possesseurs du fief, revenons à 1214, et pensons à la bataille de Bouvines.

Il existait entre Anstaing et Wannehain, dit un poétique chroniqueur [2], une plaine fertile cultivée avec soin :

« Grataque planities, cereali gramine vernans. »

C'est là que se livra la fameuse bataille de Bouvines. Pour se rendre sur le lieu du combat, Philippe-Auguste venant de Pont-à-Vendin se posta d'abord à Anstaing; son passage fut désastreux pour la commune, qui eut beaucoup à souffrir des excès des troupes royales, qui ravagèrent, brûlèrent tout ce qui se trouvait à droite et à gauche du terrain qu'elles parcoururent sur le comté de

(1) Leuridan. *Statistique féodale.* — (2) Le Breton. *La Philippeïde.*

Digitized by Google

Flandre. « *Cæterum incommodi multum et maleficiorum militarium passim est olim Anstainium* [1]. »

La position était belle pour le roi de France, car un pont traversait alors la Marque à Anstaing, un autre à Tressin, un troisième à Gruson et le dernier à Bouvines ; cependant il la quitta pour une position meilleure.

A peine Philippe-Auguste avait-il quitté Anstaing que la droite de l'armée d'Othon IV, empereur d'Allemagne, commandée par le prince d'Angleterre, vint s'appuyer sur la Marque, près de notre village : le pont qui communiquait à Anstaing fut détruit.

C'était au soir du 27 juillet 1214, la grande armée des confédérés n'existait plus. Du plateau de Cysoing où Philippe-Auguste s'était placé, on ne voyait de tous côtés que des débris épars et fuyants. La plaine offrait l'aspect d'un immense carnage. Au milieu de ce théâtre de confusion et de mort, un petit corps de 700 Brabançons était seul demeuré intact et se retirait en bon ordre par la voie romaine vers Camphin en Pevèle. Philippe, dans l'enivrement de son triomphe, se donna le plaisir de le faire anéantir. Thomas de Saint-Valéry rassembla à la hâte quelques hommes fatigués du combat et qui s'étaient retirés dans les villages d'Anstaing et de Gruson. Il les poursuivit jusqu'à Camphin où il les extermina sous les yeux du roi [2].

En 1309, avant d'en venir aux mains avec les Français et leur roi Philippe le Bel à Mons-en-Pevèle, les Flamands postèrent à Anstaing des forces nombreuses. *Hunc locum ingentibus copiis obtinuere.*

En 1340, le comte de Hainaut, allié des Anglais et des Flamands, y vint fourrager, tandis que Philippe de Valois avait son camp à Bouvines [3].

Il existait vers cette époque, dans notre village, un hôpital dont les revenus avaient quelque importance. L'acte original de fondation par Thomas Morel, seigneur du lieu, et Jeanne de Lannoy, son épouse, est daté du 2 avril 1475 [4]. Il fut bien doté pour loger les pèlerins et les passants. Mais, dit un bon historien [5] « depuis que certains hôtes ont égorgé ceux qui étaient préposés

(1) Buzelin. *Gallo-Flandria.* — (2) Le Glay. *Histoire des Comtes de Flandre.* — (3) Buzelin *Gallo-Flandria.* — (4) Bulletin de la Commission Historique. — (5) Legroux. *Gallo-Flandria.*

Digitized by Google

audit hôpital, il ne s'est plus trouvé personne qui ait voulu prendre la place. » Ce fut le principal motif qui détermina la réunion de cette maladrerie à l'hôpital Saint-Sauveur de Lille. Des lettres patentes du mois de mars 1700, de Louis XIV, ordonnèrent cette mesure, sous la condition d'admettre à Saint-Sauveur les pauvres malades de notre village (1).

L'on y voyait encore au XVIII^e^ siècle un vieux château bâti par les comtes de Fandre, mais depuis il a disparu (2).

Il n'est pas étonnant que les souverains de notre pays aient élevé un castel dans cet endroit paisible et verdoyant. Paisible en effet, car, après les holocaustes de Bouvines, Anstaing a eu la chance, rare dans nos contrées, de n'assister que de loin en loin aux tristes scènes de la guerre.

Un acte administratif de février 1669 s'occupe du village. Dans des lettres patentes données à cette date, et qui confirment les privilèges de l'hôpital Comtesse à Lille, surtout le droit qu'avaient les religieux d'empêcher que personne ne bâtît de moulins à eau ou à chevaux sans leur permission, dans l'amenée de Lille, Anstaing est repris comme bornant cette amenée, qui s'étendait depuis Tressin jusqu'à Seclin (3).

Nécessairement le contre-coup des évènements brusques et terribles se fera sentir à Anstaing comme partout ailleurs. Les conquêtes et les revers de Louis XIV parviendront jusque là.

L'épouvantable hiver de 1708 et la disette de 1709, plus sinistre encore, ne souffriront pas une heureuse exception. L'immense mouvement de 93 aura son écho à Anstaing. Mais, à regarder le village, il semble qu'il doit y avoir là beaucoup d'heureux. Le bonheur s'accommode bien de la modestie de la violette et se cache volontiers dans les lieux où l'on trouve, d'après Lafontaine,

Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens.

ARCHÉOLOGIE. — On a trouvé dans l'église une pierre tumulaire destinée à perpétuer la mémoire d'un curé mort en l'an 1300. Elle représente le pasteur et un enfant de chœur en prière devant l'image de la sainte Vierge et de l'Enfant-Jésus.

Anstaing possédait autrefois un prétoire remarquable.

(1) Bulletin de la Commission Historique. — (2) *Statistique archéologique.* — (3) Annuaire.

Digitized by Google

ARMENTIÈRES.

Armentières, ville ouverte, chef-lieu de canton, à seize kilomètres de Lille, sur la Lys et sur la route nationale de Lille à Dunkerque, station du chemin de fer du nord, de Lille à Dunkerque et à Calais, et station du chemin de fer de Berguette et Armentières à Ostende. Sa fabrique de toiles à la mécanique et à la main est peut-être la plus considérable de l'Europe ; cette ville possède aussi de nombreuses filatures, fabriques d'huile, blanchisseries de fils et toiles, teintureries, brasseries, et scieries mécaniques ; un asile public d'aliénés, un hospice, un collége communal, un bureau de poste, un bureau télégraphique, une chambre de commerce, un conseil de prud'hommes, une justice-de-paix, une caisse d'épargne, des commissions d'hygiène publique et des logements insalubres ; un commissariat de police, une bibliothèque publique, deux écoles communales de garçons dirigées par les Frères de la Doctrine Chrétienne, trois écoles communales de filles dirigées par des institutrices laïques, les Dames de St -Maur et les sœurs de St.-Vincent-de-Paul, un bureau principal de douanes, un établissement de mont-de-piété, plusieurs sociétés musicales et de secours mutuels, deux études de notaires et deux églises catholiques desservies par un curé-doyen et cinq vicaires.

La population totale est de 21,746 habitants, dont 17,126 français et 4,620 étrangers. — 21,714 catholiques, 32 dissidents.

Les armoiries sont : d'argent à une grande fleur de lys de gueules, accompagné en chef d'un soleil d'or à dextre, et d'une lune en décours de même, à senestre. Sanderus fait figurer le soleil d'or à senestre et la lune en décours à dextre.

Armentières est un mot qui dérive du latin *Armentum*, *Armentarium*, étable du gros bétail.

La situation de cette ville sur les bords de la Lys, et au milieu de gras pâturages, justifie cette étymologie, et repousse celle de Grammage, qui veut en faire un dérivé d'*Armamentum*, arsenal, dépôt d'armes.

HISTOIRE.— L'industrie et le commerce font des prodiges ; une mince localité, ils la transforment en un centre populeux,

Digitized by Google

Dans notre arrondissement seul, Lille, Roubaix, Tourcoing, Armentières en fournissent des preuves. Etudions l'origine historique et les péripéties de cette dernière ville.

Dès 867, un diplôme de Charles le Chauve cite Armentières au nombre des possessions de l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras. L'archevêque de Reims, Hincmar, confirme cette donation au concile de Verberie en 870 (1). L'acte revêtu des signatures des archevêques, évêques et abbés qui assistaient à ce concile, le nomme *Atramentarias*.

En 1152, nouvelle confirmation partant de plus haut; le Souverain Pontife Eugène III accorde la possession de l'autel d'Armentières, *Harmenteris*, à l'évêque d'Arras, et celle d'une dîme au même lieu, dont partie à Frelinghien et partie à Fleurbaix, fut assurée au Château-l'Abbaye près Mortagne par Alexandre III, l'an 1173 (2).

Quelques années après, Baudouin V, successeur du comte de Flandre, après la mort de son beau-frère Philippe-d'Alsace, dut céder à Philippe-Auguste, son gendre, l'Artois et ses dépendances (1200).

Cette cession, dans laquelle se trouvait une partie des retranchements exécutés par Baudouin de Lille en 1054, laissait de ce côté la Flandre sans défense. Baudouin y remédia en faisant creuser ou élargir un ruisseau qu'il munit de retranchements, depuis le chemin de La Bassée à Estaires jusqu'à Armentières. C'est ce qu'on appelle le fossé des Layes, 1200.

Notre ville fut dès lors l'extrême frontière des possessions du comte Baudouin dont nous allons parler.

Il existe des lettres de l'évêque de Tournai Gossain, qui déclare avoir vu un titre par lequel Michel le connétable a consenti, sur la demande de Baudoin d'Armentières et de Belle, sa femme, à donner au chapitre de Saint-Pierre de Lille, la dîme qu'il avait en la paroisse de Saint-Etienne de cette ville (3).

Moins d'un an après, Wautier châtelain de Douai, cédait à Agnès, fille du châtelain de Bapaume, toute sa châtellenie (2).

(1) Archives historiques et littéraires — (2) Duthillœul. *Petites histoires.* — (3) Guilmot. *Inventaire de la Bibliothèque de Douai.* — (4) De Marquette. *Histoire du Comté de Harnes.*

Digitized by Google

Parmi les hommes de fief que relate l'acte de cession, l'on remarque Vicholon d'Armentières.

Plus tard, le 6 Mai 1230, la comtesse Jeanne, dans un diplôme relatif à l'abbaye de Marquette qu'elle avait fondée (1), ajoute un nouveau titre aux preuves déjà surabondantes des traditions de notre ville,

Mais rien n'est stable sur la terre. Voici venir le temps des dures épreuves. Déjà le besoin se fait sentir de donner des moyens de défense à la cité ! On l'entoura donc de murailles en 1329 (2). Il n'était pas trop tôt. Dix ans s'étaient à peine écoulés que la guerre surgissait. Sous Louis de Nevers, comte de Flandre, les Flamands se soulevèrent avec acharnement. Des Génois, à la solde de la France, alliés du Comte, occupaient Armentières. Souvent ils faisaient des excursions contre les Flamands. Ceux-ci, irrités, obtinrent du comte de Salisbury, qui à la tête des habitants d'Ypres et des Franconiens marchait sur Tournai, qu'il chasserait les Génois de leur poste. Aidés des habitants, ces derniers se défendirent d'abord avec vigueur ; Salisbury cependant les mit en fuite, et s'empara de la ville qu'il pilla et livra aux flammes, selon la barbare coutume de ces temps-là.

A peine relevée de ce désastre, elle fut, en 1382, la victime des dissensions qui s'élevèrent entre le comte Louis de Mâle et ses sujets de Flandre. Les Français venus au secours de ce prince la mirent au pillage. Les incendies vinrent successivement ravager ce qui avait échappé à la guerre,

Sous le gouvernement de Philippe-le-Bon, et pendant le règne de Charles VI, roi de France (1420), la plus grande partie de la ville d'Armentières devint la proie d'un incendie. A cette époque les maisons n'étaient couvertes que de chaume, ce qui fournit aux flammes un aliment rapide (3). En 1467, un incendie nouveau detruisit un quartier de la ville. En 1477, le roi de France Louis XI vint à Armentières ; il voulait unifier la France en accaparant les provinces. Il s'arrêta dans cette partie qui s'appelle pont de Flandre, et après avoir déjeuné avec du pain et du beurre, dit la chronique, il fit mettre aux édifices un feu qui consuma

(1) Archives historiques et littéraires — (2) Délices des Pays Bas — (3) Buzelin. *Annales Gal'o-Flandriæ*

Digitized by Google

toute la ville. Cet astucieux monarque ne contribua pas peu, par cet acte de vandalisme, à ralentir considérablement l'essor de notre commerce : c'était son dessein.

Là ne se borna pas une trop longue infortune.

Au mois de mai 1518, dit Buzelin, le feu avait pris par hasard à quelques maisons. L'incendie devint si violent qu'il attaqua tous les bâtiments, à l'exception de deux maisons et de l'église paroissiale.

On raconte que la demeure d'un habitant fut préservée comme par miracle. Il voyait déjà les flammes s'élancer vers son foyer et menacer de le dévorer. Pour apaiser le courroux du ciel et en obtenir les faveurs, il alluma un cierge bénit et le laissa dans son habitation. Il partit avec sa femme afin de supplier saint Jacques de Galice. L'évènement montra combien cette démarche était agréable au ciel. En effet, comme si le feu avait craint le cierge protecteur, l'incendie, quoique très-violent, respecta cette demeure privilégiée [1].

Un chroniqueur ajoute : « et saillit ledit feu de en un faubourg « vers la briqueterie, où il fit grand dommage à un batteau, ou « les manans dudit Armentières avaient mis leurs bagues (bagages) « pensant les avoir bien sauvez : car le feu se mit audit batteau « étant sur la rivière, le brûla et aussy toutes les bagues qui « étaient dedans sans qu'on les pût sauver. »

Malgré ses revers, dès 1504, (27 juillet) la ville avait vu se fonder le couvent des Sœurs Grises, les hôpitaux de Ste-Calherine, des Bleuettes et de Sainte-Marie et renaître son commerce.

Vers 1525, les habitants d'Armentières, dont les malheurs n'avaient point abattu l'énergie, voulurent creuser un canal qui, partant de l'Artois et se déversant dans la Lys, leur amènerait des bateaux chargés de blé et leur faciliterait les transactions commerciales [1]. Mais les Lillois et les citadins de Béthune remarquèrent que ce projet exécuté, leur ferait grand tort. Ils s'unirent donc et travaillèrent sans relâche à empêcher la continuation de l'œuvre, et bientôt l'on dut y renoncer.

Néanmoins, en 1559, les industriels se trouvant trop à l'étroit,

(1) Buzelin. *Annales Gallo-Flandriæ.*

Digitized by Google

resserrés dans leurs fossés d'enceinte. Charles-Quint fit agrandir et fortifier Armentières en lui laissant quatre portes bien défendues contre les accès des malandrins. Il paraît que jusqu'alors elle n'avait été entourée que d'un fossé et d'un faible rempart. Le puissant empereur prit à tâche d'y rendre, par des privilèges, le commerce plus florissant. Les échevins lui ayant exposé *que leur ville était fondée sur le fait de la draperie et des marchandises, principalement des laines, draps, weddes, garance, etc.*, et que l'appel de leurs sentences en ces sortes de matières leur portait un grand préjudice ; ce prince ordonna, par des lettres patentes du 16 mai 1560, que leurs sentences s'exécuteraient en quelque sorte, nonobstant appel, c'est-à-dire que l'appelant serait obligé de consigner l'importance de ce à quoi il aurait été condamné, donner caution pour les dépens et l'amende, et qu'il serait libre aux parties qui auraient obtenu gain de cause, de lever les fonds ou objets consignés, en donnant caution pour leur restitution et le paiement des dépens [1].

Un avenir heureux se préparait pour Armentières. Ses étoffes dites *étamettes* étaient partout en usage et celles connues sous le nom de *quatre couleurs* avaient conquis en Italie et dans le Levant une vogue exclusive. Mais advint la réforme et avec elle les Gueux.

Dans ces temps de troubles religieux et de discordes civiles, (1566) il n'y avait pas de sécurité, condition si essentielle au développement des trafics. Aussi lisons-nous dans les auteurs que « à l'époque des tumultes de Flandre, les fabriques de drap ont diminué considérablement ainsi que le commerce [2]. » Les nouveautés religieuses avaient pénétré dans le pays. « En la dite « ville d'Armentières, dit Pasquier de La Barre [3] fut faicte une « presche, après laquelle achevée les assistants allèrent rompre « les prisons et en tirèrent aucuns prisonniers détenus pour le « faict de la religion. »

Ce prêche eut lieu au commencement de Juillet 1566 [4]. Le prédicant était un enthousiaste, à la parole entraînante, à l'extérieur

(1) Duthillœul. *Petites Histoires.* — (2) Lebon. *Flandre Wallonne aux XVI^e et XVII^e siècles.* — (3) Pasquier de La Barre. Manuscrit. — (4) Correspondance de Cambrai.

Digitized by Google

qui séduit les foules. Il s'appelait Cornille, avait été maréchal ferrant, et avait fait un appel à tous les adeptes, à dix lieues à la ronde. C'est ainsi que les Gueux, au nombre de 1400, pénétrèrent en plein jour dans la ville, saccagèrent l'église et commirent mille insolences chez les particuliers. Ils évacuèrent Armentières après avoir bien bu, bien pillé, bien brisé, et au chant des cantiques de Marot.

Ils eurent la malencontreuse idée de se diriger sur Lille. Rassenghem [1] instruit de leur plan de destruction se porta, à la tête de 550 hommes de pied, et de 50 arquebusiers à cheval, tous gens d'élite, à la rencontre de la troupe de Cornille. Au premier choc, les pillards prirent la fuite, 230 Gueux furent tués sur place et les autres désarmés, le gouverneur ne perdit pas un seul des siens, qui revinrent à Lille, chargés de butin.

C'est vers cette époque que Guillaume Ghesquière, qui depuis peu de temps seulement était venu habiter Armentières, convaincu d'avoir assisté au prêche de notre fameux Cornille et d'avoir pris part au sac de l'église, fut pendu devant la maison échevinale de Lille, et son corps exposé aux fourches patibulaires.

Nous lisons dans les archives de la ville qu'une sentence a été rendue, en août 1566, contre Pierre Bien, serrurier et horloger de la ville, auteur principal du pillage de l'église paroissiale, ayant lui-même attaché au col du crucifix, aux statues de la Vierge et Saint-Jean, les cordes qui ont servi à les jeter bas ; contre Jean de Ville pour avoir pris part au pillage de l'église ; contre Philippe Crachet, complice de méfaits commis en l'église paroissiale aux Sœurs Grises, et aux églises des villages environnants, ayant été le conducteur et souteneur des prêches et assemblées qui se faisaient aux environs de la ville d'Armentières et auxquels il conduisait le peuple, toujours armé d'une hallebarde ; contre Pierre Cocquiel, qui a pris une part active au pillage et saccagements, et qui, lors des prêches, donnait asile en son logis au prédicant, ayant en outre été l'auteur de l'émeute soulevée à Armentières pour forcer le Magistrat à autoriser les prêches dans l'église paroissiale, ce qui eut lieu ; contre Jean Hellebrant et Guillaume Tahon, qui ont crié : vivent les Gueux, en pleine halle; contre Jacques Hennart

(1) Ch. Fretin. *Notes historiques.*

Digitized by Google

qui a pris part au pillage de l'église paroissiale, a pillé l'église et la maison du curé d'Erquinghem sur la Lys ; contre Pierre Franquelin d'avoir pris part au pillage de l'église d'Erquinghem, Chapelle-Grenier, et d'avoir, après le prêche, sur le marché d'Armentières, exigé du Magistrat les clefs de l'église afin d'y pouvoir exercer le culte réformé, en toute liberté.

En 1567, les Calvinistes de Flandre, déjà nombreux, avaient fondé dans la ville une église réformée. Mais le comte d'Egmont, seigneur d'Armentières, la fit démolir. D'après une lettre de l'inquisiteur Titilmans à la duchesse de Parme, du 14 Novembre 1561, il existait aussi dans notre ville une communauté importante d'Anabaptistes.

Nous venons de citer un nom illustre. Le comte d'Egmont fut une des personnalités les plus marquantes de la Flandre. D'ailleurs, il porte au front l'immortelle auréole du dévouement à l'affranchissement de sa patrie. Nous ne dépasserons pas les bornes assignées à ces notices en écrivant ces quelques lignes sur la vie de cette victime du duc d'Albe, son ennemi personnel.

Lamoral, comte d'Egmont, prince de Gavre et seigneur d'Armentières, était en 1558 dans sa trente-sixième année, à la fleur de cette vie brillante qui devait être si vite et si fatalement obscurcie. Jeune, beau, noble, riche, vaillant, il n'apercevait point les fantômes menaçants du temps futur et saisissait avidement la brillante occasion que le présent lui offrait pour cueillir de nouveaux lauriers. La bataille de Saint-Quentin les lui procura. Charles-Quint lui donna l'ordre de la Toison d'or à un chapitre tenu à Utrecht. Il fit partie de l'expédition de ce prince en Afrique. En 1553, il l'avait accompagné au funeste siège de Metz.

En 1554, il fut envoyé en Angleterre, à la tête d'une magnifique ambassade pour demander au nom de Philippe la main de Marie Tudor, et il avait assisté au mariage dans la cathédrale de Winchester, la même année (1).

Il prit le commandement de la cavalerie du roi dans l'été de 1557, et il remporta la brillante victoire de Saint-Quentin, qu'on peut placer au rang des célèbres combats de Crécy et d'Azincourt. « Egmont et Saint-Quentin » (2) tel fut le cri qui retentit jusqu'à l'extrémité des états de Philippe.

(1) Lothrop. *Provinces-Unies*. — (2) Hoofdt. *Pays-Bas*.

Digitized by Google

Chose remarquable pour ceux qui aiment les pronostics de l'histoire. Le comte de Horn, destiné à partager le sort funeste de son ami, à la tête d'un régiment de gendarmes à cheval, contribua puissamment au succès de la journée. Inutile de rappeler ici, comment le comte d'Egmont, entraîné dans le courant des idées du prince d'Orange, s'attira l'animadversion terrible du duc d'Albe. Cette animadversion le conduisit au supplice (1).

Accusé d'avoir comploté avec d'autres seigneurs pour chasser le roi des provinces et procéder ensuite au partage du territoire, nous ne citons pas l'interminable acte d'accusation. il fut condamné à mort. La sentence en blanc, signée par Philippe, dormait dans le portefeuille du duc d'Albe, depuis son départ d'Espagne (2).

Le 5 juin 1568, sur la grande place de Bruxelles, 3000 hommes de troupes espagnoles se rangèrent en ordre de bataille autour d'un échafaud couvert de drap noir. On y remarquait deux carreaux de velours, deux piques de fer, et une petite table sur laquelle reposait un crucifix d'argent. Le comte d'Egmont y monta à onze heures. L'exécuteur parut alors soudainement et sépara la tête du tronc d'un seul coup (3).

Egmont avait obtenu comme dernière faveur de mourir avant son ami, le comte de Horn. L'ambassadeur de France, qui regardait cette scène en secret, dit tout bas qu'il venait de voir tomber la tête devant laquelle la France avait tremblé deux fois. On prétendit même avoir vu couler les larmes du duc d'Albe (4).

Cependant Armentières croissait en richesses et en importance, ses remparts étaient achevés, son commerce ne trouvait plus d'entraves, les discussions politiques et religieuses avaient cessé, la prospérité régnait partout; c'était à la fin du XVI^e^ siècle.

Les Gueux, l'inquisition, la guerre, la peste, la famine avaient épuisé nos finances et décimé notre population, le gouvernement paternel d'Albert et d'Isabelle était venu réparer nos désastres et rendre à notre ville la paix et la tranquillité, si favorables au développement de toutes institutions.

(1) Lothrop. *Provinces-Unies.* — (2) Hoofdt. *Les Pays-Bas.* — (3) Sthada. *Guerres civiles.* — (4) Bentivoglio. *Mémoires*

Digitized by Google

C'est à cette époque que Jacquemin Desruelles fonde une école pour les indigents, 1598; que Nicolas Forceville donne ses biens aux pauvres, 1589, que Henri Pringuet, avec quatre artisans comme lui, institue la maison des aliénés sous le titre de congrégation des *bons fieux,* 1615; que la comtesse d'Egmont, Marie de Hens, fonde l'hôpital Sainte-Marie, 1632; que s'établissent un collège de Jésuites, un couvent de Capucins, un couvent de Brigittins et un peu plus tard un couvent de religieuses de Saint-François de Sales par Mᵉˡˡᵉ Catherine Dez.

C'est à la même époque que Théobald de Luxembourg, seigneur d'Armentières et de Fiennes, institua en notre ville sa célèbre confrérie de la Sainte-Croix, dont les membres se composaient exclusivement d'hommes distingués ou par leur naissance ou par leur dignité.

A la mort de l'archiduchesse Isabelle 1633, Armentières rentra sans intermédiaire, sous la domination du roi d'Espagne, et avant de se voir enfin attachée à la France, notre cité passera au creuset de bien des épreuves.

Au mois d'août 1628, si l'on en croit la narration d'Alexandre Dumas, une scène horrible se passait à Armentières. La trop fameuse Charlotte Bockson, qui s'appelait d'abord la comtesse de La Fère et ensuite baronne de Scheffield, fut impitoyablement décapitée par les trois mousquetaires dans les prés Duhem et son corps jeté dans la Lys.

Au commencement de Septembre 1645, les Français, sous le commandement du duc d'Orléans et des maréchaux de Gassion et de Rantzau, avaient repris Armentières; l'archiduc Léopold d'Autriche vint à l'improviste, en 1647, mettre le siège devant nos murailles. L'occupation d'Armentières était d'un avantage important au point de vue stratégique, c'était la clef de la Flandre, aussi pour y arriver l'archiduc d'Autriche ne négligea-t-il aucun moyen.

Avant les opérations, Son Altesse demande à l'archevêque de Malines des prières publiques pour la prospérité des armes du roi. Huit régiments d'infanterie et huit régiments de cavalerie, sont appelés des frontières du Luxembourg; les garnisons de Grammont, d'Audenaerde, d'Aloost, de Tournai et de Lille sont

Digitized by Google

convoquées en toute hate et sommées de se joindre aux armées du roi, qui s'étaient formées à Bruxelles sous les ordres du Baron de Becq. Dès le onze mai, des troupes entouraient Armentières de tous côtés.

Le maréchal de Gassion était alors à Courtrai ; instruit des desseins de l'archiduc, il s'avance alors vers le pont à Tressin pour ralentir la marche de l'ennemi, et dépêche un exprès à Dunkerque vers le maréchal de Rantzau afin qu'avec ses troupes il vînt les rejoindre au pont d'Estaires. Ces deux intrépides généraux tentèrent en vain de secourir les assiégés, et se replièrent sur Comines et Courtrai. Après une héroïque résistance de quinze jours, M. du Plessis de Belièvre, alors gouverneur de la cité, fut obligé de se rendre, le 30 mai, jour de l'Ascension. Un journal du siège d'Armentières, qui a paru à cette époque, donne les détails les plus complets sur la position des troupes ennemies autour de la ville, et sur les chefs qui les commandaient. Un tableau représentant le siège est religieusement conservé à la mairie. Le siège d'Armentières avait duré 15 jours, c'est alors que l'archiduc avait fait demander à la ville de Lille 100,000 écus pour faire rafraichir son armée ; la capitale de la Flandre crut que 50,000 florins étaient suffisants. Elle se borna donc à cette somme ; c'était le quart de la contribution demandée (1).

Les destins et les flots sont changeants, a dit Béranger. Louis XIV apparaissait porté sur l'aile de la victoire. L'armée espagnole, décimée par des maladies contagieuses, au milieu de continuelles marches et contre-marches, établit son ambulance à Armentières transformé en vaste lazaret.

En 1667, les Français s'emparent de nouveau de la place, cette fois pour la démanteler, travail inutile, puisque la même année le maréchal d'Aumont relève une partie des fortifications construites sous Charles-Quint.

Enfin depuis la paix d'Aix-la-Chapelle, (2 Mai 1668) Armentières, la ville tourmentée par tous les maux de la guerre étrangère ou intérieure, la pauvre et fière Armentières reste à la grande patrie française.

L'origine du dicton est, paraît-il, historique ; il date du XVII[e]

(1) Derode. *Histoire de Lille.*

Digitized by Google

siècle. Louis XIV, après qu'il eut achevé la conquête de la Flandre, reçut à Bruxelles la députation de toutes les villes des Pays-Bas.

Les envoyés d'Armentières se rendirent à Bruxelles sur leurs chariots de campagne ; mais croyant se relever, ils voulurent persuader qu'ils étaient venus à cheval, et se présentèrent à l'audience du roi avec des éperons d'argent, ce qui prêta à rire à la cour. (1)

En 1725, des troubles éclatèrent dans Armentières au sujet de l'exportation des grains de la ville. Voici les termes du procès-verbal des émotions qui se sont produites le samedi 11 Août 1721 contre les baloteurs, qui étaient venus en cette ville pour acheter du blé et l'amener dans l'intérieur de la France ; des groupes de femmes, armées de fourches, de bâtons et autres armes, se portèrent devant le cabaret la *Ville d'Anvers,* en face de la rue de Brusle, où étaient les *baloteurs*. Ces femmes assaillirent le cabaret, enfoncèrent les portes, maltraitèrent les *baloteurs* dont plusieurs furent blessés, envahirent les écuries, prirent les chevaux et les conduisirent hors de la ville. Le lundi 13, la foule s'ameute de nouveau, elle est surtout compacte dans la rue d'Arras où elle force un chariot à rebrousser chemin jusqu'au dehors de la ville ; elle barre le chemin aux chariots qui viennent au marché. Le Magistrat, dans cette conjoncture, assemble les brouetteurs et les porteurs au sac et se rend avec eux sur les lieux du tumulte ; sa présence ne fait qu'irriter les émeutiers, qui l'accueillent avec des injures et des menaces. Ils déclarent qu'ils agiront comme ils viennent de le faire, envers tous les chariots qui viendront acheter du blé en ville pour l'emporter.

En 1792, lorsque nos vieilles institutions s'écroulèrent et que notre belle France fut si impitoyablement torturée par la révolution française, la population d'Armentières, à l'époque du siège de Lille par les Autrichiens, mérita les plus grands éloges de la Convention nationale. Les membres de l'assemblée électorale, séant dans la capitale du Nord, avaient écrit à Paris : « Les braves citoyens d'Armentières ont résisté énergiquement aux scélérats Autrichiens et méprisé toutes les bravades des ennemis de la France. » L'assemblée, dans sa séance du 28 Septembre 1792,

(1) Duthillœul. *Petites Histoires*

Digitized by Google

décréta la mention honorable, et confirma les pouvoirs du général Denou. C'était une compensation aux douleurs de l'invasion.

Qu'on nous permette de terminer par ces distiques de Max-Vrientius :

Quis gentem Egmondæ, quis gentis nesciat urbes
Et loca tot variis principe digna locis ?
Illius una cliens ego sum (Juvat esse) perenni
In regem et Dominos obsequiosa fide.
Hinc comitis favor et cœli indulgentia largè
Me beat, et votum vincit opimus ager.
Fortunam superat virtus, pomœria civis
Multa ratis ripas, merx opulenta rates.
Commodus has prono vehit agmine liza, retentus
Sœpius à glebæ fertilitate bonæ.
Sic nimia ubertas nostra propè prægravis agro
Plaustra propè his terris, vela moratur aquis (1).

Qui ne connaît la maison d'Egmont, et les villes qu'elle possède ?
Et tant de lieux dignes des seigneurs ?
Je suis une de ses clientes (c'est mon bonheur), et toujours
Je garderai ma fidélité au roi et à mon maître.
Pour cela le comte m'aime, le ciel m'accorde sa bonté,
Le bonheur me sourit, et mon territoire fertile comble mes vœux.
Mon courage dompte la fortune ; mes habitants, leurs vergers,
Les navires sont trop nombreux pour mes rivages ; mon commerce
Trop florissant pour les navires.
La Lys les porte sur son courant propice. Mais le fleuve
Quitte à regret mes bords fertiles.
Ainsi une trop grande abondance surcharge mes champs ;
La charrue est ralentie par le sol ; la navigation par les eaux.

Fête des Nieules. — Les archives de la ville offrent des détails sur la fête des Nieules, qui se célébrait à Armentières le premier lundi de mai. Cette fête, d'après certains récits, aurait pour origine un grand repas donné au Magistrat, à l'hôtel-de-ville, par l'un des comtes de Luxembourg, seigneur d'Armentières. Des nieules, sortes de pains à cacheter fort légers, de quinze centimètres de diamètre, auraient été servies au dessert, on en aurait jeté au peuple par une fenêtre, en signe de joie, et quelques convives se seraient avisés d'arroser ceux qui les ramassaient.

(1) Max-Vrientin.

Digitized by Google

Voici comment cette fête se célébrait encore avant 1830 :

Au dernier coup de deux heures, les membres de l'autorité locale paraissaient au balcon de l'hôtel-de-ville et, de là, jettaient 3,000 nieules aux enfants, qui se précipitaient pour les ramasser; pendant que ceux-ci luttaient à qui en ramassera le plus, les pompiers de la ville s'avançaient avec leur pompe qu'ils employaient à arroser les enfants. A leur tour, des hommes du peuple, prenant la défense de ces derniers, cherchaient à surprendre les pompiers, pour leur noircir le visage et les rendre l'objet de la risée générale.

Ce combat d'adresse offrait un tableau grotesque qui ne manquait jamais d'attirer beaucoup de spectateurs.

On voit dans le compte des impôts de 1703-1704 la mention du paiement d'une somme de « douze florins seize patars pour les *nieules* que messieurs du Magistrat jettent tous les ans, pour attirer les paysans à venir dans la ville à la foire de may. »

ARCHÉOLOGIE. — Armentières possédait autrefois un château-fort, où commandait, sous le nom de châtelain, un guerrier illustre et de noble extraction. Ce châtelain arrangeait les différends, jugeait les crimes et prononçait les condamnations. Il avait douze pairs. Ce château, dont on retrouve à peine les traces, était entouré par les eaux de la Lys, et se voyait à l'endroit appelé aujourd'hui le port.

L'Hôtel-de-Ville et quelques maisons avoisinantes sont d'une construction élégante qui révèle l'antique splendeur de la cité.

NOTABILITÉS. — Armentières a vu naître [1] :

Bernard-Everard, auteur de poésies latines, et entr'autres d'un drame intitulé *Salomon,* naquit à Armentières, en 1554.

Pierre Hassard ou Haschaert, médecin, mathématicien et astronome, qui vivait au XVI^e^ siècle. Il est auteur de divers écrits, notamment d'un éloge de l'astrologie judiciaire, et d'un traité de la maladie vénérienne, qu'il nomme le mal français. L'on a encore, de cet écrivain, une dissertation sur la comète de 1556 et un poëme sur l'hygiène. Tous ces ouvrages sont en latin.

(1) Statistique archéologique et historique.

Digitized by Google

Martin l'Hermitte est un religieux de la Compagnie de Jésus, connu par un ouvrage intitulé Histoire des Saints de la Flandre wallonne. Ce religieux, plein de science et de droiture, a profité des matériaux amassés par l'illustre Père Buzelin. Martin l'Hermitte vivait vers 1650.

Philippe Dumont, dit Montanus, digne ami de l'immortel Erasme. C'était un savant théologien, un helléniste distingué. Il a fait en latin une excellente traduction des œuvres de St.-Jean-Chrysostôme. Ami des lettres et de la jeunesse, Dumont fonda des bourses en l'Université de Douai. Il mourut dans cette ville, en 1567.

Henri de Vicq est né à Valenciennes, mais il se refugia à Armentières, où il mourut, en 1596. Cet écrivain est connu pour avoir publié, à Arras, à Louvain et à Douai, des ouvrages de théologie et de controverse, qui ont fait assez de bruit.

Un poëte latin, polyglotte consommé, d'une profonde connaissance du droit et de la théologie, célèbre par sa douceur et son éloquence, parut à la fin du XVI^e^ siècle, il fut curé d'Armentières, c'était François Moschier, chanoine de la Collégiale de Seclin.

Un autre ecclésiastique de la même ville, Luc-Antoine Panien, fut victime de la Terreur. Emmené à Valenciennes, le 19 octobre 1794, il fut guillotiné, à l'âge de 56 ans, par l'ordre des Conventionnels Lacoste et Roger-Ducos.

Digitized by Google

ASCQ.

Ascq, village du canton et à huit kilomètres de Lannoy, à huit kilomètres de Lille, sur la route nationale de Lille à Tournai, possède une station du chemin de fer de Lille à Tournai, un bureau de poste, un bureau télégraphique, une société de secours mutuels, une école communale de garçons dirigée par un instituteur laïque, une école de filles dirigée par une institutrice laïque, un pensionnat de garçons, une distillerie-sucrerie, fabrique de potasse, une église catholique desservie par un curé.

La population totale est de 2,336 habitants, dont 1,923 français, 413 étrangers, 2,335 catholiques, 1 dissident.

Les hameaux sont : le Gressart, le Grand-Rouage, la Croix-de-Wallers, le Perron-d'Annappes.

Les armoiries du seigneur étaient : d'or à la fasce d'azur, au saultoir de gueules brochant sur le tout.

Un cartulaire de Loos, en date de 1200, donne à Ascq le nom de *aqua* (eau en latin), et l'étymologie se trouve ainsi d'accord avec l'histoire ; car *Asch*, *Ascq*, indique une station près des eaux, des marais, ce qui est bien la situation de notre village.

HISTOIRE. — Pendant que d'indignes accapareurs massacraient à Bruges notre prince Charles-le-Bon, que Thierry d'Alsace imprimait au commerce et à l'industrie flamande une impulsion remarquable, et que son fils et successeur Philippe faisait d'ad-

Digitized by Google

mirables prouesses en Palestine et devenait le tuteur du jeune roi de France, Philippe-Auguste, Ascq commençait à naître à la vie historique. Qui se fût douté que le pupille du comte de Flandre, ce jeune homme si gracieux, serait un jour le loup ravageur de notre beau pays et le calife Omar de Lille? on sait que ce calife brûla la splendide bibliothèque d'Alexandrie; le roi de France fut plus fort que lui: il détruisit les maisons et extermina les habitants.

Mais occupons-nous de notre village. C'est en 1164 qu'il apparaît authentiquement dans une lettre de Gérard, évêque de Tournai. Ce prélat y confirme la possession de l'autel d'Ascq *(altare de Ascq)* aux religieux de l'Abbaye de Cysoing.

Ascq, membre de l'échevinage d'Annapes, faisait partie du domaine non inféodé du souverain. C'est sans doute comme seigneurs les plus considérables de la paroisse que les possesseurs du fief de Roques se qualifiaient parfois seigneurs d'Ascq. Mais toutes réserves sont faites à l'endroit de cette prétention par le bureau des finances qui reçut le dénombrement de 1694 (1).

Lorsque Bauduin IX succomba dans sa guerre contre les Bulgares, en 1194, il laissa deux filles dont l'aînée, la bonne comtesse Jeanne, épousa, par ordre du roi de France, Ferrand de Portugal. Philippe-Auguste, ne retirant pas tout le profit qu'il attendait de la reconnaissance du nouveau comte, vint par trois fois ravager Ascq et les environs de Lille.

Il se préparait à l'exécution épouvantable qui suivit la victoire de Bouvines, 1214. Pendant huit jours le ciel couvert d'épaisses vapeurs répandait l'effroi dans notre village. On entendait comme un lointain crépitement, et quelques malheureux effarés, qui y vinrent en sanglottant demander un abri, racontaient que cette fumée portait la vengeance du roi de France, et que ce crépitement était le dernier soupir de la capitale flamande.

En 1297, Ascq put voir les troupes de ce monarque s'exercer à toutes sortes de rapines. Mais il lui était réservé une compensation, le 10 Juillet 1302. Les Flamands poussés à bout par le despotisme du gouverneur français, Jacques de Chatillon, se soulevèrent en masse, et anéantirent presque la noblesse française

(1) Leuridan. *Statistique féodale.*

Digitized by Google

dans les marais de Groningue. Le soir, les tristes débris de l'armée de Robert d'Artois tâchaient de gagner un refuge soit à Lille, soit à Tournai ; plusieurs trouvèrent un asile dans notre village.

Malgré la quasi-défaite des gens de Flandre à Mons-en-Pévèle, en 1304, Philippe-le-Bel s'aperçut qu'il pleuvait des Flamands, et fit un traité de paix.

Rien ne saurait exprimer l'état de notre village sous le gouvernement funeste de Louis de Nevers. Ascq subit tour à tour, les incursions des Français venus au secours du Comte, des Flamands révoltés contre lui, et pendant qu'on festinait à Lille, la présence des Anglais vint mettre le comble à la désolation. L'on en était arrivé à une telle extrémité que Landas, lieutenant du gouverneur, envoyait par ordre ses soldats fourrager sans pitié dans notre village, y rançonner les cultivateurs et mettre le feu aux abords de la place, 1320-1340.

Louis de Mâle, son successeur, ne nous donna pas de meilleurs jours, et une nouvelle invasion des Flamands mécontents attira sur Ascq une nouvelle visite de ces terribles routiers qui ne respectaient rien.

Sous les ducs de Bourgogne, Ascq put respirer un peu.

Cependant un vent de réformation religieuse soufflait sur nos contrées. Luther avait bouleversé les consciences en Allemagne. Les doctrines se firent jour chez nous en 1527.

En 1640, les Français recommencèrent les hostilités dans la Flandre, hostilités qui atteindront leur apogée à l'époque du siège de Lille par Louis XIV.

Le 13 Mai 1647, le baron de Becq, chargé par l'archiduc Léopold de conduire son armée pour reprendre Armentières, vint faire une halte à Ascq, dans la plaine qui sépare notre village de celui d'Anstaing ; jamais une armée aussi belle et aussi puissante n'était passée à Ascq : elle se composait de toutes les troupes qui se trouvaient dans les possessions espagnoles des Pays-Bas; Armentières, Comines et Courtrai étaient les seules villes de Flandre occupées alors par les Français.

Ce fut un débordement de troupes dans tous les environs. Ascq entendit le canon qui força sa capitale à battre la chamade et à reconnaître l'autorité du tout-puissant roi de France.

Le règne de Louis XIV ne finit pas dans la prospérité. En 1708

Digitized by Google

la ville de Lille lui fut reprise par les armées alliées dont les lignes ne passaient pas loin d'Ascq. En 1709 des habitants du village moururent de froid ou de faim, tant fut rigoureux l'hiver, et atroce la famine qui le suivit.

Après un dernier reflet de gloire, le roi de France mourut, laissant sa couronne à un enfant au visage gracieux, à l'air charmant, à la santé presque débile. Celui-là était le futur vainqueur de Fontenoy, celui qui devait mettre la France à la merci de la Pompadour et de la du Barry. Laissons le entraîner la monarchie de Clovis dans un abîme où tombera son successeur, le vertueux Louis XVI.

L'on voit, à Ascq, sur la grande route de Lille à Tournai, près du chemin de Cysoing, une auberge qui a pour enseigne la Maison-Celle. Cette auberge a quelque célébrité dans l'histoire. Le 20 mai 1777, Son Altesse le prince de Salm-Salm, évêque de Tournai, quitta sa ville épiscopale à deux heures et demie après-midi pour se rendre à Lille. Les curés de toutes les paroisses et le clergé étaient venus à sa rencontre jusqu'à la Maison-Celle. Son Altesse mit pied à terre et reçut les hommages dûs à son rang.

Un rendez-vous d'un autre genre y eut lieu. Un jour l'hôte eut à préparer un joyeux repas pour six maîtres d'armes, trois de Lille, et trois de Tournai. Les convives firent honneur au talent culinaire et aux boissons de l'aubergiste. La plus franche cordialité régnait, et quand ils partirent, le maître de céans fut loin de soupçonner que ces hommes si gais allaient, dans un duel, nouveaux Horaces et Curiaces, soutenir la réputation des deux villes dans l'art de tuer un adversaire. Nous avons raconté (1) l'issue de ce défi.

Le bruit de cet incident disparut dans l'immense fracas que firent en s'écroulant le trône de Saint-Louis et les privilèges de la noblesse. Ce ne fut plus un deuil de prééminence, ce fut une lutte gigantesque pour l'existence même du pays, que nos vaillants soldats sauvèrent des bras ameutés de l'Europe entière.

ARCHÉOLOGIE. — Sur la route nationale de Lille à Tournai

(1) Chronique du temps. — (2) Voir Baisieux.

Digitized by Google

se trouvait un piédestal, appelé le pron d'Ascq, ou perron d'Annappes, sur lequel se trouvait gravée l'inscription suivante :

Pour mémoire du fief d'Ascq-Annappes,
L'an mil cinq cents et trente, icy me fit planter
Arnould de Lannoy, seigneur de Dossemez,
Pour donner à conaître à tous mes regardeurs
Que je suis un fief tenus de haut et très-puissant
Charles de Bourgogne, empereur triomphant,
Quand bien je suis petit et guerre estimé
Je fais à mon maître d'un grand profit assez
Chacun à celuy donne vingt-quatre muid de froment
Qui à la priserie se convertie en argent,
Trois razières d'avoine deux navots et un quart
Et en argent contant environ vingt-quatre patar
Prions au Dieu de gloire qu'en son royaume ayons part.

Ce perron d'Annapes, et l'inscription de 1530 étaient destinés à rappeler la nature et la valeur du fief. Il fut érigé par Arnould de Lannoy, seigneur de Dossemez, comme a soin de le rappeler l'inscription.

Il existait à Ascq le fief de *Rocques*, comprenant un manoir sur motte, herse et jardin, entourés d'eau avec pont-levis, appartenant en dernier lieu à M. de Saint-Aldegonde de Noircaimes, comte de Genech; il existait aussi un château appelé le château de Villers ayant appartenu aux de Harchies, comtes d'Hallennes. il était construit sur motte avec ferme.

NOTABILITÉ. — Jean Capet, natif du village d'Ascq, fut proclamé maître ès-arts à Louvain en 1549 et bientôt après occupa la chaire de philosophie au collège du château dans la même université. Il était licencié en théologie, lorsqu'en vertu des privilèges académiques, il fut pourvu d'un canonicat à Saint-Pierre de Lille.

Jean Capet, mort le 12 mai 1599, est auteur de quelques œuvres théologiques.

Digitized by Google

ATTICHES.

Attiches, village du canton et à quatre kilomètres de Pont-à-Marcq, et à quatorze kilomètres de Lille, sur la route de grande communication de Seclin à Douai, dépend du bureau de poste de Pont-à-Marcq, possède une école communale de garçons dirigée par un instituteur laïque, et une école de filles dirigée par une institutrice laïque, une scierie de bois, et une église catholique desservie par un curé.

La population totale est de 867 habitants, dont 829 français et 38 étrangers; tous catholiques.

Les hameaux sont : le Drumez, le Petit-Attiches.

Les armoiries : d'or à la bande échiquetée de gueules et d'argent.

Attiches vient du mot *attegiæ*, qui signifie *huttes*, *cabanes*, *chaumières*. *Attegiæ*, transformé en *Astices*, *Athies*, *Attiche*, a passé du celtique dans les Gaules, et a été employé pour désigner des bourgs dont l'origine avait commencé par des cabanes de bergers ou des huttes de bucherons. Bullet fait dériver Attiches de *at*, *près*, et *ich*, *rivière*; mais rien ne semble autoriser cette étymologie.

HISTOIRE.— L'an de l'incarnation 1187, le Souverain Pontife Clément III, voulant prouver sa bienveillance à ses fils bien-aimés les chanoines du vénérable chapitre de Saint-Piat à Seclin, leur confirma par une bulle l'autel et la dime d'Attiches.

C'est un village situé au pied de Mons-en-Pévèle, près de la

Digitized by Google

forêt de Phalempin. Si l'on en juge par l'étymologie, ses premiers habitants auraient été de pauvres bûcherons, et leurs habitations couvertes de ramées seraient devenues le noyau d'Attiches [1].

Quand la châtelaine Guyotte fonda la chapelle de La Neuville, en 1336, elle affecta à cette œuvre quelques terres situées à Attiches [2].

C'était une seigneurie qui passa par succession aux châtelains de Lille, avec justice, haute, moyenne et basse. A la tête de la Loi était un maire héréditaire, tenant son office et son domaine de la cour et halle de Phalempin. Nous verrons dans quelles mains elle fut transmise.

Pour entrer dans le domaine des grands faits historiques, il faut se reporter à des temps malheureux pour la Flandre, alors que le fils de Marguerite de Constantinople se trouvait devant un adversaire puissant et habile.

C'était en 1297. A la tête de 60,000 fantassins et de 10,000 cavaliers, Philippe-le-Bel vint mettre le siège devant Lille défendu par Robert de Béthune, fils de Guy de Dampierre. Pendant ce siège, se trouvait parmi les mécontents un chevalier nommé Robert d'Attiches. Il parvient à s'évader, va trouver le roi de France et lui dit qu'il serait facile de surprendre Lille; que les vivres y sont rares; que, par conséquent, s'il voulait faire conduire un troupeau de porcs, près la porte de Fives, lui, Robert, ferait cacher près des remparts 300 à 400 hommes pour faciliter l'entrée de la place, les assiégés ne devant pas manquer de faire une sortie afin de s'emparer d'un troupeau que le hasard semblait leur offrir. Il ajoutait qu'alors les français en se mettant en embuscade pourraient tomber sur eux à l'improviste.

Par bonheur, les Lillois s'étaient aperçus de l'évasion du traître. Dans cette circonstance, Roux de Faulquemont, pour déjouer la perfidie d'Attiches, se fit apporter plusieurs jeunes cochons qu'on fit crier le plus possible pendant que les portes étaient tenues entrouvertes. Les porcs, aux crix des pourcelets, se précipitèrent vers l'endroit d'où partaient ces cris. Alors les portes se refermèrent.

(1) Mannier. *Etudes étymologiques.* — (2) Leuridan. *Les Châtelains de Lille.*

Digitized by Google

D'Attiches était retourné à Lille : on le saisit, et Robert de Béthune, avant de sortir de la ville, le fit mettre dans un tonneau afin de l'emporter avec ses bagages et de le punir ; mais le traître jeta des cris si violents que les soldats français l'entendirent et le délivrèrent [1].

En 1304 vint la bataille de Mons-en-Pévèle, où Philippe-le-Bel triompha des Flamands autant par ruse que par force. Notre village était trop proche du théâtre de l'action, pour n'avoir pas reçu au passage quelques-uns des blessés ou des vaincus.

Un événement d'un autre genre fit dans notre village une impression que les siècles n'ont pu détruire. Tout habitant de la commune, en montrant une modeste chapelle ombragée par deux tilleuls vous parlera de Gauthier Le Clerc. Cette chapelle, non loin de l'église d'Attiches, sur la route de Seclin à Douai, porte cette inscription : « *Sans plume, le Clerc ne peut écrire.* »

Or, en 1403, mourut Jean de Luxembourg, dit Caulus ou bâtard de Ligny, Chevalier, Seigneur de Forest et de Bruay, Bouay, Bovay. Il était époux de Jehanne d'Encre, morte le 25 Octobre 1432 et inhumée à Phalempin à côté de son mari. C'est du vivant de cette dame qu'arriva l'aventure dont la légende expliquera l'inscription de la chapelle: elle est touchante.

Madame Jehanne d'Encre, dame du Forest et du Bos, Châtelaine de Lille, avait fixé sa demeure en son château du Plouy : depuis la mort de son seigneur et époux, Jehan de Luxembourg, elle avait cessé de résider à Lille et n'y retournait que rarement. Parmi les personnes qui composaient sa petite cour, était un jeune clerc nommé Gauthier ; il était né au village d'Attiches, et servait à la châtelaine de page et de secrétaire. La dîme d'Attiches avait été donnée en ferme au père du jeune Gauthier.

Les chanoines de Seclin, ayant reconnu dans cet enfant d'heureuses dispositions, l'avaient fait élever avec soin, et pour se conserver un appui à la cour de la puissante châtelaine, ils l'avaient placé auprès d'elle. Le clerc avait alors dix-huit ans ; il était doué de toutes les perfections du corps et de l'esprit (1420)

Près de la dame du Forest se trouvait aussi une fille noble, du château d'Hérignies ; elle était sa filleule, avait nom Eleyne et

(1) Montelinot. *Histoire de Lille.*

Digitized by Google

comptait seize printemps. Ses yeux bleus, ombragés de longs cils noirs et soyeux, ses traits nobles et distingués, sa belle chevelure blonde, son doux parler n'avaient pas laissé froid le cœur du jeune clerc. Eleyne s'en était aperçue, et, quoiqu'elle fût de sang noble, que Gauthier ne fût que le fils d'un vilain, elle n'avait pu se défendre contre les amoureux regards, les galants propos, les attentions délicates et empressées du beau clerc.

La châtelaine avait deviné la passion des jeunes gens, et, loin de s'en courroucer, elle rêvait leur bonheur dans un avenir peu éloigné; elle avait même trouvé les moyens de vaincre les obstacles que présentait la différence des conditions, et de les conserver près d'elle, tant était grand son attachement pour ses deux enfants, ainsi qu'elle se plaisait à les nommer. La cour des comtes de Lille, créée par le duc Philippe-le-Hardi, offrait les moyens d'élever au rang d'homme noble son favori, et de lui en faire bientôt obtenir le titre. Sa fortune foncière, elle la ferait, et d'ailleurs, Gauthier était le fils du plus riche vilain de la contrée.

La dame du Bos et du Forest avait depuis longtemps des affaires à régler avec la cour de Rome. C'étaient pour la plupart des fondations pieuses qu'elle voulait faire avant sa mort; elle se décida à y envoyer Gauthier, pour mettre un terme à toutes les lenteurs. Quoiqu'il fût jeune, elle avait une entière confiance dans son savoir et sa prudence, confiance d'ailleurs bien méritée.

La veille du départ de Gauthier, les deux amants étaient assis au soleil couchant, sur un banc de pierre, auprès d'une des grosses tours, à l'entrée du noble manoir :

— Que de temps, ma mie adorable, je vais passer sans vous voir!

— Las! ne m'oublierez-vous pas!

— Eleyne, n'en ayez souci, jamais ce cœur ne battra que pour vous.

— Chaque soir, lorsque la lune brillera au ciel, quand tintera le couvre-feu à l'Abbaye de Phalempin, mes yeux s'élèveront vers l'astre, et je prierai Notre-Dame de Bon-Secours de vous être en aide à travers tous les périls.

Digitized by Google

— Et à la même heure, je fixerai aussi mes yeux sur la belle, comme si, dans son disque, je devais vous revoir.

— Je rêverai à votre retour, Gauthier !

— Et moi, dit le jouvenceau, en la serrant amoureusement sur son cœur, au bonheur qui m'attend alors, comme me l'a promis Mme la comtesse, car je serai auditeur à la chambre de Monseigneur le duc de Bourgogne à Lille, et le seigneur d'Hérignies ne me refusera pas votre main. »

La cloche du Plouy, annonçant le souper de la châtelaine, vint abréger cette tendre entrevue. Eleyne s'était levée précipitamment, mais Gauthier la retenait par la main :

— Eleyne ! partirai-je sans emporter de vous un souvenir ? Si vous me donniez une des plumes dont votre toque est ornée, que je serais heureux d'en parer mon mortier !

La jeune fille détacha promptement une de ses plumes, et la jetant au beau page, lui cria malignement en s'échappant : *sans plume, le clerc ne peut écrire.*

Gauthier avait quitté depuis plus d'un mois la cour de la châtelaine ; tout y était dans son calme ordinaire. Eleyne calculait chaque jour combien de temps encore s'écoulerait avant le retour de Gauthier : car pensers d'amour étaient son plus doux passe-temps.

Alors ; le comte de Harnes, l'un des plus riches et des plus puissants seigneurs de l'Artois, avait fait les apprêts d'un grand tournoi, auquel toute la fleur de la chevalerie du pays était invitée d'assister. Madame la châtelaine ne voulut point refuser l'invitation du comte ; elle le connaissait altier, vindicatif, et elle avait tout à redouter de la violence de son caractère.

C'était par une de ces belles matinées d'automne assez communes dans notre bonne Flandre. Le soleil commençait à dorer le faite des grosses tours du Plouy, lorsque les deux trompettes qui ouvraient la marche du cortège traversèrent le pont-levis du château. Venaient d'abord les officiers de la cour châtelaine, puis une magnifique litière toute dorée, dans laquelle se trouvait Madame la Comtesse, ayant à ses côtés sa filleule bien-aimée, et en vis-à-vis deux dames d'honneur ; cette litière était portée par

Digitized by Google

quatre mules espagnoles, ornées de beaux caparaçons, de hauts plumets et de clochettes au son argentin: chaque mule était guidée par un homme de pied. Autour de la litière marchaient les chevaliers de Madame, montés sur de beaux destriers, de formes flamandes; derrière se tenaient des servantes chevauchant sur des haquenées couvertes de housses amples et fort richement brodées; cinquante hallebardiers fermaient la marche; ils étaient commandés par le jeune chevalier de Berlaymont, que suivait un écuyer portant sa bannière; celle de Jean de Luxembourg était confiée à un des chefs hallebardiers.

Le petit cortège suivit la lisière du bois et arriva au riche village de Phalempin. Guillaume Clenquet, à la tête de son clergé, attendait la châtelaine devant la porte de l'église abbatiale, pour lui donner sa bénédiction, qu'elle reçut sans quitter sa litière. L'abbé s'étant débarrassé de ses ornements sacerdotaux, enfourcha alors une mule et se plaça à la droite de la litière, avec les deux frères lais qui l'accompagnaient. La châtelaine traversa Camphin, Carvin et Epinoy, où son cortège s'accrut encore de celui de Hugues d'Antoing, seigneur d'Epinoy.

Quand la châtelaine arriva au château de Harnes, la neuvième heure après minuit avait sonné, tous les environs, les cours, les salles du noble castel étaient occupés par des Dames, des Echevins, des Gardes, des Hommes de guerre. Là étaient des jongleurs et des bohémiens, ici des moines mendiants avec leur besace, plus loin des merciers et des vendeurs. Une foule immense de villageois du Comté d'Artois, des châtellenies de Lille, de Douai et d'Orchies, arrivaient dans toutes les directions avec un air de joie et des habits de fête. Les trompettes, les clairons, les hautbois et les cornemuses mêlaient leurs sons discordants aux voix bruyantes de la masse agitée. Les écuyers et les hommes d'armes du Comte de Harnes, établissaient les quartiers des chevaliers et des gardes sous des tentes dressées à l'avance.

Le noble Comte vint recevoir Madame à la sortie de sa litière qu'on avait arrêtée dans la cour d'honneur. Quoique durs et empreints d'une sévérité habituelle, les traits de Louis de Harnes étaient beaux et réguliers; son regard plein d'assurance annonçait l'habitude du commandement; d'épais cheveux noirs bouclés

Digitized by Google

tombaient sur ses larges épaules, sa taille était élevée, ses manières avaient de la grâce et de la dignité; il pouvait avoir trente ans. Pendant qu'il complimentait Madame la Châtelaine, Eleyne descendait de litière en s'appuyant sur le chevalier de Berlaymont. La beauté mirifique de cette jeune personne le frappa si subitement et si profondément, qu'il put à peine achever son compliment; il balbutia quelques mots sans suite, et conduisit la Châtelaine dans l'intérieur du château, à travers des flots de Dames et de Chevaliers, mais trop préoccupé pour leur adresser la parole. Le tournoi, les fêtes, les nobles hôtes, en un instant tout fut oublié; il n'avait plus d'autre pensée qu'Eleyne, et déjà, la jalousie le poignait contre le jeune Berlaymont qui donnait la main à l'être extraordinaire qui, si subitement, l'avait maîtrisé.

Je ne vous raconterai pas les brillants faits de cette journée; il vous suffira de savoir qu'ils furent pendant tout l'hiver le sujet des conversations, et qu'on ne parlait dans toutes les contrées, aux longues veillées, que de la magnifique passe d'armes donnée au château de Harnes. Le Comte avait été vainqueur dans tous les combats, et vous devinez celle qu'il avait choisie pour reine de beauté et d'amour, autrement dit du tournoi. Eleyne avait obtenu cet honneur.

Un an écoulé, tout était de nouveau en fête au château de Harnes, on y célébrait les relevailles de Madame la Comtesse Eleyne; car le rang, la richesse, la valeur de Louis de Harnes avaient ébloui la jeune fille, et elle était devenue son épouse. Le souvenir du beau clerc avait longtemps combattu dans son cœur la vive passion du Comte, mais son père, le Seigneur d'Hérignies, avait ordonné et Eleyne avait obéi. Madame la Châtelaine avait bien soutenu pendant quelques semaines les droits de son page chéri; elle avait fini par céder aussi, autant par la crainte que lui inspirait le Comte de Harnes, qu'à cause du rang où s'élevait sa filleule.

On était au milieu du banquet; la vaste salle resplendissait des feux de cent bougies de toutes couleurs, jaunes, vertes, rouges, jaspées, une vaisselle d'argent et de vermeil, des mets recherchés, des vins exquis couvraient la table qu'entouraient les nobles hôtes. L'hypocras et les vins parfumés avaient déjà exalté quel-

Digitized by Google

ques têtes ; Eleyne, encore pâle des suites de sa récente maternité, assise en face du Comte, faisait avec sa grâce ordinaire les honneurs du festin. Louis de Harnes était grave et sombre, souvent son regard sévère trahissait quelque agitation secrète ; il avait su avant son mariage les causes de la résistance qu'Eleyne avait opposée à leur union, il avait su qu'elle aimait le beau page et qu'elle en était aimée.

Depuis quelque temps Gauthier était revenu de la ville sainte, ayant réglé de la manière la plus heureuse les affaires de la châtelaine ; le comte en était instruit, et la jalousie avait jeté dans ses idées un désordre effrayant. Le son d'un cor retentit par trois fois, et bientôt le majordome vint annoncer qu'un ménestrel, revenant d'un pèlerinage à la terre sainte, demandait l'hospitalité.

« Je la lui accorde, dit le comte, invitez-le à venir s'asseoir à ce festin ; et comme voulant donner le change à ses idées : Ses chants, ses récits, ajouta-t-il, rendront plus vive encore la joie de ce banquet. »

Le pèlerin fut introduit. Ses manières étaient humbles, mais distinguées ; il portait un grand manteau d'étoffe noire, grossière, qui l'enveloppait entièrement, et dont le collet rabattu couvrait son visage. Ses sandales étaient attachées par des lanières sur ses pieds nus ; sa tête était couverte d'un grand chapeau aux bords larges et garnis de coquilles ; enfin il avait à la main un long bâton au haut duquel pendait une gourde. Son teint était basané, une barbe épaisse, quoique soyeuse et junévile, couvrait la partie inférieure de sa figure. Sa voix avait quelque chose de sombre et de concentré. Il s'approcha du comte avec modestie et s'excusa de ne point se découvrir à cause d'un vœu qu'il avait fait.

— Je respecte votre vœu, sir troubadour, dit le comte, quoiqu'il soit contraire à nos règles de galanterie ; mais sans doute vous n'aurez pas fait vœu de silence, et quand vous aurez par quelques mets succulents et généreux, par quelques coupes d'hypocras, réparé vos forces, vous ne me refuserez pas de célébrer, par une romance, la naissance de l'héritier de l'illustre maison de Harnes.

Le pèlerin alla s'asseoir au haut bout de la table, à la place

Digitized by Google

qui lui fut indiquée. Cependant un sentiment de vague terreur s'était emparé d'Eleyne. Ses regards avaient rencontré ceux du pèlerin, et quoique leur expression fût changée, les yeux qui avaient brillé dans les siens étaient ceux qui si souvent s'étaient arrêtés tendrement sur elle. L'inconnu était le clerc Gauthier.

En apprenant le mariage d'Eleyne, il avait été frappé si douloureusement, qu'un désespoir profond s'était emparé de lui; il en avait fait une maladie grave. Les soins, les attentions de la châtelaine l'avaient conservé à la vie, mais le bonheur avait fui à jamais de lui. Il voulait aller ensevelir ses jours dans un cloître, et avant de s'éloigner, il avait désiré revoir une fois, une seule fois, cette Eleyne qui lui avait été si chère et qu'il adorait encore. La circonstance des relevailles lui avait paru favorable pour s'introduire dans le château. A l'aide du titre qu'il se donnait, la porte ne pouvait lui en être refusée. Son costume, sa barbe ses traits amaigris et souffrants, devaient le rendre méconnaissable à tous, la châtelaine exceptée; mais elle ne le trahirait pas. Sombre et silencieux au milieu de ces bruyants convives, il ne voyait qu'Eleyne, sur qui, à la dérobée, se portaient ses regards.

— Sir ménestrel, dit le comte, s'adressant à Gauthier qu'il observait avec une attention soutenue, ne voulez-vous point par quelque romance ou par quelque joyeux sirvente récréer mes nobles convives?

— Comte, ma voix affaiblie par les longues fatigues et par une grave maladie dont je suis à peine convalescent, ne saurait répondre à vos désirs.

— Comtesse Eleyne, priez de ce faire le sir pèlerin; sans doute il ne vous refusera pas.

Eleyne balbutia quelques mots en forme de prière sans oser retourner ses regards vers Gauthier.

— J'obéis, répondit le page avec une sorte de chaleur.

Il commença ainsi :

Francesca était la plus belle des filles nobles de la principauté de Ravenne. Le Pô avait vu les lauriers-roses fleurir seize fois depuis que Guido de Polenta, son père, l'avait reçue dans ses bras.

Digitized by Google

Paolo da Polenta était le plus beau des jeunes seigneurs de la riche Toscane ; il était instruit, brave, sensible autant que généreux. Paolo était le cousin de Francesca.

Francesca aimait Paolo et Paolo adorait Francesca. Ils s'étaient juré de s'aimer toujours.

Lancilotto Malatesta, homme dur et farouche, mais riche et puissant, demanda Francesca en mariage. Guido n'osa la lui refuser ; elle devint la femme de Malatesta.

Francesca aimait toujours Paolo, et Paolo n'en adorait pas moins Francesca. Un jour, ils lisaient ensemble comment Genevra s'était prise d'amour pour Lancelot. Ils étaient seuls pendant cette lecture ; leur visage se colora, leurs cœurs battirent violemment, leurs bouches se rencontrèrent..... Le livre fut oublié. Malatesta surprit les amants dans ce doux moment, et d'un seul coup les tua tous deux.

Mais, ce que l'amour avait réuni, la mort n'a pu le séparer. Leurs âmes, comme de légères colombes, que le même désir rappelle au nid commun, s'envolèrent ensemble vers les cieux.

Malatesta n'a pas goûté la douceur d'être aimé.....

— Sir pélerin, trève à cette romance, interrompit vivement le comte ; ce banquet demande des chants plus gais.

Gauthier reprit sur un ton plus léger et avec un rythme plus accentué, comme s'il avait mesuré sa voix aux accords de la mandoline :

Gondolier, gondolier, le fier Strozzi remplira ta barque de sequins, si tu lui rends sa bien-aimée.

Strozzi, qui avait vaincu les Turcs devant Malte, Strozzi, qui commandait nos galères, Strozzi, la fleur de nos guerriers, n'a pu conquérir le cœur de sa femme.

Gondolier, gondolier, etc.

Strozzi avait épousé la plus belle fille qui ait navigué sur nos lagunes : c'était Léonora de Castel-Franco, aux yeux noirs, à la chevelure d'ébène, à la taille élégante des nymphes de Napolie.

Gondolier, gondolier, etc.

Strozzi était un bon époux, quoique jaloux, mais Léonora ne pouvait l'aimer. Les honneurs, les richesses la flattaient peu ; il lui fallait un cœur qui comprît le sien, et Strozzi n'était point fait pour l'amour.

Gondolier, gondolier, etc.

Un soir, Léonora quitta le palais somptueux de Strozzi et s'enfuit dans la barque d'un beau gondolier. L'amour ne se plaît point dans les palais, et ne garde pas pour les grands ses douceurs.

Gondolier, gondolier, etc.

— Insolent ménestrel, s'écria le comte bouillant de colère, si je

Digitized by Google

ne respectais les lois de l'hospitalité, tu recevrais sur-le-champ le châtiment de ton impudente audace. Sors à l'instant de ce manoir, et garde-toi, sur ta tête, d'y reparaître jamais.

Le ménestrel se leva, et, lançant au comte un regard où brillait la vengeance satisfaite, se découvrit.

Il passa près de la comtesse de Harnes, en gagnant la porte, et faisant allusion aux dernières paroles qu'Eleyne lui avait adressées avant son départ pour Rome, il dit, ce qui ne fut compris que d'elle:

« *Sans plume, le clerc ne peut écrire.* »

Quelques jours plus tard, Gauthier fut trouvé expirant sur la lisière de la forêt de Phalempin. Il revenait de La Neuville, lorsque des assassins se précipitèrent sur lui; après lui avoir arraché la langue, ils le frappèrent de plusieurs coups de poignard. Transporté au Plouy, il y expira, et on trouva sur son cœur, soigneusement enveloppée, la plume qu'Eleyne lui avait donnée au moment de son départ pour Rome.

A cette triste nouvelle, la Comtesse de Harnes ne put se tromper sur le nom de celui qui avait commandé ce crime. Une fièvre violente la prit, et quatre semaines après que l'on eut déposé Gauthier dans le cimetière d'Attiches, on descendait le corps d'Eleyne dans le caveau où reposaient les fiers ancêtres du Comte de Harnes.

Quelques heures avant sa mort, Eleyne avait secrètement prié la châtelaine, qui était venue la voir, de faire élever une petite chapelle à Attiches, en souvenir de Gauthier, et d'y faire placer l'inscription : *Sans plume, le clerc ne peut écrire.*

Cette chapelle est sous l'invocation de Sainte Elisabeth de Thuringe à qui est dédiée l'église d'Attiches.

Qu'en dites-vous? ami lecteur; et connaissez-vous beaucoup de monuments dont l'origine soit parée d'autant de poésie, d'amour, hélas! et de souffrance?

Nous avons dit qu'Eleyne était fille du seigneur de Hérignies. Il y avait, en effet, sur le territoire d'Attiches, deux châteaux forts, celui de Hérignies qui était situé vers le hameau de Drumetz, et celui de Lassessois à l'est du village.

Digitized by Google

La pairie de Hérignies à Attiches contenait un manoir seigneurial sur motte entourée d'eau, de terres à labour, pâturages et bois. Le seigneur de Hérignies, à cause de sa pairie, pouvait avoir, dans les bois du châtelain, trois chiens courants et trois lévriers, mais, ne pouvait tendre ni pièges ni engins.

On trouve, en 1184, un Elbert de Hérignies, dans un acte de l'abbaye de Phalempin [1]. Aliaume de Wisquette, dit Pépin, Chevalier, était seigneur d'Esquanes et de Hérignies, en 1389.

La pairie d'Attiches comprenait un manoir sur motte, des terres, une grange où le chapitre de Saint-Piat de Seclin était tenu d'enclore ses dîmes d'Attiches, en en abandonnant une part au seigneur, des rentes et deux hommages. Du XIII[e] siècle jusque en 1556, la pairie d'Attiches fut possédée par une famille de ce nom [1].

Nous lisons dans le même auteur, qu'en 1450, un différend survint entre le comte de Saint-Pol, châtelain, et les religieux de Phalempin, parce que Jean d'Astices, homme de fief du châtelain de Lille, emprisonna un nommé Hellin Cochet, hôte et sujet de l'abbaye.

Après maints changements, la seigneurie d'Attiches devint la propriété d'Henri IV. Aussi les bois en ont-ils retenu le titre de forêt royale qu'ils conservent encore aujourd'hui. Le duc de Vendome en fut aussi le titulaire, comme châtelain de Lille. Elle avait appartenu à ces dignitaires jusqu'à Louis XIV, qui la vendit pendant les guerres de la succession d'Espagne.

Attiches appartint à Philippe-Marie du Bois, dit Hoves, écuyer, seigneur d'Hérignies, en 1700. Depuis 1723, il appartint à Messire Charles-Philippe d'Hangouart, comte d'Avelin, par achat qu'il en fit dudit sieur d'Hérignies, qui l'avait acheté du roi à titre d'engagère.

L'on sait que, le 20 Août 1648, les Espagnols et les Lorrains, du duc Charles IV, furent battus à Lens, par le grand Condé. Des 30,000 hommes de l'archiduc Léopold, il ne revint que des débris, qui traversèrent piteusement Attiches, non sans exercer, comme deux années auparavant, des déprédations qu'excusait alors leur misère.

(1) Leuridan. *Statistique féodale*

Digitized by Google

A la fin du règne du grand roi, le maréchal de Berwick fit occuper les deux châteaux d'Attiches par ses troupes. Cette même année, eut lieu une campagne pour débloquer Lille, assiégé par le prince Eugène de Savoie.

En 1789, Attiches rentra dans le droit commun avec les autres localités, quand la révolution fit disparaître les seigneurs, les châteaux, les anciennes divisions territoriales. Ce qui n'est pas effacé du vieux temps, c'est la souvenance des amours et des malheurs du beau clerc Gauthier.

ARCHÉOLOGIE. — Dans l'église d'Attiches se trouve une pierre tumulaire avec l'inscription suivante :

Monument de la très-noble et très-ancienne famille des Du Bois de Hoves, seigneurs de Hérignies, Drumetz, etc..... Requiescant in pace. 1710.

Le manoir seigneurial d'Hérignies n'existe plus, pas même le bois qui fut planté sur son emplacement. Près du manoir d'Hérignies se trouvait le fief vicomtier de *Warles*, qui comprenait une motte close de grands fossés. Quant au château de La Cessoye, qui avait appartenu aux comtes de Berlaymont, dont plusieurs furent chevaliers de la Toison-d'or, il a été remplacé par une villa.

CHAPELLE. — N'oublions pas la modeste chapelle au milieu du village d'Attiches, sur le fronton de laquelle on lit, taillée dans le gré, cette judicieuse inscription : *Sans plume, le clerc ne peut écrire.*

NOTABILITÉ. — Ferdinand de Maubur était petit-fils de Maubur, grand bailli de Comines. Il obtint des lettres de chevalerie (vers 1635), et épousa Isabeau le Blanc, dame d'Attiches. Il cultiva la poésie et se livra surtout aux études historiques. Vanderhaer reconnaît que Ferdinand de Maubur est judicieux et entendu aux antiquités sur tous autres de son temps. Il mourut à Lille le 30 juin 1646.

Digitized by Google

AUBERS.

Aubers, village situé sur le petit ruisseau des Layes, à dix kilomètres de La Bassée, son chef-lieu de canton, à vingt-trois kilomètres de Lille, sur la route vicinale allant de la route nationale à Herlies au Pas-de-Calais, poste de Fournes. Possède une société de secours mutuels, une école communale de garçons dirigée par un instituteur laïque, et une école de filles dirigée par les Sœurs de la Sainte-Famille ; il y a dans le village une brasserie, deux distilleries, un tissage, et une église catholique desservie par un curé et un vicaire.

La population totale est de 1,945 habitants, dont 1,936 français et 9 étrangers ; tous catholiques.

Les hameaux sont : la Rue d'Enfer, Piettre, Pommereau, Leval, Plouych.

Ses armoiries du Plouych sont : trois lions sur un écu de gueules.

Aubers est une altération du mot germanique *Ober*, *Oberg*, qui signifiait *hauteur*, *élevation*.

HISTOIRE. — Notre inimitable La Fontaine formulait ainsi les conditions du bonheur tranquille :

Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence.

L'idéal du grand fabuliste s'est réalisé longtemps, sur une petite éminence, au milieu de blonds peupliers, dans un village qu'on appelle Aubers.

Digitized by Google

Je dis pendant longtemps, car en 1123, le hameau de Pommereau se trouve cité dans une bulle du pape Calixte II, relative à la confirmation des biens de l'abbaye de Marchiennes (1), et en 1135 un cartulaire du chapitre d'Arras désigne le village sous le nom d'Otbert. Ce chapitre s'en occupait parce que la dime de l'église lui appartenait, comme le prouve une bulle confirmative du pape Eugène III, en date de l'année 1152 (2).

Il existe en plus un acte de 1224, qui règle la condition, les devoirs et la prétention des hommes de Pommereau envers Robert, prévôt du chapitre de saint Amé de Douai et Eustache de la Chaussée, son vassal (3).

Il y a bien des cités orgueilleuses qui n'ont pas autant et d'aussi vieux extraits de naissance que notre petite commune. Si elle a vécu paisible, elle a donné aussi quelquefois signe de vie. Elle a même éprouvé des malheurs, comme s'il ne pouvait pas y avoir ici-bas de miel sans dégoût.

La guerre de cent ans venait d'éclater entre la France et l'Angleterre : le roi Philippe VI de Valois, vaincu dans la sanglante bataille de Crécy, se trouva dans la nécessité de marcher contre les Flamands dont les révoltes favorisaient l'envahissement des Anglais ; c'est près de notre village qu'eut lieu la rencontre des deux armées, en 1347 : celle des Flamands, commandés par Oudart de Renty, remporta la victoire sur celle des Français, confiée à Jacques de Bourbon, mais ce fut au prix des plus douloureux sacrifices. On raconte que, dans l'horrible massacre qui signala cette campagne, 12,000 hommes furent mis hors de combat. Le pillage et l'incendie ravagèrent notre village et la contrée tout entière, qui ne perdirent jamais le souvenir de cette funeste aventure.

S'il faut en croire la tradition, les femmes elles-mêmes, dont 1,800 devinrent veuves dans un seul jour, prirent part à ce combat acharné, en jetant des cendres dans les yeux des ennemis, et le général en chef ne dut son salut qu'à un stratagème peu glorieux puisqu'on prétend qu'il en fut réduit à se cacher dans un poulailler.

(1) Nouveaux Analectes. — (2) De St.-Géran. *Aubers*. — (3) *Archives historiques*. Taillia.

Digitized by Google

Philippe de Valois, après la défaite des Français, voulut savoir à qui appartenait la haute justice de notre village. Il chargea d'une enquête Hugues de Saint-Pol, chanoine de Thérouane, enquête que nous n'avons pu retrouver (1).

On parlera aussi du village en 1340. Parmi les bannières d'Artois qui marchèrent sous le commandement du duc de Bourgogne pour faire lever le siège de Saint-Omer, se rangea un vaillant écuyer nommé Pierron d'Aubers (2).

Les Gueux avaient répandu la terreur dans toute la châtellenie ; Aubers ne fut pas épargné ; vers le milieu du XVI^e^ siècle ne trouvant pas d'obstacle à leur frénésie, ces farouches iconoclastes renversèrent, détruisirent tout ce qu'ils rencontrèrent dans l'église et le cimetière du village ; ils brisent les statues des saints et pillent les ornements et les vases sacrés. Pour ce fait Jean Raoult dut s'expatrier.

D'Aubers ces réformateurs d'un nouveau genre se ruèrent sur Fromelles, où ils continuèrent leur œuvre de spoliation.

Un jour, en 1648, les habitants vaquaient à leurs occupations paisibles, inquiets seulement d'apprendre que La Bassée était assiégé ; leur inquiétude redoubla et se changea en terreur quand une bande de soudards vint piller leur église. Aussi voit-on, en 1659, les baillis et échevins dudit lieu vendre des biens nommés les grandes sablonnières au profit de l'église, pour construire et édifier une tour et y mettre des cloches. Le malheur fut donc réparé et on l'oublia.

Nous arrivons ainsi jusqu'au règne de Louis XIV. Les seigneurs d'Aubers ne devaient pas être de minces personnages. Le fameux Lenôtre, l'artiste aimé du grand roi, ne dédaigna pas de tracer les jardins et les pièces d'eau du château. C'était alors le temps des grandes et royales splendeurs, et la famille d'Aubers faisait partie de la haute magistrature. Malheureusement, les hommes ne respectent pas toujours les souvenirs, et de cette demeure seigneuriale, ils n'ont laissé qu'un bâtiment qui contenait la bibliothèque. Nous verrons assez tôt à quelle époque.

Avant d'y arriver, disons qu'en 1767 on construisit un pont sur le courant d'eau appelé Malmouchy. Il y avait même à Aubers une

(1) Archives de Lille. — (2) De St.-Géran. *Aubers.*

Digitized by Google

fontaine dont, avant la révolution, les eaux étaient expédiées jusqu'à Paris pour la guérison de certaines affections.

Cette révolution, qui devait tout balayer de l'ancien régime, n'a pas laissé subsister non plus l'organisation administrative d'Aubers.

En 1768, ce village se divisait en trois parties, Aubers empire, Aubers châtellenie et Aubers Artois. Ces dénominations étaient fondées sur ce que les uns dépendaient du parlement de Flandre, les autres de la châtellenie de Lille, et les derniers du conseil provincial d'Artois et du parlement de Paris. Ces dénominations emportaient aussi des privilèges. Ainsi Aubers empire ne payait pas de droits pour les boissons, tandis qu'Aubers Artois en payait. Le bourg, l'église et le château étaient sur terres d'empire qui relevaient pour lors de la châtellenie de Warneton (1).

Le château reçut une illustre visite. M. et Mme d'Aubers eurent pour hôtes le prince de Croy et la princesse de Rohan-Guémenée abbesse de Marquette, chargés par la reine Marie Leczinska et le grand Dauphin de les représenter au baptême d'un fils de M. le Président.

Il était temps d'enregistrer ce noble souvenir. Les calamités accourent menaçantes. Louis XV était descendu dans la tombe, en laissant au vertueux Louis XVI un écrasant héritage. Celui-ci tomba victime des passions de la France novatrice. Combien durent pleurer les maîtres du château en apprenant la fin lamentable du roi martyr. Eux-mêmes virent leur existence menacée et furent forcés de prendre la route de l'exil.

Alors (1792), le château fut dévasté et pillé en grande partie par des étrangers. On le vendit pour le démolir.

Si presque tout a disparu, sauf la ferme, il reste encore, dit-on, un petit mur d'enceinte, qui rappelle une histoire assez extraordinaire et accréditée dans le pays; la voici :

Madame d'Aubers, veuve du premier Président, avait trois enfants. Sa fille aînée, Marie-Louise-Eugénie, née le 13 août 1759, avait épousé, en janvier 1777, Gabriel-René-François, Marquis de Foucquet, Vicomte d'Auvillars. Au moment de quitter

(1) De St.-Géran. *Aubers.*

Digitized by Google

Aubers, monsieur le Marquis de Foucquet s'y trouvait avec sa belle-mère, croyant y revenir sous peu de temps.

Il enterra, au pied du mur en question, deux mille louis en or, et ne mit dans la confidence qu'un vieux valet de chambre. Celui-ci ne quitta pas Aubers, et, au retour de l'émigration, assura à ses maîtres que le mur n'avait pas été démoli, que rien n'indiquait que le trésor eût été trouvé, et que les trois petits clous à tête dorée, qu'on avait placés comme indicateurs, existaient encore.

Après des refus sans nombre de l'acquéreur de céder le terrain, pour y enterrer Madame d'Aubers, décédée, le 4 mars 1800, à Londres, on prit le parti de faire une tentative pendant une nuit obscure. Elle réussit.

Au second coup de pioche, l'on trouva la boîte qui tomba en poussière, mais, on cueillit l'or pêle-mêle avec la terre, et en fin de compte, il ne manqua pas une pièce.

Depuis cette époque, le vieux serviteur vécut avec Monsieur de Foucquet et mourut entouré de soins reconnaissants.

Ici finit l'histoire que nous voulions faire du village. Il est doux de se reposer sur un trait qui rappelle l'antique fidélité des serviteurs, et l'attachement affectueux des anciens maîtres.

ARCHÉOLOGIE.— L'église a été rebâtie en 1571, ainsi que l'atteste l'inscription suivante, placée dans le bas côté gauche en caractères gothiques : *L'an 1571, fut fait che présent ouvrage.* Elle a conservé un tableau de grande valeur, donné par Marie Anne de Calonne, dame d'Aubers et attribué à Van Dick. L'on y remarque une belle chaire et de magnifiques boiseries dans le chœur. En face du maître-autel existaient de grosses dalles qui portaient les inscriptions tumulaires et les armoiries de Roland Blondel d'Aubers, seigneur de Vendin 1722, de Roland Liévin Blondel d'Aubers 1739 et de son fils Eugène Roland haut justicier, etc.

Digitized by Google

AVELIN.

Avelin, village du canton et à trois kilomètres de Pont-à-Marcq, et à quatorze kilomètres de Lille, se trouve relié avec la route nationale de Lille à Douai, par une route vicinale; desservi par le bureau de poste de Pont-à-Marcq, possède deux sociétés de secours mutuels, une école communale de garçons dirigée par un instituteur laïque, une école de filles dirigée par les Dames de la Sainte-Union, et une église desservie par un curé.

La population totale est de 1,613 habitants, dont 1,592 français et 21 étrangers; tous catholique·.

Les hameaux sont: Has, le Becq, Croquet, Treuppe, Pretz sur la Marcq, le Roseau, Antreuille, et Ennetières avec une église desservie par un curé.

Les armoiries sont : de gueules au chef d'hermine.

Avelin signifie *bois de noisetiers*, du celte *avel* et *lin*.

HISTOIRE. — Assis autrefois au milieu de riants bocages, Avelin était comme un nid de bouvreuil dans un rosier. Les hommes et la guerre eurent plus tard raison de ces charmes de la nature.

Avelin possédait des seigneurs et des châteaux.

L'un des châtelains était, à ce qu'il paraît, un terrible sire. Un jour, il assistait à la messe accompagné, bien entendu, de son inséparable lévrier [1]. Ledit lévrier étant monté sur les marches

(1) Duthillœul. *Petites Histoires*.

Digitized by Google

de l'autel, le prêtre se permit de le repousser du pied. Aussitôt le seigneur offensé s'élance pour venger son honneur et son chien, et frappe le prêtre à mort. Voilà la légende, je ne vous la garantis pas, mais elle a cours au village; elle est le commentaire naïf d'une pierre tumulaire qui se trouve encore dans l'église (1).

Tout cela ne nous indique pas à quelle époque Avelin a fait son entrée dans le domaine de l'histoire.

C'est pourtant à une date mémorable. Suivant la chronique de Phalempin, Roger, fils de Saswalon, châtelain de Lille, florissant en 1050, fit donation de terres situées *apud Avelin Tornacensis diœcesis parœchiam.*

En 1214, Philippe Auguste dispersa à Bouvines la terrible coalition qui ne tendait à rien moins qu'à démembrer la France. L'âme de cette coalition était Ferrand de Portugal, comte de Flandre. Parmi les valeureux chevaliers qui combattirent sous sa bannière et partagèrent sa captivité, l'on trouve Girard d'Avelin en compagnie de Robert d'Ennetières, *inter milites et homines dominæ comitissæ* (1235) (2).

Puis, en 1218, ce nom paraît dans la charte de Michel de Harnes.

En 1224, Guillaume d'Avelin cède le terrain nécessaire pour construire une maison pour les Frères Prêcheurs à Lille.

Le *domesday book*, qui donne la liste de ceux qui accompagnèrent Guillaume le Conquérant en Angleterre, en cite plusieurs du nom d'Avelin (3). Et puisqu'il faut tout mentionner, ajoutons qu'en 1287, le comte de Flandre porta un jugement sur les forfaits commis pendant la dernière foire de Douai. Un nommé Collard d'Avelin y est inculpé de participation au meurtre de Pierron le Quarlier (4).

Revenons sur nos pas et rappelons qu'en 1223, le prévôt de la collégiale Saint-Pierre de Lille avait érigé en église paroissiale la chapelle Sainte-Marie Madeleine hors les murs de Lille en faveur des habitants de Berkem, Waudringhem et du faubourg de la porte de Courtrai. Cette église rurale avait été bâtie sur une terre appartenant à la famille d'Avelin. Un an plus tard, un manuscrit anonyme rapporte que Guillaume d'Avelin, chanoine de

(1) Lefebvre. *Essais historiques.* — (2) Voir archéologie. — (2) *Histoire des Dominicains.* — (3) Mannier. *Histoire de La Bassée.* — (4) De Rosny.

Digitized by Google

Saint-Pierre à Lille, avait fondé quatre anniversaires, un pour lui, un pour son père, un pour sa mère, et l'autre pour Gilles de Gondecourt, chanoine de Cambrai, son bienfaiteur.

Pendant un certain temps, l'histoire se tait sur Avelin, bienheureuse commune dont les plus anciens registres existants ne remontent qu'à 1793; ce qui n'empêche pas que nous sachions que les seigneurs du village se couvrent de gloire; il y en a même qui parviennent aux distinctions les plus enviées.

Les annales racontent en effet que l'an 1184, Gérard d'Avelin est choisi comme témoin dans l'acte d'investiture octroyé par Jean, châtelain de Lille, lors de l'acquisition des terres sur le chemin de Seclin par l'abbaye de Phalempin [1], il est encore témoin en 1209 à une donation faite par Wautier, châtelain de Douai, à son retour de Constantinople, confirmée par la reine Mahaut, veuve de Philippe d'Alsace.

En 1196, lorsque la reine Mathilde, comtesse de Flandre, condamne Roger d'Englos à réparer les vexations faites aux Frères de Loos, et à demander pardon à l'abbé en présence de ses hommes, nous voyons encore figurer Gérard d'Avelin [1] formant la cour d'honneur de la comtesse; d'ailleurs nous savons que ce même seigneur était bourgeois de Lille, et comme tel, ayant droit à toutes les prérogatives de cette dignité.

Louis de Mâle, comte de Flandre, avait fort à faire contre les flamands. Il ne serait jamais sorti d'embarras sans l'aide du roi de France, du duc de Bourgogne et sans la bravoure de quelques seigneurs vaillants et dévoués. Dans ces derniers l'on comptait un sire d'Avelin, qui, en récompense de ses services signalés, fut créé, en 1379, chevalier de la toison d'or. Cet ordre ne se donnait qu'aux plus nobles et aux plus valeureux. En 1488, le seigneur d'Avelin, Lyon de Barbençon, fut un des hauts dignitaires qui furent présents et signèrent au traité de Wavrin.

Quelques siècles s'écoulent sans que le vilage soit visité par aucun sinistre, pas même par les gueux. C'était un rare bonheur.

Peu de temps après que Christophe Colomb eût donné un nouveau monde à la Castille, l'agriculture subit une modification à Avelin. En effet, si nous nons en rapportons au dénombrement de 1549 on y récoltait beaucoup de pastel ou wedde, qui était utilisé pour

Digitized by Google

teindre en bleu. Bientôt on préféra l'indigo d'Amérique, et l'industrie du pastel disparut d'Avelin.

Vers le milieu du XVII[e] siècle, le général Ladron, d'origine espagnole, qui avait fait ériger en paroisse le hameau d'Antreuille dont il était seigneur, après avoir doté l'église de riches présents, fut tué à la guerre de 1639, à l'âge de quatre-vingts ans; il fut inhumé dans l'église d'Antreuille, et en 1789 lorsque la paroisse d'Antreuille fut adjointe à celle d'Avelin, ses restes furent déposés à Avelin.

Il nous faut arriver à la fin du règne de Louis XIV pour voir reparaître Avelin dans les fastes, et sa réapparition est signalée par un acte digne de mémoire.

Des armées puissantes assiégeaient Lille, dont le gouverneur et l'héroïque défenseur était Boufflers. Le château d'Avelin servait alors de demeure au duc de Bourgogne, petit-fils du grand roi Louis XIV.

L'on trouvait aussi au village un cabaret portant pour enseigne le *Tourne-Bride*. Une bonne grosse et forte fille y servait consciencieusement ses clients. On ne se serait jamais douté qu'elle fût capable d'autre chose. Elle avait pourtant l'étoffe d'une héroïne. Voici les faits :

Le ministre de la guerre Chamillard avait été envoyé par le roi de France pour tenir un conseil dans les graves occurrences qui se présentaient alors. Ce haut personnage était logé au *Tourne-Bride*, qui n'avait pas son pareil à six lieues à la ronde. Dans ce cabaret, le ministre et les généraux, après mûre délibération, jugèrent qu'il fallait envoyer à Boufflers un avis secret. La chose n'était pas facile, l'émissaire devant être aussi habile que dévoué. Bien des candidats à la périlleuse mission se présentèrent. Pas un ne fut agréé. Le conseil était plongé dans une silencieuse perplexité, lorsqu'on frappa doucement à la porte. Elle s'ouvrit, et quel fut l'étonnement de tous ces brillants officiers en voyant paraître devant eux la grosse et forte fille dont nous avons parlé. Sans être intimidée par l'illustre assistance: « J'ai entendu, dit-elle, à travers les trous de la cloison que vous avez besoin d'une personne sûre pour aller trouver le maréchal de Boufflers à Lille. Je viens vous offrir mes services. » Nouvelle stupéfaction du conseil. Ce que voyant, elle ajouta : « J'ai

Digitized by Google

un frère dans les dragons à Lille ; on ne me refusera pas l'entrée de la porte des malades. » Il y avait là-dedans une idée lumineuse et originale. L'on fut unanime à accepter l'offre faite par Magdeleine Collier : c'est ainsi que s'appelait la nouvelle Jeanne. Dans la soirée, des instructions lui furent données, et le lendemain, de bon matin, elle se mit en route.

L'armée alliée avait une première ligne qui s'étendait de la Deûle à la Marque. Au village de Templemars, Magdeleine fut arrêtée et conduite au général Cadogan. La grosse fille était une gasconne flamande. Cadogan la laissa libre de continuer sa route, sur ce qu'elle dit qu'elle allait voir un de ses oncles malade dans un village voisin de Lille. Bref, elle pénétra dans la place assiégée. Sa mission accomplie, elle revint à Avelin où elle fut reçue avec force égards par le ministre et les généraux. Le duc de Bourgogne voulut lui faire donner une forte gratification qu'elle refusa.

L'on sait que Boufflers, d'après les avis reçus, tenta une sortie qui malheureusement n'eut pas de succès. La ville et la citadelle capitulèrent honorablement, et Avelin, comme les communes voisines, fut occupé par les forces ennemies.

Magdeleine Collier, dont la belle conduite était connue de l'armée et du village, n'y pouvait demeurer pendant cette occupation. Elle avait refusé de l'or, mais elle sollicita et obtint du Comte d'Evreux d'être admise, sans que son sexe fût connu, dans un régiment de dragons. Pendant quatre ans elle le suivit, se battant et se comportant comme un brave soldat. Le 24 Juillet 1712, elle assistait à la bataille de Denain où elle fut tuée dans une charge. Elle méritait d'être ensevelie dans le triomphe de la France.

Tout change, et l'histoire a bien raison d'avoir de la mémoire. Le *Tourne-Bride* n'existe plus. Les dames de la Sainte-Union, avec leur angélique patience, font l'éducation de charmantes petites villageoises, peut-être dans la salle même où Chamillard méditait sur les moyens d'anéantir une des plus belles armées de l'Europe.

Nous devons placer ici l'épisode suivant :

C'est aussi lors de l'héroïque défense de Lille par le général de

Digitized by Google

Boufflers que les assiégés, craignant que les poudres ne leur manquassent dans la suite du siège, en avaient donné avis aux généraux français qui entreprirent d'en introduire dans la ville. Pour cela, 2000 chevaux ou environ, tirés d'Arras, de Béthune et de Douai, se mirent en marche, la nuit du 28 septembre, sur la chaussée de Douai à Lille, ayant cinquante ou soixante livres de poudre chacun en croupe, passèrent la garde avancée des lignes de circonvallation à Avelin au hameau d'Ennetières, sous l'apparence d'un détachement de l'armée du siège, qui ramenait des prisonniers, et au langage d'un officier allemand au service de France qu'on avait mis pour cela à la tête du détachement. La barrière fut ouverte par une suite de la même surprise : mais, l'empressement qu'on témoigna à passer, gâta tout. La troupe devint suspecte ; l'officier de garde ferma la barrière. Les troupes de la garde avancèrent et firent feu ; le feu prit aux poudres et fit sauter en l'air près d'un escadron. La charrue, en sillonnant la terre, découvre parfois encore des ossements d'hommes et de chevaux, confondus dans un même oubli.

Avelin fut rendu à la France en 1713, et continua à fournir sa tranquille carrière sous le règne de Louis XV, et pendant les commencements orageux de celui de Louis XVI. Pour tirer la commune de cette douce et enviable quiétude, il fallait la terrible date de 93.

Alors plus d'église, plus de château. Le seigneur avait dû s'éloigner de son bienfaisant domaine. Le curé ne tarda pas à le suivre, et le sanctuaire à être converti en magasin ou en club. Quant au château, les soldats casernés en arrachaient les grilles, le fer, les planches. Dans ces conditions, l'édifice ne pouvait manquer de tomber. Le grand bois qui avait couvert le berceau d'Avelin, ces frais ombrages disparurent par la même occasion. Il en fallait tant pour le chauffage de toutes les troupes cantonnées au village et aux environs. Car la commune dut subir les douleurs de l'occupation étrangère dans ces grands jours de gloire où toutes les mères pleuraient.

Enfin le calme et la paix revinrent, et Avelin vit renaître son château et la bienfaisance de ses illustres hôtes. L'église fut rendue au culte, et le village reprit le cours de ces traditions qui avaient fait longtemps son modeste, mais incontestable bonheur.

Digitized by Google

ANTRŒUILLE. — Antrœuille est un hameau d'Avelin. C'est par une convention faite pour la limite de leurs états respectifs, le 6 mai 1679, entre Louis XIV et l'impératrice Marie-Thérèse, qu'Antrœuille vint à la couronne de France. Ce hameau fut pendant quelques semaines le point central de l'armée du duc de Bourgogne, lorsqu'au mois de septembre 1708, Louis XIV voulut faire lever le siège qu'ils tenaient devant Lille.

Antrœuille vit démolir son église le 11 ventose, an VII, en langage ordinaire, 1er mars 1799. En fouillant dans le terrain d'une des chapelles, sous un marbre couvert d'une inscription écrite en espagnol, on trouva un cercueil en plomb. On aperçut un guerrier revêtu de ses armes, que la mort n'avait point défiguré et qui semblait plongé dans un sommeil léthargique. C'était Louis Ladron de Guevara, dont Brantome, Strada et d'autres écrivains parlent fort honorablement. Il était seigneur d'Antrœuille par son mariage avec Charlotte Allegambe du Verbois. Pendant soixante et un ans, il avait servi le roi d'Espagne et avait été tué entre Nieppe et Cassel, le 8 avril 1639, à l'âge de 80 ans. Il avait été inhumé à Antrœuille. Voici son épitaphe telle qu'on la lisait sur la pierre funéraire :

> Aqui yace Maestre de Campo, D. Loys Ladron de Guevara natural de la Ciudad de Andmar, senor de Entreul y Puente-a-Marqua, etc., del consejo de guera de sa Maj.; el qual, despues de aver servido en todos los cargos de la milicia sesenta y uno murio Governador de la villa e puerto de Ostende, al edad de ochenta annos el VIII de abril anno de M DC XXX VIIII.

Nous donnons la traduction :

> Ci git le Maistre de Camp D. Louis Ladron de Guevara, né en la ville d'Andmar, seigneur d'Antreulles, de Pont-à-Marcq, etc., du conseil de guerre de Sa Majesté ; lequel après avoir servi dans toutes les charges de la milice, 61 ans, mourut Gouverneur de la ville et du port d'Ostende, à l'âge de 80 ans, le 8 avril de l'an 1639.

A la révolution un maître-ouvrier des environs acheta l'église pour la démolir et ne craignit pas de violer la sépulture du vieux général de Ladron, espérant y découvrir quelque trésor. Man-

Digitized by Google

toulet visita l'église d'Avelin, il ne trouva qu'un guerrier armé de toutes pièces que la mort n'avait pas défiguré, phénomène qu'on rencontra aussi dans Henri IV, mort comme lui d'une manière violente. Il semblait plongé dans un sommeil qui avait duré depuis 160 ans. A cette vue on cria au miracle, et les populations arrivèrent en foule pour vénérer ce nouveau Saint, que la voix populaire avait béatifié sur sa mine.

Une vieille femme s'empara de la chemise et du linceuil qui enveloppaient le corps, et se mit à les débiter à grand prix aux amateurs qui affluaient de toutes parts, croyant avoir affaire aux reliques d'un saint. Le débit fut tel [1], qu'ayant vendu tout le linge qui se trouvait dans la tombe, elle vendit aussi le sien en disant qu'il provenait encore de Ladron.

Le corps, après maintes exhumations, fut inhumé dans le cimetière d'Avelin.

ARCHÉOLOGIE. — Dans l'église se trouve un bas-relief sur lequel on distingue un prêtre décapité près d'un autel, quelques fidèles et deux cercueils ouverts; au bas on lit cette inscription :

Ci git messire de Barbenchon, jadis seigneur d'Avelin, qui trépassa.... et dame Margerie de Harlem, sa femme, qui trépassa le.... l'an mil cccc. Priez Dieu pour leurs âmes.

Dans le chœur l'on voit :

Pour Mémoire
de feu Michel Hangouart, vivant chlr baron d'Avelin, sgr de Marque-en-Pevèle, Antreulle, La Madelene, d'Elcourt, du Plouich, bas Aubert, Pomereau, Bailli-en-Gohelle, Magerie-en-Gondecourt, Miledon, des Mottes, Roussart, Malfiance, et député ordinaire des états de la province de Lille, Douay et Orchies, fils de feu messire Barthelemy, vivant chlr sgr desdits lieux, et dame Marie de Pressy, fille de messire Jean, vivant chlr baron de Remy, sgr de Flencques, Ambrechies, Halloy, etc., décédé le....

Et encore pour mémoire de feu dame Anne-Marie Preud'homme d'Hailly, sa compaigne, fille de feu messire Jean, chlr baron de Poucques, vicomte de Nieufport, sgr de Neufville, etc., et dame Catherine de Croix, décédez le 22 de janvier 1682.

(1) Duthillœul. *Petites Histoires.*

Digitized by Google

Lesquels ont fondez en cette église d'Avelin, une messe de requiem pour chacune semaine de l'an, à perpétuité, à l'honneur de Dieu et pour le repos de leurs âmes, de leurs enfants et parents, aussy pour les âmes soufrantes en Purgatoire; laquelle messe se devra célébrer tous les vendredy de l'an à l'autel privilégié à tous jours. Les corps desquels s^r et dame sont en sépulture dans l'église des religieuses des Pauvres Colectines, à Lille, duquel couvent ils sont les seuls fondateurs.

Priez Dieu pour leurs âmes.

A l'extrémité d'Avelin, se trouvait le fief du Roseau, comprenant motte, donjon, château, basse-cour, fossés, jardins et bois, et appartenant autrefois aux Beauffremez.

Digitized by Google

BACHY.

Bachy, village agricole du canton et à quatre kilomètres de Cysoing, et à dix-huit kilomètres de Lille, sur la route de grande communication de Cysoing à Mouchin ; il dépend du bureau de poste de Cysoing. Il existe dans cette commune une école communale de garçons et une école de filles dirigées par des instituteurs laïques, et une église catholique desservie par un curé.

La population totale est de 1,012 habitants, dont 881 français et 131 étrangers ; tous catholiques.

Les hameaux sont : Hôtel, Sartaigne.

Les armoiries sont : de gueules au chef d'or, chargé d'un lion de sable, au canton dextre du chef.

HISTOIRE. — Lors des grandes assises religieuses qui inaugurèrent la collégiale Saint-Pierre de Lille, Baudouin le Pieux fit des libéralités aux membres du nouveau chapitre. Dans l'énumération qui en est faite, on remarque : *apud Bacedam decimam unam*. Ce *Baceda* de l'acte de fondation de 1066 est notre Bachy d'aujourd'hui.

En 1161, un cartulaire de Saint-André du Câteau le nommait *Bauserda*, et un titre de Saint-Pierre, de 1202 lui donnait le nom de *Bachia*, Bassy [1].

(1) Miræus *Opera diplomatica*

Digitized by Google

La seigneurie de Bachy relevait de la terre de Templeuve en Dossemez, et se composait de deux fiefs, Bachy et Beaudemont, comprenant un beau château entouré d'eau, une cense et un moulin à vent [1].

Ce château [2] servait de demeure au seigneur du lieu. Bâti sur une éminence, d'une structure antique, il était remarquable par la distribution et les ornements de l'intérieur, d'un goût exquis.

Pendant la guerre que Marguerite, sœur de la comtesse Jeanne, fit aux enfants de Bouchard d'Avesnes, qui étaient aussi les siens, Jean d'Avesnes, qui était le fils aîné, venait souvent visiter les Guilbert de Bourghelles, amis de son malheureux père, pour chercher auprès d'eux conseils et appui. Comme il ne pouvait mettre le pied dans le comté de Flandre sans forfaire aux conditions arrêtées et sans s'exposer à être déclaré rebelle, c'était au château de Bachy, aux confins de ses états du Hainaut, que Jean d'Avesnes avait coutume de s'arrêter dans ses excursions secrètes, soit qu'il sollicitât le concours des seigneurs, soit qu'il tentât d'acheter leur neutralité dans la guerre qu'il entreprenait contre les Dompierre, ses frères utérins.

C'est au château de Bachy que Gilles d'Erchin vint le trouver et lui dire comment et pourquoi Adam d'Anchin l'avait excommunié; c'est là que, dans ses entretiens intimes, il le pria d'intercéder en sa faveur près de cet évêque sévère et irascible, afin qu'il pût épouser sans rougir celle qui lui avait juré fidélité.

Jean, comte de Hainaut, prit à cœur le malheur de son ami; il s'interposa près de l'autorité et obtint la levée de l'excommunication.

Cette excommunication a été la source d'une légende recueillie de l'ancien curé de Dechy, la voici :

« Il n'était pas dans le pays de plus brave, de plus affable chevalier que Gilles d'Erchin. Sa lignée était nombreuse, mais il n'avait qu'une fille : Elle se nommait Aldegonde, comme la patronne du village. C'était, dit la chronique, une belle et gente demoiselle, riche alors de dix-huit printemps, et devant qui nul chevalier ne restait insensible. Mais en vain les soupirs venaient expirer auprès d'elle; son cœur ne lui appartenait plus. Alliaumes

(1) Legroux. *Gallo-Flandria*. — (2) Leuridan. *Statistique féodale*.— (3) Buzelinus. *Annales Gallo Flandriæ*.

Digitized by Google

de Villers-au-Tertre, vaillant, hardi, entre les plus courageux et les plus nobles du pays, avait su se faire aimer d'Aldegonde. Alliaume chantait comme un ménestrel, en s'accompagnant du cistre; il était le plus adroit chasseur qui parcourût les hauts côteaux de Bugnicourt et de Cantin; déjà deux fois il avait obtenu des avantages dans les tournois, et de plus, il était fort amoureux.

« Alliaume avait prié le seigneur de Villers, son père, de demander à Gilles d'Erchin la main de sa fille. Hellins de Villers avait repoussé sévèrement cette demande : épouser la fille d'un excommunié !

« En effet, Gilles d'Erchin, depuis quelques semaines, avait été excommunié par Adam, abbé d'Anchin, à cause d'une contestation qui s'était élevée entr'eux sur des biens-fonds. L'anathème avait été lancé du haut de la chaire de vérité; toutes les formes avaient été observées; les trois monitions avaient eu lieu à deux jours d'intervalle, par un familier d'Anchin, et un moine de cette abbaye était venu dénoncer à Gilles l'excommunication.

« Les portes de l'église étaient donc fermées pour lui; la participation, la jouissance des mystères divins lui étaient donc interdites, et il était privé de tout commerce avec les fidèles, excepté avec sa famille et ses domestiques, qui n'avaient pas voulu s'éloigner de lui. Alliaumes n'avait pas songé à abandonner Gilles, malgré l'excommunication, et il continuait ses courses amoureuses au château d'Erchin. Mais Gilles, ayant appris que Hellins de Villers mettait obstacle au mariage de son fils avec Aldegonde, dut, quoiqu'à regret, lui interdire l'entrée de sa maison : ce qu'il fit au grand désespoir des amants.

« L'amour est ingénieux, malin. Alliaume avait su garder des intelligences dans le castel d'Erchin; après beaucoup de prières, d'instances, de menaces de s'abandonner au désespoir, il avait obtenu d'Aldegonde des rendez-vous à l'extérieur du château.

« Vers le soir, sous le prétexte de se promener, Aldegonde sortait, accompagnée d'une suivante de confiance, et se rendait à la lisière du bois, au dessus de l'embranchement de deux chemins, et elle y trouvait toujours exactement son bien-aimé, accouru de Villers pour la voir, pour lui renouveler une millième fois ses serments de fidélité éternelle.

Digitized by Google

« Les amants jouissaient d'une sécurité parfaite ; l'avenir semblait même leur sourire, car on ne pouvait tarder à lever l'excommunication. Rien ne s'opposerait plus alors au mariage d'Alliaume et d'Aldegonde.

« Un soir, le jeune chevalier de Villers arriva comme de coutume au rendez-vous ordinaire. Le froid se faisait sentir ; le ciel était terne et gris ; les arbres dépouillés de verdure étaient chargés de givre ; un vent violent du Nord sifflait à travers la forêt, et de sombres gémissements semblaient arriver à ses oreilles. Alliaume, malgré la rigueur de la saison, attendit, attendit.... mais Aldegonde ne parut point. Comme il se disposait, l'âme attristée, à remonter sur son destrier qu'il avait attaché à un jeune frêne à quelques pas de lui, il entendit l'animal souffler violemment, battre la terre de ses pieds, puis s'agiter brusquement en signe de violente terreur.

« Le brave jeune homme tira son épée, la seule arme qu'il portât, et s'élança vers le lieu où se trouvait le cheval, mais à l'instant le coursier, ayant brisé le lien qui le retenait, passa devant lui avec la rapidité de l'éclair, descendant la côte et se dirigeant vers Erchin.

« Tout à coup, une bande de loups furieux se jeta sur le jeune homme.... sa défense fut courageuse et désespérée, car le lendemain on trouva deux bêtes fauves étendues sur la place. Mais, l'infortuné Alliaume n'avait pu résister au nombre et à la rage de ses assaillants. Son cadavre fut retrouvé à peu de distance du rendez-vous ordinaire, quelques parties de ses vêtements épars çà et là le firent seules reconnaître. Une croix de pierre fut élevée au lieu où le malheur arriva.

« Aldegonde, dont le désespoir fut indescriptible, lorsqu'elle apprit cette affreux événement, renonça au monde, et se retira au chapitre de Maubeuge. Elle y prononça ses vœux et mourut peu d'années après. »

Voilà la légende ; revenons à l'histoire de Bachy.

Parmi les seigneurs de Bachy, on doit citer Philippe de Tenremonde, capitaine des gens de pied et de cheval, qui fit les guerres d'Allemagne sous l'empereur Charles-Quint, servit le roi Philippe II, et fut nommé grand prévot de Tournai. Il mourut le 7

Digitized by Google

mai 1597, et fut inhumé devant l'église de Bachy avec sa femme, Catherine de Bercus [1]. Le dernier seigneur de Bachy fut Louis-Philippe-Marie, Comte de Palme d'Espaing, maréchal, de camp; il figure parmi la noblesse du bailliage de Lille, assemblée pour l'élection des députés aux états généraux en 1789, il fut l'un des commissaires chargés de correspondre avec les députés. Enfin l'abbaye d'Anchin possédait sur le village de Bachy des droits de juridiction dont elle obtint la confirmation du Saint-Siège au XV^e^ siècle [2].

Pénétrons maintenant dans le domaine de l'histoire générale.

Lorsque Jeanne de Valois, sœur de Philippe et belle-sœur d'Edouard III, roi d'Angleterre, quitta l'abbaye de Fontenelle en 1340, pour réconcilier ses parents dans l'église d'Éplechin, l'on sait que les deux armées se tinrent en présence, à quelques lieues de Tournai; les Anglais et leur alliés pressaient activement le siège de cette ville. Les Français passèrent le pont de Bouvines, ayant à leur tête Philippe de Valois, et vinrent prendre position sur les hauteurs de Bachy et de Bourghelles. Le village fut donc occupé pendant les préliminaires de transaction qui aboutirent à une trêve signée dans l'église d'Éplechin.

Lorsqu'en 1572, le duc d'Albe reprit Valenciennes sur les hérétiques, la ville de Lille leva trois compagnies de fantassins dont elle confia le commandement au sire de Bachy [3].

A un siècle de là environ, le village put admirer la gloire et la puissance de Louis XIV, qui vint à Tournai. Il devait aussi voir son petit-fils vainqueur à Fontenoy.

Louis XV, lui-même, en voyant le champ de bataille, ne put s'empêcher de dire avec tristesse à son fils le dauphin: Voilà ce que coûte une victoire!! Cette réflexion vint aussi au cœur et à l'esprit des habitants de Bachy, spectateurs des souffrances et du trépas des soldats blessés. En effet ces pauvres victimes de la querelle des rois et des peuples se traînaient pêle-mêle, vainqueurs et vaincus, où les portaient un reste de force et l'instinct de la conservation. Plusieurs arrivèrent jusqu'ici. Comme si c'eût été le terme, quelques-uns expirèrent sous les yeux des

(1) Leuridan *Statistique féodale* — (2) Escaillier — (3) De Rosny. *Histoire de Lille*.

Digitized by Google

paysans consternés et attendris. Ceux-là dorment dans le village. D'autres reçurent des soins qui leur permirent peut-être de revoir le foyer domestique.

Les habitants ne pouvaient prévoir qu'ils assistaient alors à la dernière victoire de la dynastie des Bourbons. La révolution française approchait à grands pas pour emporter en un instant l'œuvre de dix siècles. Mais l'audace et les excès des novateurs alarmèrent l'Europe et nous valurent une nouvelle invasion.

En juin 1792, Bachy eut beaucoup à souffrir du passage et de l'occupation des Autrichiens. Le canon qu'on entendait gronder depuis plusieurs jours vers Rumegies avait averti de leur arrivée. Le vol et le pillage furent la suite de cette occupation. Les premiers furent même réquisitionnés de conduire à Tournay le produit des rapines.

Heureusement que les généraux français apprirent la conduite barbare des étrangers. Ils dirigèrent sur le village un corps d'armée considérable. Cela ne faisait pas tout à fait le compte des pillards ; ils décampèrent au plus vite. La France était alors en pleine ébullition. On jetait bas tout ce qui pouvait rappeler l'ancien ordre de choses ; la mort ou l'exil attendait ceux qui y restaient attachés. Les manoirs tombaient sous le marteau ; les écussons se brisaient. A Bachy tous les souvenirs des seigneurs disparurent, sauf cependant la race des Tenremonde dont le dernier rejeton est mort en 1864.

Lille a pris à cœur de sauver de l'oubli un titre illustré dans cent batailles, et a donné à une rue le nom de Tenremonde.

ARCHÉOLOGIE. — Une chapelle de l'église contient un tombeau des anciens seigneurs de Tenremonde : quelques inscriptions funéraires.

Digitized by Google

BAISIEUX.

Baisieux est un village du canton de Lannoy, dont il est distant de neuf kilomètres, et à quatorze kilomètres de Lille, sur la route nationale de Lille à Tournai, à l'extrême frontière de la Belgique. Il existe un bureau de poste, un bureau de douane, une station de chemin de fer de la ligne de Lille à Tournai, deux sociétés de secours mutuels, une école communale de garçons dirigée par un instituteur laïque, une école de filles dirigée par les Dames de la Sainte-Union, et une église desservie par un curé.

La population totale est de 1,909 habitants, dont 1,570 français et 439 étrangers; 1,879 catholiques, 30 dissidents.

Les hameaux sont : Breuze, le Marais, Sin, Ferme du Boyau, le Château d'Ogimont.

Les armoiries du seigneur étaient : d'or, au chef bandé d'argent et de gueules.

Les forêts ont servi de temples aux premiers hommes. Le silence profond qui y régnait avait pour eux quelque chose de si divin qu'à peine osaient-ils porter les yeux, particulièrement sur le lieu sacré où la divinité résidait (1).

Il est vraisemblable que *Belen Sylva, Belen Sylve ou Baisieux*, et tant d'autres sont les noms romanisés de ces anciens temples et des dieux qui y étaient honorés. Tacite, en parlant des hommes

(1) Banier. *Histoire générale des cérémonies religieuses.*

Digitized by Google

du nord, dit: Ils regardent comme sacrés les forêts et les bois et ils donnent à ces retraites les noms de leurs divinités. Avec un peu de bonne volonté, ces retraites de Tacite ont pu servir aux Druides pour y faire leurs sacrifices.

Si nous en croyons une vieille chronique (1) les landes et bruyères de Baisieux abritaient, au XI[e] siècle, une quantité de serpents.

En 1119, le cartulaire de Saint-Bertin mentionne un Segardier de Baiseu, qui, avec ses trois frères, Hugo, Alardus et Ernoldus, donne à cette abbaye un prœdium nommé Calvasart (2). Ce qui prouve en passant, que la religion chrétienne avait depuis longtemps pris possession de ces lieux où avait trôné le paganisme.

D'ailleurs ne voyons-nous pas qu'en 1164, l'autel de Baiseu est concédé à l'abbaye de Cysoing par Gérard, évêque de Tournai.

D'après le bon curé de Marcq, qui s'y connaissait, par transposition de quelques lettres, Baisieux est appelé Basué (3) dans le bref de Célestin III, Souverain Pontife, qui porta la tiare de 1191 à 1197.

La concession avait été antérieurement confirmée par le pape Alexandre III, en 1179 (4). Cette concession comprenait: l'église, toute la dîme, la grange et les hôtes du même lieu.

Voilà certes de pieux extraits de naissance historique et nous serions heureux de n'avoir plus rien à enregistrer au compte de l'antique commune. Cette satisfaction nous était réservée jusqu'en 1477.

A cette date, l'ambition perfide de Louis XI valut à la Flandre deux années de guerre et de pillage. Bourguignons et Français volaient avec acharnement. Un annaliste du temps (5) rapporte que le deux de septembre 1477, « la garnison de Tournay estant allez au fourage envers Baisieu, Henry de la Salle et aultres de la garnison de Lille vindrent sups eulx en grande puissance, tuèrent aulcuns des franchais» et firent des prisonniers.

Un siècle plus tard, l'esprit de novation religieuse pénétra à Baisieux.

Le mardi 13 août 1566, il y eut une assemblée et prêche au

(1) Annales de France. — (2) Mannier. *Études étymologiques*. — (3) Legroux. *Gallo Flandria*. — (4) Duthillœul. *Petites Histoires*. — (5) Jean Nicolaï *Calendrier des Guerres*.

Digitized by Google

trieu de Sin, sur le chemin de Lille; le prédicant était Cornille. « Il y eubt beaucop de peuple tant de Lille, Lannoy, que des « villages prochains et avecq armes. » Antoine de Lannoy donna à diner à Cornille et aux ministres de Tournay, Ambroise Ville et Charles de Nielles (1).

Cornille fit des prosélytes, car nous savons que, sous le formidable et sanglant régime du duc d'Albe, le 9 avril 1568, fut pendu, devant la maison échevinale de Lille, un nommé Jacques Six, de Baisieux, pour avoir pris part au pillage des églises, quoiqu'à la solde de Sa Majesté.

Rien ne nous confirme que le village ait assisté aux stupides et fanatiques déprédations des Gueux. Il est certain néanmoins que quelques habitants s'étaient laissé entraîner aux doctrines nouvelles et aux excès que d'ignares sectaires commirent à cette occasion. Nous lisons en effet dans un manuscrit de l'abbaye de Loos, que ceux qui oubliaient ce qu'ils devaient à la croyance de leurs pères, ne prenaient pas souci non plus de la fidélité envers leur patrie.

En 1581, le prince d'Orange intriguait pour s'emparer de Lille par les intelligences qu'il y entretenait. Déjà plusieurs traîtres avaient essayé sans succès de livrer la ville par trahison. Leur tentative n'avait abouti qu'à les mener à une mort infâmante. Adrien Leplat, marchand épicier, et Bettremieu Mullier, censier d'Escamain à Baisieux, qui avaient eu grande part au pillage des églises, furent pendus tous deux à Lille pour avoir tramé une pareille conspiration.

Les biens de ces traîtres avaient été confisqués par leur sentence; mais ceux qui étaient situés dans la châtellenie de Lille furent rendus à leurs veuves et enfants, en vertu du privilège qu'a la châtellenie de Lille que les biens y situés ne peuvent être confisqués pour aucun crime, même de lèse majesté divine et humaine. En 1644, le 11 mai, cinq régiments espagnols et trois régiments d'autres nations et les troupes des garnisons de Grammont, Audenarde, Aloste, Tournai, quittèrent cette dernière ville où ils étaient réunis pour aller mettre le siège devant Armentières occupé par les Français, ils vinrent se rafraîchir à Baisieux sans

(1) Pasquier. *Journal*.

Digitized by Google

faire grand dommage ; le lendemain, une armée plus nombreuse, sous le commandement du baron de Becq, fit encore une halte dans notre village.

Passons sur ces faits pour arriver au règne de Louis XIV, ce roi dont le trône dura si longtemps et fut illuminé de tant de gloire et attristé de tant de revers.

Non loin de Baisieux, au bas Frez, il y eut une de ces luttes inhumaines qui portent le nom de *duel*. J'en emprunte le récit à un véridique historien [1]. « Les principaux maîtres d'armes de Lille et de Tournai s'étant assemblés par un rendez-vous à Maison-Celle, à une lieue et demie de Lille, sur le chemin de Tournai, pour se divertir ensemble comme confrères, la scélérate envie leur prit de faire une partie d'escrime à outrance de cinq d'une ville contre cinq de l'autre, qui fut assignée aux bas Prés de Baisieux, au milieu de ces deux villes, à jour et heure marqués. Ils y furent avec leurs témoins et se battirent près d'une demi-heure.

« Les paysans du quartier, étant informés de la défaite, accoururent avec des fourches et des fléaux ; on sonna le tocsin ; enfin les combattants se séparèrent ; de dix, sept dont quelques-uns étaient blessés se retirèrent, et trois demeurèrent sur le carreau. »

Ceci se passait en 1709, un peu après l'admirable capitulation de Boufflers à Lille.

En 1712, les armées réunies de l'Angleterre et de l'empire campèrent sur le territoire de Baisieux pendant trois ou quatre mois. Elles y attendaient l'ouverture de cette campagne où la France subit tant de caprices de la fortune et conquit tant de gloire.

C'est encore dans ses environs et comme prélude à cette guerre gigantesque que le prince Eugène de Savoie, commandant en chef des armées alliées, passa en revue ses innombrables bataillons.

Laissons Louis XIV s'endormir dans la tristesse, les regrets, et les consolations de Denain. Oublions que le léger Louis XV prit ce grave héritage comme un domaine de plaisirs. Il en coûtera assez à Louis XVI pour expier les fautes et les légèretés du

(1) Foutrain. *Histoire de Tournai.*

Digitized by Google

dernier règne. Un esprit inconnu et remuant travaillait alors la France intelligente. Des principes étrangers étaient mis en avant et rencontraient des adeptes dociles et fascinés. Qui dira ces temps d'ébullition morale et de sombre fanastisme politique. La révolution épouvanta l'Europe et appela sur notre pays les horreurs de la guerre.

Nous ne pouvons pas oublier le village de Baisieux dans ces temps de calamité. Un fait douloureux s'y rattache, nous allons le raconter.

Pas de Baisieux. — A de pareilles époques, il n'est pas rare de voir se produire parmi des actions d'héroïsme, d'autres actes, qui commandent le regret. Du nombre de ces derniers est le *Pas de Baisieux,* funèbre épisode de l'histoire de l'arrondissement de Lille.

Les Autrichiens s'étaient portés vers Tournai. Une tentative sur ce point fut concertée. Le jeudi 26 avril 1792, un régiment de cuirassiers vint à Lille ; le lendemain, il fut suivi du régiment d'Orléans. La nuit du 28, quatre autres régiments de cavalerie et trois régiments d'infanterie avec six pièces de canon se dirigèrent sur Tournai.

Le général Théobald Dillon, commandant l'expédition, partit le 28, à 9 heures, pour ordonner les mouvements. La foule l'accompagna de ses vœux et de ses applaudissements. Que son retour devait être différent, et combien il est vrai de dire que la roche Tarpéïenne est près du Capitole !

Le Maréchal de Rochambeau, commandant supérieur, avait donné des instructions précises. Dillon ne devait pas engager d'affaire avec les ennemis, ni se compromettre vis-à-vis de forces supérieures, dans le cas où la garnison de Tournai, considérablement renforcée, viendrait à sa rencontre : au contraire, le général avait ordre d'occuper la place, si l'ennemi avait évacué la ville.

L'avant-garde était conduite par Valabris, adjudant-général, et le centre par Dechaumont ; l'arrière-garde avait deux escadrons ; cinquante chasseurs précédaient la colonne.

Arrivé à Ascq, le général fait faire halte et donne le com-

Digitized by Google

mandement des grenadiers au brave Ruault, colonel du 56e; à une heure du matin, la colonne touchait au village de Baisieux. Nouvelle halte. Berthois et Valabris se portent en avant pour reconnaître la position des cinquante chasseurs et recueillir des renseignements sur les postes ennemis. Dillon se joint à eux: il apprend que la garnison de Tournai est sortie, la veille, du côté de Lille, et que la barrière à l'entrée du territoire des Autrichiens est occupée par leurs troupes.

Il était trois heures. Les grenadiers enlèvent la barrière. Un trompette envoyé par le général porte au poste ennemi la déclaration de guerre. Aussitôt une escarmouche s'engage, dans laquelle l'avantage est à nous. Ce succès encourage les Français. Malheureusement, le poste autrichien reçoit des renforts, ce qui force Dillon à prendre d'autres mesures. Sur ces entrefaites il apprend que la garnison de Tournai marche sur lui avec des forces supérieures.

Dillon communique alors les ordres qu'il a reçus de Rochambeau, et la colonne fait un mouvement rétrograde. Les manœuvres se font d'abord avec régularité, mais bientôt le désarroi se met dans quelques escadrons. Des coups de canon tirés par l'ennemi jettent la panique parmi les cavaliers qui, au lieu de se replier lentement et en bon ordre, se précipitent et communiquent cette funeste impulsion à l'arrière garde. Dès lors, déroute générale. Le corps d'armée se jette sur la chaussée, abandonnant ses bagages et les charrettes.

Dillon fait ce qu'il peut pour calmer la précipitation de ses troupes et les rallier. Au plus beau de ces inutiles efforts, des cris se font entendre. La crainte de trahison était partout. Un des fuyards tire un coup de pistolet et blesse le général à la cuisse et à la figure. Un autre assassin ajuste l'aide de camp. A cette vue, le soupçon se change en certitude, et l'on entend le cri de: Sauve qui peut!

Vers dix heures, quatre dragons arrivent à Lille, bride abattue; ils s'écrient que tout est perdu. L'armée était mise en pièces; le général les a trahis et menés à la boucherie. La mauvaise nouvelle se répandit avec une incroyable rapidité. De tous côtés on entend retentir: Aux armes, les Autrichiens sont à la porte!!

Digitized by Google

Les commentaires vont leur train ; le peuple se répand dans les rues et s'agite en sens divers. Les faux bruits se propagent. Bientôt, épris de terreur et de colère, les citoyens s'assemblent et se portent sur les ouvrages de la défense. Les cuirassiers commencent à rentrer en foule et en grand désordre. A mesure que les fuyards rentraient, c'était, de leur part, des cris de trahison ! à bas l'aristocrate ! à la lanterne ! ! Le peuple fait chorus.

C'est au moment de la ducasse de Fives ; les promeneurs effrayés par les cris et le nombre des fuyards qui va toujours augmentant, se retirent en désordre dans la ville, où déjà l'on voyait arriver les paysans avec leurs meubles. Les menaces de mort se font entendre de toutes parts contre le traître ; les armes à feu sont prêtes, les passions bouillonnent.

Cependant, le général Dillon, blessé, se dirigeait seul à cheval vers Cysoing, dans l'intention de se faire transporter à Orchies. Entré dans la cabane d'un paysan, il lui acheta un peu d'eau-de-vie pour laver le sang qui lui couvrait la figure. Se trouvant mal, il demanda un prêtre pour se confesser. Les paysans soupçonneux s'opposèrent à l'entrevue que l'abbé Desbonnets voulait avoir avec le malade. Bientôt les soupçons des habitants prirent de la consistance. Ils résolurent d'arrêter celui qu'ils considéraient comme un perfide. C'est ainsi que le malheureux officier général fut forcé de prendre la route de Lille dans un cabriolet escorté par cinq cavaliers.

Il était midi. A cent pas de la porte, Berthois, aide-de-camp de Dillon, revenait malgré sa blessure et ses souffrances. Aux cris de trahison ! qui se font entendre, un cuirassier lui assène un coup de sabre sur la tête ; un autre lui tire un coup de pistolet à travers la poitrine. Sans écouter les protestations de la victime, on l'achève, on le précipite par terre, on le hisse par le pied à la lanterne. Ainsi suspendu, il devient le point de mire des fuyards. Il reçut ainsi plus de vingt coups de feu.

La vue du sang excite l'irritation de la foule. Trois prisonniers sont immolés, et leurs corps avec le cadavre défiguré de Berthois sont jetés dans une brouette. Mais, la grande préoccupation était de tirer vengeance du perfide Dillon. Il franchissait la porte

Digitized by Google

dans son cabriolet, sans chapeau, pâle mais calme. Quatre cavaliers l'escortaient. A peine s'est-il avancé dans la rue que cent baïonnettes se dirigent vers lui. Les cavaliers de gauche essaient de les détourner avec leurs épées. Pendant quelques instants, il y eut une sorte de résistance. Le conducteur effrayé, s'échappa, laissant son cheval se débattre dans la foule. En ce moment, un coup de fusil se fait entendre...., le général reste sans mouvement..... il n'était plus. A peine cet infortuné a-t-il reçu le coup mortel, qu'on tire du cabriolet le cadavre. On le jette à terre, on le foule aux pieds, on le martelle à coup de crosse et de canon de fusil : on le transperce à coups de baïonnettes, et, avec une fureur telle, qu'elles se plient sur les pierres et se tordent dans les interstices des pavés. On le traîne à la lanterne ; il y éprouve le sort de Berthois. Mais c'était trop peu pour la rage populaire. On l'amène de nouveau à terre ; on lui lie une corde à la jambe ; on le traîne par les rues. Chacun de le frapper, de lui asséner des coups de talon ; triste spectacle ! la jambe tirée se détache du tronc, on pousse des cris féroces. Ce lambeau sanglant et meurtri est traîné jusqu'à la citadelle, où l'on finit par le jeter dans les fossés. Ce débris humain resta là longtemps et l'on ne sait ce qu'il devint.

Tout n'était pas fini. Les restes souillés et méconnaissables du malheureux Dillon furent jetés sur un bûcher. Une scène de Cannibales s'en suivit. Un homme, faut-il lui donner ce nom? un homme ouvrit la poitrine de la victime, en arracha le cœur, en exprima le sang, et le porta à ses dents ! Et cependant, des soldats, les armes à la main, dansaient autour du foyer, faisant des contorsions, des bouffonneries, des quolibets atroces. Quelques femmes, saisies d'un délire subit, coururent se mêler à cette orgie sans nom et portèrent convulsivement à leur bouche les lambeaux noircis ou brûlés de cette chair. La Providence réservait une terrible punition à ces furies. L'on en montra longtemps une qui vécut toujours dans une profonde et hideuse misère. La Convention s'émut au récit de ces horribles scènes. Le père de la victime demanda vengeance. Une procédure fut dirigée contre les assassins, et la justice humaine infligea une exemplaire expiation aux hommes pervers et abrutis qui, oublieux de ce que l'on

Digitized by Google

doit à ses semblables, avaient transgressé les règles les plus vulgaires de l'humanité.

ARCHÉOLOGIE. — Dans l'église, on voyait la pierre tumulaire de Jean de Thieffries, mort en 1509, représentant, au trait, un chevalier couché et armé de toutes pièces, les mains jointes, et ayant une levrette à ses pieds; avec cette inscription :

> De soubz ceste lame gist Jan de Tieffries, qui trespassa le XXIV^e^ jour du mois de march, l'an mil chincq cens et IX, le jour du vendredi saint. Priiés Dieu pour son âme.

On lisait sur la plus petite cloche, en lettres gothiques d'une très-jolie forme, l'inscription suivante :

> Anna est nomen; Maria Matier de Malines me fecit anno Domini M CCCC LXXXII.

Ce qui signifie : « J'ai nom Anna; Marie Matier de Malines, m'a fondue l'an du Seigneur 1482 »; puis une rosace, une fleur de lys et une croix.

L'autre cloche, plus grande, offre les armes du prince de Soubise, avec cette inscription :

> Charles de Rohan, prince de Soubise, seigneur ce lieu, etc.; Messire Eugène-Marie Engillard, chevalier, seigneur des Wattines, etc.; bailly général. Je suis nommée Louis-Ernest-Joseph, par Jacques-François Leplat, échevin, et Marie-Anne-Joseph Lescroart, l'an M DCC LXI (1761), sous le pastorat de maître J.-B. Despatures; François Desbonnet, lieutenant. Fondue par Denis-Joseph Vandale, de Tournai.

On voit encore à Baisieux : le château et la ferme d'Ogimont, le château et la ferme d'Escamin, et, près de là, cette belle et grande ferme sur le frontispice de laquelle on lit : *Ferme des Chartreux*. Ce souvenir historique, si intelligemment rappelé, nous indique que cette propriété appartenait autrefois à l'abbaye des Chartreux, fondée en 1375, près Tournai, par Jean Werchin, sénéchal du Hainaut, et qui disparut dans la tourmente révolutionnaire.

Digitized by Google

Ces fermes et ces châteaux ont été visités, au XV^e^ siècle, par la garnison de Tournai, au XVI^e^ siècle, par les Anglais, les Hennuyers, les Espagnols et les Gueux, qui y firent *merveilleux dommage*, dit le chroniqueur; et enfin, en 1794, par les détachements de l'armée du général de Cobourg, du duc d'Yorck et du général Kincki, quand ces stipendiés des ennemis de la patrie furent refoulés au-delà de nos frontières.

Digitized by Google

BAUVIN.

Bauvin est du canton de Seclin, dont il est éloigné de treize kilomètres, et à vingt-quatre kilomètres de Lille, sur la route de Seclin à La Bassée, à la jonction du canal de La Bassée à la Haute-Deûle, dépend du bureau de poste de Carvin. Il existe dans ce village une fosse aux charbons, une fabrique de sucre, une école de garçons dirigée par un instituteur laïque, une école communale de filles dirigée par une institutrice laïque, et une église catholique desservie par un curé.

La population totale est de 1,907 habitants, dont 1,900 français et 7 étrangers; 1,899 catholiques, 8 dissidents.

Hameau : Saint-Martin.

Les armoiries sont : d'azur à six étoiles, 3, 2, 1.

HISTOIRE.— Aux confins de la Flandre et de l'Artois, le long de plusieurs ruisseaux qui traversent ces quartiers, il s'est formé anciennement plusieurs grands marais, qui se partagèrent en deux à Bauvin. Celui de l'arrondissement de Lille forme une sorte de golfe d'une grande profondeur, et de trois lieues d'étendue.

La pêche étant dans les temps anciens la ressource à peu près unique des premiers indigènes, ils ne tardèrent pas à élever des chaumières composées de terre glaise, de branchages et de roseaux, produits naturels de ces contrées aquatiques.

Digitized by Google

C'est une de ces habitations que M. Rigaux a trouvée dans les marais d'Houplin et qu'on nomme palafites.

Ces huttes dispersées se rapprochèrent aussitôt que les incommodités et les dangers de l'isolement se firent sentir.

Tel fut le premier pas vers la vie sociale [1]. Et telle fut la naissance de *Balvin* dont on a fait plus tard *Bauvin*.

Les cartulaires de Saint-Vaast lui donnent invariablement la première dénomination.

A partir de 1142, il est question de ce village dans les titres énumérant les domaines de ladite abbaye.

Une charte de Philippe, Comte de Flandre et de Vermandois, avoué de Saint-Vaast d'Arras, *actum in vepâ in cappellâ*, de l'an de l'incarnation 1177, établit que les moulins de Bauvin et d'Annœullin appartiennent à l'abbaye de Saint-Vaast.

Ainsi pour la juridiction ordinaire, Bauvin ressortissait de Saint-Vaast d'Arras; sous le rapport des finances il était soumis à la châtellenie de Lille, dont les aides avaient le droit d'y fixer l'assiette des impôts.

De cette double juridiction naquit un conflit qui, commencé en 1449, ne se termina que 220 ans après (1669).

Déjà en 1220, le châtelain de Roger, dans une charte du mois de mai, assigne à Bauvin une loi particulière. Ce dignitaire, pour satisfaire à ses aspirations pieuses remit à l'abbaye de Saint-Vaast et aux habitants dudit village, toutes les exactions et corvées de chariots, charrettes, chevaux et hommes de pied que lui et ses prédécesseurs pourraient avoir perçus, et qui, d'après son aveu, furent exigées injustement.

Grâce aux marais qui forment comme une barrière naturelle contre la marche des armées, Bauvin n'eut pas à souffrir des désastres provenant de la guerre avant 1303.

Alors les Flamands venaient de remporter à Courtrai, sur Robert d'Artois et la noblesse française, le sanglant succès que l'histoire a baptisé du nom de : *Journée des Éperons*. Enivrés de cet avantage inappréciable, ils se portèrent sur les limites de l'Artois, et y commirent de nombreux excès. Harnes et Hénin-Liétard furent

(1) De Marquette. *Histoire du Comté de Harnes*.

Digitized by Google

mis à sac, tandis que Bauvin payait son voisinage par la désastreuse visite des fourrageurs.

Les troupes de Louis XI passèrent par Bauvin, ou du moins les maraudeurs s'y répandirent, quand ce roi alla prendre Arras en 1479, pour se consoler de l'échec que lui avaient infligé les Lillois, devant leur ville.

Au commencement du seizième siècle (1500), la peste se montra à son tour. Les marais de Bauvin contribuèrent pour beaucoup à la propager dans la localité. Après les hommes, les bêtes furent frappées par une épizootie, maladie ruineuse pour les cultivateurs, puisqu'elle les priva de leurs plus utiles et de leurs plus productifs auxiliaires.

Les troubles religieux qui, sous le règne de Charles-Quint menacèrent à la fois l'autel et le trône, ne furent pas sans retentissement à Bauvin.

Vers le même temps, un personnage très-influent était seigneur du village. L'on sait que la Toison d'or, ordre de chevalerie institué par Philippe le Bon, notre Comte, ne s'accordait qu'à des services signalés et à des hommes d'une grande et illustre race.

Aussi nous citons comme un fait intéressant pour la localité, la note suivante extraite d'un manuscrit :

« Messire Adrien de Croy, Comte du Saint Empire, seigneur de Bauvin, chevalier de l'ordre de la Toison d'or, grand maître d'hôtel de l'empereur Charles-Quint et maréchal de ses armées, fut nommé gouverneur de Lille par lettres données en la cité impériale de Ratisbonne l'an 1532. Le roi de France, à cette époque, était François 1er, et ledit empereur Charles-Quint était Comte de Flandre, troisième de ce nom. Ce vaillant général mourut l'an 1553, pendant le siège de Thérouanne que les Français défendaient, comme si le ciel eût voulu que sa mort fût le présage de l'entière destruction de cette ancienne et fameuse ville, qui arriva la même année 1553, comme le témoigne la chronique suivante en parlant des Morins dont Thérouanne était la capitale. Deleti Morini. *Les Morins sont exterminés.* »

Pendant environ quarante années, la vieille commune jouit d'un repos inaltérable sous le sceptre paternel des archiducs.

Digitized by Google

Si nous nous arrêtons au siège de Lille et à la conquête de la Flandre par Louis XIV, c'est que ce puissant monarque s'occupa de Bauvin, lors de la paix des Pyrénées. Le village, par ce traité célèbre, avait été dévolu à l'Artois, sans doute à cause de sa proximité des limites anciennes. Mais les habitants protestèrent contre le changement. Le roi, qui d'ailleurs n'y voyait pas d'inconvénients, le rendit à la châtellenie de Lille, le 18 avril 1669.

La Deule. — C'est à Bauvin que la Deûle fait son entrée dans la châtellenie de Lille. Sans avoir la prétention de fixer le lieu de sa source, question qui est aussi obscure que le fut jadis celle des sources du Nil, nous devons une mention à ce courant d'eau nourricier.

La Deûle tire son nom du celtique *Dol*, d'où l'allemand *Dall*, et le mot de basse latinité *Dola*. Tout cela désigne le terrain propre au pâturage au milieu duquel coule cette rivière. Sa source n'a jamais été connue. On n'est même pas d'accord sur l'endroit où elle commence à prendre son nom. Il paraît qu'elle était anciennement formée des eaux d'une grande quantité de marais qu'elle traverse et qui ont leur pente vers Lille. Dans la suite, les dessèchements firent reconnaître qu'elle tirait ses premières eaux du ruisseau de Souchez, ainsi nommé d'un village à deux lieues de Lens, où se réunissaient deux courants d'eau.

Un châtelain de Lille l'avait déjà rendue navigable en partie, quand Louis XIV en fit élargir le lit et la joignit par un canal à la Scarpe, au midi et sous le canon du fort de ce même nom. Ce canal joint la Deûle à la hauteur de Courrières, et tire ses eaux de la Scarpe, de l'Escrebieux à gauche, et de quelques ruisseaux à droite.

La Deûle reçoit, à gauche, les eaux du canal de La Bassée et porte le nom de Haute-Deûle jusqu'à Lille et fait une chûte de huit à dix pieds; elle prend alors le nom de Basse-Deûle.

Nous savons tous pourquoi Louis XIV s'intéressa à ce courant d'eau. Il avait conquis la Flandre; il devait la perdre pour quelque temps.

Les armées alliées, victorieuses de Boufflers, à Lille, en 1709,

Digitized by Google

menaçaient la puissance du vieux monarque qui avait fait pendant un demi-siècle la loi à l'Europe. Un malheur plus inévitable et plus prochain encore éprouva les cultivateurs de la localité. L'on eût dit que toutes les glaces du pôle nord s'etaient donné rendez-vous dans notre contrée, pendant l'hiver de 1709. Il gela pire qu'à pierre fendre. Quelle fut la désolation des habitants quand les marais dont ils tiraient l'alimentation de leurs foyers ne présentèrent plus qu'une face aussi rigide que le marbre. Tout manqua à la fois ; la terre perdit sa fécondité, les arbres leurs forces productrices, la belle saison ses espérances. L'on mourut de faim après avoir failli succomber au froid.

En l'année 1741, sous le règne de Louis XV, une décision intervint qui intéressa au plus haut point les Bauvinois. Les marais étaient indivis avec ceux d'Annœullin, Provin et Allennes. Ils furent alors répartis entre les communes. Chaque habitant eut l'autorisation d'y faire des tourbes.

Plus tard, sous Louis XVI, cette question fut encore plus spécialement réglementée. Des lettres-patentes du 27 mars 1777 en fixèrent la jouissance et la distribution par chaque village.

Enfin, en 1791, chaque habitant, moyennant certaines conditions d'admissibilité, devint occupeur.

Nous entrons dans cette ère nouvelle et formidable qui restera immortelle sous le nom de Révolution Française. Plus d'abbayes, plus de châtelains avoués, plus de loi particulière. Tout cela disparut dans le tourbillon des réformes violentes ou rationnelles, comme un chêne, antique honneur de la forêt, est déraciné par l'ouragan, ou comme un vieux rocher, par un jour d'invincible tempête, s'effondre dans l'abîme des mers.

NOTABILITÉS. — Un manuscrit de l'abbaye de Loos relate que la grosse cloche de l'église de Erquinghem-le-Sec portait l'inscription suivante :

Denise suis nommée et baptisée
Par Dom Denis, surnommé de Bauvin,
Abbé de Loos, icelle même année,
Que Bourbon prit Pape et Rome en butin.

Digitized by Google

Cette inscription nous révèle un homme marquant. D'abord lorsqu'on songe à l'influence marquée que les abbés de Loos exercèrent sur les plus grandes affaires de leur temps, l'on ne peut douter que Denis, de Bauvin, ne fut un personnage remarquable. En second lieu, l'inscription de la cloche prouve qu'il se distingua par sa libéralité envers l'Église. Quant à la date, chacun sait que le connétable de Bourbon, oublieux de ses devoirs de prince du sang, de français et de chrétien, abandonna François Ier, pour servir Charles-Quint. Il s'empara de Rome et de la personne du Saint-Père, l'an 1515.

Digitized by Google

BEAUCAMPS.

Beaucamps, village essentiellement agricole du canton et à six kilomètre d'Haubourdin, à treize kilomètres de Lille, sur la route de grande communication de Fournes à Lomme, dépend de la poste de Fournes. Il existe dans cette commune une école et un pensionnat de garçons dirigés par les Frères Maristes, une école et un pensionnat de Filles dirigés par les Sœurs de l'Enfant-Jésus, et une église desservie par un curé.

La population totale est de 1,121 habitants, dont 1,039 français et 82 étrangers; tous catholiques.

Les hameaux sont : la Brulle, le Fresnoy.

Le seigneur de Beaucamps portait pour armoiries : d'argent à l'écu de gueules, accompagné de huit perroquets de sinople.

Beaucamps, dans une carte géographique qui date du VII^e^ siècle, était écrit en lettres majuscules, comme une sorte de principauté, à côté de Lille, Menin, Lillers, Cassel, en trois mots : *Buls-camp-velt*, champ aux combats de taureaux.

HISTOIRE. — L'histoire a donné à Beaucamps une auréole de sainte hospitalité. Un illustre persécuté, un futur confesseur de la foi, y vint un jour chercher le calme de la solitude, et l'oubli des ingratitudes et du mauvais vouloir d'un roi puissant.

Becket, archevêque de Cantorbéry en Angleterre, après avoir été un courtisan souple et adroit, était devenu un prélat tout

Digitized by Google

attaché à ses devoirs. Il osa résister aux envahissements d'Edouard, le monarque anglais. L'exil et les persécutions furent le prix de la constance de l'archevêque, en attendant que des mains sacrilèges le frappassent au pied même des saints autels. Une chapelle dédiée à Saint-Thomas de Cantorbéry a perpétué le souvenir de son séjour à Beaucamps, et longtemps les pèlerins y virent une tasse de bois qu'on dit lui avoir servi pour boire [1].

Ce petit vase est en bois d'une espèce inconnue, il est tourné, très mince, et très léger, il a la forme d'une patère.

D'après Buzelin, qui a latinisé tous les noms des villages de la châtellenie, Beaucamps, Bellocampus était connu au milieu du XV^e^ siècle. Nous avons vu qu'il peut revendiquer une plus respectable antiquité.

En 1553, les doctrines nouvelles avaient enfanté des désordres dans notre belle Flandre. Les Gueux, dont les premières tendances toutes politiques, avaient changé de direction, les Gueux, dis-je, devenus des bandits forcenés, promenaient leurs ravages dans les villes et les campagnes de la châtellenie. Placée non loin de la route qui conduit d'Armentières à la Bassée, la petite commune ne put échapper à l'action des péripéties qui agitèrent ces deux centres plus importants. Voyons d'abord sa constitution intérieure, nous étudierons ensuite ses relations forcées avec les malheurs des temps.

Le village faisait partie de la châtellenie de Lille et du diocèse de Tournai. La cure en était alors à la nomination du recteur des Jésuites de cette ville, comme prieur d'Englos, qui avait deux gerbes dans la dîme.

On y trouvait deux fiefs : en voici la preuve.

Simon Verdière, procureur du noble seigneur Guillaume de Mol, tuteur et administrateur commis au bien de René de Mol, seigneur d'Escobecque, dénombre, le 27 Août 1615, un fief et noble tenement, nommé la seigneurie de Beaurepaire, qui est un fief en l'air, s'étendant en la paroisse de Beaucamps. Le même fait à la même date le dénombrement d'un fief dit la seigneurie des francs-alleux, fief en l'air s'étendant aussi à la susdite paroisse. Avant la révolution, M. le Comte de Coupignies en était sei-

(1) Legroux. *Gallo Flandria.*

Digitized by Google

gneur. Beaucamps avait pour patron de son église l'apôtre Saint-Pierre.

Le village ne fut pas épargné par les maraudeurs du Maréchal de Gassion, alors qu'ils voulaient prendre Armentières en 1645, avec l'aide de son collègue de Rantzau ; l'année suivante l'archiduc Léopold reprit la ville, et ses soldats se montrèrent aussi peu modérés que les Français.

Pendant les guerres de Louis XIV contre la Flandre, en 1667, Beaucamps vit passer les troupes des deux partis.

Mais des épreuves plus pénibles lui étaient réservées pour l'année 1708. Le roi de France, vaincu et humilié, n'avait pu empêcher les forces alliées de reprendre la capitale du Nord. Boufflers, gouverneur de Lille, s'acquit une immortelle renommée, en défendant pied à pied les murs confiés à sa loyauté et à sa vaillance.

Pendant ce temps, les souffrances étaient indicibles dans les campagnes. Les paysans, exposés sans cesse au maraudage, comprenaient que ni forts, ni châteaux, ni monastères ni églises même ne les mettaient à l'abri des fureurs d'une soldatesque affamée. Ils mirent donc leurs blés en sureté sous terre. Cette mesure fut bientôt connue; les soldats pénétraient dans les jardins et les campagnes, et sondaient les cachettes avec le fer ou les pieds de leurs chevaux. Comme ces perquisitions se renouvelaient quotidiennement, peu de grains échappèrent et purent rester dans les trous.

Pour compléter le mal la disette se faisait vivement sentir dans l'armée assiégeante, parceque les français coupaient toute communication depuis Tournai jusqu'à Gand. Les officiers, voyant cet état de choses, laissaient assez de latitude aux maraudeurs, qui abusaient de la permission et se livraient à des excès presque toujours impunis.

Notre malheureux village se ressentit longtemps des pertes qu'il essuya alors en céréales, en bestiaux et en meubles.

Loin de pouvoir réparer tant d'avaries, les cultivateurs trouvèrent une ruine quasi-complète, dans les rigueurs incroyables et inouïes de l'hiver de 1709. La température devint si basse ou si variable que la terre fut frappée de stérilité. L'espérance des

Digitized by Google

moissons s'évanouit, et les populations furent dévorées par la faim, plus cruelle que tout le reste.

Il s'en suivit une période de tristesse qui assombrit la fin du règne de Louis XIV, qui n'eut plus qu'un éclair de joie à Denain. Sous son petit-fils Louis XV, le pays fut ravagé par des épidémies et des épizooties qui frappaient au cœur les gens de la campagne. L'ancien asile de Saint-Thomas de Cantorbéry dut entendre raconter que la royauté et la foi couraient des périls égaux, et qu'un grand changement s'opérait sous le nom de révolution française.

La guerre reparaissait sur les frontières, avec tous les peuples de l'Europe pour ennemis. Un nouveau siège de Lille appela de nouvelles troupes partout. Heureusement pour la France, le courage de ses enfants fut à la hauteur de ses dangers, et ses armées commencèrent cette série de victoires épiques, dont le souvenir console de récents désastres.

Digitized by Google

BERSÉE.

Bersée, village du canton et à cinq kilomètres de Pont-à-Marcq, et à dix-neuf kilomètres de Lille, sur la route nationale de Lille à Douai. Centre de la production de la graine de betterave, dont on fait un commerce très-important. L'élevage des bestiaux s'y pratique en grand. Il dépend de la poste de Pont-à-Marcq. Il existe une école communale de garçons dirigée par un instituteur laïque, et une école de filles dirigée par les Dames de la Sainte-Union, et une église desservie par un curé.

La population totale est de 1,834 habitants, dont 1,757 français et 77 étrangers; tous catholiques.

Les hameaux sont : le Pavé, Poissonnerie, Vemie, le Boujeon, la Grande-Rue, Wattines, le Bav, Hargini, Cardonnerie, le Nouveau-Monde, le Bon Laurier, la Broderie.

Les armoiries de Montmorency sont : d'or à la croix de gueules, cantonné de seize alérions d'azur, quatre dans chaque canton, avec cette légende : « Au premier (chevalier chrétien sous entendu) Dieu est aide. » Sur le haut se lit le mot APLANOS, sans doute le cri de guerre des Montmorency.

Bersée vient probablement du mot *Bersellæ*, *berceau, abri, rendez-vous de chasse.*

HISTOIRE. — A gauche du bourg historique de Mons-en-Pévèle, sur la lisière de l'ancienne châtellenie d'Orchies, et non loin de la route de Douai, s'élève un clocher à l'allure imposante. Une église de belle et intelligente construction, et un

Digitized by Google

presbytère d'architecture remarquable indiquent un village florissant depuis bien des années. Dans les vergers, lors de la saison des fruits, des arbres inclinent leurs branches chargées de cerises rubicondes, comme pour inviter le passant à les cueillir. Cette localité agréable s'appelle Bersée, dont nous avons essayé l'étymologie.

Le nœud gordien des destinées de trois grands états avait été tranché sur le champ de bataille de Bouvines (1214) (1) tandis que Bersée n'avait pas encore donné signe d'existence à l'histoire. Il fit son apparition dans nos annales en 1223, comme le constate un cartulaire de l'abbaye de Bourbourg; mais principalement en 1229, lorsque la comtesse Jeanne, l'épouse de Ferrand si bien enferré par Philippe Auguste, accorda la dîme du village au monastère de Marquette (2). Elle appartenait auparavant à Gilles de Quesnoy, chevalier, et à Sara, sa femme (3).

Ferrand sortit du Louvre, Jeanne laissa le comté de Flandre à sa sœur Marguerite qui, à son tour, le légua à son fils Guy de Dampierre.

En ce temps là, sur le territoire de Bersée et celui de Cappelle il y avait un fief appelé Wattines. Ce fief donna son nom à une famille devenue illustre par ses richesses et sa renommée. Un de ses membres, Jean de Wattines périt en 1282 dans une rixe qui éclata à Douai, dans l'enclos de la maison du Temple, entre lui et le maître de cette maison.

Dans l'inventaire des titres de la trésorerie des chartes du Hainaut à Mons, nous trouvons une reconnaissance en français et en parchemin, et scellée des sceaux en cire brune de Bastien, sire de Bersée, par laquelle ledit seigneur de Bersée constate avoir repris en fief, du comte de Hainaut, environ 43 bonniers de terre labourables, bois et prairie, lesquels il tenait auparavant en franc alleu; cette reconnaissance porte : samedi, après la Saint-Georges 1337.

Mais les plus célèbres seigneurs de Bersée furent les Montmorency, qui devinrent également seigneur de Wattines, de Capelle en Pévèle, de Roupy, Nomain et autres lieux.

Bersée appartenait d'abord à Annette de Vendegies qui se

(1) Voir Bouvines. — (2) Cartulaire de Marquette. — (3) Mirœus. *Notitia*.

Digitized by Google

mariant à Oger de Montmorency lui apporta le lieu seigneurial, castel et seigneurie de Bersée tenue du Castel de Forest en justice vicomtière ressortissant de Lens en Artois, et la terre et seigneurie de Wattines, sauf le moulin. Il résulte d'un ancien feuillet de papier écrit de la propre main d'Oger de Montmorency qu'il eut six enfants dont quatre sont nés au château de Bersée.

Jean de Montmorency, qui succéda à son père dans ses titres de seigneur de Bersée et Wattines, de Barly-lès-Fasseux et Capelle en Pevèle, était né à Orchies le mardi 3 mars 1488; il avait épousé Anne de Blois, et devint plus tard écuyer et premier échanson de Philippe II, archiduc d'Autriche, roi d'Espagne; il mourut l'an 1538, à l'âge de 50 ans, et fut enterré en l'église paroissiale de Saint-Étienne de Bersée, où Anne de Blois eut aussi sa sépulture; sa devise était : *trop sommes de Montmorency.*

François de Montmorency, fils unique de Jean, obtint par testament le castel, fief et terre de Wattines et Bersée, à la charge du douaire de Anne de Blois, sa mère, usufruitière des terres et castel. François de Montmorency épousa Hélène Villain, fille du seigneur de Rassenghem.

L'histoire rapporte que ce seigneur de Bersée fut fort vertueux, et soigneux d'élever ses enfants dans la crainte de Dieu; il fut commis plusieurs fois au gouvernement de Lille, Orchies et Douai durant les troubles et guerres civiles des Pays Bas.

Il mourut en son château de Bersée, l'an 1594, et fut enterré dans l'église paroissiale.

Louis de Montmorency, fils de François, avait épousé Jeanne de Saint-Omer, étant capitaine d'une compagnie d'infanterie; il s'achemina à la peu heureuse entreprise d'Ostende, où il combattit si valeureusement qu'il gagna et surprit la basse ville, mais les siens, épris de frayeur, l'abandonnèrent peu après à la merci des ennemis, qui le tuèrent, le 30 mars 1585, à l'âge de 31 ans; son corps fut jeté à la mer.

Après la mort du père du malheureux Louis de Montmorency, la seigneurie de Bersée appartint à son petit fils François de Montmorency, qui fut d'abord protonotaire puis religieux de la Compagnie de Jésus; il se démit, en faveur de son frère Jean, des comtés d'Estaires, Morbecque et de Bersée.

Digitized by Google

Jean de Montmorency était également seigneur de Fosseux et possesseur des terres de Roupy, de Nomain et du moulin de Wattines, c'est lui qui fit graver sur le portail du château de Roupy: *Montmorency premier chrétien*, et au-dessus de l'écusson: *aplanos*, et plus bas cette inscription en grosses lettres: *Jean de Montmorency, seigneur de Roupy et de Nomain, fit faire cette forteresse qui fut achevée le XXIV jour de juillet l'an MDXIII.*

Deux siècles plus tard le prince de Robecq, de la maison de Montmorency, céda la seigneurie de Bersée à M. Fiévet, de Douai, 1720.

Après le Bersée féodal, retournons au Bersée plébéien, à celui qui a souffert des malheurs, et triomphé des joies de notre bien-aimé pays.

Si Bouvines était passé inaperçu pour eux, les habitants, en revanche, assistèrent en premières loges, au drame sanglant qui se dénoua à Mons-en-Pévèle, entre Philippe le Bel et les Flamands (1304.) (1) L'un des illustres vaincus, Guillaume de Juliers, réduit à se désaltérer au pommeau de son glaive encore rouge, eût donné ce jour-là sa prévôté de Maëstricht pour avoir quelques-uns de ces fruits que nos cultivateurs prodiguent si complaisamment à chaque printemps.

Deux siècles après, en 1515, Charles-Quint apparaît avec la réforme religieuse de Luther.

A la suite des guerres et des troubles de religion suscités par les excès déplorables des Gueux et les répressions terribles de l'impitoyable duc d'Albe, dans le pays les bras manquèrent pour cultiver les terres. Les prix de tout ce qui était nécessaire à la vie étaient augmentés outre mesure. Les officiers du gouvernement établirent un maximum sur les denrées et les salaires. L'ordonnance faite à ce sujet pour Bersée donne quelques détails précieux sur les coutumes de notre village.

« Les moissonneurs qui sciaient et mettaient en meules les blés, seigles, orges, recevaient en paiement la onzième ou la dixième partie de la moisson, ceux qui moissonnaient les avoines ne pouvaient exiger que trois gerbes au cent », un tarif pour le porteur de lettres retour compris, pour les menestriers, les valets

(1) Voir Mons-en-Pevèle

Digitized by Google

de charrue, les aumônes à donner aux pauvres, avait été réglé consciencieusement.

En 1557, près du château de Montmorency à Bersée, un ancien banquier de Lucques, autrefois joueur et débauché, s'était bâti un ermitage. Vêtu de bure, un rosaire à la ceinture, il mendiait son pain de porte en porte; mais son habit était le seul élément de sainteté qu'il possédât, et il avait passé son temps à examiner les côtés faibles des environs de Douai. Au moment où les hostilités éclatèrent en Italie, entre la France et l'Espagne, l'instinct de son ancienne profession lui suggéra qu'il y avait une bonne spéculation à faire en Flandre, en mettant à profit, comme espion, les observations qu'il avait faites sous sa robe d'ermite (1). Il demanda une audience à l'amiral Coligny, alors gouverneur de Picardie, et lui exposa ses propositions. Un jour fut donc fixé pour entreprendre, sous la conduite de ce nouvel allié, de surprendre la ville de Douai, et entrer ensuite en maîtres dans la Flandre, qui devait être livrée au pillage et aux brutalités des soldats français. On choisit la nuit de l'Epiphanie, dans la pensée qu'on viendrait facilement à bout des habitants accablés par le sommeil et la bonne chère de la fête (6 janvier 1557). Le plan était bien conçu, mais ces projets devaient être contre-carrés par une femme, que la tradition n'a pas nommée, et qui était la seule, peut-être, qui connût le complot; elle court à Douai, donne l'alarme, éveille les citoyens, et empêche la réussite du projet de l'espion italien (2).

La Flandre appartenait à la France par droit de conquête, mais, en 1708, Louis XIV, affaibli par l'âge et les revers, perdit pour quelque temps ce beau fleuron de sa couronne, et à la veille de la bataille de Denain, 1713, la plus belle monarchie du monde se trouvait à deux doigts de sa perte.

Les Hollandais, pour se rendre à Mons, vinrent camper à Bersée, tandis que le prince Eugène tenait son quartier-général à Seclin. Les troupes occupaient tous les villages de l'arrondissement.

La paix rendit à la France les conquêtes perdues. Mais la mort, dont on ne triomphe pas, planait déjà sur la tête du vieux

(1) De Thou. *Histoire de France.* — (2) Lothrop. *Histoire des Provinces-Unies.*

Digitized by Google

monarque français. Un enfant, frêle et douce espérance, allait hériter du lourd fardeau d'un trône. Il fut Louis XV, c'est-à-dire, un Sardanapale moderne, qui hâta la dissolution menaçante d'une société vermoulue.

Les lauriers cueillis à Fontenoy en 1745 étaient à peine flétris, et Louis XV descendu depuis peu aux caveaux de ses ancêtres, que la révolution éclatait sur la tête de son successeur. La foudre, en tombant, n'eût pas épouvanté davantage les rois de la vieille Europe. Ils armèrent, mais durent reculer devant la fougue de nos conscrits, héros improvisés.

Les Calabres.— Cette confrérie attire chaque année une foule amie de la joie. Les membres de cette société burlesque se réunissent une fois par an à la Pentecôte. Après avoir planté une perche surmontée d'un oiselet en bois, chaque calabrais, étendu sur le dos, se munit d'un arc et d'une flèche et ajuste l'oiseau. Celui qui l'abat est proclamé roi pour l'année. Les spectateurs applaudissent au triomphe du vainqueur. Celui-ci fait les honneurs de la fête; on danse, on rit, on boit, et rarement le plaisir dégénère en licence.

ARCHÉOLOGIE.— Il y avait à Bersée un château fort; la tour de l'église, qui d'ailleurs mérite l'attention, est l'ancienne tour de ce château bâti par les Montmorency.

Le presbytère est également remarquable. Au-dessus du portail de l'église qui date de 1540, se trouvent les armes des Montmorency.

Dans l'église, on peut lire les épitaphes suivantes.

> Cy gist illustre et très-noble seigneur messire Jean de Montmorency, en son vivant chevalier, seigneur de Bersées, Wastines, Barly, Vendegies, etc., qui trépassa l'an M D XXXV.

> Cy gist noble dame Anne de Blois, en son temps épouse dudit seigneur, qui trépassa l'an M D LVIII.

Autour de l'épitaphe est écrit : *Dieu en aide au premier chrétien.* C'est la devise des Montmorency, mais sa devise particulière était : *Nous sommes trop de Montmorency.*

Digitized by Google

Le calvaire de Bersée, connu sous le nom de : *Dieu de Bersée*, était autrefois le but de nombreux pèlerinages.

NOTABILITÉS.— Outre les Montmorency, notre village a vu naître :

Jean du Joncquoy, abbé de Marchiennes, mort en 1651 ; c'était un savant théologien, vénéré à cause de ses vertus et de sa profonde piété.

Le père Platel, jésuite, mort à Douai, en 1681, auteur d'un abrégé de théologie très-apprécié.

Digitized by Google

BOIS-GRENIER.

Bois-Grenier, nouveau village du canton et à cinq kilomètres d'Armentières, et à seize kilomètres de Lille, dépend de la poste d'Armentières. On s'y occupe de la manipulation du lin. Il y existe une société de secours mutuels, une école de garçons et une école de filles dirigées par un instituteur et une institutrice laïques, et une église desservie par un curé.

La population totale est de 1,201 habitants, dont 1,123 français et 168 étrangers; tous catholiques.

Il n'y a pas d'armoiries.

HISTOIRE.—A la hauteur de la Chapelle-d'Armentières se trouve une route champêtre et qui ne manque pas de pittoresque. En la suivant, l'on rencontre quelques grosses fermes, de vieux bouleaux au tronc noueux, des champs cultivés avec amour. Bientôt l'on aboutit à un groupe de maisons, et à une église. Tout cet ensemble frappe le passant par son air de jeunesse. Le temps n'a pas mis sa teinte sur les murs; les briques sont roses, les charpentes fraîches. Vous êtes dans une commune qui n'a pas plus de vingt ans et qui s'appelle Bois-Grenier.

C'était auparavant un hameau d'Armentières érigé en village par la loi du 29 juin 1854.

Mais ce hameau a souffert, il a eu des maîtres, et son paisible

Digitized by Google

développement a été troublé par les guerres qui sont venues s'abattre sur notre pays avec une si triste prodigalité.

La nature semblait l'avoir caché comme un nid discret, à l'écart des grandes voies de communication, pour faire savourer aux habitants les charmes d'une vie retirée, innocente, en face des produits sains et fortifiants d'un terroir fertile.

Au seizième siècle, lorsque ces fous exaltés ou furieux qu'on appelait les Gueux, se préparaient à renverser les images, à profaner les autels et à semer leurs pernicieuses doctrines, ils se massèrent à Armentières.

Plus soucieux de piller que de convertir, ces nouveaux apôtres, en bandes insatiables, se répandaient dans les campagnes. Ce n'était pas chose facile aux cultivateurs que d'échapper à leur voracité; les habitants du hameau connurent donc ces visiteurs abrutis, et sentirent le poids de leur présence.

La terre de Bois-Grenier devait être assez considérable à en juger par la qualité de ceux qui en étaient les titulaires.

Nous trouvons en effet dans un manuscrit du XVI^e^ siècle qu'en 1532 la terre de Bois-Grenier avait pour seigneur Jehan Domessent. Les chartes de Lille nous apprennent que ce personnage reçut, après serment fait en halle de Lille, le 26 août 1532, la commission de lieutenant au gouverneur et souverain Bailly. Un annaliste ajoute [1] que : Antoine Varennes, écuyer, seigneur du Bois-Grenier, fut créé chevalier, en considération des services que ses parents avaient rendus au prince, par lettres du 10 d'août 1615.

Rendre service au prince n'est pas le fait du premier venu, et celui qui le peut, ne doit pas être compté pour un pauvre hère. Bien plus, le même auteur nous apprend que : Monsieur Nicolas François Bernard, dit du Bois-Grenier écuyer, sieur de Taintegies, fut créé baron, et sa terre érigée en baronie le 17 d'octobre 1661.

Taviel du Moulinel, chevalier, seigneur de Bois-Grenier, devint substitut du procureur du roi en 1699 [2]. Cette fonction, chacun le sait, conférait de grands privilèges et était alors fort prisée.

En revenant sur nos pas, c'est-à-dire à l'année 1645, nous

(1) Legroux. *Annales Gallo-Flandriæ.* — (2) Du Chambge.

Digitized by Google

apprenons dans l'histoire que les maréchaux de Gassion et de Rantzau s'emparèrent de la ville d'Armentières. Ces sortes d'exploits ont toujours sur les localités voisines une influence désastreuse. Il n'y a pas d'armées assiégeantes sans fourrageurs. Fourrager est un euphémisme pour signifier que des soldats s'emparent sans façon, et encore plus sans compensation, de tout ce qu'ils trouvent à leur convenance dans les fermes d'alentour. Bois-Grenier se vit donc pillé aussi bien que deux ans plus tard, en 1647.

L'archiduc Léopold avait repris Armentières. Le hameau, avec ses fermes éparses, fut mis encore un coup à contribution forcée.

Plus tard Louis XIV fit la conquête de la Flandre, inaugurée par la prise de Lille, en 1667. Il y eut bien des misères pour payer tant de gloire. Les troupes que le puissant monarque envoya à Dunkerque firent des visites intéressées sur la route. De plus, à cette époque, une épidémie se déclara par toute la Flandre, et l'air pur et vivifiant de la campagne ne préserva point tous les habitants du hameau du souffle de la contagion.

La fortune s'était lassée de couronner les orgueilleux caprices du grand roi de France. Les alliés revinrent dans le pays et le prince Eugène reprit Lille sur Boufflers. En attendant, de grandes souffrances étaient partout.

Il est navrant de lire le récit que fait le P. Cuvelier des déprédations auxquelles étaient exposées les campagnes.

« C'est principalement pendant le siège de la citadelle que la châtellenie de Lille et les environs de Bois-Grenier en particulier, ont beaucoup souffert, car les paysans ayant reconnu que les grains n'étaient point en sûreté, ni dans les forts ni dans les châteaux, ni dans les monastères, ni dans les églises, même avec plusieurs sauvegardes, les retirèrent pour la plupart de ces lieux et les cachèrent en terre. De quoi les soldats étant informés parcouraient tous les jours les jardins et les campagnes, sondant avec leurs épées et les pieds de leurs chevaux, les places où les grains étaient cachés. A peine se passait-il un jour sans qu'on les vît se répandre sur les champs allant faire la recherche, de sorte qu'il y a eu très-peu de ces caches aux grains qui ne fussent découvertes ; et la disette étant dans l'armée assiégeante, à cause que

Digitized by Google

celle de France bordait l'Escaut depuis Tournai jusqu'à Gand, pour empêcher les convois, les soldats avaient comme toute licence; et bien souvent, quand les officiers n'étaient pas présents, sous prétexte de fourrage, ils prenaient tout ce qu'ils pouvaient de meubles, tuaient des bestiaux qu'ils mettaient en pièces et commettaient d'autres désordres dont les généraux ne faisaient point justice [1]. »

Avec les fureurs des hommes, arrivèrent les fureurs plus indomptables de la nature. L'an 1709 doit être encadré de deuil. Jamais hiver plus rigoureux ne fut suivi d'une plus affreuse famine. La désolation, la ruine, la faim, régnaient dans ces fermes jadis si florissantes et si abondamment fournies.

Après ces calamités et le règne de Louis XV, les cultivateurs de Bois-Grenier apprirent un jour avec stupeur, qu'en France, il n'y avait plus de roi. Un mot nouveau pour eux, retentissait partout, la République; et quand ils revinrent de leur étonnement, ils entendirent ce cri sinistre: Aux armes! L'ennemi est aux frontières! La patrie est en danger!

(1) Dom Cuvelier. *Mémoires*.

Digitized by Google

BONDUES.

Bondues, village du canton sud de Tourcoing, dont il est distant de sept kilomètres, et à sept kilomètres de Lille, poste de Tourcoing, sur la route nationale de Lille à Menin, essentiellement agricole. Il existe dans cette commune une école et un pensionnat de garçons dirigés par un instituteur laïque, et une école de filles dirigée par les Dames de la Sainte-Union, une sucrerie distillerie, une église desservie par un curé et un vicaire, un hospice sous la direction des Filles de l'Enfant-Jésus, et une société de secours mutuels.

La population totale est de 3,289 habitants, dont 2,735 français et 554 étrangers; tous catholiques.

Les hameaux sont : le Pot-de-Fer, le Mont, la Paiële, le Christ, le Fort-Debout, le Coquinage, les Fermes, le Delfaut, le Bois-des-Aubeaux, la Croix, le Vert-Bois, la Vigne, les Béguines.

Les armoiries : d'or au canton de sable.

Bondues vient du mot *Bonda*, *borne*, *limite*. Bondues est en effet l'extrême limite du Ferrain et du Mélantois.

HISTOIRE. — Le bon cultivateur qui va prendre sa consommation traditionnelle au cabaret du *Pot-de-fer* ne se doute pas qu'il est assis sur les ruines d'une forteresse.

Pour repousser les attaques des peuples francs qui, maîtres de Wervick, venaient jusqu'ici exercer le pillage, on éleva au V^e^ siecle un fort appelé *le Pot-de-fer*. Ce fort avait une tour solide et élevée.

Digitized by Google

Il exista pendant sept cents ans. Ne reculons pas devant ce belliqueux souvenir, le paisible village en est tout peuplé. Ainsi, à l'extrémité du territoire de la commune, il existe un hameau qui porte le nom de Fort-de-bout. Interrogez-en les pierres. Elles répondront par le lamentable récit des fureurs qu'exerçaient en 881 les Normands, sur les belles et heureuses contrées de la Flandre.

Comme toutes les choses de ce monde, Bondues a pris un commencement.

Il donne authentiquement signe d'existence à l'occasion du célèbre tournoi d'Anchin, en 1096. Car, nous y voyons figurer, parmi les seigneurs qui prirent la croix, le vaillant Jacob de Bondues.

Lorsqu'en 1127, Burchard, assassin de Charles le Bon, détacha son serviteur vers le château de son oncle Bernard de Roubaix, pour faire demander un peu de nourriture, ce seigneur prit conseil d'un Olivier de Bondues qui déclara que le coupable devait être livré à la justice du châtelain de Lille. Ce même Olivier de Bondues est témoin dans un acte de donation fait par Thery d'Alsace à l'abbaye de Bourbourg (1).

En 1171, Gautier, évêque de Tournai, affecte l'autel de Bondues *altare de Bonduis* à l'établissement d'un vicariat dans son église cathédrale.

En 1183, Helbodon de Bondues est un des pairs de Lille en présence desquels Philippe, comte de Flandre, accorda des terres aux religieux de Loos (2).

En 1196, la reine Mathilde, comtesse de Flandre, force Roger d'Englos à s'excuser à genoux à l'abbé de Loos et en présence de ses hommes parmi lesquels on cite Gérard de Bondues (2).

En 1203, Bauduin, neuvième comte de Flandre, étant sur le point de partir pour Jérusalem, rassemble à Valenciennes pour prendre la croix avec lui tous les nobles qui devaient l'accompagner. Il ratifie en leur présence les donations qu'il avait faites à divers monastères, et l'acte déposé dans l'abbaye de Saint-Aubers rappelle un second Jacobus de Bondues, descendant de celui qui signa la charte de l'Abbaye d'Anchin.

(1) Leuridan. *Les Châtelains.* — (2) Cartulaires de Loos.

Digitized by Google

Bondues a donc le droit de revendiquer en sa faveur une antiquité que pourraient lui envier des villes opulentes.

Quand Philippe Auguste assouvissant sa vengeance, incendia la ville de Lille, ses habitants épouvantés se réfugièrent dans les bourgades voisines; le chapitre de Saint-Pierre de Lille, conduit par Allard de Bondues, alors chanoine de la collégiale, vint chercher un abri dans notre commune, emportant avec lui et ses papiers et ses trésors, (1214). Trop heureux village, s'il n'avait jamais servi que d'asile aux persécutés de la guerre!

Louis X, surnommé le Hutin, qui succédait à Philippe le Bel, avait hérité de son ambition et de sa haine pour la nationalité flamande, sans toutefois hériter de son infernal génie; aussitôt que la trève fut expirée, il descendit à son tour dans la Flandre [1], et prit position au village de Bondues. Une action décisive allait peut-être s'engager, mais, cette fois, ce fut le ciel qui vint au secours des Flamands. Une pluie torrentielle survint tout-à-coup, si intense, si prolongée, que le sol, marécageux en cet endroit, en fut détrempé de telle sorte que l'armée française se trouva embourbée et hors d'état de se mouvoir.

« C'était grande pitié et douleur [2]; car les riches destriers gisaient dans l'eau jusqu'aux arçons, et les barons et chevaliers allaient dans la fange jusqu'aux genoux et souvent se trouvaient mouillés jusqu'au nombril; les charrois sans très-grand danger ne pouvaient sortir des chemins, tant ils étaient effondrés. Et quand les gentilshommes pensaient être au sec et au repos, l'eau dégouttait de tous côtés parmi les tentes sur eux et sur leurs bagages. Comme bien pouvez entendre, le roi de France, ses princes et toute son armée étaient fort tourmentés, d'autant plus que les Flamands, qui se tenaient si près d'eux, connaissant le pays et tous les passages, se boutaient chaque jour dans le camp; et on ne les pouvait guère empêcher, car bonnement, il était impossible soit à pied, soit à cheval, de s'aider en nul sens. »

A ce fléau se joignit bientôt la famine; car toutes les provisions étaient gâtées; le roi voyait chaque jour hommes et chevaux

(1) E. Gens. *Comté de Flandre.* — (2) Manuscrit de la Bibliothèque nationale.

Digitized by Google

périr de misère et de maladie. Il fut donc contraint au départ [1] On plia tristement tentes et bagages, et chacun se mit en route comme il put. Au milieu du désordre de cette retraite, les Flamands se ruèrent dans le camp, tuèrent beaucoup de monde « et y gagnèrent tant de belles tentes, joyaux d'or, d'argent et tant de bonnes armures, que c'est merveille à penser [2]. »

A la mort de Louis de Mâle, la contrée reconnut pour souverain le duc de Bourgogne qui, pour récompense de loyaux et braves services, créa chevalier le seigneur de Bondues.

Il serait doux de pouvoir se reposer un peu sur le spectacle d'une époque prospère.

Avant d'y arriver, Bondues aura assisté à d'autres événements qui, en troublant les consciences, égaraient les esprits. Toute la Flandre recèle les souvenirs des excès que commirent les Gueux sous prétexte de religion.

D'après le manuscrit de Pasquier de la Barre, voici comment on procédait aux prêches faits à Bondues et au Vert-Bois, le 2 Juillet 1565.

« Esquelles assemblées se trouvaient grand nombre de paysans de ce quartier, armés de bastons invasibles (offensifs) fourches ferrées et aultres bastons ferrez, tels que portent ordinairement lesdis paysans; de sorte que estans les dictes assemblées sy grandes et en tel nombre de personnes, si comme de deux, trois à quatre mil, ceuls des justices soubz lesquelles icelles estaient faictes, n'avaient povoir ou faculté de les empêcher ou y remédier, suivant ce que leur était enjoinct à raison de leurs dis offices. »

Après le prêche, les Gueux emportés par leur excitation mutuelle brisèrent les statues dans l'église. Toussaint Carette rapporte : « qu'ils rompirent jusqu'au tombeau du Seigneur, firent leurs nécessités dans les fonts [3], foulèrent aux pieds le corps de Jésus-Christ, déchirèrent les livres, volèrent les ornements, faisant mille méchancetés et vilainies. Le bon chanoine ajoute qu'ils commirent une infinité d'autres maux et insolences, « si comme

(1) E. Gens. *Comté de Flandre.* — (2) Manuscrit de la Bibliothèque nationale. — (3) Toussaint Carette. *Chroniques.*

Digitized by Google

jectant le beurre de provision l'ung après l'autre, enfondrant les pièces de vin et gastant tous les autres vivres et meubles [1]. »

Tout cela avait été précédé des prédications d'un certain Cornille, maréchal vétérinaire se disant ministre de la nouvelle religion. Il parcourait le village de Bondues sous prétexte de délivrer de maléfices les animaux malades, distribuant partout des livres à l'usage des réformés.

Il est impossible de croire que quelques habitants résistèrent toujours aux sollicitations des nouveaux apôtres.

Le 15 mai 1567, Guillaume Ghesquière qui habitait d'abord Bondues [2] et alla ensuite demeurer à Armentières, fut pendu devant la maison échevinale. Son corps fut exposé aux fourches patibulaires. Il avait assisté à des prêches et avait participé au sac des églises. Willaume Leplat, cultivateur, s'était mis à la tête d'une troupe de briseurs d'images portant couronne en tête. Il s'intitulait Roi des Gueux et provoquait ceux de sa bande à l'appeler ainsi. Il subit la même peine. L'année suivante, le 10 avril, Jehan Leplat, fils de Hues Deledicque, hôtelier, fut également pendu devant la halle échevinale pour pillage dans les églises et destruction d'images et tableaux.

En 1580, un grand nombre de maisons de Bondues et l'église furent brûlées par la garnison de Menin, composée de Français et d'Écossais à la solde des Pays-Bas.

Les guerres religieuses s'étaient éteintes, mais la guerre extérieure s'était rallumée. La châtellenie de Lille fut longtemps foulée par les parties opposés qui la parcouraient les uns après les autres. Il fallait se garder des amis non moins que des ennemis.

Au mois de novembre 1654, don Juan, nommé depuis 12 ans gouverneur des Pays-Bas, voulut faire enfin son entrée dans Lille. L'armée qui l'accompagnait se répandit dans le pays, ruinant tout, démolissant les fermes et les maisons, faisant réquisition de charrois et de bestiaux. Aussi lorsqu'il fut question de la licencier, le Magistrat prévint le bailli de Bondues de faire mettre les troupeaux en lieu de sûreté [3].

(1) Toussaint Carette. *Chroniques.* — (2) Frois art. *L'Église sous la Croix.* — (3) Derode. *Histoire de Lille.*

Digitized by Google

Nous n'en avons pas fini avec le récit des misères. L'épouvantable trio, peste, guerre, famine, devait se faire connaître au malheureux village. Aussi la domination brillante de Louis XIV et le règne licencieux de Louis XV ne devaient pas cicatriser tant de plaies.

En 1720, la suette fit son apparition à Bondues et avec elle une épidémie plus délétère, le jansénisme, qui ôte à l'homme sa liberté et à Dieu sa miséricorde et sa bonté. Le curé de Bondues, Adrien Buffié, imbu des doctrines hérétiques, fut la cause de conflits entre les habitants, tellement graves qu'ils nécessitèrent l'intervention de l'autorité civile ; à la même époque un terrible incendie dévora vingt-deux maisons.

C'étaient de bien tristes avant-coureurs des jours de souffrances et d'héroisme que la révolution allait enfanter.

L'Europe coalisée devait inonder nos campagnes de ses bataillons. Trois ans durant, Bondues verra tour à tour les Autrichiens, les Saxons, les Polonais et, en 1793, les soldats de la République, qui, après avoir refoulé aux frontières les étrangers, viendront asseoir leur camp d'observation sur les hauteurs de la Croix Blanche.

C'est du quartier général de la Croix Blanche que le cynique Isoré, commissaire du gouvernement dans le Nord, écrivait ces sinistres paroles : *Nous avons tué un troupeau d'émigrés sous le moulin de Wervicq ; un seul a été envoyé à Lille, pour entretenir le service de la guillotine.*

En voyant ce calme et fertile paysage, où la terre est cultivée avec un soin si amoureux, on s'imagine difficilement que les Normands d'abord, d'autres conquérants ou ennemis ensuite, sont venus y répandre et du sang et des larmes. Espérons que ce beau village aura plus tard des annales plus pacifiques.

Seigneurs de Bondues. Quatre familles ont fourni des seigneurs à notre village. Jacobus, qui se croisa après le tournoi d'Anchin, en 1096; son dernier descendant est Bauduin de Bondues qui fut créé chevalier au siège d'Audenarde, en 1379. Vint ensuite la famille de Harnes, dont le chef fut Robert, qui trouva la mort à Azincourt, et un autre qui fut gouverneur de Lille jusqu'en 1489. Puis l'on vit les Bournonville. Les du Bosquel terminent

Digitized by Google

cette longue liste de seigneurs. Jacques du Bosqueil fit rebâtir le château de Bondues, en 1721, et ses descendants continuent ses traditions d'honneur et de noble générosité.

Commerce. — A partir de 1101, on fabriquait, à Bondues, des étoffes de laine de toute espèce, mais ce ne fut qu'en 1215, après la bataille de Bouvines, que le commerce prit dans notre village une extension importante. Parmi les fabriques qu'on y rencontrait, celles des estamets s'y étaient rendues célèbres par la finesse de leurs ouvrages. On trouvait à Bondues, dit Buzelin, une espèce de magistrature, qui était chargée de porter son jugement sur les étoffes fabriquées par les habitants et qui avait le pouvoir de les admettre ou de les rejeter.

Pour le commerce, il fallait le calme et la sécurité de la paix, et la Flandre était toujours en guerre.

Cependant le règne de Charles-Quint imprima au commerce de Flandre une activité extraordinaire dont surent profiter les fabricants de draps et d'estamets de Bondues. Sur la demande du corps des drapiers de la commune, qui se plaignaient que les drapiers des environs vendaient leurs draps comme venant de Bondues, Philippe II accorda un diplôme, daté de Bruxelles, le 10 avril 1593, par lequel il autorisait le corps des drapiers de Bondues à marquer leurs draps d'un plomb spécial, sur lequel devaient être gravés, d'un côté le mot Bondues, et de l'autre, les armes de cette commune.

Le commerce resta florissant jusqu'en 1759, époque à laquelle il succomba, anéanti par l'omnipotence des rivalités voisines.

Particularité. — En vertu du décret du 21 février 1795, les agents municipaux de Bondues assignèrent le côté gauche de l'église aux prêtres constitutionnels, auxquels on accordait, pour faire leurs offices, depuis huit heures jusqu'à neuf heures et demie du matin, et après midi, depuis une heure et demie jusqu'à trois heures. Le côté droit de l'église et les autres heures de la journée étaient réservés pour le culte catholique romain.

Le chateau de Bondues a été reconstruit en 1721 sur l'emplacement de l'ancien château des seigneurs.

Digitized by Google

Près du château du *Vert-Bois* se trouve un tilleul séculaire dont le vieux et énorme tronc abrite une modeste mais vénérable statue de la Sainte-Vierge, connue sous le vocable de Notre-Dame-du-Vert-Bois.

ARCHÉOLOGIE. — L'église possède une boîte aux Saintes-Huiles, en argent, qui ne manque pas de cachet; elle est marquée A. de Bournonville, avec les armes de ce seigneur.

Digitized by Google

BOURGHELLES.

Bourghelles, village à deux kilomètres du canton de Cysoing, poste de Cysoing, à seize kilomètres de Lille ; les habitants s'y adonnent surtout à l'agriculture et à l'élevage des bestiaux. Il y existe une école de garçons et une école de filles dirigées par un instituteur et une institutrice laïques, et une église desservie par un curé.

La population totale est de 1,293 habitants, dont 1,147 français et 148 étrangers ; 1,290 catholiques, 5 dissidents.

Hameau : la Posterie.

Les armoiries : d'argent au chef de gueules.

Bourghelles est un diminutif de *Bourg*, *Burgus*, mot d'origine celtique qui signifie, d'après M. Edwarts, *enclos*, *retranchement*, *ouvrage de défense* ou *d'habitation*.

HISTOIRE. — Le village de Bourghelles est placé entre deux souvenirs. L'un rappelle la fortune variable des nations dont la destinée peut être changée complètement par le sort d'une bataille, comme à Bouvines. L'autre s'appuie sur des vérités immuables, sur des dogmes dont les passions humaines peuvent détruire la manifestation extérieure, mais qui résistent à tous les chocs et survivent à tous les naufrages. Je veux parler de l'abbaye de Cysoing. De Bouvines, il reste une colonne et la date 1214 ; quant à Philippe-Auguste et à ses descendants directs ou

Digitized by Google

éloignés, ils sont depuis longtemps poussière et le monde a répudié leur système de gouvernement. Pour le saint monastère, le principe qui a présidé avec Saint Evrard à sa fondation, féconde encore la civilisation moderne, et restera l'arche des peuples et leur port de refuge, s'il arrive un nouveau déluge d'erreurs, ou une nouvelle tempête de passions.

Lorsqu'en 1130, Simon, évêque de Tournai, voulut fonder deux grands vicariats dans son église cathédrale, il lui fallut pourvoir à les doter. Il destina à cet objet le produit de l'autel de Bourghelles, *altare de Bouerghiele.*

Ce nom a eu du retentissement parce que des seigneurs illustres l'ont porté. Par lui-même, le village n'a rien qui impose, bien que l'on voie couler encore dans les prairies du bas de Bourghelles le ruisseau où vinrent étancher leur soif et l'allemand vaincu, et le français vainqueur en 1214. L'existence de ce ruisseau est historique, car le pape Alexandre III confirma à l'abbaye de Cysoing le droit qu'elle avait de faire couler le ruisseau de Bourghelles dans les endroits où elle pourrait en avoir besoin. La bulle est de l'an 1179 (1).

La nature est muette et ne répond qu'à celui qui l'interroge, l'histoire ou la science en main. Ce ruisseau, qui mérite d'être légendaire, tire son origine d'une fontaine entre Wannehain et Rescrouil et va se jeter dans la Marque à l'est du clos de l'abbaye de Cysoing.

Ici nous arrivons à une personnalité brillante et dont l'illustration rejaillit sur Bourghelles. En 1203, le seigneur du lieu, Guillebert, était châtelain de Lille. Le comte de Flandre Baudouin, partant pour Constantinople où l'attendait la pourpre impériale, choisit des administrateurs chargés de gouverner la Flandre pendant son absence. Guillebert de Bourghelles eut pour collègues dans cette haute mission Philippe de Namur et Bauduin de Comines.

Il joua un rôle marqué dans l'existence de deux grands personnages, Bouchard d'Avesnes et Marguerite de Flandre, l'Abeilard et l'Héloïse de la féodalité, moins la constance de la part de Marguerite ; Guillebert était le compagnon assidu des d'Avesnes; pétu-

(1) De Meuninck. *Annuaire statistique.*

Digitized by Google

lant comme eux, aimant les plaisirs et les femmes, il menait joyeuse vie. Son cœur, grand et généreux, lui obtenait facilement le pardon des inconséquences de ses paroles et de sa conduite.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, qu'on nous permette quelques détails.

Bouchard d'Avesnes, l'ami inséparable de Guillebert de Bourghelles, était un chevalier accompli de tous points, d'une figure noble et douce, d'une tournure élégante et réunissant le double renom d'un vaillant guerrier et d'un savant docteur. Par l'influence du comte Philippe d'Alsace, il fut pourvu d'une prébende et d'un archidiaconé en l'église Notre-Dame de Laon, puis de la trésorerie de la riche église de Tournai. Lors du mariage de Jeanne avec Ferrand de Portugal, on confia à Bouchard la garde de la jeune Marguerite, alors âgée de dix ans. Maints seigneurs, barons, comtes et princes, briguèrent la main de la jeune fille, tous furent éconduits, et, un jour, dans le château du Quesnoy, on entendit la pupille déclarer hautement qu'elle ne voulait d'autre époux que son gentil et brave tuteur, messire Bouchard d'Avesnes. La jeune princesse n'avait pas encore douze ans révolus; mais elle était d'une nature précoce [1].

De Bourghelles décida Gauthier d'Avesnes à abandonner à son frère la terre d'Etrœungt et ses dépendances, parce qu'il n'était pas séant, disait-il, qu'un baron d'Avesnes se mariât sans dot à la propre sœur de la Comtesse de Flandres.

Le conseil de la Flandre avait décidé que Marguerite pouvait épouser Bouchard d'Avesnes; ce fut Guillebert de Bourghelles aussi qui se chargea de faire parvenir la nouvelle au château d'Avesnes.

Cet antique castel, bâti au XI[e] siècle par Wédric le barbu, seigneur de Leuze, était devenu la résidence privilégiée de Bouchard. Taisons nous devant la chronique :

« Le 6 Septembre 1212, presqu'à la nuit tombante, Bouchard s'était retiré dans une pièce sombre de la tour de son château d'Avesnes. Accoudé sur une table d'ébène, devant un livre ouvert, sa tête dans ses deux mains, son corps était immobile, tandis que lui-même semblait absorbé par une idée fixe. De temps

(1) E. Gens. *Comté de Flandre.*

Digitized by Google

en temps, ses lèvres s'agitaient comme mues par un travail intérieur. Elles laissèrent échapper quelques vagues murmures, puis des paroles entrecoupées mais intelligibles frappèrent sourdement les voûtes sonores.

« A vingt ans, archidiacre et trésorier.... un pas de plus et je ceignais la mitre épiscopale, et Rome me tendait sa pourpre éclatante ! ! ! Cet avenir m'éblouit, m'aveugla... quand je voulus retourner en arrière, il n'était plus temps... ô mon Dieu ! pourquoi mes yeux se sont-ils arrêtés sur les armures brillantes ? c'est qu'elles enivrent, qu'elles conquièrent les sourires des nobles dames ! ! ! Elle surtout, elle.... Marguerite, pourquoi l'ai-je vue ? Ah ! Marguerite sauras-tu jamais ce que j'ai souffert à t'aimer ? sauras-tu jamais que pour toi j'ai forfait à Dieu. Je tremble de t'associer à ma vie réprouvée.... »

« Un bruit dans l'escalier coupa court à ce monologue.

« Pour Dieu ! s'écria Gautier, en entrant brusquement dans la chambre avec son ami Guillebert, que faites-vous dans ce noir tombeau ? »

« Bouchard, surpris de cette visite inattendue, salua froidement.

« Allons, beau cousin, déridez une bonne fois ce front toujours soucieux, interrompit le seigneur de Bourghelles, ce n'est pas lorsqu'on va devenir l'époux de la plus avenante dame du comté de Flandre, qu'il faut montrer à ses amis un visage dolent et contristé, d'autant, qu'au dire d'un chacun, le conseil incline grandement en votre faveur. Quant à Madame la reine Mathilde, vous le savez, elle vous porte une bonne amitié de mère. « Or donc, gentil damoisel, changez prestement de contenance ; avec votre air sombre et votre robe noire, vous feriez peur à la bonne fortune qui vous arrive. Nous apportons en due forme, l'acte de cession, en votre faveur, de la terre d'Etrœungt et de ses dépendances. En plus une rente de 600 livres de blancs de Valenciennes sur ses vinages. »

Cet acte avait été fait à Mons et portait le scel de Ferrand et Jeanne de Constantinople. Guillebert avait joint son écusson aux nobles armoiries d'Avesnes, de Rieux et de Saint-Aubert.

Les deux compagnons font alors avancer l'écuyer porteur du précieux message de la reine Mathilde ; il remit à Bouchard les

Digitized by Google

lettres patentes, par lesquelles, le conseil de Flandre et elle-même ratifiaient son union avec Marguerite, fille de Baudouin de Constantinople. »

« Deux ans après, la sœur de Jeanne donnait le jour à deux fils. Tout à coup, le bruit se répandit que Bouchard avait reçu autrefois à Orléans l'ordre du sous-diaconat. A dater de ce moment, son bonheur fut détruit ainsi que celui de sa famille. Le scandale produit par cette découverte fut immense; Marguerite brava tout jusqu'en 1219 pour rester avec son époux; elle le délaissa complètement en 1225 et épousa Guillaume de Dampierre [1]. Elle en fut blâmée, si l'on en croit la chronique contemporaine [2]

Si prist Guillaume de Dampierre :
Mais ele en fu partot blasmée,
Quar Boucar l'avoit molt aimée.

« Peu de jours avant ce mariage, Bouchard écrivit une lettre à celle qu'il adorait encore : Marguerite lui fit cette réponse cruelle : « Sire, laissez-moi en paix, et besoignez de dire vos heures ! » Bouchard mourut obscurément vers 1240, retiré dans son manoir d'Etrœungt. »

Qui se plaindra de la longueur de cette digression? Nous retrouverons Marguerite plus tard, il fallait bien dire adieu au pauvre Bouchard d'Avesnes.

Revenons à Guillebert de Bourghelles. Ce n'était pas un mince personnage.

Au mois de juillet 1207, il avait été témoin d'un acte de la reine Mathilde [3], et on le voit siéger comme juge, parmi les nobles de la cour de Flandre [4].

Depuis longtemps Ferrand, comte de Flandre, tramait contre Philippe-Auguste cette coalition que la bataille de Bouvines mit à néant. Pendant l'hiver, l'époux de Jeanne se rendit en Angleterre auprès de Jean-sans-Terre, son allié. Il était accompagné de beaucoup de nobles hommes du comté de Flandre, et parmi eux brillait Guillebert de Bourghelles. Des actions particulières précédèrent la grande journée. Notre village y prit une large part;

(1) E. Gens *Comté de Flandre.* — (2) Philippe Mouskes. *Légendes* — (3) Cartulaire de Marchiennes. — (4) Pruvost. *Histoire de Wattrelos.*

Digitized by Google

d'abord à cause de son voisinage du théâtre de l'action, ensuite parce qu'il vit partir enchaîné un de ses maîtres.

Allard de Bourghelles, après avoir combattu vaillamment sous l'étendard de Ferrand qui voulait reprendre Lille, fut fait prisonnier dans une sortie opérée par les Lillois [1] et sa rançon fut fixée à cinquante marcs d'argent [2].

Cette noble famille payait largement sa dette, car nous trouvons encore [3] qu'en 1213, après la tentative infructueuse de Ferrand, celui-ci dut se replier sur Ypres. Dans la retraite, les hommes d'armes français se jetèrent sur son avant-garde et firent captif Bouchard de Bourghelles, un des plus valeureux chevaliers flamands. *Virum nobilem atque notabilem* [4].

Guillebert finit son rôle brillant dans le monde par une fondation pieuse. De concert avec sa femme, il fonda, au mois d'avril 1220, la chapelle de Quiquempois, à Flers. Les fondateurs avaient stipulé que le chapelain réciterait tous les jours les prières à l'église de Flers, excepté quand eux ou leurs successeurs se trouveraient en leur maison de Quiquempois, auquel cas ledit chapelain devrait y venir célébrer [5].

Cependant Marguerite, épouse sans cœur et mère sans entrailles, poursuivait avec acharnement les fils de Bouchard d'Avesnes, de l'homme qu'elle avait appelé son gentil tuteur. Toute sa tendresse avait fait retour sur les enfants de Guillaume de Dampierre, et sa vengeance la poussa à de tels excès que les gens de Flandre lui donnèrent le surnom de Marguerite l'enragée, *de dulle griet*. A sa mort, le comté échut à Guy de Dampierre, honnête homme, mais incapable de tenir tête à un adversaire tel que Philippe-le-Bel. Celui-ci vint dans le pays et le ravagea.

Mais en 1303, les seigneurs français éprouvèrent à Courtrai, de la part des Flamands, cette fameuse défaite que l'histoire a baptisée du nom de *journée des éperons*. Les vainqueurs vinrent immédiatement investir Lille. En cette occasion, un seigneur de Bourghelles, Pierre et Renard son écuyer furent enveloppés et saisis au déblocus de la place. C'étaient de fiers barons et peu

(1) Vanderhaer. *Châtelains de Lille*. — (2) De Marquette. — (3) Le Glay. *Comtés de Flandre*. — (4) Jacques de Guyse. *Histoire du Hainaut*. — (5) Manuscrit. Cartulaire de Saint-Pierre.

Digitized by Google

dociles que les maîtres de notre village. Moins soucieux des exigences de l'équité que des appétits de leur ambition, ils avaient imité les seigneurs de Cysoing et de Wavrin en usurpant le droit de *senne* (1).

Pour terminer cette nomenclature, nous ajouterons qu'en 1587, Philippe de Sainte-Aldegonde était le possesseur du château de Bourghelles, et qu'en 1635, son petit-fils, François Lamoral, chevalier, était comte de Genech et seigneur de céans. Lamoral avait pour père Maximilien, baron de Noircarmes, lieutenant-gouverneur du comté de Namur (2).

Après avoir donné à ces nobles personnalités la place qui leur revient, nous tracerons brièvement le récit des évènements qui se sont déroulés et dont Bourghelles a dû souffrir ou profiter.

Pendant deux siècles, le pays fut dans une confusion inexprimable. D'un côté, les troupes du gouverneur de Lille fourrageaient par le village ; de l'autre, les troupes flamandes et celles du roi de France dévastaient la châtellenie, Bourghelles et ses environs. En 1489, pour mettre fin aux brigandages des Flamands et des Hennuyers, il ne fallut pas moins qu'une ordonnance qui prononçait la peine de mort contre les malandrins.

Le village se remettait à peine qu'en 1544, les troupes qui escortaient Charles-Quint à Lille se livrèrent à tant de désordres que la gouvernante, Marie, dut les menacer de la corde.

De nouveaux troubles surgissaient alors. La réforme religieuse avait suscité une occasion trop propice pour que des malfaiteurs n'en tirassent profit. Ils parcouraient, sous le nom de Gueux, les villes et villages, saccageant les châteaux, pillant les monastères, ravageant les églises et détruisant les images.

Nous lisons en effet dans Nicolas le Soldoyer, que, entre minuit et une heure, le vendredi 10 février 1570, « des larrons hérétiques vindrent bucher (frapper), à la maison du pasteur de Bourghelles. Le pasteur craignant un mauvais traitement sortit de la maison par une fenêtre, avec deux de ses nepveux ; l'un était boiteux ; les larrons s'apercevant de leur fuite coururent après. Ils attrapèrent le pauvre boiteux et le blessèrent bien fort. Ils prirent entièrement ce qu'ils trouvèrent de meilleur, puis s'en

(1) Voir Wavrin. — (2) Dénombrement du 15 octobre 1620.

Digitized by Google

allèrent à l'église ; ils prirent les meilleurs ornements et même ils emportèrent les confanons. »

Cependant les Gueux sentirent plus d'une fois la pesanteur du bras du Sire de Noircarmes, seigneur de Bourghelles, le coopérateur infatigable du fameux Baron de Rassenghien.

Une ère de paix s'ouvrit avec Albert et Isabelle, et rendit la prospérité aux villes et la sécurité à Bourghelles et aux campagnes. Malheureusement, un roi puissant, Louis XIV, convoita plus tard les riches contrées de la Flandre, et la guerre vint anéantir les résultats de trente ans de paix. Lille succomba pour être repris par les forces alliées et Eugène de Savoie en 1708. C'est alors que le village vit défiler les armées innombrables destinées à prendre Tournai. Ces armées furent aux moissons, ce qu'une nuée de sauterelles est aux champs fertiles de l'Afrique.

Après la bataille de Denain, Bourghelles redevint français, et bientôt nous eûmes pour roi un enfant nommé Louis XV. L'histoire sera sévère pour lui. Il ne respecta point, comme Louis XIV, même dans ses écarts, le diadème qu'il tenait de Saint-Louis. Tout au plus eut-il un reflet de gloire à Fontenoy. Il l'oublia bien vite pour reprendre sa vie de satrape et préparer à son successeur le plus douloureux des martyrs.

La France était en révolution ; les traditions du passé furent englouties, et la régénération ne s'acheta qu'au prix des plus grands excès. Il y a toujours des hommes, qui, à l'instar de Marat et de Robespierre, mettent en jeu les instincts les plus vils, et emploient des instruments dont la violence les mène aux abîmes. Heureusement que le vieux sang gaulois coulait encore dans quelques veines, sans cela la France disparaissait de la carte des nations, tant l'Europe mit d'acharnement à abattre les nouvelles assises sociales.

ARCHÉOLOGIE. — Il existe encore les vieux débris du château qui fut jadis la demeure de Huvino de Bourghelles, et, à l'église, quelques boiseries sculptées.

Digitized by Google

BOUSBECQUES.

Bousbecques, village sur la rive droite de la Lys, du canton et à huit kilomètres de Tourcoing-Nord, et à seize kilomètres de Lille, dépend de la poste d'Halluin ; on s'y occupe spécialement du rouissage, du teillage et de la manipulation du lin. C'est à Bousbecques que se fait la prise des eaux pour l'alimentation des villes de Roubaix et Tourcoing. Il existe dans cette commune un hospice, une société de secours mutuels, une école de garçons dirigée par un instituteur laïque, une école de filles dirigée par les Dames de la Sainte-Union, et une église desservie par un curé et un vicaire.

La population totale est de 2,147 habitants, dont 1,733 français et 414 étrangers ; tous catholiques.

Les hameaux sont : la Verte-Feuille, Chemin-des-Vaches, la Basse-Ville, les Oblarts, le Cruymess, le Belcan, la Ferme du Château, la Ferme du Gros-Chêne.

Les armoiries de la baronnie de Bousbecques sont : de sinople à trois tierces feuilles d'or.

Bousbecques, en flamand *Boschbeke*, signifie *ruisseau du bois*, de *bosch*, *bois*, et *beke*, *petit ruisseau*. On donne le nom de becques aux cours d'eau pour les distinguer des simples fossés.

HISTOIRE.— Figurez-vous une sorte de vallée de Tempé ! d'un côté un bois ombreux, de l'autre les ondes argentées de la Lys, et au milieu une belle et large voie romaine. Certes voilà un

Digitized by Google

site ravissant où l'on serait tenté de s'établir. C'est ce que Bousbecques a fait et l'histoire constate cette prise de possession.

Dans un chirographe sans date, mais qui est incontestablement du XI^e^ siècle puisqu'il est signé par Wido, chancelier qui vivait en l'an 1098, nous lisons que Baudry, évêque de Noyon et de Tournai, fit concession de l'autel de Bousbecques au chapitre Saint-Pierre de Lille. Une bulle du pape Célestin II la confirma en 1143, ce qui donne à notre village une respectable antiquité.

Mais les Normands ont-ils ignoré ce lieu? ou Bousbecques a-t-il eu la chance, rare dans nos bourgades placées sur le bord des rivières, d'échapper aux lamentables visites des successeurs des Huns? Rien ne nous l'apprend. Les Francs refoulés par Jules-César n'ont pas dû, même avant l'existence nominale du village, négliger un endroit que les Romains avaient trouvé si beau. Quel calme splendide régnait dans ces bienheureux parages!

L'on invoquerait en vain les fastes de la Flandre pour y trouver mêlé à quelques désastres le nom de ce village privilégié. Jusqu'au XVII^e^ siècle, son existence se passe à l'ombre de ses bois et sous la protection de ses seigneurs.

Cependant Bousbecques ne fut point exempt de la visite des gens de guerre.

Robert II, qui avait accompli maintes prouesses en Terre Sainte, ne fut pas plutôt de retour en Flandre qu'il eut à guerroyer contre Henri III, empereur d'Allemagne. Celui-ci, avec plus de politique que de délicatesse, avait voulu dépouiller le Comte, absent, d'une partie de ses domaines. Pendant quatre longues années, nos campagnes, Bousbecques et ses voisins, furent mis à contribution par les Hennuyers, pillards qui prenaient le nom de soldats. Il n'y avait plus de sécurité pour personne.

Après les maraudeurs, la famine, et à sa suite les accapareurs.

Charles-le-Bon, qui gouvernait alors la Flandre, fit tout ce qu'il put afin d'adoucir les misères. La justice atteignit les opulents spéculateurs qui le firent assassiner à Bruges. Bousbecques oublia, sous Thierry, qui fut notre Comte pendant quarante ans, les souffrances et les misères infligées par les soudards et la faim.

Digitized by Google

Malheureusement les années lugubres viendront rapidement et le roi Philippe-Auguste commencera, sous Beaudouin IX, dit de Constantinople, le rôle cruel envers la Flandre, qu'il joua jusque après son triomphe immense de Bouvines, mais n'anticipons pas. Le roi de France dans sa première tentative ne réussit guère qu'à désoler nos campagnes. Mais, lorsqu'en 1203, Baudouin IX alla conquérir le sceptre de Constantin, ses intrigues recommencèrent. Sans respect pour les nobles obligations de la chevalerie il retint en charte privée les deux filles de Baudouin, mort martyrisé par le roi des Bulgares. Philippe-Auguste se vengea de la fierté de la Flandre.

Lille fut mis à feu et à sang et nos campagnes furent impitoyablement rançonnées.

Vers le milieu du quatorzième siècle, vingt mille Flamands débordent dans la châtellenie et ne se font pas faute de rançonner notre modeste village; en 1378, Louis de Male, toujours en guerre avec ses sujets, invoque le dangereux appui du roi de France, celui-ci accourut et notre village fut traversé par les bandes amies et ennemies qui y laissèrent des traces de leur passage; lors des guerres des malcontents, Bousbecques vit encore quelques rançonneurs parcourir les campagnes, mais le centre du village fut constamment préservé.

En face de la beauté de la nature, et de la beauté plus sévère des souvenirs du peuple roi, les ancêtres d'Augier de Bousbecques vinrent y installer leur château et leur résidence; par une charte du 12 juin 1534, les échevins de Lille accordaient à messire Gilles Guislain de Bousbecques la faveur de « pooir par grâce boire vin et cervoise sans payer assis. »

Mais vers l'année 1561, les hérétiques commencèrent à se produire dans le pays par les conventicules, les presches et chants des psaumes de Marot par les rues. De Saint-Omer ils se dirigèrent sur les bords de la Lys, et, après avoir ravagé Wervicq et Ypres, il vinrent à Bousbecques.

Le duc d'Albe, envoyé avec une puissante armée, voulut par la force ouverte frapper un grand coup.

On ne savait ce qui était le plus à redouter ou des malversations des Gueux ou de cruautés des inquisiteurs espagnols.

Les habitants étaient dans la consternation.

Digitized by Google

Augier de Bousbecques plaida la cause de son pays en haut lieu, et obtint « que Sa Majesté prît et mît en sa garde spéciale, pendant les guerres de religion, les maisons, terres et seigneurie de Bousbecques ; pour ne pas loger ni permettre que soient logés au village de Bousbecques aucuns gens de guerre et, au surplus, affranchissant et dégrévant les manants et habitants dudit village avec leur famille, leurs meubles, fourrage, advesture et bétail, de toutes foulles, torts, invasions, mengeries et exactions. »

Bousbecques, grâce à ses seigneurs, fut exempt pendant près d'un siècle de la visite des troupes amies ou ennemies, qui ne laissent après elles que déprédation et souvent le deshonneur.

Bataille de Bousbecques. — En 1657, Turenne, le célèbre rival de Condé, défit à Bousbecques le prince de Ligne, dans un combat qui fut le prélude de ses succès et qui hâta considérablement la conclusion du traité des Pyrénées. Il y eut des prodiges de valeur. Voici comment le baron de Voorden raconte ce fait d'armes.

« Turenne étant campé à Espierre apprit que le prince de Ligne avec un corps de cinq mille hommes, s'était posté à Halluin ; il résolut de tomber sur lui avec tant de vitesse et de précipitation qu'il ne pût avoir le temps de repasser la Lys par le pont de Comines. L'étoile malheureuse de l'Espagne en ce temps-là et le hasard contribuèrent à faire réussir le dessein de ce grand capitaine. Le prince de Ligne, aussi circonspect et sage par son tempérament qu'il était brave, avait envoyé trois détachements pour connaître les moindres démarches de l'armée française. Tous trois furent anéantis ou refoulés sans pouvoir reporter de nouvelles au camp espagnol.

Le prince de Ligne, impatient et défiant, fit marcher par précaution son corps d'armée dans la direction du pont de Comines; mais arrivé près d'un ruisseau qui sépare Bousbecques de Wervicq, l'arrière-garde lui annonça l'arrivée de l'armée française. Aidé du sang-froid et de la valeur qui ne l'abandonnaient jamais dans les occasions les plus fortes et les moins prévues, il mit en hâte sa cavalerie en bataille à la tête de laquelle il résolut de combattre. Il posta près du chemin les trois régiments d'infanterie qui lui restaient, et à peine avait-il eu le temps de les ranger

Digitized by Google

le long des haies et des avenues que les escadrons de l'avant-garde de Turenne les poussèrent et les renversèrent à la première décharge. Le prince de Ligne commanda à ses officiers de soutenir avec résistance ce premier choc, afin de pouvoir effectuer sa retraite vers Comines. Après une résistance opiniâtre, les Français furent obligés de reculer vers Bousbecques. Turenne était arrivé près du château, soutenu par la cavalerie du marquis d'Humières; en quelques minutes la petite armée espagnole fut mise en déroute ; le prince de Ligne et le duc d'Aremberg se retirèrent à Messine avec le reste de leurs troupes. »

Après la bataille, Turenne marcha sur Comines, qu'il abandonna au pillage, exigences despotiques de la guerre : le bon, le clément Turenne avait aussi dévasté le Palatinat.

Plus tard, en 1794, Moreau à la tête de 8,000 hommes vint prendre position à Bousbecques, et inquiéter son habile adversaire le général Clairfayt.

Le duc d'York, lors de la bataille de Linselles, avait également adossé son armée à la Lys, à Bousbecques.

A cette époque, on le sait, la France traversait une crise sociale si redoutable qu'elle effrayait par son délire héroïque les autres nations de l'Europe. Le village de Bousbecques n'a ressenti que très peu le contre coup que ses voisins ont éprouvé. Bousbecques, avait de plus intimes souvenirs à enregistrer.

ARCHÉOLOGIE. — L'église de Bousbecques, d'architecture gothique, est nouvelle ; elle renferme un tombeau dont la forme et l'inscription excitent l'intérêt des archéologues. Ce curieux monument est haut de cinq mètres et porte la date de 1559.

Une épitaphe nous apprend le nom et les principaux faits du seigneur en l'honneur duquel il a été édifié :

> Ci-gist messire Gilles, chevalier, seigneur de Bousbeke, fils de feu Gilles, aussi chevalier, en son temps sieur dudict Bousbeke, de Trullebois et Wastines, en son temps ecuier tranchant à feu Mr Charles de Bourgogne le servit à la journée de Nancy et depuis au dict estat à très-puissant roy Philippe de Castille et premier escuier tranchant à Messieurs les enfants du roy quand il se partit des pays d'embas pour Espaigne, lequel termina vie par mort, le 18e jour d'apvril 1504, et dame Agnès Gommer, sa compaigne, en son temps dame Delplanques et de le Phalesques, laquelle termina sa vie par mort, le second jour de juillet 1544. Priez Dieu pour leurs âmes.

Digitized by Google

L'église possède en plus une petite châsse de vingt-un centimètres de hauteur, en cuivre doré, servant de reliquaire. Les faces sont ornées de figurines, les angles de statuettes, le revers est parsemé d'ornements émaillés et orné d'émaux et pierreries fines.

On trouve encore une croix d'autel mobile recouverte de plaques en argent et en cuivre doré. Le nimbe à fond niellé se détache au milieu d'un médaillon carré, orné de rinceaux de lierre ciselés à jour et de pierreries. Aux extrémités des bras se trouvent représentés les évangélistes.

Cette châsse et cette croix, qui datent du XIII^e^ siècle, et qui nous sont parvenues presque intactes à travers les vicissitudes du temps et les orages révolutionnaires, forment un des précieux restes de l'orfévrerie du moyen-âge et constituent un des beaux monuments artistiques de notre arrondissement.

Bousbecques était autrefois célèbre par son château-fort. Ce château était près du lieu où se trouve la ferme de ce nom. La tradition rapporte qu'on voyait à côté du château ces jardins curieux où étaient cultivées avec soin les plantes et les fleurs apportées d'Orient par Augier de Bousbecques. Le portique et les autres bâtiments de la partie inférieure sont restés longtemps debout; mais un incendie a dévasté la partie la plus élevée et la plus forte, où demeurait le seigneur. Il n'en reste plus que des pans de mur calcinés par le temps.

NOTABILITÉS. — Augier de Bousbecques. — Notre village eut longtemps pour maîtres la famille des Ghisselin, mais le plus illustre rejeton de cette race est Augier de Bousbecques. Mirœus, Le Glay, Valère, Rouzière, et après eux, M. l'abbé Dervaux, ont dit qu'Augier de Bousbecques était l'un des personnages les plus remarquables du XVI^e^ siècle, admiré et loué par tous les hommes célèbres de son temps, honnête homme par excellence, diplomate habile et dévoué, savant érudit et naturaliste distingué. Il naquit à Comines en 1522, et mourut au château de Maillé, près Saint-Germain. Son corps fut enterré dans l'église de Saint-Germain, et son cœur, enfermé dans une boîte de plomb, fut déposé à Bousbecques, dans le caveau de sa famille.

Digitized by Google

Son épitaphe a été composée par Juste Lipse, elle est ainsi conçue :

IN AUGERI GISLANI BUSBEQUII TRISTEM MORTEM ET SITUM.

Augerius istic est situs Busbequius,
Quis ille ? Quem virtutis et prudentiæ
Habuere carum gratiâ ipsi Cæsares.
Hunc aula eorum vidit, aula et extera
Asiæ Tyranni. Quæ viri felicitas ?
Probavit hæc et illa : in omni tempore
In munere omni Nestorem se præbuit
Linguâ atque mente. Jam quies eum sibi
Et patria hæc spondebat : Ecce sustulit
Viam per ipsam miles, incertum an latro.
Sed sustulit, simulque sidus Belgicæ
Quod nunc choreas fulget inter astricas.

Nous traduisons :

Ci-git Augier de Bousbecque. — Qui est-ce ? — C'est un homme que sa vertu et sa prudence rendirent cher même aux Empereurs. Il fréquenta la Cour, même celle du despote d'Asie. — Eut-il du bonheur ? — Il éprouva des fortunes diverses ; mais en tout temps, en toute position, il fut un Nestor pour la parole et la sagesse. Le repos l'attendait, la Patrie le permettait. A son retour, un soldat, un brigand peut-être, causa sa mort, et priva la Flandre de son étoile. Il brille maintenant dans le chœur des astres.

Augier de Bousbecques a laissé quelques pages d'histoire intitulées : *Lettres à Rodolphe II,* sur les intrigues de la Cour de France. Il y trace des portraits fidèles de Henri III, de la reine-mère, du duc d'Alençon, du roi de Navare, de la reine Marguerite et de toute la tourbe des courtisans. Ces pages révèlent en lui un narrateur fidèle, un écrivain élégant et correct, en même temps qu'un observateur profond (1).

(1) Vigneul-Marville.

Digitized by Google

BOUVINES.

Bouvines, village agricole du canton et à trois kilomètres de Cysoing, à treize kilomètres de Lille, dépend de la poste de Cysoing ; il est situé sur la rive droite de la Marcq et sur la route de grande communication d'Aseq à Cysoing. Il y existe une société de secours mutuels, une école de garçons et une école de filles dirigées par un instituteur et une institutrice laïques, et une église desservie par un curé.

La population est de 601 habitants, dont 526 français et 75 étrangers ; tous catholiques.

Les hameaux sont : Melchamez, Inffières.

Les armoiries sont : Bandé de six pièces d'or et d'azur.

Bouvines paraît venir de *Bovinas*, du flamand *Bouwing*, *terre cultivée*, en vieux français *culture*.

HISTOIRE.— Il y a des noms qui à eux seuls résument les fastes de tout un siècle. La journée d'Arbelles établit la prodigieuse fortune d'Alexandre. A Pharsale, César eut raison de Pompée et de la république romaine. Le promontoire d'Actium vit Antoine préférer Cléopatre à l'empire du monde et le laisser à Auguste. Un autre Auguste, Philippe de France, déjoua à Bouvines le plus puissant des complots.

Je n'aime pas ces hécatombes humaines qu'on appelle des batailles, mais l'histoire s'impose.

Digitized by Google

Elle est souveraine comme la vérité et constate que ce village d'abord si pastoral de Bouvines appartenait, au commencement du onzième siècle, à l'abbaye de Saint-Amand ; il lui avait été donné, en 1003, par Arnould, Comte de Flandre, dans un diplôme où il est nommé *villa Bovinas* (1).

La charte citée, signée en outre par Richilde, femme d'Arnould, fut approuvée par Baudouin, Comte de Flandre, et Harduin de Croy, évêque de Tournay et de Noyon, puis confirmée par Paschal II, pape en 1107 et Calixte II, en 1119 (2).

En 1213, dans le cartulaire de Saint-Amand, Bovines est appelé Bouvines. Il y a des présomptions que notre village soit plus ancien. Dans plusieurs diplômes, entr'autres dans celui de Charles-le-Chauve, un lieu est appelé *Bovingolo*. Cette pièce est du 17 avril 899. Si, comme on a lieu de le croire, c'est *Bouvines* qui fut d'abord *Bovingolo*, il s'en suit qu'Arnould et Richilde n'ont fait que rendre à l'abbaye ce qui lui avait appartenu. Car, il est dit dans ce diplôme que le village avait été donné par les empereurs Louis et Charles pour l'entretien de Saint-Amand (3).

Cette abbaye jouissait aussi à Bouvines d'un terrage qui se prenait à la dixième gerbe, et d'un droit de péage au pont du même lieu.

Par un concordat passé entre les religieux de cette maison et les échevins de Lille, de l'an 1442 (4), il est dit que les bourgeois de Lille sont exempts de « *passaige, vinaige et Pontenaige* » du Pont à Bouvines pour leurs denrées et marchandises, quand ils n'y paient aucune chose à autrui pour la voiture.

Bouvines avait ses coutumes particulières.

La dîme de Bouvines fut confirmée par Gérald, évêque de Tournay, l'an 1164, et par le pape Alexandre III, en 1179, à l'abbaye de Cysoing.

Qui aurait jamais cru qu'un demi siècle après, la tranquille propriété de Saint-Amand verrait se dénouer le sort d'une grande nation, l'avenir d'un royaume, et que la France y écrirait une de ses pages les plus triomphantes ? Inclinons-nous et racontons :

(1) Mannier. *Études étymologiques.* — (2) Duthillœul. *Petites Histoires.* — (3) Miræus *Notitia.* — (4) Mémoires de la ville de Lille.

Digitized by Google

Bataille de Bouvines. — Le roi de France, Philippe-Auguste, après la mort de Bauduin, empereur de Constantinople, avait craint que sa fille, la comtesse de Flandre, Jeanne de Constantinople, n'épousât le roi d'Angleterre Jean-sans-Terre.

Pour prévenir ce mariage, le roi de France décida le comte de Namur, oncle et tuteur des enfants de Baudouin, à envoyer Jeanne à Paris, où il la retint pendant six ans et lui fit épouser ensuite Ferrand de Portugal; alors seulement il lui permit de rentrer dans ses domaines, après avoir cependant exigé que Jeanne lui rendît Aire et Saint-Omer.

Ferrand, irrité des procédés du roi de France, jura de se venger. L'occasion se présenta bien.

En effet, Philippe-Auguste, ayant intention d'attaquer Jean-sans-Terre, au cœur même de ses états, convoque à cet effet ses plus grands vassaux, et leur promet de larges indemnités s'ils veulent se joindre à lui. Le comte Ferrand pour prix de son concours demande la restitution des villes dont il venait de ratifier la cession. Le roi offrit une compensation en argent sans vouloir promettre la restitution des villes cédées; le comte ne voulut faire aucune concession sur les conditions par lui posées, il se retira.

Philippe-Auguste continua ses préparatifs de guerre, se rendit bientôt dans la Flandre, et vint camper avec son armée devant Tournai.

Le roi d'Angleterre, instruit des desseins de Philippe-Auguste, avait fait une alliance avec son neveu Othon IV, empereur d'Allemagne; Ferrand s'était joint à eux.

Déjà l'empereur Othon était arrivé à Mortagne avec une armée de plus de cent mille hommes, fortifiée des contingents fournis par le roi d'Angleterre et le comte de Flandre.

L'armée alliée s'avançait en bon ordre de Mortagne par Lesdain, Wez et Taintignies et, au lieu de se diriger vers Tournai, passe entre Willemau et Erre, et se déploie en ligne de bataille entre Wannehain et Gruson, la droite appuyée sur le ruisseau La Marque, et la gauche vers Bourghelles.

L'empereur Othon était placé au centre de son armée; à gauche se tenait Ferrand ayant sous ses ordres les contingents des comtés

Digitized by Google

de Flandre, de Hainaut et de Hollande. Huit chevaliers de la maison de Wavrin formaient garde autour de sa personne. L'aile droite composée d'Anglais, de Brabançons, de mercenaires, était commandée par le comte de Salisbury.

Philippe-Auguste, devançant l'armée ennemie, avait fait passer la Marque par ses troupes à Chereng et Gruson; il vint établir son armée sur les hauteurs de Bouvines, de façon à ce que les rayons brûlants du soleil donnassent en plein sur le visage de ses ennemis.

Le roi, fatigué de la marche et du poids de ses armes, se reposait près de l'église de Bouvines, quand des éclaireurs vinrent annoncer l'approche de l'armée coalisée.

C'était le dimanche 27 juillet 1214, par une de ces journées éblouissantes de soleil, comme sait les choisir la fortune française, quand elle veut se montrer dans toute sa gloire. Le roi se fit armer et monta à cheval. De toutes parts on criait : Aux armes! barons! aux armes; les trompettes sonnaient au champ, les différents corps de troupe se ralliaient aux bannières de leur seigneur; l'oriflamme de Saint-Denis, que portait Galon de Montigny, se trouvait au centre près du roi et au premier front.

Philippe-Auguste, en présence de son armée et de ses chevaliers réunis, déposa sa couronne sur un autel de campagne et leur dit : « Si quelqu'un est plus digne que moi de se parer de ce dia-« dême, je suis prêt à lui obéir, mais si vous ne m'en croyez pas « indigne, songez que vous avez aujourd'hui à défendre votre « prince, vos femmes, vos biens, votre patrie. » Prenant une coupe de vin, il la passa aux seigneurs de sa suite, après y avoir goûté, en disant : « Que ceux qui ont bu à cette coupe jurent tous « de vaincre ou mourir ici pour le soutien de l'honneur « français. »

Tous s'engagèrent par serment à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang, pour garantir la personne de leur roi.

De leur côté, les troupes alliées s'apprêtaient à repousser l'attaque des Français; elles poussèrent des cris, selon leur usage, et on en vint aux mains. Les premiers coups étaient à peine portés au centre que déjà l'affaire était engagée à droite et à gauche de l'armée impériale.

Digitized by Google

Sur la gauche Eustache de Marquillies, gentilhomme de la châtellenie de Lille, de haute stature, d'une force de corps prodigieuse, en excitant les siens au cri de : *Mort aux Français*, est transpercé d'un coup d'épée.

Le vicomte de Melun enfonçait, traversait la ligne flamande, passant et repassant à travers cette muraille de chair et de fer, et résistait avec férocité aux chocs les plus terribles ; Michel de Harnes fut cloué aux parois de sa selle d'un coup de lance.

Le combat continuait avec acharnement de part et d'autre; les pertes essuyées par les Flamands avaient mis à découvert le corps de noblesse qui entourait Ferrand. Démonté pour la seconde fois, blessé en plusieurs endroits, le Comte de Flandre se défendait en désespéré. Accablé de fatigues, épuisé du sang qu'il perdait, il tombe à genoux ; dans cette attitude, il essaie encore de se défendre ; n'en pouvant plus, près de s'évanouir, il rend enfin son épée à un chevalier français, Hugues de Mareuil.

La capture du Comte glace d'effroi les plus valeureux de l'armée alliée.

Sur la droite, les Brabançons et les troupes mercenaires qui les accompagnaient cessèrent le combat et se retirèrent vers Camphin.

Au centre, les contingents de Beauvais, de Ham, de Corbie et d'Arras marchent tête baissée à l'aigle impériale, ils sont repoussés et refoulés par l'ennemi. Philippe-Auguste était entouré de piqueurs allemands, qui, après l'avoir blessé à la gorge et tiré de son cheval, s'apprêtaient à l'emmener prisonnier, tandis que de Montigny, le brave porte-étendard, tenait de la main gauche la bannière, et parait de la main droite, avec son épée, les coups portés à son maître. Tristan se dévoue, met pied à terre, présente son cheval au roi, se place au-devant de lui et tombe à ses pieds percé de coups, en lui faisant un rempart de son corps. Philippe, remonté sur le cheval de Tristan, rallie les cavaliers, les ramène à la charge et rétablit le combat. Les seigneurs de sa garde se font tuer autour de lui.

Les Français vainqueurs à l'aile droite et à l'aile gauche de l'armée se replient sur le centre. Les Allemands, épouvantés des cris de victoire poussés par les Français et pressés par les charges

Digitized by Google

vigoureuses de cavalerie de la garde du roi, commencent à faiblir ; la phalange impériale est abordée, enfoncée. Les gentilshommes, qui formaient la garde de l'empereur Othon IV, tombent sous les coups des Français, ou fuient épouvantés. L'Empereur lui-même cherche son salut dans la fuite.

L'aigle impériale, un instant défendue, tombe au pouvoir des Français qui la conservèrent comme trophée de leur victoire.

L'armée du roi de France était maîtresse du champ de bataille. Philippe-Auguste, avant de prendre quelque repos, fit quelques échanges, accorda grâce de la vie à tous les prisonniers et se jeta sur un peu de paille dans le village de Camphin, pour réparer ses forces épuisées. La bataille avait duré huit heures.

Ainsi fut détruite ou dispersée, en moins de sept heures, l'armée la plus considérable qui ait paru en Flandre depuis l'invasion des Germains, armée qui, la veille, se flattait de démembrer la monarchie française, dont elle s'était d'avance partagé les lambeaux.

Le malheureux Comte de Flandre, Ferrand, blessé, souffrant, enchaîné sur un char attelé de quatre chevaux, suivait la marche triomphante de Philippe-Auguste à travers les villes et les campagnes ; on l'avait exposé aux railleries de la populace qui, faisant allusion à son nom et à sa position, criait :

Quatre ferrants bien ferrés trainent Ferrand bien enferré.

Enfin après avoir servi de jouet à la multitude, il fut conduit à Paris et emprisonné dans la tour du Louvre.

On lit encore dans l'église de Marchiennes l'épitaphe d'un seigneur tué à la bataille de Bouvines; et à la porte de Saint-Nicolas à Arras, se trouve une inscription qui rappelle cette victoire célèbre.

Un autre roi de France, un siècle plus tard, vint battre les Flamands à Mons-en-Pévèle, en 1304. Ceux-ci campèrent à Bouvines sans se douter que Philippe-le-Bel allait renouveler pour eux la tragique leçon de 1214.

Pendant la guerre des Français et des Bourguignons, le village fut souvent traversé par les troupes des deux partis. Ainsi en 1477 [1] les gens de France y rétablirent un pont que les Bour-

(1) Jean Nicolaï *Annuaire Tournaisien.*

Digitized by Google

guignons avaient rompu, et y installèrent douze « culleverines pour garder les ouvriers dudit pont. » Un mois après, l'armée de Tournay y passa escortant un convoi de vivres menacé par les soldats de Bourgogne.

Le pont de Bouvines était un point stratégique important, si l'on en juge par les efforts des Français pour le reconstruire chaque fois que les ennemis le détruisaient. Ainsi, cette même année, 1477, on y vit arriver des « cars chargiés de bois à faire le pont comme aultre fois avaient fait [1].

» Les capitaines de Tournay, au mois de mai, y allèrent avec leurs gens, mais, le tout se passait alors, en exactions et pilleries dont les cultivateurs étaient souvent les victimes impuissantes. »

Comme pour se venger de cette remuante renommée que les fastes de la guerre lui avaient donnée, Bouvines pendant longtemps s'ensevelit dans un silencieux repos. Les querelles religieuses du XVI^e^ siècle, les rigueurs inexorables du duc d'Albe, les excès des Gueux, les guerres de Louis XIV, les faiblesses de Louis XV, toutes ces maladies qui affectent les communes passèrent sans effleurer le village. Il fallut la grande révolution de 93 pour le tirer de son calme séculaire. Les Bouvinois apprirent comme les autres que la France était menacée par l'Europe.

En 1794, les Français morts à Bouvines près de six siècles auparavant durent se présenter comme souvenirs à l'esprit des chefs qui combattaient dans les plaines voisines pour disperser une nouvelle coalition contre la France.

Pendant la bataille de Tourcoing, la cinquième colonne des alliés, aux ordres du général Kinsky, forte de douze bataillons et de seize escadrons, se porta en partie sur Bouvines. Le général français Bonneau, dont les soldats étaient campés à Sainghin, prit des mesures pour repousser l'attaque de Kinsky; le général ennemi, instruit des préparatifs des Français, abandonna au plus tôt les plaines de Bouvines pour éviter un échec décisif.

Nous touchons à l'histoire contemporaine, qui est pour nous le terme.

Un jour, j'étais sur les hauteurs de Bouvines d'où je découvrais un tronçon de la voie romaine d'Estaires à Tournai. Il me semblait y

(1) Jean Nicolaï. *Annuaire Tournaisien*.

Digitized by Google

voir ces pauvres hennuyers qui, après s'être bravement battus, tâchaient de regagner leurs foyers. Philippe-Auguste aperçut ces débris et ordonna de les exterminer. C'était un souvenir affreux. Pour me consoler, je me pris à regarder la plaine immense de Bouvines et en face de la clémente nature j'oubliai que là dorment dans un sanglant repos, d'innombrables bataillons.

Après six siècles, Bouvines n'a pas changé, voici le pont, voici la Marque encaissée aujourd'hui entre deux rives fertilisées, qui ont remplacé les marécages où s'abimèrent les bataillons de Salisbury; voici le plateau de Cysoing et d'Anstaing; voici la modeste église encore sous l'invocation de saint Pierre, rien de plus rien de moins; je me trompe, sur la route de Cysoing, à cent mètres du village, le voyageur aperçoit une colonne de pierre sur laquelle le ciseau du sculpteur a gravé une date éloquente : 27 JUILLET 1214.

NOTABILITÉS. — Augustin-Martin-Joseph Baillieu d'Avrincourt, chevalier, seigneur d'Avrincourt à Bouvines, né en décembre 1753, fut créé trésorier de France le 12 mars 1783. Il exerçait encore en 1790, lors de l'abolition des bureaux des finances, et mourut en 1799.

On sait que la noblesse du premier degré était attribuée aux trésoriers de France.

Digitized by Google

CAMPHIN-EN-CAREMBAULT.

Camphin-en-Carembault, village essentiellement agricole, aux confins de l'arrondissement, vers le Pas-de-Calais, sur la route de Lille à Arras, du canton et à six kilomètres de Seclin. et à dix-sept kilomètres de Lille, dépend de la poste de Carvin. Il existe dans cette commune une école de garçons dirigée par un instituteur laïque, et une église desservie par un curé.

La population totale est de 928 habitants, dont 903 français et 25 étrangers; tous catholiques.

Hameau : Ennecourt.

Les armoiries doivent être celles de l'abbaye de St.-Pierre de Gand.

Camfinium, *Canfin*, ainsi qu'on écrivait d'abord, paraît être le même nom que *Confin*, *Confinium*, mot latin qui signifie *borne*, *limite*, *frontière*. En effet le village est situé sur la lisière de l'Artois (1).

HISTOIRE. — Ce village, qui peut se vanter d'avoir joui d'ancienne date de priviléges et d'immunités, si précieux en ces temps-là, existait déjà au IX^e^ siècle. Il était important dès 962. Arnould le Vieux, dans sa munificence, le donna, le 17 juin même année, à l'abbaye de St.-Pierre, au mont Blandin, à Gand, avec l'église, les serfs et les biens qui en dépendaient (2). Comme il était difficile aux religieux de percevoir les revenus dans les possessions éloignées, ils choisissaient un homme puissant qui, sous le titre d'avoué, avait charge de défendre leurs intérêts.

(1) Mannier. — (2) Van Lokeren.

Digitized by Google

Le châtelain de Lille fut élu par l'abbaye pour remplir ces fonctions. En revanche, il jouissait, à Camphin, de certaines prérogatives.

Notre village avait sa coutume particulière. Ainsi, il ne devait subir aucun droit « fors une pièce d'argent » en cas de vente, don ou transport des héritages, opérations si onéreuses ailleurs. Camphin, comme Annœullin, ressentit des premiers les bienfaits de la nouvelle organisation que l'on appelait *Commune*. Ce premier épanouissement des libertés est trop intéressant pour que nous ne nous y arrêtions pas un peu.

L'objet de la concession des *Communes* était de concilier l'intérêt des souverains qui l'accordaient avec l'avantage des habitants qui la demandaient. Elle ne consistait pas à dépouiller les seigneurs de leurs droits, mais à les empêcher d'en abuser. Ainsi les hôtes des *Communes* étaient affranchis de toute exaction injuste, sous quelque titre que ce fût, de taille, de prise, de prêt forcé, etc. Un second avantage que procurait le droit de *Commune* était celui d'avoir des lois fixes et des magistrats chargés de les faire observer. C'était le frein le plus puissant contre les entreprises despotiques des seigneurs. Les habitants qui n'avaient point ce droit étaient obligés de suivre leur seigneur à la guerre; et le seigneur, suivant le devoir de son fief, marchait avec ses vassaux aux ordres du roi. Ceux au contraire qui avaient obtenu une *Commune* devaient directement et immédiatement au roi le service militaire, et le seigneur se trouvait alors dispensé de fournir le nombre d'hommes qu'auparavant il était obligé de faire marcher.

Ce fut le comte Philippe d'Alsace (1189) qui érigea la plupart des communes, et qui approuva leurs anciennes coutumes ou leur en prescrivit de nouvelles.

Le corps municipal des communes était composé de deux ordres de magistrats, les échevins et les choremans. Les premiers furent appelés Echevins d'un nom ancien *Scabini, Scabinæ* qu'on trouve déjà dans les capitulaires des rois de France de la 1re et de la 2e race, et même dans les lois des francs Saliens et Ripuaires. Quant au mot Choreman, il signifie : Une assemblée d'hommes choisis pour gouverner ou juger en vertu des lois de la commune.

C'est alors qu'on vit paraître les beffrois, les halles, les mai-

Digitized by Google

sons de ville ; la liberté dont jouissaient les habitants d'une commune avait tellement frappé les esprits, qu'on appela les villes et bourgades du nomde Libertates, Libertés. On disait : *Infra libertatem oppidi* pour *infra oppidum ;* en deça de la liberté de cette ville, pour dire en deça de cette ville.

Camphin peut donc revendiquer ces vieux titres de ses privilèges. Les habitants étaient les hôtes de Saint-Pierre de Gand, comme nous l'avons vu dans la donation d'Arnould, donation confirmée d'abord par Baudry, évêque de Noyon et de Tournai, l'an 1111, et ensuite en 1140, par Simon, dernier titulaire des deux sièges réunis [1].

Ce don fut encore sanctionné par les papes Eugène III, en 1145, Urbain III, en 1187, et l'évêque Gérard, en 1150 [1].

L'on peut dire que les habitants de notre commune n'ont jamais connu les vexations oppressives auxquelles étaient en butte, de la part des seigneurs féodaux, d'autres villages moins bien partagés. Ils y tenaient fermement, comme nous le verrons plus tard, et luttèrent avec avantage contre des châtelains puissants pour le maintien de leurs privilèges.

Car, bien que les opinions varient, l'impartialité nous force de dire que, dans ces temps de violences et de brutalités, la véritable égide des opprimés était l'Église. Heureux ceux qui devenaient les hôtes d'une abbaye. Un soin vigilant de leurs intérêts, une attention persistante et énergique à écarter toute tentative de despotisme, compensaient et au-delà les redevances que les habitants payaient.

Camphin vivait donc tranquille à l'ombre tutélaire de Saint-Pierre de Gand et sous la protection du grand apôtre des Gaules, Saint Médard, successeur de Saint Eleuthère, évêque de Tournai et de Noyon.

Mais, ni les privilèges, ni les coutumes ne préservèrent notre commune de la loi terrible qui veut que l'humanité accomplisse ses destinées au milieu des souffrances. Les habitants le virent bien en 1093, quand les Allemands de Henri III vinrent pendant quatre ans les saccager et les piller. C'était la manière de ces soudards d'intervenir dans la querelle de leur souverain avec notre Comte Robert II.

(1) Statistique archéologique.

Digitized by Google

Ils l'éprouvèrent bien plus encore quand Philippe-Auguste sauva la France à Bouvines : son armée fit halte à Camphin et s'établit à Pont-à-Vendin, 1214. Les soldats qui devaient égorger les Lillois et ensevelir leur ville sous des débris fumants ne furent pas tendres pour nos agriculteurs.

Quelques années après, tout Camphin était en émoi. Les avoués, ces défenseurs des droits confiés à leur intégrité, s'étaient faits spéculateurs. Ici, le châtelain de Lille usurpait la haute justice appartenant à l'abbaye de Saint-Pierre de Gand. Il taillait les hôtes de l'abbaye en dépit des libertés de cette église. Poussant plus loin l'audace, il avait fait justicier et arrêter sur les terres de Camphin. Ces abus furent réprimés par l'évêque de Tournai, Walter, et le village rentra dans ses privilèges d'immunité.

Ce ne fut donc pas sans un vif sentiment de satisfaction que nos campagnards apprirent en 1225 qu'un accord était intervenu entre Roger, châtelain et avoué, et le monastère de Saint-Pierre pour régler leurs droits respectifs.

Dans cet accord il est stipulé que Saint-Pierre de Gand doit posséder libre la villa de Camphin. Le successeur de Roger, Jean, règle de concert avec la même abbaye les poursuites à intenter contre les débiteurs en ce village. Tous ces actes sont consignés dans des pièces historiques.

Le châtelain avait la moitié des amendes prononcées par les échevins, excepté des amendes foncières de trois sous ; la moitié à l'encontre des religieux de Saint-Pierre de Gand, de l'avoir des bâtards, de l'épave et de l'estraver, c'est-à-dire des objets trouvés sur les chemins, la moitié des rejets et flegards.

Il recevait pour son droit d'avouerie 60 sous, on lui payait une rente de 60 gélines le jour des quaresmiaux; tous ceux qui avaient des chevaux lui devaient chacun une corvée pour charrier les fiens hors de la cour du Plouich, résidence des châtelains de Lille.

Le hameau d'Ennecourt lui devait, pour chaque feu, une œuvre (oie), une géline, quatre œufs, un fromage sec et un denier.

Cependant le bailli de la Salle de Lille et ses officiers ne pou-

Digitized by Google

vaient instrumenter sous quelque prétexte que ce fût dans la seigneurie de Camphin ; plus tard Camphin fut érigée en principauté en faveur des abbés de Saint-Pierre de Gand.

Les convoitises de Philippe-le-Bel, la bataille de Mons-en-Pevèle, l'impéritie des comtes de Mâle et de Nevers, avaient fait de l'insurrection, dans nos communes flamandes, un état habituel. Quelqu'un guettait tous ces désordres pour en tirer profit avec une perfidie cauteleuse. C'était Louis XI, roi de France, le Machiavel couronné.

Aussi en 1464, ce monarque, toujours accompagné de ses dignes acolytes, Olivier le Daim, son barbier et premier ministre, et Tristan, l'homme patibulaire, vint faire une halte à Camphin avant d'aller à Seclin recevoir les hommages traditionnels.

Vers le milieu du XV^e^ siècle, la peste, accompagnée d'une terrible épizootie, vint affliger notre commune.

A cette calamité physique, se joignit en 1527, pour la Flandre un ébranlement général provoqué par les nouveautés religieuses de Luther. Ces nouveautés devinrent bientôt une arme pour les passions les plus subversives. Les Hurlus ou Gueux [1] se signalèrent par des exploits sacrilèges et menacèrent Seclin dont les riches dépouilles les attiraient. On sait comment ils furent reçus, et que leur audace fut rudement châtiée dans les marais d'Herrin par les Seclinois, les gens de Gondecourt et des environs.

Camphin fut vraiment privilégiée. En vain, nous avons compulsé les documents les plus divers. Nulle part nous n'avons trouvé trace que l'hérésie se soit implantée dans le village. Le registre aux sentences criminelles, qui nous a conservé le nom de tant de citoyens de la Flandre condamnés pour hérésie, ne mentionne pas un seul camphinois.

De 1600, date une époque d'apaisement et de prospérité pour le pays. La reconnaissance du peuple a gardé la mémoire des archiducs Albert et Isabelle, aussi populaires chez nous que le roi Henri IV en France. Mais le bon temps passe vite, et, dans notre pays remuant et convoité par toutes les puissances, la guerre agitait souvent ses torches malfaisantes.

(1) Voir Gueux

Digitized by Google

Le 20 août 1648, le prince de Condé anéantit, dans les plaines de Lens, les troupes d'Espagne et celles de Charles IV, duc de Lorraine. Alors apparurent à Camphin les débris des 30,000 hommes qu'avait menés au combat le gouverneur des Pays Bas, l'archiduc Léopold. Moins arrogants que deux ans auparavant, ils réduisirent pourtant le village, pour satisfaire à leurs besoins, qui étaient extrêmes.

A l'occasion d'une nouvelle guerre, nos campagnes furent envahies par l'Europe coalisée, dont les chefs les plus illustres étaient Marlborough et Eugène de Savoie. Lille fut repris sur la France, malgré tout le courage de Boufflers.

Cependant la nature nous réservait des rigueurs inouïes. Jamais pareil hiver ne s'était fait sentir à Camphin. Les malheureux mouraient de froid ; l'année suivante ils moururent de faim, la récolte ayant complètement manqué.

Cependant un frisson général courait dans l'air. Nos villageois entendaient sourdement gronder un orage que leur bon sens leur disait être l'avant-coureur de grands changements politiques. Ils avaient raison ; on apprit en même temps dans la commune, qu'il n'y avait plus de roi, que la république une et indivisible était maîtresse de la France, et que les nations indignées lançaient sur nous leurs innombrables cohortes. Le délire patriotique fut immense et entraîna quelques braves Camphinois sur ces champs de bataille où les Autrichiens, les Anglais, les Bavarois, les Prussiens etc., apprirent à leurs dépens que, dans notre pays, les passions se taisaient devant le grand mot : *La patrie est en danger*.

ARCHÉOLOGIE.— Près de l'église, l'on remarque les ruines d'une immense ferme qui a nom : ferme de l'abbaye ; ce sont les restes d'une propriété ayant appartenu aux religieux de Saint-Pierre du mont Blandin à Gand ; ils indiquent suffisamment que la révolution a passé à Camphin.

Cette métairie, *curtem*, existait en 1227 ; elle avait été accordée à bail à Jean, maire de Camphin, pour cent muids de froment par an, mesure de Lille, et comprenait 117 bonniers.

Comme on le voit, Camphin possédait un maire (villicus); ce maire était chargé de l'administration des champs.

Digitized by Google

CAMPHIN-EN-PEVÈLE.

Camphin-en-Pevèle, village du canton de Cysoing, dont il est éloigné de cinq kilomètres, est à seize kilomètres de Lille, sur la route d'intérêt commun de Baisieux à Cysoing ; il dépend du bureau de poste de son chef-lieu de canton. Il existe dans cette commune une école de garçons dirigée par un instituteur laïque, et une école de filles dirigée par les Dames de la Sainte-Union, et une église desservie par un curé.

La population totale est de 1,384 habitants, dont 886 français et 495 étrangers ; 1,378 catholiques, 3 dissidents.

Les hameaux sont : Cresplaine, Delemotte.

Les armoiries : d'azur à sept besants d'or, 3, 3, 1.

Camphin vient du mot *Confinium*, qui veut dire *frontière, bord.*

HISTOIRE. — Les souvenirs du peuple-roi exercent sur l'âme un prestige souverain. La nation romaine est loin dans le passé, mais elle a imprimé à ses œuvres un cachet de grandeur qui semble défier le temps et prouver la stabilité des choses à côté de la mobilité des hommes.

Ces réflexions ont été suggérées par le souvenir de la voie militaire qui, allant d'Estaires à Tournay, passe par Camphin. Dans le pays on lui donne le nom de Chaussée Brunehaut ; c'est un autre souvenir plus lugubre celui-là. On ne peut oublier que

Digitized by Google

son heureuse rivale, Frédégonde, la fit traîner à la queue d'un cheval indompté, sur le terrain qui est maintenant la rue Croix-des-Petits-Champs, à Paris.

Un écrivain très-érudit (1) trouve singulier que ces voies romaines s'appellent chaussées Brunehaut, dans presque toute la Belgique, et que de grosses pierres, qui se trouvent placées auprès de ces chaussées, se nomment également pierres Brunehaut.

Il est certain que la reine d'Austrasie prêta ses soins à la restauration des voies tracées par les Romains dans la Bourgogne; néanmoins on pourrait penser aussi que Sigebert vint assiéger Tournai, et que la reine, pour faciliter le passage des troupes ou le transport des provisions, fit réparer les routes endommagées par le temps. L'on ne doit jamais se hâter de repousser les traditions et les légendes. *Vox populi*, a dit la sagesse des nations.

Un auteur (2) prétend que ce sont des monuments religieux, des menhirs celtiques, et que leur érection est antérieure à l'époque chrétienne, voire même à l'époque romaine. Les causes de la rareté de ces pierres sur notre sol se déduisent, suivant lui, de l'invasion des Germains et de l'introduction du christianisme, qui dut s'appliquer à effacer les derniers vestiges de l'idolatrie.

Mais d'où vient le nom de Brunehaut donné à ces monuments? Serait-ce de la chaussée? Serait-ce, suivant la curieuse conjecture d'un chercheur (3), de la corruption de *brune pierre*, ou, comme le dit sérieusement un troisième (4), « du fabuleux roi Bruneholde, un des successeurs du Troyen Bavo, cousin de Priam, lequel Bavo serait venu s'établir à Bavai, après la ruine d'Ilium? » Il y a même des interprétations géologiques sur l'origine de ces masses, qui constitueraient quelques portions de cet alluvium dont la naissance a été attribuée au déluge. *Adhuc sub judice lis est.*

Ce qui est incontestable, c'est que Camphin est un très-ancien village. Saint-Evrard, comte de Frioul, fondateur de l'abbaye de Cysoing, le donna, par son testament, à Adelard, son troisième fils (5).

Dans le testament de Saint-Evrard, nous trouvons ces mots (6),

(1) De Bast. *Antiquités en Flandre.* — (2) Lecouvet. — (3) De Nélis. — (4) Devergnies. — (5) Mannier. — (6) Miræus. *Codex donat. piarum.*

Digitized by Google

« *Tertius Adalardus volumus ut Canfinium, cum omnibus quæ pertinere disposui etc., habeat.* »

Nous voulons que notre troisième fils Adelard ait Canfin avec toutes ses dépendances, etc.

Son nom même indique qu'il servait de limite au Tournaisis et au pays des pâturages, *Pabulâ*. En 1164, il reparaît sous le nom de *Canfinium* dans un titre de l'abbaye de Cysoing, et nous le retrouvons en 1293 appelé *Camphaing* par un cartulaire de l'abbaye de Marquette.

En 1214, le village avait reçu une consécration historique moins pacifique. La bataille de Bouvines venait d'être gagnée par Philippe-Auguste. Il ne restait plus sur les plaines qui séparent Camphin du premier village que les débris des armées belligérantes. Déjà les religieux de Cysoing s'occupaient à ramasser les cadavres des chevaliers qui n'avaient point été réclamés et à leur donner la sépulture. Philippe-Auguste, enivré de son triomphe, se préparait à prendre quelque repos. Un corps de Brabançons se retirait tranquillement, suivant la voie romaine de La Bassée à Tournai. Philippe donna ordre immédiatement à un de ses chevaliers de se mettre à leur poursuite. Thomas de Saint-Valery rassembla ses hommes épars et tomba sur les malheureux vaincus à l'entrée de Camphin. En quelques minutes ils furent exterminés sous les yeux du roi. Le monarque, accablé de fatigue et d'émotions, se jeta sur une botte de paille dans une ferme du village. Le dieu des batailles lui laissa le repos.

En 1386, Philippe-le-Hardi et Charles III avaient projeté une descente en Angleterre.

Camphin vit s'abattre sur son territoire cette soldatesque effrénée qui traita le village en pays conquis et fit plus de mal que n'en aurait causé l'ennemi lui-même.

Camphin a assisté à quelques faits de guerre, lorsque les Français et les Bourguignons se disputaient la possession de notre pays.

Ainsi, en 1477 [1], des soldats de Tournay, en compagnie de leur seigneur, vinrent à Camphin où ils surprirent et tuèrent

(1) Jean Nicolaï. *Annuaire tournaisien*

Digitized by Google

cinq bourguignons de la garnison de Lille. Deux mois plus tard ceux de Lille eurent leur revanche et firent prisonniers quelques fourrageurs français.

En 1478, le village fut incendié par les soldats de Bourgogne, « le jeudi 16 juilllet, furent faites plusieurs injures, navrures, insolences et extorsions, et en la nuyt séquente furent deux maisons arses en la ville de Camphaing. »

Après ces événements, l'histoire est muette jusqu'à l'époque fameuse où Luther et Calvin voulurent réformer les doctrines immuables du Christ. L'on sait que la politique mit à profit les secousses religieuses. Des têtes égarées sous le nom de Gueux voulurent détruire ce que le respect des peuples vénérait depuis des siècles. Camphin, comme toutes les paroisses, fournit des adeptes. L'on cite un Jehan, serrurier, natif de notre village, mais demeurant à Faimy, qui fut banni de la province de Flandre pour avoir tenu à Pérenchies une école dans laquelle il se servait pour instruire les enfants des livres de la réforme (1).

Nous pouvons sans trop de douleur traverser un siècle et demi.

C'est un heureux privilège que je souhaiterais à tous les villages dont j'étudie l'existence. Les grandes choses du règne de Louis XIV, l'éclat immense de la nation française à cette époque majestueuse n'auront d'effet à Camphin qu'à l'heure de nos revers.

Vers la fin de 1708, les hautes puissances alliées avaient voulu établir un ordre parfait et ils nommèrent à la Flandre un gouverneur hollandais, c'est alors que Camphin reçut une garnison de 15.000 Anglais; les villages circonvoisins reçurent leur part, le gros de l'armée se rapprocha de Douai. La victoire de Denain était proche.

L'héroïsme de Boufflers aurait dû, ce semble, inspirer aux confédérés un peu de respect pour le valeureux pays. Mais non. Arrivés devant Tournai (2), ils firent tomber sur les habitants innocents des campagnes tous les maux d'une guerre sauvage. A Camphin, on se raconta longtemps avec terreur les inexprimables dévastations dont les soldats alliés affligèrent le village en 1709. Les maisons détruites, le bétail enlevé, les trésors des

(1) Froissart. *L'Église sous la Croix.* — (2) Poutrain. *Histoire de Tournai.*

Digitized by Google

granges dispersés, la soldatesque gorgée de butin, voilà le lugubre souvenir qui s'attache au passage des vainqueurs de Lille. Par compensation en 1745 ils furent vaincus à Fontenoy. Mais cette nouvelle guerre, bien que favorable à la France, apporta bien des dommages encore à Camphin.

Un écrivain très-recommandable [1] s'est occupé du village, et ce serait scrupule de ne pas le citer. Rappelons seulement qu'il écrivait en 1720, et nous nous trouverons moins à l'étroit en livrant au lecteur ses candides appréciations.

En 1712, les habitants de Camphin ont pu voir, pendant trois à quatre mois, l'armée d'Angleterre et des Impériaux, cantonnée dans ses environs. Les ennemis attendaient là le moment propice pour entrer en campagne, et c'est alors que le prince Eugène de Savoie, un de nos plus redoutables adversaires, y vint passer une revue générale des troupes cantonnées.

C'est encore à Camphin que, l'année 1713, se réunirent les députés de l'empereur et du roi de France. Cette fois il s'agissait d'une opération pacifique : la délimitation des frontières de la France et de l'Empire. Le village continuait à mériter son étymologie.

Lorsqu'arriva le grand cataclysme de 1793, toutes les communes limitrophes de la frontière furent occupées par les armées alliées. Cette occupation fut désastreuse pour les habitants et la morale publique. Non seulement les étrangers enlevaient les objets mobiliers qu'ils trouvaient à leur convenance, mais ils laissaient après eux le deshonneur dans les familles. Dieu a préservé la Flandre d'une nouvelle invasion. Il y avait assez de larmes du côté d'Orléans.

NOTABILITÉS. — Le 27 avril 1691, mourut à l'âge de 48 ans F. Jacques Cocqueau, curé de Camphin, auteur d'un manuscrit intitulé : *Compillation biographique!* Il avait été supérieur et maître des novices à Cysoing, puis curé de Louvil.

Cornille (de Le Zenne), dont il est souvent question dans l'histoire des Gueux de notre pays, était natif de Camphin. Ainsi dans les papiers du Conseil des troubles, on lit « ung Cornille de

(1) Legroux. *Gallo-Flandria*.

Digitized by Google

le Zennes, natif de Camphain, chastellenie dudit Lille, lequel preschoit es villes et villages voisins sans avoir fix domicile. »

Le registre des causes de Liège le dit également « natif du village de Canvain. »

Ce prédicant fut pendu le 12 novembre 1568, en vertu d'une sentence qui avait été prononcée contre lui, dix jours auparavant, par les mayeur et échevins de Liège [1]. On lit dans son interrogatoire qu'il se retira à Comines pendant les pillages des églises, qu'ensuite il alla résider à Wezel, dans le duché de Clèves, avec sa femme et ses enfants, et qu'il fut pendant quelque temps ministre au camp du prince d'Orange, d'où il se retira pour « le déplaisir qu'il a lieu de veoir les pilleries des soldats. «

(1) Registre.

Digitized by Google

CAPINGHEM.

Capinghem, petit village du canton et à huit kilomètres d'Armentières, à huit kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de Lomme, il est situé sur la route de Lille à Armentières. Il y existe une école de garçons dirigée par un instituteur laïque, et une église desservie par le curé du village voisin.

La population totale est de 298 habitants, dont 267 français et 31 étrangers; tous catholiques.

Les armoiries : de sable au lion d'argent.

HISTOIRE. — Nous voudrions pouvoir écrire une notice toute pastorale de ce charmant petit village. Mais notre pays a été trop aimé des conquérants, et les localités mêmes qui ont choisi un nid paisible ont été visitées par le redoutable fléau qui a nom : Guerre.

Cependant à l'origine, du moins celle que donne l'histoire, Capinghem ne savait qu'une chose : c'est que sa dîme appartenait aux vénérables chanoines du chapître de Saint-Pierre de Lille. Simon, évêque de Tournai et de Noyon, la leur avait accordée en 1124.

Comme toujours, dans ces temps de foi, les donations recevaient l'approbation du Saint-Siège. Aussi une bulle du pape Célestin II, datée du 3 mars 1143, en confirma la possession.

Dans ce temps-là, le nom du village s'écrivait *Kampingeim*,

Digitized by Google

comme nous l'enseigne un titre de Saint-Aubert de Cambrai, de 1159. Ces vieux parchemins, que nous a conservés la science patiente des moines, sont les titres de noblesse de la plupart des communes de Flandre.

Les gloires humaines ne firent pas défaut à Capinghem, puisque Baudouin de Flandre et de Hainaut, voulant partir pour la croisade en 1201, tint une assemblée dans son camp près de Valenciennes, *conventum feci in meo castro apud Valenciennas* (1). L'acte solennnel donne les noms des chevaliers qui prirent la croix avec lui, et on lit sur la liste *Colardi de Capinghem.*

A tout seigneur, tout honneur, dit l'adage. C'est pour ne pas être infidèle à ce principe que nous commencerons par la nomenclature des nobles possesseurs de cette terre.

En 1340, mourut Marie de Capinghem, qui était d'assez haute extraction pour avoir été la femme de Jean de Beauffremetz, seigneur de Fournes. Les tombes sont souvent des témoins muets de l'histoire. Ce sont elles qui nous ont appris ce que nous avançons. En effet l'on voyait dans l'église de Fournes le monument funèbre de Jean, qui trépassa en 1387.

En 1371, Roger le Prévost, seigneur de Capinghem, confirma à l'abbaye de Marquette quelques héritages qui avaient été donnés antérieurement par Jacques Prévost.

D'ailleurs, en 1459, Wallerand de Hingettes, chambellan et conseiller du duc de Bourgogne, étant mort, la terre de Capinghem passa à sa sœur Jeanne. Cette terre eut les mêmes seigneurs que Lomme, et ils n'étaient pas d'une mince illustration. Pendant 300 ans, les Vilain de Gand en furent les maîtres.

Un chercheur aussi infatigable qu'érudit (2) nous apprend qu'en 1592, Capinghem faisait partie du fief des Huardières qui était tenu de la Salle de Lille en justice vicomtière. Il avait alors pour seigneur Messire Jacques-Philippe Vilain, Baron de Rassinghien.

En outre, toujours d'après le même savant, Jacques Faulequemberghe, prêtre chapelain de la chapelle Saint-Adrien, dite des Obeaux, fondée en l'église Saint-Pierre de Lille, dénombre (20 avril 1592) un fief consistant en la dîme de *Capinguehem.*

(1) Miræus. *Notitia.* — (2) Leuridan. *Statistique féodale.*

Digitized by Google

Personne n'ignore quelles perturbations la réforme, ou, si l'on veut, le protestantisme apporta dans les Flandres. Non seulement la foi, mais les puissances terrestres étaient menacées par ces innovations. Des hommes tarés et vicieux s'en mêlèrent, et bientôt les Gueux s'attaquèrent à la propriété, 1581.

De tous ceux qui concoururent à la répression énergique des excès commis par les nouveaux Iconoclastes, personne ne joua un rôle plus actif que le seigneur de Lomme et de Capinghem. Maximilien Vilain, baron de Rassinghem, fut l'implacable ennemi des sectaires. Il leur donna plus d'une fois des leçons cruelles. Aussi, les Gueux, à l'occasion, ne se faisaient pas faute de porter dommage en ses propriétés. Notre village, à ce titre, ne fut pas épargné, lorsqu'ils vinrent tenter un coup de main sur le château de Lomme, résidence habituelle, mais alors solitaire, du vaillant baron. Les sectaires pillards accomplirent consciencieusement leur œuvre de vengeance et détruisirent tout ce qu'ils trouvèrent à leur portée, au grand détriment des cultivateurs de Capinghem.

Vers 1600, le pays était pacifié, et, grâce à l'administration paternelle des archiducs Albert et Isabelle, un peu de sécurité habitait sous les toits champêtres. Mais bientôt la guerre, cette mégère effroyable, revint, évoquée par l'ambition du plus grand monarque de l'époque, Louis XIV.

Le 12 septembre 1646, les troupes des Maréchaux de Gassion et de Rantzau allèrent s'emparer d'Armentières. Les généraux s'arrêtèrent chez nous et c'est de Capinghem que fut envoyée la sommation de rendre le château de Lomme. Il n'y avait aucune résistance à opposer, on le comprend; mais le temps d'arrêt entre la sommation et la réponse avait suffi aux soldats pour faire table rase de tout ce que nos cultivateurs possédaient.

Après la reddition de Lille, le pays fut continuellement sillonné par des troupes. La France, victorieuse alors de l'Europe, nous avait annexés; mais elle devait éprouver plus tard les caprices de la fortune.

En 1708, la capitale du Nord était reprise par le prince Eugène de Savoie, qui, malgré toute sa modération, ne put empêcher ses innombrables soldats de fourrager à tort et à travers dans les villages avoisinants.

Digitized by Google

Puis vint un hiver épouvantable, suivi de l'horrible famine de 1709. On eût dit que la Providence avait accumulé tous les malheurs sur le pays. Denain nous rendit la paix, mais le mal ne pouvait se réparer de longtemps. Il fallait pour cela un autre roi que Louis XV, qui n'eut qu'un jour de gloire sanglante à Fontenoy, et dont les vices engloutirent la monarchie de Saint-Louis.

Au loin grondait la révolution qui éclata en 1789. Cet orage inouï bouleversa tout, et quand le pays se réveilla, il put contempler les ruines de toutes les institutions passées, et son territoire envahi par l'Europe entière.

Dans le temps troublé que le pays traversait alors, il se trouva d'autres éléments vicieux et criminels. La guerre n'était pas la seule furie qui dévastât nos campagnes. Un mystérieux réseau, une association occulte, faisait planer l'effroi sur le foyer des cultivateurs de la châtellenie de Lille.

J'ai nommé les chauffeurs.

Les Chauffeurs. — La volonté de l'homme, on ne le sait que trop, a d'étranges déviations. De loin en loin, dans tous les pays, l'histoire rapporte que des bandes de voleurs et d'assassins ont semé l'épouvante. L'antiquité a eu ses Cacus et ses Procuste, et Rome a vu Catilina et l'empoisonneuse Locuste, digne collaboratrice de Néron. Une espèce d'épouvante se fait sentir en lisant les attentats de ces cohortes du mal. Dans le Nord, les chauffeurs restent sans précédents, comme sans successeurs.

Une pensée d'une profondeur incroyable avait présidé à l'organisation de cette bande qui commença en décembre 1793. A l'état de théorie d'abord, elle devint bien vite un fait pratique. Voici cette pensée :

La société est puissamment armée contre les individus isolés, poussés hors de la voie commune par des circonstances exceptionnelles.

Les grands voleurs, et les volereaux d'occasion ou d'habitude, sont désignés d'avance à la vindicte des lois. C'est une épée de Damoclès, continuellement suspendue à leur chevet. Mais, cette même société est sans force préventive contre une association dont les membres, pris en dehors des classes viciées ou suspectes,

Digitized by Google

et mûs par une même volonté, ont la triple puissance d'une position sociale inattaquable, du nombre et du dévouement aveugle au chef. Qu'on se souvienne des crimes commis, au moyen-âge, par les sicaires du Vieux de la Montagne.

Il s'agissait donc d'enrôler sous le drapeau du crime des hommes pris dans la classe dite des honnêtes gens. La racine de la bande était à Lille. Elle avait de lointaines ramifications et s'étendait dans l'Artois et le Hainaut français.

Trois hommes, trois noms voués à une infâme célébrité s'imposent à notre récit.

A Lille, la tête et le cœur des chauffeurs avait nom Salembier.

C'était un négociant notable de la ville, à l'abri de tout soupçon. Il avait choisi la capitale de la Flandre comme centre du mouvement qu'il devait seul imprimer à l'association, car il gouvernait en maître. Nouveau Catilina, il avait un tact merveilleux pour choisir ses lieux de réunion et ses affidés. Grâce à ses informations et à ses agents, il était au courant de tout ce qui se passait. Ses subalternes n'étaient pas initiés aux secrets ; il n'y avait pas plus de quarante membres dans la bande active qui connussent le vrai but de la société.

L'immense réseau dont se formait l'association des chauffeurs était composé de recéleurs, revendeurs, marchands brocanteurs, qui déversaient au loin le produit des vols et brigandages et en retiraient grand profit pour eux et les leurs.

Nous dirons ailleurs comment Salembier faisait exécuter ses plans par ses affidés.

En Artois le chef s'appelait Saint-Amand. Ce personnage, forçat retiré du crime actif, était alors un cultivateur indépendant, établi à Ysbergue, près d'Aire.

Il avait une connaissance approfondie du pays où son nom était respecté. Les villageois avaient en lui une confiance illimitée, et le voyaient avec reconnaissance s'occuper de leurs affaires de famille. Malheureux! ils ignoraient que les investigations de Saint-Amand, faites dans l'intérêt de la bande, appelaient sur eux et sur leurs biens la plus cruelle attention. Le choix même d'Ysbergue, village isolé, s'accommodait avec l'obligation où était le bandit, de jeter un voile prudent sur les crimes de son passé.

Digitized by Google

Le troisième chef des chauffeurs, celui qui désola le Hainaut français, était un homme d'énergie et d'action, mais dévoré par la soif de l'or, *Auri sacra fames!!* Il se nommait Moneuse, était fils de meunier, meunier lui-même. Il exploitait un moulin à Saint-Vaast-lez-Bavay. Dès son jeune âge, il avait été atteint du démon de la cupidité. Tandis que son oreille était attentive au tic-tac régulier du moulin paternel, il plongeait un regard de convoitise dans la fertile vallée qu'arrose l'Honneau, où s'étalaient les riches métairies qu'on appelle la ferme du Moulin, la ferme de la Tour, et plus loin le château de Ramée.

Il voulut donc devenir riche par n'importe quel moyen. C'était un sujet précieux pour l'infernale association. Nous laisserons Moneuse à l'œuvre dans sa circonscription; disons en passant que ce n'est pas sans horreur que nous avons lu le récit de son dernier exploit, du 15 novembre 1794, à la suite duquel il fut condamné comme coupable; il eut la tête tranchée sur la place publique de Mons.

Deux fois, les chauffeurs vinrent jeter l'effroi dans notre village. Le récit de leurs exploits nous glace d'épouvante, il appartient à l'histoire.

Digitized by Google

CAPPELLE.

Cappelle, village agricole du canton de Cysoing, dont il est distant de huit kilomètres, et à vingt kilomètres de Lille, poste de Templeuve, sur la grande route de Lille à Valenciennes par Orchies; on y récolte beaucoup de graines de betteraves, dont on fait un important commerce. Il existe dans la commune une école de garçons dirigée par un instituteur laïque, et une école de filles dirigée par les Dames de la Sainte-Union, et une église catholique desservie par un curé.

La population totale est de 1,508 habitants, dont 1,480 français et 28 étrangers; 1,507 catholiques, 1 dissident.

Les hameaux sont : Hautefois, Watines, Vemy, Thouars.

Les armoiries du seigneur de Cappelle étaient : écartelé d'or et de gueules.

HISTOIRE. — Ce village faisait autrefois partie de celui de Templeuve; il doit son nom à une chapelle dédiée à Saint-Nicolas, que Wautier de Marvis, évêque de Tournai, érigea en paroisse, du consentement de l'abbé d'Anchin, patron du lieu, l'an 1221. On l'appelait précédemment Capelle à Wattines, parce qu'elle avait été bâtie pour les habitants de cette terre. Dans le titre il est écrit : *Capella in pabulâ.*

Le nom d'Anchin se trouve souvent sous notre plume, qu'on nous permette d'en parler succinctement.

En 1079, deux nobles personnages, illustres par leur naissance

Digitized by Google

et leurs richesses, Walter, seigneur de Montigny, et Sicher, seigneur de Courcelles, ennemis jusque-là, mais réconciliés par la volonté de Dieu, choisirent pour retraite, près de Pecquencourt, un vaste enclos entouré d'eau, nommé Anchin, *aquis cinctus*, au milieu de landes stériles, de marais stagnants. Voués désormais à la pénitence, ils y fondèrent un monastère, dont l'érection fut approuvée par le seigneur du lieu, Anselme de Ribemont, et par Gérard III, évêque de Cambrai. Fécondé par les travaux opiniâtres des moines et par leur patiente industrie, le territoire d'alentour, jusque-là improductif, devint une des plus fertiles campagnes du pays.

En 1096, trois cents chevaliers s'y réunirent et y donnèrent un tournoi, à la suite duquel ils s'engagèrent à se rendre en Asie pour y combattre en faveur de la Croix.

Au commencement de la campagne de 1712, le prince Eugène avait son quartier général à Anchin. Cette abbaye est tombée sous le marteau révolutionnaire. Sa belle et précieuse bibliothèque a enrichi celle de la ville de Douai, et le splendide buffet d'orgue qui décorait son église, est celui que l'on admire encore aujourd'hui à celle de Saint-Pierre dans ladite ville (1).

Quant à Cappelle, la comtesse Marguerite, fondatrice de l'abbaye de Flines, confirma par sa charte de dotation, du mois de décembre 1253, à cette maison, plusieurs parties de biens situés dans le village.

La terre de *Wastines* ou *Wattines*, paroisse de Cappelle, donna son nom à une famille qui possédait de grands biens dans les environs. Une branche de la maison de Montmorency se les appropria tous par des alliances et des acquisitions. Jean de Wattines, qui fut tué par le maître des Templiers de Douai, était de la maison de ce nom. Les registres de l'hôtel de ville rapportent ce fait de la manière suivante :

« L'an 1282, il y eut une bataille dans l'enclos de la maison du Temple, entre monseigneur Pierre de Douai et Jean de Wattines d'une part, et les frères de cette maison de l'autre. Les échevins en informèrent à Douai et à Arras, savoir : Jean de France, Richard du Marquet et Jacques Painmoillès, qui ouïrent les témoins

(1) Duthillœul. *Petites Histoires.*

Digitized by Google

dans la maison du Temple à Arras. A la demande du comte de Flandre et de frère Jean, maître de la maison du Temple d'Arras, les échevins de Douai assemblés rendirent un jugement, le samedi après l'Epiphanie de la même année, par lequel, frère Raoul, maître de la maison du Temple de Douai, fut déchargé de la mort dudit Jean de Wattines qu'il avait tué à son corps défendant, dans l'enclos de sa maison, et Messire Pierre de Douai, chevalier, condamné à dix livres d'amende, pour avoir tiré son épée et poursuivi un des frères.

Les Templiers ne soupçonnaient pas qu'à cette époque vivait en France un homme qui devait être Philippe-le-Bel; qu'un jour viendrait, où, persécutés eux-mêmes, ils expieraient sur le bûcher leur trop puissante influence et leurs immenses richesses.

Les terres de Wattines et de Péronne ayant été vendues par Jean, dit Porus, chevalier, seigneur du lieu, à Antoine d'Ongnier, Louis de Montmorency, sire de Fosseux, son beau-père, en fit le retrait pour la somme stipulée dans l'acte du 22 mai 1442. Le fief de Wattines forme aujourd'hui une campagne luxuriante émaillée d'une élégante villa et d'opulentes métairies.

Il y avait à Cappelle d'autres fiefs moins importants. Ainsi, le fief des Rosières, qui appartenait en 1615 à Marie Le Pipre, veuve de Jacques Despretz, bourgeois de Lille. Un autre, appelé Des Préauls, tenant à la voie qui mène de l'église à Wattines, avait à la même époque pour propriétaire le sieur Ollivier Pasquier. Ce fief, entr'autres rentes seigneuriales, devait chaque année quatre chapons en plumes.

En 1622, le fief de Lespierre au sieur Hugues Desquennes, procureur postulant au siège de la gouvernance, était tenu de la Salle de Lille, à charge d'une paire de blancs éperons de relief.

En 1672, le roi d'Espagne vendit la haute, moyenne et basse justice de la terre de Wastines, ce qui fournit un prétexte à son acquéreur de se soustraire à la juridiction de la gourvernance de Douai. Mais par une déclaration du 21 février 1696, Louis XIV le soumit de nouveau à ce tribunal.

En 1700, Cappelle appartenait à Messire Barthélémy d'Hangouart, chevalier, comte d'Avelin et autres lieux, qui l'avait acheté du

Digitized by Google

prince de Robecq. D'Hangouart, son fils aîné, l'a vendu à Jean Philippe du Béron, l'année 1719, pour la somme de 13,000 florins.

Ce village, où une culture intelligente et infatigable a développé les richesses du sol, ne fut pas toujours à l'abri des vicissitudes de la guerre. Situé entre Pont-à-Marcq et Orchies, son existence a été troublée par les guerres trop nombreuses dont les châtellenies furent le théatre ; ce serait refaire l'histoire de la Flandre que de raconter tous les passages de troupes qui occasionnèrent à Cappelle, des terreurs, des dévastations.

C'était alors le temps des guerres entre la France et la Bourgogne. « Une compaignie de la garnison franchoise alla courre vers Orchies amons à *Capelle* (la chapelle) et Temploeve [1] dont ils emmenèrent en Tournay, vingt et quatre paysans prisonniers et grand nombre de bestial. »

Ces déprédations avaient lieu le jour même des noces de Maximilien, duc d'Autriche et de Marie de Bourgogne, les futurs souverains de la contrée. Il est vrai que ces noces princières se célébraient à Gand, d'où ne pouvaient s'entendre les plaintes des cultivateurs privés de leur liberté et dépouillés de leurs biens.

La chronique ajoute que rien ne saurait dépeindre les extrémités auxquelles le village se trouva réduit, envahi qu'il était successivement par l'un et l'autre des partis guerroyants. Les troupes ennemies fourrageaient et soumettaient au pillage des territoires entiers.

Il y eut plusieurs années où la misère et le découragement des habitants de Capelle étaient arrivés à un tel point que personne ne cultivait la terre et que les champs restaient en friche.

Nous avons eu, hélas ! assez d'occasions de raconter les maux qu'a subis notre pays. Rien ne lui a été épargné de ce qui peut affliger l'humanité. Guerres, pestes, famines. De ce lugubre trio, les habitants de Cappelle ont triomphé à force d'énergie, comme c'est à force d'héroïsme qu'ils repoussèrent, lors de la grande révolution, les soldats de toutes les puissances qui voulaient anéantir nos réformes ou bien notre nationalité.

En 1793, lorsque l'étranger menaçant nos frontières, voulait envahir la France, le cinquième bataillon de Saône-et-Loire était

(1) Jean Nicolaï. *Calendrier des Guerres.*

Digitized by Google

posté à Cappelle. Le 8 Juillet 1793, au milieu de la nuit, les ennemis, au nombre d'environ 2,000, conduits par un français qui avait déserté la veille, s'avancent tout-à-coup pour s'en emparer. En un moment ils ont enfoncé toutes les portes, et se précipitent dans le village avec une fureur dont la guerre offre peu d'exemples. Aux premiers coups de fusil, Habert, capitaine, rassemble à la hâte sa compagnie. Les Autrichiens fondent aussitôt sur lui, et le pressent en l'accablant d'une grêle de balles. Habert ne consulte que sa bravoure. « Mes amis, dit-il, c'est ici notre tombeau ; il faut périr plutôt que de l'abandonner » et secondé par ses volontaires, il fait le feu le plus terrible. Bientôt il est accablé par le nombre. On se bat à coups de bayonnette et de sabre. Habert, après avoir tué trois de ses adversaires, est enveloppé par quelques Autrichiens. Cependant il ne cesse de se défendre et ne répond aux propositions qu'ils lui font de se rendre, que par le cri de « Vive la République. » Il était près de succomber ; mais, averti par le bruit du combat, le reste du bataillon accourt, attaque l'ennemi avec impétuosité, en fait un grand carnage, dégage Habert, et force les Autrichiens à prendre le parti de la retraite [1].

ARCHÉOLOGIE. — L'église, en forme de croix, est construite en briques et pierre. Dans le sanctuaire, contre la muraille, du côté de l'évangile, on voit une grande pierre bleue, ciselée en relief sur laquelle on lit ce qui suit [2] :

> Scy gist noble hôme Ogier de Montmorency, seigr de Wastines et de Barly, qui trespassa le XIIIe jour de décembre de l'an M. D. XXII. Priez Dieu pour son âme.

Aux quatre coins de cette pierre, sont les quatre quartiers suivants : *Montmorency : Château-Vilain : Melun : Fosseux* [3].

(1) Hugo. *Victoires et Conquêtes.* — (2) (3) Jacobs d'Hailly.

Digitized by Google

CARNIN.

Carnin, village agricole du canton et à six kilomètres de Seclin, à dix-sept kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de Carvin ; une école de garçons est dirigée par un instituteur laïque, une église est desservie par un curé.

La population totale est de 444 habitants, tous français et catholiques.

Les armoiries sont : de gueules à trois étrilles d'or, au chef de même.

HISTOIRE. — Ce village dont l'étymologie fait présumer qu'on y avait établi un droit de péage sur les transports, existait dans le XII^me^ siècle.

Nous lisons dans un titre de la collégiale de Saint-Piat de Seclin, que l'autel, c'est-à-dire les bénéfices de l'église, appartenait aux chanoines. Le Souverain-Pontife Clément III lança, le 26 avril 1187, une bulle confirmative de cette propriété. Ajoutons que le patron de l'église était dès lors Saint-Christophe, et que plus tard les chevaliers de Saint-Lazare auront droit au seizième de la dîme de Carnin (1).

Son existence fut sans doute peu tapageuse. Cependant il ressentit de temps à autre l'influence des évènements extérieurs. Les courses des Français avant Bouvines, la bataille même dont

(1) Legroux. *Gallo-Flandria.*

Digitized by Google

les résultats furent immenses, jetèrent de ce côté-là quelques pillards, ou peut-être de malheureux débris de Lille, quand la vengeance de Philippe-Auguste eut fait de la capitale de la Flandre, un désert embrasé.

Sous le fils de Marguerite de Constantinople, Guy de Dampierre, il y eut une nouvelle invasion française conduite par Philippe-le-Bel. Comme l'Artois tenait pour la France, cette circonstance attira sur les frontières des deux provinces, les représailles des Flamands.

Ainsi quand les marais de Groeningue furent devenus le tombeau de milliers de seigneurs français, dans cette mémorable journée de Courtrai, les gens de Flandre profitèrent de leur victoire pour faire des incursions jusqu'aux limites de la province.

Charles VI accourut, vers l'année 1380, au secours de Louis de Mâle. Sa route ordinaire était tracée par l'Artois, afin d'arriver sans encombre sous les murs de Lille. L'on se ferait une idée trop avantageuse des armées d'alors, si l'on s'imaginait qu'il y régnât la discipline que nous admirons aujourd'hui; si bien que le passage des troupes constituait à cette époque une grande calamité.

Carnin l'éprouva quand des soudards, accourus de tous les points de la France, sous prétexte de faire une invasion en Angleterre, restèrent pendant quatre ans dans le pays, se gobergeant, se gaudissant, et volant sans mesure, au dire du véridique Froissart.

Plus tard Louis XI, le plus fourbe des rois, mais le plus habile des politiques, vint à Seclin; ses soldats ne manquèrent pas à leurs anciennes traditions en faisant chère lie aux dépens des campagnards.

Une autre espèce de malfaiteurs se préparait, en 1540, à renouveler, sous prétexte de religion et de réforme, les actes de vandalisme des anciens barbares. Ces apôtres de la démolition et de l'incendie portaient le nom de Gueux. A Carnin, l'on apprit que ces audacieux et impies dévastateurs avaient même osé s'attaquer à la ville et aux reliques de Saint-Piat. Mais, grâce au courage des habitants de Seclin, aidés de ceux des villages d'alentour, les Gueux avaient dans les marais le même sort que les chevaliers français à Courtrai.

Sous l'administration paternelle des archiduc Albert et Isabelle,

Digitized by Google

toute la châtellenie jouira d'une tranquillité réparatrice. Profitons-en pour tracer en quelques lignes les noms des seigneurs de Carnin, ou ce qui s'y rapporte.

Le châtelain de Lille avait quatre barels à mesurer les weddes qu'on vendait dans la châtellenie. L'un était à Carnin, affermé à un officier du châtelain.

En 1495, la terre de Carnin fut assignée pour héritage à François de Bourbon, comte de Saint-Pol.

En 1558, le village avait pour maître Antoine, duc de Vendôme, roi de Navarre. Il transporta cette terre à Adrienne, duchesse d'Estouteville, le 15 mai 1558 (1).

En 1572, elle fut cédée à Philippe, seigneur de Sainte-Aldegonde, avec l'approbation de Philippe II, roi d'Espagne (2). L'an 1594, la dame de Carnin était Anne de Palant, Comtesse d'Herlies, baronne et dame douairière de Gaulmont, etc. On peut le constater par le dénombrement qu'elle fit, le dernier jour de septembre, date susdite, de ses fiefs et seigneuries dans lesquelles se trouve Carnin, et où elle déclare les tenir de la Salle de Lille et devoir foi, hommage et service au Comte de Flandre, roi d'Espagne.

C'était une terre à clocher, avec haute, moyenne et basse justice. Elle fut vendue, le 26 avril 1632, à Sasbout de Varick, chevalier, seigneur de Carnin et grand bailli de Lille.

Un des descendants de Sasbout, Charles Bauduin Le Cocq, mourut en 1762, et parmi la noblesse du bailliage de Lille qui prit part à l'élection des députés aux Etats Généraux de 1789, figure Louise-Clémentine Dudeman, Dame de Carnin (3).

Après cette digression nécessaire reprenons la suite des événements :

Le grand Condé vainquit, le 20 août 1648, dans les environs de Lens, les forces combinées d'Espagne et de Lorraine. Des 30,000 hommes conduits par l'archiduc Léopold, il ne restait plus que des débris que Carnin vit passer non sans en souffrir ; car les vaincus, moins fiers que deux années auparavant, avaient à se venger des privations de la campagne.

Pendant que Louis XIV faisait la conquête de la Flandre, une noble dame, Anne de Carnin, songeait à fonder le couvent des

(1) (2) Registre des chartes. — (3) Leuridan.

Digitized by Google

Ursulines à Tournai. C'était une ancienne professe de Saint-Omer, supérieure de la maison de Lille. Elle prit possession de son nouveau monastère, le 27 avril 1667. Sa communauté lui avait fourni 7000 florins pour couvrir les premiers frais.

Le couvent de Lille a disparu dans la tourmente révolutionnaire. Le règne glorieux de Louis XIV s'éteignit tristement dans les revers. Les Ursulines de Tournai subsistent encore.

Le pays abattu par les guerres eut encore à souffrir de l'inclémence des saisons. Pendant l'hiver de 1709, la température subit un abaissement extraordinaire ; jamais à Carnin on n'avait vu les marais immobilisés par une aussi épaisse couche de glace. La terre était devenue marbre ; les tourbes ne défendaient plus du froid. C'était la Sibérie transplantée en France. Ces rigueurs inusitées eurent une conséquence épouvantable, la famine ; car tout ce qui avait été confié au sol avait péri.

Sous ces tristes auspices, nous arrivons au temps de Louis XV, dont le nom ne se lira pas dans l'histoire escorté de beaucoup de bénédictions. Tout au plus, pourra-t-on dire de ce monarque qu'il remporta la victoire de Fontenoy, victoire chèrement achetée, mais qui faisait oublier à notre belliqueuse nation les turpitudes de la cour et l'immoralité des grands seigneurs. Mais la justice des peuples, si elle est lente à se produire, a parfois des réveils formidables. Malheureusement alors la raison n'est pas toujours consultée, et les mesures les plus violentes sont les mieux venues. C'est ce que nous apprit 1792; l'église fut vendue comme propriété nationale et rachetée par M. Philibert Ledoux et ses enfants. Dans ces jours d'effervescence, il y eut pourtant de beaux dévouements, et si la tête fut égarée, le bras et le cœur restèrent assez forts pour lutter victorieusement, à Jemmapes et à Fleurus, contre tout un monde d'ennemis.

NOTABILITÉ. — Dans la fameuse et illustre abbaye de Loos, fondée par le grand Thierry d'Alsace, mourut, le 30 décembre 1251, Dom Guillaume de Carnin, supérieur de ce monastère renommé. Quand on songe aux événements auxquels furent mêlés les religieux, et à l'influence qu'acquirent leurs abbés, l'on ne peut s'empêcher de regarder comme une illustration l'homme qui fut revêtu de cette éminente dignité.

Digitized by Google

CHAPELLE-D'ARMENTIÈRES.

Chapelle-d'Armentières, nouveau village du canton et à trois kilomètres d'Armentières, et à treize kilomètres de Lille, sur la grande route de Lille à Dunkerque et sur le ruisseau le Cazier, dépend de la poste d'Armentières. Il existe dans cette commune une école de garçons dirigée par des instituteurs laïques, une église desservie par un curé et un vicaire, une lieutenance de douane, une fabrique de colle et une distillerie.

La population totale est de 3,463 habitants, dont 2,469 français et 994 étrangers; 3,460 catholiques, 3 dissidents.

HISTOIRE. — Avant la révolution et depuis un temps immémorial, la partie extra muros d'Armentières formait à elle seule une paroisse connue sous le nom de Chapelle de Notre-Dame, entièrement indépendante de cette ville, soit quant à l'exercice de la justice, soit relativement à l'administration civile; elle avait ses administrateurs, son curé, ses échevins, et était enfin organisée et régie comme toutes les autres paroisses du royaume [1].

Mais, par décret du 13 prairial an II, la République française, une et indivisible, réunissait la Chapelle d'Armentières à la ville de ce nom. Les habitants réclamèrent contre cette annexion, et on leur fit droit, le 22 novembre 1820, par une ordonnance qui replaça la localité au rang des communes.

(1) De Meuninck. *Statistique*

Digitized by Google

L'on y trouvait même, d'après le dénombrement du 8 août 1615, un fief et seigneurie tenus de la Salle de Lille en justice vicomtière. La titulaire en était à cette époque, Damoiselle Catherine Parent, veuve de Mathieu Van Hoye Queslot.

Nous avons bien des faits de guerre à raconter concernant la commune qui nous occupe. Aussitôt qu'elle naquit, elle ressentit le contre-coup des épreuves que subit Armentières. N'est-il pas déplorable que l'histoire se résume très-souvent en récits belliqueux, au lieu de nous apprendre le pacifique développement de l'agriculture et de l'industrie?

Reportons-nous à l'année 1339. Quel triste spectacle se présente! Louis de Nevers, de malencontreuse mémoire, était comte de Flandre et ne se maintenait qu'avec peine contre ses sujets. Un jour, les Anglais et les Flamands, commandés par le comte de Salisbury, se postèrent à la Chapelle. Ils voulaient prendre Armentières qui tenait ferme pour Louis de Nevers. Malgré le courage obstiné des Genévois, la ville fut emportée. Peu cléments, les vainqueurs pillèrent et incendièrent. Les cultivateurs consternés virent les flammes dévorer les maisons, et les malheureux habitants fuir en pleurant ce théâtre de désolation.

Un autre comte de Flandre, Louis de Mâle, aussi peu chéri que son prédécesseur, avait besoin du secours des Français pour garantir son autorité. Il ne se fit pas défaut de les appeler. Mais ces protecteurs du comte s'inquiétaient peu des sujets. En 1382, ils signalèrent leur arrivée à la Chapelle d'Armentières par un pillage forcené.

A un siècle de distance, de 1420 à 1518, un élément destructeur, le feu, s'acharna contre la ville voisine. Combien il y eut de terreur chez nos bons villageois à l'aspect de ces embrasements immenses, il serait difficile de le dire. Mais ce que l'on sait parfaitement, c'est qu'ils reçurent, en 1566, une visite des plus désastreuses.

Les Gueux, ces pillards réformateurs, passèrent par là en hurlant des cantiques, et insultant à toutes les saintes croyances qui faisaient la consolation et l'espoir des générations d'alors. Ils allaient faire l'expédition célèbre qui eut pour résultat de piller Armentières et de renverser son église.

Digitized by Google

Trois ans plus tard, la commune était envahie par des pionniers qu'avait envoyés un des plus grands princes de l'histoire, Charles-Quint. Il s'agissait d'agrandir et de fortifier la ville, qui jusqu'alors n'avait été entourée que d'un fossé et d'un faible rempart.

Malgré les précautions de celui qui, fatigué d'un sceptre, assista vivant à ses obsèques, au monastère de Saint-Just, en Estramadure, Armentières tomba au pouvoir des Français en 1645. Nous étions au grand règne de Louis XIV. Les soldats de Gassion et de Rantzau étaient répandus dans les fermes de la Chapelle. Un jour l'on vit avec étonnement un général qui n'avait plus qu'un bras, qu'une jambe, qu'un œil. Le reste était demeuré sur le champ de bataille. Ce général avait nom Rantzau ; c'était un débris de la gloire et des combats, comme nous l'apprend son épitaphe, que nous citons ici :

Du corps du grand Rantzau, tu n'as qu'une des parts,
L'autre moitié resta sur les plaines de Mars.
Il dispersa partout ses membres et sa gloire ;
Tout abattu qu'il fut, il demeura vainqueur ;
Son sang fut en tous lieux le prix de sa victoire,
Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

Le dernier vers est aussi beau que le : *Sta, viator, Heroem calcas*, que l'on écrivit sur le tombeau de l'héroïque Mercy.

La fortune de la guerre a des retours. Deux ans après, la ville fut reprise par des troupes qui campèrent à la Chapelle et que commandait l'archiduc Léopold.

Mais la France était tenace à l'endroit de cette possession importante. Elle y renvoya des soldats au temps du siège de Lille et de l'omnipotence de Louis XIV. Ce roi, qui avait foudroyé Besançon et Namur, n'eut pas de peine à reprendre Armentières.

Un peu plus tard, à l'époque du siège de Douai, notre commune servait de logement aux troupes du Maréchal d'Aumont, qui de là se rendaient tous les jours vers la ville, pour travailler à de nouvelles fortifications. Enfin, en 1668, nos villageois durent accueillir avec grande satisfaction la nouvelle du traité d'Aix-la-Chapelle, qui, en assurant la paix à l'Europe, fixait les destinées du pays.

Digitized by Google

Les traités ont la prétention d'être éternels ; mais cette éternité ne résiste pas à la versatilité humaine. En 1708, nos campagnes étaient remplies de soldats. La France, oubliée un instant par la victoire, était envahie, et Lille assiégé par le prince Eugène de Savoie. Il semble qu'à cette époque la Providence ait accumulé toutes ses rigueurs sur le pays. Guerrre, hiver terrible, famine désastreuse, rien ne fut épargné : Il fallait un tempérament robuste pour résister à tant d'assauts des hommes et de la nature. La France en était douée, et le prouva à Denain.

Nous pourrions parler de Louis XV, mais,

Imitons de Courart le silence prudent.

et disons qu'en 1792, ce qui nous reporte à notre début ou à peu près, la contrée revit les horreurs de l'invasion qui, tant de fois, désola les fertiles campagnes que cultivent si intelligemment les villageois de la Chapelle d'Armentières.

Digitized by Google

CHEMY.

Chemy, village agricole du canton et à quatre kilomètres de Seclin, et à quinze kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de Seclin. Il existe dans cette commune une école de garçons et une école de filles dirigées par un instituteur et une institutrice laïques, une église desservie par un curé, et une société de secours mutuels ; ce village est divisé en deux : Chemy et Wachemy.

La population totale est de 373 habitants, dont 348 français et 25 étrangers ; tous catholiques.

Les armoiries doivent être celles de St.-Piat de Seclin.

Chemy ne peut être que la romanisation du mot germanique *chem*, formé de *hem*, *demeure*, *habitation*.

HISTOIRE. — Lors de la fondation de la collégiale de Saint-Pierre de Lille, il fut fait mention de Vachemy. On sait que cette fondation remonte à 1055, et que la dédicace se fit solennellement en 1066.

Une bulle du pape Clément III confirma en 1187 l'autel de Chemy à Saint-Piat de Seclin. Il le nommait *Chemi*, *Chemis*, *Wachemi*. Aujourd'hui encore la commune semble partagée en deux parties, Chemy et le hameau Wachemy.

La seigneurie appartenait à Marie Albertine de Wasselin, dame de Chemy, fille d'Antoine Philippe, chevalier, seigneur de

Digitized by Google

Proville, Lannoy et gouverneur de La Gorgue, et de Marguerite Françoise de Pailly, (1608) [1].

Il y avait là un fief nommé le Paradis, appartenant à Gilles Maerten, par achat de Jehan Morel, procureur de Messire Jehan de Beauffremetz (1615). Il y existait encore un autre fief vicomtier, tenu d'Allennes et qui avait nom Haillies ou Hailly.

Parmi les seigneurs de ce fief nous distinguons Jean II le Prud'homme, chevalier, seigneur d'Haillies, Lupecourt, maire d'Annapes, grand écuyer de la reine de Castille, et en 1505 chambellan du roi d'Espagne, qui sera l'empereur Charles-Quint [2].

Cette seigneurie fut vendue au commencement du XVII^me^ siècle par Jean de Beauffremetz, grand bailli du Cambrésis. Le village lui-même reconnaissait pour seigneur temporel son curé, qui lui était présenté par le chapitre de Seclin [3]. L'église est sous l'invocation de Saint-Martin, et, au siècle dernier, on y allait honorer Saint-Laurent martyr.

A Chemy, en 1549, l'on cultivait en grand le pastel, autrement dit wedde. C'est un fait révélé par le dénombrement de ce millésime. Du pastel s'extrayait une belle couleur bleue. Mais l'indigo, produit de l'Amérique, parut à l'industrie plus avantageux que le pastel. Cette culture tomba donc peu à peu en désuétude.

En 1566, les Gueux, ces Vandales du seizième siècle, se disposaient à aller dévaster la collégiale de Saint-Piat à Seclin. A cette nouvelle, les habitants de Chemy se réunirent à ceux des villages voisins pour marcher à la rencontre des pillards. Le choc fut terrible pour les Gueux ; leur troupe fut repoussée dans les marais de Gondecourt où presque tous les sectaires trouvèrent la mort. C'est à peine si quelques rares échappés portèrent à leurs coreligionnaires la nouvelle du désastre.

Le village goûta un calme assez profond pendant l'espace de 60 ans. L'ambition de Louis XIV devait venir troubler ce bonheur.

La victoire de Lens, que Condé remporta, le 20 août 1648, sur l'armée d'Espagne et celle de Charles IV, duc de Lorraine, fut signalée à Chemy par le passage des vaincus. Les débris des 30,000 hommes qui marchaient sous les ordres de l'archiduc

(1) (2) Leuridan. *Statistique féodale* — (3) Legroux. *Gallo-Flandria*.

Digitized by Google

Léopold, gouverneur des Pays Bas, vinrent étaler dans le village leurs besoins et les exigences de leur misère.

Le passage des troupes qui, venant d'Arras, se jetaient sur Seclin comme sur une proie assurée, ne fut pas sans causer de préjudice à Chemy. Wachemy, plus rapproché de la route, et par conséquent plus en vue, éprouva des dommages bien plus considérables en 1712, quand Eugène de Savoie vint, le 12 août, pendant le siège de Douai, établir son armée dans les environs.

La Flandre fut excessivement malheureuse à la fin du règne de Louis XIV. Tous les fléaux semblaient s'acharner sur cette noble et généreuse terre : la guerre, la peste et la famine. La nature elle-même avait déployé pendant l'hiver de 1709 des rigueurs exceptionnelles.

Après la paix de 1713 et le règne infécond et sans gloire de Louis XV, le pays assista à la plus grande révolution dont parlent les annales du monde.

Lors de l'invasion, les habitants de Chemy s'organisèrent en gardes-nationaux pour secourir la patrie en danger. On leur donna des armes, mais le patriotisme ne donne pas l'expérience, et il fallut aux enfants de la France quelques revers pour trouver le chemin des victoires qui firent reculer l'Europe.

ARCHÉOLOGIE. — L'église est petite [1]. A la Chapelle de Notre-Dame l'on voyait autrefois des vitraux armoriés.

Sur la grosse cloche du village, baptisée le 16 juillet 1720, et nommée Salvator, se voyait l'inscription suivante :

> Messire Pierre-Louis Jacobs, escuier, seigneur d'Hailly, d'Aigremont, de Lompret, etc., et dame Marie-Madelene Quarré, dame de Kaverlies, son épouse.

Ces deux personnages avaient servi de parrain et de marraine à la nouvelle cloche.

(1) Jacobs d'Hailly. Manuscrit.

Digitized by Google

CHERENG

Chereng, village du canton et à huit kilomètres de Lannoy, à douze kilomètres de Lille, sur la route de Lille à Tournai, dépend du bureau de poste de Cysoing. Il existe dans cette commune une capitainerie de douanes, une école de garçons dirigée par un instituteur laïque, une école de filles dirigée par une institutrice laïque, un tissage mécanique de toiles, une église desservie par un curé, et une société de secours mutuels.

La population totale est de 1,561 habitants, dont 1,295 français et 266 étrangers ; 1,560 catholiques, 1 dissident.

Les hameaux sont : l'Antour, Marequais, le Château, le Chéreng.

Les armoiries du seigneur étaient : de gueules au chef d'or chargé d'un lion de sable.

HISTOIRE.— Sans prétendre faire remonter ce village à une très-haute antiquité, il est certain qu'il partage, vu sa position, les origines de Pont-à-Tressin. Dans un titre de l'abbaye de Cysoing cité par le savant Mircœus l'on trouve qu'en 1164 on l'écrivait *Ceren*. Une charte du même monastère de 1195 lui donne le nom de *Cheren*. En 1261, un cartulaire de Loos l'appelait *Cherench*. Il devint *Chierench* l'an 1325, au dire d'un manuscrit de Saint-Nicolas de Lille.

Toutes ces variations prouvent qu'on s'occupait de ce village

Digitized by Google

à une date assez reculée et peuvent lui servir d'acte authentique d'existence.

D'ailleurs nous savons que l'autel de Chéreng fut donné, dès 1145, à l'abbaye premièrement citée, par Honorius, évêque de Tournai [1], et sa première forme lui vient précisément de la confirmation de cette donation faite par Gérard, successeur d'Honorius

D'autres événements moins pacifiques viendront bien vite donner à ce village la consécration historique. Ouvrons Legroux et nous apprendrons le détail très-intéressant qui suit :

« Comme Philippe de Valois, roi de France [2], était passé le pont en 1340, il s'est donné en ce lieu des escarmouches de temps en temps entre quelques détachements et celle des Anglais, Liégeois et Flamands. »

Buzelin est plus [3] explicite. « Dans cette partie de la Pevèle, dit-il, où coule la Marque, se trouve Chéreng. C'est là qu'on voit le pont de Chéreng, vulgairement le Pont-à-Tressin, si fréquenté par ceux qui vont à Lille ou à Tournay. »

Lorsqu'en 1340, Philippe de Valois campait à Bouvines avec une armée immense, à deux fois les Anglais et les Flamands firent une attaque par ce pont. Ils voulaient repousser au-delà de la Marque l'arrière-garde du camp français. A deux reprises, ce pont fut le théâtre d'un grand carnage. Les soldats du Hainaut en tête, presque tous nobles et de bonne maison, profitant d'une nuit obscure, passèrent par là et surprirent à l'improviste les troupes du roi de Bohème et de l'évêque de Liège. Mais Rodemaque, homme d'illustre naissance, revenant de garde avec ses soldats, les aperçut et les attaqua vivement. Il en tua un tel nombre que le reste dut reculer de l'autre côté du pont. Ceux-là même furent presque tous massacrés parce que les Liégeois qui venaient de fourrager attaquèrent de flanc les fuyards.

Quelques nobles allemands eurent peu après plus de chance ; ils traversèrent le pont en plus grand nombre pour attaquer les Français. Ils étaient suivis par Jean de Hainaut et un certain nombre de chevaliers flamands. Ils avaient laissé pour s'assurer le passage du pont une petite arrière-garde. Alors, ils excitèrent

(1) Stat. arch. — (2) Legroux. *Gallo Flandria* — (3) Buzelin. *Annales gallo-flandriæ*.

Digitized by Google

au combat Charles de Montmorency et le marquis de Saulieu. Pour cela, ils eurent recours à une ruse de guerre. Feignant la crainte et la fuite, ils attirèrent Charles de Montmorency près du Pont et firent un massacre de ses soldats [1].

Les annales guerrières ne manquent pas à notre pacifique commune. Un autre historien aussi recommandable [2] rapporte qu'en 1477, Louis XI envoya des forces pour défendre Tournai. Notre village fut occupé militairement ; la ville de Tournai était alors assiégée par Adolphe d'Egmont, duc de Gueldres, qui fut tué dans une sortie.

En 1513, les Anglais vinrent à leur tour se poster non loin de Chéreng. Le voisinage de Tournai et du Pont-à-Tressin valut ce dangereux honneur à la commune.

En 1521, le Comte de Nassau, commandant l'armée de l'Empereur Charles-Quint, arriva avec les Espagnols pour conquérir la capitale du Tournaisis. Les rives de la Marque reçurent la visite des soldats, et notre pont, l'un des quatre du Mélantois, reçut bonne et due garde. L'on sait qu'au point de vue stratégique une rivière est une barrière naturelle à laquelle un chef habile adosse son armée.

Les hérétiques, pas plus que les soldats, ne se feront faute d'y laisser des traces de leur passage en 1566. Ils avaient commis de si grands désordres à Tournai, qu'ils ne purent pas négliger de pousser leur course jusqu'à Chéreng. Dans leurs stupides déprédations, ils méconnaissaient la nature humaine dont l'instinct religieux a besoin d'un culte extérieur. Les saints sont les héros de notre foi et ont droit à des statues dans les églises, comme les grands hommes sur les places de nos villes.

Détournons les regards de cette époque de fanatisme absurde. Voyons plutôt le grand roi Louis XIV, qui, à l'apogée de sa puissance, à la tête d'une armée formidable, suivi d'une cour brillante, méditait la conquête de la Flandre et força Tournai à capituler, le 26 juin 1667. Le Maréchal d'Aumont, un de ses généraux, avait eu soin de profiter de la commodité de la rivière et de se porter à Pont-à-Tressin.

Rien ne résistait en ce moment-là aux armes du roi de France.

(1) Buzelin. *Annales gallo flandriæ.* — (2) Poutrain. *Histoire de Tournai.*

Digitized by Google

Il fit élever en 1670, à Tournai, une citadelle remarquable. Pour cela il mit en réquisition tous les habitants d'alentour. Il fit tellement pousser ce travail qu'il fut achevé en huit jours de temps [1].

L'heure des revers sonne toujours trop tôt; mais il doit s'y attendre celui qui abuse de la prospérité. Les armes du roi n'avaient plus le même prestige; lui-même était au déclin de la vie, comme sa fortune. Lille avait succombé, malgré Boufflers, sous les efforts du Prince Eugène. L'année suivante (1709), les environs de Chéreng furent remplis de soldats. C'était l'armée des alliés, commandée par Eugène de Savoie et le duc de Marlborough qui, n'ayant pu attaquer celle des Français, conduite par le Maréchal de Villars, venait assiéger Tournai dans les formes. La ville dut se rendre sans résister longtemps.

Il venait de se passer un épouvantable hiver. Une misère immense, une incroyable disette de vivres fit souffrir cruellement le pays. Nous approchons néanmoins de la revanche de Denain.

Mais avant, en 1712, l'armée d'Angleterre, et celle des Impériaux, campèrent à Chéreng. Ils y attendaient l'entrée en campagne. Ils y restèrent l'espace de trois à quatre mois.

C'est dans les environs de Baisieux, de Camphin et de Chéreng que le prince Eugène de Savoie, généralissime des armées coalisées, fit passer une grande revue à ses troupes [2].

L'on sait que Dieu réservait à Louis XIV la suprême consolation de presser la main victorieuse de Villars. Ce fut sa dernière joie terrestre.

Après le grand roi et Denain arrivent Louis XV et Fontenoy. Aussi le 26 avril 1745 les Français revinrent sur Tournai, et les habitants du village eurent quelque temps pour voisin le roi de France avec le Dauphin, son fils unique. La bataille de Fontenoy n'eut même pour cause que le désir des alliés de sauver Tournai menacé. Elle se livra non loin d'Antoing.

Tout Chéreng dut tressaillir au bruit du canon qui parla pour la France. La mêlée fut sanglante et il resta à peu près 20,000 hommes sur le champ de carnage. Notre commune secourut bien

(1) Poutrain. *Histoire de Tournai.* — (2) Legroux. *Gallo-Flandria.*

Digitized by Google

des blessés, enterra bien des morts. Les malheureux soldats, vainqueurs ou vaincus, s'éparpillaient sur toutes les routes et mouraient souvent à côté d'une porte hospitalière.

Voici venir les jours où notre pays entra dans une voie nouvelle et si étrange que l'Europe en fut consternée d'abord, indignée ensuite. Une invasion s'en suivit pour venger la mort du vertueux Louis XVI dont la tête était tombée sur la place de la Concorde.

Cette année-là, l'église fut vendue comme propriété nationale et rachetée par onze particuliers, qui en firent don à la commune (1794). Chéreng fut choisi pour être le point de mire des généraux alliés. Le duc d'Yorck occupa le Pont-à-Tressin. Il avait pour antagoniste le général Bonneau. Les Français ne luttaient pas contre les ennemis à armes égales. Ils avaient à surveiller les avant-postes, ils avaient en plus à craindre la trahison. Un sieur Coupleur de Pont-à-Tressin fut arrêté et livré aux tribunaux pour avoir, en qualité d'espion, fait égarer une troupe française de grand'garde. Mais tous n'étaient pas des traîtres; le succès de Tourcoing, les grandes journées de Fleurus firent éprouver à Chéreng de patriotiques transports. La France nouvelle commençait à avoir raison contre la vieille Europe.

ARCHÉOLOGIE. — Sur l'une des cloches de l'église de Chéreng se trouve la danse des morts ou danse macabre. L'artiste a voulu représenter la mort entre un prêtre et un paysan, pour indiquer que nul n'a chance d'échapper; les groupes de danseurs, toujours les mêmes, sont au nombre de huit.

BAPTISTÈRE. — Les fonds baptismaux de l'église de Chéreng méritent l'attention des connaisseurs [1].

Ce joli monument consiste en une cuve ronde en pierre, ornée d'un entrelacs fort gracieux, qui sépare deux cordons formés d'oves. Quatre têtes se détachent en ronde bosse au milieu de cet entrelacs. Ces têtes ont un caractère byzantin fort prononcé : leurs cheveux lisses et plats, longs ou coupés en brosse au-dessus des oreilles, la forme des yeux, l'expression du visage, ne per-

(1) Bulletin de la Commission Historique.

Digitized by Google

mettent pas de douter que ce monument n'appartienne au XII[e] siècle. La cuve est placée sur un fût cylindrique, à base écrasée, formée d'une scotie et d'un seul boudin.

NOTABILITÉS. — Michel Ange de Vuorden, vicomte de Langle, qui a fait imprimer en 1684 un journal historique pour servir à l'histoire de Louis-le-Grand et qui a composé le livre intitulé : *annales bellici et Triumphalis Ludovici Magni, Franciæ et Navarræ regis*, était de Chéreng et y fut enterré en 1699 (1). Un de ses descendants, M. le baron de Vuorden, était seigneur de Chéreng (1).

Denis Chemin, ministre et chef des Gueux en 1566, était le fils du maréchal de Chéreng. Voici un des traits de sa vie.

Au mois de décembre 1566 arriva un pauvre homme de la ville de Lille pour voir le camp des Gueux, qui était auprès des ruines de l'abbaye de Saint-Mard. Il fut pris pour espion et interrogé sur ce qu'il venait faire. Il ne sut que répondre. Alors Denis Chemin le condamna à être pendu à la fenêtre de sa chambre. Quand le malheureux monta à l'échelle, le prédicant lui demanda s'il voulait être Gueux, qu'il lui sauverait la vie. Il répondit : oui ; mais les autres Gueux dirent qu'il le fallait faire mourir, de crainte que sitôt en liberté il ne devînt encore papiste. L'infortuné, au désespoir, s'adressa à Dieu et à la Vierge, et mourut sans autre cause de condamnation qu'une lettre de son curé qu'il portait sur lui (2).

(1) Stat. arch. — (2) Legroux. *Annales gallo-flandriæ*. — (3) Nicolas Lesoldoyer. *Mémoires*.

Digitized by Google

COBRIEUX.

Cobrieux, village essentiellement agricole du canton et à quatre kilomètres de Cysoing, à dix-sept kilomètres de Lille, poste de Cysoing. L'industrie y est remplacée par une culture active ; il y existe une école dirigée par un instituteur laïque, et une église desservie par un curé.

La population totale est de 434 habitants, dont 407 français et 27 étrangers ; 432 catholiques, 2 dissidents.

Les hameaux sont : Hacquin, la Ville, la Cocquerie, le Bar, la Poissonnerie.

Les armoiries du seigneur étaient : d'argent au chevron de gueules accompagné de trois croissants de sable.

HISTOIRE. — En 1179, une bulle du Souverain-Pontife Alexandre III, confirmait à l'abbaye de Cysoing la possession de Cobrieux qui, pour lors, s'appelait *Cobria*.

Ce qui surtout a fait du village un être historique, c'est qu'il y existait une riche et puissante commanderie de l'ordre des Chevaliers du Temple.

Au mois de janvier 1226, Raband, seigneur de Rumes, en présence de frère Salverte, commandeur des maisons du Temple en Flandre, renonça en sa faveur à tous les droits qu'il avait sur les fiefs d'Amaury, seigneur de Cobrieux, et, le 1er août suivant, celui-ci donna à l'ordre des Templiers, dont il faisait partie, le

Digitized by Google

tiers du fief de Cobrieux, qu'il tenait de Robert de Gondecourt et de Robert, châtelain de Lille, avec promesse de lui abandonner les deux autres tiers, lorsque le susdit châtelain aurait reçu des Templiers une somme de 500 livres (1). Pierre dit Vilain, frère d'Amaury, donna son approbation à cette donation, et de la sorte, le domaine direct du village passa du châtelain aux Religieux du Temple, qui y établirent une maison.

On cite parmi les anciens commandeurs de Cobrieux : Frère Alexandre, *præceptor de Corberi* en 1251 ; frère Alard Audefer ou Andefer en 1257 ; frère Serpi *commander de Corberi* en 1270 (2).

Les commencements et la fin de l'ordre du Temple occupent une place trop marquante dans l'histoire des communes de notre arrondissement pour que nous refusions au lecteur une courte notice sur cette institution chevaleresque.

L'ordre religieux et militaire des Templiers fut fondé en 1118, par Hugues de Payens ou de Pains, de la maison des comtes de Champagne, et par huit autres gentilshommes, pour la défense de la Terre Sainte. Aux trois vœux ordinaires de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, ils ajoutèrent celui de porter les armes contre les infidèles et de protéger les voyageurs et les pèlerins. Le roi Baudouin II leur accorda pour demeure une maison voisine des ruines du temple de Salomon, d'où il furent appelés Frères de la milice du Temple, Chevaliers du Temple, Templiers.

Le pape Honorius II fit confirmer leur institut en 1128 par le concile de Troyes, et une règle de l'ordre fut écrite sous la direction de Saint-Bernard. Les Templiers entendaient la messe trois fois par semaine, et communiaient trois fois l'an. Ils portaient un vêtement blanc, symbole de la pureté, avec une croix rouge, emblême du martyre. Leur vie était très-austère. La règle leur imposait l'exil perpétuel de leur patrie, et une guerre sans trêve contre les infidèles. Ils devaient toujours accepter le combat, fût-ce d'un contre trois, ne devaient jamais demander quartier, ne jamais donner de rançon. Leur étendard, nommé Beaucéant, était mi-partie de noir et de blanc, avec cette légende : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.*

L'ordre ne resta pas longtemps confiné en Palestine. En 1129,

(1) L'abbé C. Dehaisnes. *Bulletin historique.* — (2) Leuridan. *Statistique féodale.*

Digitized by Google

il avait déjà des établissements dans les Pays-Bas. Mais ils se corrompirent vite dans la prospérité, et trente ans à peine après leur avoir donné des instructions, Saint-Bernard leur reprochait le luxe de leurs armes, leur orgueil et leur avidité. Milice inquiète et indomptable, ils guerroyèrent même contre les chrétiens. Dans leurs rivalités contre les Hospitaliers, ils étaient allés jusqu'à leur lancer des flèches dans le Saint-Sépulcre.

Leur puissance donna en 1306 de l'ombrage à Philippe-le-Bel, leur or excita sa convoitise ; ils avaient refusé de l'admettre dans l'ordre ; il résolut de les perdre. Le 13 octobre 1307, le grand maître, Jacques Molay, fut arrêté avec les cent quarante Templiers qui étaient à Paris. Une commission fut instituée pour les juger. On les accusa d'impiété, de sacrilège et d'autres crimes abominables. Le pape Clément V voulut évoquer l'affaire à son tribunal suprême, mais Philippe-le-Bel fit tant, par ses intrigues et ses mensonges, que le Souverain-Pontife abolit l'ordre, au concile de Vienne (13 avril 1312). Auparavant un concile provincial, convoqué à Paris et présidé par Philippe de Marigny, archevêque de Sens, en avait envoyé cinquante-quatre au bûcher. On brûla Jacques Molay et le commandeur de Normandie, à la nuit tombante, dans une petite île de la Seine, (aujourd'hui le terre-plein du Pont-Neuf,) et leurs cendres furent jetées au vent. Philippe-le-Bel, non content de s'adjuger le Temple et les trésors qu'il renfermait, exigea 300,000 livres pour frais de procédure (1).

Les biens des Templiers devaient être donnés aux Hospitaliers.

En 1312, le roi persécuteur prescrivait à son bailli d'Amiens de faire mettre les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem en possession des biens de l'ordre proscrit qui se trouvaient en Picardie, ainsi qu'en Artois et en Flandre.

D'après la répartition qui en fut faite alors, la maison de Cobrieux échut à la commanderie de Hautavesnes. Les Hospitaliers ou Chevaliers de Malte devinrent ainsi les seigneurs hauts-justiciers de Cobrieux (2).

Leur domaine se composait d'un donjon seigneurial qui se trouvait au couchant du chemin du village, à la Poterie ; et à

(1) Dupuy, P. *Traité d'histoire.* — (2) Leuridan. *Statistique féodale.*

Digitized by Google

Bachy, d'une ferme ou basse-cour qui en dépendait et de bois et prés situés sur Cobrieux, Bourghelles, Genech et Bachy [1].

« L'abbé de Cysoing, pour ne pas être obligé de fournir à la cure dont la dépense surpasserait facilement le revenu de ce lieu-là, céda plus tard ses droits de dîme et de patronat au Commandeur de Cobrieux [2]; de sorte que l'ordre de Malte dominait tout dans la commune. »

Cette présence dans le village des chevaliers les plus braves de la chrétienté, eut pour Cobrieux un double résultat heureux. D'abord le défrichement des bois et la mise en culture intelligente des domaines, ensuite une protection puissante et respectée contre les ravages qui désolèrent tant de fois les communes de notre Flandre pendant les guerres du XIV^e^, XV^e^ et XVI^e^ siècles.

« En effet, dit un écrivain religieux [3], les fondateurs de monastères arrivaient avec leur foi et leur persévérance, une pioche et une cognée. Ils abattaient quelques arbres séculaires, remuaient la glèbe que le fer n'avait jamais entamée. On concédait à la communauté des terrains vagues, des landes stériles. Les évêques et les princes lui accordaient des privilèges, et bientôt, au milieu des champs dorés, des verdoyantes prairies, se dressaient les murs d'un puissant monastère où se réfugiaient les dernières traditions de l'art et de la littérature.

« Le clocher d'une église ou d'une abbaye était le drapeau sous lequel se rangeaient les habitants dispersés. Les villages, les bourgs, les villes grandissaient sous cette protection. »

Il est facile de conjecturer que le village de Cobrieux eut peu à souffrir de ces bandes redoutables et nuisibles, qui, sous prétexte de sauvegarder les intérêts de leur seigneur et maître, pillaient et ravageaient nos campagnes. Sous Louis de Nevers et Louis de Mâle, les habitants de notre village, instruits des infortunes sans nombre de leurs voisins, durent plus d'une fois se féliciter d'être placés sous l'égide des vaillants Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui résistèrent à Mahomet II et défendirent pendant deux siècles l'île de Rhodes contre les attaques

(1) L'abbé Dehaisnes. *Bulletin historique.* — (2) Legroux. *Gallo-Flandria* — (3) L'abbé Destombes. *Histoire des Saints.*

Digitized by Google

des Sarrasins. Souvent l'orage gronda sur les environs. Soit que Louis XI appelât sur la Flandre les maux inséparables de la présence de soldats pillards ; soit que Tournai fût pris et repris sous Charles-Quint, ou que les sectaires vinssent promener leurs orgies dévastatrices dans les localités de la châtellenie, Cobrieux restera toujours calme au sein de ces tempêtes dévorantes. Cysoing sera incendié, Orchies démantelé ; la commanderie protègera ses domaines, et saura bien en éloigner les influences mauvaises. Louis XIV lui-même ne touchera pas aux terres de cet ordre qui lui recommandaient tant de souvenirs de gloire. Il fallait, pour l'effacer du sol de la France, les convulsions de 1789, alors que le dernier Grand-Maître, le baron de Homperch, céda à la tourmente.

Avec 1792 disparurent de Cobrieux, probablement pour toujours, les restes de l'institut célèbre, qui s'est reconstitué en Italie et traite encore de puissance à puissance avec les grands de la terre.

L'église de Cobrieux fut vendue comme propriété nationale et rachetée par MM. Leclercq, de Wavrin, Delcaut, Duflot et Lecœuvre, qui en firent don à la commune.

Digitized by Google

COMINES.

Comines, ville ouverte du canton et à huit kilomètres de Quesnoy-sur-Deûle, et à dix-huit kilomètres de Lille, est situé sur la rive droite de la Lys, qui la sépare de la Belgique, et sur le chemin de fer de Lille à Ostende, d'Hazebrouck à Courtrai et d'Armentières à Comines. Cette ville possède : bureau de poste, télégraphe, banque, une école dirigée par un instituteur laïque et un pensionnat sous la direction des Frères de la Doctrine Chrétienne, deux écoles de filles, l'une dirigée par les Sœurs de l'Enfant-Jésus, et l'autre par une institutrice laïque, une société de secours mutuels, un hospice civil, une caisse d'épargne, une capitainerie de douanes, un commissariat de police ; il s'y fait un important commerce de rubans de fil de lin, laine, soie et coton. Comines possède encore des distilleries, sucreries, blanchisseries, teintureries, une église desservie par un curé-doyen et deux vicaires.

La population totale est de 6,409 habitants, dont 4,173 français et 2,236 étrangers ; tous catholiques.

Les hameaux sont : Sainte-Marguerite, qui possède une église et un curé, le Blanc-Coulon, le Long-Champ, les Magrés, le Soudart, le Wynem, le Halot, les Bois, le Vieil-Dieu, le Gaie-Perche, le Clototel, le Croinembourg, le Lavessus, le Ladessous, la Blanche-Bannière, Chemin de Tenboorn, chemin des Hemierdes.

Les armoiries sont : d'argent à la clef empâté de sable, accompagné à dextre et à senestre de six besants de gueules.

La baronnie portait : de gueules au chevron d'or accompagné de trois coquilles d'argent à la bordure d'or.

La bannière du haut-justicier était : d'azur au chevron d'or, accompagné de trois coquilles d'argent à la bordure d'or.

De Comines portait : d'or à l'écusson en abîme de gueules chargé d'une croix de vair.

Comines, en flamand *Comen*, signifie *venez*. Une pieuse tradition met ce mot dans la bouche des habitants de Comines, invitant Saint-Chrysole à aller chez eux. Sanderus et Marchand font dériver Comines de *Comius*, roi des Atrebates, cité dans les Commentaires de César, comme gouverneur du pays.

Digitized by Google

HISTOIRE. — Sur les bords fertiles de la Lys est assise la ville de Comines. L'histoire ne restera pas muette à son sujet ; car, un de ses meilleurs interprêtes est né dans la localité, et la famille de l'historien remplit encore de sa gloire féodale les souvenirs que nous évoquerons. Elle a subi les tourments que le temps recèle dans son sein et qui sont comme les vicissitudes de l'existence des cités, aussi bien que les maladies et les revers constituent les épreuves de la vie humaine.

En interrogeant le martyrologe, nous découvrons le nom de Comines en même temps que celui de Verlinghem, dès l'an 303. Cette date lui donne déjà un âge assez respectable. C'est à propos du martyre de Saint-Chrysole.

Buzelin rapporte que le saint apôtre prêchant près d'un temple païen, *juxta quoddam gentilium fanum*, un préteur romain, du nom de Décius, se présenta à la tête d'une cohorte. Il s'empara du saint, le fit fouetter et, voyant que rien ne pouvait ébranler sa constance, il ordonna de lui couper la tête. D'après la tradition, le courageux missionnaire se releva, recueillit sa cervelle éparse sur le sol, et alla la déposer à Comines, lieu ordinaire de sa résidence (1).

Il est évident qu'à cette époque reculée, la ville actuelle ne pouvait être qu'une simple bourgade, dont l'importance s'accrut plus tard.

Il y eut pour la contrée un temps de désolation où les peuples prosternés au pied des autels chantaient, en versant des larmes, ce verset si expressif dans son laconisme : *a furorem Normanorum libera nos, Domine.* Seigneur, délivrez-nous de la fureur des Normands. En effet les hommes du Nord s'étaient abattus sur le pays, comme autrefois l'ouragan des barbares sur Rome.

En 880, Comines fut saccagée par eux, tandis qu'elle n'avait pas encore eu le temps de s'entourer de fossés et de faibles remparts, impuissants défenseurs de son bien-être contre la convoitise des seigneurs voisins.

Cependant, au onzième siècle, l'an 1000, le bourg se plaçait au rang des premiers de la châtellenie de Lille ; il était le chef-lieu du Ferrain.

(1) Voir Verlinghem.

Digitized by Google

En effet, parmi les quatre hauts-justiciers, à côté des noms des seigneurs de Phalempin, de Cysoing et de Wavrin, on cite celui du seigneur de Comines.

Cette seigneurie n'était ni moins ancienne ni moins considérable que les autres (1). Elle possédait également un *bers* ou avoué haut-justicier, et, comme pairie héréditaire, le titulaire avait droit à l'entrée aux États de la Flandre Wallonne.

Dès cette époque les seigneurs de Comines font leur entrée dans l'histoire. Un savant archiviste a parlé, en fin connaisseur, de ces illustrations de notre ville; nous n avons donc pas à les rappeler ici (2).

Vers l'année 1200, l'on vit s'élever à Comines un hôpital consacré à Notre-Dame et dirigé par les religieuses de Saint-Augustin. Les pauvres, les malades, les pèlerins et les chartiers étaient reçus dans cette maison, dotée par les seigneurs du lieu. L'un de ses bienfaiteurs, Bauduin de Comines, y fonda en 1223 la chapelle Saint-Jacques.

L'hôpital de Comines, situé sur les bords de la Lys, est l'un des plus beaux de notre arrondissement. Il y avait aussi à Comines, dès 1222, une maison de refuge pour les vieillards des deux sexes qui ne pouvaient plus gagner leur vie et appelé *Goodhys*, *maison de Dieu;* touchante dénomination, œuvre magnifique qui trouva grâce même devant le vandalisme de 1793 (3).

A la même époque 1250, on bâtit dans l'endroit qui porte encore aujourd'hui le nom de Biscopo, *évêché*, un château qui fut longtemps la résidence de l'évêque de Tournai; là habitaient aussi le bailli et ses adjoints.

En 1350, sous le faible gouvernement de Louis de Mâle, le duc de Bourgogne envoya à Comines soixante Bretons pour refouler les maraudeurs hors du pays de Flandre. Cette troupe, ayant pour chef le sire du Temple Saint-Leger, rencontre deux cents cavaliers anglais qui, de bon matin, étaient venus à Comines pour enlever des bestiaux et y faire du butin. Les Bretons attaquent avec énergie ces pillards éhontés, mais leur infériorité numérique ne leur permet pas une longue résistance; ils repren-

(1) Tailliar. *Recueil d'actes.* — (2) Leuridan. *Les Sires de Comines.* — (3) Leuridan. *Histoire religieuse de la Flandre.*

Digitized by Google

nent le chemin de Lille ; les Anglais se mettent avec ardeur à leur poursuite et presqu'à la sortie de Comines, les Bretons sont massacrés jusqu'au dernier avec leur chef Saint-Leger.

Un peu plus tard, en 1382, Comines fut le théâtre d'un événement plus important.

Les Flamands s'étaient révoltés contre le même Louis de Mâle, qui n'avait su ni se faire aimer ni se faire craindre. A la tête des mécontents était Philippe van Artewelde, fils du célèbre Jacques van Artewelde, le doyen des brasseurs. Ce chef habile et aimé du peuple trouva deux auxiliaires zélés dans Pierre Dubois, en flamand Van den Bossche, et Pierre Le Mètre, en flamand de Wintère, qui déjà étaient gardien et capitaine de Bruges.

Philippe van Artewelde leur remontra, dit Froissart, que le roi de France avec toutes ses forces voulait venir en Flandre, qu'il convenait d'aller au devant pour y remédier et garder les passages.

Il fit couper les ponts qui se trouvaient sur la Lys, chargea Dubois, avec neuf mille hommes, de défendre Comines et confia la garde de Warneton à Pierre Lemestre.

Le 11 Novembre, à l'aube du jour, Pierre Dubois sortit de Comines pour attaquer les Français, qui avaient passé la rivière sur des barques ; il croyait les surprendre après une froide et longue nuit, passée sans abri, sans munitions, les pieds dans la boue, mais il fut attaqué lui-même par le connétable de Clisson, tandis que le maréchal de Sancerre le prenait à dos. Les Flamands se troublèrent ; ils furent mis en déroute et le passage de la Lys forcé. Comines fut prise et livrée au pillage.

Ce jour-là, le roi et ses trois oncles quittèrent l'abbaye de Marquette et vinrent loger à Comines ; car l'avant-garde et les vainqueurs étaient allés camper sur le mont d'Ypres et de Hemmel. « Les premiers pillards, ajoute Froissart, ne faisaient compte de draps entiers de pennes, ni de tels joyaux, fors de l'or et de l'argent qu'ils trouvaient, mais ceux qui vinrent depuis rançonnèrent tout au net le pays, ni rien y laissèrent, car tout leur venait bien à point. »

On établit des espèces de marché où l'on vendit le butin aux gens de Lille, Tournai, Douai, Warneton, Messines et Wervicq ; une pièce de drap se vendait pour un florin.

Digitized by Google

Après la guerre, le feu.

En 1427, un incendie éclata et détruisit la partie de la ville que la guerre avait laissée intacte.

La ville de Comines ne put se relever de tant de désastres, cependant, le reflet de son opulence d'autrefois excitait encore la convoitise.

Jean de la Clyte de Comines fonda, vers cette époque, 1455, un couvent de Sœurs Grises pour prendre soin des femmes en démence et donner l'éducation et l'instruction aux jeunes filles.

En 1564, les Gueux partis de Bruxelles et de Gand parcouraient la Flandre, répandant partout l'erreur et le pillage. Leur bande s'était renforcée de mendiants et de voleurs. Armés de haches et de marteaux, les malfaiteurs se ruaient surtout sur les bourgs et les villages sans défense.

Comines devait les allécher. Heureusement ils ne purent s'emparer ni de la ville ni du château. Pour se dédommager, ils ravagèrent la campagne et les faubourgs, hurlant les quatrains de Marot. Ils établirent des prêches non loin des fossés de la ville. La rue des Urlupins tire son nom de la présence de ces réformateurs.

Leurs prosélytes ne furent pas nombreux à Comines, néanmoins les prêches se continuaient dans les maisons particulières et dans les cabarets, et nous lisons dans le registre aux sentences criminelles que Pierre Casier, saïetteur de Comines, et le ministre Hazard, par sentence de la gouvernance de Lille, furent condamnés à être pendus, ayant été déclarés sacrilèges, ennemis de Dieu et des hommes.

En 1565, la gouvernante des Pays-Bas avait prescrit aux Etats de la châtellenie de Lille de faire recevoir à Comines les prescriptions du Concile de Trente; elle y avait envoyé Georges de Montigny pour contenir le peuple.

Elle voulait que l'inquisition s'établît; elle recommandait surtout de faire exécuter les placards de Charles-Quint contre l'hérésie sans dissimulation ni connivence. Les Etats le promirent, mais avec des restrictions soutenues énergiquement. La gouvernante, surprise de cette vigoureuse manifestation, comprit qu'elle ne devait point insister. Seulement elle recommanda expressément

Digitized by Google

d'empêcher que « les prêches ne se fissent ès lieux où ils n'avaient point été faits. »

Le Magistrat en conclut qu'il devait les tolérer à Comines « où elles s'exerçaient publiquement et sans quelque destourbie. » C'était un premier pas de fait dans la révolte de la raison contre l'aveugle obéissance.

Sept ans ne s'étaient pas écoulés que Jacques de Haynin, bailli de Comines, haut-justicier, était envoyé en députation auprès du roi d'Espagne (1572). Il avait pour mission de supplier le monarque, au nom du corps des échevins de Lille et de Comines, de conserver à sa ville ses antiques privilèges et d'en éloigner les horreurs de l'inquisition. L'unanimité des remontrances dont Jacques de Haynin s'était fait l'écho fit comprendre au roi Philippe II, qu'il avait suivi une fausse route. Il rappela le duc d'Albe dont l'inexorable administration avait couvert le pays de sang et de ruines.

Le 6 mai 1571, les bailli et échevins de la ville de Comines, pour empêcher un différend qui allait s'élever entre eux et les habitants de Comines *extra muros*, au sujet de la réparation des églises, chapelles, hospices détruits ou endommagés par les iconoclastes, conviennent de commun accord que Comines *extra muros* paierait, pour ces réparations, cent florins carolus, (scel aux causes), le reste serait à la charge de la ville. Alors comme aujourd'hui, les villageois et les citadins de Comines formaient castes distinctes. Comines venait à peine de réparer les désastres des réformistes briseurs d'images, qu'un autre fléau allait s'abattre sur elle.

Il y avait guerre entre l'Espagne et la France. Le 21 octobre 1579, Delanoüe poursuivant ses excès s'empara de Comines et tint le sieur de Haynin étroitement bloqué dans le château. C'est alors que le beffroi, qui datait du XIV^{e} siècle, fut brûlé, et que les archives furent anéanties en presque totalité. Les avantages obtenus par Delanoüe ne furent pas de longue durée.

En 1580, le comte de Mansfeld fut envoyé par le duc de Parme pour déloger les Français. Il arriva avec le marquis de Roubaix et le comte d'Egmont à la tête de leurs régiments.

Il enlève le château de Quesnoy sur Deûle, fait pendre la

Digitized by Google

garnison et se prépare à entrer à Comines. Mais la ville et le château étaient occupés par les Flamands et les Français. Ceux-ci étaient au nombre de trois mille hommes et bien retranchés. Cependant toute résistance fut inutile. L'église, qui avait échappé aux Gueux, fut livrée aux flammes avec une partie de la ville.

Pauvre cité! cinq ans après (1585), la garnison d'Ostende la brûlait entièrement, à la réserve du château, parce qu'il était bien fortifié et vaillamment défendu.

En 1645, les maréchaux de Gassion et Rantzau tentaient sans succès un coup de main sur Lille. Ils s'abattirent sur Comines, qui était une proie facile; elle n'était pas défendue. Le passage des troupes fut loin de l'enrichir.

L'an 1648, l'archiduc Léopold la reprenait, après quinze jours de tranchée ouverte, ce qui n'empêcha pas Rantzau d'obtenir le bâton de maréchal pour ses faits d'armes à Comines et à Warneton.

Un autre maréchal de France, l'illustre Turenne, la reprit encore; malheureusement, il l'abandonna au pillage. Ceci se passait en 1657, après la défaite des troupes commandées par le prince de Ligne à Bousbecques. Deux ans s'écoulèrent et Comines fut rendue à l'Espagne en vertu du traité des Pyrénées.

Avant de se reposer définitivement au sein de la grande patrie française, la ville verra le maréchal d'Humières faire sauter son château, le 9 août 1674.

Nous voici au 11 avril 1713. Par le traité d'Utrecht, la partie de Comines située sur la rive droite de la Lys fut définitivement cédée à la France. Les grandeurs et les revers du règne de Louis XIV, les saturnales de Louis XV passeront, pendant que la ville essaie de reconquérir ce que tant d'épreuves lui ont enlevé.

En 1787, de nouvelles aspirations vers un régime différent s'étaient insinuées dans les esprits. Le vertueux Louis XVI comprit le mouvement. Heureux, s'il avait été assez énergique pour le diriger.

Mais le char de la révolution poussait en avant, et l'Europe inquiète s'insurgea.

En 1792, les Autrichiens occupaient Comines, 3000 Français et 12 canons y furent dirigés pour les en débusquer. Ce

Digitized by Google

fut peine inutile, l'occupation étrangère dura deux mois; mais le génie enthousiaste de la France devait avoir le dessus dans cette lutte formidable. Le 6 Novembre, Dumouriez remportait l'éclatante victoire de Jemmapes, et chassait les Autrichiens de la Belgique.

Le lendemain, le général La Bourdonnaye leur faisait éprouver une autre défaite au Pont-Rouge. Harcelés par nos troupes victorieuses, les Impériaux étaient obligés d'évacuer Comines [1].

Valmy, Jemmapes eurent des échos. L'armée de la France marchait à grandes étapes dans cette voie sacrée qu'elle devait marquer par tant de victoires, et répétait le mot connu de l'Italie : *Fuori Stranieri*, dehors les étrangers.

Collégiale.— Comines possédait une collégiale sous le vocable de Saint-Pierre avec un doyen et sept chanoines.

Il n'existait dans la châtellenie que trois collégiales, toutes trois riches, toutes trois puissantes et considérées. Celle de Seclin, sous le patronage de Saint-Piat, celle de Saint-Pierre de Lille et celle qui nous occupe. On ne peut fixer au juste la date de la création de cette dernière qui est antérieure au XII[e] siècle [1], elle se trouva enveloppée dans la proscription générale décrétée le 13 Juin 1790.

Justice.— Les seigneurs hauts-justiciers de Comines faisaient tenir trois franches vérités générales par an ; l'une au-delà de la Lys, vers Ypres, appelée contre-menleval ; une autre à l'*obel* de *Bas-Warneton*, et la troisième en deçà de la Lys, sur la motte du moulin appelé *Wuihemmeulene*.

Suivant une ordonnance royale de 1359, les Echevins étaient tenus de siéger à la halle de la ville trois jours par semaine, pour les forfaiteries commises dans le métier de tisserand en draps.

Commerce.— Le pillage de Comines par les troupes françaises en 1682, et les Keuren ou statuts qui furent publiés démontrent suffisamment l'importance du commerce de notre cité au quatorzième siècle. Cette importance, elle la devait aux privilèges et aux franchises accordés par les Comtes de Flandre et les rois, sur

(1) Roussel. *Histoire de Tourcoing*. — (2) Meyer. *De Origine Flandrorum*.

Digitized by Google

la demande des seigneurs de Comines. Le plus ancien titre est de 1359. Les nombreuses manufactures de drap, de velours, de damas, de rubans et d'étoffes diverses avaient fait de Comines un des centres les plus industriels de la Flandre.

FÊTE DES LOUCHES A POT. — On célébrait encore, il y a quelques années, le 3 juillet, la fête des louches à pot; voici l'origine :

A cette époque d'odieuse mémoire, où les seigneurs non contents de tyranniser leurs vassaux, de détrousser les passants, s'amusaient encore à guerroyer les uns contre les autres, un seigneur, dont le nom est ignoré, fut fait prisonnier par un sire de Comines, qui l'enferma dans son château si bien et si secrètement que, plusieurs années s'étant écoulées depuis la disparition de ce seigneur, on crut qu'il avait succombé. Cependant sa famille faisait toujours des recherches pour connaître son sort, afin de régler sa succession.

Le hasard conduisit un jour les parents de ce seigneur à Comines; en passant sous une des tours du château, ils furent surpris de voir tomber à leurs pieds une cuiller d'argent, blasonnée aux armes de leur maison; l'épaisseur des murailles et l'étroitesse des meurtrières, par où cette tour recevait le jour, ne permirent pas au prisonnier d'avancer la tête pour se faire reconnaître, mais les parents, après avoir ramassé la cuiller, devinèrent la vérité. Ils se hâtèrent de réunir les vassaux du seigneur, leur adjoignirent d'autres troupes, vinrent assiéger le château dont le maître était absent, s'en emparèrent et délivrèrent le prisonnier. C'est en mémoire de cet évènement que, chaque année, au 3 juillet, anniversaire de la délivrance du seigneur, on jetait au peuple des cuillers de bois, et l'on faisait des réjouissances qui se prolongeaient fort avant dans la nuit.

ARCHÉOLOGIE. — Avant la révolution de 1793, l'église de Comines était presque entièrement pavée de dalles tumulaires; un manuscrit de la bibliothèque de Lille a religieusement enregistré les épithaphes des personnages illustres qu'elles rappelaient. Ce sont celles des seigneurs de Comines :

Jean de la Clite, mort le 13 mai 1448.

Jeanne de Ghiselles, morte en 1431.

Digitized by Google

Jean de la Clyte, fils du précédent, mort à Gand, en avril 1475.
Jeanne de la Clyte, morte en 1512.
Jean Hallewyn, mort au camp de Charles-Quint, en 1544.

Chateau de Comines. — Le château, bâti en 1385 par Jean de la Clyte, seigneur de Comines, fortifié plus tard par Vauban, après avoir bravé trois siècles durant et les menaces des assiégeants et les efforts des hérétiques, pendant les guerres et les troubles de Flandre, fut détruit en 1674, par le maréchal d'Humières. Ce château avait abrité l'une des plus riches bibliothèques des Pays-Bas. Il n'en reste qu'une ruine qu'on appelle aujourd'hui *la Brèche* (1).

Beffroi. — Dans le moyen-âge, c'était l'une des prérogatives du droit de commune d'élever un clocher et d'y suspendre la *bancloque*, *campana banalis*, qui devait convoquer aux assemblées les échevins et les bourgeois et porter l'effroi d'appel à l'approche des gens de guerre. Le beffroi de Comines fut construit en 1359, et ne fut achevé qu'en 1429. Lors de l'incendie qui détruisit l'église en 1584, le beffroi disparut; le beffroi qui existe aujourd'hui a été construit sur les ruines de la tour de l'ancien, il porte la date de 1621, et semble rappeler une architecture arabe.

Dans le *Gallo-Flandria illustrata* de Sanderus se trouvent deux plans, l'un de la ville, l'autre du château de Comines, avec ces mentions : *Comminium Flandriæ oppidum amœnissimum*, *Castrum Comminense.*

NOTABILITÉS. — Hellin de Comines, huitième prieur du couvent des Dominicains de Lille, confesseur de la comtesse Marguerite de Constantinople, 1276.

Jeanne de la Clyte, gouvernante de la duchesse Marie de Bourgogne, naquit au château de Comines en 1438, et y mourut en 1512.

Augier de Bousbecques. (Voir Bousbecques.)

Nicaise Fabius, auteur de la carte topographique de Flandre,

(1) Blaer. *Belgia Fœderata.*

Digitized by Google

au temps de Baudouin Bras-de-Fer, chanoine de Comines au dix-septième siècle.

Fernand de Maubus, grand bailli de Comines, qui cultiva la poésie et se livra surtout aux études historiques. Il était judicieux et entendu aux antiquités de ce quartier, sur tous autres de son temps.

Despautère, célèbre grammairien, vivait en Flandre en même temps que Marot; mais il était moins négligé. Il fut inhumé à Comines, en 1520.

Son inscription tumulaire forme un calembourg :

Non potuit *declinare* tumulum.

Adrien du Becquet, carme d'Arras, lui a fait une autre épitaphe, toujours en latin :

Hic jacet unoculus visu prestantior Argo,
Nomen Joannes cui Ninovita fuit.

Despautère, à ce qu'on dit, n'avait qu'un œil et il était de Ninove. Voici la traduction du distique :

Ci-git celui qui n'ayant qu'un œil avait la vue plus perçante qu'Argus, et s'appelait Jean de Ninove.

Philippe de Comines. Le plus célèbre d'entre tous fut Philippe de la Clyte, sire de Comines, seigneur d'Argenton, politique et historien, né au château de Comines, en 1445, mort à Argenton, en 1509. Il passa sa jeunesse à la cour du duc de Bourgogne, il fut attaché à la personne du comte de Charolais, il se trouva à la bataille de Montlhery, en 1465. Il passa au service de Louis XI, fut chambellan, reçut, outre des pensions et des gratifications, des terres et principautés, et, après la mort de Charles-le-Téméraire, fut chargé d'essayer la réunion des villes de Flandre à la France.

Après la mort de Louis XI, Anne de Beaujeu le fit enfermer dans une cage de fer, pour avoir trempé dans les entreprises du duc d'Orléans. Il fut rendu à la liberté sous Louis XII, et dans les loisirs de la retraite, il publia des *Mémoires* dans lesquels il s'est

(1) Duthillœul.

Digitized by Google

montré politique plein de sagacité, observateur judicieux et digne de figurer comme une célébrité de la Flandre.

Son buste figure avec honneur sur la façade du palais des Archives de Lille, avec Froissart, les Baudouin de Lille et Jeanne de Constantinople.

Si la ville de Comines, autrefois si puissante et populeuse, a perdu son ancienne splendeur, les débris de son antique château et ses grands souvenirs nous restent.

Nous devons les conserver religieusement comme un noble héritage qui nous est confié par les générations passées, pour être transmis aux générations futures.

Digitized by Google

CROIX.

Croix, village du canton ouest de Roubaix, dont il est distant de trois kilomètres, et à nuit kilomètres de Lille, sur la route de Lille à Roubaix et sur l'embranchement du canal de Roubaix, est très-industriel. Il possède une usine à gaz, un immense peignage mécanique de laine, une fabrique de produits chimiques et un établissement connu sous le nom de Société anonyme de Croix; une école de garçons dirigée par un instituteur laïque, et une école de filles dirigée par les Dames de la Sainte-Union, une église desservie par un curé et un vicaire, et aussi une station de chemin de fer de Lille à Roubaix.

La population totale est de 5,741 habitants, dont 2,493 français et 3,248 étrangers; 5,406 catholiques, 335 dissidents.

Les hameaux sont : les Ogiers, le Créchet, le Daguenier, la Verte-Rue, la Chapelle.

Les armoiries : d'argent à la croix d'azur.

HISTOIRE.— Quand, en 1066, Baudouin le pieux, Comte de Flandre, célébra la dédicace de la Basilique de Saint-Pierre de Lille, en présence de ce qu'il y avait de plus distingué dans la noblesse et le clergé, Croix fit son entrée dans la vie historique. En effet, lors de cette dédicace, on fit transporter à Saint-Pierre tous les corps saints connus dans le pays. Celui de Saint-Eubert y fut porté de Seclin; mais les chanoines de Lille le retin-

Digitized by Google

rent et donnèrent en échange à ceux de Saint-Piat, le patronat de Croix [1].

Le 26 Mars 1187, le pape Clément III confirma à ces derniers la propriété de l'autel de Croix et tous les revenus qui en dépendaient. C'est à ces titres que le chapitre de Seclin y jouissait de la moitié de la dîme, l'abbesse du quart et le curé du lieu de l'autre quart.

Outre ces documents solennels et irrécusables, Croix, la terre marécageuse, d'après son étymologie saxonne, se recommande à notre attention par une foule d'illustrations. Ses seigneurs figurent depuis le XII[e] siècle dans l'ancienne chevalerie. Leur famille a soutenu l'éclat de son origine. Ainsi Eustache, seigneur de Croix, et de Mandres, premier auteur connu de sa race, mourut en 1202 dans l'expédition faite par Baudouin IX, de Constantinople. Un de ses fils, Walter, fut évêque de Tournay en 1251. (Voir ci-après : Hommes marquants.)

Un de ses petits-fils fut père du célèbre chevalier Jean Wafflard de Croix, qui fit une si rude guerre aux Lillois qui le firent périr, vers 1340, en raison des dommages qu'il leur avait causés [2] [3].

En 1420, il y eut une branche de la famille, dite de Drumez, qui commença à Gauthier, qui se fit recevoir bourgeois de Lille.

Il n'est pas sans intérêt d'ajouter qu'un des descendants naturels de cette branche fut le feld-Maréchal de Clerfayt, au service de l'Autriche pendant les guerres de la révolution, et un autre Bauduin, fondateur des Bleuets à Lille [4].

En 1750, la terre appartenait à M. de Beaufort, seigneur de Moulle, à cause de sa femme, fille du Comte de Croix, dont il retenait le titre.

Le village de Croix fut très-éprouvé pendant la guerre que fit à la maison de Bourgogne l'astucieux Louis XI. Un auteur contemporain [5] nous raconte, qu'au commencement de mars 1477, ceux de la garnison de Tournai « allèrent en plusieurs villages du quartier de Lille, puis se tournèrent vers Courtrai et allèrent à Croix où aulcuns compaignons se étaient boutez en la maison du seigneur, en laquelle ils boutèrent le feu et prendrent et amenèrent en Tournay grande multitude de paysans, etc. »

(1) Legroux. *Gallo-Flandria.* — (2) Froissart. — (3) Voir Tressin. — (4) Voir Marcq-en-Barœul. — (5) Jean Nicolaï. *Calendrier des Guerres.*

Digitized by Google

L'année suivante, ils incendièrent de nouveau les villages pour se venger de l'incendie de Templeuve en Dossemez. Dans cette expédition, ils firent très-grand dommage au pays et firent 20 prisonniers entre lesquels était Pierre de Croix, qui fut vendu 500 écus d'or. Cette somme prouve que ce Pierre était un personnage de distinction.

Disons en l'honneur du village que ses maîtres et seigneurs se montraient dignes de leur renom par l'intrépide fermeté qu'ils déployaient à soutenir les droits de la société de leur temps.

Ainsi, pendant l'Inquisition, nous trouvons une déclaration signée Adrien de Noyelles, seigneur de Croix, portant que la confiscation des biens n'aurait pas lieu, pour quelque cause que ce fût. Cette déclaration mentionnait en plus que le concile était reçu, mais sans préjudice aux droits du roi, à la juridiction des tribunaux, etc.

Si l'on veut bien se reporter aux exactions, aux confiscations innombrables qu'exerça le duc d'Albe dans notre pays, l'on appréciera qu'il n'était pas imprévoyant et sans courage d'apposer sa signature à une telle déclaration.

Croix fut également troublé par les nouveautés religieuses que le concile voulait éteindre et que le duc d'Albe tâcha de noyer dans le sang. Il y eut même à Croix une débacle éprouvée par les Gueux, réunis en nombre assez considérable.

En 1566, les sectaires flamands, convoqués au son du tambourin et soudoyés avec de l'argent que fournissait un certain maître Pierre Dathin, avaient passé sous les murs de Lille. Croyant se joindre au seigneur d'Escobecques, ils voulaient faire jonction avec leurs coreligionnaires venus de Tournai. Le gouverneur de Lille eut connaissance de ce déploiement inusité de forces. Il réunit cinquante chevau-légers qu'il avait depuis peu sous ses ordres et 200 gens de pied. Ceux-ci appartenaient à la milice lilloise, étaient armés de fusils et commandés par Messire Ghislain de Haynin, chevalier, seigneur du Brœucq.

A cette troupe arrivèrent comme renfort plusieurs gentilshommes de Lille et de la châtellenie.

Le fameux baron de Rassenghien, l'effroi des sectaires, fit avancer la petite troupe par des chemins de traverse.

Digitized by Google

Les réformateurs iconoclastes commençaient leurs dépradations dans notre village, lorsque les soldats de Rassenghien débusquèrent. Bientôt un bon nombre de Gueux eurent mordu la poussière, tandis que le reste chercha son salut dans la fuite.

De Croix, les vaincus se retirèrent à Wattrelos où les attendait une punition plus terrible (1).

Un peu plus tard, les Flamands de Menin, après avoir brûlé l'église et bourg de Wervicq, le 4 avril 1580, vinrent surprendre le château de Croix, *castrum comitatûs de Croix,* mais ils furent repoussés, et en dépit mirent le feu au village (2).

Le nom de la commune apparaît encore avec honneur en 1600.

Le prince Albert conféra les insignes de la chevalerie à quatre Lillois, membres du Magistrat, et à deux nobles faisant partie des États de Lille. Il choisit Bauduin de Croix, sire d'Oyembourg et Claude de Lannoy, seigneur du Mont.

De la part du même archiduc, la terre elle-même de Croix fut, en 1617, l'objet d'une distinction. Il l'érigea en comté en faveur de Jacques de Croix. Le nom de Croix et les armes du comté furent portés, au XVIII^e^ siècle, jusque dans le nouveau monde. Ainsi Joseph-Albert, comte de Croix, était vice-roi du Mexique en 1765, et Théodore François de Croix, mort à Madrid, en 1791, eut le même titre en Californie et ensuite au Pérou.

Ce que les iconoclastes n'avaient pu faire dans le village en 1566, grâce à l'énergie de Rassenghien, les vandales de la Révolution devaient le tenter avec succès. Ils jetèrent bas, dans leur rage impie, l'église de Croix où dormaient les restes vénérables de tant de seigneurs de renom.

Que les passions politiques sont stupides, quand elles s'attaquent aux monuments qui sont comme une histoire de pierre pour chaque localité. Oublions ces temps d'erreur pour ne nous souvenir que de l'énergique patriotisme que les Français déployèrent contre les envahisseurs du pays, quand la quatrième colonne des coalisés, sous les ordres du duc d'Yorck, occupait le village de Croix, au mois de mai 1794, pendant les préliminaires de la glorieuse bataille de Tourcoing. Un peu de gloire fait oublier de nombreux malheurs.

(1) Voir Wattrelos. — (2) Le Barbier.

Digitized by Google

ARCHÉOLOGIE. — En 1792, dans l'église, se trouvait sur un marbre plat un homme en cotte d'armes, avec cette épitaphe :

Chy gist noble homme Jean Drumez, chevalier, seigneur de Croix et de Flers, qui trespassa le 10me jour de l'an mil quatre cent quarante-deux. Priez pour son âme.

Chy gist noble dame Catherine de la Tramerie, dame dudit lieu, espouse dudit sieur de Croix, qui trespassa l'an mil quatre cent soixante-dix, le 5me jour de décembre.

La cense de Gourguemez, située sur le riez des Trois-Ponts, ancienne propriété de la famille de Croix, est encore une des plus belles exploitations rurales du territoire de Roubaix.

Il existait un château fort ; nous lisons dans Sanderus :

Het Casteel van Croix. — Castrum comitatûs de Croix, illustrissimi. D. Marchionis de Lisbourge gente Noyelliâ.

En français :

Le château du comte de Croix à l'illustre marquis de Libourg, de la maison de Noyelles.

L'on y voyait aussi un prétoire :

Pretorium de la Fontaine ill. Dom. Comitis de Houfalize.

NOTABILITÉS. — WALTER DE CROIX, chanoine de Tournai, fut élu l'an 1251 par le chapitre pour être évêque de la dite église (1).

Dans cet emploi (2) il suivit en tout les traces de Walter de Marvis son prédécesseur. Son mérite éclate surtout (3) dans ce fait, que Marguerite, comtesse de Flandre, l'envoya avec l'évêque de Thérouanne et le prévôt de Saint-Donat de Bruges, l'an 1253, vers l'empereur, en Hollande, pour ravoir ses fils qui y étaient détenus ; il érigea le village de Wasquehal en paroisse par suite des libéralités du chevalier Jean de Wasquehal. Il embellit le palais épiscopal, et enrichit le trésor de la cathédrale de Tournai d'une quantité de vêtements et d'objets précieux.

(1) Legroux. *Gallo Flandria.* — (2) Li Muisis. — (3) Meyer. *De Origine Flandrorum.*

Digitized by Google

Berthe de Croix fut la sixième abbesse de l'illustre abbaye de Marquette ; elle était la nièce de l'évêque de Tournai, Walter de Croix. Cependant les religieuses ne se basèrent pas, dans l'élection de leur supérieure, sur l'antiquité de la race et le crédit de son père, mais sur la vie sans reproche et son exacte observance de la discipline monastique, 1288.

Jean Walflard ou, comme l'appelle Meyer, Olphard fut seigneur de Croix par héritage paternel. On lit dans Froissart qu'il se montra constamment l'ennemi des Lillois, et tenait le parti des Flamands. Il conduisit, dit cet auteur, les Flamands et les Anglais d'Armentières vers Tournai. Sa troupe fut taillée en pièces près de Lille. Quant à lui, il prit prudemment la fuite. Pendant le siège de Tournai par les Anglais et les gens de Flandre, Olphard était allé fourrager du côté de Mons-en-Pevèle et surprendre en même temps un détachement de Français. Mais il fut reçu avec vigueur par Engelbert, futur évêque de Liège, et mis en déroute. Plusieurs personnages de distinction perdirent la vie, le sire de Croix fut fait prisonnier et mis à mort par les Lillois à qui il avait déclaré guerre à outrance.

Digitized by Google

CYSOING.

Cysoing, ville ouverte, chef-lieu de canton, à quatorze kilomètres de Lille, sur la route de grande communication d'Ascq à Mouchin, près le ruisseau la Marcq, possède une justice de paix, une brigade de gendarmerie, un bureau de poste, une lieutenance de douanes. Il s'y tient un marché tous les mardis. L'industrie consiste en quelques fabriques de tissus, articles de Roubaix. Il existe dans cette commune une école de garçons dirigée par un instituteur laïque, une école de filles dirigée par les Dames de la Sainte-Union, et une église desservie par un curé et un vicaire.

La population totale est de 3,030 habitants, dont 2,728 français et 302 étrangers; tous catholiques.

Hameau : le Quennoy au Mont.

Les armoiries de la baronnie : bandé de six pièces d'or et d'azur.

Les étymologistes, qu'on ne prend jamais au dépourvu, dit M. Le Glay (1), n'ont pas manqué de trouver une origine, et même deux, à ce mot de Cysoing. Selon les plus hardis (Buzelin ne cite point les auteurs qu'il invoque), il y avait parmi les chefs de l'armée romaine qui occupa la Gaule Belgique, du temps de l'empereur Claude, un patricien nommé Cœsonius. Cet officier supérieur habitait Tournai, et venait se livrer au plaisir de la chasse dans la forêt baignée par la Marque. Il y construisit même un château, qui ne tarda pas à être environné d'autres habitations et à devenir le centre d'une ville appelée *Cœsona*, du nom de son fondateur.

Bien que ce mot *Cœsona* soit employé par Guillaume le Breton, dans sa Philippide, où il est dit, à propos de Bouvines, *Sanguineum à Zephye, Cœsonam tangit*

(1) Mémoires de la Société des Sciences.

Digitized by Google

ab Euro, l'étymologie romaine n'en sourit pas à Buzelin, qui aimerait mieux y voir *Cis Onium*, c'est-à-dire situé en deçà de l'Onius. L'on conteste d'autre part l'existence de ce petit filet d'eau. C'est à tort, il a existé; je n'en veux pour preuve que ces deux vers latins tirés d'un manuscrit ancien de l'abbaye de Cysoing Ils font partie d'un chant en l'honneur de Saint-Evrard :

Inferiora rigat Onius, præterfluus amnis (1),
Rarus in hoc piscis capitur fallacibus hamis.

Au bas, coule l'Onius, ruisseau rapide
Où rarement le poisson se prend à l'hameçon trompeur.

HISTOIRE.— Bien souvent, l'histoire des communes a des rapports intimes avec celle des abbayes à l'ombre desquelles elles se sont formées ou développées.

L'abbaye de Cysoing, ses seigneurs, son chevalier rouge, sa pyramide commémorative de Fontenoy, sont autant d'épisodes dans l'existence de cette localité. Nous n'avons ici qu'à relater brièvement les accidents particuliers qui servirent à maintenir la physionomie que nous voulons donner à ces notices locales.

Comme celle de toutes les vieilles villes, son histoire est obscure et fabuleuse (2). Un auteur qui écrivait au XII[e] siècle prétend qu'elle se nommait autrefois Julia, et que Drennulus, disciple de Joseph d'Arimathie, y vint prêcher la foi, l'an 73 de J.-C. Ce qui est plus probable, c'est qu'il existait au VI[e] siècle dans le lieu où se trouve aujourd'hui Cysoing, un village dont le nom était *Keulent* On ignore à quelle époque ce nom fut changé en celui de Cysoing, sans doute à cause de sa situation.

Cysoing était, en 758, sous le règne de Pépin-le-Bref, une bourgade assez considérable qu'on fit entourer de murailles, pour empêcher les étrangers, qui infestaient alors le pays, de causer quelque dommage au commerce de ses habitants. Mais quelques années après, ces bandes sauvages se liguèrent avec les Huns, et voulurent tirer une vengeance éclatante en allant porter dans cette ville le ravage et la désolation (3).

En 820, les Normands la détruisirent entièrement.

Les manants se mirent alors sous la protection de leurs seigneurs et maîtres, et la ville de Cysoing fut entourée de murs avec portes et fossés, croisée de rues et chaussées. Jean VI, sire de Cysoing,

(1) Buzelin. *Gallo Flandria*. — (2) Postiaux. — (3) Chronique de Tours.

Digitized by Google

leur accorda la loi de La Bassée, en même temps qu'il délaissait aux habitants les éteules de ses terres et la jouissance des pâtures et des eaux communes.

Déjà alors (1219), il y avait, en ladite ville, marché, croix, halle aux plaids, prévost, lieutenant, rewart, huit échevins, sept jurés, etc., etc.

Les privilèges immenses pour l'époque furent insuffisants pour l'épanouissement du commerce et des libertés de la ville. Les perpétuels conflits entre les arrogants seigneurs et les religieux avaient émoussé et amorti le bon vouloir des habitants

La ville essuya de grands dommages au moment de la bataille de Bouvines, quand Philippe-Auguste, de cruelle mémoire pour la Flandre, triompha de la coalition dont le comte Ferrand avait été l'inspirateur.

Le roi de France, Philippe-le-Hardi, était venu en Flandre. Les Français remarquèrent les éperons dorés suspendus à l'autel de la Vierge dans l'église Saint-Martin de Courtrai. A la vue de ces trophées de la bataille de Grœningue, ils mettent le feu aux quatre coins de la ville, emmènent les femmes et les enfants en ôtage et viennent loger à Cysoing. Les Bretons se distinguèrent par leurs pillages et leurs excès en ce genre, tellement que les habitants de Cysoing venaient offrir eux-mêmes ce qu'ils possédaient pour avoir la vie sauve et leurs maisons préservées d'incendie.

Pendant cela, le roi s'était arrêté à Tournai, où il avait été reçu magnifiquement, pour y célébrer la fête de Noël. Il apprend que les Bretons méditaient de piller Valenciennes pour se dédommager du sac de Bruges. Il envoie aussitôt des hommes à Cysoing, munis de tous ses pouvoirs pour rallier tous ses gens, et ils arrivent à temps pour empêcher l'exécution de ce projet, en leur promettant l'arriéré de leur solde jusqu'à Paris.

L'armée ainsi désorganisée décampa de Cysoing, le 8 novembre, et se dirigea sur Comines. Le roi passa à Lille sans s'arrêter, et vint coucher le même jour à l'abbaye de Marquette, pour se diriger ensuite sur Paris [1].

En 1304, les Flamands campent près de Cysoing en allant à la

(1) Chronique de Saint-Denis.

Digitized by Google

rencontre de Philippe-le-Bel, roi de France, qui entrait en Flandre pour la cinquième fois. Dans la même année, le territoire de Cysoing est envahi par les troupes françaises, et vers la fin de 1334, Philippe de Valois défait à Bouvines 10.000 Anglais et Hennuyers. Sous le règne de ce même monarque, tandis que Louis de Nevers se cramponnait, malgré ses sujets, au gouvernement de notre beau pays, Cysoing souffrit énormément de la présence des troupes auxiliaires (1345).

La ville fut en proie à de grandes alarmes, quand, au mois de mars 1478, les soldats français de la garnison de Tournai « *ardirent la basse-cour de l'abbaye à laquelle ils firent très-grand dommage non obstant seureté promise, pour ce que les Bourghegnons y avaient estet logiez* [1]. »

En effet, pendant les hostilités, les gens de Bourgogne avaient établi à Cysoing un entrepôt de vivres.

Les éléments, au défaut des hommes, semblaient conjurés contre notre localité. Le clocher de l'église et quelques bâtiments prirent feu par suite de la foudre en 1520.

En 1521, François Ier, marchant au secours de Tournai, établit son camp à Cysoing, se dirigeant sur Bugnicourt où il mit le feu à son départ [2].

En 1566, un autre accident frappa Cysoing au cœur. Il est pénible de dire que des querelles de religion ont amené des crimes. Qui ne se souvient des Gueux et de leurs lugubres exploits. L'église et le village furent pillés par eux ; sans doute, que les souvenirs de l'abbaye les y avaient attirés.

Mais les traditions catholiques y gardaient leurs droits. Car on voit, en 1567, une réparation publique qu'on appelle *escondit*, terme aussi vieux que la chose [3].

Nous lisons que cette année-là, Jacques et Joseph Fourment, père et fils, furent, le 18 mars, contraints à faire deux escondits, l'un dans la salle aux plaids, l'autre en la paroisse Saint-Etienne, à Lille.

Nous connaissons les douleurs du pays à cette période de gloire et de misère. Lille repris par le prince Eugène de Savoie ; l'hiver terrible qui nous amena la famine en 1709 ; quatre ans d'occupa-

(1) Jean Nicolaï. *Calendrier des Guerres.* — (2) Postiaux. — (3) Voir Marcq.

Digitized by Google

tion militaire jusqu'à la paix qu'imposa la victoire de Villars à Denain ; ce sont les étapes marquées hélas ! par le malheur, que dut parcourir notre riche et inépuisable contrée.

En 1713, les députés de l'empereur et du roi se réunirent à Cysoing et à Camphin pour délimiter les frontières.

L'on sait que Louis XV ouvrit en personne la campagne de 1744. Il établit son camp à Cysoing. Par un élan chevaleresque et religieux qui n'était pas sans attrait, il fit bénir ses armes et, le 16 mai, il tint chapître de l'ordre du Saint-Esprit (institué par Henri III).

Le 11 mai de l'année suivante, à la tête de 40,000 recrues à peine habillées, sous les ordres du maréchal de Saxe, il écrasa, à Fontenoy, 55,000 hommes aguerris.

Il y eut pour fêter ce mémorable évènement une grande réception à Cysoing. On était bien loin alors de soupçonner l'avenir.

Franchissons quarante ans à peu près, quel revirement ! L'air était saturé de velléités audacieuses. La nation aspirait à un changement.

La France en était aux jours de la révolution.

Dillon avait été blessé au Pas de Baisieux. Il se dirigea seul, à cheval, vers la ville de Cysoing, où il était certain d'être accueilli. Il entre dans la demeure d'un paysan et demande un prêtre pour se confesser.

L'abbé Desbonnets, ecclésiastique de Cysoing, voulut se rendre auprès du blessé. Il en fut empêché par des paysans qui voyaient un perfide dans la personne de l'infortuné général.

Cependant Dillon est conduit à l'abbaye où tous les soins lui sont prodigués. Malheureusement des paysans, soi-disant patriotes, crurent de leur devoir d'emmener le blessé en cabriolet jusqu'à Lille. On sait la tragique aventure qui termina, d'une façon sanglante, l'affaire connue sous le nom de Pas de Baisieux [1].

C'est peu de temps après cette panique que notre territoire fut souillé par les méfaits des puissances ennemies. Au mois de juin, le général Luckner, qui succéda à Rochambeau, vint à Cysoing avec 10,000 hommes et 24 canons. Son but était de

(1) Voir Baisieux.

Digitized by Google

prendre position, afin d'attendre les armées coalisées, qui déjà avaient annoncé leur approche par la bataille de Rumegies.

Le 1er novembre 1793, le général Jourdan, un futur maréchal de France, vint occuper le camp de Cysoing.

Qui dira ces jours de grandes misères et de sublimes dévouements, où les enfants de la France, mal nourris, mal équipés, refoulèrent, loin du sol sacré, les armées de l'Europe entière. Plus d'un fils de Cysoing succomba dans ces luttes homériques, mais la patrie fut sauvée, et le monde étonné recula devant la France.

ABBAYE.— Parmi les nombreuses abbayes qui émaillaient, pour ainsi dire, le sol de la Flandre française, une des plus anciennes était celle de Cysoing, occupée par des chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin.

Elle fut, dit-on, fondée par des moines qui étaient venus pour prêcher le christianisme dans les Flandres, du temps de Louis le Débonnaire, fils de l'empereur Charlemagne (1).

Errant de province en province, ils arrivèrent à un endroit appelé Cysoing, et, ayant trouvé à son entrée un vallon agréable, ils résolurent d'y bâtir un petit monastère : ils obtinrent du propriétaire la permission de s'y établir. Ils érigèrent d'abord une chapelle sous l'invocation de la Vierge, ensuite ils l'agrandirent, sans doute à cause de la beauté de la vallée ; ils y vécurent en se nourrissant des légumes qu'ils plantèrent et semèrent (2).

Suivant une tradition, une veuve de la Flandre, nommée Mathilde, ayant perdu son fils unique noyé dans l'Escaut à Tournai, vint un jour chercher des consolations à l'abbaye de Cysoing. En sortant, elle s'arrêta à une petite fontaine qui était à peu de distance. L'eau claire et fraîche lui donna la tentation d'y baigner ses mains ; un anneau d'or, enrichi de pierres précieuses, glissa de son doigt, tomba au fond de la source et disparut. La veuve demeura consternée ; son mari lui avait laissé cet anneau comme gage de son amitié. Elle s'agenouilla et fit vœu que, si elle le retrouvait, elle élèverait une grande et vaste église en l'honneur de la Vierge, à la place du petit monastère bâti par les moines. Au même instant, la bague reparut et monta

(1) Bulletin de la Commission Historique. — (2) Flandre illustrée.

Digitized by Google

d'elle-même à la surface de l'eau. La veuve qui était très-riche accomplit son vœu.

Cependant les religieux rappelés par leur abbé laissèrent inachevés les nouveaux bâtiments.

Evrard, duc de Frioul, et sa femme Ghisla, sœur de Charles le Chauve, sont aux yeux de l'histoire, les fondateurs authentiques de l'abbaye. Par son testament, en date de 837, le beau-frère de l'empereur d'Occident chargea son troisième fils Adalard, à qui il attribue le domaine de Cysoing, de conserver l'église qu'il y a instituée et de veiller à ce qu'on n'enlève à celle-ci aucun des biens qu'il lui a donnés (1).

Le quatrième fils d'Evrard, nommé Raoul ou Rodolphe, devint plus tard prévôt de Cysoing. L'année même du testament, le prêtre Walgar, chapelain du Comte, augmente la fondation religieuse de l'abbaye (2).

En 870, Ghisla, veuve d'Evrard, confirme et complète la même fondation et lui donne plusieurs manses.

Un siècle plus tard (968), un seigneur du nom d'Amauri, de concert avec ses deux frères, en face des autels de Saint-Calixte, honoré dans l'église de Cysoing, donne à cette église toute l'hérédité, *totam hæreditatem*, qu'on nomme l'héritage d'Albert.

Sauf ces actes, les documents sont muets sur les premières années de son existence. Le chartier de Cysoing a dû souffrir des guerres qui ont si souvent désolé la Flandre.

Le monastère fut-il saccagé par les Normands? Fut-il en proie aux hommes de guerre? Rien ne l'atteste, mais on sait que ce fut le sort commun pendant le X^e^ siècle (3).

Il existait à la chambre des Comptes de Lille un coffret renfermant les titres de cette abbaye, que l'on y avait fait déposer pour plus de sureté, durant les guerres au commencement du XV^e^ siècle (4).

Ce coffre fut ouvert en 1678 par Denis Godefroy, qui dressa un inventaire des titres.

Après Saint-Piat de Seclin, l'abbaye de Cysoing est la plus ancienne maison religieuse de cette circonscription.

(1)(2) Miræus. *Notitia.* — (3) Godefroy de Ménilglaise. *Notices sommaires.* — (4) Le Glay.

Digitized by Google

Au XII[e] siècle, des abus nombreux s'étant glissés dans l'abbaye de Cysoing, on dut en réformer le régime. Les chanoines primitifs furent remplacés par des chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin, et l'abbé Anselme remplaça le prévost Hériman. Cette réforme opérée, l'abbaye prit sous sa juridiction les couvents de son ordre et obtint le droit de faire l'éducation des fils de sang royal.

Cependant l'abbaye de Cysoing ne croissait ni en science ni en richesses; les seigneurs profitèrent de l'incurie de son administration. Ils s'emparèrent du droit de pêche dans les eaux et domaines de l'abbaye, ils forcèrent le monastère à venir à leurs plaids, à prendre leur aveu, et à payer redevance pour des propriétés de l'abbaye.

C'est en ce temps-là que la reine Ingelburge, sœur de Kanut VI, roi de Danemarck, l'épouse répudiée de Philippe-Auguste, venait demander l'hospitalité à l'abbaye de Cysoing, qui, pauvre elle-même, s'empressa d'accueillir l'illustre exilée. Ingelburge y vécut dans les exercices de piété, cherchant la résignation dans la prière et cachant ses larmes dans le sein du Seigneur. L'évêque de Tournai, Etienne, vint visiter à Cysoing cette descendante des rois et des saints, vivant dans un complet dénûment, déplorant les maux que l'iniquité de l'infidèle époux attirait sur le royaume de la France.

Vingt ans après (1214), cet orgueilleux époux vint, dans la même abbaye, remercier Dieu de l'avoir si visiblement protégé dans la bataille de Bouvines; c'est alors qu'il fit vœu, en présence de ses frères d'armes, de bâtir une abbaye; son fils s'acquitta plus tard en fondant l'abbaye de Notre-Dame de la Victoire, près de Senlis, mais lui, accorda-t-il un simple souvenir à celle qu'il avait jadis sequestrée à l'abbaye de Cysoing et répudiée pour Agnès de Méranie ?

Dès le XIII[e] siècle, l'abbaye de Cysoing était tellement écrasée de dettes, par suite des exactions des seigneurs du lieu et d'une mauvaise administration, que le comte de Flandre dut la prendre en curatelle. En 1393, le roi Philippe-le-Hardi signale en termes énergiques les désordres qui s'y étaient perpétués, et ordonne au

(1) Leuridan. *Histoire religieuse de Flandre.*

Digitized by Google

gouverneur de s'emparer de la gestion des revenus de l'abbaye. En 1418, d'après des lettres du roi Charles VI, l'abbaye « par le fol et petit gouvernement des abbés et religieux étant chéue en désolation, ruyne et démolition, sans exercice de divin service » doit être mise sous la surveillance des officiers du roi.

En dépit de toutes ces mesures, les dettes augmentèrent et le nombre des religieux, ainsi que les revenus, allèrent toujours en diminuant.

Les guerres, qui désolèrent la Flandre au seizième et dix-septième siècle, achevèrent de ruiner la vénérable institution de Saint-Evrard.

Un incendie et des démolitions successives ont fait disparaître les bâtiments de l'abbaye. Les modestes religieux qu'ils abritaient prirent le chemin de l'exil en 1792, sous la conduite de leur dernier prieur, l'abbé Gosse.

L'abbaye de Cysoing avait vécu !

Avant de quitter l'abbaye, qu'on nous permette de citer une anecdote historique qui a trait à la vie de notre dernier prieur et qui ne paraîtra point déplacée :

Après le décret du 26 août 1792, les prêtres durent opter entre le serment à la constitution, l'émigration ou l'échafaud. L'abbé Gosse se retira à Tournai, emportant avec lui, à l'instar des fugitifs d'Ilion, ce qu'il avait de plus précieux. Pour lui, c'était le chef de Saint-Evrard, une partie de celui de Saint-Calixte, une relique de Saint-Éloi. Voilà quels furent les *lares* que le bon abbé sauva dans sa retraite.

Les malheurs de la religion et de la patrie, la vue de son abbaye en ruines, des églises profanées, les douleurs de l'exil avaient abattu son courage et détruit sa santé, il mourut à l'âge de 70 ans [1].

En mourant, l'abbé Gosse laissa à sa sœur un humble souvenir; c'était une petite pelote à épingles qui ne le quittait jamais. Le legs fut accueilli avec respect et résignation, il venait d'un frère. La sœur empocha son héritage et sortit. Chemin faisant, la pelote lui parut pesante, elle la tâta et remua en tous sens, se livrant à mille suppositions... Enfin elle arriva. Saisir des

(1) Archives historiques.

Digitized by Google

ciseaux, ouvrir les flancs de la pauvre pelote fut l'affaire d'un moment. Que trouva-t-elle ? une pierre brillante, taillée à facettes, d'une certaine grosseur. En femme prudente, elle fait voir à son frère le legs du dernier abbé de Cysoing. Cette pierre était le gros et précieux diamant qui ornait jadis la crosse abbatiale. La digne femme reprit pour elle la pauvre pelote éventrée et fit remettre à l'évêque de Tournai la pierre précieuse.

Or, en ce temps-là, les clochers de Tournai étaient veufs de leurs cloches ; il fut décidé que la pierre serait offerte à Bonaparte, premier consul, en le suppliant de ne pas oublier la cathédrale de Tournai et surtout ses clochers complètement dégarnis.

Napoléon répondit sur-le-champ qu'il était touché de ce témoignage de dévouement, et que les premiers canons enlevés aux ennemis seraient envoyés à Mgr de Tournai et convertis en cloches.

Napoléon remporta victoire sur victoire.... il devint empereur. Le diamant du vieux monastère de Cysoing figura honorablement sur son diadème, mais de canons à l'adresse de Mgr de Tournai, on n'en vit jamais. Il est vrai qu'on coula en bronze la colonne de la place Vendôme.

Seigneurie. — La baronnie de Cysoing, qui remonte au IX^e^ siècle (870), était un fisc royal concédé par Louis le Débonnaire à sa fille Ghisla. Nous remarquons que toutes les fois que Ghisla, épouse d'Evrard, fait mention de Cysoing dans ses lettres, elle y ajoute toujours le titre de fisc. *Apud monasterium fisci Cysonii etc., ad monasterium in fisco Cysonio situm ;* ensuite *: Actum fisco Cysonio apud monasterium.*

Voici quelques détails sur le mot *fisc.*

On donnait autrefois ce nom aux endroits où se trouvaient des maisons ou des forts construits dans le but d'y rassembler les revenus en froment ou autres destinés au prince. On désignait encore par ce terme une certaine portion du territoire tributaire du prince, et où l'on prélevait les redevances pour les déposer dans un chef-lieu, ville forte ou château. Cette signification s'éloigne beaucoup de celle par laquelle les Latins indiquaient le trésor impérial. De là on peut conclure, au moins, qu'à Cysoing

Digitized by Google

s'élevait la demeure principale ou le fort, et que son territoire était tribulaire du prince, d'où on l'appela *fisc*, ce qui ne contribua pas médiocrement à lui donner de la célébrité [1].

La seigneurie changea plusieurs fois de famille. Voici un tableau succinct de ces mutations.

Saint Evrard, fondateur de l'abbaye, lui constitua pour protecteur son fils Adelar, qui devint l'avoué chargé de la garde des biens de l'église et le seigneur du lieu. *Signum Adelardi ejusdem loci senioris.*

Au XII[e] siècle, la seigneurie était dans l'illustre maison de Landas. Elle passa ensuite par des alliances successives dans les maisons de Walincourt, de Werchin, de Barbançon.

En 1545, la baronnie de Cysoing passa dans la maison de Melun, d'où, au commencement du siècle dernier, elle vint à celle de Rohan-Soubise, par suite de la mort du duc de Melun, prince d'Epinoy, tué d'un coup d'andouiller d'un cerf, dans une partie de chasse avec le roi de France, Louis XV.

Vers le milieu du treizième siècle, nous rencontrons parmi les seigneurs de Cysoing des hommes violents et tyranniques. Jean IV frappe à mort un chanoine de l'abbaye; il est emprisonné à cause de ses impertinences envers la Comtesse de Flandre et son mari; Hélin, son frère Arnould et son fils s'insurgent contre la collégiale de Saint-Pierre et le droit d'asile. Cette arrogance des seigneurs nous fera connaître le *Chevalier Rouge*.

Chevalier Rouge. — C'était en 1276, le samedi avant la Madeleine (18 juillet), les quatre chanoines de l'église Saint-Pierre de Lille étaient assemblés capitulairement, et leurs graves délibérations troublaient à peine le calme et le silence habituel de la vaste salle du chapitre, lorsque tout à coup un tumulte effroyable, des cris de fureur et des imprécations, des coups redoublés frappés aux portes, font retentir les longues voûtes des cloîtres, et quelques clercs effrayés viennent annoncer qu'une multitude d'hommes armés assiège les portes de l'église. A la tête de ces furieux, se trouvent Hélin, seigneur de Cysoing, Jean, son frère, Arnould, son fils, et d'autres seigneurs

(1) Buzelin. *Annales Gallo-Flandriæ.*

Digitized by Google

et chevaliers qui demandent à grands cris qu'on leur livre un malheureux clerc, nommé Adam Blawet, lequel, depuis plusieurs jours, s'était refugié dans la chapelle du cimetière pour y fuir la justice séculière, dont il était menacé comme assassin et meurtrier de sa femme. Tous les chanoines se lèvent à l'instant, et, précédés du vénérable Jehan, leur prévôt, ils s'élancent au devant de la foule, qui, après avoir renversé les portes, remplissait déjà le cimetière. Ils espèrent encore défendre l'entrée de la chapelle et sauver le malheureux réfugié : mais c'est en vain que le prévôt parle des franchises et des immunités de l'église, c'est en vain que tous se rangent devant la porte comme un mur vivant ; les clercs et les chanoines sont impitoyablemet frappés et foulés aux pieds ; leur sang rougit les dalles, et le malheureux Adam, livré sans défense, est frappé de mille coups. On s'empare de lui, et, tout sanglant, un œil crevé, on le traîne par les rues de la ville jusqu'au gibet, où son horrible agonie est enfin terminée. Le chapitre indigné demanda justice de cet attentat à la Comtesse Marguerite, et, après une enquête, cette princesse ordonna que le sire de Cysoing et ses confrères, échevelés et pieds nus, rapporteraient le corps de Blawet au lieu où il avait été pris ; que Jean et Arnould de Cysoing se trouveraient à l'église, tête nue, en cottes, sans ceinture, la corde au cou.

Cette réparation ne suffit pas : On obligea pour toujours les seigneurs de Cysoing et leurs successeurs, à venir tous les ans, à cheval, garder la procession de Lille ; c'est ce qu'on appelait le *Chevalier rouge*. Cette peine fut non seulement attachée à la postérité d'Arnould, mais à la terre de Cysoing, qui, de franc-alleu, devait relever de l'église Saint-Pierre [1].

En terminant cette monographie, une réflexion nous est suggérée. La lutte entre deux pouvoirs aboutit fatalement à l'abaissement de l'un d'entr'eux. La puissance victorieuse abuse de sa prééminence pour enlever à son rival d'autrefois tout espoir de retour. L'abbaye de Cysoing fut le pot de terre dans cette lutte.

ARCHÉOLOGIE. — Dans l'ancien jardin de l'abbaye, aujourd'hui enclos particulier, on admire encore une pyramide en

(1) (Fêtes du Nord) Mme Clément.

Digitized by Google

pierre bleue, haute de dix-sept mètres. La base est formée d'une double plinthe de trois panneaux et d'autant de consoles surmontés d'une corniche ; ce monument historique se termine par une fleur de lys en cuivre doré ciselé à jour. Chaque partie est ancrée à l'intérieur, et cimentée au dehors avec tant d'habileté qu'on s'imagine au premier coup d'œil que la pyramide est d'une seule pièce.

La pyramide porte l'inscription suivante :

Immortali memoriæ
Primorum hic castrorum
Ludovici XV regis,
Qui Belgium fere universum
Victoriis peragravit ;
Pyramidis
Voluntate regiâ probatæ
Primum lapidem posuit
Laurentius Derocque abbas
Anno M D CC L. III non. septembr.
In Flandria
Pro rege Carolo Jos. duc de Boufflers
Prœfectis
Michæle Dreux, marchione de Breze rei milit. .
Joanne Moreau de Sechelles rei civilis ac polit...
Et tunc regiorum castrorum procuratore.

Les viviers, les jardins, les bâtiments qui furent autrefois la propriété des seigneurs de Cysoing et de l'abbaye, subsistent encore en partie, comme domaine privé. Ils apprendront à nos arrière-neveux que rien n'est stable ici-bas, hommes et choses

NOTABILITÉS. — Saint Everard ou Evrard, duc de Frioul en Italie, plus illustre par la sainteté de sa vie que par ses vertus militaires, est le fondateur de l'abbaye de Cysoing où il mourut en 869.

Gisèle, fille de Louis le Débonnaire, sœur de Charles-le-Chauve, épouse de Saint-Evrard, se distingua par une grande piété ; elle mourut à Cysoing.

Adelard, fils de ces deux saints, se retira à l'abbaye de Cysoing où il mourut saintement, prévost de la communauté des chanoines.

Digitized by Google

Henri Descamps, religieux de Cysoing et curé de Bouvines vers la fin du XV^e^ siècle. Ce fut plutôt un compilateur qu'un écrivain.

Antoine Karon, autre compilateur, à qui l'on doit un recueil de curieux mélanges historiques touchant la première moitié du XVI^e^ siècle.

Charles Vendeville, né à Douai, écrivit des vers latins élégants et corrects.

Jacques Cocqueau, d'abord sous-prieur et maître des novices à Cysoing, puis tour à tour curé de Louvil et de Camphin, a laissé une compilation historique.

Dom Louis Wartel, de Lille, prévot d'Hertsberghe. C'est ce moine, qui attaqua, avec une certaine aigreur, mais en connaissance de cause, une histoire de Lille par le chanoine de Montlinot.

Masquelier, Louis Joseph, né à Cysoing le 21 février 1741, reçut de la nature des dispositions extraordinaires pour le dessin. Élève de Lebas, célèbre graveur de Paris, il reçut de lui la perfection du talent. Masquelier a beaucoup gravé; la souplesse de son talent lui permit d'aborder presque tous les sujets. Son burin est vigoureux et brillant, ses productions sont très-recherchées. C'est lui qui, avec Lacombe, entreprit la galerie de Florence. Il mourut d'apoplexie à l'âge de 70 ans. On l'appelait Masquelier l'aîné [1].

(1) A. Dinaux.

Digitized by Google

DEULÉMONT.

Deulémont, village du canton et à cinq kilomètres de Quesnoy-sur-Deûle, à seize kilomètres de Lille, sur la route nationale de Lille à Ypres, au confluent de la Lys et de la Deûle, dépend du bureau de poste de Quesnoy. Il y a une lieutenance de douanes, un tissage mécanique, des moulins mus par les eaux de la Deûle, une société de secours mutuels, une école de garçons dirigée par des instituteurs laïques, et une école de filles dirigée par les Sœurs de l'Enfant-Jésus, une église desservie par un curé et un vicaire. Deulémont est renommé pour la fabrication de ses briques de terre.

La population totale est de 1,890 habitants, dont 1,510 français et 380 étrangers, tous catholiques.

Les hameaux sont : les Écluses, les fermes de Beau-Chêteau, de l'Écangrie, l'Os-à-Moëlle, le Hors-de-la-Vie, la Villette, la Tache, le Cerisier.

Les armoiries : écartelé au 1er et au 4e de gueules, à une fleur de lys à l'antique d'argent, au 2e et 3e d'or au lion de sable, lampassé de gueules, à une crosse d'or posé sur l'écartelé en pal, à l'écu brochant sur le tout d'or au crecquier de gueules.

Deulémont vient du mot *mond*, qui veut dire *bouche*, *embouchure*. Deulémont signifie donc bouche de la Deûle.

HISTOIRE. — Deux cours d'eau fécondants se sont donné rendez-vous dans la localité. Cette heureuse situation ne pouvait manquer d'attirer les regards de nos ancêtres. L'eau, en effet, c'est le véhicule du commerce, c'est la fertilité des champs. Sans être trop présomptueux, nous savons que, si notre pays fut et est

Digitized by Google

encore puissance par son industrie, les gens de Flandre manient aussi bien et plus volontiers la charrue que le glaive.

Ils s'étaient déjà fixés à Deulémont en 1066.

Dans l'acte de fondation de Saint-Pierre de Lille (1), Bauduin le Débonnaire déclare que Adèle, son épouse, a donné le bodium de l'église de Deulémont au trésorier, afin que chaque année les chanoines en reçussent 12 sous à la fête des apôtres Pierre et Paul.

« Dans la ville que nous appelons Doublemont, l'abbesse aura la propriété de la salle, du moulin, de douze manses de terre et de la porte d'eau (écluse). »

Le texte latin est plus explicite :

« *Dedit quoque præterea bodium Ecclesiæ de Doulesmons Thesausario, ut ex eo unoquoque anno Canonici XII solidos recipiant in die solemni apostolorum Petri et Pauli.* » Une note ajoute : « *Doulesmons, forte Deulemont, Deulemon ubi Deula fluvius Lizæ miscetur. Nostratibus Mondt idem est quod os, sive ostium.* » La confirmation de cette donation faite par Philippe de France parle ainsi : « in villa quam appellamus duplices Montes, hodie Deulement abbatissa possidebit Curiam et molendina et duodecim mansa terræ et portam aquæ. »

Une partie du village relevait des dames religieuses de Messines, et la collégiale Saint-Pierre de Lille y avait des intérêts; ce qui fait que les avoués des deux bénéficaires y avaient chacun leurs échevins et leur loi (2).

Quoique placé sous un doux servage, Deulémont a eu sa part des traverses que le choc des passions apporte dans ce monde. L'olivier de la paix a eu mal à s'implanter en Flandre.

Pendant la première croisade, vers 1106, le Comte de Flandre, Robert II, était en guerre avec Henri III, empereur d'Allemagne. La châtellenie de Lille fut, pendant quatre ans, pillée et saccagée par les Hennuyers.

Je laisse à penser ce que durent souffrir les riverains de la Lys et de la Deûle, eux qui se trouvaient précisément sur les points les plus fréquentés par les pillards. La désolation était immense, il n'y avait de sécurité pour personne. Les religieux désertaient leurs monastères; les manants leurs habitations (3).

(1) Mirœus. *Codex donationum piarum.* — (2) Legroux. *Gallo-Flandria* — (3) Derode. *Histoire de Lille.*

Digitized by Google

En 1328, les villes de Flandre lancées dans les voies de la guerre faisaient des courses les unes contre les autres. Ypres vint fondre sur Lille [1]. Lille arma à son tour. C'était un désordre complet, une consternation profonde, et il est à peine besoin de faire remarquer que Deulémont, se trouvant sur la route qui mène à ces deux villes, fut le théâtre et la victime d'excès et d'horreurs sans nom.

Joignez à cela que, dans ces temps de malheur, il se rencontrait encore d'autres sujets d'inquiétude. La réforme religieuse avait fait son apparition. Les passions s'étaient mises de la partie, le vice avait arboré l'étendard du protestantisme et les Gueux promenaient à travers les campagnes leurs sinistres et sacrilèges excès. L'erreur avait infecté quelques esprits et, malgré la sévérité déployée par les tribunaux gardiens de la foi, de temps à autre l'on rencontrait un malheureux fanatique. Deulémont eut le sien.

Jehan Bonniel, dit Ganin l'abbé, natif de notre village, mais demeurant à Quesnoy « s'étant séparé depuis plusieurs années de l'Église catholique, était devenu prédicant, évangélisait le pays, tenait des assemblées religieuses, ne se faisant pas faute d'attaquer les sacrements et les dogmes; enfin il avait distribué la Sainte-Cène à la manière des réformés. » Interrogé par les théologiens du procureur fiscal, il demeura inébranlable dans l'erreur [2]. Son corps fut réduit en cendres à Lille, le 24 mai 1569 [3].

Après les impitoyables rigueurs de Philippe II d'Espagne et de son lieutenant le duc d'Albe, notre pays salua avec bonheur l'avènement des bons archiducs Albert et Isabelle. Mais peut-on, sur cette pauvre terre, compter sur un bonheur durable?

En 1667, l'ambitieux Louis XIV nous apporta la guerre, et le duc Villa Hermosa envoya ses partisans ravager la châtellenie; un hiver sans précédent détruisit tous les germes confiés au sol, la disette s'en suivit. Combien à Deulémont tombèrent alors victimes de l'inclémence des hommes et des saisons!!!

Le règne de Louis XV fut marqué par de nouvelles calamités.

En 1744, à l'occasion du siège de Menin, nouvelle irruption de troupes dans Deulémont.

(1) L'abbé Dehaisnes. *Histoire de Comines.* — (2) *L'Église sous la Croix* — (3) Registre aux sentences criminelles.

Digitized by Google

Laissons descendre dans les caveaux de Saint-Denis celui qui fut le vainqueur de Fontenoy. Aussi bien il n'y dormira pas d'un sommeil ininterrompu. Entendez-vous sous le règne de Louis XVI les craquements lointains qui annoncent une gigantesque dislocation? C'est la lave révolutionnaire qui descend, c'est le volcan de 93 qui gronde.

Malheureusement tout ce bruit formidable attira sur nous les forces de l'Europe. La France fit appel à tous les bras, le monde en levait tant contre nous! Quelques mots seulement sur ces luttes de Titans en ce qui concerne Deulémont. Le village tenait en réserve pour un peu plus tard une héroïne.

En septembre 1792, les gardes nationaux du village, après avoir courageusement gardé le pont qui les séparait de l'ennemi, crurent ne pouvoir résister davantage aux attaques des troupes autrichiennes, et pour éviter le pillage dont le village était menacé, ils feignirent de déposer leurs armes à la commune, et les écluses, défense naturelle, cessèrent d'être gardées [1]. Cette feinte habilement calculée leur procura le spectacle consolant de la défaite des Kaiserlitz au Pont-Rouge, prélude du grand succès de Tourcoing.

C'était le 10 novembre de la même année, le général de la Bourdonnaye, profitant de la terreur qu'avait jetée dans les rangs ennemis la victoire de Jemmapes, voulut débarrasser le pays des hordes étrangères. Ce bonheur était réservé au général Dampierre, qui, parvenu à organiser des troupes à peu près régulières, quitta Lille et commença à Deulémont et Warneton les victoires qui en chassèrent les alliés.

Ici s'arrête en général notre petite revue historique. Mais la règle doit-elle être inflexible? N'est-il pas sain et consolant de se reposer parfois sur un acte de dévouement? Le fait se rapporte à l'époque que l'on est convenu d'appeler l'épopée impériale. Nous nous écartons donc bien peu de nos limites. C'est double raison de croire que l'on passera sur une rare transgression en faveur de l'intention et surtout du jeune sergent de Deulémont.

En 1808, dans la campagne de Portugal, un colonel blessé allait tomber au pouvoir de l'ennemi, lorsqu'un jeune sergent,

(1) Mantoulé. *Notes sur Frelinghien*

Digitized by Google

petit de taille, faible de complexion et complètement imberbe, s'élance à son secours : deux officiers anglais se jettent au-devant du prisonnier; le sergent blesse l'un d'un coup de fusil et force l'autre à se rendre; ceci fait, il charge le colonel sur un cheval et rejoint son corps avec ce précieux dépôt, escorté des deux officiers captifs.

Les camarades du sergent étaient en train de le féliciter, lorsque celui-ci, blessé lui-même, dans la lutte, tombe sans connaissance dans les rangs.

Un chirurgien accourt, et, pour visiter la plaie, il détache l'uniforme du vainqueur; mais tout-à-coup le docteur stupéfait s'arrête dans son investigation, se découvre avec une déférence instinctive et commande aux soldats qui l'entourent de s'éloigner.

Le petit sergent était une femme !

A cette découverte, les officiers anglais pleurent de rage; le camarade de lit du blessé, un vieux grognard, qui depuis longtemps ne s'étonnnait plus de rien, se mord la moustache; il demeure confus, anéanti de sa longue ignorance.

Enfin, après informations prises, on apprend que Virginie Ghesquière, de Deulémont, était partie pour remplacer son frère, seul soutien de sa famille, qu'elle avait servi six ans sous le nom de ce frère, était devenue successivement caporal, fourrier, sergent et qu'enfin elle avait mérité et obtenu la croix de la Légion d'honneur, qui brillait en ce moment même sur son habit tout couvert de sang et de poussière.

La race des Jeanne d'Arc n'est pas éteinte.

ARCHÉOLOGIE.— Dans la grande chapelle de l'église, à gauche, se trouvait une grande tombe plate de pierre noire, portant pour épitaphe :

> Icy gisent Guillaume Deliot, fils d'Hubert, bourgeois de Lille, lequel trépassa le XIX d'août 1557, et damoiselle Catherine Hovine, sa fême, morte en 1559, fille de Jean Hovine, maistre de la Chambre des comptes à Lille, qui ont fait une très-belle fondation dans cette église, comme il paraît d'une lame de cuivre attaché à la muraille de la petite nef, à gauche de la chapelle de N. D., où ils sont enterrez.

Au grand portail on voyait les armes de la maison d'Haucron qui sont d'azur à dix losanges d'argent.

(1) Bruneel. *Histoire populaire de Lille.*

Digitized by Google

EMMERIN.

Emmerin, village du canton et à trois kilomètres d'Haubourdin, à dix kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste d'Haubourdin. Il y existe une école de garçons et une école de filles dirigées par un instituteur et une institutrice laïques, une société de secours mutuels, une église, un curé. Il s'y fait un commerce de bestiaux.

La population totale est de 1,561 habitants, dont 1,425 français et 186 étrangers; tous catholiques.

Le seigneur d'Emmerin portait : de gueules au lion d'or armé lampassé et couronné d'azur.

Les hameaux sont : le Faubourg, le Cimetière-du-Hollandais.

Si Emmerin doit sa réputation actuelle aux eaux limpides dont elle alimente la grande cité, sa voisine, l'histoire a bien d'autres choses à son acquit. Il y a longtemps qu'il existe, ce village aux marais rafraîchissants. Seulement son histoire, comme hélas ! toutes celles d'ici-bas, a ses douceurs et ses larmes. La guerre y a passé, et avec elle les dévouements et les terreurs. Les passions des hommes ont soufflé par là ; rappelez-vous les Gueux, précurseurs des Chauffeurs, dont nous avons dû à regret raconter avec quelque détail les sinistres exploits.

Cependant une pieuse et paisible origine, un titre de l'abbaye

Digitized by Google

du Mont Saint-Eloi nous apprend qu'en 1158, *Amerin* avait une église paroissiale sous le vocable de Saint-Barthélémy, laquelle payait dîme à cette abbaye (1). En 1160 et en 1177, c'est un cartulaire du prieuré d'Aubigny qui s'occupe de notre village.

Toujours est-il que ses seigneurs n'étaient pas des hobereaux si l'on en croit un cartulaire de Hainaut qui mentionne le chevalier Hugo de Amerin comme témoin dans un acte émanant de Roger, châtelain de Lille, en date du mois d'avril 1218 (2).

Les faits abondent pour démontrer l'importance relative de la localité. Ainsi, vers l'an 1303, le Comte de Flandre, Jean de Namur, y avait établi un manoir féodal. En 1312, toujours d'après le cartulaire de Hainaut, la célèbre et illustre abbaye d'Anchin obtint la justice sur les marais d'Emmerin, comme l'atteste la confirmation de Guillaume, Comte de Hainaut.

En 1508, le fief du châtel d'Emmerin appartenait par indivis à Dame Marie de Carondelet, deuxième femme du Comte de Saint-Pol, et à Dame Marie de Luxembourg, Comtesse de Vandomois et Dame d'Emmerin, ainsi qu'il résulte d'un rapport et dénombrement servi par la dite Dame de Carondelet, le 28 octobre 1508.

En 1545, la seigneurie passa dans la maison de Bourbon d'où est sorti le roi vaillant et populaire, qu'on appelle encore le Béarnais. C'est lui qui, en 1603, vendit la terre d'Emmerin à Nicolas du Châtel, chevalier, seigneur de la Howarderie. Le village de Howarderie près Mouchin renferme les tombeaux des seigneurs d'Emmerin. Ces tombeaux en pierre du pays constituent des monuments archéologiques remarquables et dignes d'être visités.

Les seigneuries finissent comme les hommes par succomber à des catastrophes. Citons encore les deux derniers titulaires. Jean-Joseph-Anne-Marie de Houchin, marquis de Longastre, qui mourut en 1783 au moment du grand orage politique.

C'était un terrible seigneur que le marquis de Longastre. A Emmerin, pour satisfaire les caprices de son autorité blessée, il avait tué d'un coup de fusil un manant occupé à réparer le toit de sa masure. Les sires de Coucy ne mettaient pas plus de

(1) Legroux. *Gallo-Flandria*. — (2) Leuridan. *Statistique féodale*.

Digitized by Google

formalités dans leurs exécutions. La justice d'alors était impuissante pour réprimer de tels abus.

Saluons en passant le château de Guermanez bâti, au XV^e^ siècle, et qui appartenait, en 1789, à Auguste-Marie Hespel, seigneur des Blancs Gants, de Guermanez et de Lestoquois.

Après avoir rendu nos devoirs de narrateur aux figures féodales du village, nous allons nous occuper librement des vicissitudes propres à Emmerin ; vicissitudes est un mot bien employé, car nous ouvrons notre narration en 1347.

Or, en cette année-là, les bourgeois et manants de Lille allèrent au secours du duc de Bourgogne menacé par les Anglais. Les habitants d'Emmerin furent contraints de laisser le soc nourricier pour le fer des batailles.

Cette exigence pénible et injuste suscita des plaintes qui furent entendues en haut lieu. Si le résultat se fit attendre, car le bien est lent à se produire, il consacra des privilèges précieux. Voici :

Le 22 septembre 1523, l'Empereur Charles-Quint fit une ordonnance. Elle édictait que les terres d'Emmerin seraient des terres franches et quittes ; que si les manants ont voulu contribuer aux aydes et subventions, « c'était de leur part purement volontaire pour complaire au souverain et concourir aux grandes et urgentes affaires, frais et dépens nécessités par les guerres de l'époque. » Depuis lors les franchises d'Emmerin furent respectées.

En 1566, de prétendus réformateurs, affublés du nom de Gueux, avaient dévasté les églises de Quesnoy, Linselles, Bondues et Loos, et se portaient en masse sur Seclin dans le but très-peu chrétien d'en faire autant. Ils passèrent par Emmerin, ne faisant pas mystère de leurs intentions. Nos villageois, plus avisés, s'empressèrent d'aller avertir les Seclinois de la visite qu'on leur destinait. Un homme averti en vaut deux. Les Seclinois le prouvèrent bien. Avec l'aide des habitants d'Emmerin, de Gondecourt et de Wattignies, armés de bâtons et de pioches, ils tombèrent sur ces iconoclastes nouveaux et leur infligèrent une terrible leçon.

La chronique ajoute qu'à peine en resta-t-il quelques-uns pour

Digitized by Google

reporter aux Gueux dispersés dans la châtellenie de Lille la nouvelle de leur défaite.

Cependant l'existence collective de la localité allait subir une nouvelle modification. Le dix-huitième jour du mois de mai 1599, le Procureur a rapporté la déclaration des coutumes et usages des terres d'Emmerin, dérogeant à celles de la châtellenie. Dès ce jour, le village d'Emmerin devint commune ne ressortissant que de Dieu et de l'épée. Les héritages furent réglés comme biens patrimoniaux passant de père en fils, sauf les biens seigneuriaux qui étaient d'un cinquième denier pour donation ou transport.

Est-il un coin de terre si vertueux qui ne produise de temps à autre un criminel? Nous lisons en effet que, le 2 décembre 1614 (1), fut étranglé et brûlé, devant l'hôtel de ville à Lille, François Dumarez d'Emmerin qui, avec deux complices, étourdissait les personnes le soir à l'aide de courts bâtons plombés et prenait leurs manteaux.

Laissons ce malheureux à sa terrible expiation, et revenons, hélas, à la guerre. Emmerin ne fut point épargné pendant ces longues hostilités. Tandis que le prince d'Orange, après avoir envahi le Brabant, menaçait la place de Lille, les Français se portèrent sur La Bassée. Des détachements de cavalerie furent postés à Emmerin, Loos, Haubourdin comme vedettes. Durant ces jours mauvais, plusieurs fermes furent incendiées ou par les Français ou par les Espagnols. Le village fut tour à tour occupé par ces vautours de toutes nations, et les habitants connurent les charges écrasantes d'une curée militaire.

Pour comble d'infortune, ils durent assister impuissants à la destruction de leur château que le feu dévora en 1641 ; le moulin en briques qui existait autrefois sur la motte fut également réduit en cendres la même année.

Louis XIV et ses splendeurs amenèrent les revers de la France que Villars sauva de l'abîme. Trente ans plus tard, la bataille de Fontenoy était proche. Louis XV vint à Lille pour se mettre à la tête de son armée. Emmerin fut choisi par le duc de Biron, commandant le quatrième corps d'armée, pour lieu de cantonnement pendant les préparatifs de l'attaque. L'on sait le reste.

(1) De Rosny. *Histoire de Lille.*

Digitized by Google

Ce reste, malheureusement, se résume en souffrances de toute espèce : famine, épidémies, misères sans nom, deuil sans fin. Voilà les terribles avant-coureurs de la chûte d'un trône et de l'édifice antique de notre société, qui se consomma en 1789, dans une fièvre sociale immense.

Les principes étaient méconnus ; quelques brigands en profitèrent pour former une ligue du mal.

Sous le nom de Chauffeurs, leurs forfaits ne sont pas oubliés à Emmerin ; l'horreur qu'ils inspirent nous dispensera d'en parler de nouveau.

La justice humaine atteignit ces grands coupables et débarrassa le pays de longues et inexprimables terreurs.

ARCHÉOLOGIE. — Le château d'Emmerin était un vieux et féodal manoir bâti par Jean de Namur, comte de Flandre, vers l'an 1303. Il avait été successivement agrandi, embelli, refait presqu'en entier par ses divers propriétaires. L'ensemble n'appartenait à aucune époque de l'art, mais chaque siècle en passant y avait imprimé son cachet. C'était là comme une histoire de pierre. Les vieux siècles y avaient laissé la girouette féodale avec son aspect sévère.

Les sires d'Haubourdin en avaient fait leur demeure de prédilection. Mais un incendie survenu en 1641, en détruisant les principaux bâtiments, en éloigna ses illustres hôtes.

Digitized by Google

ENGLOS.

Englos, village essentiellement agricole, à trois kilomètres d'Haubourdin, son chef-lieu de canton, à dix kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste d'Haubourdin. Il y a une école dirigée par un instituteur laïque et une église desservie par un curé.

La population totale est de 436 habitants, dont 435 français et 1 étranger; tous catholiques.

Les armoiries sont : de sable à l'écu d'argent. En 1374, le seigneur d'Englos brisait son écu d'un lambel de gueules.

HISTOIRE.— Sans nous avancer aussi loin qu'un écrivain sacré [1] qui prétend sous forme d'hypothèse que, dès 800, l'abbé d'Inda avait enrichi le *Prieuré* d'Englos de quelques os de Saint-Corneille, nous avons des bases certaines pour appuyer l'assertion qu'Englos existait bien avant 1152. A cette date, un cartulaire de l'abbaye de Loos nous apprend que cette maison religieuse y possédait des prés et des marais.

D'ailleurs un procès qui s'émut, en 1196, entre les religieux et Roger d'Englos confirme notre opinion. Nous voyons qu'alors ce Roger offre une réparation à l'abbaye.

(1) Lhermitte. *Histoire des Saints*.

Digitized by Google

Dans ces siècles de foi, il arrivait que des seigneurs, saisis enfin d'une terreur salutaire, rachetaient par une indemnité volontaire leurs injustices et leurs violences envers les églises.

Or, notre seigneur d'Englos avait longtemps vexé les Frères de Loos et retenait méchamment les prés et les marais qu'ils possédaient près de sa seigneurie. Mais, en 1195, touché de repentir, et voulant mettre fin à ses vexations, il s'était déporté publiquement devant la cour de Lille, et se jetant à genoux aux pieds de l'abbé de Loos, il avait imploré son pardon. L'année suivante, Roger renouvelait cet acte à Seclin, en présence de la reine Mathilde, du châtelain de Lille et des hommes de la cour [1].

Quant au *Prieuré*, dont Lhermitte semble antidater la fondation, il fut créé par la famille des seigneurs du lieu. Il appartenait autrefois aux moines bénédictins de l'abbaye d'Inda de *Cornelis Munster*, Monastère Saint-Corneille, près d'Aix-la-Chapelle en Allemagne.

Primitivement, les monastères puissants avaient parfois des propriétés très éloignées du siège de l'abbaye. Pour veiller à leurs intérêts et faire fructifier les terres, ils détachaient de la maison mère quelques religieux, dont l'un était le chef sous le nom de prieur. La prospérité de l'établissement en croissant exigeait un plus grand personnel, et il arriva que les prieurés, simples et modestes à l'origine, devinrent de puissantes et renommées succursales. C'est selon toute apparence [2] de l'abbaye de *Cornelis Munster* qu'est venue à Englos la relique de Saint-Corneille, pape et martyr.

Ce village, ajoute un écrivain déjà cité [3], ne le cède à nul lieu où il s'agit du culte de ce grand saint. « En cette église, qui n'est pas petite et est pourveue de meubles sacrés par-dessus le commun, quelques os du pontife martyr sont gardés, révérez et baisez dévotement par les pèlerins. Ainsi, devant que Guido Dampierre, Comte de Flandre, achetât en 1280 le terroir de Renay, le culte de Saint-Corneille aurait été fleurissant à Englos. Le soleil ne luit point sans amener quelques pèlerins du pays de la

(1) Leuridan. *Statistique féodale*. — (2) Ignace Delfosse. Manuscrit. — (3) Lhermitte. *Histoire des Saints*.

Digitized by Google

Lys, d'Arthois ou de ses confins, de Lille surtout. A Englos et à Hem [1] ont recours les affligés de ruptures, d'enflures, de mal caduc et de semblables misères. Sa Sainteté Paul IV a augmenté la célébrité d'Englos, par confrérie de l'un et de l'autre sexe de laquelle le saint martyr est patron. »

C'était dans la chapelle du prieuré que se faisait ce grand concours de peuple. L'éloignement des Bénédictins d'Aix-la-Chapelle et les guerres continuelles ont donné le moyen à des religieux d'une abbaye en France de s'emparer du prieuré qui était assez richement doté. Mais ces nouveaux propriétaires (les religieux de Saint-Eloi de Noyon) en furent dépouillés eux-mêmes [2]. Le Saint-Siège, à la recommandation de Jean de Vendeville, évêque de Tournay, et du consentement du roi d'Espagne, l'unit au collège des Jésuites de cette ville épiscopale.

Après la dissolution de la compagnie de Jésus, on en vendit les biens en exécution d'un arrêt du conseil d'État du 5 mars 1783 [3]. Quant à la chapelle du prieuré, elle servit de secours à la paroisse de Beaucamps dont le curé avait autorité sur le chapelain. Jusqu'à leur suppression, les recteurs des jésuites de Tournai étaient prévots d'Englos, de par la propriété du susdit prieuré.

Pour le village en lui-même, les habitants dépendaient, en partie, comme serfs, des chanoines de Saint-Pierre. Ceux-ci avaient les mêmes droits que les princes de la terre, c'est-à-dire : droit de vie et de mort. On n'a pas souvenance qu'ils aient usé de ce terrible privilège. Cependant ils maintenaient avec fermeté leur prépondérance contre les velléités envahissantes des seigneurs.

En effet, vers l'an 1348, Robert, seigneur d'Englos, avait outragé le meunier de Lomme, sujet de la collégiale de Lille. Pour réparation de cette injure, il fut condamné à fabriquer un moulin de cire, du poids de dix livres, et à le déposer lui-même en l'église Saint-Pierre, le dimanche avant Paques fleuries, à l'heure où l'on fait l'eau bénite et la procession.

Quelle que soit l'opinion du lecteur, nous ne pouvons manquer de faire remarquer ici que souvent, en ces temps de puissance

(1) Voir Hem pour la légende. — (2) Ignace Delfosse. Manuscrit. — (3) *Statistique féodale*.

Digitized by Google

féodale, les privilèges des abbayes ou des églises en renom étaient les seules barrières qui protégeassent le faible contre le fort, les droits imprescriptibles des vilains contre l'arrogante audace des nobles. Cette thèse serait bien facile à soutenir.

En 1390, c'est Jean d'Englos, fils de Bourard d'Englos, qui se fait remarquer par ses exactions envers les Neuvéglise; il y avait certainement réciprocité de la part de ces derniers, car depuis longtemps déjà, de petites guerres intestines existaient entre ces deux familles.

Le livre des sentences rapporte que, certain jour, Jean d'Englos, accompagné de grand nombre de gens, s'était précipité dans le cimetière de Richebourg et, sans provocation préalable, il avait *navré* et *déplayé* vilainement Jean de Neuvéglise. N'ayant pu l'achever ce jour-là, il l'avait plusieurs fois guetté, lui et les siens. Nonobstant trêve entre les parties, Jean d'Englos et ses complices avaient traîtreusement épié Pierre Grurer, enfant de quinze ans, allié des Neuvéglise et lui avaient coupé un pied. Plus tard, ils avaient mis en péril de mort, pour la seconde fois, Jean de Neuvéglise et son compagnon, qui ne survécut que quelques jours; et enfin lorsqu'à l'entrée d'un bois, près de La Gorgue, Jean de Neuvéglise, confiant dans la vertu d'une trêve qui avait été accordée par le bailli de Merville, venait sans armes dans ce pays de l'alleu, il fut cette fois impitoyablement tué, lui et les siens, par les d'Englos.

Pour ce fait, Jean d'Englos et ses complices furent bannis du royaume.

Laissons les d'Englos à leurs inimitiés et à leur vengeance, revenons à notre village.

Tout retiré et modeste que fût Englos en 1386, les Routiers surent bien en trouver le chemin. Voici à quelle occasion. Ce même Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, qui était intervenu dans la querelle des d'Englos avec les Neuvéglise, s'était allié étroitement avec le roi de France Charles VI, pour opposer une digue à l'influence croissante de l'Angleterre sur les destinées de la Flandre. Ils crurent n'avoir rien de mieux à faire que de frapper l'ennemi au cœur. En conséquence, une descente au pays des Anglais fut résolut. Des préparatifs formidables eurent lieu. Des aventuriers, venus de toutes les provinces, accoururent dans la

Digitized by Google

châtellenie de Lille pour former l'armée d'invasion. L'on croyait avoir en face des soldats ; ils ne furent pour nous que des pillards, des voleurs de grand chemin.

Englos fut ravagé sans trêve ni merci pendant plusieurs années par ces soudards, aussi débauchés qu'affamés. Le pauvre peuple, au dire d'un chroniqueur (1), ne formait plus qu'un vœu, celui de les voir anéantis à jamais.

Lorsque Charles-Quint réalisa presque le rêve longtemps caressé d'un sceptre universel, nous étions sous la domination espagnole. Ce puissant potentat étant venu à Lille, en 1544, des troupes cantonnées à Englos et villages voisins y commettaient mille dégâts et excès. La fermeté de Marie, gouvernante de Flandre, mit fin à ces désordres. Elle envoya un de ses lieutenants avec ordre de les faire partir au plus tôt, menaçant de faire pendre tous ceux qui ne seraient pas sortis dans le délai de trois jours (2).

Mais alors notre contrée fut en proie à des bandits d'un nouveau genre. Des seigneurs mécontents avaient saisi le prétexte de la réforme religieuse pour tenter un changement politique. Un mot altier du cardinal de Granvelle leur suggéra l'idée de prendre le nom de Gueux. Des sectaires de bas étage adoptèrent aussi cette appellation ; mais ils avaient un but moins élevé ; ils voulaient piller et détruire. Le peuple les nommait encore Bocqueteaux ou Hurlus. Parmi les chefs du gouvernement, un surtout leur faisait guerre à outrance. C'était Vilain de Gand, baron de Rassinghien, seigneur de Lomme et possesseur d'un fief à Englos.

Le baron de Rassinghien, en 1566, était parti vers Watrelos combattre les sectaires. Ceux-ci profitèrent de son absence pour se venger sur Englos des rudes leçons que le redoutable baron leur avait données. Ils dévastèrent la prévôté d'Englos, brisèrent les images des saints dans l'église, et pillèrent le village. Ils avaient fait plus à Lomme, dans le château même de Vilain de Gand.

Les discordes civiles, les rigueurs de Philippe II, les splendeurs du règne de Louis XIV, ses victoires remportées au détriment des communes, le règne de Louis XV, furent loin de

(1) Froissart. — (2) Dervaux. *Histoire de Bondues.*

Digitized by Google

nous apporter une ère de prospérité. La faim, les maladies, les impôts, accablèrent les malheureux et dévorèrent les ressources échappées à tant et de si longues agitations.

Mais un changement extraordinaire s'opéra dans les institutions politiques. Tout ce que les siècles avaient respecté, trône, autels, pieuses croyances, tomba sous la hache impitoyable des démolisseurs ou des rénovateurs.

Englos put entendre le canon des Autrichiens qui bombardèrent inutilement la grande cité, sa voisine, et le récit des batailles que la République livra pour se débarrasser de l'invasion des puissances coalisées contre les innovations les plus audacieuses.

ARCHÉOLOGIE. — L'église d'Englos porte la date de 1569. L'on y voit un reliquaire en argent, qui est de 1604. Cette église était l'ancienne chapelle du prieuré dont nous avons fait l'historique. Il y avait là en outre un autre prieuré, dépendant de l'abbaye de Vezelay, de l'ordre de Citeaux, et qui, au XVII[e] siècle, passa aux Jésuites [1].

NOTABILITÉS. — Robert d'Englos était un des abbés les plus célèbres de Loos, il mourut l'an 1304. Étrange retour, il était devenu le protecteur de ce monastère, qu'un de ses ancêtres, Roger, avait tâché de dépouiller en 1196.

Hugues d'Englos. Voici les vers qu'on lisait dans l'abbaye de Loos en l'honneur d'Hugues d'Englos :

Lucidus hic Hugo qui fertur origine d'Englo,
Vir liquidi sensûs, conservat in Lovica census.

Ici repose l'illustre Hugues, de la race d'Englos; prélat plein de sens, il conserva les revenus de l'abbaye.

(1) Stat. archéol.

Digitized by Google

ENNETIÈRES-EN-WEPPES.

Ennetières-en-Weppes, village agricole du canton et à quatre kilomètres d'Haubourdin, et à dix kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste d'Haubourdin. Il existe dans cette commune une école de garçons dirigée par un instituteur laïque, et une école de filles dirigée par les Sœurs de la Sainte-Union, une fabrique d'huile, une église desservie par un curé, et deux sociétés de secours mutuels.

La population est de 1,678 habitants, dont 1,587 français et 91 étrangers; tous catholiques.

Les hameaux sont : la Fosse, le Blanc-Coulon, la Fleur-d'Écosse, le Wez-Macquart, Loussoye, le Quenne, la Vallée, la Rue au Sac.

Les armoiries du seigneur étaient : de sable au chef d'argent.

HISTOIRE. — Au onzième siècle, en 1066, le titre de fondation de la très-illustre collégiale de Lille rapporte qu'*Anetières* lui appartenait [1].

En 1111, Baudry, évêque de Tournai, en donna l'autel à l'abbaye de Blandain, dite depuis de Saint-Pierre de Gand. Pour rendre plus authentique cette propriété, Simon, qui occupa le même siège, la confirma en 1140; l'acte fut ratifié par le pape Eugène III, en 1145.

(1) Mirœus.

Digitized by Google

Vers l'époque de la mort de Louis le Gros (1140), dit Meyer, notre village fut désolé et ruiné par des inondations suivies de contagions, qui dépeuplèrent le quartier.

Nous voilà sur un terrain solide. Les documents qui concernent le village ne manquent pas.

Au risque de faire de l'érudition, ajoutons avec un auteur sérieux que Jordain [1] était en 1163 *Villicus de Anatiis* ou maire d'Ennetières, et, sans commettre d'indiscrétion historique, nous dirons qu'il emprunta de l'argent à l'abbé de Saint-Pierre de Gand, ce qui s'explique parfaitement, cet abbé étant patron, seigneur et décimateur. Pour avoué, le village avait le châtelain de Lille. Expliquons le mot.

Le châtelain, en sa qualité d'avoué, percevait les revenus au bénéfice de l'abbaye, à qui il rendait compte après perception de ses honoraires. L'avoué avait la moitié des amendes prononcées par les échevins, excepté des amendes foncières de trois sous; la moitié à l'encontre des religieux de l'avoir des bâtards, de l'épave et de l'estraver; la moitié des rejets et flégards.

Ennetières possédait, comme nous l'avons dit, un mayeur, et ce mayeur ou maire, *Villicus*, était chargé de veiller à l'administration des champs. Plus tard, il devint un personnage, et, la prospérité aidant, il fit héréditaire ce qui n'était que personnel.

Le nom de notre commune reparaît encore dans la convention conclue entre Roger, châtelain de Lille et l'abbé de Saint-Pierre de Gand, relative à leurs droits respectifs à Ennetières [2].

Dans cet accord, il est stipulé que les châtelains de Lille, en leur qualité d'avoués, respecteront toujours les droits des manants d'Ennetières.

C'est plus de titres qu'il n'en faut pour donner à notre village l'extrait de naissance que l'histoire ne refuse jamais. Ennetières avait depuis longtemps pour seigneurs l'abbé et couvent de Saint-Pierre de Gand avec des coutumes spéciales.

Cette commune, et nous insistons sur ce mot, puisque ses coutumes particulières en avaient fait un être à part, reçut, comme tous ses voisins, la répercussion des guerres qui firent de

(1) Van Lokeren. — (2) Archives communales.

Digitized by Google

notre riche et laborieuse contrée le pays le plus saccagé qu'il y eut jamais.

Au temps d'Eschyle, la Thessalie était un lieu sinistre, a dit Victor Hugo. Le voyageur qui se hasardait au-delà de Delphes croyait voir partout, la nuit venue, d'épouvantables fantômes, croyez-vous qu'aux jours mauvais qu'apportèrent les Gueux, les Broqueteaux et les Chauffeurs, les tranquilles et courageux cultivateurs d'Ennetières n'eurent pas les mêmes visions? Ce serait une exception heureuse.

Me sentirai-je le courage de le démentir, quand je me remets en mémoire les agitations et les angoisses de la contrée pendant la conquête de Louis XIV.

En 1708, les alliés voulurent prendre leur revanche. Le prince d'Orange vint à Haubourdin avec ses soldats hollandais. L'on connaît la résistance héroïque de Boufflers à Lille, l'on sait par quelles extrémités passa le pays jusqu'à la paix que la victoire de Denain fit conclure.

N'oublions jamais que la France, après le règne immoral de Louis XV, s'est montrée audacieuse et novatrice. Louis XVI avait été sacrifié. L'Europe voulut protester, et comme si nous avions eu le droit de tant de violences, l'Europe eut tort, et il fut désormais inscrit dans les fastes du monde que la France républicaine avait vaincu. César, rendant compte au sénat romain de sa meilleure victoire, écrivait : *veni, vidi, vici*.

Mais que de sang et que de larmes cachés sous ce court bulletin ! ! !

Beaucoup de villages de notre arrondissement ont été visités par cette bande de brigands qu'on nomme Chauffeurs ; il n'est pas sans intérêt de rapporter une des scènes les plus terribles qui aient affligé nos contrées du nord.

LES CHAUFFEURS.— A égale distance d'Haubourdin, de Quesnoy et de Lille, et à six kilomètres environ de ces villes, se trouve une belle et magnifique ferme flamande.

Les pièces de terre qui l'entouraient lui formaient une ceinture bien autrement riche que la ceinture de la déesse mythologique. Leur plus magnifique produit était ces lins gigantesques avec

Digitized by Google

lesquels Valenciennes approvisionnait ses manufactures de dentelles, et dont Cambrai sait faire ses plus fines batistes.

Cette ferme était habitée par le nommé Romain Pembrouck, ancien militaire.

Or, ce Pembrouck qui, en sa qualité de militaire français, n'avait jamais eu peur de l'ennemi sur les champs de bataille, craignait beaucoup maintenant, en sa nouvelle qualité d'homme le plus riche de la contrée, les bandits qui infestaient alors l'arrondissement, et dont on racontait les histoires les plus formidables.

Possesseur de quelques cent mille livres péniblement accumulées dans le but d'acheter la ferme qu'il occupait, il fit de sa maison une espèce de forteresse inexpugnable : un mur d'enceinte assez haut pour rendre un assaut impossible, des portes fermées à secret, une clochette suspendue au-dessus des bâtiments pour donner l'alarme en cas d'attaque, deux bouledogues qu'on lâchait la nuit, et qui ne connaissaient que leur maître ; tel était le système général de défense ; mais l'ancien militaire au régiment de Royal-Cravate n'avait pas encore une entière confiance en ces précautions, déjà fort rassurantes cependant, car il avait dressé ses vingt-quatre domestiques au service de son espèce de place de guerre.

Ceci fait, la ferme continua d'aller son train, et le citoyen Pembrouck se crut assez fort pour dormir chaque nuit sur ses deux oreilles.

Au jour où commence l'histoire que nous avons à dire, il avait même une excellente raison de dormir plus paisiblement que jamais. Quatre frères, les du H....., voleurs hardis non moins qu'habiles, qui avaient par deux fois levé honteusement le siége de la ferme, venaient de régler avec la justice leur compte arriéré : les deux plus jeunes avaient soldé le mémoire en donnant leur tête à la guillotine ; les deux autres, plus heureux, ou plus malheureux, comme on voudra, avaient été mis au bagne.

Une autre raison de quiétude, non moins grande que la disparition des frères du H....., était les précautions prises par les particuliers et par les autorités départementales. Chaque nuit les paysans montaient la garde dans les villages, et des patrouilles de gendarmerie et de soldats du 13e chasseurs, alors en garnison

Digitized by Google

à Lille, parcouraient la campagne et donnaient la chasse aux malfaiteurs.

Or donc, un jour, un beau jeune homme, monté sur une magnifique jument aldrave, arriva à la grande porte de la ferme que l'on connaît, et demanda le citoyen Pembrouck.

Celui-ci vint au devant de son visiteur, et l'invita à descendre.

Ce jeune homme était un gros marchand de lins, du nom de Pierre Milon, habitant de Lille, envoyé au fermier avec une magnifique lettre de recommandation, par un marchand de toiles d'Armentières qui se retirait des affaires, et qui ne pouvait mieux témoigner sa reconnaissance à ceux qui l'avaient enrichi qu'en leur donnant après lui un acheteur solvable et probe.

C'était le bonheur et la fortune qui venaient d'entrer à la ferme.

Car, depuis près de deux ans, les affaires n'allaient plus ; ceux qui possédaient des valeurs monnayées ne voulaient pas s'en dessaisir ; ceux au contraire qui, comme Pembrouck, avaient le moyen d'attendre, gardaient leurs marchandises, qu'ils ne voulaient pas échanger contre cette monnaie de papier qui se dépréciait chaque jour, malgré la Convention elle-même.

Le marchand, qui payait comptant et en or, fut donc reçu comme une providence.

Après quelques débats, dans lesquels le jeune homme se montra extrêmement facile, la fermière improvisa un dîner magnifique. Les cinquante mille francs, qui venaient de sonner sur la table et d'être comptés à son mari, valaient bien cela.

Pembrouck, de son côté, invita Pierre Milon à visiter sa place de guerre, comme il disait, et le visiteur mit à satisfaire la vanité de son hôte toute la complaisance imaginable. Il se fit conduire partout, il voulut connaître les moindres détails, visiter les moindres recoins, et faire une sorte d'inventaire de toutes les forces rassemblées pour la défense de la place.

— Eh bien, citoyen, dit fièrement Pembrouck en lorgnant son visiteur ; crois-tu que j'aie su prendre mes précautions ?

— C'est parfait ! répondit Pierre Milon ; aussi l'on m'avait dit à Lille des choses merveilleuses de votre ferme.

— C'est que j'ai mes raisons pour ça, vois-tu... on a des espèces sonnantes que l'on est bien aise de garder.

— Tu es riche, très-riche, je le sais bien.

Digitized by Google

— Riche n'est pas le mot, répartit le fermier en essayant, par un reste de vieille habitude, de relever sa moustache absente, mais on est à son aise. J'attends avec impatience que ma propriétaire mette la ferme en vente ; car, depuis deux ans, mon argent est prêt.

— Comment !... vous achèteriez cette ferme ?... mais il me semble qu'il faut que vous soyez riche comme un Crésus pour faire cette acquisition ?

— Cinq cent mille livres seulement... mais au comptant...

— Diable !... alors, citoyen, je comprends mieux encore vos précautions.

— Sans doute ; mais tu conçois que j'aime mieux un titre de propriété que ce monceau d'argent. L'argent s'envole, et il n'en est pas de même d'une bonne terre... Depuis cinq ans j'accumule sou à sou, liard à liard, écu à écu. Même, pour avoir cette propriété à meilleur marché, j'avais emprunté cent mille livres, que je puis rendre aujourd'hui depuis que j'ai reçu le paiement de mes lins.

— Allons... décidément tu vas devenir le seigneur de la province.

On vint avertir que le dîner était prêt.

— Femme ! dit Pembrouck en se rengorgeant d'une façon démesurée, à la fin de la semaine je te ferai voir Lille si tu veux m'accompagner...

— Vraiment ! vous viendrez à Lille ? dit Pierre Milon légèrement déconcerté ; donnez-moi votre jour, afin que je me trouve chez moi pour vous recevoir...

— Va pour le lendemain du décadi.

— Dans... quatre jours ? compta le marchand de lin.

— A propos de quoi irons-nous à Lille ? demanda la fermière.

— Payer nos vieilles dettes ?

— A qui dois-tu donc ?

— Mais à cette bonne citoyenne de Villers...

— C'est à elle que tu dois cette somme dont tu me parlais tout à l'heure ? fit nonchalamment Pierre Milon.

— A elle-même, et maintenant que je puis la rembourser, je vais la prier de reprendre son argent.

— Alors, venez à Lille, et ce sera fête chez moi.

Digitized by Google

Et il donna son adresse.

Bientôt, au moyen de l'une de ces transitions en usage parmi les vieux militaires, français surtout, la conversation tomba sur de vieilles histoires, sur les faits et gestes de l'incomparable Royal-Cravate.

Romain Pembrouck, qui avait été brave comme son sabre, et beau garçon, raconta dans son style original quelques batailles et des anecdotes de garnison, toutes plus piquantes les unes que les autres.

La fermière, à son tour, dit quelques contes de sorcier. Pierre Milon, qui était beau parleur, narra deux ou trois expéditions de Chauffeurs.

De contes en histoires et d'histoires en anecdotes, la nuit arriva.

— Ah! ça, fit Pierre Milon, savez-vous, mes amis, que les heures passent bien vite chez vous. Je n'arriverai à Lille qu'au milieu de la nuit et il faudra encore que je pique des deux.

— Tu vas à Lille ce soir?

— Sans doute!

— Tu n'iras pas, parce que les chemins ne sont pas sûrs pour un homme qui a de l'or plein ses poches.

— Citoyen, vous resterez ici! dit la fermière; est-ce que vous pensez par hasard qu'il n'y a pas un lit pour les amis?

— J'aurais pourtant grand besoin de rentrer ce soir... j'ai des affaires pressantes... et puis, je ne voudrais pas abuser de vos bontés...

— C'est bon, c'est bon... tu resteras, citoyen!

— Non, tenez! j'aime mieux vous venir demander l'hospitalité pour une nuit dans quelques jours. J'ai un assez long voyage à faire et je profiterai alors très-volontiers de votre offre obligeante...

— Vous resterez ce soir et vous reviendrez dans quelques jours et tant que vous voudrez, citoyen, dit la fermière; et j'ai mis dans ma tête que vous ne partiriez pas ce soir, et vous m'obligerez, entendez-vous?

Pierre Milon ne demandait peut-être pas mieux. Les domestiques rentrèrent à la ferme. Le marchand Lillois, que tout à la ferme semblait intéresser au plus haut point, les examina fort attentivement et dit au maître :

Digitized by Google

— Sais-tu, citoyen, que chacun de ces gaillards mangerait cinq Chauffeurs pour sa part?

— Bons soldats! aussi avec eux je dors tranquille; il y a des faulx droites qui seraient des armes terribles entre leurs mains si l'on venait m'attaquer. Mais je ne voudrais pas les déranger pour une douzaine de bandits qui viendraient; je lâcherais mes deux bouledogues et tout serait dit. Mes chiens valent quinze domestiques sous ce rapport.

La soirée se passa en causeries de toutes sortes.

Au moment où l'on allait se séparer, un violent coup de sonnette retentit à la porte principale.

Soit surprise, soit peur, soit autre chose, Pierre Milon tressaillit.

— Tu as eu peur, citoyen? fit le grand Pembrouck, qui avait remarqué ce mouvement involontaire; est-ce que tu crois que c'est le capitaine Lenoir avec tous ses chauffeurs?

Milon se prit à rire.

— Je ne suis pas habitué à la vie de la campagne, dit-il, la moindre chose m'étonne... c'est un premier mouvement dont je n'ai pas été maître...

— Ne crains rien, va, cher citoyen, c'est le maréchal-des-logis de la gendarmerie qui fait sa ronde habituelle, et qui vient me faire signer sa feuille de présence.

Pierre Milon, à qui ce détail importait peu, ne réprima qu'avec peine un sentiment qui ressemblait à un violent malaise.

— Vous allez bien rire? dit la fermière, qui tenait beaucoup à rendre son hospitalité la plus agréable possible, ce digne gendarme va vous raconter, si vous n'êtes pas trop fatigué, quelques histoires des Chauffeurs, comme vous en savez. Mais ce qu'il y a de plus piquant, c'est qu'il connaît beaucoup le capitaine Lenoir et qu'il a failli le prendre deux ou trois fois.

Pierre Milon s'efforça de sourire.

Lansdrinck, le maréchal-des-logis, entra tout en faisant rouler majestueusement sa queue sur ses épaules et ferrailler son grand sabre sur le carreau.

— Eh bien! papa Lansdrinck, dit la fermière en saluant avec une cordialité qui est dans les mœurs de la campagne, comment va donc cette santé que vous exposez maintenant la nuit.

— Pien, pien! zitoyenne Bembrouck, répondit le maréchal-

Digitized by Google

des-logis avec le plus pur accent germanique, mais le temps il fa pas pien ; je avre manqué te nous casser le cou.

— C'est fort malsain cela, mon brave ! hasarda Pierre Milon en cherchant, par l'examen le plus approfondi, à s'assurer s'il ne connaissait pas cette grosse tête carrée.

— Marguerite, donne un couvert à mon vieil ami ; moi, je suis d'avis qu'un défenseur de la patrie est plus solide quand il a bien bu et bien mangé.

— Fous èdes trop pon, zitoyen ; pien obliché, je avre técha manché ce soir. Bour fous faire plaisir, ch'apcepterai rien qu'un betit ferre de chnick bour afoir celui te dringuer afec fous...

Le regard du digne maréchal-des-logis, braqué sur une tranche de jambon, comme une pièce de huit sur un gros bonnet ennemi, protestait contre ce refus commandé par le savoir-vivre.

La fermière, qui savait qu'un gendarme, au risque d'en crever à la peine, a toujours appétit quand la table ne lui coûte rien, ne tint pas compte de ce refus honnête et servit Lansdrinck.

Pierre Milon, qui l'avait toujours attentivement examiné depuis son arrivée, se trouva tout à fait à son aise.

— Restaure-toi, mon brave, dit-il en riant, il peut se faire qu'en sortant d'ici tu rencontres le capitaine Lenoir.

— Ia, ia, zitoyen, je lé souhaite !

— Je ne te le souhaite pas, moi !

— Bourguoi ?

— Parce qu'il te mangerait les deux oreilles...

— Sacrement ! jura l'épais Alsacien, qu'il fienne, ché le cherche...

— Ne cherche rien du tout, dit Pembrouck, tu pourrais le trouver supérieur en nombre et tu serais battu.

— Je vous en conjure, pria la fermière, laissez donc mon vieil ami manger en repos...

— Moi ché fous tis à tous que si ché le rengondre, ché l'emboigne... ché avre le poing solite et le bistolet charché... sacrement!...

— Est-ce que vraiment tu le connais ? demanda Milon.

— Ché crois pien, tarteifle ! il avre trois coups de zabre à moi zur le visage...

— Et il a glissé entre tes mains comme un poisson... ajouta le

Digitized by Google

fermier qui savait déjà cette histoire de la façon du maréchal-des-logis.

Le digne Lansdrick mangea comme un homme qui a jeûné pendant deux jours, fit signer sa feuille et prit congé de ses hôtes, en promettant de leur envoyer un jour ou l'autre un plat d'oreilles de Chauffeurs.

La bravade était ultra-gasconne.

— Est-ce qu'on vient ainsi tous les soirs ? demanda Pierre Milon du ton avec lequel on fait une question tout-à-fait indifférente.

— Non, seulement une fois ou deux par décade ; dans deux ou trois jours, je recevrai une patrouille des chasseurs de Lille... ils font tour à tour le service de nuit.

Le lendemain de grand matin, Pierre Milon, après avoir promis de revenir sous peu, reprit le chemin de Lille au galop de sa jument aldavre.

— Femme, dit l'honnête Pembrouck en voyant le cavalier s'éloigner, voilà qui va bien ! Ce jeune homme est un hardi commerçant qui peut se ruiner ou faire sa fortune en quelques années ; mais, tant qu'il paiera au comptant, notre affaire sera bonne.

— C'est un charmant garçon ! fit Marguerite.

Le deuxième jour après sa visite à la ferme de notre bon villageois, le maréchal-des-logis, le digne et brave Lansdrinck, reçut un billet mystérieux, dans lequel il lut ces mots :

« Ce soir, avec ta brigade et celle de Quesnoy, tu peux te « trouver à la ferme de la Rouge Porte : il y aura six Chauffeurs. « Songe qu'il y a le grade de sous-lieutenant au bout de cette affaire, « si elle réussit. Je ne signe pas ce billet, parce que je crains « qu'il ne tombe aux mains des bandits ; mais demain, citoyen, « j'aurai le plaisir d'aller te serrer la main.

« Vive la République !...

« J'oubliais de te dire que le capitaine Lenoir commandera « cette expédition. Bonne chance !... »

Lansdrinck n'eut pas donné sa place pour tout au monde ; le capitaine Lenoir était son cauchemar, et quel honneur dans tout le pays s'il venait à le prendre !

Digitized by Google

Le soir douze paysans se rendaient du côté de Verlinghem : ces douze paysans étaient des gendarmes déguisés, qui, sous la conduite de Lansdrinck, allaient chercher un insaisissable ennemi.

Dieu conduise les défenseurs de la morale publique !

Laissons-les un moment de côté, et revenons à la ferme, où Pierre Milon venait d'arriver et de demander un gîte pour la nuit. Romain Pembrouck était encore aux champs avec ses domestiques, et le voyageur qui, disait-il, ne voulait déranger personne, se promena seul dans la cour pendant plus d'une demi-heure.

Avec ce même intérêt qui, deux jours auparavant, avait tant fait de plaisir au fermier, il examina fort attentivement les écuries, les granges, et s'arrêta impunément devant la cabane où les deux bouledogues, qui ne le connaissaient pas, aboyaient d'une manière effroyable et essayaient de ronger leur chaîne de fer pour se jeter sur lui.

Il eut beau leur parler de sa voix la plus caressante, leur faire tous les signes possibles d'amitié, les appeler des plus doux noms, les deux terribles chiens continuaient de mordre leur chaîne et d'aboyer.

Alors le jeune homme regarda l'heure à sa montre, attendit encore douze ou quinze minutes, puis, pour apaiser sans doute les chiens furieux, leur jeta quelque chose qu'il tenait à la main.

— Ils ne veulent pas comprendre que j'ai l'honneur d'être de vos amis, citoyenne ! cria-t-il à la fermière qui donnait des ordres à quelques pas de là.

— Ils ne me connaissent même pas moi-même, citoyen ; je ne voudrais pas me hasarder à leur donner la liberté, car ils en profiteraient pour me dévorer.

Pembrouck rentra avec ses domestiques, et il est inutile de dire avec quelle franche et bonne cordialité il s'en alla serrer la main de son nouvel ami.

Cette fois, Pierre Milon paya son hospitalité par un acte de délicatesse et de générosité. Avant de se mettre à table, il passa au cou de la fermière une longue et massive chaîne d'or, à laquelle pendait une petite montre d'Allemagne d'un travail achevé.

Digitized by Google

Marguerite, naturellement fière, comme toutes les paysannes riches, fit bien des difficultés et refusa ce cadeau, qui n'en était plus un pour elle à force d'être précieux ; mais son hôte menaça de remonter à cheval et de s'en aller dans la nuit sombre où le hasard le conduirait, car il ne connaissait pas les chemins du pays.

Marguerite, toute confuse, accepta.

— Avez-vous revu notre brave Lansdrinck ? demanda l'hôte généreux, qui voulait qu'on ne s'occupât plus de sa montre d'or.

— Il ne reviendra que la semaine prochaine.

— Sans doute avec la nouvelle qu'il a enfin pris le terrible capitaine Lenoir...

— Oh ! fit Pembrouck en riant aux éclats, le bon gros Alsacien a vendu la peau avant d'avoir tué l'ours...

En ce moment, la sonnette retentit avec force.

Il était environ dix heures et demie du soir.

Les bouledogues, qui d'habitude aboyaient violemment quand ils entendaient sonner à cette heure, restèrent muets.

— Va donc voir qui nous vient à cette heure ! dit Pembrouck au domestique resté pour servir le souper.

— C'est la patrouille de nuit... fit Marguerite en regardant l'heure à la pendule comtoise emboitée et placée auprès de la porte.

— C'est juste... je n'y songeais plus... mais il me semble que je n'ai pas entendu aboyer mes deux sentinelles.

— Je ne reconnais pas la voix du chef, revint dire le domestique tout tremblant.

— C'est bien simple, répondit le fermier, ouvre le guichet, et demande la feuille ; nous verrons bien à qui nous avons affaire.

Guilain, domestique prudent ou peureux, alla parlementer et demander la feuille.

— Combien sont-ils ? demanda le fermier que la prudence de Guilain gagnait à son tour.

— Quatre, je crois ; et ils ont l'air d'avoir bien de la poussière dans la gorge.

— Va ouvrir !

— A ta place, remarqua Milon, j'irai moi-même et je verrais.

Digitized by Google

Le fermier déplia la feuille et le citadin peureux put lire ces mots :

« *Liberté, égalité, fraternité ou la mort.* »

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

« Place de Lille.

« 13e régiment de chasseurs, 2e escadron, etc., etc.

— Tu vois bien, mon cher citoyen, que cette feuille est parfaitement en règle. D'ailleurs, ajouta-t-il en donnant à sa voix une inflexion méprisante et dédaigneuse ; ils sont quatre... à nous trois nous les mangerions... allons, Guilain ! va ouvrir à ces braves militaires !..

Un moment après, les quatre chasseurs du 13e, couverts de poussière, entrèrent dans la chambre.

— Pardon, mon brave, dit Pembrouck au brigadier, je vous ai fait attendre quelques minutes à la porte, mais tu sais que toutes les précautions sont bonnes à prendre, et au lieu d'honnêtes gens, comme vous, il pouvait m'arriver quelques-uns de ces pendards qui vous font courir depuis plusieurs mois. Asseyez-vous, mes braves chasseurs, nous allons trinquer ensemble.

Le brigadier, grand et beau militaire qui parlait avec facilité et distinction, temoigna le désir de repartir bien vite.

— Tu es donc bien pressé, brigadier ?

— Le devoir veut qu'on le soit toujours...

— Oh ! toi, foi de vieux soldat ! tu feras ton chemin... c'est moi qui t'en réponds ; mais tu prendras bien un verre de bière ?

— Merci, citoyen ; nous partons...

— Dans une demi-heure, pas avant, ou bien vous perdez mon estime. J'ai été militaire, moi, et je sais bien qu'avec deux coups d'éperon on a bientôt réparé un retard d'une demi-heure.

— Allons, mon brigadier, dit à son tour Pierre Milon, la nuit est belle, vos chevaux sont las, et vous boirez bien quelques coups supplémentaires avec nous.

— D'autant plus, ajouta la fermière qui s'était mise en frais pour payer sa montre d'or, d'autant plus que je vais faire brûler quelques bouteilles d'eau-de-vie.

— Belle citoyenne, dit courtoisement le brigadier, je vous fais responsable devant l'Etre-Suprême et la république, une et indivisible, de la faute que je vais commmettre.

Digitized by Google

Puis, se retournant vers un de ses hommes :

— Albert, dit-il, va voir si les chevaux sont bien attachés...

Albert resta plus d'un quart d'heure dans la cour.

On vida le pot de bière aux rougeâtres clartés du punch.

Le brigadier, en voyant l'espèce de fête improvisée pour saluer son arrivée, s'écria :

— Il faut, mes amis, que la nature ait des travers bien étranges.. j'ai presqu'envie de crier vive le capitaine Lenoir !

Tout le monde le regarda de cet air qui demande une explication.

— Vous comprenez, s'empressa-t-il de répondre à ces regards étonnés, que je ne puis être que reconnaissant envers ce chef de bandits que pourtant je poussais le sabre au poing.

— Ah ça, comment l'entends-tu, citoyen brigadier? demanda Pierre Milon.

— Mais vois donc! fit le brigadier en montrant le punch flamboyant, qui est-ce qui me vaut ça ?

— Il a raison, remarqua Pembrouck, aussi la première fois qu'il rencontrera le capitaire Lenoir, il lui mettra trois balles dans la tête au lieu d'une.

— Si je l'aperçois, il peut compter là-dessus.

— Tu le connais donc, ce fameux bandit, demanda froidement Pierre Milon.

— Quand on s'est vu à la distance de deux longueurs d'épée, on peut se flatter de connaître un homme.

— Ça sent un peu le Lansdrinck, ce que tu dis-là, mon ami !...

— Connais pas...

— Le citoyen veut dire que ça lui paraît étonnant, se hâta de répliquer le fermier qui, connaissant le caractère du soldat, voulait éviter une querelle.

— Une chose étonnante n'est pas toujours impossible, et la preuve, c'est que j'ai vu le capitaine Lenoir...

— Depuis six mois j'ai trouvé trente personnes qui ont vu ce bandit face à face et qui n'ont jamais pu me dire ce qu'il est au juste. L'un en fait un géant, l'autre un nain, et ainsi de suite...

— Permets, citoyen Milon, dit le fermier en riant, on ne voit pas toujours le même objet de la même manière...

— Et puis s'il est sorcier? fit Marguerite.

Digitized by Google

— Ma foi ! dit à son tour le brigadier, je le reconnaîtrais à son regard de loup, mais pas autrement, car je ne l'ai vu que la nuit.

— En rêve ? dit Pierre Milon.

— En réalité, en chair et en os...

— C'est différent alors... quel âge peut-il avoir ?..

— Il a les yeux comme ceux d'un loup, voilà tout ce que je puis dire.

— Et une tête grosse comme un tonneau, ajouta un grand chasseur à la figure niaise.

Un éclat de rire général accueillit ces paroles dites de la meilleure foi du monde.

La conversation se soutint encore sur ce ton pendant un quart-d'heure.

Le punch flambait toujours et on avait éteint les autres lumières.

C'était véritablement une de ces petites fêtes de famille, dont l'impromptu fait le charme ; il y avait plaisir à voir ces figures martiales et halées, sur lesquelles ondoyait une lumière aux mille nuances, qui semblait éclairer de joyeux fantômes assis autour de la table.

Le brigadier, si strict sur le chapitre de la consigne, ne songeait plus que la demi-heure promise au fermier allait s'écouler pour la seconde fois, et cependant les chevaux, qui avaient eu tout le temps de se reposer de leur course du soir, hennissaient belliquesement dans la cour.

— A propos du capitaine Lenoir, dit tout à coup Pierre Milon, voulez-vous que je vous dise une histoire.

— Est-ce amusant ? demanda Pembrouck, qui était en pointe de gaîté.

— J'ose croire que ça vous paraîtra extrêmement drôle.

— Allons, voyons ton histoire.

Marguerite, que les lueurs fantastiques du punch avaient prédisposée au sentiment de la peur, écouta de ses deux oreilles.

« — De l'autre côté de Lille, commença le marchand de lin, il y a une magnifique et belle ferme qui avait pour locataire le plus riche citoyen de l'arrondissement.

» — Comme moi ! pensa tout bas le vaniteux fermier.

Digitized by Google

» — Or, ces jours derniers... ma foi, écoutez donc! c'est avant hier, l'opulent personnage, grâce au capitaine Lenoir, a rappelé en lui l'histoire de Job.

» Voici comment.

» La semaine dernière, un homme, recommandé de la plus honorable façon, arrive chez notre Crésus sous un prétexte sérieux. Il s'agissait d'un fort achat de laines ou de blé, je ne me rappelle pas au juste. Le fermier, qui était très avare, et qui se crut assez fin pour conduire à bonne réussite cette affaire, surfit sa marchandise d'un bon tiers, et le visiteur, qui pourtant semblait connaître sa partie, ne fit presqu'aucune difficulté et conclut le marché ruineux pour lui.

» Le fermier eut peur de cette générosité, car il avait assez causé avec son acheteur pour ne point avoir un seul doute sur sa capacité.

» — C'est qu'il ne veut pas me payer comptant, se dit-il en lui-même.

» — Tu m'amèneras ma marchandise à Lille, telle rue, tel numéro, dit l'acheteur, et je vais te payer dès ce soir.

» En ce cas, se dit le fermier, c'est qu'il va me payer en assignats et le marché n'aura pas lieu, car je ne veux pas d'assignats.

» — Je soupçonne, dit le jeune homme, que tu aimes mieux du métal que du papier, voici de l'or.

» Et il compta, je crois, quarante-huit ou cinquante mille livres de doubles louis.

» Le fermier tomba des nues.

» Or, voyez comme je ne sais guère bien raconter. il faut que j'ajoute à ce que j'ai dit du fermier, qu'en sa qualité d'avare, il redoutait extrêmement les voleurs. Il avait pris, pour se garantir de leurs mauvaises intentions, toutes les précautions imaginables.. sa maison était une véritable place de guerre. Cependant il eût dû se rappeler que le capitaine Lenoir, d'une façon ou d'une autre, arrivait toujours à ses fins. »

Ici Pierre Milon s'interrompit pour reprendre haleine.

Sous un jet de lumière ardente sorti du bol enflammé, il vit tressaillir le fermier Pembrouck et passer sur la figure de

Digitized by Google

Marguerite comme un indéfinissable sentiment de terreur ; il continua :

« — Il fit l'énorme faute d'offrir un lit à ce jeune homme qu'il avait si dextrement et si facilement volé, car il était nuit noire...

» Ce jeune homme c'était... le capitaine Lenoir ! »

A ce nom maudit, Marguerite, épouvantée, jeta un cri d'effroi, et le fermier Pembrouck sentit comme une vérité terrible, épouvantable qui le saisit violemment à la gorge.

Mais les quatre chasseurs restèrent impassibles comme des auditeurs de marbre ou de bronze, et Pierre Milon parut être content de l'effet produit par ces paroles, car il avait un peu de cette vanité fort naturelle qui est au cœur de tous ceux qui racontent bien ou qui croient bien raconter. Il reprit sa narration :

» Or donc, tandis que la fermière, moins avare que le mari, ou peut-être éprise des beaux yeux de son hôte, faisait un punch comme celui-ci, arrive une ronde de nuit, absolument pareille à celle que nous avons reçue ce soir. Cette ronde de nuit, c'était tout bonnement une petite société de bandits, qui avaient pris le costume militaire pour être introduits plus facilement dans cette espèce de place de guerre.

» A la suite de ces quatre hommes, il y en avait vingt autres qui entrèrent par une porte souterraine, et cela sans que les deux bouledogues de la cour donnassent l'éveil, car Lenoir les avait bien et dûment empoisonnés. »

Marguerite, en entendant ce récit, devenait d'une pâleur effrayante ; Pembrouck, interdit, tâchait de repousser une pensée terrible.

« — Or donc, continua toujours Milon, ces vingt hommes tuèrent tous les domestiques sans bruit et attendirent.

» Quant à Lenoir, il causait fort tranquillement avec le fermier et la prétendue ronde de nuit.

» Tout à coup ils se levèrent, les soldats et lui, lui pour aller se coucher, les soldats pour aller plus loin. »

Pierre Milon et les quatre chasseurs se levèrent spontanément, comme pour mieux faire comprendre l'action racontée.

Digitized by Google

Marguerite tombe à la renverse, en jetant un cri terrible; Pembrouck est agité par d'effroyables convulsions.

Le punch flambait toujours, mais sans doute par suite de la disposition de leur esprit, le fermier et sa femme crurent que ces lueurs rougeâtres étaient des flots de sang.

« Puis, ajouta le narrateur, au lieu de se retirer, ils prennent un pistolet caché dans leur poche et, mettant en joue le fermier et sa femme, absolument comme ceci, ils s'écriaient :

« — La bourse ou la vie !... »

Le fermier Pembrouck et Marguerite aperçurent cinq gueules de pistolet braqués sur eux.

— Voulez-vous savoir le nom de ce fermier? c'est Romain Pembrouck, et le capitaine Lenoir, c'est moi.

A ces derniers mots, frappés comme d'une commotion électrique, le fermier et Marguerite consternés, anéantis, tombèrent à genoux.

Quant à Guilain, il avait été assassiné dans la cour comme ses camarades l'avaient été dans leur lit.

— Grâce de la vie, vous aurez toute ma fortune! s'écria Pembrouck.

— Tes cinq cent mille francs... et puis les cent mille francs de la créancière de Lille, et puis les cinquante mille francs que je t'ai donnés, il y a deux jours...

— Oh! pardonnez-moi... je me vantais, je n'ai que cent mille francs chez moi.

— Camarades! dit François Salembier, allez chercher du bois et de la paille : la vérité naît dans le feu...

Le fermier, qui avait cédé aux premiers et involontaires mouvements de la peur, retrouva son caractère de soldat et dit :

— Scélérats, je ne crains ni vos balles, ni vos poignards, ni le feu...

— Oui... mais... et celle-là?

Et, en répondant ainsi, Salembier montrait Marguerite agenouillée, qui embrassait les genoux des assassins.

— A propos, se reprit-il en se dirigeant vers la pauvre femme, tu as des bijoux à moi, toi, la mère; rends-moi mon bien... je prête, mais je ne donne pas....

Digitized by Google

Et il lui arracha violemment la chaîne d'or.

— Au secours ! au secours ! hurla le fermier.

— Liez-moi cet homme et bâillonnez-le ! commanda froidement le chef ; je n'aime pas ces cris assourdissants, ça me donne la migraine...

Quinze nouveaux bandits entrèrent dans la cour, les cinq autres montaient la garde.

On apporta du bois et quelques bottes de paille.

— Chauffez Marguerite ! ordonna Salembier.

On la releva, et quand les bougies furent rallumées, on s'aperçut qu'elle n'était plus de ce monde.

La peur l'avait tuée.

Bientôt une flamme ardente pétilla dans l'âtre, Salembier s'approcha du malheureux fermier et lui dit :

— Indique nous la cachette où est renfermée ta fortune et tu seras libre ; on te priera même d'accepter un verre de punch avec nous.

Une idée vint au martyr. Il fit signe qu'il était prêt à tout dire.

On lui ôta son baillon.

— Cherchez sous la plaque du foyer.

On leva la pierre et six cent cinquante mille livres en or brillèrent à la flamme qui montait dans l'âtre,

— Je suis libre, au moins ? dit Pembrouck avec un sang-froid plus terrible que les spasmes du désespoir.

— Allons, l'ami ! dit le petit Duhamel, pleure donc ta femme ; elle a fait la sottise de mourir.

Le fermier serra convulsivement les poings.

— De grâce, dit-il, laissez-moi cent mille francs... ce que je vous demande n'est pas pour moi, c'est pour acquitter une dette sacrée, un emprunt...

— Oui, je sais, dit Salembier, le dû de mademoiselle Fiamma de Villers.

— A elle-même !

— Allons ! l'ami, recommença Duhamel, rince-nous des verres et trinque avec nous !

Il fallut obéir ; d'ailleurs, nous l'avons dit, le martyr avait une idée.

Digitized by Google

— Ah ça ! lui dit Salembier en lui frappant amicalement sur l'épaule, tu dois être content d'en être quitte à si bon compte ? Tu gagnes plus que nous, car je présume que tu ne vendrais pas ta liberté pour l'argent que tu nous a donné.

— C'est le mot ! fit Duhamel, *donné !...*

Pembrouck se retenait l'âme à deux mains.

— Va-t'en ! lui dit Salembier, sors par la grande porte, et que je ne te revoie plus. Seulement, quand tu seras devenu riche, donne m'en avis. Va, mon ami, va !

Quelque chose de semblable à un éclair de vengeance illumina la figure sombre de la victime...

Les vingt-quatre bandits étaient réunis dans la salle pour le partage ; il suffisait donc de tirer les deux portes qui fermaient à secret et de mettre le feu à la maison ; cela fait, les fenêtres étant fermées de gros grillages scellés dans le mur, il était à peu près certain que la moitié au moins des bandits périrait dans les flammes. On pouvait ensuite tuer les autres au fur et à mesure qu'ils s'échapperaient.

Telle était l'idée qui avait surgi dans l'âme du fermier.

Il ne fallait qu'une seconde pour fermer les deux portes.

Au moment où il posait sa main sur la première, la main de Salembier lui tomba lourdement sur l'épaule.

— Tu ne nous dis même pas adieu ! fit le bandit.

Pembrouck n'entendit pas, il ferma la première porte qui donnait dans les appartements et ouvrit la seconde, qu'il avait dessein de refermer sur lui.

Mais à peine sa main s'y appuyait-elle, que le poignard de Salembier la cloua profondément dans le panneau de chêne.

Les bandits se prirent à rire aux éclats.

— Je savais bien que tu avais une idée, mon cher ami, lui dit Salembier ; aussi la liberté que je te donnais ne devait durer qu'un quart de minute. On voulait plaisanter avec toi.....

Un rugissement de colère s'échappa de la poitrine du malheureux fermier.

— Sais-tu pourquoi nous sommes venus ici sans masque ? d'abord parce que je ne pouvais faire autrement ; tu n'aurais pas vendu tes lins à un masque ; en second lieu, c'est qu'il ne doit pas rester

Digitized by Google

ici âme qui vive... nous redoutons les dénonciations. Lansdrinck, que j'ai envoyé à la ferme de la Rouge Porte ce soir pour avoir la paix avec lui, parviendrait peut-être à *m'enboigner* comme il dit, et tu sens que ce serait malsain. Adieu, mon cher ami, résigne-toi, car il faut mourir... liez-le avec une chaîne de fer, camarades, et jetez-le en travers du feu.

Cet ordre barbare fut exécuté à la lettre.

Les bandits partagèrent les dépouilles, prirent le linge et tous les effets qu'ils trouvèrent, puis, en s'en allant, ils mirent le feu aux quatre coins de la ferme.

— O mon enfant chéri ! dit le vieux Saint-Amand, dont la grande figure s'illumina des reflets de l'incendie, tu as été sublime ce soir !....

— La soirée à été frugale, ajouta Monneuse d'un air narquois ; à demain le partage de l'or chez la mère Lamblin.

Et toute la cavalcade s'envola rapide comme le vent.

Digitized by Google

ENNEVELIN.

Ennevelin, village du canton et à trois kilomètres de Pont-à-Marcq, à treize kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de Pont-à-Marcq ; il est situé sur la Marcq ; cette commune, essentiellement agricole, possède une école de garçons et une école de filles dirigées par un instituteur et une institutrice laïques, une église desservie par un curé, une société de secours mutuels.

La population totale est de 1,626 habitants, dont 1,554 français et 72 étrangers ; tous catholiques.

Les hameaux sont : Verte-Rue, Helin, Planque, Pont-Thibaut, la Broye, Maresquel, Zequeul-sur-la-Marque.

Les armoiries du seigneur : fascé, contre-fascé d'or et d'azur, de quatre faces.

HISTOIRE. — Il se trouve un parfum dans les souvenances de l'histoire. Ainsi j'ouvre le véridique et pieux ouvrage de Legroux et je lis avec bonheur qu'on prétend que « Saint-Piat, portant le sommet de sa tête de Tournay à Seclin, s'est reposé à Aigremont en la paroisse d'Ennevelin, et que les habitants du lieu l'ayant conduit à cheval par charité et vénération jusqu'à Seclin, la coutume en serait venue d'aller annuellement, montés sur des chevaux, et de suivre la procession pour honorer Saint-Piat à Seclin. Autrefois même ils avaient seuls le droit d'entrer dans

1) Legroux. *Gallo Flandria*.

Digitized by Google

l'église, montés sur leurs chevaux. Mais nos évêques l'ont défendu, et ils se contentent d'aller jusqu'à l'église pour y baiser les saintes reliques. »

Voilà qui est charmant et révèle l'expansion de la foi de nos pères.

Aigremont, aujourd'hui modeste hameau d'Ennevelin, était autrefois un fief important, comprenant : lieu seigneurial, une chapelle dans laquelle les seigneurs se faisaient enterrer et une halle pour tenir les plaids... [1]

Les seigneurs d'Aigremont étaient d'illustres personnages.

Dès 1183, d'après un cartulaire de Loos, un Anselme d'Aigremont, pair de Lille, figura comme témoin, lorsque Philippe, comte de Flandre et du Vermandois, accorda des terres à l'abbaye de Loos [2].

En 1197, Gousain d'Aigremont sert de caution pour sureté du prix de rachat des Tournaisiens assiégés en leur ville par Bauduin de Constantinople [3].

En 1221, Gilles d'Aigremont signe comme témoin dans une donation faite au chapitre de Saint-Pierre.

En 1302, un autre Anselme d'Aigremont, successeur d'Helin d'Armentières, prend possession de l'avouerie de Tournai avec pompe et somptuosité ; l'histoire rapporte qu'il s'y rendit en bel équipage.

Aigremont fut érigé en marquisat en 1773, et le dernier seigneur, qui porta le nom du hameau, fut Henri Louis Jacobs, marquis d'Aigremont, seigneur d'Hailly et de Lomprez.

Ennevelin reçut, il est vrai, un reflet de la considération et de l'opulence des sires d'Aigremont, car la plupart des biens de la seigneurie gisaient en cette localité, mais son existence historique, constatée par des chartes authentiques, apparaît près d'un siècle avant Aigremont.

En 1106, Baudry, évêque de Tournai, donna à l'abbaye de Saint-Quentin d'Isle, l'autel d'Ennevelin que, jusqu'alors, elle n'avait tenu qu'en personnat.

(1) Leuridan. *Statistique féodale.* — (2) Legroux. *Gallo Flandria.* — (3) Poutrain. *Histoire de Tournai.*

Digitized by Google

En 1258, Marguerite, comtesse de Flandre, par un diplôme spécial, confirme aux habitants d'Ennevelin le droit de poisson dans les marais, à charge de payer tous les ans, à la recette de Lille, quarante sols monnaie de Flandre en reconnaissance. La comtesse se réservait pour elle et ses successeurs toute justice, les entrées et les issues, selon le bornage qui devait en être fait.

Le village d'Ennevelin, quoique soumis à la châtellenie de Lille pour les finances, ressortissait, pour la juridiction ordinaire, de la Salle de l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras; de là le conflit entre les deux provinces, conflit qui remonte à 1449 et ne finit qu'en 1669, époque à laquelle le village fit retour définitivement à la châtellenie de Lille.

Les habitants étaient et sont encore essentiellement agriculteurs. Le pastel ou wedde faisait l'objet de leur culture privilégiée; aussi la découverte de l'indigo, en Amérique, eut-elle une influence malheureuse sur la localité à cette époque (1549); on dut chercher dans de nouvelles combinaisons à faire fructifier la terre pour d'autres produits.

C'est vers la même époque que le pillage des fermes et des églises, sous le nom de réforme religieuse, s'organisa à Ennevelin.

Il est toujours des hommes qui, avides de posséder, se font des convictions en harmonie avec leurs convoitises.

L'église d'Ennevelin fut dépouillée, et des prêches, et des chants à la manière de Marot eurent lieu; à la suite des assemblées auxquelles prenait part ce qu'il y avait d'impur dans le pays, on se dispersait dans les hameaux circonvoisins pour y faire des prosélytes.

L'hérésie, comme un poison violent, s'inoculait dans le village, les dominicains pour en arrêter les progrès y envoyèrent un prédicateur célèbre, Michel Déjardin, profés de Lille (1580).

Les Gueux, exaspérés de trouver de la résistance dans les esprits, massacrèrent leur antagoniste sous les yeux mêmes des habitants.

Avant de passer à l'histoire moderne, où les évènements donneront une physionomie spéciale à Ennevelin, disons que le premier seigneur apparaît en 1150 en même temps que le village; c'est

Digitized by Google

Lambert de Heilly; il était seigneur de Rongeval et d'Ennevelin, et que le dernier, Joseph Alexandre Imbert, écuyer, prévôt général de la maréchaussée de Flandre et d'Artois, seigneur d'Ennevelin, figure parmi la noblesse du baillage de Lille, assemblée pour l'élection des députés aux États généraux de 1789 [1].

Pendant près de six siècles les heureux villageois d'Ennevelin vécurent du produit de leur travail sous la bénigne protection de leur seigneur et maître.

Les temps plus rapprochés de nous devaient apporter à la commune des émotions d'un autre genre. Nous sommes en 1708, à l'époque où les armées alliées viennent saper dans le Nord la puissance en déclin du grand roi de France; le 8 septembre, les fourrageurs français, poursuivis par deux bataillons anglais, se réfugièrent dans le château qui était entouré de murailles et de fossés, et y repoussèrent, pendant plus d'une heure, toutes les charges jusqu'à ce qu'on leur eût envoyé des secours [2].

Ce dévouement et bien d'autres encore, ne purent empêcher la chute de Lille où le brave Boufflers avait fait des prodiges.

Le règne de Louis XV et la victoire de Fontenoy n'étaient pas précisément ce qu'il fallait pour remédier aux malheurs de notre village. Le temps approchait où la France allait se voir en proie à une crise bien autrement redoutable. La nature elle-même, dans ces jours malheureux, exerça des rigueurs inusitées.

Après le terrible hiver de 1789, vint la famine. Des rassemblements nombreux et tumultueux se montrèrent à Ennevelin, menaçant surtout les fermiers et les meuniers, les marchands de grains et les boulangers, qui, aux yeux des affamés composant ces rassemblements, étaient des accapareurs chargés par les prêtres et par les nobles de réduire le peuple par la famine [3] et de le forcer par là à abandonner l'œuvre de la révolution à laquelle il travaillait. Bientôt ces rassemblements prirent un caractère si menaçant que le parlement de Flandre, par son arrêté du 11 mai 1789, mit les maisons religieuses, les fermes, les granges etc., sous la protection du roi et la sauvegarde des communes. Cette

(1) Leuridan. *Statistique féodale*. — (2) *Mercure Historique*. — (3) *Premiers Désordres*

Digitized by Google

mesure si solennelle pour les temps d'alors n'eut aucun résultat. De nouveaux rassemblements armés et dévastateurs se montrèrent notamment à Ennevelin et y commirent de tels excès que le lieutenant général près le bailliage de Lille ordonna, par arrêt du 3 juillet, d'armer les habitants notables pour prévenir les désordres et en arrêter les auteurs.

Ces malheurs et ces désordres étaient le prélude de la gigantesque secousse qui ébranla les assises de la société. La France mit à son front le sang d'un roi, du faible mais vertueux Louis XVI. Le reste de l'Europe voulut réprimer ce délire d'une nation qui, pendant des siècles, avait intitulé ses exploits *Gesta Dei per Francos*. La déesse Raison trônait en la place du Dieu de Clovis.

Mais il y avait autre chose que les passions révolutionnaires. Il restait un noble et immortel foyer à défendre qui a nom : patrie. A ce mot-là, la France revint à elle. Les alliés eurent beau l'envahir, ils sentirent partout le souffle sacré qui vivifie les bataillons.

Ennevelin eut sa part dans la résistance et dans les revers. Ainsi, en 1794, les Autrichiens vinrent à notre village. Le camp français était à Pont-à-Marcq. Mais il y avait un poste avancé de nos soldats au château d'Aigremont. Pour les en débusquer, les ennemis livrèrent attaque sur attaque. Nos braves étaient tenaces, mais il fallut céder. Le donjon des sires d'Aigremont fut détruit par ces assauts réitérés.

On voit que la main des hommes, plus injurieuse que celle du temps, réussit parfois à faire disparaître les vestiges et les institutions. Ce qui restera toujours debout, ce sont les bonnes et saines traditions du travail et de la candeur.

ARCHÉOLOGIE.— En 1730 [1], au mois de juillet, en creusant les fondations du château d'Aigremont, on trouva dans un ancien tombeau plusieurs antiquités : un vase de couleur brune, une petite cruche de la même couleur, une assiette de terre rouge sans ornements. On voit, au milieu de ce monument quelques

(1) De Bast.

Digitized by Google

caractères formant des monogrammes qu'il n'est pas aisé de déchiffrer, un pot de terre brune, un vase creux de terre rouge, ayant presque la forme de nos chandeliers plats; il est d'une embouchure étroite, destiné probablement aux cérémonies funèbres, c'est une espèce de lacrymatoire; une jatte rouge chargée de grands rebords.

Dans l'église, au milieu de la nef, on voit l'épitaphe suivante :

Sous ce marbre gist Guillaume d'Avesnes, écuyer, seigneur dudit lieu d'Ennevelin, décédé le 3 d'avril 1682. Damoiselle Marie-Catherine de le Flie..., dame d'Ennevelin, sa première fême, décédée le 19 de septembre 1657.

Digitized by Google

ERQUINGHEM-LE-SEC.

Erquinghem-le Sec, petit village essentiellement agricole du canton et à cinq kilomètres d'Haubourdin, et à douze kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste d'Haubourdin. Il y a une église desservie par le curé d'Hallennes-lez-Haubourdin.

La population totale est de 231 habitants, dont 225 français et 6 étrangers; tous catholiques.

Le seigneur portait pour armoiries : d'or à cinq bâtons et un canton de gueules.

HISTOIRE. — Au moyen-âge, les abbayes étaient comme le chêne vigoureux autour duquel les populations, semblables à un lierre, venaient chercher un appui. Il n'y a chez nous pas plus d'enthousiasme irréfléchi que de dénigrement systématique. L'histoire doit être impartiale. Voyez le sol fécond de la Flandre, interrogez-le; ses vrais défricheurs sont des moines. Aussi je ne m'étonne pas de trouver l'extrait de naissance d'Erquinghem-le-Sec dans un cartulaire de l'abbaye de Loos. Il remonte au mois d'août 1224. Nous en citons la substance :

Roger, châtelain de Lille, fait savoir que Marguerite de Gamechines a résigné en ses mains la dîme de *Herkenghehem-le-Secq* qu'elle tenait de lui en fief, et que, pour l'amour de Dieu, il l'a

Digitized by Google

cédée, libre de tout service, à Hellin de Wavrin, dit l'Oncle, pour la fondation d'une chapellenie à Waziers.

Deux ans après, la dîme de *Herkingehem* [1] n'ayant pu recevoir cette destination, à cause de graves empêchements, ledit Hellin, l'Oncle, son fils aîné et Marguerite, femme de celui-ci, l'ont vendue à l'abbaye de Loos [2].

En 1227, le nom du village s'écrivait *Erchinghem-le-Sech*, et en 1344, un cartulaire de la susdite abbaye l'intitulait *Arquinghem-le-Sec.*

Ces variations orthographiques, que nous avons constatées dans des pièces que nous tenions en main, ne sont d'aucune importance pour les indifférents; pour nous, c'est le rapprochement à faire entre l'ancienne prononciation et celle de nos jours, et c'est comme un acte de noblesse de la localité.

Le village avait pour patron l'abbaye St.-Éloi, à Noyon, qui y prélevait un sixième de la dîme. Le curé avait un autre sixième, qui ne suffisait pas aux besoins de la cure. L'abbaye de Loos jouissait du reste.

Quant à ses seigneurs, en 1392, Erquinghem reconnaissait pour maître Gilles, qui était en même temps seigneur d'Hallennes. C'était une dépendance de la baronnie de Cysoing.

Pour ne pas interrompre la filiation seigneuriale, nous rapporterons que Jacques Scac, ou Scaecq, écuyer, seigneur de Scardeau, possédait Erquinghem du chef de Catherine de Hallennes, sa femme, et, qu'un peu plus tard, l'on trouve Antoine de Harchies, aussi seigneur d'Hallennes et d'Erquinghem.

Le dénombrement de 1450 nous apprend ce que la guerre cause de pertes à un village. Cette guerre, qu'il ne cite pas, fut celle que firent aux campagnes, sous les premiers ducs de Bourgogne, comtes de Flandre, les troupes indisciplinées et les bandes de partisans qui parcouraient le pays. On y lit seulement avec tristesse ce détail qui n'a l'air de rien : ils ont eu logement de gens d'armes qui les ont endommagés de 400 livres depuis cinq ans [3].

Nous trouvons, en 1450, quinze personnes payant taille et un pauvre. Car depuis douze ans, ajoute la pièce citée, l'on est dimi

(1) Cartulaire de Loos. — (2) Archives du Nord. — (3) Archives départementales.

Digitized by Google

nué de personnes et de bestiaux. Ceux qui sont partis n'ont pas été remplacés, vu le malheur des temps.

L'infortune d'Erquinghem persista, car, l'infernal Louis XI ayant envoyé ses troupes dans la Flandre, tout fut brûlé dans le village à l'exception de deux maisons. Pour se rendre compte de l'étendue relative de ce désastre, il faut consulter le dénombrement de 1485. Avant la guerre il s'y trouvait quatorze maisons. Les hostilités devenant plus imminentes, il n'y en avait plus que onze, dont quatre pauvres. Nous savons à quoi l'a réduit l'arrivée des Français.

Le document invoqué nous initie à l'active charité de ce temps-là : les pauvres avaient un rewart à Erquinghem, il s'appelait Pasquier Fissiel. Le curé, l'auteur du dénombrement, avait nom Antoine Leclercq, et son aide, le marguillier, le gliseur, comme on disait alors, était Jehan Billau [1].

En 1497, nous retrouvons dans notre village le nom du pasteur de Ligny, Pierre du Mollin. C'est encore par ses indications que l'histoire peut affirmer qu'Erquinghem a souffert beaucoup de la guerre des Français contre la maison d'Autriche. Lorsqu'on voit que sur douze ménages il s'en trouve sept pauvres, l'on ne saurait douter.

Cependant la population s'accrut assez rapidement dans une période de huit années. Une ordonnance d'une extrême sévérité avait purgé le pays de tous les brigands armés qui en faisaient le malheur. Erquinghem, contrée essentiellement agricole, ne demandait que la sécurité pour reprendre les travaux vivifiants de la terre. Nous voyons donc, dans le dénombrement de 1505, dont l'auteur est le curé Antoine Leclercq, que la commune se composait alors de seize feux. Les pauvres n'avaient pas diminué; sur les sept, un allait « d'huis en huis » quérir son pain.

Les Gueux firent aussi des apparitions de ce côté-là; car, ainsi qu'on peut le voir dans l'article : Archéologie, l'église était assez bien dotée pour posséder, dès 1527, deux cloches dont la plus grosse fut baptisée cette année-là.

Les rigueurs déployées par l'Inquisition et le duc d'Albe furent

(1) Archives départementales.

Digitized by Google

bien vite oubliées quand la bonté du ciel envoya à la Flandre les archiducs Albert et Isabelle.

Néanmoins le maréchal de France marquis d'Humières fut, en 1740, un sujet de ruine pour Erquinghem. Les soldats n'épargnaient rien, et quand ils avaient volé, ils brûlaient. Ce n'était pas un bon moyen de nous faire aimer la domination française, que le brillant monarque Louis XIV nous imposa par la prise de Lille en 1667.

Les destins et les flots sont changeants,

a dit Béranger.

En effet, l'an 1706, Erquinghem était le rendez-vous des soldats qui composaient le camp de Frelinghien, où l'on pouvait dire que s'était réfugiée la fortune de la France. Elle s'était éclipsée pour quelque temps cette fortune, et on le vit bien, lorsqu'en 1708, les alliés prirent Lille. Deux rivaux étaient en présence, Eugène et Boufflers. A la suite d'une lutte de géants, le prince de Savoie laissa hautement éclater son admiration pour son glorieux adversaire.

L'année 1709 fut marquée par la famine et la peste, et les registres d'Erquinghem conservent le souvenir de la recrudescence inusitée des décès. En vertu du traité d'Utrecht, nous avions fait retour à la France, et nous étions alors les sujets du roi Louis XV.

Aussi quand la convulsion sociale de 1789 arriva, notre village participa aux novations religieuses et politiques qui signalèrent cette époque mémorable.

Il pâtit également de l'invasion européenne qui débuta par le Nord, et conduisit devant Lille l'armée autrichienne, que le courageux patriotisme de la Flandre allait refouler.

ARCHÉOLOGIE. — Sur la plus grosse des deux cloches de l'église d'Erquinghem-le-Sec, bénites en 1527, on lit :

Denise suis nommée et baptisée
Par Damp Denis, surnommé de Bauvin,
Abbé de Loz, icelle meisme année,
Que Bourbon prist pape et Rome en butin.

Digitized by Google

Tout le monde sait que le connétable de Bourbon, trahissant les intérêts de la France et de François Ier, son roi et son maître, alla offrir ses services à l'empereur Charles-Quint, rival heureux et redoutable du roi de France. C'est dans ces conditions que Bourbon alla, pour le compte du souverain espagnol, faire le siége de Rome, où il pilla la ville et fit prisonnier le Souverain Pontife. Ainsi cet événement relaté sur la cloche en question fixe d'une manière certaine, à l'aide d'un grand événement historique, la date du baptême du monument qui fait l'objet de cette notice.

Digitized by Google

ERQUINGHEM-SUR-LA-LYS.

Erquinghem-sur-la-Lys, village du canton et à trois kilomètres d'Armentières, et à dix-neuf kilomètres de Lille, sur la rive droite de la Lys et sur la route départementale d'Armentières à Estaires, dépend du bureau de poste d'Armentières. Il existe dans cette commune une société de secours mutuels, une école de garçons dirigée par un instituteur laïque, une école de filles dirigée par les Dames de la Sainte-Union, une capitainerie de douanes, plusieurs blanchisseries de toiles très-importantes et tissages mécaniques, une église desservie par un curé.

La population totale est de 2,058 habitants, dont 1,570 français et 488 étrangers ; tous catholiques.

Hameau : La Chapelle.

Les armoiries sont : d'or au lion de sable, à la bande d'azur sur le tout d'argent, chargé de trois pals de gueules.

HISTOIRE. — Un jour, un frisson plein d'horreur parcourut la Flandre. Les Normands étaient arrivés. C'est le fait capital et douloureux du IX^e^ siècle. Comme tous les ravageurs de peuples, ces pirates, qui avaient fait pleurer le grand empereur d'Occident, traçaient l'histoire de leur passage en lettres de feu et de sang. A cette époque, où l'Église elle-même ne pouvait rien contre eux qu'ajouter à ses litanies le lugubre verset : *De la fureur des Normands, délivrez nous, Seigneur*. Notre pays était désarmé et accessible [1].

(1) Tailliar. *Documents.*

Digitized by Google

Bientôt se creusèrent des fossés profonds ; des herses se dressèrent bardées de fer ; des ponts-levis furent construits, des murs épais furent crénelés, et l'on vit s'élever, dominant tout cela, des tours pour le guet et les archers. La défense de ces forteresses se confia à des guerriers nobles et valeureux entre tous, qui prirent d'abord le nom de vicaires. Ils avaient pour mission de conserver la place elle-même et de protéger les populations d'alentour [1]. Ils ne tardèrent pas à s'appeler châtelains.

Castrum, *Castellum*, d'où *Castel*, *Chastel*, *Château*, désigne chez nos plus vieux chroniqueurs une forteresse placée sur une éminence ou motte, au bord d'une rivière et destinée non seulement à défendre le bourg aggloméré peu à peu sous son ombre, mais encore à garantir le pays environnant dans un certain rayon [2].

Tel devait être, au IX^e^ siècle, le château d'Erquinghem, et l'hypothèse est d'autant plus rationnelle, que les Normands, ces habitués des tempêtes, affectionnaient les cours d'eau. Ils abandonnaient volontiers leurs radeaux plats, au commode transport des rivières. La Lys leur servit de véhicule.

Il fallait contre ces envahisseurs des redoutes inaccessibles.

Le château d'Erquinghem acquit, dès 1213, une existence historique. A cette époque, le comte Ferrand se détermina à aller assiéger le fort que Jean, châtelain de Lille, détenait pour le roi de France. Les Flamands ne purent jamais traverser la Lys.

Le châtelain de Lille défendait la forteresse en sa qualité de garant du traité de Pont-à-Vendin.

Après l'attaque inutile de Ferrand, le roi Philippe-Auguste fit raser le château d'Erquinghem pour ôter une retraite aux Flamands. Plus tard cette place forte fut réédifiée par Guy, comte de Flandre, qui la donna avec tout ce qu'il possédait dans le village à son fils Guy, dit de Namur, comte de Zélande.

Ainsi le village dont nous entreprenons la notice pourrait avoir pour origine cette époque pleine de larmes, où les hommes du Nord saccagèrent si impitoyablement la pauvre Flandre.

Dans plus d'un village de notre arrondissement, il reste des tronçons de colonnes, des débris de monuments, des tombeaux,

(1) Tailliar. *Documents*. — (2) (3) Leuridan. *Chatelains de Lille*.

Digitized by Google

qui révèlent les temps passés et suscitent à l'esprit des pensées profondes. Dans quelques rares villages, on voit encore les restes antiques d'un château fort, les vieilles tourelles d'un castel féodal que l'histoire revendique avec bonheur; quelques-unes de ces demeures seigneuriales offraient de ces particularités que la curiosité avide relit avec effroi dans les romans qui les ont amplifiées; nul de nous n'a visité ces ruines sans frémir. A la vue de ces oubliettes, de ces puits sans fond, de ces crochets, de ces blocs énormes de pierre encore teints de sang, auxquels ont été attachés des victimes et des coupables, on songe qu'heureusement tout cela est passé pour toujours.

La seigneurie du village appartenait en 1330 à Jean de Luxembourg, seigneur de Phalempin, qui épousa Aelis, dame d'Erquinghem, fille de Guy de Flandre, petit-fils de Guy de Dampierre, de laquelle Aelis est venue la branche de Fiennes, de la souche des Luxembourg auxquels Erquinghem est échu en apanage. Thibaut, arrière-neveu dudit Jean de Luxembourg, épousa Philippette de Melun, fille du seigneur d'Antoing, alliée à tout ce qu'il y avait de plus qualifié dans la noblesse du pays. Françoise, héritière de la terre d'Erquinghem, par suite de la mort de son frère Jean, décédé sans enfant, a épousé Jean, Comte d'Egmont. C'es ainsi qu'au seizième siècle la véritable seigneurie d'Erquinghem appartint aux d'Egmont.

Le village avait son usage particulier pour la judicature; il devint commune et, à l'ombre de ses coutumes locales, il pouvait espérer des jours heureux.

Sous le règne de Louis de Nevers et Louis de Mâle, Erquinghem eut beaucoup à souffrir. D'un côté les Anglais et les Gantois, de l'autre les Français et surtout les pillards Bretons. Ouvrons les annales de Flandre (1), et nous lirons :

Les maux que firent les Anglais à Erquinghem et aux environs ne sont rien en comparaison des désastres occasionnés par les Français. L'on redoutait surtout les Bretons, qui étaient plutôt des brigands que des soldats. Ils étaient surtout si licencieux et si cruels que tout le pays tremblait à leur nom : *fœdi, stupratores, et latrones crudeles*, dit Meyer. Chez les autres, l'on trouvait

(1) Meyer. *Annales Flandriæ.*

Digitized by Google

encore un peu de pudeur et de pitié ; pour eux, rien n'était sacré : les biens, la religion, les hommes, les femmes, peu importe.

Aussi, l'on ne voyait sur les routes d'Erquinghem et d'ailleurs que des gens en fuite. Les uns se cachaient dans les bois de Nieppe, dans les marais du côté d'Estaires, dans les collines, ou même dans les fossés qui séparent Armentières du village ; d'autres se réfugiaient jusqu'en Artois, en Hollande et même en Angleterre. Plusieurs même des gens du pays s'enrôlèrent dans les rangs des Anglais ou des Français pour échapper à une mort cruelle.

En 1423, la Lys s'enfla d'une manière effrayante. A Erquinghem et dans les environs, on ne put faire les semailles. Les maisons, les étables, les bestiaux étaient emportés par les flots. La campagne, plate et unie, était devenue un vaste lac que l'on ne traversait qu'à l'aide de barques et même de bateaux, *scaphis navigabantur*[1].

Un siècle plus tard, plus grand fut l'émoi que causèrent les Gueux.

Ces réformateurs d'un nouveau genre s'étaient réunis en forces autour d'Armentières, dont ils brûlèrent l'église en 1556. Ils ne se firent pas faute d'envoyer un détachement jusqu'à Erquinghem, où ils prélevèrent leur tribut habituel ; ils saccagèrent l'église et la maison du curé.

Le traité d'Arras avait apaisé les discordes religieuses. Malheureusement l'on n'était pas loin de l'an 1640. A partir de cette année, la guerre commencera à étendre ses ravages.

Pendant que les Espagnols faisaient le siège d'Aire, les Français menaçaient Armentières et La Bassée. On peut dire qu'Erquinghem était pris entre deux feux. Le passage et les exigences des troupes ne laissaient pas de trêve aux habitants.

Des exigences d'une autre espèce vexèrent encore les habitants en 1647, lorsque l'archiduc Léopold entoura de tranchées la ville qu'il voulait reprendre sur les Français.

Pendant 14 jours, les cultivateurs furent réquisitionnés à venir en aide aux assiégeants. Le marquis de Caracène avait établi son quartier à Erquinghem.

(1) Meyer. *Annales Flandriæ.*

Digitized by Google

Heureusement qu'en 1667, les succès de Louis XIV rendirent Armentières à nos généraux, qui firent démanteler la place, au grand soulagement des voisins, qui n'avaient plus à redouter ainsi des sièges dont Erquinghem était la première victime.

Une ère nouvelle devait commencer en 1789. Mais la transformation ne pouvait s'opérer sans secousse. Elle fut d'une violence gigantesque. L'Europe s'en mêla, lança contre nous tous ses défenseurs, et bientôt, en 1792, le pays fut envahi par les 60.000 Autrichiens, qui échouèrent devant Lille, et les 300.000 hommes de races diverses qui ne reculèrent que plus tard. Les soldats de la révolution, comme ceux de l'Europe, passèrent par Erquinghem, lorsque l'armée du Nord livra avec Pichegru la bataille heureuse d'Hondschoote. Il serait difficile d'oublier la gloire et les misères de ces temps-là.

ARCHÉOLOGIE.— Il y avait autrefois à Erquinghem trois chapelles; l'une à la nomination du seigneur, nommé de Bois-Grenier; l'autre à celle de l'abbesse de Denain, collatrice de la dîme; la troisième à celle de l'évêque d'Arras: Cette dernière s'appelait la chapelle messire Gui, parce qu'elle avait été fondée par Gui de Flandre, seigneur de Richebourg et d'Erquinghem.

Du château il ne reste à peine que quelques débris.

Digitized by Google

ESCOBECQUES.

Escobecques, petit village agricole du canton et à cinq kilomètres d'Haubourdin, à douze kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste d'Haubourdin. Il y a une église desservie par le curé d'Englos, et une société de secours mutuels.

La population est de 258 habitants, dont 250 français et 8 étrangers; tous catholiques.

Hameau : Fin de la Guerre.

Les armoiries : de sinople à trois trèfles d'or.

HISTOIRE. — L'existence d'Escobecques, en 1158, nous est révélée par un titre de Saint-Hubert, cité dans Carpentier. Le village s'écrivait alors *Escobeke*.

Un an plus tard, et dans un document semblable, c'était *Eskobek*.

La puissante abbaye de Loos, dans un de ses cartulaires de 1224, s'occupe d'*Escobec*, qui devient en 1324 *Scaubec*, pour se transformer deux ans après en *Scaubeke*, et devenir *Escaubeke* en 1531.

L'église était placée sous l'invocation de Notre-Dame, et la localité avait pour décimateur l'abbé de Saint-Éloi à Noyon. En lisant l'histoire de ses seigneurs, l'on pourra se convaincre que la terre en était assez importante. C'était comme le Maisnil une

Digitized by Google

des douze terres à clocher dépendant de l'abbaye de Phalempin avec un manoir sur motte [1].

En 1214 et 1218, Nicolas d'Escobecques, chevalier, vendait à l'abbaye de Loos les dîmes qu'il possédait au village [2].

De 1303 à 1362, Jean-Jacques et Jean d'Escobecques se succédèrent dans la possession de cette seigneurie.

Au commencement du XVI[e] siècle, Escobecques était entré par acquisition dans la famille Le Sauvage. Un membre de cette maison a joué un rôle important à l'époque des troubles religieux, il avait nom : Jean Le Sauvage. Nous donnons ci-après sa monographie.

Il paraîtrait que Jean Soreau et le ministre Cornille étant à Watrelos reçurent une lettre que leur remit un messager. On y avait écrit : « Courage, courage, le sieur d'Escobecques n'est qu'à trois lieues d'ici. »

Mais le seigneur de notre village n'eut pas le temps de remplir cette promesse. Le gouverneur de Lille, ayant appris que les Gueux de Flandre se dirigeaient vers Tournai, intercepta le passage et les força à rebrousser chemin.

Cette prise d'armes de Jean le Sauvage et de ses gens ne fut ignorée de personne. Aussi il se hâta de quitter son village. Un chroniqueur explique la participation de ce seigneur aux troubles, de la façon suivante : « Il le fit par avarice plutôt que par vraie croyance dans les damnables doctrines de Luther, pour ne pas voir toutes ses richesses dilapidées par les Gueux et les Bocqueteaux. »

C'est sans doute ce qui empêcha les Iconoclastes d'aller à Escobecques. Mais cette conduite attira sur Jean le Sauvage les rigueurs du terrible duc d'Albe.

Car, le 19 août 1567, il fit signifier au Magistrat de Lille que les biens de Jehan étaient confisqués. Néanmoins, dans la lutte entreprise contre les libertés de la châtellenie et le calvinisme, le lieutenant de Philippe II trouva bien des résistances. L'on sait quelles protestations furent faites et quelles réserves prises contre les mesures inquisitoriales édictées par l'Espagne.

Le confiscation des biens du seigneur d'Escobecques suscita les réclamations des échevins, qui les firent consigner dans le

(1) Leuridan. *Statistique féodale*. — (2) Archives de Loos.

Digitized by Google

registre aux mémoires. La liberté était précieuse aux gens de la généreuse Flandre, et le despotisme, sous quelque forme qu'il se produisît, y rencontrait une vigoureuse résistance.

Les Espagnols n'étaient pas scrupuleux quand leurs intérêts étaient en jeu. Nous avons dit que l'abbaye Saint-Éloi de Noyon jouissait sur toutes les terres de ce village de deux gerbes et demie de dîme au cent. Elles furent saisies, en 1595, à cause de la guerre déclarée entre l'Espagne et la France (1).

Après les années de calme que procura au pays le règne des archiducs, nous arrivons au temps où Louis XIV y apporta les désastres de la guerre. En 1642, la ville de La Bassée avait dû se rendre aux Français commandés par le duc de la Meilleraye, grand-maître de l'artillerie. En revenant de cette conquête, le duc vint se loger à l'abbaye de Loos. Ses troupes cherchèrent aussi à se nourrir. Ce fut malheureusement aux dépens des cultivateurs; Escobecques et une partie des villages voisins devinrent leurs victimes.

Tout est variable ici-bas, surtout la fortune de la guerre. Lille, après avoir appartenu à Louis XIV, fut repris, en 1708, par le prince Eugène de Savoie pour le compte des puissances alliées. Le pays eut de grandes épreuves à traverser. L'occupation des armées, chose si onéreuse, et les rigueurs de la nature l'appauvrirent. Un hiver exceptionnel fut suivi d'une famine plus dure encore. On mourait de faim dans les campagnes et les villes. Malgré cela, il fallait nourrir des troupes nombreuses. Quand la paix arriva, la Flandre était épuisée.

A Escobecques, l'on voit un hameau qui s'appelle la fin de la Guerre. Ce nom est-il un souhait, une espérance ou l'expression d'un vœu satisfait? Nous n'étions pas encore près du moment où la France devait rentrer dans le repos. La grande secousse de 1789, suivie d'une nouvelle invasion et de luttes gigantesques avait tellement désorganisé le pays que des malfaiteurs avaient pu faire une association formidable. Ils choisirent pour théâtre de leurs exploits sinistres notre village et communes circonvoisines. Au seul nom de Chauffeurs, les mères se signaient, les enfants se serraient en tremblant contre leur père qui, lui-même, ressentait un vague effroi.

(1) De Meuninck.

Digitized by Google

ARCHÉOLOGIE.— Il existe, dans l'église d'Escobecques une croix de procession remarquable par les ciselures dont elle est toute composée. Le nœud de la croix est un habitacle hexagone avec statuettes; les médaillons des évangélistes sont en relief; une belle crête court le long de la tige et de ses bras.

Cette œuvre artistique est du XVI^e^ siècle.

L'on y trouvait aussi, à la chapelle de Notre-Dame, les armes du seigneur d'Escobecques, avec celles de sa femme.

NOTABILITÉ.— Jean Le Sauvage était seigneur d'Escobecques et de Ligny, et paraît avoir de bonne heure embrassé la doctrine de la réforme. En 1561, on le voit en rapport habituel avec le prince d'Orange, le Comte d'Egmont, et autres, lesquels, dit Pontus, outre la science des belles-lettres, où ils étaient assez versés, faisaient profession d'interprêter la Sainte-Ecriture, aussi avant que les Théologiens de Paris.

Le seigneur d'Escobecques a usé de son influence pour faire de la propagande dans le pays de Lalleu et y recruter les sectaires pour Lannoy et Wattrelos; il était huguenot, plutôt par intérêt que par conviction. Cependant, les réformateurs le considéraient comme leur chef et leur protecteur.

Lorsqu'on a voulu l'arrêter dans son château de Ligny, les sectaires des environs firent un appel pour aller à son secours et il échappa aux poursuites; il se réfugia en Hollande. Il fut condamné par défaut et ses biens confisqués. La pacification de Gand lui rendit ses propriétés dont il ne jouit plus longtemps. Six mois après sa rentrée en Flandre, il mourut d'un abcès à la langue, au château de Ligny, dans la religion catholique, détestant les erreurs de Calvin; il répétait souvent, quoique avec difficulté :

In quo quis peccat, in eo peritur.

Digitized by Google

ESQUERMES.

Le village d'Esquermes était une commune située sur la route nationale de Lille à Béthune, sur la rivière de l'Arbonnoise et le canal des Stations ; un décret l'a annexé à la ville de Lille.

Les hameaux étaient : le Canteleu, la Maison-Rouge.

HISTOIRE. — L'archéologie sert à éclairer l'histoire. Elle tient lieu des archives que le temps n'a pas respectées ou que l'ignorance n'a pas produites. En se basant sur elle, l'on peut dire que le sol d'Esquermes était habité, à l'époque gallo-romaine, c'est-à-dire antérieurement au règne de Constantin-le-Grand. Qu'il se reporte à l'article *Archéologie* et le lecteur trouvera le motif de notre assertion. La science espère même reculer encore cette origine.

Le territoire d'Esquermes [1] n'était que forêts, buissons et marais, comme tous les environs de Lille. Il fut probablement témoin des cruautés de Phinaert, des alarmes d'Hermengarde et des promenades du jeune Lyderic, an 619.

Néanmoins, les historiens qui laissent présumer que ce village a pu être le séjour de l'Ermite, père nourricier de l'héroïque

(1) L. Quarré. *Notice historique.*

Digitized by Google

vainqueur de Phinaert, ne contiennent rien de positif sur ce point. Le nom même de cette commune a subi divers changements. Les chartes et les vieux auteurs l'écrivent : *Skermiæ*, *Esquelmia*, *Skelmes*, *Skermes* et enfin *Esquermes*. Quant à l'étymologie de ce mot, les savants n'ont jamais jugé à propos de nous la donner d'une manière précise.

Il n'en est pas de même du célèbre pèlerinage d'Esquermes que ces historiens font remonter à 1014, et qui serait ainsi le plus ancien de tout le pays.

Qu'y a-t-il d'étonnant si, sur cette bonne et pieuse terre de Flandre, la Sainte-Vierge a voulu déverser ses grâces? Écoutez la légende aussi respectable que poétique.

C'était en 1014, des bergers remarquèrent avec surprise que leurs brebis, arrivées devant un buisson « avaient de coustume s'arrester tout court quoique chassées à la pasture. Et les brebis comme frappées d'estonnement ou prises de quelque lumière de raison, pliaient les genoux en terre près d'un buisson devant une statue, en posture de supplier et d'honorer la mère de Dieu [1]. »

Il est bon de dire que l'image était « fichée » dans ce buisson. « Les simples pastoreaux prirent plaisir à suivre l'exemple de leurs ouailles, apprenant d'elles volontiers la façon d'honorer la Reine du ciel à genoux et à cœur soumis. »

Baudouin IV convertit le buisson en chapelle [2]. Sa foi reçut une récompense précieuse, car il fut débarrassé d'un flux de sang mortel et « la comtesse presqu'âgée de cinquante ans lui bailla un joli fils, héritier de ses états, qui est Bauduin le Pieux. »

Pouvait-on chercher un plus doux patronage que celui de Notre-Dame.

Deux hommes étaient voisins et depuis longtemps ennemis irréconciliables ; ils avaient nom, dit la tradition, Pierre Borgne et Bauduin Langlé. Un jour, Bauduin apprend que Pierre, selon sa coutume, était allé à Notre-Dame du Buisson faire ses dévotions, il s'y rend de son côté. Pierre, ayant terminé sa prière, sort sans défiance de la chapelle ; à l'instant Bauduin se précipite sur lui l'épée à la main. Pierre Borgne, surpris et désarmé, prend la fuite;

(1) Légende. Buzelin. *L'Hermite Vincart*. — (2) Voir archéologie ci-après.

Digitized by Google

son ennemi le presse vivement et le joint à la porte de Notre-Dame où Pierre était revenu pour trouver un refuge... Que se passa-t-il alors? Au moment où Bauduin pouvait assouvir sa vengeance, l'épée homicide glisse de ses mains, lui-même tombe à genoux et lui demande pardon. Tous deux reconnaissent que la Sainte-Vierge a pu seule opérer une réconciliation si subite, et d'un commun accord ils font peindre leur aventure sur le portail de la chapelle pour apprendre à la postérité à invoquer Notre-Dame d'Esquermes sous le vocable de Notre-Dame de Réconciliation.

En fondant la collégiale de Saint-Pierre, Bauduin V donna au chapitre des terres situées à Esquermes. A cette époque, par conséquent, le village avait son existence propre. Et l'on n'en peut douter, puisque cette donation fut confirmée par le roi de France Philippe-Auguste, en 1202, et par le comte Louis de Nevers en 1380.

Cependant les bourgeois de Lille ne suivaient pas toujours les indulgentes inspirations de la Madone, leur voisine. Ils ne reculèrent même pas lorsqu'il s'agit d'aller, non loin de la chapelle, exercer le droit violent et original dont Erquermes vit un exemple.

Le droit d'arsin.— Les chanoines de Saint-Pierre, dont la sollicitude s'étendait sur toutes les paroisses environnantes, affectionnaient particulièrement la commune d'Esquermes [1]. Ils étaient puissants, ces bons chanoines, mais il ne fallait pas s'en prévaloir contre les terribles bourgeois de Lille.

Du temps de Guy de Dampierre, 3 mars 1280, un sieur Gilles Mantiaux, d'Esquermes, avait tué la nommée Paskain Mantielle, bourgeoise de Lille, et n'avait point comparu à la sommation des échevins; on résolut donc d'ardre sa maison. Le coupable se croyait en sureté parce qu'il était hôte de Saint-Pierre, c'est-à-dire qu'il occupait une terre appartenant au chapître de Lille, qui avait alors le pas sur le Magistrat; c'était la cense de la Hawarderie. Cette cense avait été bâtie sur un terrain donné, en 1066, par Bauduin au susdit chapître.

Néanmoins les échevins et le prévôt exécutèrent la sentence, le

(1) L. Quarré. *Notice historique.*

Digitized by Google

dimanche devant le quarmiel des prêtres (le dimanche gras 1280). Les bannières de la commune furent déployées ; le ban fut crié de la façon ordinaire pour convoquer tous les bourgeois et manants à venir avec le rewart et le conseil exécuter la vengeance de la ville. La cloche du ban et la petite cloche sonnèrent trois fois de manière qu'avant la fin de la troisième volée on fût sorti de la ville. La troupe marcha en ordre et sans que personne s'écartât des enseignes. Arrivé à la maison de Mantiaux, le bailli l'appela trois fois à haute voix afin qu'il vînt se soumettre au jugement des échevins. Si le prévenu s'était alors décidé à sortir de chez lui, le Magistrat l'aurait placé au milieu de l'assemblée pour le conduire sain et sauf à Lille, le constituer dans la prison du rewart et suivre l'information contre lui. Il aurait pu même être mis aussitôt en liberté en donnant promesse de se rendre à l'Hôtel-de-Ville le jour indiqué et en fournissant caution suffisante. Gilles Mantiaux était chez lui avec sa femme et ses enfants, il ne fit aucune réponse aux sommations, croyant toujours être à l'abri sous le patronage du chapitre de Saint-Pierre. Mais il fut bientôt désabusé. Le bailli fit approcher le roi des Ribauds et lui ordonna de mettre le feu aux fagots amoncelés contre la porte. Voyant sa maison en flammes, le coupable sortit enfin s'efforçant de sauver ses bestiaux et ses meubles. La foule le laissa faire, ne s'attaquant pas à lui, mais se contentant de détruire tout ce que le feu laissait subsister du bâtiment. La loi ne voulait pas que la commune se retirât avant d'avoir achevé cette exécution. Les prescriptions légales accomplies, chacun se remit sous ses bannières sans emporter le moindre objet, et le rewart ramena la commune dans le même ordre qu'à sa sortie de la ville.

En 1320, l'évêque de Tournai céda au roi de France, Philippe le Long, les prééminences et hauteurs qu'il avait en sa ville épiscopale, et reçut en échange quelques terres situées à Esquermes.

Le roi conserva une prévôté qui avait sa coutume particulière avec échevins ayant toute justice haute, moyenne et basse.

La charge de prévôt était héréditaire.

Pendant les guerres entre les Bourguignons et les Français [1],

(1) Jean Nicolaï. *Calendrier des Guerres*.

Digitized by Google

au mois de juin 1477, les Flamands et ceux de leur parti mirent le feu à Esquermes qui tenait pour le roi de France.

En 1667, quand Louis XIV assiégea Lille, le Maréchal d'Aumont prit position à Esquermes. La ville succomba ; le comte de Bruay dut se rendre. Le roi le reçut froidement. Il ne prévoyait pas, ce brillant monarque, que la fortune n'allait pas toujours lui sourire et qu'un de ses plus fidèles capitaines, le vaillant Boufflers, éprouverait, en 1708, les mêmes nécessités que le comte de Bruay.

C'est alors que les armées alliées vinrent à Esquermes attaquer les ouvrages avancés de la porte de la Barre. Elles avaient à leur tête le fameux Eugène de Savoie et le légendaire mais redoutable Malborough. Le général ordonna de rompre la digue; la campagne fut inondée sur une grande étendue. Ce qu'Esquermes eut à souffrir de cet état de choses se conçoit aisément.

ARCHÉOLOGIE.— La chapelle bâtie par Baudouin IV, en 1014, pour y déposer la Sainte-Vierge qu'avait abritée le buisson miraculeux, se voit encore à Esquermes ; elle est connue sous le nom de chapelle de Notre Dame-de Réconciliation.

MALADRERIE.— A la jonction de la route nationale de Lille à Armentières et du pavé conduisant à la ferme du Temple se trouvent quelques débris de construction. Ce sont les restes de la maladrerie fondée en 1461 par le duc de Bourgogne, Philippe le Bon. De la chapelle en bois construite en 1597 il ne reste plus trace.

LE TEMPLE.— Sur la gauche de la route allant du pont de Canteleu à Sequedin se trouve une ferme, connue sous le nom de ferme du Temple, ou Temple de la Haie, qui fut, jusqu'en 1789, l'habitation des chevaliers de Malte. Il y avait une chapelle.

Un archéologue infatigable[1] a découvert à Esquermes, en 1870, divers objets remontant à l'époque gallo-romaine et qui composaient une sépulture à incinération.

(1) M. Rigaux

Digitized by Google

FACHES.

Faches, village du canton et à cinq kilomètres de Lille, se divise en deux centres, le village proprement dit, et Thumesnil, dépend de la poste de Lille. Il existe dans cette commune deux églises et deux paroisses, une à Faches, une autre à Thumesnil, desservies chacune par un curé, une école de garçons, une école de filles et une salle d'asile, dirigées par des instituteurs et par des institutrices laïques. Le village renferme une fonderie de fer et de cuivre, une filature de lin, une fabrique d'huile et de vernis, un atelier de construction mécanique, deux sociétés de secours mutuels.

La population totale est de 2.928 habitants, dont 2,634 français et 294 étrangers ; 2,927 catholiques, un protestant.

Le seigneur de Faches portait de sable semé de besants d'or au lion d'or, armé et lampassé de gueules.

Faches vient d'un vieux mot français qui signifie *terre inculte*.

HISTOIRE.— Ce village a un de ces noms qui ne font pas rêver le poête, puisque, d'après M. Duthillœul, il signifie *terres incultes*. En revanche, il a possédé une dynastie dont la renommée fut peu éclatante, il est vrai, mais qui a duré plus que bien des maisons puissantes, et qui a disparu comme toutes choses ici-bas, roseaux et chênes.

L'histoire a mis une date sur le berceau de ce petit royaume, voisin de Lille. En effet, l'autel de Faches fut donné à l'abbaye

Digitized by Google

de Saint-Quentin de Rheims, l'an 1104, par Herman, chanoine de Lille. La même année, l'évêque de Tournai, Baudry, confirma cette donation, par lettres qui existent encore, à la condition que l'abbaye établirait à Fives un prieuré, ce qui fut exécuté peu après par l'abbé Joran [1].

Le pape Jean II approuva la même donation en 1114. Faches a donné son nom à une famille, dont on rencontre des membres au XII[e] siècle ; Gérard de Faches et Sarah de Loos, sa femme [2].

Robert de Thumesnil (hameau dépendant de Faches) est signalé dans le registre du chapître de Seclin (1184).

Un peu plus tard, en 1276, Guillaume de Faches se fait remarquer à Lille par son outrecuidance et son arrogance ; voici en quelle occasion :

Le droit d'asile, ce privilège attribué aux temples des dieux dans l'antiquité la plus reculée, et que Charlemagne avait formellement consacré dans une de ses lois, ce droit fut un jour cruellement méconnu en l'église Saint-Pierre de Lille. Il s'agissait d'un clerc nommé Armand Blawet, qui s'était réfugié dans la chapelle du cimetière de la collégiale. Des furieux l'en arrachèrent. A la tête de ces forcenés se trouvait avec Arnould de Cysoing Guillaume de Faches [3].

La terre de Faches passa d'une branche de la maison de Wavrin dans la famille Lemonnyer.

C'est ainsi que les chartes antiques servent à constater la naissance et le développement des villages. Faches est bien doté sous ce rapport. Il en eût été autrement qu'il se serait encore sauvé de l'oubli.

Un bien humble monument, à défaut de titre, eût suffi pour recommander son nom aux chroniqueurs érudits.

Faches renfermait la seigneurie de Thumesnil ; or, sur le territoire de Thumesnil, entre ce hameau et le Petit-Ronchin, près le cimetière de la paroisse, s'élève un pigeonnier à pignons dentelés. C'est le dernier vestige du fief de Timaux, qui donnait à ses propriétaires le titre de roi [4].

Là étaient leur Louvre et leur Fontainebleau.

Il est fait mention de cette royauté en plusieurs écrits. Dans

(1) Marlot. *Hist. Nemensis.* — (2) Le Glay. — (3) Voir Cysoing, *Chevalier rouge.* — (4) Legrand. *Esquisses.*

Digitized by Google

le manuscrit de Legroux [1], on lit simplement : « La paroisse de Faches est dans une grande plaine assez peu fertile. On l'appelle dans certains mémoires le royaume des Estimaux. »

Que l'on ne s'étonne pas de voir un petit coin de terre faire caste à part dans une grande contrée. Qui n'a connu, en Italie, la microscopique république de Saint-Marin ; le poétique Val d'Andorre, entre la France et l'Espagne ; et, dans notre plantureuse Normandie, ce bon roi d'Yvetot, rappelé si agréablement par M. Le Glay, dans les lignes suivantes, qui seront l'assaisonnement le plus spirituel de la notice consacrée au royaume Lilliputien dont Faches était la capitale.

« Nous avions [2] aux environs de Lille une espèce de royaume d'Yvetot, royaume peu célèbre dans l'histoire et dont il est temps de révéler l'existence.

« En partant de Lille pour aller à Douai, quand on a fait une forte lieue de chemin, on aperçoit, sur la droite de la route, le village de Faches, que le P. Buzelin n'a pas daigné nommer dans sa Gallo-Flandria où il nomme tant de choses. Là était situé le royaume des Estimaux, ou, si l'on veut, la première des cinq paieries tenues du châtelain de Lille ; c'était un bel et bon fief comprenant environ 400 hectares. Le gentilhomme qui le possédait se qualifiait *seigneur de Faches, roy des Estimaux* et de tous les francs alleux tenus du chastel et de la Salle de Lille.»

M. Leuridan dit, et sa sentence a du poids, que le nom de Timaux, de *Ti* et *mallum*, veut dire *assemblée, plaid.*

Le roi des Timaux serait le représentant du châtelain chargé de présider aux plaids généraux, pour les causes qui intéressent les terres allodiales.

Le revenu féodal du royaume des Estimaux consistait en : trente rasières et deux havots de froment, deux gélines (poules), un coq, neuf sols, dix-huit fromages, etc., et dans l'exercice de la justice vicomtière ; liste civile modeste, mais qui suffisait à l'ambition du monarque.

Le roi des Estimaux tenait les plaids, assisté de ses échevins, qui devaient toujours être de maison noble et chevaliers.

(1) Legroux. *Gallo-Flandria.* — (2) Le Glay.

Digitized by Google

Quand quelque duel devait avoir lieu à Lille, le roi des Estimaux devait conduire l'appelant au lieu et y porter les armes des deux combattants. Si le duel avait lieu, il recevait pour droit dix livres, sinon, il était remboursé tant de ses dépens que de ceux de sa suite.

Lorsque le châtelain de Lille marchait en campagne, le roi des Estimaux l'accompagnait, était logé dans son pavillon et défrayé, lui et ses gens, jusqu'au retour du châtelain.

La monarchie des Stimaux ou Timaux a ses temps obscurs et fabuleux, et le jour ne se fait sur cette dynastie que dans le milieu du XIV^{e} siècle, dans un titre de l'abbaye de Loos de 1338, où Jean de la Haie figure comme roi des Timaux.

Le sceptre des Timaux était depuis un siècle et demi dans la maison de Wignacourt, quand survint la révolution française devant laquelle une royauté, si modeste qu'elle fût, ne pouvait trouver grâce.

Il ne reste plus de tous ces souvenirs que quelques titres qui nous ont transmis ce nom, et le pigeonnier, dont nous parlions en abordant ce sujet, sur les murailles duquel se trouvent gravées les armoiries du premier seigneur.

Digitized by Google

FIVES.

Fives était autrefois un village formant faubourg de Lille, à deux kilomètres de Lille ; il fait aujourd'hui partie de Lille, dont il est séparé par les remparts, situé sur la route de Lille à Tournai, sur le ruisseau la Chaude-Rivière.

Les hameaux étaient : le Buisson, la Louvière.

HISTOIRE. — En sortant de Lille par la porte de l'Est, appelée porte de Fives ou de Tournai, on arrive au faubourg de ce nom. Les bâtiments qui le composent sont séparés par un superbe vallon orné jadis de maisons agréables que la guerre a fait détruire. On y remarquait entr'autres l'église de Notre-Dame et le noble prieuré de Fives, de l'ordre de Saint-Benoît, et sujet de l'abbaye Saint-Nicaise à Reims (1).

La beauté rare du lieu invita Charles-le-Chauve, empereur et roi de France, à y tenir une assemblée de princes ecclésiastiques et séculiers pour donner ordre aux affaires du pays (2). Cette réunion illustre, appelée *mallum publicum*, était présidée par Reinelme, évêque de Tournai et de Noyon, et par le comte Odelric.

(1) Féron. — (2) Lhermitte. *Histoire des Saints.*

Digitized by Google

PRIEURÉ. Le prieuré de Fives fut établi, en 1104, par Balderic, un des successeurs de Reinelme sur le même siège épiscopal. Les comtes de Flandre lui ont donné des privilèges. Cette maison a été soumise à l'évêque de Tournai jusqu'en 1420, où, sous l'épiscopat de Jean de Thoysi, elle s'est unie à l'abbaye de Saint-Nicaise (1).

Ce prieuré fondé, comme nous venons de le dire, en 1104, fut confirmé aux Bénédictins de Saint-Nicaise de Reims par Thierry d'Alsace en 1137. Voici le texte même de la charte : *Confirmo sigilli mei impressione ut omnia bona Monachis firma et inconvulsa permancant* (2).

« Je déclare, en apposant mon sceau, que tous ces biens doivent rester en toute propriété aux moines susdits. »

En 1212, dans un conflit qui s'est élevé entre la collégiale Saint-Pierre de Lille et le chevalier Urson de Fretin, qui avait levé une amende sur un hôte de cette église, le prieur fut choisi pour, de concert avec le chantre et l'écolâtre de Tournai, consigner les attestations produites au débat (3).

Sanderus, dans sa *Gallo-Flandria*, nous a laissé une vue du prieuré de Fives. *Prioratus* de Fivé, *juxta Insulas*.

En 1641, le prieuré a subi une agitation dont le récit appartient à l'histoire. L'Espagne et la France étaient en lutte ; Lille se trouvait assiégé. Les Français ayant surpris près de l'Arbrisseau quelques capitaines sortis de Lille pour explorer les environs, le peuple en fut exaspéré. On lui persuada que les moines de Fives avaient trahi le pays. La foule irritée se porte vers le prieuré ; trois religieux inoffensifs sont arrachés de leur retraite, un vénérable vieillard est laissé pour mort. Le Magistrat de Lille feint de partager le sentiment populaire. Il met en prison quelques moines, annonçant qu'il en ferait bonne justice. L'innocence des religieux fut prouvée, mais n'osant plus rentrer dans une maison où ils avaient été exposés à de si cruelles sévices, ils se rendirent à Reims, chef-lieu de leur prieuré et ne revinrent qu'au bout de dix-neuf ans.

Après le traité de paix des Pyrénées, conclu en 1659, les Béné-

(1) Legroux. *Gallo-Flandria* — (2) Mirœus. *Diplomatica nova collectio.* — (3) Leuridan. Cartulaire.

Digitized by Google

dictins du prieuré de Fives acceptèrent la réforme de Saint-Maur, et plus nombreux, ils répandaient partout leurs aumônes et la parole de Dieu. Malheureusement, en 1723, quelques-uns d'entr'eux refusèrent de rétracter les doctrines de jansénisme qui s'étaient infiltrées dans leurs prédications, et à cause de cela ils furent en butte aux mauvais traitements des habitants.

Vers 1750, il n'y avait plus qu'un prieur et deux religieux dans la maison de Fives, et, à la révolution de 93, les religieux furent supprimés ; l'église et le prieuré disparurent.

Étrange retour ! de cette noble retraite que les grands de la terre et la dévotion des peuples visitèrent si souvent, il ne reste plus qu'un nom de rue, la rue du Prieuré, non loin de l'église de Fives.

Ce faubourg de Lille était donc un site enchanteur et connu alors que bien des grandes villes dormaient encore dans les ombres de l'avenir. De plus c'était anciennement un pèlerinage en grande vogue. « Dès 1104, la dévotion à Notre-Dame de Fives était déjà très répandue. »

Mais ni son prieuré, ni ses vieux et nobles souvenirs ne purent sauver Fives, quand les soldats de Philippe-Auguste tentèrent d'anéantir à jamais Lille sous le fer et le feu. Le faubourg partagea le triste sort de la maîtresse-ville, et plus d'une fois l'histoire nous apprendra que les catastrophes, qui menacèrent la capitale, engloutissaient en même temps les habitations qui s'étaient établies dans le riant vallon choisi par le fils de Charlemagne pour y réunir ses feudataires.

Pour faire comprendre la désolation qui planait alors sur Fives, nous dirons que la contrée semblait une terre maudite du ciel, que ses habitants fuyaient. Jeanne de Constantinople, cependant, hâta la résurrection de Lille qui, vrai phénix, sortit de ses cendres plus vaste, plus belle, plus peuplée qu'elle ne l'avait été jusque-là. Les beaux jours revinrent pour le faubourg et durèrent jusqu'au temps du règne de Guy de Dampierre.

Ce fut ce même Guy, Comte de Flandre et marquis de Namur, qui confirma la vente par Henry, sir de Marbais et du Breucq, à la ville de Lille, du plat et wes de Fives et de tous les cours et rejets d'eau de la Falecque.

(1) Manuscrit historique.

Digitized by Google

En 1340, alors que le mal s'était compliqué de la présence des troupes d'Edouard III d'Angleterre, chose incroyable, le gouverneur de Lille autorisa son lieutenant Landas à fourrager partout et ensuite à mettre le feu à Fives, sous prétexte d'éclairer la place.

En 1452, le duc de Bourgogne, Philippe, voulait attaquer les Gantois qui venaient d'infliger une rude défaite à ses troupes. Mais, les campagnards des environs, appelés par le tocsin des églises, se joignirent aux gens de Gand, attaquèrent ceux de Courtrai, les mirent en fuite et les poursuivirent. A leur retour, ils passèrent non loin de Lille, mirent le feu au bourg de Fives, et continuèrent leur marche jusqu'à la Lys où ils brulèrent les ponts.

Nous ne sommes pas loin des temps où Luther viendra porter le trouble dans les consciences, et les menées politiques de quelques seigneurs ambitieux la perturbation dans les affaires. Des misérables prendront prétexte des réformes de la foi pour exercer le vol, le brigandage et le plus stupide vandalisme. La proximité des moyens de défense et des forces de Lille éloignera les sectaires de Fives trop dangereux à dévaster. Pour le lecteur curieux, nous le renvoyons à l'article *Gueux*, à Toufflers, et il verra que presque tous les villages de la châtellenie ont eu à se plaindre des pillages exercés par ces inconoclastes.

L'esprit humain, dans sa course immense à travers le temps, a marqué sur la route trois grandes étapes. On les appelle le siècle de Périclès, le siècle d'Auguste et le siècle de Louis XIV. Tous les échos de Fives redisent encore le nom du plus brillant des monarques qu'ait eus la France.

Le 8 août 1667, il vint mettre le siège devant Lille. Le maréchal de Turenne avait son quartier à Fives. Le 18 du même mois, les assiégeants, ayant achevé leur ligne de circonvallation et de contrevallation, firent pendant la nuit l'ouverture de la tranchée à deux endroits différents : le premier à droite de Fives près du château de la Phalecque, le second à gauche, vers le chemin du Long Pot [1].

Le 28 août, un conseil de guerre déclara que plus longue

(1) Brun-Lavainne. *Sept Siéges de Lille.*

Digitized by Google

résistance était inutile, et Lille et ses faubourgs devinrent Français sous Louis XIV. Que de dégâts, que de pertes, d'inquiétudes cette conquête de Lille valut au faubourg jadis si gai, si peuplé de joyeuses et pittoresques habitations !

Il est vrai que c'est là que le monarque victorieux signa la capitulation et la paix. Cet acte si important et en même temps si historique fut écrit dans une ferme, route de Lannoy où se trouve l'inscription qu'on pourra lire à l'article « archéologie. »

La guerre de la succession d'Espagne nous amena le siège le plus important que la ville de Lille ait eu à soutenir. L'armée coalisée contre nous comptait dans ses rangs des Hollandais, des Anglais, des Danois, des Hanovriens, des Prussiens, des Hessois et d'autres nations encore. Elle avait à sa tête le prince d'Orange, le duc de Malborough et le prince Eugène de Savoie. Lille n'avait que Boufflers, plus illustre par sa capitulation que d'autres par leurs victoires.

Notre malheureux faubourg servit encore une fois d'holocauste aux exigences de la défense. Les assiégés y mirent le feu.

En 1792, quand notre territoire fut de nouveau envahi par toute l'Europe et que les Autrichiens tentèrent si inutilement le dernier siège de la capitale flamande, Fives fut rempli de ces soldats étrangers et de leur artillerie. C'est de là qu'ils lancèrent sur la ville les bombes et les boulets rouges qui incendièrent un quartier de Lille. La révolution triompha. L'ouragan balaya de son aile inquiète le noble prieuré et l'image vénérée de Notre-Dame de Fives.

Cependant au milieu de grands désastres se levait l'aurore de grandes espérances.

ARCHÉOLOGIE. — Une plaque de marbre, commémorative de la capitulation de Lille, se trouve au-dessus de la porte principale d'une ferme située route de Lannoy. On y lit [1] :

Obsessa urbs Insularum ancipiti de sorte dubia hœrebat; sed fœdere novo Ludovicus XIV, hic, in ipso conclavi, ejus quietis pactum propriâ manu conscripsit. VI kalendas Augusti, anno MDCLXVII.

Ut memoriæ traderetur hæc apposita fuit inscriptio.

(1) De Rosny.

Digitized by Google

Ce qui signifie :

La ville de Lille, assiégée, était en suspens sur le sort qui l'attendait. Par un nouveau traité, Louis XIV, dans cette demeure, dans cette chambre même, traça de sa propre main le pacte qui devait rassurer la ville. Le 6 des calendes d'août, l'an 1667.

Cette inscription a été mise ici pour en perpétuer le souvenir.

NOTABILITÉ. — François Delezenne naquit, en 1718, à Fives. Il fut le fruit d'un commerce adultérin, et, né pour ainsi dire sans parents et sans ressources, il dut se créer lui-même une existence. Destiné à l'orfévrerie, il réussit dans son état comme ouvrier, puis comme maître. Son goût le porta vers l'étude des vieilles gravures, et il devint si bon connaisseur qu'on le consultait de toutes parts. A l'époque où Delezenne quitta la vie, le 11 septembre 1778, il avait conquis une honnête aisance, une belle bibliothèque et une riche collection de gravures. Sa succession fut adjugée au roi, à titre de bâtardise, et ses gravures furent vendues [1].

(1) A. Dinaux.

Digitized by Google

FLERS.

Flers, village du canton et à huit kilomètres de Lannoy, à six kilomètres de Lille, sur la route de Lille à Lannoy, arrosé par le ruisseau la Marcq, dépend de la poste de Lille. L'agriculture et l'industrie s'y donnent la main, vastes teintureries, apprêts en tous genres, soie et coton. Il y existe deux églises, une au centre du village et une autre au hameau des Quatre-Ormeaux, une école de garçons dirigée par un instituteur laïque, et deux écoles de filles, dont une au centre du village, dirigée par une institutrice laïque, et une autre aux Quatre-Ormeaux, dirigée par les Dames de la Sainte-Union.

La population totale est de 3,180 habitants, dont 2,244 français et 936 étrangers ; 3,174 catholiques, 6 dissidents.

Les hameaux sont : Babylone, le Breucq, Canteleu, la Cousinière, la Frasnoie, les Quatre-Ormeaux, Epinoy, le Sart, Moulin-Delmar, à Marchenelles, le Recueil.

Les armoiries : de gueules, au chef étiqueté de trois traits d'argent et d'azur avec pendants de même.

HISTOIRE. — La religion et la noblesse ont eu une influence si prépondérante sur l'existence des villages, que force est à l'historien de consulter les cartulaires des abbayes ou les annales nobiliaires, s'il veut donner au berceau des communes, l'authenticité sans laquelle il n'est pas de naissance historique.

L'on ne sera pas surpris que c'est le titre de fondation de Saint-Pierre de Lille et les privilèges de cette illustre collégiale du Nord

Digitized by Google

qui sont aussi les premiers titres de Flers. Ces actes remontent à 1066 et 1143, ils ont été confirmés par la bulle du Pape Célestin II. Voilà les témoignages de la religion. Voyons ceux de la féodalité.

La terre et seigneurie de Flers consistait en haute, moyenne et basse justice. Dès 1204 (d'autres disent 1206), la seigneurie du Brœucq avait été fondée avec une chapelle particulière. Le bénéficier devait y célébrer la messe tous les jours et assister le curé de Flers à toutes les grandes fêtes de l'année. La chapelle de Quiquempoix, autre dépendance, remonte à l'année 1220. Dans l'acte de donation fait par Guilbert de Bourghièle, au mois d'avril, il est dit que cette chapelle dépendait de l'église principale.

Abordons maintenant le récit des faits qui ont dû exercer sur le sort des habitants une influence plus ou moins heureuse.

Philippe-Auguste, pour qui les engagements n'avaient rien de sacré, se vengea d'une manière atroce de ce qu'il appelait le manque de foi des habitants de Lille. En 1212, de Flers on put voir l'incendie implacable qui dévora la ville et les habitants et couvrit les alentours d'un voile de ténèbres. Quelques malheureux, échappés au fer ou aux flammes des soldats de France, vinrent chercher un abri dans le village, en pleurant leurs foyers anéantis.

En 1240, les bourgeois et magistrats de Lille prenaient solennellement le chemin du village, enseignes déployées. De quoi s'agissait-il? Ils venaient exercer un des droits les plus curieux dont l'histoire des communes fasse mention [1].

Il s'agissait à Flers d'exercer l'arsin « sur la maison en laquelle Thomas li Ascheme manoit (demeurait) qui [2] était hostes (sujet, protégé) de Saint-Pierre à Lille, pour chose que cil Thomas avait été en le forche et en l'aiwe d'un homme qu'un bourgeois de Lille avait navré. »

Dès le XIV[e] siècle, les villes de Flandre rivales entre elles faisaient des courses les unes contre les autres; les Français, les Flamands, les Anglais, comme autant de vautours, s'empressaient à la curée; nos campagnes furent ruinées.

En 1515, Charles-Quint avait atteint sa majorité. Le règne de ce puissant potentat fut marqué par l'apparition de la réforme.

(1) Voir Esquermes. — (2) Van der Haer. *Châtelains de Lille.*

Digitized by Google

Dans sa lutte avec François 1er, le nouveau souverain de la Flandre ne nous ménagea pas. Les soldats qui parcouraient notre châtellenie y laissaient partout la famine.

Henri VIII, roi d'Angleterre, s'allia avec Charles-Quint. Ce fut au tour des Anglais de venir dévorer ce qui restait à Flers et dans les villages.

Vers ce temps apparut en Flandre la doctrine de Luther, qui causa tout d'abord un ébranlement général [1]. Mais ces innovations, d'abord purement religieuses, devinrent prétexte à des visées politiques, et une fois que les passions humaines s'en furent emparées, il n'y eut pas d'excès que l'on ne commît sous ombre de réforme.

La Flandre avait pourtant alors un terrible souverain dans la personne du sombre Philippe II, et un impitoyable gouverneur ne tarda pas à venir y mettre à exécution ses volontés fanatiques. Les Gueux [2] qui avaient si tristement fait parler d'eux n'oublièrent pas la commune de Flers. Elle jouissait alors d'assez de bien-être et de richesses pour exciter les convoitises de ces réformateurs en besace.

Lorsqu'ils vinrent pour piller Seclin, le Brœucq avait pour seigneur François d'Hennin, qui se distingua par son courage et sa prudence contre les dévastateurs. Son château servait de forteresse à une garnison catholique pour couvrir les lieux circonvoisins. Le baron de Montigny y eut quelques assemblées avec les principaux du pays, pour y délibérer des moyens d'arrêter les progrès des sectateurs de l'hérésie [3].

En 1708, battus et harcelés dans les provinces du Midi, les alliés avaient concentré leurs forces sur les frontières de la Flandre. La grande cité du Nord devint leur objectif. C'est à Flers qu'ils commencèrent par former leurs lignes de circonvallation qui allaient jusqu'à Lezennes d'un côté, et de l'autre jusqu'à Wasquehal et au-delà. Le général anglais, que nos chansons populaires ont ridiculisé, avait fait partir de Bruxelles 6000 chariots, 84 canons, 60 mortiers. Une portion de ce matériel fut envoyée sur les hauteurs de Flers où il stationna quelque

(1) Brunel. *Histoire de Lille.* — (2) Voir Gueux. — (3) Legroux. *Gallo-Flandria.*

Digitized by Google

temps. Le modeste village avait pris l'apparence d'une place de guerre.

L'histoire a gardé le souvenir de ce siège mémorable, comme elle a enregistré le passage du plus épouvantable hiver qui ait jamais éprouvé la Flandre. Tout périt dans les champs et les jardins, et la faim hideuse reparut dans cette contrée que les habitants avaient rendue si fertile et que la guerre et les éléments s'acharnaient à ruiner.

C'est à cette époque que le Jansénisme se subtilisa dans notre village avec les libelles qu'y avait distribuées M. Sauvage, curé de la paroisse ; il y eut conflit entre les brebis et le pasteur, celui-ci fut obligé de quitter la commune.

Vint ensuite la guerre dite de sept ans. Nouvelles fêtes et nouvelles misères, voilà quel fut notre lot jusqu'à ce que la mort vînt rendre le trône vacant en 1774, pour y placer Louis XVI, que le sort changeant des révolutions réservait à de si tragiques destinées, car nous étions arrivés à une époque dont le monde parlera longtemps et que les fastes ont désignée sous le nom de grande révolution française. Pour la première fois, le pouvoir royal fut contraint de traiter de puissance à puissance avec la volonté nationale. L'antique couronne de Saint-Louis ne préserva pas la tête qui l'avait portée, de l'échafaud de 1793.

ARCHÉOLOGIE.— Dans le chœur de l'église de ce village l'on voit attachée à la muraille, du côté de l'évangile, l'épitaphe d'Emmanuel de Kessel avec l'inscription suivante :

Icy gist noble et illustre seigneur messire Emmanuel de Kessel, chevalier, seigneur de Gavelens, Flers, la Haye, Vieubois, Jonquois, Latour-Mastaing, en son vivant colonel et brigadier de cavalerie et du Conseil de guerre de Sa Majesté catholique, et son gouverneur à Charlemont, qui mourut à Lille, le 15 d'octobre 1692. Requiescat in pace.

A droite et à gauche se trouvent les quartiers suivants :

Kessel, Blanzelaere, La Biche, Vardemle.
Appelteren, Gillis, Castelain, Deliot.

Sépulture de messire Antoine-Albert de Kessel, chevalier, seigneur de Malmaison, Flers, Vieux-Sailly, mestre-de-camp de cavalerie au service

Digitized by Google

de Sa Majesté catholique, décédé le 24 d'août 1698, âgé de 51 ans, et de noble dame Louise du Quesnoy, son espouse, décédée le 23 de novembre 1710, âgée de 77 ans. Priez Dieu pour le repos de leurs âmes.

Kessel, La Biche, Appelteren, Castelain, La Broye, Bernard, Haurech, Gruttère.

Duquesnoy, Helvechc, De Langhe, Vanleyvoort, Alsmov, Boisenot, Vandenbrouck.

Jean-Ernest de Kessel, fils unique et héritier d'Antoine-Albert de Kessel et de Louise du Quesnoy, est enterré près d'eux, estant mort le 29 de novembre 1729, en son château de Flers, n'ayant laissé d'enfants de sa femme, N. d'Ennetières.

Kessel, Appelteren, La Broy, Haurech.

Du Quesnoy, De Langhe, de Renty, Boisenot.

Le Canteleu est une maison de plaisance sur la piedsente de Quiquempoix.

Le Joncquoy est un château dépendant de la seigneurie de Warvanne.

NOTABILITÉ.— Masquelier, dit le jeune, naquit au Sars, hameau de Flers, le 20 décembre 1760. Son père était jardinier du château de Sars, appartenant alors à M. de Fourmestraux. Celui-ci s'intéressa à l'enfant et lui fit suivre les cours de l'école de dessin, fondée en 1755 à Lille. A vingt ans, le fils du jardinier allait à Paris et s'adressait à Masquelier l'aîné, son parent, graveur, qui le prit sous sa protection. Masquelier jeune devint célèbre, mais la mort l'enleva à ses travaux artistiques, jeune encore; il était âgé de 49 ans [1].

(1) A. Dinaux.

Digitized by Google

FOREST.

Forest, village essentiellement agricole, du canton et à cinq kilomètres de Lannoy, et à douze kilomètres de Lille, traversé par le ruisseau la Marcq, dépend du bureau de poste de Lille. Il y a une école de garçons et une école de filles dirigées par un instituteur et une institutrice laïques, une église desservie par un curé, et une société de secours mutuels.

La population totale est de 800 habitants, dont 700 français et 100 étrangers ; tous catholiques.

Les hameaux sont : l'Éveillé, le Marais.

Les armoiries du seigneur étaient : de gueules au chef d'argent.

HISTOIRE. — Forest fut longtemps un village à l'état rudimentaire. Contents sans doute de s'abriter derrière leurs bois, dans une île entourée par deux bras de la Marque, les habitants

Cultivaient en paix d'heureux champs,

sans se soucier davantage de s'arrondir et de se transformer en gros village avec église paroissiale et curé particulier. Ils n'avaient donc jusqu'en 1640 qu'une chapelle bénéficiale du patronat de l'abbaye de Cysoing, et ils faisaient partie de la paroisse d'Ascq.

A l'année précitée, Maximilien de Gand, évêque de Tournai, a érigé Forest en paroisse, sous l'invocation de Notre-Dame, et du consentement de l'abbé de Cysoing. Le curé d'Ascq céda en faveur de la nouvelle cure le droit de dîme tant sur les grains que sur les aiwes, à condition que la cure de Forest paierait annuel-

Digitized by Google

lement à la décharge de la cure d'Ascq certaines redevances à l'évêque et à son archidiacre [1].

Malgré sa modestie, sa vie retirée, sa quasi-solitude, notre village avait duré plus de quatre siècles, quand la chapelle fut élevée à la dignité de paroisse.

Le village n'était pas à cette époque relié à d'autres par des voies faciles de communication. Son isolement a dû le soustraire à des visites fâcheuses, que les localités environnantes ont payées si cher. Cependant, il a eu sa part des tribulations de notre contrée. Où n'a point pénétré l'infernal génie de la guerre?

Ainsi, du temps de Bouvines, les troupes de Philippe-Auguste surent bien se frayer un chemin pour troubler par leurs déprédations, et effrayer par leurs violences, les habitants de ce paisible marais, les hôtes de ces bois tranquilles.

Quand Philippe-le-Bel profita de l'inexpérience ou de l'impéritie de Guy de Dampierre, comte de Flandre, les routes, sillonnées sans cesse par des armées amies ou ennemies, déversaient de temps en temps leur trop plein sur les hameaux écartés et que l'on visitait précisément parce qu'on les supposait moins épuisés.

Ce serait avoir trop bonne opinion des maraudeurs et des ribauds de ces temps-là, que de croire que, dans l'inexprimable confusion à laquelle était en proie la Flandre, les Hennuyers, les troupes flamandes, celles de France et celles d'Angleterre, n'aient pas poussé jusqu'à Forest une de ces pointes qui réduisent à rien un village pour quelques années. Le gouvernement de Louis de Nevers et de Louis de Mâle fut fertile en pareils incidents.

Le comté de Flandre changeait de maître, mais pas de système. Philippe nous appauvrit par ses prodigalités, Charles le Téméraire par ses folles entreprises (1466). Sa fille Marie n'assura pas notre bonheur par son union avec Maximilien d'Autriche.

Les Flamands, qui semblaient doués alors d'une constitution révolutionnaire, se soulevaient sans cesse contre leur nouveau souverain. Ce qu'il y avait de pis, c'est qu'ils ravageaient tout, dans ce qu'ils appelaient leurs courses.

Voici quelques détails. Le mardi 2 Décembre 1477, la garnison

(1) Legroux. *Gallo-Flandria.*

Digitized by Google

de Tournai ne se contenta pas de piller le village, mais emmena une vingtaine d'habitants prisonniers. Au mois d'avril de l'année suivante, quelques soldats payèrent cher leur folle équipée sur Forest. Les paysans se réunirent en nombre et les maraudeurs ne rapportèrent rien « sinon blechures[1] ». Ils revinrent au mois de juin, firent des prisonniers et enlevèrent « assez bestail. »

Les rancunes personnelles avaient beau jeu à cette époque de continuelles alertes. Ainsi dans la « nuytye (du 4 décembre) aulcuns de la compaignye de messire Meurisse du Mène cuidans estre adrecien à Robin de Forest qu'ils haoyent et auquel ils avaient premier parlé, mais il avait mué sa voix, se adréchèrent à ung jeune home nommé Simonet Camin estant couché et le occirent au lit. »

Ajoutons que le principal auteur du crime, un archer, qu'on appelait Jean Lambert, fut livré à la justice et condamné « à estre pendu estranglé tant que mort s'en ensievist pour avoir meurdrièrement occis Simonet. »

A la faveur des troubles, les Hennuyers se mirent de la partie. Le gouverneur de Lille, aidé des bourgeois et de troupes régulières, purgea de ces brigands le territoire de nos villages. Mais ces troupes recommencèrent pour leur compte les déprédations qu'elles devaient réprimer, tant et si bien, qu'en 1489, au 25 de juin, parut une ordonnance qui défendit sous peine de mort ces incursions déplorables.

C'est ici le cas de dire : où le diable va-t-il se nicher ? A ce qu'il paraît, l'esprit malin avait trouvé bon de hanter le bois et le marais de Forest. Les chroniques du pays relatent qu'il avait pour représentant une nommée Marie Margot. La malheureuse avait, dit-on, jeté un sort sur « un enfant, un cheval et un poulain ». De ce chef elle fut exécutée comme on exécutait alors les sorciers.

Le roi de France, Louis XV[2], se disposait à faire le siège de Tournai, dont la victoire de Fontenoy devait assurer le succès en 1744.

Le prince Charles de Lorraine repassait le Rhin et, par cette audacieuse manœuvre, forçait le monarque à diviser ses forces.

(1) Jean Nicolaï. *Journal des Guerres.* — (2) Poutrain. *Histoire de Tournai.*

Digitized by Google

Louis XV dut marcher à sa rencontre et laisser au maréchal de Saxe le reste des troupes avec mission de se fortifier dans des lignes depuis Ypres jusqu'à Courtrai. Mais cet affaiblissement enhardit les alliés qui, passant l'Escaut, vinrent camper au beau milieu de la châtellenie. Pour opérer ce mouvement, ils avaient choisi la nuit, si bien qu'à Forest, les habitants surpris chez eux, avec tout ce qu'ils possédaient, se réveillèrent au son des trompettes et au bruit retentissant des timbales. L'occupation dura deux mois et demi.

L'année suivante, le village fut derechef rempli de soldats anglais, hollandais et autres, sous le commandement supérieur du duc d'Aremberg. La victoire de Louis XV à Fontenoy débarrassa la contrée des ennemis, mais pas de la misère.

Au bord de leur marais, à l'abri de leur bois, les habitants de Forest n'avaient guère conscience du colossal changement qui se préparait en 1789. Calmes et laborieux, ils ignoraient pourquoi l'on avait donné à la brigade des douanes l'ordre de surveiller la frontière avec le plus grand soin.

Cependant, l'on sentit l'approche des troubles quand arriva dans la commune une foule de maraudeurs. On se disait qu'à Lille se dressaient des arbres de la liberté, que la guerre était déclarée. Dans le lointain, il se faisait comme un bruit sourd, précurseur des orages, semblable au vent qui secoue les feuilles des arbres. Bientôt on vit s'abattre sur le village et demander asile, des fuyards à l'air effaré, trempés de pluie, grelottant de frayeur. Mais qu'y-a-t-il donc? demandèrent les bons campagnards surpris. Et, d'une voix tremblante, les malheureux racontaient avec l'amplification de la peur, la sotte déroute de Baisieux [1].

Cette triste affaire nous amena l'occupation autrichienne. Le reste est connu ; la sublime résistance de Lille, la valeur antique de nos villageois qui, pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes, étalèrent dans vingt batailles immortelles :

Leurs habits bleus par la victoire usés.

(1) Voir Pas-de-Baisieux.

Digitized by Google

FOURNES.

Fournes, village du canton et à neuf kilomètres de La Bassée, et à seize kilomètres de Lille, possède un bureau de poste, une caisse d'épargne, un pensionnat de garçons, une salle d'asile, un pensionnat de demoiselles dirigé par les Filles de l'Éducation Chrétienne. L'agriculture y est en grand honneur, cependant l'industrie y compte une distillerie de betteraves, une fabrique de sucre et une brasserie. Il y a une église desservie par un curé, et une étude de notaire.

La population est de 1,674 habitants, dont 1,620 français et 54 étrangers ; tous catholiques.

Les hameaux sont : le Boilançon, le Bas-Flandre, le Rosembois, Coupigny, le Frénoy, Petit-Haubourdin.

Les armoiries : bandé de six pièces d'argent et de gueules.

Le mot Fournes vient du celtique *forn*, d'où le latin *furnes*, *four*.

HISTOIRE. — L'origine historique de Fournes date d'une donation pieuse et de la sainte croyance en la Mère du Sauveur, cette personnification immortelle de la bonté chrétienne.

Nous lisons en effet qu'en 1046, Gérard Ier, évêque de Cambrai et d'Arras, avait donné à l'abbaye Saint-André du Câteau l'église Notre-Dame de Fournes et ses dépendances, sans rachat ni aucun droit, autre, que celui de lui payer annuellement douze deniers par forme de reconnaissance [1].

(1) Miræus. *Notitia.*

Digitized by Google

L'évêque de Cambrai, Nicolas, dans le diocèse duquel Fournes n'était plus, confirma cette donation en 1153, comme l'empereur Conrad l'avait fait en 1033, c'est-à-dire, chose singulière, treize ans après l'acte de munificence de Gérard.

Il existe une charte latine de Robert de Wavrin, datée de Fournes, (*Fornis*, *Fornes*), l'an du Seigneur 1193 [1], par laquelle ce noble personnage donne manumission de toute servitude aux nommées Alburge et Julienne de Maresco et à leurs descendants. Cette pièce est en outre signée par Hellin de Fournes comme témoin, et, pour confirmation, l'on y voit apparaître aussi la signature de Pierre de Maisnil, P. de Maisnilio.

L'acte précité montre en outre que cette terre avait appartenu à la maison de Wavrin. En passant par les familles de Cuinghiem, de Genech, de Sainte-Aldegonde, etc., elle échut en partage à un cadet de Wavrin, entre les mains de qui elle se subdivisa et donna lieu aux seigneuries de Rosimbos et de Coupigny. Celle-ci avec son château fut érigée en comté en faveur de la maison d'Ongnies.

Parmi les chevaliers qui portaient nom de Rosembos et qui se distinguèrent par leurs hauts faits d'armes, il importe de citer Pierre de Rosembos. Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, l'avait fait son grand officier. Pierre fut tué à la funeste bataille d'Azincourt (1400), et enterré à Saint-Pierre de Lille où l'on lisait sa curieuse épitaphe [2].

En 1732, Fournes appartenait par partage et succession à M. Jacques-Alexandre-François Rouvroy, trésorier au bureau des finances de Flandre.

Mais notre commune se trouvait sur la route de Lille à La Bassée. C'est faire comprendre qu'elle eut à souffrir des guerres trop nombreuses qui firent le malheur de la contrée.

Ainsi, en 1486, le château fort de Rosembos soutint un siège contre le maréchal d'Esquerdes, qui soutenait les Flamands dans leur rébellion contre Maximilien, fils de l'empereur d'Allemagne.

A cette époque, des bandes armées sillonnaient la contrée, n'ayant pour mobile que le pillage. Les habitants de Fournes

(1) Van der Haer, Buzelin. — (2) Legroux. *Gallo-Flandria*.

Digitized by Google

furent ranconnés et soumis à tous les excès d'une soldatesque effrénée.

La contrée retrouva du calme pendant un laps de temps. Moins heureuse que ses voisines, notre localité se ressentit des troubles religieux. L'on connaît trop le nom de Bocqueteaux et de Hurlus qui fut l'épouvantail de la Flandre au XVI^e^ siècle.

En 1566, les Calvinistes de France, qui s'étaient eux-mêmes surnommés les Gueux, se jetèrent sur l'église Notre-Dame de Fournes. Elle était désignée à leurs ravages par ses richesses et la dévotion des peuples. Reliques et ex-voto, tout fut dispersé et mis en pièces. La statue miraculeuse fut enlevée de sa niche. Heureusement les habitants parvinrent à la soustraire à la destruction [1].

Ce fut surtout en 1642 que l'on y éprouva les épouvantes et les tristesses qu'entraîne la guerre quand elle prend un pays pour théâtre. D'un côté, un nouvel incendie détruisit l'image de Notre-Dame. De l'autre, Francisco de Mello, général espagnol, vint se poster aux environs de Fournes, et le comte de Broglie faisait mettre le feu au village en 1650.

Laissons passer les tristes jours du règne de Louis XV, le vainqueur de Fontenoy. Nos annales, hélas! sont remplies du récit des calamités et des misères qui assaillirent la Flandre.

La révolution fit disparaître le couvent des Récollets, qui tenait lieu d'hospice et qui s'élevait sur les ruines du château-fort dont nous avons parlé. Cette révolution engloutit bien autre chose dans son cours. Elle ne respecta pas plus les œuvres religieuses que les institutions des vieux temps. L'église fut alors dépouillée de ses ornements, de ses vases sacrés, de la chaire et de ses confessionnaux. Néanmoins, les profanateurs respectèrent la modeste statue de Notre-Dame.

Notre-Dame de Fournes.— L'on sait déjà que le culte de Notre-Dame de Fournes date de 1046 et que, vers la fin du quatorzième siècle, la mère du Sauveur s'y était signalée par des grâces envers ses fidèles. Echappée, en 1566, aux vandales de la réforme, elle fut replacée sur son autel. L'incendie qui

(1) *Notre-Dame-de-France.*

Digitized by Google

menaça l'église, en 1582, fit prendre aux pieux serviteurs de Marie des précautions pour préserver son image vénérée. On voulut l'enlever du milieu des flammes ; mais quelqu'effort que l'on fît, on ne put jamais venir à bout de la déplacer, et elle sut résister au fléau destructeur. Parmi les faveurs obtenues par Notre-Dame de Fournes, on raconte la guérison de plusieurs paralytiques et la résurrection d'un grand nombre d'enfants morts sans baptême, lesquels, rendus à la vie par son intercession, reçurent sur son autel le sacrement de la régénération. Vers le milieu du XVII^{e} siècle on conservait encore et on allumait de temps en temps un cierge de la pesanteur d'un enfant nouveau-né, offert en reconnaissance de sa résurrection. Chaque année, une famille de Lille apportait deux couronnes de fleurs en souvenir d'un pareil bienfait, reçu deux cents ans auparavant.

La statue qu'on y vénère aujourd'hui a remplacé l'antique statue brûlée dans l'incendie de 1642.

Notre-Dame de Fournes distribue toujours ses bienfaits avec la même générosité à ceux qui l'invoquent avec confiance.

ARCHÉOLOGIE.— De l'inscription trouvée sur une pierre à Fournes, au lieu appelé l'Hôpital, et incrustée dans un mur qui fait face au chemin, il résulte qu'en 1680, Antoine Lecocq, bailli de Fournes, et Jeanne Dubois, sa femme, ont fondé à perpétuité un hôpital de charité pour six pauvres femmes veuves, âgées de 60 ans au moins.

A l'extrémité du village se voyait le château-fort de Rosembois.

Le château de Coupigny a été rebâti avec élégance.

Dans l'église on voyait autrefois la tombe de Jean de Beaufremetz, mort en 1337, et de Marie de Capinghem, sa femme, décédée en 1340, et les épitaphes de deux seigneurs de la maison d'Hocron, cadet de celle de Wavrin.

La Vierge de Coupigny. — Le 23 Octobre 1834, on trouva, dans les fossés larges et profonds de l'île de Coupigny, une pierre sculptée où l'on voit, dans une niche ogivale, une madone percée de sept glaives et représentant certainement Notre-Dame des Sept-Douleurs. Plus bas est un écusson armorié d'un chevron, accompagné de trois besants, puis, plus bas encore,

Digitized by Google

une inscription de trois lignes. Cette pierre fut examinée et l'on présuma qu'elle devait concerner la maison de Coupigny.

Il est à croire que cette pierre a été faite par les soins de Pierre de Ranchicourt, seigneur de Fournes, en 1522, et qu'à une tourmente révolutionnaire, soit en 1793, soit antérieurement, ce pieux monument a été jeté dans les eaux de l'île de Coupigny d'où on l'a retiré en 1834.

Voici maintenant la légende de la pierre :

On suppose qu'Adolphe de Coupigny-Mallet, d'une illustre naissance, aimant éperdument Ghislaine de Noyelles, serait tombé dangereusement malade de ne pas être payé de retour, et que Marguerite de Bourgogne, mère d'Adolphe, aurait été, en pays lointain, implorer Notre-Dame des Sept-Douleurs, pour le rétablissement de son fils bien-aimé : qu'au retour au manoir de Coupigny-les-Fournes, l'enfant chéri aurait été guéri et de plus marié à Ghislaine, et qu'enfin, pour remercier la Vierge aux sept glaives, Adolphe de Coupigny aurait fait élever la pierre en question.

Cette anecdote n'est exacte que par la partie généalogique, mais elle a le cachet du temps, où la foi et les affaires de cœur s'accommodaient parfaitement.

NOTABILITÉS.— Outre les seigneurs de Coupigny, dont une branche s'éteignit au XVI^e^ siècle, Fournes a fourni les seigneurs de Rosembois.

Pierre de Rosembois était également seigneur de Pérenchies; il était grand écuyer de Jean, duc de Bourgogne ; il périt à la funeste bataille d'Azincourt.

Un autre de Rosembois, Jean, sire de Fromelles, se distingua également par ses vertus civiles et militaires. Il était avec Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, à la bataille de (Vimiacum). Quelques années après, le même duc le nomma gouverneur et commandant militaire de la Gallo-Flandre et des places fortes y situées. Il mourut dans ces fonctions en 1479.

Antoine Rosembois eut les mêmes emplois et décéda en 1503.

Digitized by Google

FRELINGHIEN.

Frelinghien, village agricole du canton et à cinq kilomètres d'Armentières, et à treize kilomètres de Lille, dépend de la poste d'Armentières. Il existe une école de garçons dirigée par les Frères Maristes, et une école de filles dirigée par les Sœurs de l'Enfant-Jésus ; l'industrie y est représentée par des briqueteries, une distillerie, une fabrique d'huile, le commerce de lins, une blanchisserie et crémage de fils, un tissage mécanique et une brasserie. Il y a une église desservie par un curé, une étude de notaire, deux sociétés de secours mutuels.

La population est de 2,236 habitants, dont 1,644 français et 592 étrangers ; tous catholiques.

Les hameaux sont : le Bucque, le Pont-Rouge, le Funquereau, la Croix-au-Bois.

Les armoiries : d'azur à la bande d'argent chargée du mot Frelinghien en lettres romaines accompagné d'un écu d'or au lion de sable.

HISTOIRE. — La Lys traverse fièrement une quantité de communes intéressantes : il me semble qu'à Frelinghien, un des grands apôtres de notre pays, Saint-Chrysole, a dû y répandre la semence de sa parole évangélique près de ses eaux limpides et fécondes ; ce qui ferait remonter la commune à la date très-respectable de 350.

Malgré l'âge dont je veux la doter, l'histoire reste muette jusqu'en 1066.

Baudouin de Lille y possédait des terres à cette époque, car

Digitized by Google

Philippe, roi de France, confirma en 1066 les donations faites par le comte de Flandre et sa femme Adèle au monastère de Messine [1]. Voici, d'après le texte, ce qui avait été cédé à Frelinghien. « *Hæc sunt autem, quæ possederit abbatissa: apud* » *Frelinghem dimidiam vacceriam.* »

Mirœus met en note : *Vacceria, id est pascuum seu pratum ad vaccas alendas.*

L'abbesse possédera, entre autres biens, une demi-prairie à Frelinghien. (Cette demi-prairie était la nourriture de 16 vaches, dont le lait devait fournir les fromages pour les chanoines) [1].

Alexandre III confirmait, en 1173, au monastère de Château l'Abbaye, la dîme de ce village, et la comtesse Marguerite, dans son testament, daté de 1273, comprenait dans ses libéralités la charité du Saint-Esprit de Frelinghien.

La position même de la commune lui a valu un autre contrat historique.

Elle était autrefois partagée en deux : rive droite et rive gauche ; un bac transbordait les voyageurs d'un côté à l'autre moyennant redevance.

Ce péage devait être d'un produit assez important ; car nous voyons que Jeanne de Constantinople, en 1230, confirma la vente d'une rente en échange des droits de péage du bac à Siger le prévost, et qu'en 1279 le bac et la terre de Frelinghien appartenaient au comte de Guy, qui en accorda la jouissance par grande faveur au prévost de Soignies, et qu'il fut l'objet de deux autres transactions. Il fut vendu par lettres du roi d'Espagne, en 1628, à Pierre de Croix, seigneur du Bus, à condition d'entretenir la chaussée, et, en 1748, le marquis de Croix d'Heuchin obtient l'autorisation de continuer à tenir le bac sur la Lys et de percevoir les droits fixés au tarif annexé.

Ce droit de péage existait donc depuis un temps immémorial, ce qui serait bien une confirmation de l'opinion que nous avons émise en commençant.

Les agglomérations d'hommes ne se font pas à la hâte et les besoins de relations, et par conséquent de communications, indiquent toujours des réunions d'habitants.

(1) Mirœus. *Codex donat. piarum.*

Digitized by Google

En 1449, le village était possédé par un illustre seigneur, Jean de Halluin, qui était en même temps le maître de Sainghin et de Lompret.

Rien ne nous révèle la part qu'a prise Frelinghien au mouvement religieux provoqué par Luther et Calvin. Tant mieux si les Gueux lui ont épargné leurs tristes visites, et s'ils n'ont pas souillé cette terre consacrée par les sueurs apostoliques de Saint-Chrysole. Le reste de la châtellenie de Lille a assez souffert de leurs gothiques fureurs et ce serait une heureuse exception.

Cependant, si le village fut épargné, l'hérésie y avait porté ses fruits; en effet, nous lisons que, le 7 Décembre 1591, fut banni à perpétuité Jacques Prevost pour s'être conduit d'une manière scandaleuse envers la religion.

Dans la guerre contre les mécontents, en 1578, notre village eut beaucoup à souffrir. Emmanuel de Lallaing, seigneur de Montigny, ayant assemblé ses troupes entre Loos et Haubourdin, fit battre aux champs, et « encheminer ses compaignies au nombre de dix-neuf jusques à Frelinghien ». « Là s'y estant rafreschy quelque quart d'heure, il partit vers Halluin.[1]. »

Montigny peut avoir donné à ses soldats, dit un auteur, l'ordre de ne faire « tort aucun aux paysans » mais on sait comment cet ordre était observé. Ajoutons que le plus terrible chef des mécontents était de Lanoue, dit Bras-de-Fer, dont les exploits sont restés fameux dans notre village.

L'on ne sait que trop combien la guerre fait de mal; combien elle dérange les calculs du travail, et comment elle anéantit en une heure le produit d'une année de lourds labeurs. Nous avons lu des détails navrants relatifs à l'année 1648, sur les ravages qu'exercèrent à Frelinghien les armées étrangères que la rivalité de la France et de l'Espagne avait amenées dans nos contrées.

L'armée d'Espagne s'étant campée et retranchée à Warneton, les Lorrains vinrent en détachement chez nous, et brûlèrent la grande ferme de Frelinghien qui appartenait aux Chartreux de la Boutillerie. Ils fauchèrent les herbes, les blés, les avoines et ruinèrent entièrement le village.

Louis XIV était mort en laissant au plus léger de ses enfants

(1) Mém. sur de Montigny.

Digitized by Google

le plus sérieux des héritages. Louis XV avait eu un reflet de gloire à Fontenoy et l'avait bien vite effacé dans les voluptés de son palais. Le vertueux Louis XVI, noble et intéressante victime expiatoire, fut le bouc émissaire de la révolution. L'Europe se leva pour écraser la nation subversive. Elle avait trop présumé de ses forces et trouva partout une héroïque résistance. Les souvenirs du Pont-Rouge doivent vivre encore à Frelinghien ; et c'est une trop belle page d'histoire locale, pour que le lecteur ne s'y étende pas avec complaisance.

Tandis que le peuple de Paris, en septembre 1792, envahissait les prisons, que le roi de Prusse s'emparait de Verdun et occupait toute la Champagne, que Dumouriez se portait au-devant des Prussiens, nos frontières étaient dégarnies de troupes régulières et abandonnées à la surveillance inexpérimentée des gardes nationaux.

L'Autrichien était à nos portes et tenait garnison à Warneton. Autrefois, l'illustre Vauban avait fait établir au Pont-Rouge une redoute considérable. Elle servit aux gardes nationaux de Frelinghien de camp retranché. Le 4 septembre, aidés de ceux des communes voisines, ces braves gardes forcèrent les Autrichiens à repasser la Lys, et accompagnèrent, en protecteurs et malgré tous les périls, un convoi de vivres composé de 24 bateaux. C'étaient des munitions pour l'armée française. Cet acte d'énergie était le prélude d'un autre exploit.

Comines et Quesnoy s'étaient rendus, comprenant que toute résistance était ridicule et téméraire. Pas de murailles pour couvrir les défenseurs, pas de troupes pour les protéger. 200 Autrichiens soutenus par des hussards sortent de Warneton, le 18 septembre, et s'emparent de la redoute du Pont-Rouge. Après y avoir fait douze prisonniers et tué un jeune tambour qui battait la générale, ils se disposaient à entrer à Frelinghien [1]. Au préalable des patrouilles avaient été organisées, de sorte que l'arrivée des ennemis fut signalée. Dès lors le tocsin sonna dans le village ; les gardes nationaux coururent aux armes ; les villageois se joignirent à eux et, en quelques heures, les Autrichiens refoulés et déconfits durent se retirer au-delà des écluses

(1) Roussel. *Histoire de Tournai.*

Digitized by Google

de Deulémont, laissant vingt-huit prisonniers, qui furent échangés contre nos patriotes.

Peu de jours après, le lieutenant de Verd-Laudon, de Grïn, commandant la garnison de Warneton, adressa à Frelinghien une sommation de se rendre à discrétion. On ne répondit pas à cette arrogance, et les gardes nationaux continuèrent à harceler les alliés qui se trouvaient sur les frontières de la France.

Ce n'est pas sans un sentiment d'orgueil que nous terminons cette notice. Ces faits prouvent que, malgré les égarements des passions politiques, il y a dans ce pays tant de nobles aspirations, que jamais le malheur ne prévaudra contre lui. Qui voudrait démentir cette sainte et patriotique espérance ?

ARCHÉOLOGIE.— Non loin de Frelinghien se voyait autrefois le château dit de la Prévôté, construit en 1720 sur les ruines de celui qui avait été brûlé en 1698. Le nouveau ne devait pas vivre longtemps ; il fut détruit en 1793.

Digitized by Google

FRETIN.

Fretin, village essentiellement agricole et marécageux, station du chemin de fer de Lille à Valenciennes, sur le ruisseau la Marcq, du canton et à cinq kilomètres de Pont-à-Marcq, à onze kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de Pont-à-Marcq. Il y a une école de garçons dirigée par un instituteur laïque, et une école de filles sous la direction des Dames de la Sainte-Union, une capitainerie de douanes, une église desservie par un curé.

La population est de 2,109 habitants, dont 2,079 français et 30 étrangers ; tous catholiques.

Les hameaux sont : Gamand, le Joncquois, Huvet.

Les armoiries : bandé d'argent et d'azur, de six pièces.

Le nom de ce village a pour étymologie le mot *frestis* qui, dans les anciens dialectes français, désignait une *terre inculte* ou en *friche*.

HISTOIRE. — Fretin est d'un bel aspect, dit un historien [1], tant à cause du château bien bâti, entouré de grands fossés d'eau, qu'à cause des marais et d'une belle plaine qui abonde en gibier.

Vers la fin du XII[e] siècle, le seigneur de Fretin avait soutenu ses droits contre l'abbaye de Loos.

Un peu plus tard (1212), ce même Urson fut aux prises avec

(1) Legroux. *Gallo-Flandria.*

Digitized by Google

le chapitre de l'église Saint-Pierre de Lille, à cause de visites intempestives de quelques hôtes de Saint-Pierre.

Deux ans après, quand Philippe-Auguste déjoua la formidable coalition du comte Ferrand, à Bouvines, nous retrouvons le brave Urson sur ce théâtre plus digne de son courage. Il partagea la mauvaise fortune de son maître, le comte de Flandre, et fut fait prisonnier.

Cette bataille fameuse eut pour le village d'autres conséquences que celles de consacrer son antiquité historique.

Après que le vainqueur eût fait de Lille une nouvelle Troie, les malheureux survivants se répandirent de tous côtés, et trouvèrent à Fretin une hospitalité qui ne se refuse jamais à de pareilles infortunes. Les soldats français ne ménagèrent pas la localité dont le seigneur avait combattu contre eux.

Cependant, en 1258, les gens de Fretin songèrent à profiter de la nature de leur territoire. A cet effet, ils obtinrent de Marguerite, comtesse de Flandre, le droit de faire paître leurs bestiaux dans les marais du voisinage. Le privilège leur fut octroyé, à charge de quarante sols, monnaie de Flandre, de redevance annuelle.

Fretin eut beaucoup à souffrir pendant les querelles armées des rois de France contre les Flamands.

En 1480, les Français dévastaient les environs de Lille, pendant les démêlés de Louis XI avec Maximilien, époux de Marie de Bourgogne, comtesse de Flandre. Les paysans se liguèrent pour se protéger eux-mêmes, et bien des fois mal en prit aux pillards de les rencontrer. Voici ce qui est particulier à Fretin dans cette occurrence.

120 cavaliers français étaient parvenus dans leurs courses à enlever un grand butin. Ils retournaient chargés dans leur quartier, sans crainte d'encombre. Mais ils furent attaqués sur le terroir de Fretin par un gros de paysans, qui en tuèrent un nombre considérable, et prirent les autres qu'ils conduisirent enchaînés à Lille [1].

Nous lisons dans un journal du temps [2] que des soldats de la garnison de Tournai, passant « emprès le castiel de Fretin, aucuns

(1) Buzelin. *Annales Gallo-Flandriæ*. — (2) Jean Nicolaï. *Calendrier des Guerres*.

Digitized by Google

paysans et autres retraix illecq en bleschièrent et saillirent de hors sups eulx. » Deux mois plus tard, une centaine d'hommes, cachés dans une maison de Fretin, attaquèrent les Français qui revenaient à Tournai; ceux-ci firent bonne contenance d'abord, mais durent lâcher pied à cause de l'arrivée d'un renfort pour leurs adversaires.

L'année suivante, l'on amena prisonnier au château de Fretin Guillaume de Touart, que le roi de France avait mandé à Béthune et qu'un Lillois nommé Canyvet arrêta à son retour.

Les paisibles cultivateurs étaient sans cesse dérangés par les fourrageurs de l'armée, qui s'emparaient des ressources si péniblement amassées.

Mais surtout au mois de septembre 1708, l'on y sentit le poids de la guerre. Alors les alliés, faisant un retour offensif vers la France accablée, venaient reprendre Lille. Le duc de Malborough, ce général anglais qui nous infligea tant de désastres, prit ses quartiers à Fretin; l'on ne fut débarrassé des ennemis que par la reddition de Lille.

Mais jusqu'en 1713, toutes les calamités imaginables assaillirent les gens de la châtellenie. L'hiver d'abord, avec des rigueurs inconnues jusque-là; après, la disette escortée de la faim, des maladies et la mort; les soldats ensuite, aussi exigeants amis qu'ennemis : voilà pourtant le tableau non assombri de cinq années. Quelle situation, quelles souffrances, que de larmes impuissantes !

Après les vexations advint le calme et le repos.

En 1789, on célébrait avec pompe, à Saint-Etienne, une grande messe en actions de grâces pour la réunion des trois ordres aux Etats-Généraux. Un triste spectacle attirait alors sur la place de Lille la foule toujours avide d'émotions, quelles qu'elles soient.

Un malheureux était placé devant une potence, la corde au cou, attendant avec angoisse l'instant fatal où il serait lancé dans l'éternité. C'était Louis Monnet, du village de Fretin; il était convaincu d'avoir été le chef des mécontents dits Mazarins, et d'avoir excité les habitants de sa commune à couper du blé vert dans les marais en supposant un ordre qui n'existait pas.

Le 13 août suivant, Reine-Scolastique Herbaux fut fouettée

Digitized by Google

et marquée sur la place de Lille, comme complice de l'émeute qui avait éclaté le 21 juillet à Fretin [1].

Ces rigueurs étaient nécessaires à cette époque d'exaltation où l'air était pour ainsi dire provocateur. La révolution française se préparait, et notre village s'aperçut bientôt que tous les peuples se coalisaient contre nous, quand le torrent innovateur fut devenu trop impétueux.

Pendant les premières années de cette vie nouvelle, Fretin servit de passage ou d'occupation aux puissances alliées. Outre les énormes sacrifices imposés par la présence d'armées nombreuses, il faut compter au nombre des grandes angoisses cette incertitude du lendemain. Certes nos braves cultivateurs saluèrent avec enthousiasme les victoires prodigieuses de nos soldats, qui apportèrent la rédemption et l'affranchissement de la patrie.

ARCHÉOLOGIE. — Au XVII[e] siècle, on voyait dans le chœur de l'église, du côté de l'évangile, un tombeau relevé, de pierre bleue, sur lequel un homme était couché entre ses deux femmes. Ce tombeau portait l'inscription suivante :

> Icy gist noble home Jehan de Saint-Pierre-Maisnil, chlr, en son vivant seigneur de Fretin et de Marées-en-Vimeu, conseiller et chambellan du duc Philippe-le-Bon de Bourgogne, qui trépassa le XIII[e] d'avril M IIII CLXX.

Les noms de ses deux femmes sont effacés.

Dans la chapelle de Notre-Dame, il y a une grande pierre bleue, au milieu, contre la balustrade, autour de laquelle on lisait l'inscription suivante :

> Chi gist demoiselle Marie de Heuchin, fème de François d'Oignies, sgr de Beurepaire et de Pérenchies, trépassée le 5 d'octobre 1527. Priez Dieu pour son âme.

On voit encore le tombeau de Jehan Huguette, mort en 1459.

Il y avait à Fretin la seigneurie et terre de Bersin; elle fut donnée par Nicaise de la Flamengrie, à la chapelle de *Notre-Dame-de-la-Treille,* à Lille, en 1344. De cette donation la chapelle avait pris le nom de chapelle de Bersin.

(1) Désordres à Lille.

Digitized by Google

FROMELLES.

Fromelles, village agricole du canton et à dix kilomètres de La Bassée, à vingt-trois kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de Fournes. Il y a école de garçons et école de filles dirigées par un instituteur et une institutrice laïques, une église desservie par un curé.

La population est de 1,287 habitants, dont 1,280 français et 7 étrangers ; tous catholiques.

Les hameaux sont : le Vaux, les Clochets.

Les armoiries : d'argent à la croix de gueules.

Fromelles signifie terre partie en *friche* partie en *culture*.

HISTOIRE. — Aux environs de La Bassée, non loin d'une voie romaine, sur les confins du pays de Lalleu, s'élève un village qui jadis dépendait du diocèse d'Arras, c'est Fromelles.

Quant au pays de Lalleu, il forme un vestige trop curieux de ce qu'était l'ancienne administration du pays, pour que nous ne mettions pas au service du lecteur quelques détails le concernant.

Pays de Lalleu. Le pays de Lalleu comprenait trois villages, savoir : La Ventie, Fleurbaix, Sailly et partie d'un quatrième qui est La Gorgue. Le mot *alleu* vient de *al* tout et de *loud* héritage, héritage qui appartient à plusieurs.

Digitized by Google

Après la conquête, les Francs se partageaient les terres des vaincus, et le sort décidait des portions appelées *alleux*. Ces domaines formaient des propriétés indépendantes; dès l'origine elles paraissaient avoir été exemptées d'impôts, mais non de certaines charges.

Le conseil d'Artois y exerçait la justice, et pour les finances il dépendait de la châtellenie de Lille. La Gorgue était la capitale

Les habitants de l'alleu avaient Sa Majesté pour avoué protecteur et défenseur, par subrogation des seigneurs de Béthune et des comtes de Flandre; ils ont toujours été maintenus dans leurs droits, privilèges, libertés et franchises par les rois, empereurs ou autres princes qui ont été en la place de leurs avoués [1].

Les États de Lille, ayant fait des dépenses considérables pour la construction d'une citadelle, demandèrent pour indemnité la réunion de ce pays à la Flandre Française, en ce qui concernait les centimes et autres impositions. Elle leur fut accordée: mais un peu plus tard les habitants furent consultés et un arrêt les détacha de la châtellenie de Lille et les annexa à l'Artois.

Ce pays jusqu'en 1346 n'avait point été exposé aux malheurs de la guerre, mais, à cette époque, il fut complètement pillé et brûlé par les Français et les Flamands.

Le pays de l'alleu, sorte d'enclave entre les deux Flandres et l'Artois, était un lieu de refuge et de rendez-vous pour les malfaiteurs, un champ de bataille pour les guerres de famille et les vengeances privées. Occupée par tout ce qu'il y avait d'impur dans les seigneuries circonvoisines, la terre franche d'alleu fut perpétuellement ensanglantée.

Fromelles avait en outre un autre voisinage que nous ne pouvons passer sous silence. C'est le hameau de la Boutillerie dont l'église était riche en marbres et possédait même un tableau de l'illustre peintre Rubens. Ce tableau, dont on a admiré longtemps le coloris, représentait le martyr de Saint-Quirin.

Mais ce qui a surtout préservé de l'oubli le nom de la Boutillerie, c'est un établissement religieux, une chartreuse du titre de Notre-Dame des Douleurs, fondée par Jean Levasseur, mayeur de la ville de Lille.

(1) Charte de MCCCIIIIXX et treize, Charles VI.

Digitized by Google

La date de la fondation de la Boutillerie remonte au 12 avril 1618. Avant la création de cette Chartreuse, c'est-à-dire couvent de Chartreux, il y avait au hameau une chapelle bâtie sur un champ tout joignant le Rieu, le courant passant entre deux, et faisant le coin du grand chemin qui mène dudit Rieu à Fleurbaix, que l'on nomme encore aujourd'hui le champ de la Chapelle. Elle était dédiée à Sainte-Marguerite.

Après avoir parlé des annexes et du voisinage, il est juste que nous accordions une place au village lui-même.

Fromelles apparaît dans l'histoire un peu après la fondation de l'Abbiette de Lille par Marguerite, comtesse de Flandre (1279).

En effet, deux ans après 1281, par lettres du 15 d'avril, Guy de Dampierre permet aux sœurs de l'abbaye d'acheter, de Nicolas Laous de Sainghin, un fief à Fromelles, dans le val de Piètre.

Michel d'Aussy, seigneur du Maisnil, le chevalier troubadour, par testament, en 1288, l'année de sa mort, donna diverses sommes à Saint-Vaast de Fromelles pour la fondation d'un obit annuel.

Nous savons que les manants de Fromelles furent réquisitionnés pour faire des charrois sous le comte de Flandre, Jean-sans-Peur, de la maison de Bourgogne. Le Magistrat de cette ville avait également obligé les habitants des communes voisines à prêter leur concours pour des ouvrages importants qui devaient les sauvegarder contre toute attaque.

Le sire de Wavrin, instruit de ces exigences par les plaintes de ses vassaux, intenta un procès au Magistrat de Lille, et les habitants de Fromelles furent indemnisés de leur temps et de leur travail.

Il est doux à l'écrivain de constater que, pendant un siècle et demi, la portion de la châtellenie dont notre village fait partie jouit d'une tranquillité inaltérable. Même les guerres de religion, qui ensanglantèrent tant de communes, dans le cours du XVI^e^ siècle, furent ici sans action nuisible.

Mais, en 1635, la France déclara la guerre à l'Espagne. L'année suivante, les Français s'approchèrent, et à cette nouvelle nos villageois furent consternés. Tout se réfugia vers La Bassée, campagnards et bestiaux. Ce n'était que le commencement d'un long drame.

Digitized by Google

L'an 1647, le maréchal de Gassion vint investir La Bassée. Mais le siège avait complètement ruiné les villages. L'on dut se souvenir à Fromelles qu'on ne voyait partout que dévastation. C'était le pillage organisé ; ainsi on indiquait un, village la troupe sortait de La Bassée avec des chariots et allait butiner dans la localité désignée par le gouverneur.

Aubers et les quatre villages voisins furent livrés aux flammes en 1650 par ordre du comte de Broglio, qui commandait La Bassée pour la France.

Il n'y a pas de couleurs assez sombres pour dépeindre l'état du pays pendant près d'un siècle. Notre malheureuse commune était envahie tour à tour par les partis belligérants. Heureusement la paix se fit après que Villars eut rappelé la fortune au champ de bataille de Denain.

Fontenoy ne nous apporta que quelques inquiétudes suivies des joies de la victoire, et le pays aurait repris le cours de destinées florissantes sous un règne plus moralisateur que celui de Louis XV.

L'anxiété, d'ailleurs, et le désir de grands changements étaient dans les esprits de tous et dans les aspirations de plusieurs. L'on sentait que le volcan n'était pas loin du jour de son éruption.

Un cataclysme fait toujours des victimes. La plus pure et la plus auguste fut ce Louis XVI, qui finit sur l'échafaud une existence commencée sur les marches du plus beau trône de l'univers. Sa mort fut le signal d'une réaction terrible contre la France, et la guerre se dressa de nouveau, comme une faucheuse impitoyable, pour détruire au lieu de défendre. Enfin, l'Europe renonça à nous imposer ses volontés, parce que la victoire avait parlé plus haut que ses rancunes.

NOTABILITÉS. — La Chartreuse de Boutillerie. Jean Le Vasseur est né à Lille, à la fin de 1570, de Jean et de Marie de Fourmestraux née du Bosquiel. Le nom de Le Vasseur est éteint, mais la famille de Fourmestraux s'est perpétuée par les femmes dans les maisons Le Mesre de Pas, de Diesbach, Van der Cruysse, de Waziers, de Melun, Crapez d'Hangouart, Joly de Sailly etc.

Digitized by Google

Il avait épousé, en 1594, Antoinette Déliot qui mourut sans enfants en 1612.

Doué d'un esprit vif et d'un jugement droit, il fit des études solides à l'université de Douai, où il conquit avec éclat le grade de licencié en droit civil et en droit canon. Il fut placé dix fois à la tête du Magistrat de Lille. Un notable et subit accroissement de richesses lui vint par la mort d'une de ses sœurs qui, ayant épousé M. de Thieffries, ne laissa qu'un fils qui la suivit de près dans la tombe.

Il employa sa fortune à fonder la Chartreuse de la Boutillerie, Mais après un siècle et demi, sous les coups de la révolution, la Chartreuse tomba. Le Vasseur, qui était mort en 1644, y avait été inhumé. Les profanateurs voulurent dérober le plomb du tombeau du mayeur. Après un siècle et demi de sépulture, les chairs furent trouvées intactes, et, une veine ayant été alors ouverte, le sang coula aussi liquide que vermeil. Ce fait attira la foule, et l'autorité de ce temps fit enlever de la Chartreuse et cacher dans l'enceinte de Lille le corps du fondateur. On croit qu'il fut enterré secrètement dans le cimetière de Sainte-Catherine. La magnifique pierre sépulcrale de M. Le Vasseur n'a pas été brisée. Enlevée de la Chartreuse, elle fut portée sur la place d'Armentières pour y être vendue à l'encan. Là, elle fut acquise par M. Pierre Vasseur de Verlinghem. Elle demeura en cette paroisse jusqu'en 1814, où la sœur de M. Pierre Vasseur, dame Mahieu, en fit don à la ville de Lille. Cette pierre monumentale est aujourd'hui placée debout, au chevet de la crypte, à Notre-Dame de la Treille, derrière le principal autel.

Digitized by Google

GENECH.

Genech, village essentiellement agricole du canton et à cinq kilomètres de Cysoing, et à vingt kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de Templeuve. Il y a une école de garçons et une école de filles dirigées par un instituteur et une institutrice laïques, une capitainerie de douanes, une église, un curé.

La population est de 1,133 habitants, dont 1,088 français et 45 étrangers ; tous catholiques.

Les hameaux sont : le Noir-Riez, le Riez-des-Joncquoy, la Croix, Fournes, le Pleumont, la Bertellerie.

Les armoiries : d'hermine à la croix de gueules chargée de cinq roses d'or.

Le nom de Genech vient d'un mot grec γυνή qui signifie femme, en latin *Gynecii*, en français *Gynecée*, d'où *Genech*.

HISTOIRE.— Les Romains furent nos maîtres en tout. Chacun avouera sans difficulté que Cicéron est le modèle des orateurs, Virgile, le prince des poètes, Térence, le père de la vraie comédie, César, l'écrivain conquérant par excellence. Ils nous ont aussi donné des leçons admirables sur l'art difficile d'écrire l'histoire et d'étudier les mœurs des peuples, Tacite est là pour le prouver.

Comme ils étaient habiles, ces conquérants, à coloniser un pays subjugué ! Aussitôt qu'ils avaient planté leurs aigles victorieuses dans un pays éloigné, ils y traçaient des voies de

Digitized by Google

communication, dont la durée semble aussi impérissable que leur gloire. De plus, ils assuraient le bien-être des légions; ils s'assimilaient les populations vaincues.

Une de leurs conceptions les plus propres à atteindre ce double but, surtout quand l'empire fut organisé, consistait à établir de vastes ateliers où se confectionnait tout ce qui pouvait être utile au campement ou à l'établissement des légionnaires. Les hommes s'occupaient surtout du métier des armes; aux femmes revenait la grande part des travaux domestiques.

Honorius étant mort en 423, Placidia, sa sœur, fit dresser un recueil qui a passé jusqu'à nous, sous le nom de *Notitia imperii (description de l'empire)*. On y voit Tournai rapporté entre les principales villes où étaient établis les ateliers et les magasins des différentes manufactures. Ici, c'était une de celles où s'exerçait la fabrique de laine et de lin [1].

Un officier romain présidait à une assemblée de femmes employées à faire des habits pour les troupes [2].

Parmi les documents précieux que nous fournit la notice, l'un nous apprend que :

«.Six grands magasins, à Lyon, Arles, Reims, Trèves, Metz et Tournai, étaient administrés par six procureurs que cette notice nomme : *Procuratores Gyneciorum* [3].

A l'époque de la domination romaine, Genech, aujourd'hui si riche en gras pâturages et en fertiles campagnes, était entouré de bois et de marais. Grâce à ces défenses naturelles, il fut choisi par les conquérants pour l'établissement d'un *Genechs*. Le reste n'a pas besoin de commentaires, et l'origine du village, comme son nom, dérive tout naturellement de cette institution romaine.

Pour mettre notre assertion hors de contestation, nous nous appuyons sur l'autorité de Dom Bouquet qui cite textuellement : *Procurator Gynecii Tornacensis Belgicæ secundæ*. Monsieur de Caumont fait la même citation. De Bast est d'accord avec nous. Tournai pouvait parfaitement envoyer du travail aux femmes des pagi voisins, et nous savons que Genech n'en est pas éloigné.

(1) Poutrain. *Histoire de Tournai.* — (2) De Bast. *Antiquites trouvées en France.* — (3) De Caumont. *Antiquités monumentales.*

Digitized by Google

Charlemagne eut plus tard de pareils établissements ; nous lisons dans son capitulaire *de villis*, article 43, qu'il ordonne que l'on fasse travailler en temps dans ses *Genechs*. Les femmes y fabriquaient des étoffes de lin et laine, et les règlements relatifs à ces tissus indiquaient combien leur tâche était compliquée. Elles employaient le vermillon, la garance et la guède pour la teinture, les peignes et les chardons pour le cardage, le savon et la graisse, (cette dernière substance tenant lieu d'huile) pour les préparations qu'exige la draperie. Le seul atelier qui nous ait laissé quelques documents se trouvait à Genech.

Notre village est donc un des plus anciens, sinon le plus âgé de tous ceux de l'arrondissement de Lille. Combien il avait déjà vu d'événements quand le site occupé par d'autres localités n'était encore que marais bourbeux ou bois indéfrichables.

Remontons à cette époque de bouleversement, où les peuples du Nord vinrent se jeter sur l'empire, abâtardi par les richesses, et affaibli par l'immense extension de ses frontières.

Ces nations septentrionales, habituées à la libre vie des guerriers et des bois, ne supportèrent qu'en le rongeant le frein que la domination romaine imposait à leur pétulance. Vers le milieu du V^e^ siècle, ils se soulevèrent en masse.

Mettant à profit cet état de choses, des nuées de barbares s'abattirent sur la riche proie, s'emparèrent de ces belles provinces, dont leur pays glacé n'avait pu leur donner une idée, détruisirent les bourgs et les bourgades à peine formés, et dispersèrent les ateliers de *Genechs*.

Sous la conduite de Clodion-le-Chevelu, les Francs Saliens prirent Tournai et Cambrai. On espérait que Genech reprendrait la fabrication que les Romains y avaient établie, mais, le vaste territoire qui avoisine Tournai fut alors ravagé par les Huns sous la conduite d'Attila, qui s'intitulait Fléau de Dieu et se vantait que l'herbe ne croissait plus où son cheval avait passé.

Ces temps reculés n'étaient point propices au développement des villages. Il serait bien difficile d'assigner à Genech un rôle précis dans les malheurs ou les joies qui furent le partage du pays sous la première race. Le voisinage de Tournai dut éveiller sur la localité l'attention des ouvriers évangéliques, qui répandaient partout la bonne nouvelle, de sorte que Genech eut une

Digitized by Google

église longtemps avant l'épreuve la plus terrible qu'eut à souffrir notre contrée. Je veux parler des invasions des pirates du Nord, connus sous le nom de Normands.

L'on sait quels impitoyables ravages commettaient ces guerriers farouches, dont le sang et la flamme étaient comme l'élément naturel. Campagnes désertes, maisons incendiées, familles détruites, sanctuaires renversés, voilà ce qu'ils laissaient derrière eux, tandis que leurs bateaux plats emportaient, dans leurs repaires, les dépouilles opimes des populations égorgées.

Quand le village put-il sortir de ses ruines? Il est certain que l'abbaye de Cysoing avait quelques droits sur lui en 1164 [1]. A partir de cette époque, les détails ne manqueront plus.

En 1194, commencèrent les longs démêlés suscités par l'ambition tortueuse du roi de France Philippe-Auguste, et qui accumulèrent sur le pays tant de ruines. Quel fut le sort de Genech après la fameuse journée de Bouvines?

D'après les chroniqueurs « partout où florissaient de riants villages, on ne voyait plus que des amas de masures en ruines, des murs calcinés par les flammes. »

C'est aussi dans ce temps que notre village vit arriver de Mortagne un vieillard à barbe blanche, suivi d'une cour nombreuse de chevaliers et de seigneurs. C'était un imposteur, qui se faisait passer pour le père de la comtesse Jeanne [2], et que la noblesse séduite acclamait comme véritable souverain du pays.

Sous Louis de Nevers, Louis de Mâle et leurs successeurs jusqu'à Charles-Quint, Genech eut beaucoup à souffrir.

A la faveur des troubles de la conscience, des hommes pervers se sont rencontrés pour qui la réforme religieuse ne fut qu'un prétexte, leur vrai but comme leur vraie passion étant de piller et de détruire. L'histoire les connaît sous le nom de Gueux, Hurlus ou Bocqueteaux, et il est peu de villages dans notre contrée qui n'aient été épouvantés à l'aspect de ces brutes ivres ou écrasées de butin. Tournai fut leur quartier général bien souvent, et les plus terribles leçons qu'ils reçurent leur furent données par un guerrier dont la famille occupa longtemps la seigneurie de Genech, les Sainte-Aldegonde de Noircarmes.

(1) Stat. Arch. — (2) Voir Bertrand de Rains.

Digitized by Google

Le château-fort servit maintes fois d'abri aux populations voisines poursuivies par des persécuteurs armés [1].

Parmi les avantages que la féodalité assurait aux habitants des campagnes, il y en avait un très-appréciable dans ces temps, où la force brutale primait la justice et disposait des biens et de la vie des malheureux. Une attaque était-elle imminente : avait-on à redouter un seigneur implacable et des soudards plus cruels encore l'on courait mettre son avoir et sa personne à l'abri de ces créneaux tutélaires, et après l'orage l'on regagnait sa demeure.

Combien de fois n'arriva-t-il pas aux vilains, dépourvus d'un manoir protecteur, de regretter, en pleurant sur des ruines et des cadavres, les corvées et les tailles seigneuriales ? Là du moins une forteresse les défendait contre les vexations des batailleurs. C'est une remarque que nous faisons à la décharge de ces institutions tant critiquées, et qui avaient leur bon côté.

Au milieu des péripéties de cette époque, le village assista un jour à un tragique spectacle.

C'était le 13 juin 1606. « Il fut fait justice à Genech de Bauduin Waquet, dit Baudechon, et de sa femme, lesquels étaient tous deux sorciers. Ledit Baudechon était de son stil (métier) boucher et cuisinier aux banquets des noces et services pour les villages et avaient été ensemble l'espace de 40 ans. Le diable dudit Baudechon se nommait Hedieu, et celuy de sa femme Tantoulon, et furent tous deux brûlés près de l'autre à chacun une étaque, et furent premier (premièrement) étranglez et puis mis sur une roue à la justice dudit Genech. Pour ce qu'il y avait un enfant dudit Baudechon demeurant près la dite justice, le lendemain fut donné par les enfants dudit Baudechon 100 livres parisis à l'église du village et 100 livres aux pauvres, pour les avoir enterrez en lattro [2]. »

Nous n'étions pourtant pas loin du règne éclairé de Louis XIV, et la chose nous aurait paru aussi peu croyable qu'atroce, si nous n'avions l'autorité citée en marge et dont le style a été conservé.

Le comte François de Sainte-Aldegonde de Genech fut député du baillage d'Avesnes à l'assemblé nationale, en 1789.

(1) Voir archéologie. — (2) Journal manuscrit de Monnoyer.

Digitized by Google

Louis XIV se préparait à conquérir la Flandre, et il fut assez heureux pour s'emparer de Lille. Voulant fortifier Tournai, il chargea le célèbre ingénieur Vauban de faire élever en huit jours une forteresse redoutable. La volonté royale ne connaissait pas les obstacles, et pour la remplir on imposa aux habitants de notre village les plus rudes corvées. Ils ne revinrent chez eux que lorsque le fort fut construit dans le court délai fixé.

Mais, en rentrant, les infortunés campagnards de l'antique village s'aperçurent que les Français, méconnaissant les lois de l'humanité, avaient pillé, rançonné, sans pudeur et sans frein, récoltes, bestiaux et meubles; ils s'en plaignirent amèrement à leur seigneur et maître.

Cependant Tournai était rendu et les nouveaux postes occupés, le roi voulut faire son entrée dans cette ville, qu'il lui tardait beaucoup de voir. Louis XIV, richement paré, sur son cheval soupe au lait, le plus beau coursier du monde, entouré de sa jeune noblesse, faisait jeter de l'argent devant lui.

Tandis que les magistrats de la ville lui remettaient les clefs, le roi vit une femme, qui s'était glissée entre deux gardes françaises, le regarder très fixement et sembler vouloir avancer jusqu'à lui. Elle avança deux ou trois pas effectivement, et la parole que sa bouche proféra parut au conquérant une grossière injure.

— Arrêtez cette femme, s'écria le roi; et au même instant, elle fut saisie et amenée devant lui. Pourquoi m'offensez-vous? lui dit-il avec vivacité quoiqu'avec retenue.

— Je ne vous ai point offensé, lui répondit la dame flamande; le mot qui m'est échappé serait plutôt une flatterie et un éloge, du moins si on lui conserve le sens qu'il a dans ces cantons peu français.

— Répétez le mot, ajouta le roi, car je veux légitimer aux yeux de tous la punition qui vous sera infligée.

— Sire, reprit cette jeune femme, vos soldats ont détruit les pâturages, les bois, les moissons de mes vassaux à Genech; le cœur navré, j'étais venue à cette place pour vous maudire; mais votre aspect a subitement changé ma résolution; et en vous contemplant de plus près, je me suis écriée, malgré mon courroux et malgré moi: Le voilà donc ce *beau boug*..... ! le voilà !

Digitized by Google

Les grenadiers appelés en témoignage assurèrent que tel avait été son discours. Alors le roi se mit à sourire, et dit à la jeune flamande :

— Qui êtes-vous ? Comment vous nommez-vous ?

Elle répondit en prenant un air d'aplomb et de dignité : Vous voyez devant vous la Comtesse de Sainte-Aldegonde.

— Madame, reprit aussitôt le monarque, allez, s'il vous plaît, faire votre toilette, je vous invite à dîner aujourd'hui avec moi.

Madame de Sainte-Aldegonde eut l'honneur, en effet, de dîner ce jour-là avec le prince. Elle avait beaucoup d'esprit, elle sut être aimable ; et le roi, dont la politique était de gagner les cœurs par toutes les avances permises, indemnisa elle et ses tenanciers, des pertes subies pendant la guerre.

Par suite, la famille de Sainte-Aldegonde parut à la cour du plus brillant monarque de l'Europe, ce qui ne serait sans doute pas arrivé sans la parole un peu grivoise de Madame la Comtesse que Louis XIV avait prise d'abord pour une jeune flamande.

Et il fut fait droit aux réclamations des campagnards de Genech.

La fin du règne de Louis-le-Grand, nous apporta guerre, peste, famine, trio infernal que les anciens ont personnifié, sous les noms de Tisiphone, Alecton et Mégère [1].

Nous ne fûmes guère plus heureux sous Louis XV. Il est vrai que nous eûmes quelque temps pour voisins le Bien-Aimé avec le Dauphin, son fils unique. Mais quand nos campagnards apprirent que la victoire de Fontenoy avait été achetée par 20.000 cadavres ; quand ils virent, à côté de leurs maisons et dans les rues du village, les malheureux blessés se traîner sanglants et sans forces, ou expirer à leurs pieds ; alors ils maudirent la guerre, cette ravageuse des moissons et des hommes, et ne trouvèrent que de larges taches de sang sur les lauriers des vainqueurs.

Plus tard, une autre lutte commença, lutte de peuple à souverain, duel du monde nouveau contre les institutions antiques. Le roi tomba, les institutions disparurent. Mais la guerre se redressa ; cette fois elle était sainte, car, cette fois, il s'agissait de défendre la patrie contre l'étranger. Les enfants de

(1) Poutrain. *Histoire de Tournai.*

Digitized by Google

Genech partirent se mêler aux rangs de ceux qui devaient, en sauvant le pays, inscrire dans les fastes de la France des victoires que l'histoire n'oubliera jamais.

ARCHÉOLOGIE.— On voyait autrefois un château considérable où les seigneurs avaient leur résidence. On prétendait avoir, dans la chapelle de ce château, la tête de Sainte-Hélène, mère du grand Constantin, empereur romain, qui régnait en 306 et fonda Constantinople (1).

Cette tête avait été rapportée de la ville de Constantin, par un seigneur de Sainte-Aldegonde, lors de la prise de Constantinople, et de l'élection de Baudouin IX, comme Empereur.

Ce manoir seigneurial était donc antérieur à 1203; il fut en partie détruit par un incendie dû au hasard et presque totalement démoli lors de la révolution, et il n'en reste plus qu'une tour aux écussons des seigneurs. Quant à la relique, elle fut transportée à Tournai, pendant la tourmente de 1793, et on ne sait ce qu'elle est devenue (2).

(1) Legroux. *Gallo-Flandria*. — (2) Stat. archéol.

Digitized by Google

GONDECOURT.

Gondecourt, village situé sur la route de Seclin à La Bassée, du canton et à quatre kilomètres de Seclin, à quatorze kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de Seclin. Il y existe une école de garçons et une école de filles dirigées par un instituteur et une institutrice laïques, un pensionnat de garçons. Cette commune est très-agricole, elle possède une fabrique d'huile, une brasserie, une fabrique de sacs à sucre; une église desservie par un curé, et deux sociétés de secours mutuels.

La population est de 2,157 habitants, dont 2,139 français et 18 étrangers; tous catholiques.

Les armoiries : d'argent à la croix de gueules chargée de six coquilles d'argent.

Le mot Gondecourt vient de *court*, qui signifie *ferme*, et d'un nom propre *Gond...* qui aurait été le propriétaire de cette ferme.

HISTOIRE. — A quelle époque un nommé Gondemar a-t-il établi *une court* ou *ferme* dans les terrains marécageux où l'on voit maintenant le village de Gondecourt? Il serait difficile de le préciser.

Une date certaine est celle du 26 mars 1182, car, c'est alors que le pape Clément III, par une bulle célèbre dans les annales de nos villages, confirma la propriété du chapitre de Seclin qui possédait l'autel de notre commune avec des terres et des rentes.

L'abbaye de Saint-Christophe de Phalempin y avait aussi des

Digitized by Google

possessions, entr'autres 1300 de terre qu'elle avait achetées de Roger de Cokemplut. Guy, comte de Flandre, par des lettres du 24 septembre 1281, consent que cette église en soit adhéritée et confirme la vente [1].

Outre ces titres religieux, Gondecourt se recommande par des données historiques plus anciennes.

En 1155, il avait pour seigneur Collard de Gondecourt, qui était l'ami de Thierry de Flandre.

Eligies et Alard de Gondecourt, deux frères, assistèrent comme témoins au contrat d'acquisition de terrain faite par l'abbaye de Phalempin en 1184 [2].

En 1209, Hellin de Gondecourt figure parmi les seigneurs chargés de l'exécution des libéralités faites par Agnès de Bailleul au couvent de Brayelle [3].

Dans le XIII[e] siècle était connu un Gilles de Gondecourt, grand par ses libéralités. Il était chanoine de Cambrai. Un manuscrit du temps relate que Guillaume d'Avelin, chanoine de Saint-Pierre de Lille, avait fondé, en 1224, un anniversaire pour Gilles de Gondecourt, son bienfaiteur.

Dans les mémoires du Chapitre de Saint-Amé de Douai, l'on trouve que Robert de Gondecourt y a donné quelques reliques apportées de Constantinople [4].

La terre appartenait, en 1324, à Isabeau d'Antoing, vicomtesse de Melun. Enfin, la longue série des seigneurs se termine à Robert, baron de Saint-Symphorien, qui fit défaut à l'assemblée de la noblesse, appelée à élire des députés aux États Généraux en 1789 [5].

Ces citations assez longues prouvent du moins que Gondecourt possédait depuis longtemps une vitalité historique.

On le retrouve, en 1341, à propos d'un procès qui s'émut entre lui et Herrin au sujet des marais. Celui-ci eut recours au châtelain de Lille, Jean de Luxembourg. Le noble médiateur termina le différend, mais, pour prix de son intervention, il frappa Herrin d'un impôt fameux. Il consistait en une redevance annuelle de quatre deniers pour chaque cheval, vache ou porc, que les habi-

(1) Chambre des Comptes. — (2) Leuridan. *Statistique archéologique.* — (3) Manuscrit d'Arras. — (4) Legroux. *Gallo-Flandria.* — (5) Leuridan. *Statistique féodale.*

Digitized by Google

tants feraient paître au marais, de deux sous par cent moutons, et de quatre deniers pour chaque faux et pelle fauchant et tourbant au même marais [1]. Quelle vérité que ce mot de Lafontaine : Il ne reste aux plaideurs que le sac et les quilles.

Il y avait à Gondecourt un pèlerinage où l'on honorait Saint-Guislain. Mais le diable est bien fin, dit-on. Il avait trouvé moyen de pervertir le village au commencement du XVI^e^ siècle. Le R. P. jésuite Martin Lhermitte rapporte, avec une ingénuité que nous admirons, que vers l'an 1500, tous les possédés de Gondecourt et d'autres lieux, tant religieux que séculiers, furent conduits à la chapelle de *Notre-Dame de la Treille*, fort honorée à Lille : « et au nom de Marie, tous les genoux plièrent; et ces monstres hurlant et criant aux enfers : Marie, que votre bras est rude contre nous! en moins de trois ans furent chassés de la possession des corps humains, dont ils s'étaient emparés par tyrannie. »

Qu'on nous permette ici un détail de statistique, parce qu'il a trait à une mesure très-sage des gens de loi, mesure spéciale à Gondecourt. En 1553, on n'y comptait que 124 feux. Dans l'intention d'augmenter la population du village, les gens de loi donnèrent des portions du marais aux nouveaux mariés. Ce moyen réussit pleinement, et moins de 300 ans après, le nombre de feux était triplé [2].

A cette époque, on cultivait dans notre village sur une grande échelle le pastel ou wedde. Cette plante servait à la teinture en bleu. Le pastel fut abandonné progressivement pour l'indigo, importé de l'Amérique récemment découverte.

Les habitants durent s'adonner à d'autres cultures, leur génie instinctif leur en donna facilement les moyens.

En 1566, le courage de nos villageois fut mis à une rude épreuve dont il sortit avec honneur. Tout le monde a entendu parler des Gueux, ces réformateurs pillards qui, dans le XVI^e^ siècle, remplirent la Flandre de ruines et de consternation. Après maints succès, toujours précédés ou suivis d'orgies dont les villages faisaient les frais, ils s'avisèrent d'aller piller et saccager la riche collégiale de Seclin. Ils venaient de dévaster l'église de Fournes. Commandés par un certain Vallée, ils s'avancent pleins

(1) Leuridan. *Statistique féodale.* — (2) De Meuninck. Annuaire.

Digitized by Google

d'espoir et de vin. Les habitants de Gondecourt et des villages voisins eurent avis de leur marche. Le suffragant de l'évêque d'Arras, Nicolas Maupay, homme très-savant et très-vertueux, natif du village même, prépara la résistance à Seclin. Les gens de Gondecourt se montrèrent dignes, dans cette occasion, de leur illustre compatriote. Les Gueux, culbutés dans les marais et dans la Deûle, furent presque tous tués ou noyés [1].

Ce châtiment exemplaire débarrassa la contrée, et Gondecourt resta calme et paisible jusqu'à l'époque où Louis XIV médita la conquête de la Flandre.

Alors notre village, comme tous les autres, souffrit du passage fréquent des troupes, des exigences et des réquisitions des chefs. L'on ne fut guère plus heureux quand Eugène de Savoie vint bloquer Lille avec une armée prodigieuse, et surtout l'année suivante, pendant laquelle sévit le plus rude des hivers connus. Ensuite vint la famine, qui pesa lourdement sur les habitants de Gondecourt.

En 1741, les marais communs avec ceux d'Herrin, Annœullin, Carnin et Allennes, furent divisés par paroisses. Cette vieille et importante question fut tranchée d'une manière définitive, l'an 1774, par arrêtés du 15 juin et 10 septembre.

Gondecourt fut autorisé, après concert préalable avec ses voisins, à partager les marais de façon à ce que chacun des membres de la communauté pût y trouver un avantage particulier qui résulte toujours d'une amélioration apportée au sol. C'était là une innovation qui présageait des ruptures plus profondes encore avec les usages anciens.

On ne tarda pas à s'apercevoir que la France était entraînée vers des destinées nouvelles. Malheureusement les excès vinrent ternir des tendances louables à l'émancipation du peuple.

Louis XVI, qui avait les vertus d'un saint, sans l'énergie nécessaire aux rois, périt de mort violente. L'Europe en fut indignée, et si le vieux sang gaulois ne s'était réveillé à l'appel de la patrie, la France aurait payé cher le crime de la place de la Concorde.

(1) Buzelin. *Annales Gallo-Flandriæ*

Digitized by Google

ARCHÉOLOGIE.— Un objet véritablement digne de fixer l'attention est le baptistère en marbre ou pierre noire d'Ecaussine, malheureusement fort maltraité par le temps, qui se trouve dans l'église. C'est un monolithe carré, creusé dans sa partie supérieure de manière à recevoir un bassin circulaire en plomb. La cuve paraît avoir été supportée originairement par quatre fûts ou colonnes qui ont été remplacés, au XVII^{e} siècle, par un pédicule sans rapports avec le monument.

La cuve est couverte de sculptures en méplat. On y voit des oiseaux becquetant des raisins et, de l'autre côté, les mêmes oiseaux buvant dans les vases. Enfin, autour du bassin, on a sculpté une frise élégante, et, dans le vide formé par les angles, des dessins représentant alternativement un vase placé entre deux viseaux et des rameaux de feuillage.

Le baptistère, dont la hauteur est de 1 mètre 4 centimètres, est certainement fort ancien. Les ornements qui s'y voient se trouvent fréquemment dans les monuments du XI^{e} au XII^{e} siècle. On peut donc affirmer que le baptistère est postérieur à l'an 1150.

Dans la chapelle de Notre-Dame se trouvait le tombeau relevé de messire Antoine de Labroie Laval, chevalier, seigneur de Malmaison, Vieux Sailly, du bois en Gondecourt etc., décédé le 28 de septembre 1641.

Digitized by Google

GRUSON.

Gruson, village essentiellement agricole, sur la Marcq, du canton et à dix kilomètres de Cysoing, à douze kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de Cysoing. Il existe dans cette commune une école de garçons dirigée par un instituteur laïque, une église desservie par un curé, et une société de secours mutuels.

La population est de 396 habitants, dont 378 français et 18 étrangers ; tous catholiques.

Les armoiries du seigneur étaient : de sinople à la fasce d'hermine.

Gruson signifie *ruisseau de gravier*, de *gruys*, *gravier*, et de *on*, *ruisseau*, *eau*.

HISTOIRE.— Gruson a préoccupé les personnages les plus illustres du neuvième siècle ; je veux parler d'Evrard, Comte de Frioul, seigneur de Cysoing, de Gisèle, sa femme, et même de l'Empereur Charles-le-Chauve. C'est lui donner une vieille origine et un magnifique certificat d'authenticité historique.

Voyons si je ne m'avance pas trop loin.

Par son testament de l'an 868, le fondateur de l'abbaye de Cysoing donna *Græcina*, *Gruson*, à Adalard, son troisième fils.

Digitized by Google

Mais, comme il ne jouissait de cette terre qu'à titre de bénéfice, et qu'en conséquence il n'en pouvait disposer sans le consentement du souverain, elle retourna au fisc impérial, et la disposition d'Evrard fut sans effet.

Cet état de choses frappa Gisèle, veuve du Comte de Frioul. Elle s'adressa à son frère Charles-le-Chauve. Elle obtint de l'Empereur non seulement la jouissance, mais aussi la libre disposition des droits domaniaux ci-devant possédés précairement par son mari, et même quelques concessions nouvelles. C'est ce que cette princesse nous apprend par un diplôme du 15 avril 869.

Voici maintenant comment Cysoing y acquit des possessions.

Gisèle ayant fait un nouveau partage entre ses enfants, Gruson fut donné à Rodulphe, le quatrième de ses fils.

En 1179, apparut une bulle émanant du pape Alexandre III, en date du 10 janvier; elle attribuait à l'abbaye de Cysoing l'église de Gruson et toute la dîme, qu'elle possédait encore, avant la révolution.

Le pape Célestin III confirma ce patronat. Voilà des titres antiques.

Gruson a assisté à l'une des batailles les plus gigantesques et les plus importantes dont l'histoire fasse mention.

Lorsque le roi de France, Philippe-Auguste, anéantit à Bouvines des plans puissants et formidables, la lutte de l'aile gauche de l'armée française contre l'aile droite des confédérés se passa sur le territoire [1].

L'on connaît les conséquences historiques de cette mémorable journée et quelle fut l'atroce vengeance de Philippe-Auguste contre Lille, capitale de son ennemi, Ferrand de Portugal.

Cependant Gruson eut des seigneurs.

Jean, de la famille des châtelains de Lille, était seigneur du lieu, en 1299 [2]. Vint ensuite Mathilde, issue de la même maison (1351). La possession en passa plus tard à la famille de Baudouin d'Oignies, gouverneur de la Flandre, et très estimé de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne [3]. De cette maison d'Oignies fut Eustache, gouverneur d'Hesdin, ancien général d'infanterie [4].

(1) Voir Bouvines. — (2) Van der Haer. *Chatelains de Lille.* — (3) (4) Buzelin *Annales Gallo Flandriæ.*

Digitized by Google

Enfin Monsieur le Comte de Lumbre, en étant seigneur, a vendu la terre ainsi qu'Anstaing, vers l'an 1720, à Monsieur Le Maître, négociant de Lille.

Mais, avant d'arriver à cette époque moderne, reportons-nous aux jours de troubles religieux, suscités par les nouveautés réformatrices de Luther. Gruson paya une part très-large aux infortunes particulières ou publiques de ces temps malheureux.

Quelques uns de ses habitants étaient allés exercer à Lannoy la profession de tripier de velours. Ils n'avaient pas su fermer l'oreille aux doctrines séduisantes des prédicants. L'un même d'entr'eux s'était fait apôtre et en fut puni.

Nous lisons, en effet, que le 7 juillet « Allart Pollet, de Gruson, tripier de velours à Lannoy, fut banni pour six ans de la province de Flandre, comme ayant tenu des conférences et fait diverses exhortations dans les maisons particulières, excitant aussi les habitants à suivre les nouvelles doctrines calvinistes [1]. »

Ces doctrines, si elles étaient restées à l'état de théorie, auraient pu appeler une répression modérée. Malheureusement des malfaiteurs, sous le nom de Gueux, se chargèrent de les mettre en pratique, et ils le firent d'une manière révoltante dans notre village.

Ils ne se contentèrent pas de saccager l'église avec une fureur inouïe, ils voulurent une victime.

Alors vivait à Gruson un noble et saint curé, nommé Jean Renard. « Comme les hérétiques prétendaient [2] qu'en frappant le pasteur, ils auraient dispersé plus facilement le troupeau pour l'engager dans leur parti, pour ce sujet ils cherchaient tant qu'ils pouvaient pour le massacrer. Et pour ôter aux paroissiens les secours qu'ils pouvaient recevoir, soit par rapport à leurs âmes par les instructions qu'ils en obtenaient, soit par rapport à leurs corps, à raison des aumônes dont ils étaient aidés, les impies ont été le meurtrier cruellement l'an 1576. »

Nous ignorons les autres circonstances de cette mort, parce que, le pays étant entièrement troublé, on n'a pas fait recherche des détails.

Vers 1600, sous le gouvernement heureux des archiducs, on

(1) Frossart. *L'Église sous la Croix.* — (2) Legroux. *Gallo-Flandria.*

Digitized by Google

avait oublié à peu près ces terreurs et les châtiments qui avaient frappé les coupables.

Bientôt allait régner sur la France un homme qui, tout jeune encore, devait entrer avec une cravache au parlement de Paris, et dire à ses ministres stupéfaits : « L'État, c'est moi. » Avide de toute espèce de gloire, il personnifia son siècle et rêva aussi les conquêtes. La Flandre, sur laquelle il croyait avoir des droits, vit la marche triomphale de ses armées, qui avaient déposé presqu'autour de son berceau les lauriers de Rocroy et de Lens.

En 1667, Lille se soumit à Louis XIV, qui alors ne connaissait pas d'entraves ni d'obstacles capables de l'arrêter. Cependant la fortune se lassa de le suivre et l'Europe profita de ce moment pour revendiquer la riche contrée qu'elle regrettait toujours. Eugène de Savoie, l'heureux rival de Boufflers, reprit la capitale du Nord. Alors tous les malheurs fondirent sur notre pays : l'occupation par les alliés; le passage continuel des troupes; un hiver tel que jamais l'on n'en avait vu, suivi de la famine la plus cruelle..

Enfin, le maréchal de Villars conquit la paix à Denain, et le roi soleil en s'éteignant ne s'endormit pas sans gloire. Il lui restait pour héritier un enfant, frêle et chétive espérance de la plus vieille dynastie du monde. C'était le futur vainqueur de Fontenoy. Gruson vit donc Louis XV se rendre à l'abbaye de Cysoing, après cette dernière victoire des fils de Saint-Louis.

Ils avaient épuisé pendant plusieurs siècles tout ce que le sort a de bonheur, et la fortune de prospérité. Il leur manquait l'auréole du malheur. Celle-là resplendit largement au front de Louis XVI. La révolution apparut comme le fléau de la couronne. Elle entraîna la France dans son courant, et immola la royauté, comme elle tenta d'anéantir la foi. La foi est immortelle et survécut aux églises profanées, aux institutions renversées, à la noblesse décimée, aux abbayes détruites.

L'Europe eût bien voulu réprimer ce délire dévastateur, mais les soldats français vinrent lui dire : Halte-là, en inscrivant sur leurs drapeaux des victoires qui valent celle de Bouvines.

En 1794, les alliés voulaient frapper un grand coup, le sort des batailles tourna contre eux à Tourcoing. Le général Wurmb, qui commandait une des brigades autrichiennes, chercha à

Digitized by Google

s'emparer de Gruson. Les Français, qui défendaient ce point, firent une contenance si solide, sous les ordres de Bonneau, que l'ennemi dut battre en retraite et quitter nos frontières [1].

ARCHÉOLOGIE.— On voit, sur le chemin de Gruson à Cysoing, une épine monumentale plantée après la bataille de Bouvines, pour indiquer à la postérité l'endroit où Philippe-Auguste se tenait pendant le combat.

(1) Conquêtes et Victoires.

Digitized by Google

HALLENNES-LEZ-HAUBOURDIN.

Hallennes-lez-Haubourdin, village du canton et à deux kilomètres d'Haubourdin, à neuf kilomètres de Lille, dépend de la poste d'Haubourdin. Il existe une école de garçons dirigée par un instituteur laïque, une église desservie par un curé, une filature de lin et une fabrique de poteries.

La population est de 880 habitants, dont 830 français et 50 étrangers; 879 catholiques, 1 protestant.

Les armoiries du seigneur étaient : de sable semé de croix au pied fiché et deux dauphins adossés d'or brochant sur le tout.

HISTOIRE.— La guerre a fait bien des victimes dans notre beau pays, et l'histoire a parfois enregistré les plaintes des malheureux spoliés par les gens d'armes. Nous ne tarderons pas à en avoir une preuve à l'occasion d'Hallennes.

Ce village existait en 1164, si nous nous en rapportons à un cartulaire de l'abbaye de Loos, cette puissante maison dont les possessions s'étendaient au loin, et qui prenait un soin si jaloux de conserver ses titres de propriété. Heureuse précaution pour l'histoire de notre contrée.

L'abbesse de l'illustre chapitre des dames de Denain présentait à cette cure et y levait une dîme[1].

(1) Legroux. *Gallo-Flandria.*

Digitized by Google

Le Chapitre de Saint-Piat de Seclin possédait à Hallennes le fief de la prévôté.

Sous le gouvernement du prodigue Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, qui, par son alliance avec les Anglais, avait attiré dans la châtellenie une quantité de soldats étrangers, notre village ne jouissait pas d'une situation prospère. Ecoutez les doléances du dénombrement fait en 1449.

A cette date, quarante-huit familles payaient taille et seize étaient dans l'indigence. Mais, depuis 12 ans, il y avait diminution de fortune et d'habitants. Il s'y trouvait si peu de sécurité que les maisons étaient restées vides. Le village, saccagé par les gens d'armes était endommagé de 200 florins. Cependant les habitants ne reculaient devant aucun sacrifice pour assurer leur tranquillité. Ils payaient douze livres au seigneur d'Haubourdin, afin d'être sauvegardés et préservés des gens de guerre.

Après l'invasion de la Flandre par les soldats de Louis XI, Jean de la Vaquerie, curé de la paroisse, fit le dénombrement du village. Son résumé a une éloquence navrante. Avant la guerre, le village avait trente-cinq feux, « les Français, dit-il, ont tout brûlé les maisons. »

Ceux que la fortune favorisait prenaient en considération l'infortune imméritée d'Hallennes. L. Hovart était huissier d'armes, ayant servi son prince, et comme tel exempt d'impôts pour son cheval, cependant il payait un florin, chaque année, au village.

La guerre ne cessa point de peser sur les destinées d'Hallennes. C'est encore le même curé qui le déclare dans son dénombrement de 1497 que, sur vingt-quatre ménages, douze étaient malheureux, et six surtout allaient « quérir leur pain d'huis en huis, ce qui paraît spécial à l'abbaye de Loos. » « Ils sont pauvres à cause des guerres qui ont régné. »

Nous touchons au temps où la politique seule, poussée par l'ambition, ne suffira plus au démon de la guerre. Il lui faudra les passions du fanatisme et de l'aveugle ignorance. La contrée sera ravagée par les Gueux, mais produira aussi des défenseurs. Hallennes peut se souvenir que son château était habité par des Comtes qui portaient le nom du village. Ces seigneurs se sont souvent distingués par leur piété. On a loué leur zèle lorsqu'ils

Digitized by Google

combattirent, avec le Baron de Montigny, contre les hérétiques dans le XVI[e] siècle (1).

A notre article *Archéologie*, l'on verra les noms et les titres de plusieurs de ces seigneurs.

Une période d'apaisement et de tranquillité suivit cette époque de désarroi. Je veux parler du temps heureux où la Providence nous mit entre les mains des archiducs Albert et Isabelle. Mais,

> Il est une loi sur cette pauvre terre,
> Que toujours deux voisins auront entr'eux la guerre ;
> Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
> Tourmentera toujours les meuniers et les rois (2).

Hallennes s'en aperçut bien quand, vers 1640, les Français, commandés par le général d'Humières, portèrent le feu et la flamme à travers la châtellenie. En 1667, le conquête de Lille par Louis XIV nous rendit français. Ce roi puissant, qui savait enchaîner la fortune de la guerre, n'était pas assez fort pour vaincre la nature.

En 1682 et 1683, les récoltes manquèrent; la disette, déité affreuse, parut; un tremblement de terre entr'ouvrit sur le sol de la Flandre des gouffres béants ; les bestiaux furent frappés de maladies étranges, si bien que la ruine, la terreur et la faim régnèrent à la fois sur notre commune désolée.

Deux ans avant cette date, cent mille Français avaient été défaits à Ramillies par Malborough. C'est à cette époque que, dans les environs d'Hallennes, se forma un vaste camp qui renfermait sous ses tentes le dernier espoir de la patrie. L'histoire nous a dit quel fut le résultat de cet héroïque effort. Lille fut repris par les alliés et pendant cinq ans les Hollandais gouvernèrent le pays.

La glorieuse journée du 24 juillet 1712, où Villars et le canon de Denain sauvèrent la France, changea complètement la situation politique de l'Europe, et la paix fut signée à Utrecht.

Hallennes était épuisé, comme le reste de la châtellenie, lorsque Louis XIV laissa sa couronne à son arrière-petit fils encore enfant.

(1) Legroux. *Gallo-Flandria.* — (2) *Le Meunier Sans-Souci.*

Digitized by Google

En 1719, les céréales manquèrent et le nombre de mendiants devint incalculable. Notre village en était infesté. Abrégeons le tableau, d'autant plus que sous Louis XV le pays ne fut pas heureux. Il avait une autre épreuve à traverser. Un mouvement gigantesque se préparait, ne tendant à rien moins qu'à déplacer l'axe des sociétés. Quand on parle de 1789, on rappelle au lecteur que les anciennes institutions, les vieilles croyances, firent un naufrage terrible contre l'écueil qui a nom : révolution française.

ARCHÉOLOGIE.— Dans la chapelle de l'église, où sont les sépultures des seigneurs, on remarque les inscriptions suivantes :

Icy gist messire Arnould d'Harchies, chevalier, seigr de Millomez, Rodes, Allenes, Erquinghem, Bassinghien, etc., chef des armées, qui trespassa le 7 septembre 1580, et noble dame Guillemette de Clèves, dame de la Court Moustier, qui trepassa le 23 de novembre 1617.

Icy repose noble et illustre seigneur Antoine d'Harchies de Ville, chlr, seigneur d'Allennes, Erquinghem-le-Secq, d'Artois, d'Avelin et autres lieux. Lequel, après avoir épousé noble et illustre dame madame Marie de Lannoy, est décédé sans enfants, le onzième d'avril de l'an mil six cents trente-trois. R. I. P.

Devant l'autel de Notre-Dame gist le corps de noble dame Michelle d'Harchies, veuve de noble hôme Jean de Dousque, chlr, seigr de Doudezelle, de Nieppe, etc., lieutenant colonel du régiment du comte de Fersin, gouverneur d'Autembourg, commandant aux forts circonvoisins, lequel trepassa le 19 de mars 1618, gist en l'église de Doudezelle, et laditte dame trepassa la veille de la Purification de N.-D. de l'an 1619. Ont fondé à perpétuité deux obits dans cette église. P. D. p. l. a.

Cy gist noble dame madame Michelle d'Harchies, épouse de Jean de Dousque, chlr, seigr d'Oudezelle, laquelle trepassa le 1er de février 1619, et auprez d'elle, mademoiselle Iolente d'Harchies, qui trepassa en aoust 1600.

Digitized by Google

HALLUIN.

Halluin, ville ouverte, industrielle et agricole, sur la route de Lille à Menin, à l'extrême frontière, du canton et à neuf kilomètres de Tourcoing-nord, à dix-sept kilomètres de Lille, possède un bureau de poste, un bureau télégraphique, un commissariat de police, un bureau de douanes, un bureau de mont-de-piété, une église desservie par un curé et trois vicaires, et une société de secours mutuels; outre les nombreuses fabriques de toiles, il y existe des blanchisseries de toile et de fils, des fabriques de tissus, de châles tartans.

La population totale est de 13,771 habitants, dont 3,122 français et 10,649 étrangers; 13,769 catholiques, 2 dissidents.

Les hameaux sont : le Mont d'Halluin, où a été établie une chapelle dépendant du village, la Mache-Plaque, le Nouveau-Monde, le Remponeau, le Colbras, la Rouge-Porte, le Haut-Zinberg.

Les armoiries : d'argent à trois lions de sable, armés et couronnés d'or, lampassés de gueules.

Haleuvinus, *Haleuingus* ont été des noms d'hommes aux IX^e^ et X^e^ siècles. C'est un nom de ce genre qui a pu être laissé à cette localité par son premier propriétaire (1).

Des étymologistes plus hardis ont fait dériver Halluin de *has* ou *halle*, qui signifie entrepôt, magasin, et *win*, vin. Halluin aurait été originairement un entrepôt de vin.

(1) Mannier. *Études étymologiques.*

Digitized by Google

HISTOIRE. — Le grand poète latin, en parlant des plaines de Philippe, enThessalie, présageait

> Qu'un jour le laboureur en creusant des sillons
> Où dorment les débris de tant de bataillons,

trouverait des casques vides, et reculerait devant les ossements mis à découvert. Les légions romaines s'y étaient heurtées deux fois.

Ce triste présage peut s'appliquer à ces vastes champs, qui portent dans la saison heureuse de si riches moissons et qui s'étendent autour d'Halluin.

Triste privilège des pays frontières d'être ainsi le théatre où de puissants voisins viennent vider leurs querelles sanglantes, sans souci des torts irréparables que subissent les habitants, étrangers à ces débats inhumains.

Menin a donc infligé à Halluin les malheureuses conséquences de son voisinage.

Quand a commencé historiquement notre commune, dont l'existence sera si traversée? L'auteur éprouvera peu d'embarras à trouver des documents; ils surabondent.

Il résulte d'un manuscrit sans date, mais qui est incontestablement du XI[e] siècle, étant signé par Wibo, chancelier, que l'autel d'Halluin fut concédé par Baudry, évêque de Tournai, aux chanoines de Saint-Pierre de Lille. Il est d'ailleurs, connu dès 1066, par une charte de Bauduin de Lille, qui y donne des terres au même chapitre. Une bulle du pape Célestin II confirme cette donation l'an 1143.

Cette ville était renommée par ses seigneurs, qui y possédaient un superbe château, assis sur les bords de la Lys. L'un d'eux et le premier que l'histoire mentionne était François de Halewin, qui fut nommé gouverneur de Flandre en 1054, et qui, seul parmi les seigneurs de la châtellenie, portait une couronne sur ses armes, on ne sait par quel privilège. Une charte datée d'Halluin, *pridie idis novembris* 1195, constate la renonciation de Daniel, seigneur du lieu, et de son épouse à leurs droits et bénéfices de l'autel d'Halluin, en faveur de l'église Saint-Pierre de Lille[1].

(1) Cartulaire de St.-Pierre.

Digitized by Google

Les seigneurs d'Halluin, si généreux et si dociles envers l'Église, ne laissaient pas que d'être de terribles guerroyeurs. Les Gantois éprouvèrent leur vaillance en 1379. Ces éternels *mécontents* s'étaient révoltés contre Louis de Mâle, et voulaient mettre le siège devant Audenarde. Gauthier d'Halluin leur opposa une si vigoureuse résistance qu'ils durent reculer [1]. Aussi, lorsque le duc de Bourgogne vint au secours du comte de Flandre, il créa chevaliers Daniel et Gérard d'Halluin. L'année suivante Josse d'Halluin fut moins heureux; les Gantois prirent leur revanche et le repoussèrent quand il voulut pénétrer dans le pays de Waes [2].

Grâce aux prouesses chevaleresques et plus encore à la protection intelligente de ses maîtres, la ville avait pris une importance considérable. Son commerce, ses manufactures de drap, étaient si florissants, qu'en l'année 1397, Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne et comte de Flandre, accorda à la cité d'Halluin « de pouvoir mettre un second scel aux draps bons et léaux qui sont faits audit lieu. »

On y fabriquait alors une immense quantité de bière renommée qui se transportait dans différentes villes, soit par eau, soit par terre. Alors aussi son commerce de toiles avait une importance considérable.

Laissons-la prospérer en paix pendant que ses seigneurs se signalent par leurs hauts faits. Le temps des épreuves viendra assez vite; reposons-nous un instant sur des souvenirs de gloire.

Un siècle s'écoule. La ville bercée par ces beaux souvenirs et par sa prospérité industrielle ne se doutait pas que les jours mauvais étaient proches. L'hérésie de Luther, la guerre plus malfaisante encore ne lui feront ni trêve ni merci. Les conventicules, les prêches privés, les psaumes de Marot chantés la nuit, les placards attachés aux portes des églises et autres lieux, prennent en 1561 la place des préoccupations commerciales [3].

Le peuple d'Halluin, enthousiaste de ces nouveautés, oublia le respect qu'il devait à la loi. Un hérétique avait été arrêté par ordre du Magistrat, et enfermé dans la prison de la ville. La foule

(1) (2) Panckoucke. *Histoire chronologique*. — (3) Oultreman.

Digitized by Google

s'y porta pour le délivrer, et telle fut sa violence qu'on dut relâcher le captif.

Ces désordres n'étaient rien en comparaison des excès auxquels se livrait la garnison rebelle de Menin. La répression qui s'en suivit se fera rudement sentir dans notre ville.

En 1578, le Baron de Montigny, se mettant à la poursuite des Flamands révoltés contre le roi d'Espagne, vint avec toutes ses forces à Halluin. C'est alors qu'il employa ses compagnies à construire un fort avec quatre bastions sur les hauteurs, à l'endroit où était l'église d'Halluin: la ville elle-même fut entourée de tranchées et de fortifications. Le fort fut achevé le 15 octobre 1582, et fut démoli un an après, quand les rebelles eurent abandonné Menin (1).

En 1658, le prince de Ligne vint se poster dans la ville avec 5000 hommes d'infanterie et de cavalerie. L'hospitalité dut être coûteuse. Le prince y attendait l'illustre Turenne. A ce moment les Espagnols battaient en retraite sur Werwick, on les attaqua et la déroute fut complète.

Alors la France, fascinée par l'éclat du règne de Louis XIV, ne rêvait que conquêtes à l'exemple de son monarque. Menin fut emporté par les soldats du grand roi, et notre localité en ressentit le contre-coup.

Menin était la clef du pays conquis, on songea donc, en 1685, à la flanquer de bastions et à l'environner de murailles toujours aux dépens du territoire voisin. Les travaux étaient conduits sous l'inspiration du maréchal de Vauban, le plus illustre des ingenieurs militaires qu'ait produits notre pays.

Louis XIV vint en personne visiter les nouvelles fortifications. Comme il appréciait parfaitement ce qu'il y a de grand et de noble, il ne voulut pas traverser Halluin, sans donner un témoignage de considération à la ville qui avait eu pour maîtres tant et de si pieux chevaliers.

Après la prise de Menin, (1708), les alliés affligèrent Halluin de leur présence.

En 1744, Louis XV, après différents succès, venait de perdre la bataille de Dottingen. Cette défaite ramena la guerre dans nos

(1) Mémoires de Montigny.

Digitized by Google

contrées. Lille se trouva menacé; le roi y arriva le 12 mai. Immédiatement son corps d'armée se mit en mouvement pour attaquer Menin. Pendant quinze jours, Halluin fut rançonné; les Comtes de Noailles et d'Argenson y avaient pris position sur les bords de la Lys, sous le commandement en chef du roi Louis XV.

La place forte fut enlevée et les troupes s'éloignèrent, mais, d'autres catastrophes étaient proches. Louis XVI meurt sur l'échafaud, expiant les fautes de ses prédécesseurs; nous sommes aux jours sombres où les passions déchaînées ne respecteront plus rien que la patrie. Toutes les puissances, consternées de nos audacieuses innovations, se lanceront sur le pays.

Pendant la campagne de 1793 et de 1794, Halluin verra défiler successivement et à plusieurs reprises les Autrichiens et les Français, et, pendant les batailles de Linselles et de Tourcoing, il servira de redoute et d'arsenal militaire, où les Français, après chaque combat, viendront se reposer de la victoire ou se reconstituer pour de nouveaux succès.

ARCHÉOLOGIE. — En l'église de Halewyn, dit le chanoine Sohier, ruinée par les hérétiques, l'an 1579, derrière l'huis de la nef, du côté du château, qui était vers le septentrion, sur un cercueil de pierre trouvé ès-fodines (dans les fouilles), était gravée cette épitaphe :

Ermenteus gît en cette pierre
Née de Durhem en Angleterre
Et fait moult bien ceste dame
En ceste église, Dieu ait l'âme,
Femme monseigneur Regnault
Qui fut de Lampernesse,
Et fut mère à monseigneur Thomas
Qui fut filleul de saint Thomas.

Sur une plaque de cuivre, on lisait difficilement l'épitaphe de messire Roland de Hallewyn, seigneur du lieu, lequel, pour le service de son maître fut décapité par les mutins gantois; elle était ainsi conçue :

Digitized by Google

Si bene vis scire qualis vir fuit iste
Disce ne siste cœtera perlegere
Consiliis (le reste était usé)
Regis francorum leonis que amavit honorem
Guerris ipsorum multùm tulit iste laborem
Mortis damnatus dictorum pro famulatu.
Exora Christum, lapidem pede qui seris istum,
Sedem ut det ei qui præest requies.
Il trépassa l'an 1351.

Nous en offrons la traduction aux amateurs :

Si vous voulez connaître quel fut cet homme de bien, considérez et lisez..... Il soutint l'honneur du roi de France et du lion de Bourgogne. Pendant leurs guerres, il fut infatigable. C'est pour leur service qu'il fut mis à mort. Vous qui foulez cette pierre, suppliez le Christ dispensateur du repos de lui accorder une place.

Non loin d'Halluin, du côté de Linselles, on aperçoit les tristes ruines, *fœdæ*, dit Buzelin, du fort de Lespierre. Il était jadis d'une grande beauté. Les sites agréables qui l'environnent en témoignent encore. Les troubles de Flandre en firent un amas de décombres.

Digitized by Google

HANTAY.

Hantay, village agricole du canton et à cinq kilomètres de La Bassée, et à vingt-quatre kilomètres de Lille, dépend de la poste de La Bassée. Cette petite commune a sa maison d'école de garçons dirigée par un instituteur laïque, son église et un curé; elle renferme un tissage mécanique, une blanchisserie et une filature de lin.

La population est de 557 habitants, dont 556 français et 1 étranger; tous catholiques.

Les armoiries : d'argent à trois fasces de gueules à la bordure d'azur.

Hantay vient de *haud, hant*, main, et de *teyck*, canal, ruisseau creusé par la main des hommes.

HISTOIRE. — La main de fer de Charlemagne s'appesantit pendant trente ans sur un peuple, qui lutta avec autant de courage pour conserver son indépendance que jadis les Nerviens et les autres Gaulois contre Jules César. Enfin les efforts du colosse d'Occident eurent raison de l'héroïque tenacité des Saxons, et leur liberté succomba, malgré les efforts de Witikind, figure aussi fière qu'*Ambiorix*, *Arioviste* et *Arminius*, les héros de la défense nationale contre les Romains. C'était vers la fin du huitième siècle. Les vaincus furen ttransplantés dans les différents points de l'empire propres à les recevoir, et c'est ainsi que notre

Digitized by Google

pays vit les farouches sectateurs de Teutatès. Hantay doit son origine à cette circonstance. Les Saxons y creusèrent un canal pour faire écouler les eaux de ce terrain marécageux. D'après cela, l'origine de notre village remonterait à la fin du règne de Charlemagne, qui mourut en 814.

Bientôt les nouveaux habitants s'apprivoisèrent sous la douce influence de la religion, qui leur fut enseignée par des missionnaires que le grand empereur leur avait envoyés. Toujours est-il qu'en 1123 le nom d'Hantay apparaît dans une charte de Robert, évêque d'Arras, charte conservée dans le cartulaire de Saint-Bertin.

La ville de La Bassée, sa voisine, dont les vicissitudes ont tant occupé l'histoire, ne doit pas avoir été étrangère aux péripéties de l'existence de la colonie saxonne. Ainsi, lorsque Jean III, châtelain de Lille, conçut le projet très-heureux de faire creuser un canal de la capitale de la Flandre à La Bassée, les environs d'Hantay se peuplèrent d'ouvriers. Car, le travail était important. Il fallait que le fossé (comme on disait alors) fût « tel qui puist porter navie dou bos [1]. »

Ce canal fut évidemment creusé pour saigner les marais, mesure que les Saxons avaient prise dès leur établissement dans le pays. Voyons maintenant ce que notre localité a dû souffrir des trop fréquentes apparitions de la guerre dans les environs.

En 1304, comme prélude de la fameuse bataille de Mons-en-Pévèle, les Flamands font le siège de La Bassée, que les Français avaient pourvue d'hommes et de munitions. Les villages voisins éprouvèrent toutes les calamités qu'amène la présence des troupes belligérantes, surtout à cette époque où le soldat respectait peu la propriété.

Les années du règne de Louis de Mâle, de Louis de Nevers et de Maximilien d'Autriche, présentent une série de troubles sans cesse renaissants; tantôt soumis à l'archiduc, tantôt révoltés contre lui, les Flamands toujours armés dévastent le village d'Hantay et les autres villages. On les apaise par la force, mais de nouveaux troubles éclatent et l'empereur d'Allemagne vole au secours de son fils Maximilien.

(1) Acte en langue romane.

Digitized by Google

Le roi de France soutenait les Flamands dans leur rébellion. Il envoie à leur secours le maréchal d'Esquerdes, qui vient à Hantay et aux environs et fait raser les murs de La Bassée [1].

Frédéric III, le père de l'archiduc, déclare la guerre au monarque souteneur des révoltés. Ces circonstances malheureuses entraînent toujours des pillards à leur suite. Des bandes armées n'appartenant à aucun des partis belligérants parcouraient le pays, traversaient notre village dans l'unique but de rançonner les habitants. Un manuscrit nous apprend [2] qu'une de ces hordes, venue du Câteau-Cambrésis, se livra à toutes sortes d'excès dans notre infortuné village.

En compensation sans doute, la Providence permit que le pays trouvât sa sécurité et jouît d'une paix profonde, qui ne fut même pas troublée par les guerres de religion qui firent le malheur de tant de communes de la Flandre dans le courant du XVI[e] siècle [3].

Une époque heureuse s'écoule vite et cicatrise à la longue bien des plaies que la guerre rouvre en peu d'instants. Elle se déclara acharnée et sans merci entre la France et l'Espagne. L'approche des Français jeta l'épouvante dans Hantay qui, depuis longtemps, était soumis à la souveraineté espagnole.

En 1640, la prise d'Arras par les armées de France rapproche de nous le théâtre de la guerre. Aussi bientôt apparaissait à Hantay une partie des forces espagnoles, que commande Francisco de Mello. Il veillait sur la Bassée.

Ces précautions n'empêchèrent pas que, cinq ans après, le maréchal de Gassion parut inopinément dans le pays, pour faire le siège de la ville. Les Espagnols voulurent la secourir, mais inutilement. Hantay ne fut pas loin d'assister à une sanglante bataille.

Cela eût mieux valu que de voir, en 1650, la fumée de l'incendie qui dévorait vingt-sept villages livrés aux flammes par les Français, et de pleurer sur ses propres ruines.

La fortune de Louis XIV avait triomphé de ses ennemis et la paix avait rendu la joie à nos populations épuisées. On la jure éternelle quand on la conclut; les passions humaines ont bientôt réduit cette éternité à quelques courtes années.

(1) Meyer. *De origine Flandrorum.* — (2) Don Gérard. Manuscrit. — (3) Mannier. *Histoire de La Bassée.*

Digitized by Google

Nous voici arrivés à l'époque du siège de Lille. L'ennemi reprit possession de La Bassée et des villages circonvoisins. Plus que jamais le pays fut ravagé d'une manière déplorable par les deux partis. Les villages, et Hantay avec eux, virent tous leurs grains et fourrages ramassés par les Français. Les alliés de leur côté envoyèrent 15.000 hommes pour couvrir ces villages, mais bientôt ils les pillèrent aussi par manque de munitions [1].

De 1708 à 1713, pendant une période de plus de cinq années, rien ne saurait peindre à quelles extrémités Hantay se trouva réduit, envahi qu'il était successivement par l'une ou l'autre armée. Puis vint la paix, et, en vertu du traité, les Français rentrèrent en possession définitive de la commune et de la contrée.

Ce village, qui a vu tant de désastres, a un privilège qui lui serait envié par bien des capitales.

« Cette paroisse, dit un annaliste [2], est singulière en ce que plusieurs des paroissiens y vivent un siècle. »

En ce cas, quelques contemporains auront pu entendre leurs pères leur raconter, à la veillée, les souvenirs de Fontenoy, de Louis XV et de Louis XVI. A plus forte raison, on a dû les entretenir des grandes scènes, des excès déplorables et des admirables victoires de la République. Nous leur laissons ces souvenirs en espérant, qu'eux aussi devenus centenaires, les rapporteront, par un soir calme et limpide, aux petits-fils de leurs enfants.

(1) De Quency. — (2) Legroux. *Gallo-Flandria.*

Digitized by Google

HAUBOURDIN.

Haubourdin, ville ouverte, chef-lieu de canton, station du chemin de fer de Lille à Béthune, sur la grande route de Lille à Béthune et sur le canal de la Haute-Deûle, est à sept kilomètres de Lille. Il y a une église, un doyen, deux vicaires, une justice de paix, un bureau télégraphique, un pensionnat de demoiselles dirigé par les Dames de la Sagesse, une salle d'asile, une école supérieure dirigée par un instituteur laïque, une étude de notaire. L'industrie y est représentée par une fabrique de céruse, une fabrique de chicorée, une fabrique et raffinerie de sucre, une filature de lin, une teinturerie et une fabrique de glucose.

La population est de 5,379 habitants, dont 4,917 français et 462 étrangers; 5,378 catholiques, 1 dissident.

Les armoiries : de gueules au lion d'or, armé, lampassé et couronné d'azur.

Haubourdin vient de *al bur den, près d'une courbure de rivière*; ou de *harbodem, terre ferme*; ou de *hareboden, domaine*; ou de *hau berdena, haut aulne*; ou enfin de *haut bour*, bourg, et *din*, *marais*. Grammatici certant.

HISTOIRE. — Haubourdin existait déjà à l'époque terrible où les Normands, dans leurs courses vagabondes entre Courtrai et Douai, semaient l'épouvante et la mort. La tradition rapporte qu'on éleva alors à Haubourdin le lieu dit la Motte, et le fort de Beaupré devenu plus tard le château qui existe encore. Un auteur (1) dit que le château de Wavrin fut assiégé vers 955, Haubourdin devait alors être formé et habité.

(1) Buzelin. *Annales Gallo-Flandriæ.*

Digitized by Google

Malgré cette origine assez ancienne, nous devons arriver à 1234 pour voir tomber sur Haubourdin de nouveaux jours d'épreuve. Une disette horrible suivie de la peste en décima la population cette année-là [1]. La bourgade avait déjà assisté à la vengeance implacable de Philippe-Auguste, le vainqueur de Bouvines. Ce fut pis encore quand Philippe-le-Bel vint en Flandre avec ses troupes. Toutes les calamités de la guerre, préludes de la fameuse bataille de Mons-en-Pévèle, visitèrent la localité [2].

Vers 1347, nouvelle famine. La cause s'en trouvait dans les troubles dont la Flandre était alors le théâtre. Les Flamands se soulevaient contre l'autorité de leur comte Louis de Mâle. Une bataille se livra près de Quesnoy-sur-Deûle, où périrent 1200 Flamands [3]. La victoire resta à Jean, seigneur d'Haubourdin, qui tenait le parti du comte.

L'histoire nous reprocherait d'être incomplets, si nous omettions de parler, au moins succinctement, de ces personnages qui illustrèrent notre commune.

Le premier seigneur souverain d'Haubourdin fut Jean III, châtelain de Lille, mort en 1276.

En 1447, c'était Jean de Luxembourg, dit le bâtard de Saint-Pol, qui fut un chevalier accompli.

Croix Pèlerine. Un chroniqueur rapporte qu'en 1448, une noble dame, dont l'histoire ne nous a fait connaître ni le nom ni la contrée qu'elle habitait, se rendait à Rome, à l'occasion des grands pardons que le pape avait publiés pour y attirer toute la chrétienté. Mais en voyageant sur sa haquenée, elle allait à petites journées et visitait les saints lieux qui étaient sur sa route ; lorsque arrivée au bord de la mer, elle fit rencontre d'une bande de pillards et robeurs de mer qui l'attaqua aussitôt, et allait attenter à sa vie ou la faire prisonnière comme les gens de sa suite, quand le hasard, qui servait si à propos nos preux, amena en ces lieux notre brave chevalier, qui, par sa valeur, la délivra des mains de ces brigands. Gisante sans connaissance sur le sable, la noble Dame fut doucement prise dans les bras de Jean qui lui dit : « Ma chère Dame, ne vous esbahissez de rien, prenez

(1) Le Glay. *Histoire des Comtes de Flandre.* — (2) Tierce. Notes historiques. — (3) Derode. *Histoire de Lille.*

Digitized by Google

cœur et vous confortez : car, merci Dieu ! vous êtes délivrée de vos ennemis et, s'il vous plaise, je suis prest de vous conduire, vous et votre compagnie, en aulcune bonne ville et seure place pres d'chy. »

Reprenant ses sens, elle remercia son libérateur, lui conta son malheur, et le désespoir où elle était d'être si loin de son pays, sans avoir fini son pèlerinage, et ajoutant : « Sire chevalier, je suis la plus troublée gentille femme qui soit aujourd'hui en ce monde, et ne say à présent comment me conduire. » A ce dolent propos et aux larmes de la Dame désolée, qui lui avait appris aussi son haut lignage, Jean se constitua son protecteur. . . . . Nous osons espérer, que la belle pèlerine aura accompli son pèlerinage sous la conduite du noble seigneur d'Haubourdin, qui l'aura menée à Rome saine et sauve, où elle aura récompensé ce vaillant chevalier, ainsi que le comportaient ses services et les lois de la cour d'amour.

On croit voir dans ce fait l'origine du pas d'armes de la *croix pèlerine*, près Saint-Omer, où une colonne en grès, d'une seule pièce, est encore désignée sous le nom de croix pèlerine.

Le bâtard de Saint-Pol mourut à Haubourdin en 1466.

En 1603, la seigneurie appartenait à Henri IV, roi de France. Marie de Houchin, fille du marquis de Longastre, et marquise de Roquelaure, fut la dernière vicomtesse d'Haubourdin, elle mourut sous la République.

Les seigneurs d'Haubourdin avaient droit de connaître du sang et du larron, d'avoir fourches patibulaires à deux piliers, pilori, carcan et prison et d'avoir ban plaidoyable. Ils étaient indépendants, ne relevant que de Dieu et de l'épée.

La commune d'Haubourdin avait ses coutumes particulières, et les manants, quoique placés sous la suzeraineté de leurs maîtres, étaient exempts de tous impôts, charges, aides ou frais de guerre.

Les prévisions humaines sont toujours courtes par quelqu'endroit.

Malgré ses seigneurs, malgré ses privilèges, Haubourdin n'échappera pas à la Némésis de la guerre. Le duc de Bourgogne était menacé par les Anglais. A ceux-ci s'étaient réunis les

Digitized by Google

Gantois révoltés, dont les bandes venaient porter l'épouvante dans notre bourgade et les environs de Lille.

Philippe-le-Bon envoya contr'eux, en mai 1448, Adolphe de Clèves, et prit à l'intérieur toutes sortes de mesures pour se garder de leurs attaques. Le Magistrat, de son côté, fit rompre la digue à Haubourdin et fermer toutes les portes d'eau.

Sous Charles-Quint et Philippe II d'Espagne, des malheurs aussi funestes que la guerre frappèrent la localité. Les partisans de Luther semaient partout l'alarme et prêchaient, les armes à la main. Organisés en bandes et portant le nom de Gueux, ils dévastèrent plus de 300 églises. En 1566, sous la conduite d'un nommé Vallée, après avoir ravagé l'abbaye de Loos, ils se ruèrent sur Haubourdin où ils s'installèrent dans les demeures des bourgeois. Ils y faisaient peu de prosélytes et beaucoup de dégats. Chaque croix élevée sur les routes ou chaque image de saints qu'ils rencontraient tombaient sous leurs mains.

C'est vers cette époque néanmoins, qu'Haubourdin parvint à son plus haut degré de prospérité. On y voyait des manufactures de gros draps. Du compte-rendu en 1550[1] par Jean Ristaux, receveur des terres et seigneurie d'Haubourdin, appartenant alors au duc de Vendôme, il appert, qu'en 1549, il avait été fabriqué audit Haubourdin 1459 pièces de drap.

Les drapiers expédiaient leurs tissus dans la châtellenie et même dans les provinces voisines.

Haubourdin a dû ses accroissements à différentes causes, principalement à la faveur que lui fit Jean, châtelain de Lille, de rendre la Deûle navigable; à ses marais, dont ses seigneurs lui accordèrent l'usage et ensuite la propriété, au moyen d'une faible redevance; à la chaussée de Lille à Béthune, La Bassée, Saint-Omer et Calais[2], à ses privilèges, et surtout parce que la consommation y était affranchie et exempte de tous droits.

Ces avantages accrurent sa population et augmentèrent son commerce. Mais, comme ils facilitaient la fraude, une ordonnance du 16 janvier 1682 interdit aux habitants d'Haubourdin et d'Emmerin de tenir aucun entrepôt d'eau-de-vie et d'en vendre ou d'en détailler aux habitants de la châtellenie; ceux-ci vinrent

(1) Archives départementales. — (2) Duthillœul. *Petites Histoires*

Digitized by Google

alors consommer, à Haubourdin même, ce qu'ils ne pouvaient plus en tirer.

Mais, les guerres et les incendies ont sensiblement amoindri un état de choses si avantageux. C'est surtout en 1640, que le pays devint le théâtre de luttes sanglantes. Haubourdin était alors sous la domination espagnole, et Mazarin dirigeait la politique française. Le prince d'Orange menaçait Lille. L'armée de France de son côté attaquait les villes voisines. Des détachements de cavalerie étaient postés à Haubourdin pour surveiller l'ennemi. Don Juan, gouverneur des Pays-Bas, passant à Haubourdin avec son armée, dévastait tout, ruinait le pays, demolissait les fermes et les maisons.

Après quelques années de calme relatif, vient, en 1708, le siège de Lille. Le prince Eugène établit son quartier général à Haubourdin. Pendant ce siège, les Haubourdinois sont obligés de confectionner pour les alliés des fascines entremêlées de pierres.

Après la levée du siège, les logements de troupes durèrent dix-huit mois, l'on devine au prix de quelles souffrances.

Le roi Louis XV se préparait à la bataille de Fontenoy et le duc de Biron était cantonné à Haubourdin.

Un demi siècle plus tard (1792), 60,000 Autrichiens marchaient sur Lille, sa résistance fut héroïque. Lille fut l'orgueil de la France.

Une terreur panique frappa alors les esprits ; le trône et l'autel avaient disparu. La France était en délire, cependant les temps allaient redevenir meilleurs, et le pays voyait le moment où l'invasion devait reculer devant le courage de nos armées triomphantes.

ARCHÉOLOGIE. — Le chateau de Beaupré, qui a servi de refuge à Jeanne de Constantinople, était la propriété des Dames de Denain, qui l'avaient érigé en forteresse. Ce château fut reconstruit au XVI^e^ siècle ; son architecture espagnole, ses tourelles élégantes, sa belle situation, son parc intelligemment agencé, en font un château féodal et une demeure agréable.

La Chapelle des Crépins a été construite, en 1347, avec le prix de la condamnation encourue par les Crépin d'Arras pour avoir tué Gerard Dehos et Blondel Delamaille.

Digitized by Google

HELLEMMES.

Hellemmes, village du canton de Lille-Nord-Est, en est éloigné de quatre kilomètres, sur la route de Lille à Tournai ; l'on y trouve plusieurs filatures de lin, une fabrique de passementerie, une fabrique de cirage, une école de garçons dirigée par un instituteur laïque, une école de filles et une salle d'asile sous la direction des Sœurs de la Sainte-Famille, deux sociétés de secours mutuels, une église desservie par un curé.

La population est de 2,812 habitants, dont 1,749 français et 1,063 étrangers ; 2,802 catholiques, 10 dissidents.

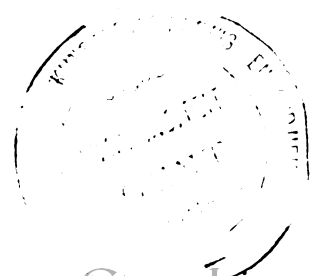
Les armoiries sont : de vair.

Le nom d'*Hellia* se trouve dans un grand nombre de lieux et de familles. Plusieurs endroits des Pays-Bas doivent leur nom à cette sombre déité de nos ancêtres (1). Hellemmes, paraît-il, en tire son étymologie.

HISTOIRE. — Hellemmes avait pour seigneur temporel le monastère de l'Abbiette de Lille, cette antique succursale de l'abbaye de Marquette.

L'histoire n'a pas oublié ce village si voisin de Lille. A en croire Messire Philippe Wielant, Hellemus d'Hellemmes compta parmi les guerriers qui, avec Brûlant de Montignies, portèrent secours au

(1) Desmet.



Digitized by Google

roi de France qui était en guerre contre les Saxons[1]. On assigne à ce fait la date de 1055, et ce serait l'époque de la première apparition historique du nom de la localité.

Un document plus incontestable est un cartulaire de l'abbaye de Loos qui parle d'*Helemes* en 1174. En ce cas, quand le terrible triomphateur de Bouvines amena ses soldats pour faire de Lille un monceau de cendres, les habitants d'Hellemmes durent recevoir avec compassion les transfuges Lillois qui n'avaient plus de foyers, et qui avaient pu échapper à la fureur de Philippe-Auguste.

Le fils de Marguerite de Contantinople, Guy de Dampierre, s'attira le courroux injuste, il faut le dire, de Philippe-le-Bel. Les armées françaises, en venant réduire de nouveau la ville de Lille, ne ménagèrent rien dans les environs, et notre village fut ravagé sans pitié ni merci.

La bataille de Mons-en-Pévèle n'améliorera pas le sort de la châtellenie. Mais les maux devaient, pendant soixante ans, de 1322 à 1384, provenir de nos comtes eux-mêmes.

Louis de Nevers et Louis de Mâle ne surent jamais se gagner l'affection des Flamands. Les villes se divisent en partis contraires; une soldatesque étrangère et avide, appelée par les souverains de Flandre, font payer le secours qu'elle apporte par des pillages et des vexations, qui consternèrent et ruinèrent les cultivateurs d'Hellemmes. Il y eut plus. Le gouverneur de Lille alla jusqu'à donner, en 1340, l'autorisation de fourrager partout et de brûler les faubourgs.

En 1378, Charles VI, roi de France, vient appuyer Louis de Mâle; mais sa cour et ses soldats dévorent les fruits du travail de nos campagnes.

C'est le tour de Louis XI de venir troubler le repos des environs de Lille. Les troubles ininterrompus avaient attiré des malandrins dont il fallut réprimer les excès par les plus sévères ordonnances, en 1489.

La réformation de Luther pénétra dans la Flandre. Elle y engendra des maux infinis parce que des hommes pervers s'en saisirent comme d'un prétexte.

(1) De Rosny. *Histoire de Lille.*

Digitized by Google

Qui ne connaît le mot de *Hurlus;* qui n'a entendu raconter les faits et gestes de ces vandales?

Ce mot vient peut-être du flamand *Hiruling*, qui signifie mercenaire, homme à gages; ou de *huurloon* qui veut dire gages, salaire qu'on donne à un homme loué pour tout faire. Nous serions plutôt tentés encore de trouver l'étymologie du mot Hurlus dans une espèce d'onomatopée, tirée ou des hurlements proférés d'ordinaire par ces pillards au moment de leur invasion subite au milieu des villages ou bien des cris d'avertissement et de détresse poussés par leurs victimes. Il y a presque toujours quelque chose d'indicatif dans ces noms inventés par le peuple, aux moments de malheur et de misère; le mot Hurlus est de ce nombre. Ce terme est resté longtemps et traditionnellement dans la mémoire des populations de la Flandre comme synonyme de pillard.

Parmi les personnages de l'ancienne procession de la ville de Lille figurait le tambour-major des Hurlus; on avait soin de lui donner l'aspect le plus terrible et le plus rébarbatif. Au total, les souvenirs laissés dans le pays par les Hurlus sont des souvenirs de dévastation, d'incendie et de meurtre. Si bien que de 1580 à 1595, les paysans placèrent des guetteurs à chaque clocher de village pour voir de loin l'arrivée de ces bandes dévastatrices et sonner le tocsin : alors on sauvait les femmes, les bestiaux et l'argent qu'on pouvait avoir. Les Hurlus se vengeaient de ce qu'on soustrayait à leurs coups ou à leur rapacité en incendiant les chaumières et les fermes. C'est à cette époque qu'on fortifia quelques églises en entourant les cimetières de murs crenelés et de tours (1).

Ils vinrent aussi à Hellemmes au mois d'août 1580. Ils brûlèrent cette église qui avait déjà été visitée par tant de pieux pèlerins venus pour honorer Saint-Guislain.

Reprenons notre histoire à l'année 1608. Elle marqua pour Hellemmes une époque assez fâcheuse. Le Comte d'Annappes avait reçu l'ordre de l'archiduc, alors notre souverain, de loger à Lille des troupes espagnoles. Le Magistrat de Lille n'y voulut rien entendre, et l'on fut obligé de disperser les soldats dans les campagnes voisines. Hellemmes fut rempli d'Espagnols qui n'étaient pas toujours des hôtes commodes.

(1) A. Dinaux. *Archives du Nord.*

Digitized by Google

Un peu plus tard, en 1617, le village assista au passage de l'ambassadeur d'Espagne, don Balthazar de Comèques, qui alla loger chez Jean de Robles, au château d'Annappes. Cependant de mauvais jours menaçaient de nouveau la châtellenie, qui avait repris un aspect florissant sous un gouvernement paternel, et à l'aide de la paix. Louis XIV convoitait cette Flandre que les efforts de ses prédécesseurs n'avaient pu acquérir. Il était alors à l'apogée de sa puissance. L'Europe s'inclinait devant ses armes. Le siège de Lille fut résolu en 1667.

Le monarque établit son quartier général à Loos, le marquis d'Humières se plaça à Hellemmes, tandis que Turenne était à Fives. Quinze régiments investirent la ville. L'imagination mieux que la plume peut décrire les angoisses quotidiennes qu'apportent à une localité les opérations d'un siège. Nuit et jour, les habitants du village étaient en alerte.

Les mêmes déboires les atteignirent encore en 1708, quand la fortune de la guerre permit aux puissances alliées de reprendre Lille. Hellemmes fut rempli des troupes du prince Eugène de Savoie, quand ce rival heureux de Boufflers porta la droite de son armée à Fretin et la gauche à Annappes. Tous les malheurs frappèrent la France et notre pays pendant l'espace de cinq ans: la guerre, la peste et la famine. Enfin Villars conquit la paix pour son pays et Louis XIV finit avec un triomphe.

En 1775, les environs d'Hellemmes étaient transformés en un vaste camp, où le Comte d'Artois, depuis Charles X, vint assister aux grandes manœuvres. Cette visite d'un descendant de Saint-Louis ne devait plus se renouveler, car l'heure des révolutions avait sonné, et notre village apprit qu'un nouveau siège menaçait Lille. Les Autrichiens, en effet, après le Pas de Baisieux, vinrent cerner la ville de Lydérick.

La femme du duc Albert de Saxe, le bombardeur de Lille, eut, d'après un écrivain[1], l'atroce curiosité de venir au camp d'Hellemmes, repaître ses yeux de l'horrible spectacle du bombardement d'une ville. « Son cœur sanguinaire a dû être satisfait, ajoute-t-il. Le feu a été plus vif en sa présence, et ses

(1) Buchez. *Histoire parlementaire.*

Digitized by Google

satellites, ne pouvant encore répondre à son impatiente barbarie, ont tiré quelques volées à boulets froids, parce que la charge devenait moins longue. Elle a voulu voir l'effet effroyable des bombes du poids de 500 livres ; deux mortiers ont éclaté et ont mis en pièces trente-six hommes qui entouraient la batterie infernale. »

Les efforts des ennemis furent grands ; mais les Lillois avaient du courage, du patriotisme et des munitions, qui firent battre en retraite l'armée impériale.

Digitized by Google

HEM.

—

Hem, village agricole et industriel, sur le ruisseau la Marcq, du canton et à trois kilomètres de Lannoy, à dix kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de Lannoy. Il existe dans cette commune plusieurs brasseries, plusieurs teintureries, une école de garçons dirigée par des instituteurs laïques, une école de filles dirigée par les Dames de la Sainte-Union, une église desservie par un curé et un vicaire.

La population est de 3,061 habitants, dont 1,632 français et 1,429 étrangers; 3,050 catholiques, 11 dissidents.

Les hameaux sont : le Civeron, l'Empompont, le Petit-Lannoy, le Trie, les Trois Baudets, la Vallée, le Petit-Voisinage, le Château d'Hem, la Citadelle, la Courserie, Beaumont, le Petit-Flot, la Lionderie.

Les armoiries : d'argent au chef de gueules.

Hem est un mot d'origine germanique qui signifie *logis, demeure*.

HISTOIRE.— Hem sert pour ainsi dire d'enceinte à Lannoy, qui est une ville minuscule comme Monaco est une principauté lilliputienne. La cité en miniature a eu de grandes et dures destinées, que Hem a partagées en bon et courageux voisin, car, si la proximité d'un grand centre de population est préjudiciable aux faubourgs, le voisinage d'une petite ville, qui ne peut contenir les troupes belligérantes, apporte un plus grand danger encore aux localités environnantes.

Digitized by Google

Si l'importance de Lannoy ne doit dater que de 1458, Hem comme groupe, comptait déjà en 1236. Au mois de février de cette année, Jean, deuxième du nom, seigneur de Roubaix, vendait aux doyen et chapitre de Tournai, qui déjà possédaient la dîme ecclésiastique, la meilleure partie de son droit de terrage ou champart à Hem, tenu en fief de la bonne et noble Comtesse de Flandre, Jeanne de Constantinople.

D'ailleurs la légende du patron de la paroisse nous apprend que : « L'an 1280 est le plus tard que le culte des Saints Corneille et Cyprien aurait commencé au terroir de Lille à Hem, lorsque Guido, comte du pays, acheta le territoire de Renay de l'abbé d'Inda, car les cardinaux de l'église romaine parlent ainsi : Attendu qu'en l'église de Hem, au diocèse de Tournai, est dressé un certain édifice sur les fonts de baptême devant l'image du glorieux martyr Saint Corneille par forme d'autel que l'on y porte pour célébrer la messe solennelle et que grande quantité de peuples y concourt des pays éloignés en diverses saisons de l'année, pour honorer la Divine Majesté en son Saint : joint que les personnes affligées du mal caduc sont fort souvent soulagées devant ladite image et vistement délivrées par l'intercession du martyr, etc. »

Notre hommage serait incomplet envers le martyr vénéré à Hem, si nous n'ajoutions que Saint-Corneille était romain et de la très illustre race des Scipions (200). Il devint prêtre, évêque et pape. Ce pontife reçut la couronne du martyre sous Gallus.

Les seigneurs d'Hem étaient des personnages de distinction. Jean d'Hem, en 1371, et ses successeurs, en 1384, eurent un conflit avec les chanoines de Tournai. En 1582, la seigneurie passa dans l'illustre famille des Vilain de Gand.

Voilà plus qu'il n'en faut pour établir que ce village a une origine bien historique. Nous lisons même dans des chroniques anciennes que des habitants du pays étaient assez puissants, en 1346, pour se dérober un instant à l'action de la justice.

Ainsi, Pierre de Hem et Jean de Bourgogne furent arrêtés « pour avoir perpétré damnablement plusieurs omichides et autres maléfices [1]. Le roi Jean II les fit mettre en liberté, ordonnant à

(1) Buzelin.

Digitized by Google

son Bailly de Lille, de les réintégrer en prison par signe ou par figure seulement [1]. »

En 1480, les malheurs de la guerre s'appesantirent sur Hem ; sans compter les autres bâtiments, l'église fut brûlée de fond en comble, et, deux années plus tard, les Français, mettant à profit la fin prématurée et malheureuse de Marie de Bourgogne (1482), firent irruption dans le pays. Hem fut de nouveau mis à la merci de ces malandrins, de ces routiers qui ne respectaient rien.

Vers ces temps là (1566), une agitation extraordinaire régnait dans certains esprits à Hem. Ils se rendaient avec des gens de Lannoy à des conventicules où des orateurs, ou des apôtres improvisés, leur inculquaient les nouveaux principes de Luther et en même temps une fureur insensée contre le culte des Saints et leurs images. Ces prédications, qui avaient été suivies de si déplorables excès, avaient aussi appelé les sévérités du gouvernement sur les adeptes, fauteurs ou égarés. Le 8 mars 1567, Mecqueol des Mazures, fripier de velours à Hem, fut pendu et étranglé à Lille. Il avait pris part aux troubles du mois de décembre, dans la bande appelé les Hurlus [2].

Hurlus, Bocqueteaux, Gueux, étaient les noms que l'on donnait à ces vandales modernes, dont les plus grands exploits consistaient à briser des images et effondrer les tonneaux de vin.

Mieux que personne, les gens de Hem pourront apprécier quelle part leurs pères ont dû prendre au triomphe de ceux de Lannoy, lorsque qu'en 1567, les pillards furent repoussés par la ferme contenance des habitants, et écrasés ensuite par le baron de Rassinghien.

En 1578, le baron de Montigny fit opérer l'investissement complet de la petite ville. A Hem se trouvaient ses deux capitaines, La Biche et Waroux. Ce fut après le tour du prince de Condé, de remplir le village de ses partisans français, et toujours ces désastreuses visites avaient pour prétexte la prise de Lannoy.

Pendant la longue guerre à laquelle mit fin le traité d'Aix-la-Chapelle, ce fut à Hem un va-et-vient continuel de troupes françaises, allemandes et espagnoles.

(1) Derode. *Histoire de Lille.* — (2) Frossard. *L'Église sous la Croix*

Digitized by Google

En 1667, apparaît le duc d'Enghien, qui s'empare de Lannoy. L'on comprend qu'avec des hôtes si nombreux et si exigeants, les cultivateurs devaient être dans une position excessivement critique. Enfin Louis XIV conquit la Flandre et cette conquête éloigna pour quelque temps les logeurs incommodes.

Le 15 octobre 1701 est une date dont nos pères ont souvent parlé à Hem. Le village se crut un instant réservé au sort de Gomorrhe. Lannoy flambait si bien que la moitié de la ville fut consumée, et que l'on dut prendre des mesures extraordinaires pour aider à réparer le désastre.

Les maisons étaient à peine relevées que le duc de Malborough, notre formidable adversaire, vint s'installer chez nous avec ses Anglais.

La prise de Lille, la bataille de Denain, la mort de Louis XIV, l'avènement de Louis XV, voilà des étapes de l'histoire que tout le monde connaît. Arrivons à 1744 [1].

Peu avant la bataille de Fontenoy, le roi de France Louis XV fut obligé de diviser ses forces. Sa Majesté se porta vers le Rhin, et les alliés, se sentant les plus forts, passèrent l'Escaut et vinrent camper dans la châtellenie de Lille, s'étendant depuis Hem jusqu'à Péronne. Ils prirent pour cela le temps de la nuit, et les habitants, surpris chez eux avec leurs bestiaux et leurs effets, eurent un douloureux réveil au son des trompettes et des timbales.

Nous n'étions plus au temps où nos ancêtres naissaient, vivaient et mouraient dans la foi de la royauté et de Dieu. Un souffle ardent et nouveau avait emporté les monuments et les croyances du passé, mais aussi avait appelé sur le pays les calamités d'une guerre européenne. La déplorable affaire du Pas de Baisieux [2] venait d'avoir lieu. A Hem, l'on eut mal au cœur de voir passer dans un état pitoyable des soldats que la peur avait frappés de couardise. Les uns étaient transis de froid, les autres stupéfiés par la crainte; tous, l'épouvante aidant, faisaient des récits lamentables.

Cependant les Autrichiens nous revinrent et infligèrent à Hem

(1) Poutrain. *Histoire de Tournai.* — (2) Voir Baisieux.

Digitized by Google

les plus grandes pertes. Mais lorsque La Bourdonnaye les châtia au Pont-Rouge, nous fûmes moins embarrassés de leurs exigences et nous pûmes saluer l'aurore radieuse des grandes victoires de la République.

ARCHÉOLOGIE. — Il y avait à Hem un château construit sur une ancienne forteresse, qui servait de résidence aux seigneurs d'Hem; ce castel féodal se trouvait près de l'église de Forest. Gilbert, l'un des seigneurs, y avait établi vastes jardins, vastes terrasses et parterres variés.

NOTABILITÉS. — Dans le XVI^e^ siècle, vivait François Hœmus d'Hem, auteur d'un ouvrage intitulé : *Sacrorum Hymnorum libri duo.* Valere André, Paquet et Sanderus font mention de cet écrivain.

Digitized by Google

HERLIES.

Herlies, village du canton et à sept kilomètres de La Bassée, à vingt de Lille, dépend du bureau de poste de Fournes. Il existe dans cette commune une école de garçons dirigée par un instituteur laïque, un pensionnat et école communale de filles, et hôpital sous la direction des Sœurs de l'Enfant-Jésus, une distillerie, une église desservie par un curé.

La population est de 944 habitants, dont 920 français et 24 étrangers ; 939 catholiques, 5 dissidents.

Les hameaux sont : le Riez, le Pilly, la Croix-d'Angleterre, le Bas-Wailly.

Les armoiries : d'azur à trois fleurs de lys d'or, au lambel de même.

Herlies vient du celtique *ar*, *aer*, *heyr*, qui signifie *bataille*, *combat*, et de *ly*, qui signifie *champ*.

HISTOIRE.— Herlies eut pour marraine une triste déité, la guerre, qui lui laissa comme titre un nom signifiant *Champ de bataille*. Mais, à quelle époque et entre quels peuples se donna cette sanglante lutte ? Nous l'ignorons. On conjecture que ce fut avant l'arrivée des Romains dans la Belgique, et qu'elle eut lieu entre les Ménapiens et les Atrébates. Les premiers, chassés des bords du Rhin par les Usipètes et les Teuchtères, furent obligés de chercher une nouvelle patrie. Ils conquirent le Tournaisis, la

Digitized by Google

châtellenie de Lille et probablement le village de Lorgies, placé jusqu'aux derniers temps sur l'extrême frontière des Atrébates, lequel peut avoir été pour ces peuples le Thérouanne de Charles V et de François 1^er^ [1].

Il est vraisemblable que cette bataille aurait eu lieu seulement vers 432, lorsque les Francs firent irruption dans la Gaule, sous la conduite de Clodion [2]. Ainsi, là comme ailleurs, dans notre pays, il est vrai de dire que :

Aucun épi n'est pur de sang humain.

Cherchons plutôt l'origine chrétienne et historique de Herlies. Le pape Clément III confirma à l'abbaye de Marœul, la jouissance de la dîme de notre village par une bulle du 13 février 1188. Mais, la terre et seigneurie appartenait à la maison de Warin ; nous voyons en effet que, en 1221, Helin de Warin affranchit de tous droits de servage ses hôtes d'Herlies ; il leur avait abandonné toute terre qu'ils tenaient de lui dans notre village.

Guyotte, héritière de la châtellenie de Lille, réunit la terre d'Herlies à celles d'Haubourdin et d'Emmerin. Henri, roi de Navarre, la vendit avant l'année 1580, et elle devint la propriété de Philippe de Hornes, comte de Hautkerck, en faveur duquel l'archiduc Albert l'érigea en comté en 1611.

Elle fut ensuite possédée par les maisons de Vandergracht, Croix-Sympy, et Vignacourt [3].

Le démon des batailles s'acharna longtemps sur ce sol engraissé des débris sanglants de nos pères. En 1488, la Flandre était en proie à des dissensions intestines. D'un côté l'empereur d'Allemagne vole au secours de son fils Maximilien dont les Flamands rejettent l'autorité. De l'autre, le maréchal d'Esquerdes, avec ses Français, passe la Lys, pour soutenir les gens de Flandre dans leur rébellion. A cette occasion, il fait raser les fortifications de La Bassée [4].

Profitant de ces troubles, des bandes armées, dans le seul but de rançonner les habitants, et se souciant peu des querelles d'autrui,

(1) Duthillœul. *Petites Histoires.* — (2) Mannier. *Histoire de La Bassée.* — (3) Lespinoi. — (4) Meyer. *De origine Flandorum*

Digitized by Google

vinrent s'abattre sur Herlies et s'y livrèrent aux plus déplorables excès[1].

Cependant le pays retrouva sa sécurité et jouit d'une paix profonde qui ne fut même pas troublée par les guerres de religion.

Les Gueux n'y promenèrent pas leurs fanatiques horreurs; ajoutons que le tribunal de sang, féroce collaborateur du duc d'Albe, n'eut pas non plus à prendre de victimes à Herlies.

A l'époque des archiducs, le village fournit son contingent aux annales du crime. Nous citons un manuscrit[2] :

« Le 7 septembre 1627, fut fait justice à Lille, devant la maison échevinale, de cinq voleurs, réchauffeurs de pieds, lesquels furent pris à Herlies par les paysans qui ne pouvaient être en repos le nuit en leurs maisons ; et furent amenés et exécutés ledit jour, 7 Septembre; deux des cinq furent rompus vifs, et le plus jeune de ces deux, qui n'avait que 18 ans, eut du bourreau un coup de poignard au cœur, après avoir eu les bras et les jambes cassés. Les trois autres furent assis sur broches de bois et liés à des étaques, puis fut fait du feu d'estrin dessous leurs pieds, et après furent étranglez et brulez et mis sur une roue. »

C'était la justice de ce temps-là : Ce qui n'empêchait pas les malfaiteurs d'être nombreux. Nous trouverons encore un exemple à Herlies.

En 1635, la France déclara la guerre à l'Espagne. L'année suivante, l'approche des Français jeta l'épouvante dans Herlies, et fit affluer vers La Bassée un grand nombre de bestiaux que les campagnards y emmenaient pour les mettre en sureté[3].

A quatre ans de là, les Français ayant pris Arras, le théâtre de la guerre se rapprocha de plus en plus de notre village.

Francisco de Mello, général espagnol, se mit en campagne au mois d'avril 1642, et vint se porter aux environs de La Bassée.

Le 12 juillet 1647, la ligne de circonvallation des Français se prolongeait, par le bas d'Illies et Salomé, jusqu'au canal. Là encore Herlies vit maints spectacles de désolation.

(1) Don Gérard. Manuscrit. — (2) Journal de Le Monnoyer. — (3) Delaporte. Manuscrit.

Digitized by Google

Le siège de La Bassée fait par le maréchal de Gassion avait complété la ruine du village et des environs. Pas une maison n'était restée debout, on ne voyait plus que quelques châteaux; c'étaient, avec l'église d'Haisne, les seuls édifices qui n'avaient pas été renversés. Tout le reste avait été dispersé, saccagé, anéanti. C'était le règne de la dévastation organisée, à tel point que le gouverneur assignait au pillage tel ou tel village; la troupe sortait avec des chariots et allait butiner au village indiqué; les paysans ainsi dépouillés journellement de ce qu'ils possédaient en étaient réduits à enterrer leur pain, s'ils voulaient en conserver un peu pour eux et leur famille [1]. Les ancêtres des habitants actuels d'Herlies s'en sont souvenus longtemps.

Ils se souvinrent aussi qu'en 1650, vingt-sept villages furent incendiés par les Français, et qu'ils durent pleurer sur leurs propres ruines.

De 1708 à 1713, c'est-à-dire pendant cinq ans, l'on tenterait inutilement de dépeindre la désolation de notre commune et de tous les environs. Ravagé par l'hiver de 1709, dévoré par la famine qui suivit, pillé par l'un et l'autre des partis guerroyants, Herlies n'était plus qu'une ombre attristée d'un vieux et gai village.

Enfin la paix arriva. Mais il était réservé aux cultivateurs de subir une nouvelle épreuve. Celle-ci était non pas le fait de la guerre, mais d'une main criminelle.

Un misérable, un incendiaire, sans aucun profit [2], prit plaisir pendant plusieurs années à mettre le feu aux maisons d'Herlies, sans même épargner ses proches parents.

Il en avait incendié au moins trente, quand il fut pris, condamné et brûlé vif sur la place de Lille en 1725.

Nous ne terminerons pas cette notice abrégée sans saluer l'aurore des réformes sociales et politiques qui devaient fonder une France nouvelle, non pas que nous approuvions les excès qui signalèrent les innovations; mais il est impossible de se rappeler, sans fierté, ces paysans héroïques que l'amour de la patrie fit les vainqueurs de l'Europe.

(1) Delaporte. Manuscrit. — (2) Legroux. *Gallo-Flandria*.

Digitized by Google

ARCHÉOLOGIE. — On trouve à Herlies la pierre tumulaire de Henri de Beauffremetz et d'Antoinette de la Chapelle, à la date du 7 juillet 1633 (1).

NOTABILITÉ. — Roland Leroy, chanoine de Saint-Pierre à Douai en 1592, mort en 1633, fondateur de plusieurs bourses en l'université de la même ville, était natif d'Herlies (2). Il fut un véritable et zélé propagateur de l'instruction, titre plus beau que l'on ne pense.

(1) De Rosny. *Histoire de Lille.* — (2) Duthillœul. *Petites Histoires.*

Digitized by Google

HERRIN.

Herrin, village situé sur la route de Seclin à La Bassée, du canton et à six kilomètres de Seclin et à seize kilomètres de Lille, dépend de la poste de Seclin. Il existe dans cette commune une école dirigée par un instituteur laïque, une blanchisserie de fils, une église desservie par un curé et une société de secours mutuels.

La population est de 452 habitants, dont 408 français et 44 étrangers; tous catholiques.

Les armoiries sont : de gueules, au chef d'or, fretté de sable.

HISTOIRE.— Les cartulaires des abbayes sont les vraies sources à consulter lorsqu'on désire remonter à l'origine d'un village. C'est dans un titre de la fameuse maison religieuse de Loos que nous rencontrons, en 1130, le nom de *Herrin*.

En 1159, et dès l'année 1184, un extrait du registre de l'abbaye de Phalempin constate que Wittimus Brohuns de Herrin, Robert son frère et trois de ses sœurs, ont vendu à cette abbaye une pièce de terre située entre Seclin et Phalempin. Le château du Plouich avait la haute main sur ce fief vicomtier qui avait, en 1231, un seigneur nommé Gonter dont le nom se trouve cité dans les archives de Loos.

En continuant ces extraits, nous voyons encore que Jean,

Digitized by Google

châtelain de Lille, fait savoir qu'Aelis de Millevoie a vendu au chapitre Saint-Pierre de Lille, la dime de Herrin qu'elle tenait en fief de Jean, seigneur dudit lieu et en arrière-fief de lui châtelain.

Il s'y rencontrait un manoir sur motte entouré d'eau. L'on sait que les habitations des nobles se construisaient alors sur des élévations soit naturelles, soit artificielles, et c'est ce que l'on entendait par motte.

Ce manoir étant tenu en pairie du château du Plouy et par conséquent du châtelain de Lille, les habitants lui payaient une redevance pour mener paître leurs bestiaux aux marais, et un droit pour y extraire la tourbe.

Aussi en 1340, un procès s'étant élevé entre notre commune et celle de Gondecourt, Herrin invoqua le secours du châtelain de Lille.

A la demande des habitants, Jean de Luxembourg rendit au village cinq bonniers de marais qu'il lui avait donnés à prendre le long du ruisseau de l'Escueil pour l'aide prêté dans le procès susdit. Le châtelain accepte en échange une redevance annuelle de quatre deniers pour chaque cheval, vache ou porc que les habitants feraient paître audit marais etc.[1]

Malgré cette dépendance, disons de suite qu'Herrin avait des seigneurs assez puissants, car nous y trouvons, en 1530, messire Antoine d'Herrin, chevalier; en 1590, Louis de Longueval, et au milieu du dix-huitième siècle, messire de Bonnières, Comte de Jouastre, à cause de sa femme, N. de Melun, héritière du marquis de Cottenes. Enfin ajoutons que l'abbé de Phalempin présentait un de ses religieux à la cure du village.

La position d'Herrin eût été bien avantageuse, si les marais rendaient une localité inaccessible à la guerre.

L'on sait malheureusement que les Flamands, après la bataille de Courtrai, dite Journée des Éperons (1303), se répandirent du côté d'Herrin et s'y livrèrent à toutes sortes d'excès. L'histoire nous apprend encore que le village fut malmené et rançonné sans merci par les Malandrins qu'avaient attirés en Flandre les bruits d'une descente en Angleterre. Cette descente fut projetée

(1) Leuridan. *Statistique féodale.*

Digitized by Google

entre Charles VI et Philippe-le-Hardi ; mais tout aboutit à faire, pendant quatre ans, de la Flandre le pays le plus malheureux de l'époque. En 1430, pour combler la mesure, la famine s'abattit sur la contrée, et les villageois, qui avaient eu tant de mal à convertir des terres marécageuses en fertiles oasis, furent en proie à tous les maux d'une affreuse disette.

A moins de cinquante ans de là, l'ambition de Louis XI remplissait la Flandre de troubles et d'inquiétudes ; des soldats plus ou moins disciplinés couraient d'Arras à Tournai, des confins de l'Artois aux limites opposées, et leur passage était toujours un fléau. Le commencement du seizième siècle ne fut pas favorable à Herrin. Un jour, ils virent les flammes dévorer leur église. Ce ne fut qu'à force de bon vouloir et de sacrifices qu'un nouvel édifice religieux put s'élever sur les ruines de l'ancien. Il fut solennellement consacré en 1539 par Monseigneur Nicolas Burette, suffragant de l'évêque de Tournai.

Les Gueux, ces démolisseurs de la Réforme, auraient sans doute repris l'œuvre de destruction, s'ils n'avaient éprouvé le courage des habitants d'Herrin. L'on sait que les iconoclastes se dirigèrent, en 1566, sur Seclin avec l'intention de piller les trésors de Saint-Piat et de renverser les monuments de la foi. A cette nouvelle, toute la contrée se souleva. Les gens de Seclin, d'Herrin, de Gondecourt, se réunirent et s'armèrent de tout ce que le hasard leur offrit. Quand les Gueux arrivèrent, la réception fut si énergique que la plupart des malheureux fanatiques tombèrent sous les coups ou se noyèrent dans les marais voisins.

Personne n'ignore que, dans le dix-septième siècle, la Flandre passa sous la domination française, que, pendant le règne de Louis XIV, une première règlementation mit un terme aux longues discussions que suscitait l'exploitation des marais entre les villages intéressés ; qu'enfin cette question fut complètement vidée en 1789, quand on partagea ces marais au prorata de la population des villages.

La Révolution, qui renversa et le trône et l'autel, qu'avaient respectés dix-neuf siècles de croyance, ne modifia que fort peu notre modeste Herrin.

Digitized by Google

ARCHÉOLOGIE. — L'on voyait, dans l'église d'Herrin, cette épitaphe attachée à la muraille du chœur[1] :

Ici gist messire Antoine d'Herrin, chevalier, seigneur dudit lieu, de Breuses, Moircourt, de Cartes, de Lespesses, terminé le 5 de décembre 1560, et dame Aldegonde de Vandresse, sa seconde espeuse, terminée le 23 de juin 1562. Priez Dieu pour leurs âmes.

La famille d'Herrin n'a plus de descendants connus.

Sur le fronton de l'autel de la Sainte-Vierge, on lit :

D. Jacobs de Florbecqz et D. Francisca de Heurien conjugibus, Joannes Baptista de Florbecqz filius, e societate Jesu, ponebat anno MDCXXXII.

(1) Manuscrit de Jacobs.

Digitized by Google

HOUPLIN.

Houplin, village agricole, près de la Deûle, du canton et à trois kilomètres de Seclin, à quatorze kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de Seclin. Il y a dans cette commune une école de garçons et une école de filles dirigées par un instituteur et une institutrice laïques, deux distilleries, une fabrique d'engrais, une église, un curé, une société de secours mutuels.

La population est de 1,612 habitants, dont 1,578 français et 34 étrangers ; tous catholiques.

Les hameaux sont : Ancoisne, la Croix.

Les armoiries : d'azur au chevron d'or.

Houplin tire son origine de *op*, *sur*, *dessus*, et *lin*, *étang*, *lac*, *amas d'eau*, *mer*.

HISTOIRE. — Non loin de la ville que protége Saint-Piat se trouve Houplin que les anciens documents nomment Houplin-lès-Seclin.

La grande baisse des eaux dans les spacieux marais d'Houplin, et les travaux entrepris par la municipalité de Lille, pour conduire les eaux de ces marais dans la ville de Lille, ont suggéré à un savant archéologue des investigations qui furent couronnées de succès et qui intéressent notre commune. M. Rigaux, en effet, a observé sur les rives de nos marais des vestiges d'habitations sur pilotis qui semblent remonter à une haute antiquité. il en

Digitized by Google

retira divers objets, qui confirmeraient cette apparence, tels que des pierres taillées ou polies et des os travaillés ou seulement fendus. Ces cités lacustes ou palafites peuvent être regardées comme caractérisant dans nos contrées la dernière phase de l'âge de pierre, l'époque de la pierre polie, c'est ce qui explique la présence des métaux dans quelques unes de ces habitations sur pilotis.

Dans les cités lacustes, les pieux sont disposés parallélement à la rive, sans grande régularité; la plate-forme se compose de plusieurs couches croisées de troncs d'arbres et de perches, reliée par un entrelacement de branches et cimentée par de l'argile.

Ce sont là des documents d'antiquité irréfutables.

Mais en nous appuyant sur des titres écrits, nous pouvons affirmer que notre village remonte à une date également respectable, car nous voyons, dans une charte de Saint-Amé de Douai, que le chapitre de la collégiale y avait un maire héréditaire en 1174.

D'ailleurs Ancoisne, hameau qui en dépend, est mentionné en 1176 dans un acte de donation à l'abbaye de Loos, par Philippe d'Alsace, partant pour les lieux saints.

Le chapitre de Seclin y jouissait de la totalité de la dîme, laissant au curé annuellement 500 livres. La confirmation de ce don avait eu lieu en vertu d'une bulle du Souverain Pontife Clément III, en date du 26 mars 1182.

A peu de distance d'Houplin était un château nommé Beaumanoir. Ce château, le donjon, les jardins, la basse cour, les terres y appendant, avec le moulin à vent, à moudre blé et à *wède*, le bac à Wavrin et appartenances d'icelui, et la terre d'Houplin étaient, en 1613, à Florent Dubois, seigneur du Molinel.

Ce mot de wède signifie herbe pour la teinture en bleu. C'est une plante crucifère, autrefois très-cultivée dans le département du Nord et qui se nomme pastel.

On s'occupait beaucoup, en 1549, à Houplin, du pastel. Ce fait nous est acquis par le dénombrement de l'année 1549. Le pastel était employé dans les arts pour la teinture en bleu. L'indigo de l'Amérique s'introduisit en Europe, parut supérieur au produit flamand, et le remplaça. On abandonna la culture du wedde.

Digitized by Google

Quant à Ancoisne, le premier seigneur fut Gérard de Bois-Grenier en 1305; tandis que ceux d'Houplin paraissent pour la première fois en 1425.

Mais au milieu du XVII[e] siècle (1641), le hameau et le village eurent un même maître. Le dernier fut Alexandre Albéric, comte de Pétrieu, lequel figure parmi la noblesse du bailliage de Lille en 1789 [1].

Sans entrer dans les détails que comporte l'histoire générale nous pouvons remarquer que les troubles religieux du seizième siècle effleurèrent le village.

L'on sait que les Gueux ne furent pas seulement hérétiques mais aussi dévastateurs. Les malheureux, fascinés par leurs doctrines, passaient de la théorie à la pratique, et tombaient sous le coup des lois [2].

Le 6 juin 1581, Henri Lambelin, de Houplin-les-Seclin, pour plusieurs méfaits, propos hérétiques et participation aux tentatives faites sur Lille, fut pendu devant la maison échevinale.

En 1709, la commune d'Houplin ne fut plus qu'une mer de glace, tous les chemins creux et les fossés furent comblés.

« Il y avait sur les riez deux pieds de neige; les entrées des « villes et des villages ont été bouchées par la neige; les voyageurs, « même de cabinet, (c'est-à-dire les ambassadeurs) ont été obligés « de séjourner pour ne pas s'exposer à une mort infaillible; « puisque l'on ne voyait ni chemin, ni fossé. Il fallait un escu neuf « pour un guide d'une heure. »

Alors Houplin était sur la route allant de Lille à Arras, car ce ne fut qu'en 1748 que l'ancienne route fut remplacée par une chaussée nouvelle.

Délaissé désormais par les voyageurs, notre village rentra dans le calme de la modestie des champs et la révolution qui, en quelques jours, renversa ce qu'avaient consacré des siècles, n'apporta aucune amélioration à la vie champêtre de nos villageois qui n'attendent le bonheur que de leurs travaux aidés d'une clémente nature.

Les Marais.— Les marais d'Houplin et les terres inondées,

(1) Leuridan. *Statistique féodale.* — (2) Frossard.

Digitized by Google

ne constituaient pas seulement une non-valeur, une lacune dans la production territoriale, mais ils étaient, la plupart du temps, des foyers pestilentiels, d'où s'échappaient pendant l'été des miasmes putrides, dont les moindres conséquences étaient les fièvres intermittentes qui énervaient et décimaient les populations voisines.

En 1790, afin d'obtenir le dessèchement, l'Assemblée Constituante recourut au système d'expropriation pour cause d'utilité publique. On devait dédommager les propriétaires en leur payant les terrains inondés ou marécageux à leur valeur estimative, soit en argent, soit en terrain desséché.

Le décret du 10 juin 1793 ayant proclamé le complet affranchissement des terrains communaux indivis, on espéra, mais inutilement, que les communes favoriseraient le dessèchement. Quinze années plus tard, parut la loi du 16 Septembre 1807, qui réglementa la question d'une manière définitive.

La matière offre de grandes difficultés. En effet, si, parmi les marais, il en est qui ne demandent, pour leur dessèchement, que la suppression des digues et chaussées qui s'opposent à l'écoulement des eaux, avec des redressements de lit et quelques faibles ouvrages, il en est d'autres pour lesquels il faut des travaux de nivellement, de vastes canaux, des fossés, des ponts de communication, de grands ouvrages d'art, tels que des écluses pour retenir les eaux. Il faut enfin de grandes dépenses et de l'ensemble dans la direction des travaux [1].

L'on ne doit pas s'étonner de voir que les hommes les plus compétents ont seuls été chargés de diriger ces opérations. Ainsi c'est à l'un des ingénieurs les plus distingués du Nord, que les communes de l'arrondissement de Lille doivent d'être débarrassées de ces foyers d'infection, et de voir se transformer en terres fertiles les tourbes des marécages. Nous avons nommé M. Menche de Loisne, qui a conquis dans la science une noblesse déjà héréditaire.

Les de Loisne ne sont pas étrangers parmi nous. Nous avons eu d'abord Henri Menche de Loisne, ancien capitaine aux gardes wallonnes, Gustave Menche de Loisne, procureur du roi à

(1) Nadault. *Traité d'hydraulique.*

Digitized by Google

Lille, puis maire d'Haubourdin, et enfin M. Menche de Loisne, ingénieur civil à Lille, à qui nous devons les travaux importants des desséchements des marais de la Deûle.

La seigneurie de Loisne est située dans l'Artois; ses armes étaient d'azur à un chevron d'or, accompagné de deux étoiles en chef et d'un croissant en pointe.

ARCHÉOLOGIE.— L'église d'Houplin, ainsi que l'indique une inscription qui se trouve sur une solive de la chapelle de la Vierge « *fut faicte en l'an de grasse mille quatre cent douze* »

La famille de la Trouillère, qui possédait la seigneurie d'Houplin, a sa sépulture dans l'église, comme en fait foi l'épitaphe suivante :

> Cy-gist mesire Loys, en son temps chlr, seigr de la Trouillère, Genetines, Beaumanoir, Houplin, et gentilhoe de la bouche du roy, gouverneur et capitaine du chasteau de Gand; lequel, après plusieurs voïages, faicts d'armes et batailles, sy, coe devant Renty, Sct-Quentin, Gravelinghe, et à la venue du prince d'Orenge ès-Pays-Bas, servant de lieutenant-général commandant à mil chevau-légers sous la charge du sieur de Noircarmes, décédé le X de novembre XVc LXXII (1572). En mémoire duquel dresse ceste epitaphe généreuse dame Marie Nouvelles, son épouse.

Digitized by Google

HOUPLINES

Houplines, village du canton et à deux kilomètres d'Armentières, sur la Lys, à seize kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste d'Armentières. Il existe dans cette commune une école de garçons et une école de filles dirigées par un instituteur et des institutrices laïques, une société de secours mutuels, un teillage et une filature de lin, plusieurs tissages de toiles, une distillerie, un important moulin à farine, une église desservie par un curé et un vicaire.

La population est de 3,806 habitants, dont 3,130 français et 1,676 étrangers 3,776 catholiques, 30 dissidents.

Les hameaux sont : l'Épinette, le Fresnel, la Barderie.

Les armoiries : de sable au chef d'argent.

HISTOIRE.— Au village de Risbourg en Artois, les paysans ont un baromètre donné par la nature. C'est la source de la Lys. Lorsqu'il doit pleuvoir, cette source bouillonne et rejette des grains de sable qui troublent ses eaux. Le beau temps leur rend la clarté. La Lys est une belle rivière qui passe par les ruines de Thérouanne (Deleti Morini), se gonfle de la Deûle et se jette dans l'Escaut, près de Gand. Son nom Leys vient des grasses prairies qui la bordent ; comme la Loire, elle a des caprices.

En 1423[1], au mois d'octobre, elle s'enfla tellement à Gand,

(1) Meyer. *De origine Flandorum.*

Digitized by Google

qu'elle refoula les eaux de l'Escaut, entraîna les étables et les bestiaux, empêcha les semailles et inonda plusieurs villes.

Houplines s'est assis sur les bords de ce large courant d'eau qui a vu passer les Normands sanguinaires. L'autel du village fut donné par Ratbed, évèque de Tournai et de Noyon, à l'abbaye de Saint-Basle, près Reims en 1095, au temps de Burchard 1er, troisième abbé de ce riche monastère.

Dans les cartulaires de l'abbaye de Marquette, nous trouvons aussi que Jeanne de Constantinople fit un don de rentes, en 1230, sur les moulins d'Houplines. D'après de belles tombes et d'élégantes épitaphes, qui dataient de 1388 à 1546, et que l'on voyait avant la révolution, nous concluons que cette terre avait appartenu à la maison de Poucques, qu'elle avait passé dans celle de Bours dite Wiscart, ensuite dans celle de Montmorency, dans celle de Mérode, et enfin dans celle d'Isenghien de Gand.

Il s'y exerçait des droits féodaux que nous ne pouvons passer sous silence.

Dans la châtellenie de Lille, tout seigneur s'engageait par serment à protéger son vassal, lequel prenait aussi l'engagement de donner à son maître bons et loyaux services. Les parties contractantes s'embrassaient, et le chef donnait à son subordonné son propre manteau, comme pour sceller ces mutuelles promesses.

Les nobles ne dédaignaient pas de stipuler parmi leurs droits et de consigner, dans le livre des coutumes, le privilège de faire danser et ménestrander les jeunes gens du village, le jour de la fête patronale; celui de donner une rose à la jeune fille qui dansait le mieux, etc. Ailleurs c'était le suzerain qui devait aller reconnaître le droit de son chef féodal, avec un pied nu et l'autre chaussé, avec un vêtement bigarré, avec un panier d'œufs, avec des cerises en hiver et de la glace en été. Tout cela n'était que facétieux et se rattachait à quelque souvenir.

Nous pourrions citer ces mensonges historiques, que l'ignorance vulgaire a colportés, comme droits des seigneurs, sous les noms grotesques et indécents de *jambage*, *prélibation*, *marquette*. Ils se résument en cette monstrueuse calomnie que certain seigneur aurait eu le droit de prendre en tribut la première nuit des noces, l'honneur de ses sujettes qui se mariaient dans ses domaines. De telles coutumes n'ont pu exister, elles violent trop

Digitized by Google

effrontément les lois de l'équité, de la raison et du cœur ; mieux est de mettre en lumière de beaux traits de désintéressement et de modération.

Ainsi, le fief de Mollemont, à Houplines, était cédé sous la redevance d'une paire de gants blancs, à la mort du titulaire. Un emphytéose, institué par les moines bénédictins, exigeait pour hommage féodal la fumée d'un chapon cuit. Chaque année, à l'époque indiquée, le fermier de l'emphytéose s'approchait de la table de l'abbé, et portait un chapon retiré de l'eau bouillante et couvert avec soin. Il découvrait alors le plat de manière que la fumée pût s'en échapper. Cela fait, il se retirait emportant son chapon [1].

J'en connais beaucoup qui ne se contenteraient plus d'une redevance aussi olympienne. Revenons à l'histoire. Les religieux de Saint Basle établirent à Houplines un prieuré de Bénédictins, qui existait encore en 1453. Le prieur était administrateur des biens de son abbaye dans ce canton, et nommait à la cure.

L'un deux, par des lettres datées de la sixième férie après la la Magdeleine (1[er] août 1248), consent à ce que Guillaume de Harlebeke et sa femme engagent à l'évêque de Tournai une partie de dîme dans la paroisse d'Houplines et renonce aux droits qu'il pouvait y prétendre.

Cette cession devait être considérable puisque, depuis ce temps, l'abbaye de Saint-Basle n'eut plus qu'un tiers de la dîme, avec le curé qui y jouissait des novales. Les deux autres tiers étaient au chapitre de Tournai.

En 1595, l'abbaye ne possédait plus à Houplines qu'une ferme de huit bonniers en terres labourables, nommée de la Barderie.

Il est temps, ce semble, de voir quelle part la commune a prise aux agitations de notre beau pays.

Vers le milieu du XVI[e] siècle, on vit paraître dans notre village de nouveaux iconoclastes, qui firent éclater leur fureur avec une violence qui n'épargna ni le sacré ni le profane. Les progrès de cette épidémie furent si rapides qu'en moins de quinze jours, plus de vingt églises furent saccagées dans la châtellenie. Leur licence effrénée attaqua avec la même audace les magnifiques édifices,

(1) Michelet. *Origines* — (2) Mirœus. *Notitia.*

Digitized by Google

les chefs-d'œuvre de sculpture et de peinture les plus précieux, les riches ornements de l'église, le modeste presbytère et vénérable prieuré. Tout ce qui avait quelque valeur fut brisé, anéanti ou dégradé par ces forcenés. Les armes et écussons des seigneurs furent mutilés; et non contente d'avoir profané les autels et dépouillé les églises, l'impiété sacrilège tourna sa fureur contre les tombeaux de nos seigneurs inhumés dans une des chapelles de l'église.

Bientôt après, en quittant Houplines saccagé, les Gueux se ruèrent sur les moines de l'abbaye de Loos.

La violence s'était élevée au-dessus du pouvoir des lois et de la raison.

Cependant ces réformateurs d'un nouveau genre en propageant la discorde avaient semé l'erreur.

Les archives de la ville de Bruges constatent que, dans ces temps de troubles « le bailly d'Houplines a été réceptateur de Jean Denis, coupable d'avoir colporté des livres de la religion réformée, et pour ce fait, de crainte d'être appréhendé, a quitté le village sans qu'on sût au voisinage où il partit. »

Au mois de mai 1647, lorsque le marquis de Caracène arriva en vue de la ville d'Armentières avec cinq mille hommes de cavalerie pour en faire le siège, son premier objectif fut le village et le château d'Houplines, qui appartenait alors à la comtesse d'Isenghien. L'attaque fut terrible et la défense opiniâtre, mais la résistance ne fut pas longtemps possible. Le château fut rendu à la condition que les soldats qui l'avaient si courageusement défendu, au nombre de quarante, seraient conduits en toute sécurité à Arras.

Notre village et son château furent occupés jusqu'à la fin du siège d'Armentières, c'est-à-dire près d'un mois, par la cavalerie wallone du prince de Ligne, qui succéda aux Anglais et Bourguignons que commandait le marquis de Caracène.

Nos villageois furent obligés de travailler aux retranchements pendant tout le temps que dura le siège.

En 1789, la pénurie des finances et des vivres avait puissamment agité le peuple. Les habitants d'Houplines, se persuadant que les accapareurs devaient faire passer un convoi de blé destiné

Digitized by Google

à la marine, se mirent en faction pour empêcher le passage des bateaux et en mettre à terre tout le chargement [1].

C'était une époque terrible, la France manifestait ses velléités de réformes par des coups de tonnerre qui effrayaient l'Europe. Alors eut lieu cette invasion gigantesque de toutes les puissances. Les Autrichiens commirent bien des actes de brigandage dans le Nord. Le courage des habitants d'Houplines leur infligea une répression exemplaire.

Les Impériaux étaient bloqués dans le jardin du presbytère. Les Houplinois unis à leurs voisins les chargèrent énergiquement. Après scinq heures de combat, les Autrichiens fuyaient épouvantés, cherchant à regagner leurs nacelles. Ces embarcations trop chargées d'hommes, qu'on fusillait à bout portant, chavirèrent. Un grand nombre d'ennemis furent noyés. Ce n'est pas là seulement que l'étranger apprit que, même en ses moments d'erreur, la France a Dieu qui la protège.

ARCHÉOLOGIE. — Dans l'église furent enterrés Georges de Montmorency, seigneur d'Houplines et de Mollemont, mort le 1er décembre 1615, et Dame Louise de Crunighem, dame de Stenkerke, sa troisième femme. Sous l'écu de Montmorency se trouvait cette devise : *Quoi qu'il tarde,* et sous l'écu de Crunighem : *On y parvient.*

NOTABILITÉS. — Jean Bourgeois, auteur d'écrits sur la médecine et les mathématiques, naquit à Houplines vers le milieu du XVIe siècle ; ses ouvrages furent imprimés à Anvers en 1587 et 1600.

Parmi les députés à l'assenblée législative de 1791, l'on compte M. Lemesre, administrateur du département à Houplines. L'on sait qu'à cette époque la Constituante venait de finir, et la Législative ouvrait ses séances. On admira la première et l'on attribua la seconde les tristes nécessités où la France fut réduite.

Le cadre que nous nous sommes tracé ne nous autorise point à parler des illustrations du siècle présent ; on nous permettra

1 Derode. *Histoire de Lille.*

Digitized by Google

cependant de citer quelques extraits de l'oraïson funèbre de celui qui nous honorait de son amitié :

L'Abbé Louis Bataille naquit à Houplines, en 1820; il a respiré, dès le bas âge, une atmosphère tout imprégnée du parfum de la piété chrétienne. Rejeton béni d'une famille nombreuse, il n'a trouvé autour de lui que de bons exemples, auxquels l'amitié fraternelle prêtait une force et un charme de plus. Ainsi s'écoulèrent les premières années de son enfance, au milieu des siens, lorsque la Providence mit sur son chemin un prêtre pieux et zélé qui dirigea sa volonté, encouragea ses aptitudes. Après l'avoir initié aux éléments de la science il le conduisit jusqu'au seuil du noviciat sacerdotal.

Au collège d'Armentières, comme plus tard, au petit et grand séminaire de Cambrai et dans l'antique et célèbre établissement de Juilly, l'abbé Bataille devait réaliser toutes les espérances qu'avaient fait concevoir ses débuts dans l'école et au presbytère d'Houplines.

Après vingt-neuf ans de ministère à Douai, l'abbé Bataille fut nommé évêque d'Amiens, où il mourut en 1879, après sept ans d'épiscopat.

L'Abbé Bataille réunissait, dans un accord heureux, toutes les qualités qui rendent l'homme éminemment distingué. Tout prévenait en sa faveur: une douceur exempte de mollesse, une fermeté sans raideur, un zèle tempéré par la sagesse, une bonté qui ne pousse pas l'indulgence jusqu'à la faiblesse.

Ce savoir rehaussé par la modestie, ce port majestueux, cette grâce parfaite répandue sur toute sa personne et qui était comme la transparence d'une belle âme dont rien ne parvenait à troubler la sérénité, et ce charme d'une conversation où il entrait à la fois tant de franchise et de délicatesse, et plus encore cette bonté vraiment séduisante qui lui faisait trouver si facilement le chemin des cœurs, avaient fait de l'Abbé Bataille, le plus parfait et le plus bel Évêque de France.

Digitized by Google

ILLIES.

Illies, village du canton et à quatre kilomètres de La Bassée, à dix-neuf kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de La Bassée. Il existe, dans cette commune, deux distilleries agricoles, une école de garçons et une école de filles dirigées par un instituteur et une institutrice laïques, une église desservie par un curé et une société de secours mutuels.

La population est de 1,450 habitants, dont 1,404 catholiques et 46 protestants.

Les hameaux sont : Cransloi, Gravelen, Willy, Lavaiture, Ligni-le-Grand, la Bouchaine.

Le seigneur portait pour armoiries : de melun, quart d'azur à sept besants d'argent 3, 3, 1, au chef d'or à la barre de gueules.

Illies vient du celtique *ill*, *infortune*, *malheur*, et *ly*, *champ*.

HISTOIRE.— Il est des noms qui apparaissent aux jours où l'histoire se fait sombre et n'a que des désastres à enregistrer. Illies a reçu un de ces sanglants baptêmes. Il veut dire *Camp du malheur*.

C'est là que fut livrée une bataille, où les vaincus étaient exterminés pour faire place aux vainqueurs. En préciser l'époque serait chose difficile. Etait-ce avant l'arrivée des Romains en Belgique, entre les Ménapiens et les Atrébates ? Qui pourrait le dire ? Seulement on sait que quatre villages contigus ont chacun

Digitized by Google

un nom qui ressemble à un cri de douleur et à une inscription funéraire.

L'histoire positive nous apprend qu'un précepte du roi Lothaire délivré à Arras, le 3 mai 966, s'exprimait ainsi : « ce que le Comte de Flandre a donné de son propre patrimoine à l'abbaye du Mont-Blandin, se comprend au fisc róyal de Harnes, à savoir : Adnais avec son église et les hameaux du voisinage ; Illies, Lorgies etc., etc. »

La seigneurie comprenait un manoir sur motte, sept bonniers d'héritage, un moulin à vent, des rentes dues par 20 hôtes et plusieurs hommages, Le seigneur d'Illies avait le droit de faire porter la chandelle chaque année, le mercredi de la Pencôte, en certain lieu de la seigneurie nommé le Riez de l'Escœul, et y faire l'ébattement (amusement, réjouissance) ordinaire du jour ; de faire tirer l'oiselet ou le gay (tir à la perche) le jour de Pâques closes, en tel lieu de sa seigneurie que bon lui semblait, en donnant une quenne d'étain ; de se faire rendre les comptes des marguilliers et des ministres des pauvres.

Hugues d'Illies, chevalier, était sire d'Illies à la fin du douzième siècle.

Les titres de l'abbaye de Loos nous apprennent qu'en 1344, c'était Pierre d'Illies dit Bruniau, écuyer. Dans l'année 1389, Illies avait pour maître Pierre Lebrun. Plus tard, en 1456, c'était Jennin d'Illies. Après eux vint Jean de Ligny, dit Galois, le conseiller du châtelain de Lille, Louis de Luxembourg ; Galois trépassa le 15 mars 1472, et eut sa sépulture à gauche du grand autel[1].

L'année 1489 fut terrible pour le village. Des troubles avaient éclaté en Flandre, et le roi de France soutenait les Flamands contre Maximilien, fils de l'empereur d'Allemagne. De là guerre entre ces deux puissances.

Profitant de ces circonstances, des bandits parcouraient le pays. Leur unique mobile était le pillage. Illies reçut eur formidable visite, et ils y commirent toutes sortes d'excès[2].

Heureusement le pays retrouva le calme et ignora même les

(1) Leuridon. *Statistique féodale.* — (2) Don Gérard. Manuscrit

Digitized by Google

désordres qui accompagnèrent les guerres religieuses du XVI[e] siècle. Ce bonheur ne devait pas durer toujours.

En 1647, il y avait de nouveau guerre entre la France et l'Espagne. Le maréchal de Gassion, chargé d'assiéger La Bassée, l'entoura d'une ligne de circonvallation, qui passait près le bas d'Illies. Alors le prince de Ligne, avec deux mille cinq cents chevaux et autant de mousquetaires, voulut forcer cette position.

Mais les Français s'étaient rangés en bataille à Illies et les Espagnols durent renoncer à leurs projets.

En 1649, le comte de Broglie, général français, de La Bassée, dont il était gouverneur, répandait l'épouvante jusqu'aux villages éloignés. Par ses ordres, Illies fut livré aux flammes.

Enfin vient le siège de Lille, qui remet les alliés en possession du pays. Tandis que Boufflers luttait contre le prince Eugène, le pays avait à combattre contre toutes les misères que la guerre amène.

Illies fut pillé et fourragé aussi bien par les Français que par les Espagnols[1].

Jetons un voile sur les souffrances d'alors et racontons un fait qui n'a d'importance ici que pour le village.

Le 7 mars 1777, un incendie éclata au couvent des Augustins de La Bassée. L'un des religieux, le père Jean Hanache, natif d'Illies, fut asphyxié dans une cellule où il était enfermé pour cause de folie. On n'eut pas le temps d'aller lui en ouvrir la porte. Chose douloureuse à dire, cet incendie avait été allumé par un des religieux du couvent. Il se nommait Prosper Vandermeul, et faisait partie de l'ordre depuis deux ans. Pour mieux réussir dans son œuvre, il avait mis le feu à plusieurs endroits en même temps[2].

Nous voici au bout de la longue carrière qu'Illies a parcourue depuis le temps où se vida sur son territoire la sanglante querelle dont nous ignorons les détails. Le siècle est arrivé où les envahisseurs reviendront; mais, à cette fois, ce ne sera plus une guerre d'extermination, ce sera une lutte de principes, dans laquelle la France sortira victorieuse.

(1) De Querey. — (2) Mannier. *Histoire de La Bassée.*

Digitized by Google

ARCHÉOLOGIE.— A la gauche du grand autel d'Illies, contre la muraille, était l'épitaphe suivante :

> Chy devant gist Jehan de Ligny, dit Galois, écuyer en son temps, seigneur d'Illies, de Mortaigne, et conseiller du comte Louis de St.-Pol, connestable de France, lequel fit plusieurs biens en cette église, et si a fondé trois obits afin de recommander tous les dimanches de l'an l'âme de luy et de Delle Catherine de Souastre, sa femme, et de ceux à qui il polroit estre tenu, qui trespassa le quinzième jour de mars l'an 1472. Priez Dieu pour leurs âmes.

NOTABILITÉ.— Jean Carpentier, auteur d'un commentaire sur le décalogue, est né au village d'Illies dans le courant du XVIe siècle.

Cet ouvrage a été imprimé à Anvers, en 1533, sous le titre : *Enarratio Decalogica.*

Digitized by Google

LA BASSÉE.

La Bassée, chef-lieu de canton, à vingt-quatre kilomètres de Lille, sur le canal reliant la Deûle à Béthune, sur le chemin de fer de Lille à Béthune. Cette ville fait un commerce très étendu en grains, toiles, fils de lin; elle a sa poste aux lettres, une brigade de gendarmerie, un collége libre, une justice-de-paix, une école de garçons tenue par les Frères de la Doctrine Chrétienne, un pensionnat-école de filles dirigé par les Dames de la Sainte-Union, une église desservie par un curé-doyen et un vicaire, et une société de secours mutuels.

La population est de 3,415 habitants, dont 3,247 français et 168 étrangers, 3,409 catholiques, 6 dissidents.

Les hameaux sont : Beau-Puits, Famereuille.

Les armoiries : de gueules, à la demi-fleur de lys d'argent.

Sans nous arrêter à l'étymologie celtique, qui signifierait *terre basse*, à une vieille tradition qui raconte que cette ville, autrefois considérable, fut réduite si bas par les malheurs et la guerre, qu'on l'avait surnommée l'Abaissée; sans croire aussi au général romain Bassus, nous préférons suivre l'opinion du Tite-Live flamand (1). Il dit que La Bassée fut autrefois la résidence des Basses, dont parle Pline, *Basseïam puto à Bassis mansisse*. Cette opinion était généralement admise dans le XV^e^ siècle.

HISTOIRE.— On croit généralement que cette ville existait du temps de Pline. En effet, elle figure dans le dénombrement des villes conquises par César (2). Buzelin et Lhermite n'hésitent

(1) Meyer. *Notitia.* — (2) Buzelin. *Annales Gallo-Flandriæ.*

Digitized by Google

pas d'affirmer que c'est la localité la plus ancienne de la châtellenie de Lille[1]. Ils nous apprennent qu'en 390, elle recevait la visite pastorale de saint Diogène, premier évêque d'Arras. Un peu plus tard, saint Vaast tâcha de faire pénétrer la civilisation chrétienne dans La Bassée; son œuvre fut continuée par saint Dominique.

La Bassée avait déjà alors son église; d'anciennes chroniques rapportent qu'elle était fréquentée par les populations des environs, à plusieurs lieues à la ronde, et qu'on venait des bords de la Lys y apporter des enfants pour être baptisés; ce qui doit nous faire supposer que c'était la seule église qui existât dans cette contrée et qu'elle dut à cette circonstance la faveur d'être visitée plusieurs fois par les saints prélats que nous venons de nommer.

Vers 432, les Francs, sous la conduite de Clodion, firent irruption dans les Gaules. On rapporte que l'une des sanglantes rencontres entre les Romains et les Barbares eut lieu non loin de La Bassée.

Alors le pays était presqu'entièrement couvert de bois et infesté d'une foule de malfaiteurs.

L'an 610, nous y voyons arriver comme missionnaire saint Amand, le fondateur de l'abbaye de Marchiennes. Les Normands mirent tout à feu et à sang à La Bassée, dans les temps de désolation marqués 880. Cette cité et la plupart des autres de la Flandre Wallonne furent entourées de retranchements par Bauduin V, comte de Flandre. Voici à quelle occasion.

Henri III, empereur d'Allemagne, avait pénétré, en 1053, dans le pays, par l'Artois, et ravagé Lille et sa châtellenie. Pour empêcher le retour d'un pareil désastre, Bauduin résolut de fermer son comté par un retranchement qui, à partir de la mer, se dirigeait par Saint-Omer et La Bassée, et de là, suivant la Deûle, atteignait la Scarpe et l'Escaut[2].

La foi et le bien-être physique se développaient parallèlement. Au douzième siècle, La Bassée jouissait d'une loi à laquelle elle a donné son nom. C'est un document que nous ne pouvons passer sous silence.

(1) Lhermitte. *Histoire des Saints.* — (2) Duthillœul. *Petites Histoires.*

Digitized by Google

On croit que c'est la charte communale octroyée, en 1163, par Raoul de Coucy aux habitants de Vervins.

Elle consacre des franchises sérieuses pour l'époque, et propres à attirer les habitants. Ainsi le seigneur ne peut contraindre ses hommes à servir dans ses guerres particulières, à leurs frais, que durant vingt-quatre heures.

Les clauses de cette charte, bénignes pour le temps, l'avaient rendue populaire, et dans les communes naissantes, on regardait comme une faveur d'y être assujetti.

Importée en Flandre par Bauduin de Constantinople, et déposée aux archives de La Bassée, elle en porta le nom.

En 1271 (1), Marguerite, comtesse de Flandre, autorisa, en faveur du commerce, la canalisation d'un fossé qui pût conduire les denrées de Lille à La Bassée.

En 1303, Philippe-le-Bel s'empara de la ville par suite d'un grave échec essuyé par les Flamands. Mais, les vaincus reviennent bientôt avec des forces considérables, se jettent sur La Bassée comme des furieux, passent la garnison au fil de l'épée, dépouillent les habitants de tout ce qu'ils possèdent et n'abandonnent la ville que lorsqu'ils en ont fait un monceau de ruines.

Les Français y rentrèrent bientôt après, en vertu d'un traité qui restitua La Bassée au roi de France.

Les Français, en restant définitivement les maîtres de la cité, l'entourèrent de nouvelles fortifications ; ils y ajoutèrent quelques ouvrages retranchés, et entr'autres une espèce de fort, en forme de grosse tour, qu'on nommait le fort du Diable, et qui se trouvait à droite de la porte de Lens, contre le fossé des crêtes Lecomte.

Meyer nous dit que ce fossé allait de La Bassée jusqu'à la mer, en suivant le retranchement construit par Bauduin.

Ces fortifications ainsi conçues firent en 1347 que, lorsque les Flamands envahirent de nouveau la châtellenie de Lille, La Bassée ne fut nullement inquiétée, son territoire même fut respecté.

La ville de La Bassée voit bientôt revenir des jours de deuil ; Louis XI appuie ses volontés ambitieuses par la force des armes.

(1) De Rosny. *Histoire de Lille.*

Digitized by Google

Le 27 juin 1478, les Français mettent la ville au pillage et brûlent son église.

Prise et reprise, deux ans plus tard, par le maréchal d'Esquerdes, elle voit abattre ses fortifications. Précédemment un incendie avait réduit presque toute la ville en cendres, notamment l'hôtel de ville et ses archives [1].

Pendant un siècle et demi, la cité trop éprouvée jouit d'une certaine sécurité, jusqu'en 1640, époque où la France déclare la guerre à l'Espagne.

A l'approche des Français, la population des villages se jette dans la Bassée, et y entasse ses bestiaux, son mobilier, ses récoltes; une telle agglomération engendra une épidémie qui décima la population. Le couvent dés Augustins perdit, dans ces tristes circonstances, la moitié de ses religieux [2].

Les Français reprennent la ville en 1641. C'est alors que le général français de la Meilleraye fit de La Bassée une pointe vers Lille et ne revint qu'après avoir brûlé une grande partie du faubourg des Malades et de Notre-Dame, et détruit une cinquantaine de moulins à vent [3].

La Bassée était donc de nouveau au pouvoir des Français.

Francisco de Mello, gouverneur espagnol de la province, vint l'assiéger en 1642. La garnison française était commandée par M. de Bourdonnet. On commençait à battre en brèche, lorsqu'on apprit que le comte d'Harcourt, avec des forces considérables, marchait vers La Bassée pour en faire lever le siège, mais les Espagnols avaient des positions si fortes qu'on renonça à les entamer. On proposa une capitulation qui fut acceptée et signée le 11 mai.

En 1647, la garnison espagnole y était très faible; le général de Gassion profite de cette occurence, investit la ville et s'en empare le 18 juillet, et La Bassée redevint française.

Le traité d'Aix-la-Chapelle, du 2 mai 1668, assure à la France la possession de la ville.

D'après certaines stipulations de ce traité, les fortifications de La Bassée furent condamnées à être démolies, ce qui eut lieu en 1673 par ordre du maréchal d'Humières.

(1) Mayer. Buzelin. — (2) Manuscrit de Delaporte. — (3) Derode. *Histoire de Lille*.

Digitized by Google

Pendant que les rois de France et d'Espagne se disputaient entre eux notre beau pays de Flandre, La Bassée, poste avancé, était toujours et tour à tour occupée par l'un ou l'autre des partis guerroyants.

Enfin, l'année 1713 fut marquée par la paix d'Utrecht, qui fixa sans retour à la France la vieille cité des Basses, qui avait été le jouet de tant de guerres et de compétitions.

Si les peuples les plus heureux sont ceux qui n'ont pas d'histoire, on peut dire que La Bassée ne doit pas porter au front l'auréole du bonheur, car son existence, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, a été ballottée par de longues et fréquentes infortunes.

Seigneurs de La Bassée. — Saswalon, après avoir fondé, en 1039, l'abbaye de Phalempin, fit de cette terre son domaine seigneurial. Ce fief reçut plus tard des accroissements successifs ; on y ajouta La Bassée, dont les seigneurs étaient châtelains de Lille.

Vers 1579, Henri IV, roi de France, et alors aussi châtelain de Lille, détacha de sa seigneurie La Bassée, qu'il céda à Anne de Palant. Après cette Dame, la seigneurie de La Bassée échut à son neveu Philippe Maximilien, comte de Hornes. Celui-ci, à son tour, la céda vers 1688 à Denis-François de Wignacourt, comte de Flètre, dans la famille duquel elle resta jusqu'en 1789.

Commerce. — Le commerce de La Bassée consistait principalement dans la fabrication des draps et des huiles. La teinturerie y tenait également un rang élevé. Lorsqu'en 1383, la ville d'Ypres ayant été assiégée par les Anglais et les Gantois réunis, ses vastes faubourgs furent détruits, les nombreux drapiers qui les habitaient se dispersèrent et établirent des manufactures dans notre ville et dans les villes voisines. Une halle fut alors construite près de l'hôtel-de-ville, pour vendre ces marchandises ; mais les incendies réitérés, en détruisant les moulins à huile et à wedde, anéantirent peu à peu le commerce.

Notre-Dame de Pitié.— On honore à La Bassée Notre-Dame de Pitié; deux faits, entre plusieurs, ont contribué à la mettre en honneur. Le premier eut lieu en 1639, alors que la France était

Digitized by Google

en guerre avec l'Espagne. La Bassée, depuis longtemps assiégée, avait tout à redouter de la vengeance des Français, s'ils venaient à triompher de son opiniâtre résistance.

Dans cette extrémité, la ville a recours à Marie et promène en procession sa sainte image sur les remparts, en lui adressant ses supplications par le chant des litanies. Ces prières n'empêchèrent pas les Français de prendre la ville, mais les rendirent si modérés dans la victoire qu'ils ne s'y permirent ni pillage ni désordre.

Trois ans plus tard (1642), les Espagnols avant repris la ville ne se contentèrent pas de la livrer au pillage pendant douze heures, mais encore ils s'emparèrent de la fille du gouverneur et de celle du premier magistrat. Ces deux jeunes personnes allaient être livrées au deshonneur et au supplice, lorsque, dans leur détresse, ils invoquèrent Notre-Dame de Pitié.

Marie entendit leur prière et les préserva miraculeusement de tout mal. On lisait encore, il y a peu d'années, dans l'église de La Bassée, une inscription qui rappelait ce fait frappant de protection, et l'histoire manuscrite de cette ville le rapporte également[1].

ARCHÉOLOGIE.— Le XV^e^ siècle a laissé à l'église de cette ville une croix de procession ornée d'une crête qui court tout autour de la tige et des bras. Le nœud hexagone offre six niches à riches dais, avec autant de statuettes.

On y voit aussi un reliquaire-monstrance. Il est formé d'un pied de calice, d'un cylindre métallique horizontal et d'un petit pinacle. Il doit appartenir au XVI^e^ siècle.

NOTABILITÉS.— Adam de La Bassée.— Parmi les manuscrits que possède la bibliothèque de Lille, l'un des plus précieux date du quatorzième siècle; son auteur est un nommé *Adam de La Bassée*, chanoine de Saint-Pierre à Lille. C'est une espèce de drame en prose latine rimée; il contient un grand nombre de mélodies sacrées et profanes. On croit qu'Adam vivait au quatorzième siècle[2].

(1) Poisson. *Les Sanctuaires de la Mère de Dieu.* — (2) Paquot. *Mémoires.*

Digitized by Google

Boilly.— La Bassée a vu naître, au commencement de ce siècle, le peintre *Boilly*, qui se fait remarquer à Paris par ses piquantes et spirituelles caricatures. On a en outre de lui quelques œuvres capitales qui, à sa mort, se virent ouvrir les portes du Louvre. On peut y admirer entr'autres l'intérieur d'une cour de messageries.

Il s'éteignit à Paris, le 5 janvier 1845, au milieu de ses enfants et de ses petits-enfants.

Il excellait à peindre des figures flamandes. A ce propos, voici une anecdote.

Un jour, chez un marchand d'estampes, un Parisien s'extasiait devant un groupe de ces visages fleuris qui ont l'air de s'épanouir dans les tableaux de notre compatriote, notamment dans ses Gourmets. — Où diantre ce Boilly, s'écriait notre admirateur, va-t-il donc chercher ces faces rubicondes?—Chez nous, Monsieur, répondit un spectateur, qui était du Nord [1]. Ce spectateur, c'était Boilly lui-même.

(1) O. Leroy.

Digitized by Google

LA MADELEINE.

La Madeleine, village formant faubourg du canton de Lille-centre, à deux kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de son chef-lieu de canton. Ses établissements industriels sont : deux chaudronneries en fer et en cuivre, une filature de coton, trois filatures de lin, une fabrique de produits chimiques, une stéarinerie, plusieurs tissages mécaniques de toiles ; il y a dans cette commune une société de secours mutuels, deux églises desservies par un curé et deux vicaires, une école de garçons dirigée par des instituteurs laïques, une école de filles et salle d'asile sous la direction des Sœurs de la Croix-Saint-André; un commissariat de police, un pensionnat d'éducation des Dames de Saint-Maur. La Madeleine est traversée par la grande route de Lille à Menin; elle a une gare de chemin de fer et est limitée par la Deûle.

La population est de 7,461 habitants, dont 4,231 français et 3,230 étrangers ; 7,444 catholiques, 47 dissidents.

Hameau : Berkem ou le Trou.

HISTOIRE. — Quel dangereux voisinage que celui d'une grande place de guerre ! ! La Madeleine en sait quelque chose. La ville de Lille était-elle attaquée ou assiégée, c'est sur la malheureuse voisine que tombaient les premiers coups, que s'abattaient d'abord les avaries. Nouveau phénix, celle-ci déploya une énergie admirable afin de ressusciter de ses cendres; admirables, en effet, car elle a vu plus d'incendie que Troie, plus

Digitized by Google

de ruines que Carthage. Pour tout dire, en un mot, Mars et ses acolytes se sont souvent promenés ici en absurdes cyclopes.

Cette commune, dont l'existence a été tant de fois mise en jeu, fait son apparition l'an de grâce 1223, lorsque Guillaume de Plouich, châtelain de Lille, érigea en paroisse la chapelle de Sainte Marie-Madeleine, hors de la ville, avec un prêtre bénéficier, et encore lorsque Walter de Marris, évêque de Tournai, l'érigea en église paroissiale, en 1224. Cette église était bâtie sur une terre appartenant à l'illustre famille d'Avelin.

Telle fut l'origine de La Madeleine, qui ne tarda pas à prendre de l'importance. Dès 1225, les Pères Récollets vinrent y établir leur couvent, mais les désastres de la guerre devaient s'opposer aux heureux développements de la banlieue de Lille. Déjà, en 1214, Philippe-Auguste avait brûlé ce faubourg comme tous les autres. Ce fut bien pire quand Philippe-le-Bel vint mettre le siège devant Lille (1297). Ce roi choisit le faubourg de Courtrai pour y établir son quartier général; sa tente fut dressée non loin du Riez commun.

Le siège traînant en longueur, Philippe-le-Bel eut recours à la ruse. Ce fut de La Madeleine que devait partir le coup. Un certain sieur d'Athies avait promis de donner un moyen de prendre Lille affamé. Ce moyen consistait à faire chasser une quantité de porcs devant la porte de Courtrai et d'embusquer près de là un corps de troupes. Les Lillois, pour faire entrer ce troupeau dans la ville, auraient, selon le perfide, ouvert leurs portes, et les soldats en auraient profité pour s'y introduire. Le complot fut éventé. Quand d'Athies rentra dans la cité, il fut saisi et conduit à Robert de Béthune, gouverneur, qui le fit jeter en prison.

Cependant, les Français ignorant ce qui se passait à l'intérieur firent avancer les porcs en question. De Fauquemont les entendit, et ordonna qu'on conduisît à la porte de Courtrai un cochon de lait auquel on tira violemment les oreilles. A cet appel, tous les pourceaux accoururent et se précipitèrent dans la ville par le guichet de la porte qu'on tenait entr'ouverte. Les Français furent reçus vigoureusement et durent se retirer [1].

(1) L. Quarré. *Notices historiques.*

Digitized by Google

Cependant Philippe-le-Bel s'empara de Lille.

Quelques années plus tard, une nouvelle tentative fut faite contre Lille par le bâtard de Renty, à la tête de 20,000 Flamands. Ce coup de main fut encore une occasion pour mettre La Madeleine à feu et à sang ; l'église fut brûlée.

Faut-il continuer cette lugubre nomenclature de catastrophes ? Comme si la persistance de La Madeleine à renaître de ses cendres irritait l'ennemi, elle se vit de rechef saccagée et anéantie, sous Louis de Mâle, dernier comte de Flandre, par Jean Pruneel, capitaine d'une bande de révoltés.

Peu de temps après, le roi de France, Charles VI, se rendait à Marquette, passait sur son territoire avec toute son armée, et l'on sait ce que valent ces passages.

La Providence daigna pourtant accorder quelques années de répit à la courageuse et intrépide commune. Sous le règne des ducs de Bourgogne et de Maximilien d'Autriche, elle put se relever des ruines dont elle était couverte. Elle parvint même à une certaine splendeur (1476). C'est pendant ces jours heureux que l'on bâtit à La Madeleine, à l'aide de prêts et de loteries, une maison et une vaste chapelle pour les orphelins dits enfants de la Grange (1499) [1].

Mais pour La Madeleine rien n'était constant que le malheur. Voici venir la longue domination espagnole, et les nouveautés religieuses de Luther. Les torches du fanatisme, le brandon des guerres civiles répandront leurs sinistres lueurs sur la châtellenie de Lille.

En 1549, les réformateurs avaient passé par la commune en y laissant les germes de leurs pernicieuses doctrines. Nous lisons [2], qu'un nommé Pierre Dubrulle fut roué, au riez de La Madeleine, pour avoir « soustenu qu'il ne se fallait confesser aux prestres, ains suffisait de soi confesser à Dieu..... qu'il n'était point de purgatoire. » Le Magistrat déployait alors une extrême rigueur dans les exécutions.

Il serait difficile de compter le nombre de bandes armées qui, sous le règne désastreux de Philippe II, vinrent ravager la châtellenie.

(1) L. Quarré. *Notices historiques*. — (2) Registre aux sentences criminelles.

Digitized by Google

Révoltés contre la foi, révoltés contre l'autorité établie, tout contribuait à lacérer le sein de notre malheureuse Flandre. Aussi les vainqueurs étaient sans pitié; ni merci ni trêve pour les vaincus, supplices horribles pour les conspirateurs. La Madeleine en fut témoïn au mois de mai 1580.

Les chefs de l'armée des États Généraux, ayant cherché à surprendre Lille par trahison, s'étaient abouchés, au moyen d'argent, avec quatre ou cinq bourgeois qui devaient leur faciliter l'entrée de la ville. Parmi eux se trouvait un nommé Adrien Plas : il avait pour rôle de livrer le moulin des Repentier à la Madeleine. Ce projet fut découvert, les complices immédiatement arrêtés, jugés, condamnés et exécutés. Adrien Plas eut la tête tranchée; son corps fut partagé en quatre, et les quartiers furent exposés aux portes [1].

L'on comprend que toutes ces horreurs devaient fatiguer les habitants. C'est pourquoi mal en prit à de nouveaux perturbateurs de se rendre à La Madeleine.

Les Hurlus.— Les Hurlus, qui avaient à venger leur défaite devant Tournai, vinrent encore, le 22 juillet 1582, dans la commune de La Madeleine; cette fois c'est une femme du peuple qui se chargea de les repousser. Ces bandits s'étaient répandus dans les cabarets du faubourg, en ayant soin de cacher leurs armes. Pendant les vêpres, ils se réunissent, et font feu sur les bourgeois inoffensifs. En entendant du bruit, un Lillois monte rapidement sur le rempart pour voir ce qui se passe; il est tué d'un coup d'arquebuse. Les confrères de Saint-Sébastien, dont le jardin était sur l'emplacement de la place aux Bleuets, accourent avec leurs arcs et leurs flèches; Jeanne Maillotte, l'hotesse, s'empare d'une hallebarde, se met à la tête des archers et fond sur les Hurlus; les femmes du quartier se mettent de la partie, elles jettent de la cendre aux yeux des agresseurs, qui bientôt prennent la fuite, emmenant avec eux quelques prisonniers et mettant le feu partout.

On conserve encore à Lille la lance de l'héroïne, ainsi qu'un tableau où ce fait est représenté. Cette peinture assez ancienne le seul titre qui vienne appuyer la tradition populaire. On

1) Quarré. *Notices historiques.*

Digitized by Google

lit les vers suivants, qui paraissent contemporains de l'événement, et faits à l'usage des habitués du cabaret.

Mil cinq cent deux y ajoûtant huitante,
Moîs de juillet vingt neufvième jour,
L'ennemi, ravageant tout à l'entour,
Embrasait les faubourgs d'une flamme effroyante.

A l'instant les archers, d'une main vigilante,
Montrant virilement leur extrême devoir,
Firent bender leurs arcs, puis fleches pleuvoir
Sur l'heretique teste de la troupe nuisante.

Si bien qu'il fut contraint, malgré son hardiesse,
Et ses vaillants efforts esbloui de frayeur
Qu'il apprestait sur nous a son grand deshonneur
De fuir lardé de traits d'une agile vitesse.

Ainsi s'esvanouit la canaille enragée;
Soyons donc hardy comme confrères ont estés,
Puisque par leur valeur la troupe des archés
A si bien repoussé la bande outrecuidée.

MAILLOTTE, leur hotesse, en vrai amasonne,
Créniant Dieu créateur et haïssant les Hurlus,
Contre ces hérétiques va s'en courir sus
L'allebarde enfonstant au corps de leur personne.

Ce châtiment, si énergiquement infligé à des bandits qui s'étaient rendus l'effroi de la châtellenie, repose un peu du trop long récit des infortunes de La Madeleine. Il est doux d'arriver enfin à l'année de bénédictions 1600. Le village était en fête, l'archiduc Albert et l'infante Isabelle faisaient leur joyeuse entrée à Lille, Leurs Altesses devaient être reçues à La Madeleine par le Rewart.

Malheureusement, une période de désastres va recommencer pour la localité. Louis XIV, le roi soleil, voulut conquérir la Flandre et vint, en 1667, mettre le siège devant Lille. Immédiatement, le gouverneur espagnol Bruai fit raser le faubourg de Courtrai, et les Lillois ayant tenté une sortie par La Madeleine y furent écrasés par les Français. La victoire sourit à la France; la Flandre est à Louis XIV, la commune respire et croit à une ère de prospérité. Cruelle déception! Un siège mémorable entre tous, des armées sans nombre, viendront, en 1708, couvrir La Madeleine de feu, de sang, et de désolation : Boufflers et

Digitized by Google

Vauban, d'un côté, Malborough et le prince Eugène de l'autre, montrèrent tout ce que peut l'art de la défense et de l'attaque. Mais au prix de quelles souffrances se font ces terribles démonstrations !

Tout fut réduit en cendres à La Madeleine, les arbres abattus et les murailles rasées ; la maison du curé et l'église furent seules épargnées : deux postes s'y établirent et s'entourèrent de retranchements.

Le 26 août, vers le soir, 400 soldats français sortirent de la ville, malgré le feu épouvantable des batteries ennemies. Ils arrivèrent sans se débander jusqu'à l'église de La Madeleine, et là, après un combat des plus sanglants, ils se rendirent maîtres à leur tour de ce poste dont les défenseurs furent impitoyablement massacrés. Le 6 septembre, l'église retombait au pouvoir des Impériaux. Boufflers, malgré son héroïque génie, avait succombé.

Nous touchons aux jours sombres et grandioses de la révolution française. Au milieu de convulsions inouïes va naître un nouvel ordre de choses. Le monde ancien, le monde monarchique, essayera de mettre un frein à ce courant impétueux d'idées et de réformes. La France sera inondée des soldats de l'Europe. Le siège de Lille par les Autrichiens, siège dont le souvenir est tracé sur le granit de la grand'place, aura pour contre-coup de faire perdre à La Madeleine ses arbres, ses haies et ses clôtures. Qu'y faire ? C'est ce que prescrivit, le 15 octobre 1792, le général Ruault, qui commandait la place assiégée.

L'année suivante, d'avril à août 1793, la commune fut convertie en un camp d'observation. Ce camp prit une importance considérable ; on y vit arriver les débris de l'armée que le général Dompierre avait grossie de la division Westermann. La Madeleine était devenue le centre de ralliement des soldats de la République.

Digitized by Google

LAMBERSART.

Lambersart, village du canton et à deux kilomètres de Lille-Ouest, dépend du bureau de poste de Lille. Il existe dans cette commune une école de garçons et une école de filles dirigées par un instituteur et une institutrice laïques, un pensionnat de demoiselles sous la direction des Dames de la Mère de Dieu, une église desservie par un curé, trois sociétés de secours mutuels. L'industrie y est représentée par plusieurs teintureries de toiles, fils et coton, et par une distillerie.

La population est de 2,425 habitants, dont 1,794 français et 631 étrangers; tous catholiques.

Les armoiries sont : d'hermine, à trois bandes de gueules chargé de douze coquilles d'or.

Le seigneur portait : d'or fretté d'azur.

Le chevalier Sarrazin portait : d'hermine à la bande lozangée d'azur.

Lambersart vient de *Lamberti sartum*; *sart* signifie lieu inculte, couvert de buissons; essarter signifie défricher. *Sart* est d'origine méridionale.

HISTOIRE.— C'est sur un sol aride et désert, que la main de l'homme devait bientôt changer en vertes et riantes prairies, que ce village a pris naissance.

Mais n'y-a-t-il pas une légende pour entourer son berceau d'une auréole de foi et de poésie ? Nous l'avons cherché en vain. Cependant nous avons découvert que cette commune professait un culte dévoué pour saint Calixte, pape, et que les fidèles de la châtellenie venaient y chercher la force, la résignation, l'espérance et souvent la guérison.

Digitized by Google

En examinant les cartes de l'atlas de Brun-Lavainne on voit qu'en l'an 1000, un chemin conduisait de Lille à Lambersart. Ce chemin n'était pas éloigné du ruisseau du Bucquet sur lequel on construisit, vers 1248, le moulin du même nom. Enfin, dès 1145, ce chemin aboutissait à un sentier appelé Piedsente de Lambersart.

D'autres monuments irréfragables attestent que le village, ou du moins son autel, fut donné par Baudry, évêque de Tournai, au chapitre de Saint-Pierre de Lille. Cette donation, qui remonte à 1101, fut confirmée en 1143 par une bulle du Souverain Pontife Célestin II.

Lambersart est donc un très-ancien village, et à ce titre il mérite l'attention des archéologues.

Avant l'année 1280, il était constitué en fief au profit de Pierre Neveu, qui n'en fut sans doute pas le premier possesseur. Pierre Neveu, seigneur de Lambersart, avait justice vicomtière ou moyenne, c'est-à-dire connaissant de toutes les actions civiles et personnelles. Le dernier seigneur fut Charles Verghelle qui occupa, en 1718, les hautes fonctions de trésorier de France.

Que s'est-il passé durant les longues années qui se sont écoulées depuis le XIII^e^ siècle jusqu'à nos jours? Quels événements aurait pu enregistrer un pauvre village placé à la porte d'une ville déjà importante? Les pillages, les occupations militaires et autres déprédations résultant des tentatives dirigées contre la cité, ou des brigandages à main armée comme on en rencontre tant d'exemples durant le moyen âge!

En 1568, les Gueux, mûs par un tout autre sentiment, après avoir pillé Marquette, portèrent leurs ravages dans la paisible commune. Cette visite désagréable ne faisait qu'en précéder une autre bien plus désastreuse.

Vers le mois d'août 1581, les soldats de la garnison de Menin s'étaient rués sur les propriétés de la châtellenie de Lille. Ils y exercèrent des ravages effroyables; l'église de Wambrechies et les maisons qui l'environnaient furent incendiées. D'autres villages voisins éprouvèrent le même sort, et Lambersart fut pillé comme Lompret et comme Lomme, jusqu'à ce que le baron de Rassinghien accourut pour châtier les déprédateurs.

Digitized by Google

Mais jamais Lambersart n'a plus souffert que pendant les événements du siège mémorable qui a porté si haut le nom du maréchal de Boufflers.

C'était en 1708. Tout le territoire de Lambersart fut envahi par l'armée confédérée ; les moissons furent ravagées ; les champs sillonnés par l'artillerie ennemie ; les maisons exposées sans relâche aux boulets des assiégés[1].

On sait que tous les efforts tentés contre la ville de Lille avaient toujours été dirigés vers le sud et l'ouest de la place ; les villages situés du côté opposé s'étaient ainsi trouvés à peu près à l'abri de l'invasion. Cette fois, au contraire, le prince Eugène, après avoir fait passer la Deûle à ses troupes, les établit à Lambersart. Un parc très considérable d'artillerie se forma à l'entrée du village, et l'exposa, pendant toute la durée du siège, au feu de la citadelle.

Une bombe fit sauter, avec un fracas épouvantable, deux magasins à poudre situés auprès du parc, et le village en fut très endommagé. Le prince d'Orange lui-même, qui avait son quartier-général à Lambersart, courut les plus grands dangers, si l'on en croit un manuscrit de cette époque.

Le 18 août, pendant que l'on habillait le prince, un boulet brisa la fenêtre de son appartement, lui passa par-dessus l'épaule, très près du visage, et emporta la tête de son valet de chambre.

Le maître, tout couvert du sang et de la cervelle de son serviteur, fut assez heureux pour échapper à un aussi grand péril. Ne voulant plus éprouver de semblable disgrâce, ajoute le narrateur, le prince résolut de quitter le village et d'aller s'établir plus loin. On ne connaît plus la maison dans laquelle pénétra le projectile comminatoire.

Ce fut aussi dans le village qui nous occupe que s'établirent les députés des Etats de la Hollande, pendant que les alliés assiégeaient la ville de Lille.

Tout annonce que, depuis cette époque, Lambersart n'a plus été victime d'aussi déplorables calamités. Si les secousses qui ont agité nos campagnes comme nos villes, sur la fin du siècle dernier, se sont fait ressentir dans ce village comme partout,

(1) Bulletin de la Commission historique.

Digitized by Google

l'on n'a du moins gardé le souvenir d'aucun de ces actes de féroce exaltation qu'a occasionnés ailleurs la fièvre révolutionnaire. Aujourd'hui la laborieuse et paisible population est exclusivement adonnée aux travaux de l'agriculture.

D'après le dernier dénombrement, il y avait à Lambersart manoir, jardins, prés et terres à labour. Les débris de l'ancienne habitation seigneuriale, qui consistent en une cheminée artistement sculptée, et un écusson des armes des Sarrazins, n'annoncent pas qu'elle ait jamais été ou fort importante ou fort splendide. Converti en cabaret, le petit castel n'est guère reconnaissable que par l'écusson fruste et mutilé de ses premiers hôtes, qui se cache humblement sous l'enseigne du marchand de bière, comme pour rappeler qu'un jour la tempête populaire a soufflé sur ces titres de noblesse et de puissance qu'une longue suite de siècles avait consacrés.

ARCHÉOLOGIE.— L'église existait dès les premières années du XIII^{e} siècle. Ce ne fut d'abord qu'une chapelle. Les premiers travaux d'agrandissement eurent lieu vers la fin du XV^{e} siècle. De nouvelles réparations furent exécutées dans les commencements du XVI^{e} siècle.

Au côté gauche de l'église, est attachée à la muraille l'épitaphe suivante :

> Icy reposent les corps de messire Jean Sarazin, chl^{r}, seigneur de Lambersart, Moriensart, Vilers, Lomprez, Desgoutieres, etc., lequel trepassa le 29^{me} d'aoust 1619 : et dame Paule de Molinghem, sa femme, laquelle trespassa le 26 de may 1627. P. D. p. l. a. (1)

Sur la cloche on lit l'inscription suivante :

> Jean Sarrazin, escuier, s^{r} de Lambersart, Dallennes, Villers, estant pasteur M^{e} Anthoine Carpentier, m'a donné à nom Jésus ; Laus Deo.

Enfin, mentionnons la pierre sépulcrale de Legroux (1400). En voici le texte :

> Chi gist cires Joakennes Legroux, jadis curé de cheens (céans) qui trespassa l'an mil C C C C le 22^{me} jour de septembre.
> Priez Dieu pour ce âme. — Amen.

(1) Manuscrit du 17^{e} siècle

Digitized by Google

LA NEUVILLE.

La Neuville, petit village essentiellement agricole, sur la route de Seclin à Douai, du canton et à sept kilomètres de Pont-à-Marcq, et à dix-sept kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de Carvin (Pas-de-Calais). Il existe une école dirigée par un instituteur libre, une église desservie par un curé.

La population est de 381 habitants, dont 380 français et 1 étranger; tous catholiques.

HISTOIRE. — L'histoire est comme la muse de Manzoni, aussi vierge des complaisances serviles que des lâches injures. Son domaine est la vérité.

Il y a des gens à qui le mot féodalité fait pousser des clameurs de Haro! Pourtant, tous les seigneurs ne ressemblèrent pas au marquis de Longaste ou à ce sire de Coucy, qui fit pendre quelques nobles écoliers pour un lièvre chassé dans ses bois. Soyons justes; reconnaissons que Tibère et Néron, chez les Romains, ne doivent pas discréditer Titus ni Marc-Aurèle. La franche justice de Saint Louis est-elle effacée par la fourberie de Louis XI, et les vertus domestiques de Louis XVI par l'incontinence notoire de son prédécesseur?

La Neuville est un petit nid féodal, qui nous servira à prouver que l'institution tant critiquée avait quelquefois du bon. Pour

Digitized by Google

cela, nous suivrons simplement les données historiques. Honni soit qui mal y pense.

Il y avait donc en 1330, au château du Plouy, une digne châtelaine qui s'appelait Guyotte de Ligny, dame d'Emmerin et d'Haubourdin. La puissance ne lui manquait pas plus que les richesses et la piété. Or, du consentement de Jean IV, abbé de Phalempin, Guyotte fonda à La Neuville, *nova villa*, une chapelle sous le vocable de Sainte-Catherine. C'est ce que nous lisons dans un cartulaire de l'abbaye de Flines. Plus tard cette chapelle fut convertie en paroisse particulière à laquelle furent attachés plusieurs privilèges. En 1337, la bienfaisante donatrice, ayant établi un autre petit édifice religieux dédié à Saint-Jean, y fut enterrée.

La *villa nova* (Neuville) ne formait d'abord qu'un hameau de Phalempin, et, par conséquent, était domaine du châtelain de Lille qui y percevait des rentes en argent, blé, avoines, oies, chapons, etc. Les hôtes et tenants de ce lieu ne devaient ni relief au trépas, ni droit seigneurial à la vente, don ou transport, mais le ban et l'arrière-ban étaient criés, ils étaient tenus de suivre le châtelain en ost (à l'armée) avec la ville.

Et était, dit le cartulaire, ladite villa de Neuville, ville de loi et d'arrêt, c'est-à-dire que le châtelain y commettait et renouvelait sept échevins, que l'arrêt de corps pour dettes et actions personnelles y avait lieu.

Les habitants peu nombreux étaient, pour la plupart, ce qu'on appelait dans la langue du temps *servi*, serfs. Ce mot est loin d'avoir la signification d'esclaves. Obligés les uns à des services personnels, les autres à des redevances, ils ne jouissaient pas d'une entière liberté, mais le joug qui pesait sur eux était bien léger. Ils étaient soumis à certaines corvées, il est vrai, et devaient foi et hommage à leur châtelain du Plouy.

Amateur avant tout de l'impartialité, nous avons énuméré, sans les dissimuler, les charges des manants. Voyons s'il ne se trouvait pas, pour eux, des avantages largement compensateurs.

Dès le principe, La Neuville fut traitée en enfant gâtée. Bientôt, elle fit un pas décisif vers l'affranchissement en obtenant des coutumes particulières, une des prérogatives les plus essentielles à la constitution d'une commune.

Digitized by Google

Reportons-nous à ces temps, et nous apprécierons combien il y avait de garanties précieuses dans ces dispositions qui nous paraissent élémentaires aujourd'hui. Dominateurs tout puissants dans le village situé près de leur manoir du Plouy, les châtelains de Lille y exerçaient une autorité incontestée. Cette autorité souvent ne trouvait d'autre limite que leur équité personnelle. Mais n'avaient-ils pas à craindre aussi de voir leurs vassaux fuir un joug oppresseur, en passant dans une autre seigneurie?

Sous la protection du château, et sous la tutelle de maîtres puissants, les habitants trouvaient la sécurité, des moyens de vivre, des garanties pour leur personne et leur avoir. Presque tous possédaient un courtil, composé d'un petit manoir et d'un jardin. Plusieurs avaient des bestiaux que, moyennant une faible redevance, ils pouvaient mener paître aux bois qui entouraient le Plouy. Après cela, il semble que le bonheur et la joie pouvaient être les hôtes des chaumières de La Neuville.

Il arrivait parfois, cependant, que les paysans étaient assujettis à des charges très-lourdes. Parfois aussi, les droits du seigneur étaient exercés avec trop de rigueur par les échevins préposés à la perception des redevances.

Néanmoins les vassaux du Plouy montrèrent un jour, au péril de leur existence, qu'ils étaient dévoués aux maîtres du vieux castel. Ce fut en 1646.

L'Espagne et la France se faisaient la guerre. Notre territoire devant être le premier théâtre de la lutte, le domaine des châtelains de Lille était naturellement veuf de ses maîtres. La ville de Lille elle-même se préparait à la défense. L'on crut donc le moment favorable pour attaquer le Plouy, mais on avait compté sans le concours des serfs dévoués de La Neuville. Trois fois les Lorrains dirigèrent une attaque contre ces créneaux de la féodalité, et trois fois ils furent repoussés, ayant laissé sous les murs du castel des chevaux et des hommes.

Ce fait prouverait difficilement que les manants de La Neuville eussent beaucoup à se plaindre de leurs maîtres.

Les habitants de La Neuville revirent les fiers Lorrains, mais ce fut après la bataille de Lens, quand le prince de Condé eut défait, le 20 août 1648, l'armée d'Espagne et les troupes de Charles IV. L'archiduc Léopold, parti avec 30,000 hommes, ne

Digitized by Google

ramenait que des débris. La défaite avait abattu leur arrogance ; mais les besoins de toute espèce les rendirent exigeants et coûteux au village.

Avant de raconter les destinées de La Neuville, n'oublions pas un évènement tragique qui s'y passa l'an 1420. A l'entrée du village, le page Gauthier fut assassiné par les sicaires du comte de Harnes. Les lecteurs comprendront la haine de ce redoutable et violent seigneur, s'ils veulent bien lire l'épisode de la belle Eleyne d'Hérignies (1).

Lille se trouvait bloqué ; des troupes françaises arrivèrent en masse au secours du valeureux Boufflers assiégé par le prince Eugène de Savoie. Tandis que le maréchal de Berwick occupait Attiches et Drumetz, une compagnie de fourrageurs avait pris son centre de ravitaillement à La Neuville.

Pouvons-nous terminer sans dire que, dans le dix-huitième siècle, le successeur des châtelains du Plouy était M. Bruno, président au parlement de Douai. Des rois de France avaient possédé et vendu alternativement cette antique et vénérable demeure où Guyotte avait songé à faire de La Neuville un petit centre d'habitants heureux et dévoués.

Puis vint le vent de la révolution, qui souffla sur les débris du moyen-âge, et sur la couronne séculaire des descendants de Saint-Louis. Nous désirons que l'orage ait été clément aux cultivateurs de La Neuville.

(1) Voir Attiches.

Digitized by Google

LANNOY.

Lannoy est un chef-lieu de canton à douze kilomètres de Lille, sur la route de Roubaix à Tournai. Il existe dans cette ville une société de secours mutuels, une justice-de-paix, un commissariat de police, une lieutenance de douanes, un bureau de poste et de télégraphe, une église desservie par un curé-doyen et un vicaire, un pensionnat de garçons dirigé par un instituteur laïque, un pensionnat de demoiselles sous la direction des Dames de la Sainte-Union. L'industrie y est représentée par des fabriques importantes de courtepointes piquées, par des fabriques de couvertures, une filature de lin et une fabrique de toiles.

La population totale est de 1,906 habitants, dont 1,296 français et 610 étrangers; 1,880 catholiques, 26 dissidents.

Les armoiries sont : d'argent à trois têtes de chien clabaud de sable.

Les armoiries des seigneurs étaient : d'argent à trois lionceaux de sinople armés, lampassés et couronnés de gueules.

Son nom vient du latin *alnetum*, lieu planté d'aulnes, en roman *alnoi*, et par une transformation facile, *Lanoi*, *Lannoy*. L'aulne est une espèce de bois dont on se sert volontiers pour former les haies qui environnent les champs. Cette étymologie est naturelle et logique.

HISTOIRE.— La ville de Lannoy, qui est terre d'empire, est surtout célèbre dans l'histoire, à cause de ses seigneurs qui se distinguèrent par leur valeur guerrière, par leur prudence dans les affaires, et la noblesse de leur caractère.

Digitized by Google

Qu'on nous permette d'esquisser quelques unes de ces illustrations.

La maison de Lannoy remonte à 1139 et semble avoir eu pour souche Arnuphle de Franchimont.

En 1235, on voit un Hellin de Lannoy souscrire au privilège de Jeanne, comtesse de Flandre, pour créer le Magistrat de Lille.

Les premiers seigneurs, qui assurèrent la grandeur de la maison de Lannoy, furent Hugues de Lannoy, qui fut chambellan du duc de Bourgogne et gouverneur de la Flandre, de la Zélande, de la Hollande et de la Frise inférieure, ambassadeur près des rois de France et d'Angleterre, et chevalier de la Toison d'or : il mourut en 1456 ; et Jean de Lannoy, qui s'occupa plus spécialement de notre ville.

Charles de Lannoy, seigneur de Danzelle, fut vice-roi de Naples pour Charles-Quint, il obtint le titre de comte de Lannoy et de l'Empire ; ce fut lui qui gagna la fameuse bataille de Pavie où François I^{er}, roi de France, et Henri d'Albret, roi de Navarre, furent faits prisonniers (1525).

La maison de Lannoy a produit un Grand Maître des Arbalétriers de France en 1421, plusieurs gouverneurs, des ambassadeurs, des généraux et seize chevaliers de la Toison d'or. Ces personnalités absorbantes et illustres ne laissent que peu de place à l'histoire de Lannoy même. C'est grâce à eux, ou à leur inspiration, que la petite localité doit tout ce qui l'a distinguée des autres.

Lannoy ne fait son illustre apparition dans l'histoire qu'à l'époque où Jean de Lannoy fait fortifier le château et entourer la place de murs et de fossés.

Dans leurs rapports et dénombrements, les seigneurs de Lannoy ne séparent point cette terre de celle de Lys ; ensemble et sous le nom collectif de Lannoy et Lys, elles y sont reprises en un seul et même fief. Il est hors de doute que c'est là l'effet de la réunion des deux terres, réunion antérieure au dénombrement de 1392.

Ainsi l'église de Lannoy ne fut dans le principe qu'une succursale de Lys, jusqu'à ce que maître Jacques Ouret, pasteur de

Digitized by Google

Lys, laissa en mourant (1636) des biens suffisants pour faire ériger en paroisse l'église Saint Philippe, ce qui eut lieu par le ministre de Maximilien, Vilain de Gand, évêque de Tournai.

Au mois de juillet 1458, sur la requête dudit seigneur, Jean, exposant que la ville de Lannoy était une ville très-habitée et tenable contre siège et puissance des ennemis, qu'il était d'intention de la peupler davantage, le duc Philippe-le-Bon octroya, par grâce spéciale, que tous ceux qui demeuraient ou qui viendraient demeurer par la suite, tant dans l'enclôture du bourg, nouvellement commencée au dedans et autour du château de Lannoy, que dans le donjon, basse-cour et boulevard dudit château, fussent perpétuellement exempts de toutes tailles, aides et subsides qui seraient accordés, donnés et payés par les hauts-justiciers et ses autres sujets, manants et habitants de la châtellenie de Lille [1].

Un tel privilège était de nature à favoriser le rapide accroissement de la population et du commerce.

Des fabriques de draps s'y établirent et son commerce avait pris une extension si considérable que le duc Philippe-le-Bon se détermina à accorder deux franches foires, l'an, et un franc marché, le jeudi de chaque semaine. En 1459, le même Duc accorda à Lannoy, comme à une bonne ville, un scel aux causes de l'échevinage.

C'était le moment pour cette ville de prendre des armoiries, et elle fit graver sur son scel: *Sigillum ad causas urbis Lanoicnsis*, un écu d'argent à trois têtes de chiens clabauds de sable [2].

Une légende se rattache à l'origine de ces armoiries. On dit qu'une nuit la ville de Lannoy fut sur le point d'être surprise par l'ennemi, que des chiens, par leurs longs aboiements, donnèrent l'éveil et sauvèrent les habitants du sac et du pillage, qu'en mémoire de ce fait, la ville adopta trois têtes de chiens pour emblême.

Enfin au terme de sa carrière, en 1490, Jean de Lannoy couronna tous ses bienfaits par un dernier don. Il octroya aux corps, communauté, manants et habitants, tout le corps de la

(1) Archives de Lannoy. — (2) Nobiliaire des Pays-Bas.

Digitized by Google

halle et héritage y appartenant, etc., tous les impôts, accises, amendes et autres quelconques; le tout à des conditions très-douces [1]; il autorisa la création à Lannoy des compagnies du Serment; les archers de Saint-Sébastien, les arbalétriers de Saint-Georges et les canonniers de Sainte-Barbe, pour maintenir le bon ordre dans la ville.

La ville de Lannoy, grâce à ces faveurs multiples, était en voie prospère. Mais à peine formée, elle tomba en 1465 au pouvoir de Pierre de Roubaix. La ville et le château furent saccagés, et bientôt après, le comte de Charolais donna la ville de Lannoy et son chastel à Jacques de Saint-Pol.

L'an 1513, notre ville reçut deux hôtes illustres : Henri VIII d'Angleterre et l'empereur Maximilien. C'était après la victoire de Guinégate, les deux monarques voulaient asseoir leur camp devant Tournai. Les souverains établirent leur séjour à Lannoy, où les députés de Tournai se rendirent plusieurs fois pour négocier [2].

Mais voici que les doctrines de Luther et de Calvin envahissent les Pays-Bas; les Gueux font leur triste apparition et à leur suite les briseurs d'images; bientôt les habitants de Lannoy vont avoir l'occasion de montrer leur énergie contre ces nouveaux vandales.

En effet, l'on apprit qu'une nouvelle bande de pillards, rassemblés aux environs de Tournai, où la classe ouvrière leur était plus favorable, se disposait à envahir Lannoy dont les richesses excitaient vivement leur convoitise [3]. Les bourgeois de la localité informés de ces dispositions, préparent des poutres, des madriers, pour renforcer les portes de la ville. Les compagnies du Serment, munies de leurs flèches et viretons, font le guet au dehors et au dedans de la place. Les Gueux arrivant sans ordre et sans défiance, une heure avant le jour, jusqu'auprès des fossés, sont accueillis par une volée de flèches et par des décharges de mousqueterie, qui leur font comprendre qu'on n'a pas été surpris. Le jour commençant à paraître, ils distinguent [4] sur les remparts les hommes des compagnies du Serment revêtus de leurs justaucorps d'ordonnance, et s'imaginant que Lannoy est

(1) Archives de Lannoy. — (2) Poutrain. *Histoire de Tournai.* — (3) Roussel. *Histoire de Wattrelos.* — (4) Flandre wallonne.

Digitized by Google

défendu par des soldats, ils se retirent en désordre du côté de Lys, où se livra une fameuse bataille.

L'impitoyable espagnol, le duc d'Albe, devait tirer une effroyable vengeance des désordres commis dans notre ville.

Jean Dougelart, Nicolas Duchatelet, Arnould Vanbaussart dit Dieu de Lannoy, Jérôme Delhaye furent ou brûlés ou décapités, pour avoir assisté au pillage du couvent des Croisiers et à l'incendie de Lannoy.

Certes, la foi de nos pères mérite et impose l'attachement le plus profond, mais sous l'impulsion de Philippe II, l'on mit à punir ces malheureux fourvoyés l'exagération la plus atroce.

Rappelons par quelques éphémérides les faits principaux dont Lannoy a été le théâtre pendant l'espace de temps qui nous sépare de la Révolution française.

Le Baron de Montigny s'en empare, en 1578, après une énergique résistance des habitants.

En 1646, le prince de Condé, allant mettre le siège devant Courtrai, s'empare de Lannoy. Pendant toute la durée de cette guerre, qui se termine en 1659 par le traité d'Aix-la-Chapelle, Lannoy est tour à tour occupé par des garnisons françaises, allemandes et espagnoles.

En 1667, le duc d'Enghien s'en rend maître après deux jours d'attaque.

En 1708, le duc de Marlborough prend Lannoy et s'y installe pendant le siège de Lille.

En mai 1744, les alliés qui s'étaient emparés de Lannoy se retirent à l'approche des Français. Vingt-cinq bataillons et trente-neuf escadrons de l'armée royale, mise en mouvement pour l'attaque de Menin, occupent Lannoy, Roubaix et Tourcoing. A cette époque, Lannoy ne conservait plus que quelques pans de murs de ses fortifications.

En 1792, la garde nationale, composée de cent cinq hommes résolus, partage le service de la place avec un détachement de cent cinquante hommes de cavalerie et d'infanterie françaises venus, le 14 juillet, pour y tenir garnison. Cette petite troupe eut à repousser une première attaque, le 24 août, et à soutenir, douze jours après, vaillamment aidée par les habitants, un siège

Digitized by Google

de quelques heures dont les suites furent des plus désastreuses pour la ville.

Lannoy était le seul poste fermé qui restât encore aux Autrichiens sur le territoire de la République. Quatre à cinq cents hommes y étaient retranchés ; les Français les délogèrent avec quelques coups de canon, le 2 novembre.

Le génie audacieux des enfants de la France avait dispersé la première coalition par le coup de foudre de Jemmapes, immortelle palme de Dumouriez. Le général La Bourdonnaye avait infligé une rude leçon à l'armée autrichienne au Pont-Rouge. La ville de Lannoy salua de nouveau le drapeau national, en attendant l'occasion de contribuer à sa défense, comme elle l'avait déjà fait en d'autres occasions douloureuses.

ARCHÉOLOGIE.—On lit dans un manuscrit du XVII^e^ siècle : « Au milieu du chœur de l'église existait un tombeau relevé avec une grande table de cuivre ouvragée dessus, dont l'inscription qui suit est autour : »

> Icy gist messire Phler de Lannoy, en son vivant seigneur de Santes, baron de Rollaincourt, conseiller et chambellan de l'empereur nostre sire, chlr de la Toison-d'Or, gouverneur des villes, cité et château de Tournay et du Tournesis, qui trepassa le 14 d'octobre 1535. — Auprez de lui gist Bonne de Lannoy, héritière dudit Lannoy, dame de Sebourg, son épouse, qui trepassa le 22 d'avril 1543 ; et aussy messire Hugues de Lannoy, chlr sg^r^ de Wahagnies et de Frochines, fils unique de ce seigneur et dame qui trespassa le 21^e^ jour d'avril, veille de Paques 1527. Priez Dieu pour leurs âmes.

Dans l'église des Croisiez, au chœur, l'on voyait le tombeau relevé de Jean, seigneur de Lannoy, Lys, Rumes, Sebourg, etc. doyen des chevaliers de la Toison d'or ; l'inscription était ainsi conçue :

> Je fus jadis au monde en grande prospérité,
> D'honneur de biens avoir à tres grande planté,
> Car je fus serviteur du duc Philippe-le-Bon,
> Ce bon seigneur me tint tous tems en sa maison,
> Et l'un des chevaliers de l'ordre de Toison,
> Dont aux roys et aux princes fut per et compagnon ;
> En Hollande et Zélande me fit son lieutenant
> Pareillement de Frise où je fus souvent.....
> Dieu par sa grâce fasse ames nuy sans pardon
> Et un chacun réduise à devenir bon,

Digitized by Google

Après moy, florissant en honneur et en grâce,
Depuis que j'eus vécu une bien longue espasse,
Le plaisir de mon Dieu, mon juge, mon créateur
Fust de moy envoïer du monde la douleur,
C'est la mort qui tous mord sans nulluy espargner
Ainsy finay mes jours sans plus pouvoir targier,
En l'an Notre-Seigneur mil avecq quatre cens
Et quatre vingt et douze payant de mort le cens
mj xij. le xviij^e jour de mars, si prie à tous gens
Chy lisant qu'il leur plaise Dieu pour moy requérir
Afin qu'à leurs prières puisse à grace venir.

Le château-fort de Lannoy est un des principaux titres de gloire de l'antique cité, dit Buzelin, il datait présumablement du XII^e siècle, on le voyait au midi, entouré des murs de la ville; on n'avait rien à lui reprocher, ni pour l'apparence ni pour la solidité; c'était un vaste carré, flanqué aux quatre coins de tours élevées. Des fossés très-larges et remplis d'eau l'environnaient.

Dans la cour inférieure, du côté de l'entrée qui regarde la ville, l'on remarquait une chapelle magnifique. L'abondance de l'eau qui l'entourait en faisait une demeure aussi sûre qu'agréable.

Sanderus, dans sa *Gallo-Flandria*, nous a laissé deux plans admirables, l'un de la ville et l'autre du château-fort, *oppidum Lannoy et castrum de Lannoy cum oppido adjacente*. Château et chapelle, tout a disparu dans la tourmente révolutionnaire.

NOTABILITÉ.— En 1578, florissait à Leyde un savant imprimeur, nommé François Rapheleng, né à Lannoy, le 27 février 1539. Il épousa la fille aînée du célèbre Christophe Plantin, une des illustrations de l'imprimerie Anversoise. Rapheleng fut un polyglotte distingué et a laissé sur les langues sémitiques des travaux remarquables.

Digitized by Google

LEERS.

Leers, village agricole, à l'extrême frontière, du canton et à quatre kilomètres de Lannoy, à quinze kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de Lannoy. Il existe dans cette commune une école tenue par un instituteur laïque, une école dirigée par les Dames de la Sainte-Union, une église desservie par un curé, une société de secours mutuels et un tissage mécanique de tissus étoffes de Roubaix.

La population est de 3,409 habitants, dont 1,329 français et 2,080 étrangers; 3,403 catholiques 6 dissidents.

Les hameaux sont : Gibraltar, Mottelette, Petit-Tourcoing, Trieu-de-Carrien, Trieux-de-Leers, Roset, Ferme d'Avril, Ferme du Coulombier, la Maison-Blanche.

Les armoiries sont : de sable à quatre clefs d'argent mises en pal, 2, 2.

Leers signifie terre inculte, pâture, du Germain *ters* ou leers. C'est sur les confins de la Belgique et dans les arrondissements où l'idiôme germanique a dominé que nous rencontrons les villages de ce nom, Leers, Toufflers (1).

HISTOIRE.— Une observation qui se présente naturellement, c'est qu'il y a des voisinages qui coûtent cher. Les annales d'Halluin sont remplies du récit des misères que lui valut la proximité de Menin, ville guerrière. Leers se trouve sur le chemin qui, de Tourcoing par Watrelos conduit à Tournay, cité dont l'histoire est plus que belliqueuse. Les événements occasionnés par l'ambition des souverains, par les querelles religieuses, par

(1) Mannier. *Études étymologiques.*

Digitized by Google

le grand cataclysme social de quatre-vingt-treize auront une influence malheureusement puissante sur les destinées de notre village.

Ainsi, dès l'année 1234, Leers se trouve mêlé à une de ces petites guerres civiles, de clocher à clocher, si fréquentes au moyen-âge.

Olivier le Ariveit, hôte de l'abbaye de Saint-Bavon, s'était fait de nombreux ennemis. Ceux-ci rassemblèrent des hommes et vinrent commettre des excès sur les propriétés de leur adversaire. Ces excès appelèrent une répression, et Jeanne de Constantinople, par une ordonnance solennelle du 18 février 1235, enjoignit au seigneur de Leers de veiller à ce que le dommage fût réparé [1]. Ce seigneur était Jean de Leers.

Nous le trouvons mentionné dans une charte datée de 1275. L'an 1340 est marqué par le grand siège de Tournai. Avant qu'il commençât, une troupe de Français, commandée par Matthieu de Roye passa par Leers pour regagner la ville, emmenant avec elle, au dire de Froissart, « dix mille blanches bestes et bien autant que porcs que bœufs que vaches. »

En 1477, la garnison française de Tournai faisait « merveilleux dommmages ès pays, comme de piller et de brûler beaux villages, et belles censes [2]. » Le château de la Royère, contigu au village, fut dévasté et démoli.

Des incursions du même genre se renouvelèrent à plusieurs reprises, et je me demande quelle était la désolation des infortunés habitants ainsi pressurés.

Plus tard, d'autres orages éclateront, orages dus aux passions religieuses cette fois. Tournai servira de réceptacle à des troupes de bandits qui sous ombre de religion, s'organiseront pour le vol et le brigandage. Les plus déplorables excès, les dévastations les plus stupides seront le moyen d'évangéliser pour ces étranges apôtres. D'abord ils commenceront par se réunir clandestinement, la nuit, et donneront le nom de prêches à ces assemblées. L'audace croît avec le succès. Leurs réunions se tiendront en plein jour; pour les protéger, des sectaires y paraîtront en armes. Enfin, grâce à l'aveugle connivence de quelques seigneurs,

(1) Van Loken. *Histoire de St.-Bavon* — (2) Philippe de Comines.

Digitized by Google

ils ne tarderont pas à prendre le nom de Gueux, et à s'organiser en troupes réglées. Quelques ministres de la nouvelle doctrine, Cornille, Ambroise Ville, Jean Soreau, conduiront un tas de malfaiteurs au sac des temples catholiques. Leers ne sera pas épargné, et l'église paroissiale sera pillée et dévastée.

Le baron de Noircarme étant à Saint-Amand, avec des troupes du roi, et étant informé de tout ce qui se passait dans le camp des hérétiques, et qu'ils mettaient partout le feu, voulut y remédier; il fit marcher ses troupes, de nuit, avec grande diligence, de telle sorte que, le dimanche à midi, il arriva à Leers près de leur armée; il les attaqua avec vigueur et les défit tous entièrement, si bien que le lieu de leur camp leur servit de sépulture et de cimetière.

Cependant l'inexorable justice du duc d'Albe ne chômait pas. Un savetier de Leers, nommé Roland, et Gilles Dubus furent pendus, Jean Defrenne fut banni pour avoir pris part au pillage de l'église de Leers.

Les victoires et les revers de Louis XIV ne seront pour Leers qu'un écho. A peine y apprendra-t-on que Louis XV, le Bien-Aimé, conduit la France à la ruine par un chemin jonché de fleurs.

Il faudra le coup de tonnerre de la révolution pour interrompre le calme réparateur que les événements laissèrent à la commune. Encore une fois la guerre, et, pour le coup, c'est toute l'Europe qui s'attaque à la France régicide.

L'agression était puissante; la résistance fut immense.

La déroute du Pas-de-Baisieux eut pour conséquence d'attirer l'ennemi dans la commune de Leers. Elle eut beaucoup à souffrir des ravages et des exactions qu'ils y commirent, car la frontière du Nord était l'objet de l'attention générale et le point où se portaient les efforts des partis.

Le 11 juillet 1792, les patriotes avaient repris Orchies, et la garde nationale avait repoussé une troupe puissante, mais, les ennemis prirent leur revanche à Leers. Ils s'étaient cachés dans les blés, inquiétant les communications et détruisant les récoltes.

Les habitants déployèrent, en cette circonstance, pour soigner les blessés, un dévouement au-dessus de tout éloge. En voyant la défaite des Français, ils pleuraient en silence et attendaient

Digitized by Google

avec une anxieuse confiance la délivrance de leur village. Elle ne se fit pas longtemps attendre.

Le général Dampierre, avec les glorieux débris de l'armée, sort de son camp de La Madeleine et vient épurer les communes de Leers et de Watrelos de tous soldats étrangers. Nous touchons à la journée vengeresse de Tourcoing.

Le 18 mai 1794, la quatrième colonne des Alliés s'étendait sur un espace de trois lieues, entre Leers et cette ville. Après la déroute, le village eut beaucoup à souffrir des exactions des fuyards. Sept cents, à peu près, avaient cherché à se rallier à Leers[1]. Le général Otto se défendit avec acharnement dans sa retraite sur Tournai.

Mais, en se retirant, l'ennemi n'avait eu aucun égard, et le village dut subir la rancune haineuse des vaincus. Seulement, comme trophée consolateur, Leers put montrer, quatre jours après la bataille de Tourcoing, un drapeau et quatre pièces de canon enlevées aux envahisseurs. La victoire souriait au pays et se préparait à donner à l'histoire des noms comme celui d'Austerlitz.

ARCHÉOLOGIE.— Proche de Leers, on voyait, en 1830, les ruines d'un vieux château appelé la Royère, célèbre dans les guerres des Flamands contre Philippe-le-Bel, (de 1298 à 1304). Ce donjon était le chef-lieu d'un fief qui a appartenu au prince de Soubise, gouverneur de la Flandre française[2].

Il existait à Leers la seigneurie de Carihem dont le tenancier devait un denier par chaque porc nourri, c'est ce qu'on appelait le droit de pennage.

(1) Roussel. — (2) De Meuninck *Annuaire*.

Digitized by Google

LE MAISNIL.

Le Maisnil, village essentiellement agricole, du canton d'Haubourdin, dont il est distant de dix kilomètres, à dix-sept kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de Fournes. Il existe dans cette petite commune une école dirigée par un instituteur laïque, une église desservie par un curé, et une société de secours mutuels.

La population est de 472 habitants, dont 457 français et 15 étrangers; tous catholiques.

Les armoiries sont : d'azur à l'écu d'argent accompagné de neuf merlettes mises en orle.

Le Maisnil est un dérivé de *mansus* et de *masnile*.

HISTOIRE. — Plus d'une fois, le cultivateur respectueusement occupé à tracer son sillon dans les champs qui bordent le grand chemin du Maisnil, a rencontré une résistance que le soc de sa charrue ne pouvait vaincre et que son intelligence ne pouvait comprendre, c'était le *stratamen* d'une voie romaine ou les restes d'une *mansion*, *mutatius* ou *diversorium* [1].

Pourquoi ne pas faire son profit d'un grand souvenir, quand il s'attache à une petite localité ?

(1) Voir Ronchin

Digitized by Google

Le Maisnil a le privilège d'être situé près de la voie romaine qui va de Cassel à Tournai en passant par Estaires *(Minariacum)*. C'était une route principale.

L'on sait que les grandes voies étaient nommées *publiques* ou *militaires*, *consulaires* ou *prétoriennes;* et les chemins moins fréquentés se distinguaient en *privés*, *agraires* ou *vicinaux* (1).

On dit que rien n'est nouveau sous le soleil. Ainsi en voyant les poteaux kilométriques de nos jours, nous songeons naturellement que les Romains, avant nous, avaient placé ces indications si utiles aux voyageurs. Leurs chemins étaient divisés au moyen de bornes régulièrement espacées, qui portaient des inscriptions indiquant le nombre de lieues ou de milles entre la ville voisine et le lieu où elles étaient posées (2).

Les villes capitales servaient de point central pour compter les distances dans l'étendue de leur territoire. Les bornes milliaires avaient ordinairement de cinq à six pieds de hauteur. Elles étaient cylindriques, quelquefois carrées ; on les appelait *milliaria* ou simplement *lapides*, les pierres.

L'usage des colonnes milliaires remonte à l'an 183 avant l'ère chrétienne. Il fut consacré par une loi que proposa C. Sempronius Gracchus, et, dans la suite, il s'étendit de l'Italie aux provinces de l'empire.

Les inscriptions placées sur les colonnes furent d'abord fort courtes, indiquant simplement le nombre de milles compris d'un lieu à un autre. Auguste fit graver, le premier, ses noms et qualités sur les colonnes élevées par ses ordres, et ses successeurs suivirent son exemple. Mais, depuis les Antonins surtout, on accumula dans les inscriptions un plus grand nombre de titres qu'on ne l'avait fait auparavant.

Les voies romaines n'étaient pas seulement garnies de pierres itinéraires, on trouvait encore sur leurs bords, des tours pleines, quelquefois rondes et plus souvent carrées. Plusieurs de ces pyramides ont été regardées comme des tombeaux ; mais la plupart paraissent avoir été élevées pour l'ornement des chemins, ou peut-être elles étaient consacrées à Mercure, dieu protecteur des routes, des arts et du commerce. Quelquefois on pratiquait

(1) Ulpien. — (2) De Caumont. *Antiquités monumentales.*

Digitized by Google

dans ces obélisques une niche destinée à recevoir la statue du dieu ; de nos jours, on trouve souvent, dans les carrefours, des pans de murs avec une niche, au centre de laquelle on a placé l'image de la Sainte-Vierge, ce qui rappelle l'usage existant sous la domination romaine.

Le Maisnil ne fut sans doute, dans l'origine, qu'un endroit où quelques colons romains s'établirent à portée du passage des légions et des marchands ; c'est l'opinion de Meyer, qui, se basant sur un manuscrit de la bibliothèque du mont Blandain, le désigne sous le nom de *menctacum* et *memctacum*.

Pour nous, il n'a d'existence authentique qu'à partir du XII^e^ siècle, existence constatée par les titres et cartulaires de l'abbaye de Loos en 1147 et 1171 ; et par les donations à l'abbaye de Phalempin faites par Philippe d'Alsace, en 1155, confirmées par le pape Alexandre, en 1162.

La terre du Maisnil appartenait d'abord à Théry, comte de Flandre, mais, en 1283, l'autel et une partie de la dîme furent dévolus au chapitre de Seclin, et le reste, plus considérable, fut abandonné au curé.

Le Maisnil avait des seigneurs qui portaient bannière et, comme nous le verrons plus loin, ils firent comme tant d'autres, ils usurpèrent des droits qui devaient être la sauvegarde et la cause de l'affranchissement des communes. Aussi le village resta-t-il asservi jusqu'au jour où la féodalité disparut devant les conquêtes de la révolution.

Nous avons fait allusion aux usurpations des seigneurs.

Ils s'étaient attribué le droit de connaître de certains délits réservés spécialement aux échevins synodaux ; ce droit se désignait sous le nom de *senne*.

Le seigneur du Maisnil allait plus loin dans l'usurpation des attributs ecclésiastiques. « En ce qui touche l'administration de l'Église, disait-il, je puis prendre un prêtre idoine et suffisant, et par lui, faire visiter chaque année les sacrements qui sont à visiter, dans la dite église, les livres, ornements et luminaires ; et au cas que quelque défaut y serait constaté, je puis corriger ceux par qui ledit défaut adviendrait. Et aussi m'appartient la correction de tous ceux et celles qui, en ladite paroisse du Maisnil, transgresseraient aucunes fêtes commandées en la

Digitized by Google

Sainte Église. Je puis les contraindre à aller par tel jour solennel que je leur assignerai à la procession autour de l'église, tête nue, portant l'instrument de travail avec lequel ils auraient transgressé ladite fête, et un cierge de cire de telle valeur que j'aurai fixée, et après cela de déclarer devant le grand portail, en présence du curé, du clerc et de tout le peuple, qu'ils sont contraints par moi de ce faire en réparation de la transgression de ladite fête. Et aussi, je peux faire relever et purifier par le curé de la paroisse ou autre prêtre, toutes femmes qui mettent au monde des enfants illégitimes par suite d'adultère notoire dans la paroisse du Maisnil. Au surplus, m'appartient généralement et spécialement tout ce que, à cause de *Senne*, peut et doit appartenir [1]. »

Cette longue énumération de droits prouve comment les seigneurs empiétaient sur le spirituel.

En 1303, les Flamands avaient vaincu Robert d'Artois et la chevalerie française à la bataille des Éperons. A la suite de ce succès, ils emportèrent d'assaut et brûlèrent Thérouanne. Ils ne se bornèrent pas là. Ils détruisirent environ quatre-vingts villages par le fer et le feu, sauvages représailles des dévastations commises, une année auparavant, par les Français. Le Maisnil fut une des victimes de cette épouvantable hécatombe.

L'histoire de Flandre ne présente pendant plusieurs siècles qu'une longue série d'infortunes occasionnées par les troubles intérieurs ou l'avidité des conquérants.

Plus tard, ce sont les guerres de religion et les stupides ravages des Gueux qui occasionnent au Maisnil le trouble des consciences ou l'inquiétude des habitants.

En 1650, vingt-sept villages sont livrés aux flammes par les Français, et le Maisnil échappe à peine aux ruines.

Puis la conquête de la Flandre par Louis XIV, en 1667, nous fait passer à la France, pour nous réduire, quarante ans plus tard, à redevenir hollandais.

C'est à cette époque qu'arriva le plus terrible hiver dont nos annales aient gardé le souvenir. La famine en fut la conséquence, et les habitants du village subirent de rudes et longues privations.

(1) Leuridan. *Statistique féodale.*

Digitized by Google

Sous Louis XV, le pays ne retrouva pas tout le bonheur après lequel il aspirait à si juste titre. Un monde nouveau se préparait à naître.

Cette naissance fut précédée de convulsions pénibles ; bien des ennemis voulurent étouffer dans ses langes la révolution, qui s'attaquait à tout ce que les siècles avaient consacré. Mais il fallut se résigner, et l'on put dire de la féodalité et des vieilles institutions :

Venit summa dies et ineluctabile tempus (1).

NOTABILITÉS. — Un des premiers et des plus illustres seigneurs du village fut Pierre du Maisnil. Après la mort de Philippe d'Alsace, il se trouvait devant Ptolémaïde, et combattit vaillamment à côté de Ferrand, à Bouvines, où il fut fait prisonnier.

Mais le plus célèbre fut Michel, seigneur d'Auchy et Dou-Maisnil.

De même que plus tard nous verrons Henri IV devenir poète pour Gabrielle d'Estrées, un seigneur du Maisnil a figuré avec quelque honneur parmi les trouvères de son temps. Hercule a bien filé aux pieds d'Omphale.

Légende. — Il paraît qu'une liaison amoureuse avait jeté Michel du Maisnil dans cette aventureuse carrière. Épris de la dame du seigneur de Maing, il avait su lui faire partager son amour. Les amants trouvaient beaucoup de difficulté pour se rencontrer. Michel résolut d'enlever la noble dame, et il réussit dans son projet. Comme la châtelaine rentrait après vêpres dans son manoir, accompagnée seulement d'un page et d'une dame de sa suite, le sire du Maisnil, secondé par deux hardis écuyers, la prit en croupe et s'éloigna au galop. Cet enlèvement ayant été aussitôt connu par le seigneur de Maing, il se mit à la poursuite des coupables et les rejoignit à Verberie. Là, un combat s'étant engagé entre le ravisseur et l'offensé, celui-ci resta mort sur la place. La dame, au désespoir d'un tel malheur, renonça à suivre l'assassin de son mari ; elle le fit enterrer magnifiquement et se retira dans un monastère de Picardie où elle mourut. Cette

(1) Virgile.

Digitized by Google

résolution ayant changé toutes les espérances de Michel, il s'éloigna de la France, fit un pèlerinage à Rome, puis passa en Terre-Sainte, où il se prit de passion pour la profession des Trouvères. Ce ne fut que vingt ans après, qu'il reparut au château de Beauffremetz, situé au Maisnil, qui formait l'apanage des cadets de la maison de Wavrin, où il mourut le 6 novembre 1288 (1).

Où sont donc ces temps de foi et d'amour brutal, mais chevaleresque ?

(1) Duthillœul.

Digitized by Google

LESQUIN.

Lesquin, village agricole, station de chemin de fer, du canton et à sept kilomètres de Seclin, à six kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de Lille. Il existe dans la commune une école de garçons tenue par un instituteur laïque, et une école de filles dirigée par les Dames Franciscaines, une église desservie par un curé, et une société de secours mutuels.

La population est de 1,361 habitants, dont 1,264 français et 97 étrangers ; tous catholiques.

Les hameaux sont : Engrain, Eveltain, Merchin, Gamant, Encemont.

HISTOIRE.— Il y a proverbes et dictons. Les premiers, à ce que l'on prétend, sont l'expression de la sagesse des peuples ; les autres ont souvent pris naissance d'un fait mal interprété. Ils atteignent parfois toute une race ; ainsi, la hâblerie du Gascon, la perfidie du Lorrain, la malpropreté bretonne, sont passés à l'état d'axiomes très-peu géométriques. C'est mieux encore pour certaines localités. Dans le midi, l'on cite à tout propos Pézénas. Près de Paris, un homme embarrassé revient de Pontoise ; les suppliciés vont à Clamart, et les endroits dangereux sont les forêts de Bondy. Pour le Nord, le clocher de Bergues a la propriété de rendre peureux, le moulin de Merris envoie directement à Armentières. Il avait, paraît-il, un rival à Lesquin.

L'ombre du mancenillier est mortelle à l'imprudent qui s'y

Digitized by Google

repose, malheur à celui qu'effleure l'aile du moulin de notre village; il est frappé de vertige et perd la raison [1]. L'on a même été plus loin et l'on a dit (à tort sans doute) les fous de Lesquin [2].

Il y existait jadis, sur les bords de la grand'route de Lille, un moulin, dont les longs bras atteignirent un jour un individu qui ne mourut pas sur le coup, mais fut frappé de folie. Depuis lors, toutes les fois que, dans la grande cité lilloise ou dans les environs, on a voulu parler d'un homme qui n'était pas sain d'esprit, on disait vulgairement: « Il a reçu un coup d'aile du moulin de Lesquin. »

Cet appareil ne fonctionnait pas encore au gré du vent à l'époque dont nous allons parler.

Par un diplôme de 1066, Bauduin de Lille, fondateur du chapitre de Saint-Pierre, lui donna des terres à Lesquin. Cette donation est confirmée par Calixte II, en 1143, par Philippe-Auguste, en 1204, et par le comte de Nevers en 1380.

La dîme du village appartenait donc à la collégiale de Saint-Pierre, et la seigneurie, qui comprenait le moulin de Wedde, le quart du moulin de Lesquin, le rejet et flegards des heritages, appartenait à Daniel de Thieulaine, bourgeois de Lille.

Il y avait à Lesquin la pairie de Gamans, dont le titulaire devait être l'un des gardes des champs clos dans les combats judiciaires. Le maire devait livrer au seigneur une prison avec un *chep* pour y enclore les malfaiteurs et les bêtes en dommages.

D'après un manuscrit qui a toute autorité dans l'histoire locale, l'on remarquait à Lesquin la seigneurie d'Engrain, qui au XIII^{e} siècle était un fief vicomtier appartenant à l'évêché de Tournai. Les terres d'Engrain furent cédées à la France, le 16 mai 1769. Le château, intelligemment restauré, sert aujourd'hui de maison de campagne.

Le village a donc à revendiquer à l'attention du touriste plus de titres que le dicton populaire ne lui en octroie. Bien des événements se sont chargés d'imprimer leurs traces par là, et, pour commencer par le plus éclatant, citons Bouvines.

(1) P. Legrand. — (2) Arch. hist. et litt.

Digitized by Google

Lesquin donna refuge à ses voisins, les Lillois, qui échappèrent au fer et aux flammes des vainqueurs inhumains.

Toutes les fois que la guerre menaça la capitale de la Flandre, Lesquin eut à trembler pour sa propre existence.

Pendant quarante-sept ans, il y eut autour de Lille une suite d'événements fâcheux, une véritable avalanche de pillards. Lesquin dut apprendre avec un grand soulagement qu'on avait exécuté à Lille Jean Wafflard, ce terrible chef qui, avec ses Hennuyers, vénait mettre les habitants en coupe réglée.

A quoi servait la pendaison, si les protecteurs eux-mêmes s'en mêlaient. Ainsi, en 1340, n'est-il pas effrayant de raconter que Landas, le lieutenant du gouverneur, vint nous fourrager sans pitié, laissant les villages dans le doute s'ils ne seraient pas incendiés comme les faubourgs, pour éclairer la place [1].

Les Flamands révoltés profitent du siège de Calais par les Anglais, pour arriver sur les terres de Lesquin et y commettre les méfaits dont les soldats de cette époque étaient coutumiers. Il y eut encore progrès dans le pillage. Froissart nous rapporte que, l'an 1383, Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, et le roi de France, Charles VI, son ami et allié, avaient juré de réduire à rien la puissance anglaise. Pour faire une descente dans le pays même, les deux princes convoquèrent autour de Lille le ban et l'arrière-ban des Malandrins et des Routiers de toutes provinces. Ce fut pour les villages une véritable invasion de Normands, qui persista pendant quatre ans, ne fit aucun mal à l'Angleterre, et laissa Lesquin et tout le voisinage dans une situation indescriptible.

Sous l'empereur Charles-Quint, notre lot ne fut guère meilleur. C'est alors qu'on vit apparaître des doctrines en opposition avec celles que nos pères professaient depuis quinze siècles. Si tout s'était réduit aux manifestations de l'intelligence ou aux discussions théologiques, les paysans ne s'en seraient guère inquiétés. Mais des bandits mirent à profit les circonstances, pour organiser une croisade contre les églises et les propriétés. Ils prirent le titre de Gueux, que les Mécontents des Pays-Bas avaient adopté depuis longtemps. Presque tous les villages ont été le théâtre de leurs déprédations sacrilèges ou de leurs orgies [2].

(1) Derode. *Histoire de Lille*. — (2) Voir Gueux.

Digitized by Google

Cela ne pouvait durer, sous peine de compromettre l'existence même du pays. Heureusement, après les folies des sectaires, et les volontés sanguinaires du duc d'Albe, la Providence nous envoya, vers 1600, les bons archiducs Albert et Isabelle.

Les jours heureux sont toujours trop courts. Bientôt nous allons voir apparaître les troupes françaises ; Lesquin, comme tous les villages qui avoisinent Lille, prendra l'aspect d'un camp, s'éveillera au son des trompettes, frémira au grondement du canon, tremblera à la lueur des édifices incendiés par les bombes, jusqu'à ce que Louis XIV entre en vainqueur dans la vieille cité de Lydéric.

Mais la fortune a des changements inouïs, et un demi-siècle n'aura pas eu le temps de jeter un peu de poussière sur ces souvenirs que déjà se montreront à l'horizon de Lesquin les bataillons du prince Eugène de Savoie. Lille, repris par les Alliés, fera retour à la France après la victoire inespérée de Denain.

Puis Louis XV nous honorera de sa royale visite, alors qu'il méritera de cueillir, à Fontenoy, les palmes qui ceignent les fronts vainqueurs. La peste, la famine et la misère s'étaient pourtant chargées de commencer largement la besogne. Le roi, lui, oubliait dans les délices de Capoue les souffrances du peuple qui l'avait surnommé le Bien-Aimé ; aux pieds de la Du Barry, il fermait l'oreille, l'imprudent, aux bruits lointains qui annonçaient une tempête inévitable, et dont tout l'effort devait tomber sur son innocent successeur.

Le jour vint où tout éclata, et où la nation en délire renversa d'un seul coup le trône antique des Bourbons, et les vieilles institutions. L'Europe s'en mêla, surtout quand il fallut venger Louis XVI mort sur l'échafaud. La France tint ferme contenance et fit appel à toutes ses ressources.

On raconte que nos finances alors étaient dans une grande pénurie. Les gardes-nationaux de Lesquin arrêtèrent une voiture sur laquelle un religieux cherchait à sauver le trésor de la communauté de Saint-Bertin [1], ainsi que des valeurs considérables en assignats. Ordre fut expédié de ramener aussitôt au quartier-général les millions de cette prise. C'était sans doute un bruit

(1) Derode. *Histoire de Lille.*

Digitized by Google

sans fondement; du moins nous n'avons trouvé dans aucun registre, dans aucune comptabilité, les traces de ce prétendu trésor.

Mais ce que l'histoire transmettra aux siècles futurs, c'est le souvenir de l'héroïsme déployé par les habitants de Lille et des environs contre les Autrichiens assiégeants, et le récit des batailles gigantesques d'où sortit l'indépendance de notre pays.

ARCHÉOLOGIE.—L'on y montre avec orgueil un ostensoir qui est œuvre du XVI^e^ siècle. Il se compose 1° d'un pied à six lobes, ornés de scènes de la passion et de la vie glorieuse de Notre-Seigneur; 2° d'un nœud à six lobes, où sont les anges portant les instruments de la passion; 3° d'une coupe de ciboire supportant une galerie de six colonnes torses encadrant un soleil; 4° d'une couronne et d'une lanterne à jour surmontée de la croix.

Sous le petit dôme de la lanterne est un Saint-Esprit; sur la colonnade, on voit les statuettes de la Sainte-Vierge et de l'ange de l'Annonciation.

C'est un travail d'orfévrerie digne de l'attention des archéologues.

L'on voit dans l'église, qui est dédiée à saint Barthélemy, le monument funèbre de Miroul, écuyer, seigneur d'Engrain.

NOTABILITÉS. — Don Gilles de Gamans fut le XVII^e^ abbé de Loos et y mourut, le 11 septembre 1374.

Alexandre Leblanc, seigneur de Meurchin, grand investigateur des antiquités du pays, avait rassemblé dans son cabinet une telle quantité de documents, qu'au dire de Buzelin, nulle collection ne surpasse la sienne.

Digitized by Google

LEZENNES.

Lezennes est un village du canton sud-est de Lille, à cinq kilomètres de cette ville, il dépend du bureau de poste de Lille. Il existe dans cette commune une école de garçons et une école de filles dirigées par un instituteur et une institutrice laïques, une église desservie par un curé, deux sociétés de secours mutuels ; il s'y fait un commerce de champignons.

La population est de 1,522 habitants, dont 1,231 français et 291 étrangers ; tous catholiques.

Les armoiries sont : d'or à trois fleurs de lys d'azur, au canton de roisin qui est bandé d'argent et de gueules de six pièces.

HISTOIRE. — L'on se souvient encore du peintre Robert qui s'égara dans les catacombes de Rome et dont l'aventure fut racontée en beaux vers par notre poète Delille. A Lezennes, il y a aussi de ces immenses souterrains creusés par l'exploitation des hommes. Les pierres des maisons de Lille sont des témoins du travail mystérieux que la nature accomplit depuis des siècles dans les profondeurs du sol de notre village. Le géologue peut fouiller ces replis et ces couches intérieurs. Nous, nous voyons cette immense plaine qui se développe, sur laquelle une armée trouve place et aisance pour les plus vastes manœuvres. Cette situation même a exercé une influence marquée sur Lezennes.

Digitized by Google

Toutes les fois que Lille a subi un siège, les armées assiégeantes ont occupé cette plaine si commode aux opérations. Ce qui m'étonne, c'est que les Romains n'aient pas mis à profit la facilité du terrain pour y faire passer la voie romaine qui traverse Ronchin. Les carrières recèlent en général des sources que le peuple-roi appréciait beaucoup, et précisément nous savons que les eaux de la chaude-rivière, à Fives, proviennent des souterrains qui nous occupent.

En effet, le Magistrat de Lille fit constater, en 1723, et il fut reconnu que le niveau des eaux des carrières de Lezennes excédait celui des eaux de Fives de soixante centimètres. Ces carrières, qui ont une assez grande étendue ayant, à la suite de pluies abondantes, un mètre d'eau et plus, en fournissent alors abondamment aux sources de Fives, qui tarissent, au contraire ou à peu près, à la suite d'hivers peu pluvieux ou dans les étés de grande sècheresse, le fond des carrières se trouvant presqu'à sec [1].

Le village, tout en n'étant pas aussi vieux que ses moêllons, faisait déjà parler de lui en 1149. *Ursus de Lesana* fut témoin dans l'acte par lequel il est déclaré que Nicolas, avoué de l'abbaye de Saint-Amand à Froidmont, a renoncé à certains droits qu'il prétendait avoir dans cette villa. L'acte est de Thierry, comte de Flandre, et consigné dans le cartulaire de Saint-Amand. En 1200, il est rappelé dans un cartulaire de l'abbaye de Loos.

Sans pouvoir préciser la date où les carrières de Lezennes commencèrent à être exploitées, il est certain qu'en 1252, elles fournissaient des pierres de construction pour le voisinage. On rapporte que les habitants de Wasquehal, sur décision des édilités, vinrent avec 300 brouettes chercher dans les carrières, les pierres nécessaires à l'édification de l'église, d'où vient le mot de : Wasquehal à Lezennes à brouettes.

Philippe-le-Bel en guerre avec Guy de Dampierre, en 1297, vint aussi occuper Lezennes lorsqu'il voulut soumettre Lille. C'était avant la bataille de Mons-en-Pévèle, où les Flamands ne laissèrent au roi de France qu'un avantage douteux.

Lezennes fut cédé en 1320 à l'évêque de Tournai, en échange

(1) De Meuninck. *Annuaire.*

Digitized by Google

de la juridiction qu'il exerçait dans la ville de Lille, et qu'il abandonna au monarque français.

L'évêque était alors Guy de Boulogne, et cette donation fit de Lezennes un des biens principaux de l'évêché [1].

Pendant les années déplorables qui appauvrirent la Flandre sous Louis de Nevers et Louis de Mâle, les routes étaient continuellement sillonnées par des aventuriers, ou, pour les appeler par leur nom, des bandits. Lezennes était exposé sans cesse à leur visite, et il vint un jour où le gouverneur de Lille même permit à son lieutenant de fourrager partout et de brûler les alentours pour éclairer la place.

A l'occasion de ces désordres, des voleurs de grands chemins multipliaient impunément leurs exploits. Un nommé Gérard More se rendit fameux à cette époque. Les carrières servirent plus d'une fois de rendez-vous à ses sinistres associés; mais les Lillois vinrent à bout d'en purger la châtellenie.

L'on avait à peine repris confiance en l'avenir, et en la puissance du nouveau souverain Charles-Quint, qu'un nouvel et puissant élément de troubles apparut. La religion protestante, prêchée déjà en Allemagne, s'infiltra dans notre pays; des hommes ambitieux s'en servirent pour assouvir leurs rancunes politiques, et des individus pervers s'en couvrirent comme d'un manteau pour piller et détruire.

L'on sait ce qu'étaient les Hurlus. Leur point central se trouvait à Tournai. Un jour, en 1560, la garnison tournaisienne eut envie de surprendre Lille. Pour mettre à exécution ce beau dessein, la troupe s'arrêta à Lezennes. On connaît l'issue de l'aventure, et le sort qui frappa les traîtres de la ville.

Enfin quand les troubles religieux furent apaisés, la Flandre se trouva sous le gouvernement réparateur des bons archiducs.

Vers cette époque, les carrières de Lezennes faillirent servir de tombeau à deux imprudents amateurs d'excursions. Elles offrent du danger, et l'on ne doit pas s'y aventurer sans guide. Nous laissons volontiers la parole à un historien populaire :

« Nos chroniques racontent encore qu'à cette époque (1604), deux jeunes gens de Lille, s'étant aventurés dans les carrières de

(1) Legroux.

Digitized by Google

Lezennes, s'y égarèrent et ne furent retrouvés que deux jours après, et lorsque, plongés dans le plus affreux désespoir, après avoir brûlé leurs chandelles, puis leurs vêtements, sans pouvoir trouver une issue, affamés et accablés de fatigue, ils s'étaient couchés dans un carrefour pour y mourir.

Ceux qui les cherchaient découvrirent dans ces carrières le cadavre d'un soldat espagnol, qui était là depuis l'année 1579. Le corps paraissait parfaitement conservé, mais dès qu'on le toucha, il tomba en poussière.

Plus de deux siècles après, un champignonniste lillois devait se trouver dans une position plus critique encore que celle des deux jeunes gens dont nous venons de parler.

Quant au soldat espagnol, il est probable qu'il s'était refugié dans les carrières pour échapper aux représailles que les habitants de nos campagnes exerçaient contre la soldatesque pillarde que le gouvernement espagnol envoyait en Flandre. »(1)

D'après le manuscrit de M. Monnoyer, le 14 octobre 1616, fut plantée une justice à deux piliers sur le chemin de Lezennes-lez-Lille, en une place nommée vulgairement la Motte Thomas.

Pendant un certain temps, notre village va jouer un rôle important dans les opérations stratégiques. D'abord c'est Louis XIV qui paraît en scène pour s'emparer de Lille.

Les choses changent ici bas; les Français, assiégeants il y a quarante ans, étaient assiégés à leur tour, le 22 août 1708. La défense de Lille était confiée au maréchal de Boufflers; des retranchements furent opérés à droite et à gauche de Lezennes.

C'est alors que le Jansénisme, hérésie funeste à la France, apparut à Lezennes; il jeta le trouble dans notre paroisse comme il l'avait fait à Roncq; le curé, qui avait d'abord donné son adhésion à la bulle *Unigenitus*, c'est-à-dire à la condamnation de l'erreur, en appela du pape au futur concile; pour ce fait, il fut suspendu de ses fonctions par Léonard de Coninck, juge ordinaire de l'officialité de l'évêché de Tournai.

L'agitation fut grande dans le village, les uns étaient pour et les autres contre le curé; une ordonnance du roi, en date du

(1) Bruneel. Sus. de Lille.

Digitized by Google

4 août 1720, défendit les conférences religieuses, dès lors toute polémique cessa.

La guerre apparut de nouveau autour de Lille, avec les Autrichiens, en 1792.

Lezennes fut réquisitionné de rechercher les bombes et boulets tombés sur son territoire, pour aider à approvisionner la ville de Lille, tandis qu'on entendait le bruit du canon du côté d'Orchies et du Pont-Rouge; un combat paraissait imminent sous les murs de Lille. En effet, les Impériaux avaient établi à Annapes un camp considérable, et Lezennes était occupé militairement.

En 1793, une petite escarmouche, qui eut lieu dans la commune, faillit occasionner une levée en masse de patriotes qui avaient cru à un soulèvement du parti royaliste.

Cette même année, lors de la bataille de Tourcoing, la brigade française d'Osten, battue par l'archiduc Charles, se replia sur Lezennes où elle se remit en ordre.

Bientôt la France, portée sur l'aile de la victoire, devait imposer sa manière de voir à l'Europe.

Digitized by Google

LIGNY.

Ligny, village essentiellement agricole, du canton et à six kilomètres d'Haubourdin, à douze kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de Fournes. Il y a une église desservie par le curé de Beaucamps.

La population est de 111 habitants, dont 109 français et 2 étrangers; tous catholiques.

Le hameau : de Beuffe.

Les armoiries : d'azur à l'écu d'argent, au sautoir de gueules brochant sur le tout.

HISTOIRE.— L'histoire est une indiscrète qui aime à soulever le voile derrière lequel se dérobent les existences, même les plus modestes. Nous allons la consulter, et voici quelle sera sa réponse.

Ligny appartient à cette valeureuse terre de Flandre qui a tracé son sillon sanglant et audacieux dans les annales du monde. Il était tenu de la baronnie de Wavrin.

Dès l'année 1174, Philippe, comte de Flandre, à la prière de Hélin de Wavrin, consent que l'abbaye de Loos conserve quatre bonniers de terre, que Bauduin de Marcque a vendus en présence de Robert de Ligny.

Dès l'année 1174, Robert de Ligny est témoin d'un acte de

Digitized by Google

cession faite par Bauduin de Marcq à l'abbaye de Loos. En 1327, Michel de Ligny se range sous l'étendard du jeune roi Edouard d'Angleterre, pour combattre Robert, roi d'Ecosse. Enfin, en 1427, Anthoine de Mol reconnaît qu'il tient en fief de Wallerand, seigneur de Wavrin, la terre de Ligny « à cent solz de relief et le dixième à la vente, qui se compose en un chastiel sur motte, pont leviet, basse-cour, fossez, gardins, prez, bos et terres ahanables, un molin à blé, molant à vent, seans entre Ligny et Beaucamps ».

Ces mentions constatent authentiquement l'existence de notre village.

L'histoire de Ligny ne présente un véritable intérêt qu'à partir de trois siècles plus tard. Alors à Ligny (1457), huit personnes payaient taille.

Chacun sait que le nom de cet impôt provient de la manière dont on en marquait la perception. Les receveurs, gens peu lettrés, pour tenir leurs livres, se servaient d'une mince planche de bois dans laquelle ils taillaient des crans indicateurs. L'on n'a pas oublié que ce barême primitif est encore en usage chez les boulangers de nos communes rurales.

Malheureusement la guerre vint se mettre en travers du repos que Ligny demandait pour se développer. Nous savons très bien que Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, étant mort, il y eut sous Maximilien d'Autriche, époux de Marie, comtesse de Flandre, des troubles sans cesse renaissants. Louis XI, l'astucieux roi de France, les entretenait, et la châtellenie de Lille en reçut de cruelles atteintes. Ligny en éprouva les tristes suites, si nous nous en rapportons à un dénombrement de 1485[1]. A cette date là il n'y avait plus au village que cinq ménages, dont trois pauvres, et ici l'on nous permettra d'ajouter qu'il y avait à cette époque tant blâmée une dîme spéciale pour les indigents. Celui qui la percevait était le curé de l'endroit. C'est même, grâce à cet unique représentant de la charité et du savoir d'alors dans les villages, que nous devons les précieux dénombrements qui sont les guides de l'historien.

En 1497, ajoute avec douleur notre vénérable pasteur, « la

(1) Archives départementales.

Digitized by Google

guerre a diminué la fortune des habitants, parce que les soldats ont volé le bétail. » C'est vrai, ils avaient le malheur de vivre à cette époque néfaste de notre histoire où il fallait des ordonnances rigoureuses pour empêcher les routiers d'Allemagne et, d'autre part, les ribauds et les coquins, et d'autres gens sans aveu, de piller et de rançonner les campagnes.

Il faut ajouter à ces détails qu'en 1504 Ligny ne jouissait pas encore du droit de pâturage en commun.

Il ne lui fut octroyé qu'en 1549, dans des jours où la contrée était profondément troublée par les novateurs que Luther et Calvin avaient profondément imbus de leurs doctrines. Même en 1566, Ligny se flatta peu d'avoir attiré l'attention des sectaires pillards, qu'on connaît sous la dénomination de Gueux. Ils auraient dû se souvenir pourtant que le seigneur du village était un de leurs protecteurs et de leurs partisans. C'est lui qui promit son secours aux Hurlus de Watrelos. C'est lui qui s'attira les disgrâces et les formidables proscriptions du duc d'Albe. Mais le nom de Jehan le Sauvage, seigneur d'Escobecques et de Ligny, ne s'imposait pas à la reconnaissance de gens qui ont fait litière des sentiments les plus sacrés.

Jeanne et Isabelle sont deux noms chers à notre mémoire. A la première se rattache le souvenir de beaucoup de bienfaits; sous le gouvernement de l'autre, la paix était venue réparer nos ruines et nous rendre le bonheur.

Malgré les traités, il y avait une lutte d'intrigues et de menées secrètes entre la France et la péninsule. Bientôt ces hostilités latentes dégénérèrent en guerre ouverte. Notre village devint le théâtre des premières expéditions.

Le bruit se répandit, en 1667, que le roi de France, en vertu du titre d'apanage de sa femme, élevait des prétentions sur nos provinces.

Louis XIV triompha; le malheureux Ligny, épuisé par les exactions des gens de guerre, visité par la peste, présentait un vrai spectacle de désolation.

Il fallait au village, pour se relever, des temps plus heureux que ceux qui suivirent. Le roi Soleil, abandonné de la fortune des armes, dut se résigner à voir sa riche conquête envahie, en 1708, par les puissances jalouses.

Digitized by Google

La paix, rendue nécessaire par la victoire immense de Denain, nous restitua à la France.

Ce siècle, si fécond en catastrophes, ne devait pas s'écouler sans voir s'effondrer les assises d'une société. La France en devenant révolutionnaire s'attira les regards inquiets de l'Europe, et le pays subit une nouvelle invasion.

En 1792, les Autrichiens inondaient nos campagnes, y commettaient les désordres qui accompagnent toujours la guerre, ne se doutant pas qu'un jour, à Vienne, les grognards de Napoléon 1er leur en donneraient raison.

ARCHÉOLOGIE.— Le château de Ligny, antique domaine du seigneur de Ligny et d'Escobecques, Jean le Sauvage, habité plus tard par Remault et par Antoine de Mol, nous laisse quelques restes intéressants d'une construction et d'une architecture antérieures au XIV^{e} siècle. Les fossés, les meurtrières, les tours maintenues, inspirent la vénération.

Digitized by Google

LILLE.

Lille a eu l'honneur d'être l'ancienne capitale de la Flandre française. Elle n'est pas déchue, de nos jours, étant le chef-lieu du riche département du Nord, aussi bien que du premier corps d'armée et de la troisième division militaire, dont la circonscription embrasse aussi le Pas-de-Calais.

La cité de Baudouin V, par les grands établissements de banque qui s'y sont centralisés, par la position que ses commerçants ont prise dans les affaires, est devenue, en quelque sorte, le grand réservoir où viennent s'alimenter ou se verser toutes les branches d'industrie de l'arrondissement.

Elle est, de plus, l'entrepôt du nord de la France et des départements du midi et de l'est. Rien ne manque à sa gloire industrielle : immense et admirable production de fils de coton et de lin ; établissements mécaniques vastes et prodigieusement agencés ; population qui mérite toujours l'éloge que faisait César de nos ancêtres : *Gens summæ solertiæ*, race d'une intelligence remarquable.

Cette haute position matérielle n'a pas fait oublier aux Lillois le culte des choses de l'intelligence. Aux chercheurs et aux gens studieux, la cité offre sa riche bibliothèque aux 53,000 volumes et aux 500 manuscrits précieux. Les disciples de Raphaël et de Rubens y admirent un musée que vient d'enrichir quantité de tableaux légués à la ville par deux de ses enfants, MM. Leleux et Brasseur. Le nom du chevalier Wicar, que l'édilité a conservé à une rue de la ville, rappelle la collection d'objets d'art due à la munificence de ce noble concitoyen.

M. Moillet avait recueilli un assemblage distingué de costumes, meubles et armes ; Lille est devenue l'héritière de l'intéressante collection. Toutes les branches de la science y ont leur temple : l'histoire naturelle, l'archéologie, la technologie, la numismatique.

L'architecture y a d'admirables spécimens. St.-Maurice, classé au rang des

Digitized by Google

monuments historiques ; la Bourse, dont la structure est si élégante ; la nouvelle Préfecture, à l'aspect imposant ; l'Hôtel-de-Ville, sanctuaire des richesses de nos musées ; les Archives, où revivent les mœurs, les faits et gestes de nos pères.

L'instruction est largement représentée dans l'active et opulente capitale du Nord. L'on y trouve une Faculté des sciences, un lycée florissant, une Faculté de médecine, un Institut industriel appelé au plus brillant succès. La musique y a son Conservatoire, la peinture son Académie, la religion, outre ses vingt églises et chapelles, y comptera une Université, émule de celle de Louvain. L'humanité même constate que les aveugles et les sourds-muets n'ont pas été oubliés dans cette large et généreuse répartition des lumières.

L'on connaît la bienfaisance active des populations du Nord. Lille est en tête partout et toutes les fois que la charité fait entendre sa voix. Les plaisirs servent de renfort aux instincts de la charité, et de nombreuses sociétés musicales sont les auxiliaires toujours prêts à répondre à l'appel des amis de l'infortune. Avec des éléments pareils, la cité de Lydérik ne peut qu'entrevoir un avenir splendide.

La population totale est de 162,775 habitants. Ce nombre se décompose comme suit :

Nationalité : Français, 115,034 ; Belges, 45,303 ; Anglais, Ecossais, Irlandais, 658 ; Américains, 32 ; Autrichiens-Hongrois, 15 ; Hollandais, 446 ; Suisses, 18 ; Italiens, 90 ; Espagnols, 39 ; Portugais, 2 ; Suédois, Norwégiens, Danois, 13 ; Russes, 39 ; Turc, 1 ; Allemands, 280 ; autres étrangers, 5.

Culte : Catholiques, 159,270 ; Calvinistes, 1,130 ; Luthériens, 572 ; Israélites 768 ; autres cultes, 788 ; individus sans culte reconnu, 247.

Les armoiries de la ville sont : de gueules à la fleur de lys d'argent ; sous le premier empire : cantonné de quatre croisettes d'or.

La collégiale de St.-Pierre portait pour armoiries : parti au premier de gueules, à deux clefs adossées d'or, passées en sautoir ; au 2e gironné d'or et d'azur, de douze pièces à un écusson de gueules brochant sur le tout.

Les châtelains de Lille : portaient de gueules au chef d'or.

Esquermes portait d'argent au sautoir de gueules, cantonné en chef de l'écu de Wavrin qui est d'azur à l'écu d'argent.

HISTOIRE. — Ce serait à nous présomption folle de vouloir recommencer l'histoire de Lille, après les travaux sérieux, et incontestablement savants, qui lui ont été sonsacrés. Il y a longtemps que l'énergique capitale de la Flandre a attiré l'attention des écrivains. Depuis Tiroux qui, en 1730, publia l'histoire de Lille et de sa châtellenie, est venu Montélinot, qui l'a menée jusqu'en 1434. Regnault Warin écrivait au commencement du XIXe siècle son ouvrage intitulé : Lille ancien et moderne.

Le conventionnel Camus s'est occupé de notre ville dans son voyage dans les départements réunis. L'abbé d'Expilly en a fait autant dans son dictionnaire des Gaules. M. Dibos a donné un

Digitized by Google

guide des étrangers à Lille, que M. Brun-Lavainne a perfectionné en 1820. Le même auteur a recueilli pour la ville des titres importants et des documents précieux dont nous avons fait notre profit. N'oublions pas les esquisses intéressantes de M. Victor Delerue ; les milliers de renseignements de M. Gentil-Descamps. Ajoutons-y les chroniqueurs anciens, depuis Jacques de Guyse jusqu'à Sanderus, puis encore Vanderhaer, d'Oudegerth, Panckoucke.

Un écrivain est venu qui a mis en œuvre avec une conscience remarquable et un grand talent de narrateur, ces documents si divers. Il les a coordonnés et en a fait un monument historique auquel l'on puisera toujours. Nous voulons parler de M. Derode dont l'histoire de Lille est dans toutes les bibliothèques.

D'autres travaux ont suivi ; d'abord la biographie Lilloise par M. Hipp. Verly, complément indispensable de l'histoire de notre cité, et ensuite l'histoire de Lille par M. Ed. Van Hende, dont l'apparition a été saluée par des marques de sympathie qu'on n'accorde qu'au vrai mérite.

En entreprenant les chroniques de l'arrondissement, nous n'avions donc pas à nous préoccuper de faire ressortir, par notre insuffisance, le mérite de tant d'œuvres, et nous étions autorisé à laisser Lille à l'écart. Cependant il est impossible de ne pas tracer les grandes divisions de son existence, car cette ville fut la tête et le cœur de la châtellenie.

Il est inutile de s'étendre ici sur des traditions, ou plutôt des fables, qui annoncent le goût que tous les peuples ont toujours eu pour le merveilleux.

Il paraît certain que, vers le commencement du VII^e^ siècle, Clotaire II envoya Lydéric dans ce pays comme gardien des prisonniers Saxons condamnés à défricher les terres. Ce premier avait choisi sa demeure à l'entrée de la vaste forêt qui s'étendait jusqu'auprès de Bruxelles. Il habitait un château nommé du Buc. Ce château était bâti sur une élévation de terrain et environné d'eau de toutes parts ; on le voyait dans le jardin du cirque, à l'endroit même où s'élève la basilique de Notre-Dame de la Treille et de Saint-Pierre ; on l'a depuis appelé la Motte Madame.

(1) Langer. *Antiquités lilloises.*

Digitized by Google

Ce château, bâti lors de la conquête des Gaules par Jules César, pourrait avoir été la demeure de quelque gouverneur romain établi dans notre pays avant l'invasion des Francs.

Ce fut là le berceau de Lille, qui prit son nom *insula, isla, illa,* de cette petite île qui se trouve au centre de la ville ancienne; autour du château du Buc vinrent se grouper des habitations; cette agglomération de constructions constitua Lille à sa naissance. Bauduin IV, comte de Flandre, se vit obligé de l'agrandir en 1007; il l'entoura de murailles et de fossés en 1030. La population se trouvant trop réserrée dans ses murailles Bauduin V fut obligé d'en étendre de nouveau l'enceinte, quelques années plus tard; sa prédilection pour cette ville lui mérita le nom de Bauduin de Lille. C'est lui qui fonda, en 1047, l'illustre collégiale de Saint Pierre, où Philippe-le-Bon établit la belle chapelle de Notre-Dame de la Treille.

En 1054, l'empereur Henri III s'empara de la ville et la pilla, mais bientôt tout fut réparé par Bauduin. Lille subit énormément de catastrophes; les sièges, les incendies l'accablèrent.

En 1103, les Français mirent le feu aux quelques habitations qui entouraient le château. Lille cependant n'était alors considéré que comme une simple forteresse, suivant l'expression de la bulle de Calixte II.

Quand Charles-le-Bon eut été assassiné, en 1127, dans l'église Saint-Donat de Bruges, son comté fut adjugé par Louis le Gros à Guillaume Cliton, petit-fils de Méhaud, fille de Bauduin de Lille.

Ferrand de Portugal, refusant de reconnaître la suzeraineté du roi de France, Philippe-Auguste, s'empara de Lille en 1213 et y fit bâtir le fort des Reigneaux. L'on sait que l'année suivante, après Bouvines, ce monarque détruisit la ville de fond en comble (1214).

Gui de Dampierre, dont Philippe-le-Bel, avait enlevé la fille, ne voulut point reconnaître l'autorité du roi. Pour le punir, Philippe marcha sur la Flandre, assiégea Lille, qu'il prit après un siège de onze semaines, en 1297.

On trouve des renseignements précieux dans un document de cette année, relatif aux dispositions faites pour soutenir ce siège.

Digitized by Google

On y mentionne la place de Rihour. C'est le lieu où est maintenant l'Hôtel-de-Ville.

La porte des Weppes, située dans la rue Esquermoise, à l'endroit où est le pont de Weppes.

La porte Saint-Pierre. Une des tourelles de cette porte était comprise dans l'enceinte du palais des archives, et les traces de l'autre se voyaient, il y a un demi siècle, à peine, dans une maison de la rue Négrier.

La porte de Courtrai, au milieu de la rue de Gand, près la rue des Tours; enfin, la porte des Reigneaux ou des brouettes, parce qu'on n'y pouvait passer avec charrettes et chevaux. Elle était placée à l'entrée de la rue du vieux faubourg, et a pris le nom de porte Saint-Maurice ou de Roubaix. On parle encore de la porte des Vignes, près de la Salle de Lille, qui était un château situé vers le quai de la Basse-Deûle.

Voilà ce qu'était Lille, deux siècles après sa fondation, et après avoir été incendié et assiégé plusieurs fois.

Les premiers quartiers qui reçurent quelqu'extension sont celui de Saint-Sauveur et les environs de la rue de Paris, qu'on appelait alors rue des Cordewanniers.

En 1322, Lille passa sous la domination française jusqu'en 1369, alors que Louis de Mâle redevint notre souverain. En 1383, jusqu'en 1476, ce fut le tour des ducs de Bourgogne, puis de la maison d'Autriche, puis de l'Espagne, pour arriver à Louis XIV, qui s'en empara en 1667.

Il y eut plusieurs agrandissements successifs; les principaux sont ceux du XVI^e^ siècle de 1603 et de 1673.

L'augmentation paraît avoir eu pour objet les parties septentrionale et orientale de la ville; les fortifications s'étendaient auprès du canal de la Basse Deûle, et comprenaient le château à l'entrée de la rue de Gand, qui a encore conservé le nom de place du château.

Peu de temps après la fondation de Lille, le château du Buc avait été démoli. Bauduin V, mort en 1007, fit construire un palais, nommé la Salle de Lille. Ce palais fut longtemps la demeure des comtes de Flandre. On l'appela la Salle de Lille, parce qu'il renfermait la salle de justice où se tenaient les

Digitized by Google

plaids des châtelains et des pairs du conseil, nommés aussi pairs du château. La Salle de Lille, détruite depuis longtemps, était située entre la rue Saint Pierre et le quai de la Basse-Deûle. Sur le terrain on a bâti les écoles académiques, la salle de concert et le palais de justice. Un des plus anciens édifices de la ville de Lille était le château appelé de Courtrai dont nous avons parlé. En partie dévoré par un incendie, le 11 septembre 1509, il fut démoli, le 5 octobre 1577, dans une occasion que nous ne pouvons omettre.

Philippe II, roi d'Espagne, voulant établir l'inquisition dans le pays, y envoya le duc d'Albe. Celui-ci y laissa des troupes espagnoles, qui mettaient à contribution les villes où elles étaient en garnison. Les magistrats de Lille obtinrent des États-Généraux de Bruxelles, l'autorisation de démolir le château « afin d'ôter aux Espagnols l'envie d'y revenir, pour y commettre leurs violences à l'aide dudit château ; » L'emplacement se trouvait où sont maintenant les rues des Bonnes-Rapes, des Célestines, de la Rapine et d'Ostende.

La rue du Palais représente la situation des jardins du palais que Philippe-le-Bon fit élever, en 1430. Le bâtiment lui-même avait été cédé, ainsi que les terrains environnants, au Magistrat, en 1664. C'est l'emplacement de l'ancien hôtel-de-ville, qui fut détruit en grande partie, dans la nuit des 17 au 18 novembre 1700, par un incendie qui prit naissance dans la salle de spectacle, située à cette époque où est la rue de la Comédie. Un nouvel incendie causa un nouveau dommage, le 6 novembre 1756.

La Bourse de Lille fut édifiée vers l'an 1651, au lieu dit du Beauregard, où était la Fontaine au Change, avec permission, de par le roi d'Espagne, de faire construire des maisons de marchands autour de l'édifice [1].

Dans ces recherches sur quelques vieux souvenirs nous ne voulons pas omettre d'apprendre au lecteur quelle était la population de Lille en 1617. Le premier recensement qui s'y soit fait date de cette année. Cette pièce se trouve dans le manuscrit E. M. 72, de la bibliothèque.

(1) Longer.

Digitized by Google

« La visitation qu'on fit au mois de mars par toute la ville de Lille pour savoir combien il y avait de personnes habitants à Lille, savoir : hommes, femmes et enfants. Et en fut trouvé de compte fait le nombre de 32,604, comme il appert icy bas. Saint-Sauveur 7,113. Saint-Maurice 9,168, Saint-Pierre 2,552. Saint-Étienne 9,709. Sainte-Catherine 4,042 [1]. »

En 1224, les Dominicains avaient un monastère ; Marguerite y appela les Recollets en 1226, et les Augustins et les Jésuites s'occupaient à Lille de l'instruction de la jeunesse.

Pour énumérer les couvents de femmes et en dire quelques mots, il faudrait plus d'espace que nous ne voulons prendre.

Les institutions charitables étaient aussi nombreuses que les maisons religieuses, et richement dotées. Le commerce y était déjà florissant vers la fin du XII[e] siècle, car Philippe d'Alsace, sixième comte de Flandre, obtint de l'empereur d'Allemagne, le privilège de vendre dans les principales villes de l'empire ; ce qui fut très-avantageux aux habitants de Lille où il y avait beaucoup d'ouvriers des manufactures de draps.

L'on trouvera ailleurs des détails sur le droit des arsins dont on ne peut assigner l'origine.

On assure que saint Louis est le fondateur du jeu ou fête de l'Épinette, qu'il institua en faveur de soixante-dix bourgeois de Lille, et qui devint si populaire et fut courue même par des princes.

Cette ville, qui est maintenant une des plus importantes de France, n'est devenue française qu'en 1667, sous l'omnipotence de Louis XIV. Depuis ce temps, sauf quelques revers, elle est restée dans la grande patrie. Elle a partagé toutes ses misères avec un héroïque dévouement, et quand est arrivée la révolution de 1792, elle a su vaincre et chasser l'étranger. Son passé, ses traditons, son activité la rendent digne des destinées les plus prospères.

Pourrions-nous terminer sans consacrer quelques lignes au siège immortel que soutinrent les Lillois en 1792.

Dumouriez, en quittant la Flandre et le Hainaut pour se porter en Champagne à la rencontre des Prussiens, avait laissé toute cette

(1) Archives du Nord.

Digitized by Google

frontière découverte. Les sept ou huit mille hommes restés sous le commandement du général Moreton, ne pouvaient résister aux forces supérieures des Autrichiens.

Albert de Saxe-Teschen résolut d'assiéger Lille. La ville avait une citadelle, chef-d'œuvre de Vauban, une garnison peu nombreuse, mais pleine d'ardeur, des volontaires inexpérimentés, mais d'une bravoure à toute épreuve.

Albert avait le féroce désir de faire essuyer un bombardement terrible à Lille.

Le lieutenant-général Duhoux commandait dans la place; l'artillerie avait pour chef le colonel Guiscard; la garde-nationale comptait à sa tête un habitant de Lille, nommé Bryan.

Le duc de Saxe somme les Lillois de se rendre, les menaçant d'incendier leur ville s'ils continuent à se défendre. L'histoire a inscrit dans ses fastes la réponse du général Ruault, et la réplique lacédémonienne de la municipalité :

« *Nous venons de renouveler notre serment d'être fidèles à la nation..... ou de mourir à notre poste.... nous ne sommes pas des parjures.*

Bientôt la ville est couverte d'une grêle de bombes et de boulets rouges lancés par les assiégeants. Ce sont les braves canonniers qui font le service des pièces. Les habitants quittent leurs demeures en face de l'incendie qui se propage. Cependant le zèle et la valeur des citoyens se retrempent au milieu des périls. Les femmes organisent des ambulances, les enfants suivent les projectiles incendiaires pour les saisir avec des tenailles et les plonger dans des réservoirs d'eau établis dans les rues. L'héroïsme se déploie à l'antique.

L'une des batteries des ramparts était commandée par le capitaine Ovigneur. Au moment où le canonnier lillois, couché sur sa pièce, vérifiait le pointage d'un coup difficile, on vient lui dire que sa maison brûle : Je suis à mon poste, dit-il, et j'y reste, et il commanda d'une voix calme mais sonore : *amorcez!....*

Un barbier, dans un des endroits les plus exposés au feu de l'ennemi, court après un éclat de bombe, s'en saisit et avec ce bassin de nouvelle espèce rase quatorze citoyens au milieu de la rue et des bombes.

Digitized by Google

Le bombardement dura huit jours, continuellement suivi avec la même fureur par les assaillants. L'archi duchesse Marie-Christine, gouvernante des Pays-Bas, vint au camp; on dit même qu'elle dirigea en personne les batteries qui foudroyaient la ville [1].

Albert de Saxe, craignant le retour de Dumouriez, eut la honte de se retirer après avoir lancé 60,000 boulets rouges.

Les Lillois ont leur colonne Vendôme pour perpétuer le souvenir de ce siège.

(1) *L'Hermite en Province*

Digitized by Google

LINSELLES.

Linselles, village agricole et industriel du canton nord et à sept kilomètres de Tourcoing, à treize kilomètres de Lille. Il y existe un bureau de poste et de télégraphie, une école de garçons dirigée par les Frères Maristes, une école de filles et un hospice sous la direction des Sœurs de l'Enfant-Jésus, une étude de notaire, une église desservie par un curé et deux vicaires et une société de secours mutuels. L'industrie y est représentée par deux brasseries, deux filatures de lin, une savonnerie, un tissage mècanique de tissus de Roubaix et plusieurs tissages de toiles

La population est de 4,427 habitants, dont 3,725 français et 702 étrangers ; tous catholiques.

Les hameaux sont : le Blaton, la Vignette, le Gavre, le Belcamp, les Trois Fétus, le Bois-Blanc, la Vigne, la Viscourt, la Brasserie, la Longue-Court.

Les armoiries : d'argent à la fasce de sable.
Le seigneur portait : de sable au chef d'argent.

Linselles signifie habitation près de la forêt, du celtique *lin*, *forêt*, et *sall* ou *cell*, *habitation*.

HISTOIRE.— L'an de désolation 880, les affreux Normands se vautraient sur la Flandre échevelée et presque morte. On ne voyait que citadins et campagnards fuyant devant ces hordes, conduites par d'autres Attilas. Quelques malheureux fugitifs, quelques mères éplorées, découvrirent une contrée boisée, à

Digitized by Google

l'abri des ravageurs, des terres fertiles, une source limpide Ce fut une oasis pour ces nomades involontaires. Ils comprirent que, sur ce sol fidèle et bienfaisant, ils allaient pouvoir oublier ce qu'ils avaient souffert et ce qu'ils avaient perdu. Bientôt s'élevèrent des maisons longues, basses et couvertes de chaume. Linselles venait de naître.

Son origine est pleine de larmes et d'espérance.

C'est une riante colline, en effet, que le tertre où est assis ce village.

Arrêtons-nous un instant au sommet de ce monticule où se groupent aujourd'hui, autour d'une belle et spacieuse église, des établissements industriels, et les calmes habitations d'un important village. Contemplons ces verts bocages, rares vestiges des forêts qui couvraient la Flandre, au temps où les Eleuthère, les Piat et les Chrysole, venaient semer la parole de Dieu dans ces lagunes et ces bois, et nous trouverons que les fugitifs avaient bien choisi leur retraite.

Ce refuge de l'infortune prit bientôt de l'extension.

Parlons d'abord de ses seigneurs.

En 1120, apparaît Evodrus de Linselles, c'est le plus ancien quartier de noblesse de notre village[1]; en 1347, Gilles de Lehoucq, dit de Linselles, vend des terres au chapitre de Saint-Pierre; en 1404, Henri de Mortagne, dit de Linselles, joint à son nom le titre de seigneur du Blaton. En 1490, la seigneurie passa dans l'illustre famille de Vilain de Gand, aux Montmorency, aux de Merode, et enfin aux Comtes d'Issenghien.

Le plus libéral d'entre tous fut Martin de Hames qui, le 24 septembre 1528, octroya aux manants et habitants de Linselles des coutumes particulières. Linselles était devenu commune, c'était le premier pas vers l'affranchissement.

Cette charte forme un code pénal de quinze grandes pages, entrant dans les détails les plus minutieux; elle est conservée aux archives où le lecteur peut en prendre connaissance.

Noble homme, Martin de Hames commence par rappeler ses droits sur Linselles, en laquelle terre, dit-il, il a toute justice,

(1) Cartulaire de Loos. Cartulaire de Marquette.

Digitized by Google

haute, moyenne et basse, et il déclare qu'il en a avisé avec les mayeur, échevins et manants de ladite ville de Linselles.

Il charge de la haute justice son bailli et ses hommes féodaux, qui pourront faire *boulir faulx monnoyers et condamner tous autres délinquants d'être brûlés, enfouis, décapités, pendus, démembrés, condamnés à prison, voyages, bannissement.*

La moyenne justice est confiée à son mayeur et à ses échevins. La justice basse était rendue à Linselles même, dans un local spécial, par les baillis. *Pœtorium viri nobilis Roberti Ignatii de Hangovart equitis in paræcia de Linselles* [1]:

Voici le tarif des amendes infligées par cette justice anodine:

Pour avoir péché dans les fossés d'autrui, 60 sous, et si c'est la nuit, amende double. — Pour avoir coupé des gaules sur les halots d'autrui, 60 sous.— Pour avoir dérobé chapons, *pouchins* ou autres *volilles*, 6 livres. — Quiconque sera trouvé, le jour de la fête, blessant autrui à sang, amende 100 sous de Flandre.— Amende double pour les coups d'arbalète, arc, arquebuse.— Amende de 60 sous, toujours pendant la ducasse, pour ceux faisant injure, foule, assaut, invasion, maltalent, esbouffement à autruy; les autres jours, un cop de poing ou de bâton ne coûtait que 12 sous; un cop d'épée, dague, pique. 60 sous.

Telle était la loi de Linselles.

Comme on vient de le voir, si les manants n'avaient parfois point à subir la tyrannie des ducs et des comtes, ils pouvaient être brûlés, enfouis, décapités par les baillis et hommes féodaux sans information préalable.

C'est alors que furent établis ces asiles inviolables, ces voies, ces lieux francs, où les criminels et les gens soupçonnés de forfaits se réfugiaient, en attendant la sentence qui les déclarât coupables ou innocents. Que de personnes ont dû la vie à ces asiles tutélaires !.

Ce privilège était accordé comme récompense de services rendus ou comme marques de profonde sympathie.

Les habitants du Blaton, paraît-il, s'étaient distingués par des démonstrations enthousiastes lors du passage de Charles-Quint;

(1) Sanderus, *Icones urbium Flandriæ illustratæ.*

Digitized by Google

en considération de cet accueil, l'empereur d'Espagne et des Pays-Bas, roi de Germanie, empereur des Romains, toujours auguste et magnanime, octroya des lettres patentes déclarant *la terre du Blaton libre, exempte d'impôt et inviolable.*

Ces immunités durèrent jusqu'à la révolution française.

Nous voyons qu'en 1740, lorsque l'abbé Platel, curé de Linselles, prononça, du haut de la chaire et au son de la grosse cloche, l'excommunication contre deux personnes, l'une de Deulémont et l'autre de Comines, qui étaient venues habiter Linselles, les excommuniés se réfugièrent sur les franchises du Blaton, au grand déplaisir du curé de Linselles et du curé de Wervicq.

C'est sans doute aussi vers le milieu du XVI^e^ siècle, que l'on doit placer l'origine du *chemin des homicides* qui, du hameau du Belcamp, traverse le Blaton, va aboutir à la motte du moulin de Wuihem où le seigneur de Comines, haut justicier, tenait franche vérité. Ce chemin portait sur son parcours le souvenir de la terrible justice des seigneurs féodaux; de loin en loin, on voit encore des chapelles appelées *: chapelles de justice.*

Le village, paisible et prospère comme la nature qui l'environne, aurait pu fournir, à défaut d'annales bruyantes, une large place à la statistique commerciale. Mais rien n'est stable ici-bas, surtout le bonheur.

La châtellenie, pendant plus d'un siècle, fut inondée de Flamands, de Français et même d'Anglais, tous mieux disposés les uns que les autres à ravager le pays; leurs courses audacieuses troublèrent et effrayèrent les endroits que la Providence avait comme cachés à leur fureur. Les Gueux, aussi, vinrent entraver le bon vouloir de la nature et des habitants.

Nous devons à l'histoire le récit de leurs exploits à Linselles.

En 1566, une bande, formée d'artisans, de mariniers et de paysans, mêlée de femmes de mauvaise vie, de mendiants et de voleurs pourvus de massues, de haches, de marteaux, d'échelles et de cordes, et quelques-uns d'armes à feu et de poignards, animés d'une rage fanatique, se ruent sur notre village, enfoncent les portes des fermes et des maisons qu'ils trouvent fermées, renversent les autels des petites chapelles que la piété des fidèles avait élevés le long des routes de la Vignette et du Bois blanc,

Digitized by Google

brisent les images des saints et les foulent aux pieds. Tourcoing, Leers, Wattrelos avaient déjà souffert de leurs déprédations.

Jusque-là, les Gueux et les Calvinistes ne s'étaient réunis que nuitamment et en secret. Mais, se croyant assez nombreux et assez craints, ils se hasardèrent de se réunir en plein jour.

Un certain Cornille de le Zenne, ancien maréchal-ferrant, né à Camphin-en-Pévèle, enthousiaste d'un esprit éclairé, doué d'une figure imposante, ayant la parole facile, fut le premier qui conduisit le peuple à un prêche en plein air dans notre village.

La nouveauté de cette entreprise rassembla beaucoup de monde autour de lui. Il fit des prosélytes.

Beaucoup furent attirés par curiosité, pour entendre les choses merveilleuses que ces nouveaux venus, dont on avait tant parlé, devaient débiter. D'autres furent séduits par les psaumes qu'on chantait en chœur. d'autres enfin, et en grand nombre, vinrent comme pour assister à un spectacle divertissant où l'on se raillait des dogmes de l'Église catholique.

Plus les choses étaient déraisonnables, plus les oreilles du vulgaire étaient flattées; et les applaudissements unanimes, comme à un théâtre, étaient la récompense de celui des orateurs qui s'était le plus distingué par ses exagérations.

De Linselles, les Gueux, divisés par bandes, se dirigent, les uns sur Wambrechies et Bondues, les autres sur Quesnoy et Armentières.

Plus d'un homme naïf commit alors par connivence, des excès que son naturel paisible aurait repoussés sans l'aveuglement inhérent aux passions religieuses conduites par l'ignorance. Ainsi, Mahieu Deremœux et Catherine Deroulers furent condamnés à faire un escondit en linge blanc, pour s'être mariés à la façon des réformés.

Linselles avait donc payé son tribut à l'erreur.

Il fallut alors à nos ancêtres cette foi inébranlable, qu'on ne puise que dans le vrai, pour ne pas faire rejeter sur la religion elle-même les atrocités qu'on ordonnait en son nom.

Commerce. — L'industrie était languissante à cette époque dans notre commune, cependant son importance nécessita une

Digitized by Google

règlementation du conseil de l'archiduc d'Autriche, en 1609, pour les ouvrages de bourgeterie. Ce règlement autorise le village de Linselles à fabriquer les *tripes*, *bourats* et *futaines* comme Roubaix et Tourcoing, à la condition que les pièces seront scellées à Roubaix ou Tourcoing.

Si le commerce n'a pas pris dans notre village l'extension qu'il avait acquise dans les communes voisines et rivales, c'est que les voies de communication faisaient complètement défaut. Et cependant quels éléments de succès et de prospérité ne renfermait-il pas? Les habitants de Linselles vivaient tranquilles du produit de leur labeur; aucun tyranneau ne les pressurait; leur seule charge était de payer de modestes impôts. Mais la tranquillité, la sécurité, ces mères nourricières de l'industrie, n'eurent pas une existence assez longue pour permettre aux artisans de former des associations. La guerre, cette grande ravageuse, vint les troubler; elle venait d'éclater entre la France et l'Espagne.

Quel triste sort alors fut réservé aux villages de la châtellenie de Lille? Laissés à découvert par la prise d'Arras et celle de La Bassée, ils étaient en proie au premier occupant. Qui ne connaît les déprédations auxquelles se livre une soldatesque effrénée? Une tentative que les Français firent sur Lille ayant échoué, ils continuèrent leurs courses désastreuses sur Linselles, Comines et Warnèton. Rien n'était respecté.

C'est dans ces tristes jours que la commune perdit ses archives, monuments intimes et précieux de son existence et des droits de ses habitants.

En 1682 et 1683, la récolte manqua, la disette parut, un tremblement de terre ébranla la montagne de Linselles, une épidémie tomba sur les bestiaux, une comète énorme flamboya dans le ciel... si bien que la ruine, la terreur et la faim régnèrent à la fois dans notre village décimé.

Tandis qu'en 1707 et 1708, on organisait à Frelinghien un vaste camp, qui renfermait sous ses tentes le dernier espoir de la patrie et de la ville de Lille, Linselles était occupé militairement par les armées d'observation du duc de Marlborough et du prince d'Orange.

Digitized by Google

Déjà, en 1706, Linselles avait dû payer une contribution de guerre de 3,115 florins; cette année-là avait coûté au village 4,399 livres pour meubles brûlés et brisés, et 12,977 livres pour *avestures* dévastés.

Maltraité par les éléments, pillé par les ennemis, pillé par les Français, Linselles était tellement ruiné qu'il ne pouvait plus payer l'impôt à son souverain. Louis XIV, considérant les pertes du village, lui accorda la remise des impôts en ces termes :

Le roi, en son conseil, décharge Linselles des sommes auxquelles elle a été imposée pour l'aide extraordinaire et le supplément pour sept mois quinze jours de l'an 1714 (882 livres 18 sous 1 denier).

Fait à Marly, le 9 juillet 1715.

L'autographe de cette lettre est aux archives.

L'heureux traité d'Utrecht rendit Linselles à la commune mère-patrie. En 1743, il y avait tout lieu d'espérer que la prospérité des affaires, la fertilité du pays, l'énergie native des habitants permettraient à notre village de réparer les maux de la guerre. C'était une illusion. Le jeu sanglant des armes devait encore mettre à néant cet espoir si doux.

La cour insouciante de Louis XV dansait sur un volcan, et le Bien-Aimé léguait à son successeur la lourde charge de refaire la conscience publique et les finances de l'État. Au choc des doctrines les plus subversives, la température mêlait ses rigueurs. L'on vivait vite et mal dans ce temps terrible à tous et surtout aux rois. Jamais on n'avait vu d'hiver plus rigoureux que celui de 1788. Il eut pour conséquence la disette de l'année suivante. Et cependant les doctrines de l'école de Voltaire produisaient leurs fruits. Bientôt on allait passer de la théorie à la pratique. Le 6 janvier 1789, les assemblées se réunissaient pour préparer les élections. Le privilége était extraordinaire. Il était gros de tempête. Aussi la révolution marchait à grands pas.

Le 3 avril, les délégués du canton se rendent à Lille pour nommer des députés aux Etats-Généraux. M. Lepoutre, de Linselles, est nommé pour le tiers-état avec M. Chombart, d'Herlies. Pour le clergé, on avait élu M. Dupont, curé de Tourcoing. M. Lepoutre, esprit distingué et ami du progès, fut l'un des signataires de l'acte par lequel on demandait entr'autres choses, le

Digitized by Google

secret des lettres, la liberté individuelle, la liberté de la navigation, l'abolition des lettres de cachet, la révocation des privilèges exclusifs, etc.

C'était allumer la mine qui devait faire sauter le monde féodal. Tout croula, en effet, autel et trône, et notre pays se trouva en face des princes indignés, qui le voyaient marcher à l'avant-garde des destinées de l'Europe. Notre village prendra sa part dans ces luttes gigantesques, part bien méconnue, mais aussi glorieuse que dévouée.

Néanmoins, la commune de Linselles avait vu avec une tristesse non exempte d'inquiétude la constitution civile du clergé, qui se fit jour en 1791.

Le curé de Linselles se prépara à subir l'exil ou la mort. La rigueur des décrets n'allait pas à moins que cela.

Les uns, pour leur foi, marchaient à l'exil; d'autres, pour la patrie, couraient aux frontières.

Bataille de Linselles.— La France venait de voir se disperser une première et menaçante coalition. Dumouriez, à Jemmapes, La Bourdonnaye, au Pont-Rouge, avaient refoulé les Autrichiens; Linselles et les environs étaient évacués; mais la fin tragique de Louis XVI (21 janvier 1793) ranima la haine des puissances étrangères.

Français et ennemis, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, passèrent par Linselles. 300.000 hommes, Prussiens, Anglais, Hollandais, Autrichiens et autres, étaient aux frontières. Naturellement Linselles, le Blaton, Wervicq, Bousbecques, devaient être les premiers occupés.

Le 18 août 1793, le général Jourdan, parvenant à dérober sa marche à l'ennemi, avait fait reprendre le Blaton par Macdonald. Pour lui, il tombait à l'improviste sur les bataillons placés à l'entrée du village. Le carnage fut affreux; ceux qui ne purent prendre assez tôt la fuite furent impitoyablement massacrés.

Le duc d'Yorck se trouvait alors sur les bords de la Lys. A cette nouvelle, il fit marcher six bataillons vers Linselles, et lui-même établit son poste d'observation sur les hauteurs du Belcamp, près du moulin et dans la demeure de Charles-Louis Destombes, entre Bousbecques et Linselles.

Digitized by Google

Tout allait pour le mieux, les alliés s'attendaient à un succès certain. Le général anglais se faisait héberger avec son état-major par notre fabricant d'huile.

La tradition rapporte que, pendant que le duc d'Yorck communiquait à ses officiers le plan d'attaque de Linselles, en présence de Destombes, celui-ci ne put maîtriser un mouvement de patriotique indignation, qui se traduisit par d'énergiques paroles peu sympathiques aux Anglais. Un officier, indigné de la blessante sortie de notre villageois, le frappa effrontément à la figure avec le stylet qu'il tenait en main et lui fit une large blessure. L'officier fut tué le même jour à Linselles. Durant plus de vingt ans encore après cette aventure, Charles-Louis Destombes racontait avec orgueil l'origine de son honorable balafre.

Cependant Linselles se préparait à la défense, des retranchements avaient été établis sur les hauteurs de la rue de Bousbecques, les troupes françaises étaient à leur poste, l'ennemi s'avançait.

A peine les Anglais ont-ils débouché des taillis environnants, qu'une batterie de douze pièces de 6, chargées à mitraille, se démasque et leur tue 300 hommes et six officiers. Les Anglais, inébranlables malgré cette décharge imprévue, se jettent, tête baissée, sur les retranchements. Une lutte terrible, impitoyable, suivit cette vive attaque. Trois fois on se prit corps à corps, trois fois les futurs vainqueurs de Waterloo reculèrent devant la furie française. Restaient, en arrière-garde, quelques débris des deux bataillons d'Orange. Ils vinrent renforcer les Anglais consternés. Animés par la fureur de leur récente défaite, brûlant de la venger, ils accablent nos héroïques défenseurs, s'emparent des canons meurtriers et enlèvent les positions.

Oh! si alors les renforts demandés au camp de La Madeleine étaient arrivés! nous allions encore châtier leur audace. Mais non, rien ne vint, et les Français durent se retirer en bon ordre sur les hauteurs du Caillou, où ils brûlèrent leurs dernières cartouches. Il y avait 1,000 hommes de sacrifiés de part et d'autre, pour un poste que les alliés abandonnèrent bientôt comme n'étant pas tenable.

Telle fut cette bataille, demeurée célèbre. Les historiens

Digitized by Google

flamands regrettent avec raison de ne pas voir le nom de Linselles inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile, à côté de ceux de Tourcoing et du Pont-Rouge.

Un des boulets que l'ennemi avait lancés pendant le combat fut retrouvé et scellé dans la muraille d'une maison, au Caillou, avec cette date éloquente : *18 août 1793*. Les glorieuses stigmates religieusement conservées sur le pignon de cette maison indiqueront à nos arrière-neveux qu'à Linselles aussi LES FRANÇAIS ONT BIEN MÉRITÉ DE LA PATRIE.

Pendant que nos soldats éprouvaient des revers héroïques, ou gagnaient des batailles, la loi des suspects était appliquée à Linselles avec un zèle exagéré. Une nommée Elisabeth Florin fut arrêtée à Linselles, parce qu'elle n'avait pas son certificat de civisme, et un cultivateur, menant sa récolte au marché, fut emprisonné comme accapareur, parce que son chariot contenait plus de cinq sacs de blé.

Voilà quelles furent les destinées de notre village jusqu'à cette époque de troubles et de gloire. Qu'elles se continuent paisibles ; elles seront toujours enviables pour ceux qui préfèrent à de vains éclats, un beau site, une terre généreuse, la candeur de l'existence et les joies infinies du foyer domestique.

NOTRE-DAME DU ROSAIRE.— Linselles est sous un auguste patronage, celui de la sainte Vierge Marie. Autrefois, on l'invoquait sous le nom de Notre-Dame de Linselles, aujourd'hui elle est implorée sous le vocable de Notre-Dame du Rosaire.

En nous guidant sur les mémoires de l'abbé Platel, nous sommes autorisé à dire que, dès 1225, les Dominicains y érigèrent une confrérie du Rosaire pour y accréditer, par ce moyen, la dévotion envers la sainte Vierge.

Les documents qui en établissent l'institution canonique ont disparu ; mais il reste pour la constater l'acte d'une donation faite au XV^e^ siècle, à Notre-Dame de Linselles, par un chanoine de l'insigne collégiale de Saint-Pierre de Lille.

L'on trouve aussi que Linselles est la première paroisse de campagne où les Dominicains portèrent leurs prédications après leur établissement, à Lille, par Jeanne de Constantinople (1225). Ils y avaient envoyé un *terminaire*. Par ce mot, on désignait,

Digitized by Google

spécialement, dans les Pays-Bas, un religieux chargé de parcourir les localités comprises dans les limites *(terminus)* de la circonscription de son ordre. Ces prédications produisirent des fruits abondants. On avait recours à Notre-Dame de Linselles dans toutes les difficultés de la vie, et de nombreux miracles, dit le P. Buzelin, attestèrent qu'on ne l'invoquait jamais en vain, dans ce lieu de prédilection.

A cette époque de faveurs signalées, commencèrent ces pèlerinages aux Trois-Maries, qui acquirent une si grande célébrité, et que nos voisins les Belges, plus constants dans la foi, ont seuls continués, pèlerinages presque ignorés aujourd'hui.

Il y a des fluctuations même dans les aspirations vers le bien.

L'on se demande ici pourquoi Notre-Dame de Linselles, jadis si fréquentée, est presque délaissée maintenant? Notre-Dame du Rosaire aurait-elle perdu cette vertu propice qui la faisait visiter en son sanctuaire à Linselles avec tant de confiance et un empressement si généreux? Cette vertu se serait-elle évanouie, et la puissance de la Mère du Rédempteur aurait-elle diminué? Ou plutôt n'est-ce pas qu'on néglige de recourir à son intercession, et que l'affaiblissement de la foi a restreint, fermé, desséché cette multitude de canaux que la bonté de Dieu a ouverts pour appeler plus facilement la prière à lui? Les passions humaines sont de redoutables Vandales.

Quand Louis XIV appela sur la Flandre les calamités de la guerre; quand notre belle contrée fut en proie à l'invasion des belligérants, la sécurité disparut. Pour les œuvres pieuses, il faut une ère d'apaisement et de tranquillité. La foi, si consolatrice, s'accommode mal de la licence des camps et du tumulte des armes. Puis vint l'époque pervertie de Louis XV, la foi s'oblitéra; la candeur de nos campagnes, modeste sœur de la vertu, s'enfuit devant les appétits matériels. La vertu se mourait dans l'atmosphère du doute. Ensuite, les révolutionnaires remplacèrent tant de choses saintes par le culte profane de la déesse Raison.

Voilà pourquoi les pèlerinages à Notre-Dame de Linselles ont cessé.

Cependant, les doctrines du mal n'anéantirent pas toutes les traditions consacrées par des siècles. L'antique et vénérable

Digitized by Google

image de Notre-Dame de Linselles a survécu à l'indifférence et aux monstrueux efforts de l'impiété dévastatrice. Elle est encore là, dans la nef de l'église, où l'a placée une foi séculaire, et la confrérie de Notre-Dame du Rosaire en perpétuera la dévotion.

Société de Rhétorique. — Qu'est devenu ce temps

> ..... où toutes nos croyances
> Portaient le manteau bleu de leur virginité ?

Alors nos pères, pieux et vaillants, prenaient plaisir à représenter les *Mystères*. Ils aimaient les jeux de l'esprit, intelligente diversion aux travaux du corps. Pourquoi ne pas raconter un peu ce qu'étaient ces passe-temps. On rencontrait dans ces mystères plus d'une invraisemblance, mais aussi un parfum de candeur que ne déparait jamais l'oubli des convenances.

Ces sociétés *littéraires* tiraient ordinairement de l'Écriture sainte le sujet de leurs pièces. En carême, les mystères de la Passion étaient représentés avec un respect que l'on ne trouverait pas aujourd'hui. Plus d'un spectateur, sans doute, eut ce sentiment indigné du brave Crillon tirant son épée pendant un sermon sur la Passion du Sauveur. La foi était si ardente, puis la bonne Vierge ou quelque saint était le patron révéré de ces sociétés. Sous cette inspiration se formèrent les confréries, la cour de rhétorique. Les femmes en étaient exclues.

La Rhétorique (c'est ainsi qu'on appelait ces confréries à Linselles) s'était placée sous le patronage de l'Ange gardien. Les sociétaires notables avaient seuls le droit de porter leur patron en procession dans les solennités religieuses ; à cette occasion, ils mettaient une ceinture de soie rouge à franges d'or ; les simples confrères accompagnaient le cortège avec un flambeau.

A l'ouverture de chaque saison, une représentation était offerte aux autorités civiles et religieuses. C'était un usage aussi de lutter, commune contre commune. Plus d'une fois, les Rhétoriques de Linselles sont allées *faire le jeu* à Neuville et à Roncq. Les acteurs de Roncq et de Neuville usaient de réciprocité. Ces théâtres primitifs se sont perpétués jusqu'aujourd'hui ; seulement, les sociétaires ne figurent plus dans les processions religieuses. Les pièces aussi se sont modifiées, et ne portent plus

> le manteau bleu de leur virginité.

Digitized by Google

SOCIÉTÉS D'ARCHERS, D'ARBALÉTRIERS ET DE BOULEURS. — Il existe aussi à Linselles des sociétés d'archers, d'arbalétriers et de bouleurs sous les patronages de saint Sébastien, de saint Georges et de saint Paul. Ces sociétés, dont l'origine remonte au X^e^ siècle, sont généralement composées de jeunes gens qui se réunissent, le dimanche, dans un but d'amusement.

Autrefois, chaque société avait son roi, son capitaine, son connétable, et, dans les processions religieuses, ces personnages, revêtus des insignes de leur distinction, occupaient une place d'honneur. Le drapeau de la société y était déployé, le tambour battait aux champs, tandis que les simples sociétaires portaient un flambeau et formaient la haie. Aux jours de solennité, les splendides bannières des sociétés pavoisaient triomphalement les nefs latérales de l'église, spectacle plus réjouissant et plus doux que les trophées de la guerre.

Les sociétaires des confréries d'arcs et d'arbalètes, occupés aujourd'hui uniquement de leurs jeux, ne se doutent pas qu'ils sont les derniers vestiges des premiers corps militaires réguliers des communes de notre Flandre.

ARCHÉOLOGIE. — Dans la chapelle de Notre-Dame, on lisait l'épitaphe suivante :

> Cy dessous gist le corps de noble et puissant seigneur messire Martin de Hames, en son vivant chevalier, chambellan de l'empereur nostre sire, sg^r^ de Béthencourt, Blaton, Linselles, Lechin, De la Court de Metrun, vicomte de la ville et châtellenie d'Ypres, aussi seigneur de Middelbourg en Flandre, etc., lequel trepassa de vie par mort, le quatrième de mars mil cincq cents quarante quatre.
>
> Priez Dieu pour son âme.

Sur le pilier qui sépare le chœur de la chapelle de Notre-Dame on lit :

> A la plus grande gloire de Dieu
>
> A la mémoire de dame Catherine Warlop Gilleman, fille de Robert, esc^r^, seigneur de Rihamel, Hollebecq, conseiller de Sa Majesté Catholique et son procureur fiscal et général des villes et châtellenie de Lille, Douay et Orchies, terminé en l'an 1641 ; et damoiselle Catherine de Lannoy, sa mère grande paternelle, terminé en l'an 1621 ; lesquelles, par une affection toute particulière aux habitants de cette paroisse, fondèrent, ladite dame la basse messe chaque dimanche, et ladite damoiselle de Lannoy, pareille basse messe chaque jour de feste de l'année.
>
> Priez Dieu pour leurs âmes. MARISSAL.

Digitized by Google

L'épitaphe du seigneur de Linselles et du Blaton était ainsi conçue :

Chy gist nobles hommes Monseigneur Henri de Mortaigne, dit d'Espierre, chlr, consr des très haults et puissans prinches nos seigrs les dues Philippe et Jehan de Bourgogne, comtes de Flandres, et gouverneur de Lille, Douay et Orchies, qui trespassa l'an de grâce 1414, le jour de tous les Saints. Priez pour s'ame. — Chy gist noble dame Catherine Parole, Espeuse dudit messire Henri, qui trespassa l'an 1410, le quatriesme jour d'aoust. Priez pour s'ame.

Nous savons que l'épouse de Henri de Mortagne a été enterrée dans l'église de Saint-Pierre à Lille, le mot Chy gist veut dire à la mémoire de :

On voit aussi contre la muraille de l'église et extérieurement l'épitaphe suivante :

D. O. M.

Ici repose, en attendant le grand jour de la Résurrection, Mr Edouard-Joseph Libert, né à Linselles, prêtre de la sainte église de Dieu, successivement professeur de théologie, curé d'Esnes, de Haucourt, de Beuvry, au diocèse de Cambrai, premier grand vicaire du cardinal archevêque de Rouen, le prince de Croy, archidiacre d'Yvetot et chanoine de la métropole de Rouen.

Marchant sur les traces du divin pasteur, il a été l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le père des pauvres. Enfin plein de bonnes œuvres et de mérites, est mort en chaire, à Roubaix, le 18 juin 1840, à la 55e année de son âge.

R. I. P.

Digitized by Google

LOMME.

Lomme, village agricole et industriel, sur la route de Lille à Dunkerque, du canton et à sept kilomètres d'Haubourdin, et à six kilomètres de Lille. Il existe dans cette commune un bureau de poste, une église desservie par un curé et deux vicaires, une école de garçons, deux écoles de filles et un asile dirigés par des instituteurs et des institutrices laïques, une étude de notaire, deux distilleries, trois filatures de lin, une fabrique de linge de table, et deux sociétés de secours mutuels.

La population est de 4,099 habitants, dont 3,244 français et 855 étrangers; 4,098 catholiques, 1 dissident.

Les hameaux sont : Mont-à-Camp, le Marais, la Mitterie, le Plaquez, le Grand-But.

Les armoiries : bandé d'or et de gueules de six pièces.

Lomme vient du mot *ulmo*, qui signifie *orme*, lieu planté d'ormes.

HISTOIRE.— Du temps de César, notre beau pays de Flandre était couvert de marais et de bois. Les moines, ces apôtres de la véritable civilisation, furent en même temps des maîtres dans l'art de défricher les terres. N'est-il pas admirable de les voir, la croix d'une main, la bêche de l'autre, apporter à l'âme et au corps les deux aliments essentiels, la vérité et le pain? Lomme, qui nous occupe, et dont une partie du territoire porte encore le nom de Marais, dut aux religieux de Loos l'assainissement du sol fertile qui l'entoure.

Digitized by Google

Ce sont même les cartulaires et les chartes des abbayes qui lui assignent sa véritable origine.

Ainsi la charte de Bauduin, fondateur de la collégiale Saint-Pierre, en 1176, celles de 1200, 1243 et 1251, l'appellent *villa ulma* ou simplement *ulmo* ou *oulme*.

Le village avait d'ailleurs une personnalité en 1183, car Philippe, comte de Flandre et de Vermandois, accordant aux religieux de Loos quelques terres, prit pour témoin Hugues de Lomme [1].

Lomme avait aussi ses seigneurs propres, qui portaient à l'origine le nom du village, comme nous l'avons vu pour Hugues en 1176.

Après l'extinction de cette famille, viennent les Le Borgne, puis les Le Prévost, qui s'allient à la race des Beauffremetz. Enfin l'on rencontre la célèbre famille des Vilain de Gand qui, depuis 1480, occupa, pendant plus de 300 ans, les seigneuries de Lomme et de Capinghem et fournit des hommes illustres. Le plus fameux est Maximilien Vilain, qui extermina les Gueux et fut le coopérateur, parfois inexorable, des volontés du duc d'Albe; il était comte d'Isenghem, baron de Rassenghien, franc seigneur de Janstienne; ses obsèques eurent lieu à Lomme, le 17 juin 1583.

Les bénéfices de l'autel, par une donation de Bauduin le Pieux, appartenaient aux chanoines de Saint-Pierre de Lille, ce servage était plutôt une protection qu'un esclavage.

Les destinées du village, à en croire le silence de l'histoire, s'accomplissaient prospères, à l'ombre des créneaux protecteurs du château fort, malgré les guerres incessantes qui ravageaient la châtellenie. Il fallait, pour le tirer de son heureuse obscurité, les troubles religieux qui suivirent l'apparition des doctrines de Luther et de Calvin. Alors se rencontrèrent des Vandales nouveaux dont Lomme éprouva les fureurs.

C'était en 1557, deux prédicants, chefs de bande, Jean Soreau et Cornille, étaient parvenus à réunir autour d'eux des troupes assez considérables de sectaires, dans le but de ravager le territoire de Lille [2]. On les appelait Gueux ou Hurlus [3].

(1) Leuridan. *Statistique féodale*. — (2) Buzelin. *Annales Gallo-Flandriæ*. — (3) Pasquier. *Mémoires*.

Digitized by Google

Maximilien de Gand les battit et fit une terrible exécution de ces rebelles dans l'église de Watrelos, le 27 décembre 1566 (1).

Aussi le château de Lomme, qui était la résidence passagère du gouverneur de Lille, Maximilien, eût-il à souffrir des représailles des sectaires. Ils tentèrent de l'enlever le 19e jour des calendes de septembre 1581. Les soldats hérétiques de la garnison de Menin, après avoir brûlé l'église de Wambrechies, pillé les terres de Lambersart et de Lompret, arrivèrent à Lomme où ils commirent tous les excès imaginables. Ils firent le siège du château et s'en rendirent maîtres après une lutte de quelques heures. Le baron de Rassenghien, Maximilien, gouverneur de Lille, ayant appris ce qui était arrivé, partit de Lille avec quelques troupes et vint faire à son tour le siège de son propre château. Il en chassa les Hurlus, le jour même, et leur fit subir des pertes considérables (1).

Le 26 mars 1606, une tempête effroyable renversa le clocher de Lomme qui, dans sa chute, effondra l'église : le clergé et les fidèles sollicitèrent du conseil de Flandre l'établissement d'un droit sur les boissons pour subvenir aux frais de la reconstruction d'une nouvelle église, ce qui leur fut accordé, et, deux ans plus tard, le chapitre de Saint-Pierre avait fait reconstruire l'église et le clocher. La tour de Lomme fut faite sur le plan de celle de la collégiale de Lille; la flèche fut démolie en 1792 pour faire place à un télégraphe aérien correspondant avec Lille et Erquinghem.

A cette époque, la Flandre, Lille et sa châtellenie étaient au pouvoir de l'Espagne, et, comme on l'a vu, les soldats, à quelque nation qu'ils appartinssent, commettaient dans les lieux qu'ils occupaient, soit en amis, soit en ennemis, toutes sortes d'excès. Ces temps malheureux ont produit par contre de nobles élans.

Le bon curé de Marcq nous a laissé une narration naïve de deux héroïnes de notre village.

« Lomme, dit-il, a vu naître une fille qui, si elle fût issue de noble maison, serait devenue célèbre autant par sa vertu que par sa valeur. Elle avait nom Anne Delavaux. Comme elle voyait son pays désolé, tantôt par les Français, tantôt par les Flamands et

(1) Bentivoglio. *Guerres de Flandre.* — (2) Buzelin. *Annales Gallo-Flandriæ.*

Digitized by Google

les Espagnols, et d'ailleurs son honneur en danger, elle crut devoir quitter l'un et conserver l'autre, en embrassant le parti des armes. A l'aide de déguisements, de concert avec une jeune fille, son amie, qui avait pris la même détermination, elles obtinrent d'être admises dans un corps d'hommes à pied : Anne, sous le nom de Antoine Dathis, dit Bonne Espérance, et sa compagne sous le nom de La Jeunesse.

Pendant trois ans, elles servirent avec tant de bravoure qu'Anne obtint un drapeau, c'est-à-dire le droit de former un corps à part. Elle organisa donc une bande d'hommes d'armes, et revint faire, dans les environs de Lille, une guerre de partisans, et y recueillit un grand butin, qu'elle partagea avec sa compagne et ses soldats.

Bientôt après cette entreprise, Anne entra dans la cavalerie avec son amie La Jeunesse. Elle obtint une Lieutenance dans le régiment du baron de Mercy, et sa conduite si admirable dans toutes les circonstances, sa réserve, sa piété et sa bravoure à toute épreuve et dans toute rencontre, lui firent donner bientôt une Compagnie.

Lorsque, pendant la minorité de Louis XIV, l'armée du roi d'Espagne, Philippe IV, entra en France, elle faisait partie de la division du général baron de Clinchamp. Ayant reçu l'ordre d'aller faire une reconnaissance, elle s'avança jusqu'au château de Montargis. L'intrépide héroïne s'approcha des murs du château avec tant d'audace qu'elle mit en fuite tous ceux qui l'habitaient ou le gardaient ; elle s'en empara après une longue résistance des hommes d'armes, et elle ramena au camp une vaisselle d'argent et de beaux chevaux.

Mazarin occupait alors le château de Montargis et ne dut sa liberté qu'à la clémence de Bonne Espérance.

A l'attaque de La Bassée, ayant appris que sa fidèle compagne venait d'avoir la tête emportée par un boulet, elle accourt sur le terrain où gisait La Jeunesse et afin que son sexe ne fût point découvert, elle la fit enterrer, toute vêtue, chez les Récollets de Rosembois, près de Fournes.

L'armée espagnole, s'étant avancée jusque sous Paris, occupait déjà une partie du faubourg Saint-Antoine. Les troupes françaises

Digitized by Google

chargèrent leurs ennemis avec ardeur; mais trois fois Anne ramena ses cavaliers au combat donnant des preuves du plus grand courage; à la troisième, son cheval fut tué sous elle; elle dut chercher son salut dans la retraite.

Anne fut blessée, à peu de temps de là, de deux coups de pistolet et d'un coup de fusil; mais ces blessures tranquillisaient notre héroïne, parce que leur pansement ne pouvait donner aucun indice sur son sexe. Cependant, elle fut faite prisonnière et perdit son équipage, composé de trois valets à livrée rouge, de treize chevaux et deux mulets. Après son échange, elle reprit du service au pays de Barge; mais elle n'y voulut point rester. Comme elle revenait en Flandre avec quelques officiers et soldats, ils furent attaqués par un détachement nombreux et obligés de se rendre. Dépouillée à nu, ainsi que ses compagnons d'infortune, son sexe fut découvert.

Notre guerrière fut menée à Pont-à-Mousson et de là à Nancy, au maréchal de Senneterre. Ce seigneur l'accueillit avec de grands égards, et lui offrit une Compagnie de cavalerie, dans les armées de Louis XIV, qu'elle refusa en ces termes :

« Monseigneur, comme la seule considération de mon honneur « m'a fait embrasser l'exercice de Mars, ainsi ne le puis-je « garder, qu'en demeurant ferme au service de mon Roi. »

« Très-noble vertu, s'écrie l'écrivain, tu te loges dans l'âme d'une simple fille de village, pour faire rougir la noblesse vicieuse, où loge ton contraire, et qui souvent ne peut vanter que la gloire de ses aïeux ! »

Le maréchal loua hautement cette fille courageuse, qu'il laissa partir un mois après son arrivée. Elle se rendit à Bruxelles, au mois de décembre 1653, aussi riche en vertu que pauvre d'habits; l'archiduc Léopold la fit recevoir à l'abbaye de Marquette, ensuite à celle de la Bilogne, à Gand, où sa pension fut payée par l'État jusqu'à sa mort.

A cette même époque (1646), les guerres de Louis XIV amenèrent les Français au cœur de la Flandre. Une armée commandée par le maréchal de Gassion partit d'Armentières et se dirigea vers Lille, Elle prit sur son passage toutes les places de distinction « pour s'assurer et se bien placer [1] ». Une partie des troupes

(1) Manuscrit de Jean de la Barre.

Digitized by Google

arriva à Lomme et se porta sur le château, dont elle somma la garnison de se rendre, ce qui eut lieu le 12 septembre 1646.

En 1667, Lomme fut occupé militairement. Après avoir assisté au pillage du château, les habitants durent se défendre eux-mêmes contre les exactions des Français, parce qu'ils voulaient rester fidèles à leurs seigneurs, et que leurs seigneurs étaient demeurés fidèles à l'Espagne [1].

Mais, l'année 1693, les Alliés, avec une armée forte de 20,000 hommes, vinrent revendiquer sur la France la châtellenie de Lille[2].

A partir de cette époque jusqu'en 1710, le pays n'eut plus de repos. Le prince Eugène mit le siège devant Lille, que défendait Boufflers. Les troupes alliées se répandirent aux environs. Lomme eut ses hordes de soldats. A quatre heures du matin, le jour de l'assaut, les assiégeants défilèrent en partie par La Maladrerie et le Pont de Canteleu; les mouvements d'attaque devaient s'opérer par la porte de la Barre [3]. Pendant quatre mois, les armées campèrent aux environs de Lomme; pas une maison n'échappa au pillage [4]. Un fermier, qui avait fait quelque résistance aux exigences des alliés, fut tué par un jeune prussien.

Le traité d'Utrecht (avril 1713), rendit Lomme à la France, et les victoires de Menin, de Fournes, de Fontenoy, apportèrent une consolation glorieuse aux misères des habitants. Cependant la guerre était concentrée dans notre Flandre, et le château de Lomme était le point de mire des belligérants; en 1746, l'illustre demeure des Villain de Gand fut prise par les Français et démantelée de fond en comble : avec elle disparut la puissance espagnole.

A l'époque de la révolution française, aux jours de lutte glorieuse contre l'invasion étrangère, Lomme dut non seulement fournir tous ses attelages pour conduire les armes et munitions qui y passaient journellement, mais il vit encore son église transformée en atelier pour l'extraction du salpêtre, et ses usines changées en armureries.

La Terreur y fit une victime; Monsieur le Josne de l'Espierre mourut avec dignité.

Après avoir partagé les souffrances du pays, notre commune

(1) Archives du Nord. — (2) Chron. de Loos. — (3) Sixième siége de Lille. — (4) Chron. de Loos.

Digitized by Google

goûta le calme qui succède à la tempête. Nos armées victorieuses avaient relevé l'honneur de nos armes. Les brigands, que les campagnards désignaient sous le nom *recauffeux de pieds*, avaient fait au château de la Mairie, à la famille de La Grandville, une terrible visite. Mais bientôt ils expièrent leurs forfaits sur l'échafaud. Le pays rentrait dans la tranquillité et la commune de Lomme marcha vers la prospérité.

La Maladrerie. — En 1461, par lettre datée de Bruxelles, Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, fonda au pont de Canteleu, à Lomme, une maladrerie pour recevoir les lépreux de la châtellenie de Lille [1].

Voici comment Buzelin rapporte l'origine de cet hôpital.

« Marguerite d'Anjou, reine d'Angleterre, fille du duc de Lorraine, retournant avec son fils auprès de son père, fut reçue à Lille par le comte de Charolais, plus tard Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne. Il avait été prescrit à un trésorier de payer à la reine douze mille écus d'or, que le duc Philippe-le-Bon lui avait assignés pour continuer son voyage. Le trésorier du duc ne lui remit que 6,000 écus. La fraude fut découverte, et Philippe condamna le trésorier infidèle à être pendu ; mais, à la requête du comte de Croy, il consentit à commuer la peine en une amende qui fut employée à fonder la maladrerie du Pont de Canteleu. »

Les biens des maladreries furent, en 1681, réunis aux ordres du Mont-Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem. Des mains des ordres militaires, les maladreries passèrent, en 1701, entre celles des administrateurs de l'hôpital Saint-Sauveur de Lille [2].

La ferme du Temple. — Il existe encore des restes de l'ancienne Commanderie de l'ordre des Templiers, qui s'appelait la maison de la Haye. Cette Commanderie se trouvait au hameau du Temple au Pont de Canteleu.

ARCHÉOLOGIE. — Le château de Lomme, que Sanderus a reproduit avec cette inscription : *Castrum ulmense vulgo Lomme*, a été construit de 1495 à 1545 ; un large fossé entourait

(1) Archives du Nord. — (2) Francq. *Histoire de Lomme.*

Digitized by Google

l'ensemble des constructions ; il avait deux enceintes, la première se traversait au moyen d'un pont-levis ; près de ce pont, se trouvait la herse bardée de fer à pointes aiguës. Ce château fut détruit en 1749, il ne reste que quelques bâtiments de la ferme.

A la muraille de l'église étaient attachées les épitaphes suivantes :

Chy gist haute et puissante dame Marie de Cuinghem, fille de messire Jean, dame héritière de Hem, Lomme, Obeaux, Capinghem, Sailly, Nechin et Forest, etc., laquelle en 1res noces espoussa messire Adrien Vilain, baron de Rasinghen, franc sire de St.-Jean Steen, et en secondes noces espousa messire Daniel d'Herselles, seigr de Lictar, Hornesghem, et mourust laditte dame le 28 d'avril l'an 1538 : Priez Dieu pour son âme et tous les fidels trepassez.

Cy gist haut et puissant seigr Maximilien de Gand, comte d'Isenghien, baron de Rasinghien, franc sire de St.-Jean Steen, seigneur de Lomme, etc., du conseil d'Estat du roy catholique et chef des finances, gouverneur et capitaine des villes de Lille, Douay et Orchies, grand bailly d'Alost, commissaire ordinaire de Flandres et gentilhomes de la bouche de Sa Majesté, ayant esté XXXVIII ans en actuel service d'icelle, tant aux charges de gens de guerre qu'autrement et y continué jusques au jour de son trepas qui fust le XV de juin 1583 : en la ville de Tournay agé de 53 ans. P. D. p. s. a.

Chy repose madame Philippe de Mastaing, comtesse douairière d'Isenghien, sa compagne, dame de Mamines, Berdeghem, Vestrem, etc., qui trepassa le 23 de septembre 1609.

Ci gist haut et puissant seigneur Philippe de Gand, dict Vilain, comte d'Isenghien, baron de Rasinghien, franc sire de St.-Jean à la Pierre, etc., en son vivant chef de quarante homes d'armes des ordonnances de Sa Majesté et son conseil d'Estat, gentilhomme de sa bouche, maître d'hôtel de leurs Altesses Albert et Isabelle, qui trepassa le 5e jour de l'an 1628.

Digitized by Google

LOMPRET.

Lompret, village essentiellement agricole, du canton et à sept kilomètres de Quesnoy-sur-Deûle, à huit kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de Lille. Il existe dans cette commune une église desservie par un curé, une école de garçons dirigée par un instituteur libre, une école de filles sous la direction des Sœurs de la Sainte-Famille, et une société de secours mutuels.

La population est de 532 habitants, dont 423 français et 109 étrangers ; tous catholiques.

Les armoiries sont : d'argent à la fasce bretescée, contre-bretescée de gueules.

Lompret tire son origine de sa situation : *longo prato*, *long pré*.

HISTOIRE.— Au temps du renouveau, vous qui aimez les prairies et les blanches marguerites, égarez-vous du côté de Lompret. Vous aurez là toutes les senteurs du printemps et toutes les joies d'une nature qui se félicite d'avoir échappé à l'hiver.

Il y a longtemps que l'on peut faire cette promenade, puisque le village existe depuis 1143. Ce qui le prouve, c'est une bulle du pape Célestin II, par laquelle ce souverain Pontife confirme au chapitre de Saint-Pierre de Lille l'autel de Lompret, *altare de longo prato*. Tel est son nom en latin, et il est tiré de sa

Digitized by Google

situation, comme Loncghamps, Longport, Longueville, qu'on retrouve en Allemagne et en Angleterre dans un idiôme différent [1].

En 1296, la terre de Lompret, appartenant à la maison de Halluin, fut divisée. Il en sortit les seigneuries de Lassus et de la Phalecque [2].

Il y a un nom qui semble le mauvais génie de l'histoire de nos contrées, c'est celui de Louis de Nevers. Continuellement en guerre avec ses sujets, ce comte attira sur nos ancêtres tous les fléaux qui sont l'escorte obligée de Mars. Ainsi, en 1339, les Flamands et les Anglais, sous les ordres du comte de Salisbury, apportèrent dans le village le pillage et la désolation, sous prétexte de combattre Louis de Nevers.

Là ne se bornèrent pas nos malheurs, dit Meyer: les églises furent partout fermées et le sacrifice divin interrompu. Toute notre contrée était frappée d'interdit. Un cardinal, envoyé par le souverain Pontife, à la prière du monarque français, Jean, évêque de Tournai, et Engerrand, prélat de la Morinie, avaient lancé la foudre de l'excommunication. On n'entendait plus les cloches ni les saints cantiques; on ne célébrait plus la messe, on n'administrait même pas les sacrements. Voici quelles en étaient les causes. Les Flamands n'avaient pas payé au Roi l'argent promis. Ils n'avaient pas, conformément au traité de 1305, abattu les fortifications désignées. Ils avaient tué, à Bruges, et mis en pièces dix des amis fidèles du comte Louis de Nevers.

En 1382, Louis de Mâle, aussi fatal à la Flandre que celui dont nous venons de parler, appela les Français à son secours. Ils vinrent, mais, sans doute pour s'indemniser, ils ravagèrent la châtellenie et surtout Lompret.

Lorsque Louis de Mâle trépassa de ce siècle, le 10 janvier 1383, et fut son corps avec celui de sa femme ensépulturés ensemble en l'église Saint-Pierre de Lille, Guyot de Lompret fut ordonné pour la conduite de la cérémonie [3].

L'on sait quelles larmes nous coûtèrent les entreprises rusées et ambitieuses de Louis XI, surtout lorsque Charles-le-Téméraire,

(1) Mannier. *Études étymologiques.* — (2) Statistique archéologique. — (3) *De origine Flandrorum.*

Digitized by Google

mort devant Nancy, laissa le champ libre à ses visées. Lompret participera à toutes les douleurs du pays; mais, comme nous voulons lui consacrer un article spécial, il ne sera fait mention ici que des faits qui lui sont propres.

Dans les temps où la réforme de Luther pénétra en Flandre, notre village vit plusieurs des apôtres les plus ardents de la nouvelle manifestation religieuse. Jean Soreau et Cornille, en 1566, avaient rassemblé leurs adeptes. On se réunit à Lompret. Pendant ce temps-là, Ambroise Ville, autre chef, écrivait à ses frères de Bailleul que l'on se portait en masse sur Marcq-en-Barœul.

Les sectaires avaient compté sans l'ardeur de l'implacable Vilain de Gand, seigneur de Lomme. Celui-ci suivait impitoyablement les ordres du duc d'Albe. Il traquait les religionnaires sans trêve ni merci. La troupe des Gueux fut détruite près de Wambrechies, et le village ne revit plus les prédicants et leurs disciples.

Que de sanglantes répressions il y eut à cette époque, où tous les éléments semblaient troublés et conjurés contre la tranquillité des paisibles villageois.

Nous avons à raconter ici un épisoble pénible du seizième siècle. Les chauffeurs, dont le nom fait encore frissonner, ont eu des ancêtres. Lisez ce qu'en dit un écrivain du temps.

Les Bocqueteaux.— Depuis quelque temps, une troupe de malfaiteurs répandait l'effroi dans la châtellenie de Lille, déjà en butte aux courses et pilleries des Gueux et des Hurlus. C'était pitié de voir ce pauvre peuple s'enfuir des villages où il n'avait nul moyen de défense, pour venir se réfugier dans les villes où il n'avait nul moyen d'existence. Certains riches fermiers, plutôt par avarice que par vraie croyance dans les damnables doctrines de Luther, Melanchton et autres, s'étaient avisés, dans les commencements, que mieux valait encore aller aux prêches entendre prier en mauvais français et débiter maintes vilenies contre Saint-Père le Pape, violenter leurs femmes ou leurs filles, que de perdre tous leurs biens temporels, auxquels ils avaient tant d'attaches. Mais Dieu, qui, par juste raison, punit souvent les avari-

Digitized by Google

cieux par le sujet même pour quoi ils ont péché, suscita contre eux plusieurs enragés voleurs et maraudeurs, appelés Bocqueteaux, à raison de ce qu'ils se mussaient le jour dans les bois, d'où ils issaient, la nuit, pour se livrer, à l'encontre des plus riches censiers de la châtellenie, à leurs cruelles et détestables pratiques, lesquelles consistaient, ainsi que par bonne et vraie enquête il a été connu, à prendre et à loier les dits censiers par leur cou, non toutefois sans leur laisser certain passage assez libre pour qu'ils aient aisance de respirer un petit; et puis, étant lesdits censiers ainsi pris et loiés, ces méchants et cruels Bocqueteaux les appendaient en quelque lieu de leur manoir et amassaient sous les pieds d'iceux assez bonne quantité de fagots, de houpures ou d'estrain, selon ce qu'ils pouvaient trouver, à quoi ils boutaient le feu, et dansaient ensuite tout à l'entour, ni plus ni moins que vrais Satans et vrais Lucifers, jusques à tant que lesdits censiers eussent déclaré tout à plein les endroits où était mussé leur argent.

Or, lesdites pratiques, souventes fois répétées aux environs de Lille, ayant quasi fait abandonner les labeurs, et pouvant, par succession de temps, si remède convenable n'y était appliqué, faire tomber les bonnes gens et le pauvre peuple d'icelles ville et châtellenie dans une disette effroyable de grains et de toutes autres choses nécessaires à leur substentation, il n'était justice tant spirituelle que laïque qui ne fût en émoi pour parvenir à la prise et punition desdits Bocqueteaux [1].

Un jour donc que deux d'entr'eux s'étaient rendus si hardis que de venir en la ville de Lille, pour y mener joyeuse vie et dépenser, en bons compagnons, le jour durant, quelque portion de l'argent qu'ils avaient dérobé, ils furent reconnus et mis ès-mains de M. Marissal, lors prévôt de Lille. Le 8 de février 1575, étant bien et dûment convaincus du crime à eux imputé, les deux Bocqueteaux furent condamnés au feu.

Entre 4 et 5 heures du soir, on les attacha à une étaque, et, à six pieds autour d'eux, on alluma un grand feu qui les cuisait sans pouvoir les brûler, car leur chaîne était longue seulement de 3 pieds. Ce fut un horrible spectacle. On attisait toujours le

(1) Archives historiques.

Digitized by Google

feu ; au bout d'une heure, l'un des deux tomba. L'autre dura quelques minutes de plus.

Après les Bocqueteaux et les Hurlus, les Mécontents de la garnison de Menin vinrent affliger notre village. Ils avaient bien choisi leur moment. C'était au mois de septembre, les récoltes, douce récompense des labeurs d'une année, étaient mises en sureté. Elles furent enlevées ou réduites en cendres.

Respirons pendant à peu près un siècle, et voyons ce qui advint en 1650. Lompret fut infesté de ces prétendus gens de guerre qui parcouraient les campagnes, pillant et volant tout ce qu'ils rencontraient. Ils rançonnaient sans vergogne les cultivateurs et les fermiers.

A la mort de Philippe IV, roi d'Espagne, en 1663, la commune, épuisée par la guerre et la peste, voyait ses belles propriétés rester improductives faute de bras pour les cultiver.

Quatre ans après, la ville de Lille ayant su que Louis XIV élevait des prétentions sur la Flandre, fit de nouvelles levées dans la châtellenie. Bourgeois, manants et religieux furent embrigadés pour travailler aux fortifications [1].

Les habitants de Lompret avaient à peine revu leurs foyers chéris que les fourrageurs lorrains, conduits par le prince de Lillebonne, faisaient main basse sur le peu de ressources qui restaient.

Lille, enlevé par Louis XIV, en 1667, fut repris par les alliés en 1708. Ce ne fut pas sans avoir organisé une admirable défense.

Tous les environs y avaient concouru, et quelques habitants de Lompret coopérèrent à la résistance héroïque qui a immortalisé le nom de Boufflers.

Nous n'avons plus qu'à parcourir un demi-siècle, pendant lequel l'insouciant Louis XV préparera la chute de sa dynastie, pour toucher à une date qui a renouvelé la face du monde. Cette date, c'est 1789, qui est l'acte de naissance de la révolution française.

Personne n'ignore que, devant l'invasion de l'Europe, la France renouvela des prodiges qui font penser aux plus belles pages de l'histoire de Sparte et d'Athènes. Lompret se lança dans ce courant d'héroïsme.

(1) Bruneel. *Histoire de Lille.*

Digitized by Google

Aù mois de septembre 1792, les alliés s'étaient emparés de Roubaix, Tourcoing, Orchies et Saint-Amand. Il était évident que bientôt Lille serait assiégé. Déjà on avait entendu le canon du côté du Pont-Rouge, et quelques-uns de nos soldats blessés avaient annoncé l'approche des Autrichiens. La population de Lompret s'assemble, les volontaires s'organisent et se joignent à ceux de Ronchin et de Wambrechies, pour voler à la défense des remparts de la capitale du Nord. Le reste est du domaine de l'histoire, et la colonne qui s'élève fièrement sur la grand'place de Lille dira à nos arrière-neveux que les Autrichiens restèrent impuissants en face de tant de patriotisme.

Digitized by Google

LOOS.

—

Loos, village sur la route de Lille à La Bassée, du canton et à trois kilomètres d'Haubourdin, à cinq kilomètres de Lille. Il y a un bureau de poste, un télégraphe, une station de chemin de fer, une maison centrale de détention, une colonie agricole, une église desservie par les Prêtres Maristes, une école de garçons dirigée par les Frères Maristes, une écoles de filles, un asile et un ouvroir sous la direction des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, une maison de refuge tenue par les Dames du Bon-Pasteur, un pensionnat de demoiselles tenu par les Dames de l'Éducation chrétienne et une société de secours mutuels. L'industrie y est représentée par une fabrique de bleu d'outremer, une brasserie, trois filatures de coton, une distillerie, une usine à gaz, une filature de lin, une immense fabrique de produits chimiques.

La population est de 6.706 habitants, dont 5,755 français et 951 étrangers ; 5,648 catholiques, 58 dissidents.

Le hameau unique : Ennequin.

Les armoiries sont : de gueules à trois croissants d'or.

L'abbaye de Loos portait : d'azur à huit fleurs de lys d'or, mises en orle à l'écu d'or au lion de sable, armé et lampassé de gueules.

Loos vient de *Laus Mariæ*, exclamation naturelle des dévots à Marie.

Des auteurs respectables font dériver Loos de *Locus*. *Locus altus adjacens stagnis, torrentibus vel paludibus*. Lieu élevé près des étangs ou des marais (1).

(1) Kilian et Becamus.

Digitized by Google

HISTOIRE.—Le village de Loos, d'abord sans importance, prit un accroissement considérable de renommée, à cause de son abbaye et du pèlerinage à Notre-Dame de Grâce.

Les chanoines de Seclin avaient l'autel du village, dès le douzième siècle; le pape Célestin III les confirma dans cette possession par une bulle du 26 mars 1182.

Jusqu'en 1700, le chapitre de Seclin conserva sa prééminence sur le village de Loos; à cette époque, M. du Moulin de Thiennes devint seul seigneur du lieu, moyennant redevance audit chapitre.

Un peu avant la bataille de Bouvines (1213), le roi Philippe-Auguste, irrité contre les bourgeois de Lille, y mit tout à feu et à sang; Loos ne fut pas épargné et eut à essuyer la fureur et l'avidité de la soldatesque [1].

Après la déroute de Bouvines (1214) [2], les soldats, tant les vainqueurs que les vaincus, firent un fort grand dégât dans le village.

Cependant le village avait si bien prospéré qu'il monta au grade de commune.

L'histoire nous apprend que, le premier jour de juin 1565, le roi d'Espagne octroya aux habitants une coutume particulière, c'est-à-dire des privilèges. La charte est datée de Bruxelles. Mais un grand malheur survint à cette époque. Loos, avec tous ses souvenirs religieux, ne pouvait échapper à la convoitise et à l'impiété des Gueux. Le village fut ravagé et l'église dévastée.

Don Requesens, qui fut le doux successeur de l'impitoyable duc d'Albe, jeta les yeux sur notre commune, lorsqu'il convoqua, en 1576, une assemblée générale à Bruxelles. Il avait pour but d'arriver à la pacification du pays, si profondément troublé par les discordes religieuses et civiles [3].

Cet heureux résultat fut atteint sous les archiducs Albert et Isabelle, qui, en faisant leur joyeuse entrée dans les Pays-Bas, ne quittèrent pas Lille sans avoir visité Loos.

Les temps approchaient où nous allions rentrer sous la domination française. Louis XIV vint assiéger Lille, le 8 août 1667. Le grand roi distribua ses quartiers de manière à cerner la ville de tous côtés [4].

(1) Manuscrit d'Ignace Delfosse. — (2) Buzelin. *Annales Gallo-Flandriæ.* — (3) *Histoire de Lille.* — (4) Brun-Lavaine. *Sept Siéges de Lille.*

Digitized by Google

Il était à Loos dans la maison du sieur d'Ennequin. Cette demeure devait être somptueuse, car Louis XIV n'avait pas l'habitude de se mal loger. Malheureusement, le 17 août, peu de jours après l'installation royale, le feu prit au château. En peu d'heures, tout fut consumé. Le quartier du roi fut transféré dans le manoir du sieur Du Moulin de Thiennes y attenant, où était déjà logé le duc d'Orléans, frère de Sa Majesté. Comme le duc se retirait pour faire place au roi, Louis XIV, par un de ces mots heureux qu'il savait trouver, quand il daignait s'humaniser, lui dit : « Le château est assez grand pour loger deux frères ». Et le duc d'Orléans resta.

Après Louis XIV, Loos reçut le prince Eugène et le roi de Pologne, qui, en 1708, y établirent leur quartier [1]. La fortune avait oublié nos armes; elle avait quitté le roi Soleil, après lui avoir souri si longtemps. Les alliés étaient venus mettre le siège devant Lille, siège où le maréchal de Boufflers épuisa l'héroïsme de la résistance.

Pendant un autre siège, celui de 1792, les habitants de Loos ne montrèrent pas moins de dévouement que les Lillois eux-mêmes. Tandis que les alliés resserraient peu à peu leur cercle de circonvallation et qu'ils se rapprochaient des remparts, les habitants du village s'organisaient en défenseurs du territoire et partaient, comme volontaires, protéger les remparts de Lille avec leurs voisins d'Haubourdin et d'Emmerin.

La révolution mit la main sur la fameuse maison de Saint-Bernard, et la transforma en dépôt de mendicité. Plus tard, on érigea l'abbaye en maison centrale de détention (6 août 1817). Depuis ce temps, il ne reste plus des gloires religieuses de Loos que l'image vénérée de Notre-Dame de Grâce, et le souvenir des hôtes d'autrefois, comparés à ceux d'aujourd'hui.

ABBAYE.— Loos, suivant la tradition, était, au douzième siècle, le triste séjour de deux pauvres familles. Encore ces malheureux avaient-ils déserté leurs chétifs réduits, devenus inhabitables par suite des inondations et des tempêtes, qui, vers l'an 1140, désolèrent les quartiers de Weppes et de Mélantois.

(1) Brun-Lavaine. *Sept Sièges de Lille.*

Digitized by Google

La famine et la contagion avaient suivi ces désastres, et le sage gouvernement de Thierry d'Alsace ne pouvait apporter que de faibles remèdes à un si triste état de choses.

Alors arriva un événement qui devait être, pour la petite colonie si délaissée, la source bienfaisante de sa splendeur.

Saint Bernard avait établi, tout récemment, ses moines laborieux dans les landes incultes de Vaucelles, que lui avait cédées Hugues d'Oisy, terrible et redouté seigneur. Thierry d'Alsace, qui n'avait pas à expier les mêmes méfaits que le sire d'Oisy, voulut, à son exemple, attirer ces hommes de Dieu, qui savaient si bien prier et travailler. Il s'adressa donc au célèbre abbé de Clairvaux, saint Bernard, qui s'empressa de répondre à son appel. Il fut reçu à Lille par Thierry et sa femme, avec tous les honneurs dus à un homme aussi éminent par ses vertus que par son savoir.

Un jour donc, les pauvres villageois aperçurent une belle et noble comtesse, accompagnée d'un vieillard vénérable. C'était Sybille, fille du comte Foulques d'Anjou, roi de Jérusalem, et Bernard, l'illustre abbé de Citeaux. Tous deux venaient reconnaître, dans ces prairies inondées, récemment acquises des sires d'Ennequin et de Prémesques, les lieux où devait s'élever l'abbaye. Les habitants, à leur aspect, crièrent : *Loos Notre-Dame.*

Les anciennes chartes latines nomment toujours ce joli village : *Laus beatæ Mariæ*, louange à la Vierge Marie [1].

Bientôt des frères maçons se mirent à l'œuvre ; murs et tours s'élevèrent, voûtes, arceaux et ogives s'arrondirent, et une église apparaît. Cependant des rigoles se creusaient ; la bêche traçait aux eaux stagnantes une issue facile, et, peu à peu, l'humide prairie se convertit en champs labourables. Ainsi se forma le village, ainsi prit naissance l'abbaye de Loos, fille de celle de Clairvaux, de Citeaux.

L'abbaye fut entourée de hautes protections dès son berceau. Thiery d'Alsace, en 1152, Alexandre II, en 1164, Philippe d'Alsace, en 1176, Bauduin de Constantinople, en 1191, Philippe-le-Bel, en 1304, les papes Innocent III et Honorius, en 1204 et 1217, lui accordèrent d'immenses privilèges.

(1) Le Glay.

Digitized by Google

Sous l'éminent patronage des puissants de la terre et plus encore sous la rigide observance de la règle de saint Bernard, l'abbaye de Loos grandissait devant Dieu et devant les hommes ; elle devint une des plus belles et des plus riches abbayes de Flandre. Elle abritait le savoir, la science et la vertu. La magnificence de ses édifices, de ses jardins, et des eaux qui l'environnaient, en faisaient un séjour délicieux.

Mais la guerre et l'incendie, qui ne respectent même pas les choses sacrées, devaient faire essuyer à l'abbaye des pertes considérables, et troubler la pieuse solitude des moines.

En 1213, l'année qui précéda la bataille de Bouvines, Philippe-Auguste, roi de France, y apporta de grands dommages, et de nouveaux malheurs se renouvelèrent après la victoire de 1214, et au lendemain de la bataille de Mons-en-Pévèle, en 1303. Philippe-le-Bel avait défendu, il est vrai, de causer aucun détriment à l'abbaye, mais les soldats, qui s'étaient abattus sur la châtellenie pour la ravager, ne respectèrent point les ordres du roi [1].

En 1566, apparaissent dans la châtellenie des réformateurs d'un nouveau genre, connus sous le nom de Gueux.

Les moines, qui, depuis le sac de Marquette, s'attendaient à la visite des Iconoclastes, font bonne contenance et se disposent à défendre leurs maisons à l'aide des ouvriers de la basse-cour et de quelques paysans du village.

Mais, voyant le nombre des bandits s'accroître successivement, ils s'exagèrent les forces de ces derniers, prenant pour des mousquets les bâtons dont les pillards étaient armés [2].

Le courage commence alors à faiblir aux religieux, qui se sauvent dans les bois. Les frères convers imitent les religieux du chœur, et les garçons de ferme, abandonnés, suivent les convers.

Les Gueux, après avoir forcé la porte, renversent les autels, abattent les statues, les mettent en pièces ou leur coupent la tête et les bras, en criant comme des furieux : *abolition de la messe ;* après quoi ils lacèrent et brûlent une quantité de beaux manuscrits, dommage qui ne se réparera jamais.

Après s'être repus et enivrés, ils ne sortent de l'abbaye que pour renouveler les mêmes excès dans le village et à Haubourdin.

(1) Ignace Delfosse. — (2) *Flandre-Wallonne aux 16e et 17e siècles.*

Digitized by Google

On voit, à la bibliothèque de Lille, quelques livres provenant de cette abbaye, qui portent encore des entailles et des coups de sabre dans les reliures.

Malgré ces désastres, l'abbaye avait conservé tout l'éclat de sa splendeur. Respectée par les Français en 1641, et par de la Valette en 1691, uniquement à cause de sa beauté; elle avait excité l'admiration du grand roi Louis XIV, qui défendit qu'il lui fût fait aucun dommage.

Et maintenant qu'est devenue cette abbaye, qu'il est si facile à l'imagination de peupler d'ombres illustres; cette église qui retentit si longtemps des chants cadencés des religieux, cet arbre, crû du bâton de saint Bernard; cette bibliothèque si riche en manuscrits de toutes espèces, ces allées, où les Cisterciens promenaient leurs graves et saintes méditations; ces dortoirs où reposaient dans le recueillement de nobles intelligences et de pures aspirations, quel est le partage de tous ces souvenirs? Respectés par le vandalisme de 93, les bâtiments sont encore grands et spacieux et révèlent un illustre passé. Ils sont aujourd'hui la demeure des malheureux égarés, que la justice humaine frappe de ses arrêts. Le souffle de la révolution a dépeuplé ces cloîtres. N'est-il pas triste qu'on ait remplacé la prière et la science par le blasphême et le vice ?

Notre-Dame de Grace. — Les enfants de saint Bernard, de ce grand cœur qui nous a légué la plus touchante des prières à Marie, le *Memorare*, ces enfants pour accroître le culte de la Mère de Dieu dans le village naissant, avaient placé l'image de la Vierge bénie sous un tilleul. L'arbre était magnifique; planté non loin de la route de Béthune, il s'élevait dans les airs comme un dôme verdoyant. Les religieux dirigeaient ordinairement leur promenade vers ce tilleul. Ils s'arrêtaient devant la sainte image pour y chanter ses louanges, et bientôt la Reine des cieux rendit ce lieu célèbre par les grâces sans nombre qu'elle répandit.

Que fallait-il de plus dans ces siècles de foi vive et simple pour attirer la foule des pèlerins?

La Vierge miraculeuse était alors désignée sous le nom poétique de la Vierge des Tilleuls, en souvenir de son sanctuaire

Digitized by Google

primitif. Mais le vieux tilleul qui abritait l'image vénérée ne pouvant plus protéger de son feuillage les troupes nombreuses qui venaient réclamer la puissante intercession de Marie, l'arbre antique fut remplacé par une chapelle.

Aux jours de désolation où la doctrine de Luther servit de prétexte à d'aveugles destructions, la chapelle fut saccagée et l'image miraculeuse enlevée; une statue semblable à celle qui avait été dérobée fut replacée dans son sanctuaire somptueusement réparé, et de nouveaux prodiges vinrent attester que Marie répandait toujours des grâces dans sa demeure de prédilection.

Les archiducs Albert et Isabelle, Fénelon, archevêque de Cambrai et l'archevêque de Cologne, vinrent en pèlerinage à Notre-Dame de Grâce, à Loos.

Pendant les mauvais jours de la révolution française, la chapelle de Notre-Dame de Grâce fut vendue et démolie, mais l'image de Marie, objet de tant de respect et d'amour, avait été préservée de la fureur des modernes iconoclastes. Elle fut placée, en 1800, au-dessus du maître autel de l'église paroissiale et, depuis cette époque, les nombreux pèlerins qui se dirigeaient autrefois vers la chapelle prirent le chemin de l'église.

Tous les cœurs malades, toutes les âmes affligées, toutes les misères et toutes les langueurs, viennent puiser à cette source de grâces, qui devient chaque jour plus abondante.

Digitized by Google

LOUVIL.

Louvil, village essentiellement agricole, du canton et à trois kilomètres de Cysoing, sur le ruisseau la Marcq, à quatorze kilomètres de Lille, dépend, pour la poste, du bureau de Cysoing. Il y a une église desservie par un curé, une école de garçons et une école de filles dirigées par un instituteur et une institutrice laïques Il n'y a pas d'industrie.

La population est de 729 habitants, dont 694 français et 35 étrangers ; tous catholiques.

Les hameaux sont : la Coutellerie, la Frète, Rue au Grain, le Chêne.

Les armoiries doivent être celles de l'abbaye de Cysoing.

Ce mot de *Louvilium* ou *Lovilium* n'est qu'une latinisation du mot Louvil, qui doit se traduire par *Lupi villa*, *habitation de Loup*, nom de celui qui fixa sans doute le premier sa résidence en ce lieu.

HISTOIRE. — La Fontaine a dit :

> Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.

Combien de villes ont éprouvé la vérité de cette maxime, en subissant les caprices tragiques des armes ou de la politique, tandis que de modestes hameaux poursuivaient obscurément, mais sans être inquiétés, le cours de leurs destinées.

Digitized by Google

« Ce village est un des plus petits de l'arrondissement et situé au milieu des marais [1]. »

Il est parlé de Louvil, *Louvilium*, dans les lettres de Gérard, évêque de Tournai, rapportées par Mirœus, où ledit prélat notifie que son beau-frère et sa sœur Pétronille, avoués de Cysoing, ont donné à l'abbaye des terres sises à Louvil.

Voici les termes de la donation pour Louvil [2] :

Addidit etiam prœdictus Joannes huic traditioni libertatem duorum bonarium terræ apud Lovilium, in quibus abbas, si vellet, curtem suam facere posset.

Jean, déjà nommé, a ajouté à cette donation, la jouissance de deux bonniers de terre, sis à Louvil, sur lesquels l'abbé peut ériger une ferme, si cela lui convient.

Malgré son exiguité, Louvil a de riantes prairies, de frais ombrages, un marais, et le paysagiste pourrait tirer bon parti de quelques masures pittoresques, peut-être contemporaines de Bouvines.

Car l'armée de Philippe-Auguste, celle qui devait réduire à l'impuissance la grande coalition contre la France, s'appuyait du côté de notre village. Après cette sanglante et mémorable journée, les habitants reçurent quelques débris de cette vaillante armée qui avaient échappé à la mort en fuyant dans les marais.

De 1328 à 1369, notre contrée n'eut pas un instant de repos. Les villes de Flandre marchaient les unes contre les autres, et malheur au village qui se trouvait sur le passage. Les gens de Tournai, en rebroussant chemin après leur expédition sur Ypres et Courtrai, n'agirent pas mieux à Louvil que des ennemis déclarés. Outre les troupes flamandes, nous eûmes à héberger celles de France et d'Angleterre. L'on était à peine débarrassé de ces hôtes incommodes qu'un certain Gérard More se mit à la tête de gens sans aveu, et répandit la terreur à Louvil. On les poursuivit à outrance et l'on purgea le pays de ces malfaiteurs [3].

A la mort de Charles-le-Téméraire, de nouveaux troubles devaient fondre sur le pays, à l'occasion du mariage de sa fille Marie avec l'archiduc d'Autriche, Maximilien. Les Flamands,

(1) Legroux. *Gallo-Flandria.* — (2) Mirœus. *Donationes belgicœ.* — (3) Derode. *Histoire de Lille.*

Digitized by Google

toujours mécontents, les Hennuyers, toujours disposés au pillage, vinrent à tour de rôle dévaster Louvil, jusqu'à ce qu'en 1489 une ordonnance des plus rigoureuses les maintînt en respect.

Nous avions pour maître, en 1515, un des monarques les plus puissants dont parle l'histoire, l'empereur Charles-Quint. Cependant, sous son règne, une grande innovation et des troubles profonds se produisirent. Luther prêchait une réforme religieuse qui bientôt servit de prétexte à des meneurs politiques, et plus tard à des bandits, appelés Gueux ou Hurlus (1). Ils pillèrent ou saccagèrent les villes et les villages, et, comme souvent leur point de ralliement était Tournai, il s'en suivait que les localités situées sur la route étaient les premières exposées à leurs déprédations sacrilèges. La répression de pareils excès fut terrible, sous la main de fer du duc d'Albe, et le pays ne reconquit sa tranquillité qu'avec l'administration paternelle d'Albert et d'Isabelle. Bientôt nous allions être français. Louis XIV, s'étant rendu maître de Lille, vint fortifier Tournai; il prit bien des mesures pour assurer le bonheur de ses nouveaux sujets, mais les maladies et la famine contrecarrèrent ses bonnes intentions.

La fortune, à son tour, se lassa de suivre le grand roi, et l'Europe jalouse profita de la guerre d'Espagne pour essayer de ravir à la France la riche terre de Flandre. Elle y réussit en partie, malgré le dévouement admirable de Boufflers, qui ne rendit Lille au prince Eugène, qu'après avoir déployé tout ce que l'habileté et le courage peuvent fournir de ressources à la défense d'une place.

Cette année fut tristement marquée par un hiver d'une rigueur inimaginable. La terre frappée de stérilité ne donna pas aux laboureurs son tribut ordinaire, et Louvil eut à subir les conséquences de la famine.

En 1713, la victoire de Denain éclaira d'un reflet de joie les derniers jours de Louis XIV. Son successeur remporta à Fontenoy un avantage signalé sur les Anglais. Malheureusement la vieille monarchie française touchait à sa fin; la révolution allait rompre en visière avec toutes les anciennes institutions.

(1) Voir Gueux.

Digitized by Google

Une de ces institutions du Moyen-Age faillit troubler Louvil, en 1782.

On l'appelait le droit de picorée. Lorsque les bras manquaient à la moisson, chacun invitait ses voisins à venir l'aider et donnait la vingt-cinquième gerbe pour le profit commun des travailleurs : cette gerbe s'appelait picorée. A Louvil, en 1782, les pauvres n'attendirent plus l'invitation du propriétaire. La foule se précipitait sur les champs ; on y faisait la moisson, mûre ou non, et chacun emportait sa picorée, de sorte que le cultivateur se trouvait épouillé.

Cependant la révolution marchait à grands pas, et l'Europe entière s'était coalisée contre nos institutions nouvelles.

La victoire allait se décider pour la France, à Tourcoing. Le orps du général Autrichien Kinsky, fort de douze bataillons et de seize escadrons, se porta sur Louvil pour faire face au général français Bonneau, campé à Sainghin (1).

Le duc d'Yorck avait attaqué à la fois, Bouvines, Louvil et Pont-à-Tressin. Cette dissémination des forces affaiblit les alliés, qui éprouvèrent des échecs successifs et furent bientôt vaincus dans des batailles rangées.

ARCHÉOLOGIE. — L'église de Louvil a été reconstruite, en 1708, sur des restes anciens. La chaire et le confessionnal sont en bois sculpté ; on y voit deux tableaux (2).

(1) *Victoires et Conquêtes.* — (2) Statistique archéologique.

Digitized by Google

LYS LEZ-LANNOY.

Lys lez-Lannoy, village agricole et industriel, situé sur la route de Roubaix à Tournai, à un kilomètre de Lannoy, son chef-lieu de canton, à quatorze kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de Lannoy. Il existe dans cette commune une église desservie par un curé, une école de garçons dirigée par des instituteurs laïques, une école de filles dirigée par les Dames Franciscaines, une fonderie de fer, une filature de lin et un tissage mécanique.

La population est de 3,027 habitants, dont 1,114 français et 1,913 étrangers; 3,017 catholiques, 10 dissidents.

Le seul hameau est : la Justice.

Les armoiries sont : vairé d'argent et d'azur, au chef de gueules.

HISTOIRE.— Voilà deux noms inséparables. Lys est resté village, tandis que Lannoy a été élevé à la dignité de ville, titre bien grand pour sa taille, mais qui n'est pas au-dessus de son illustration. Au village pourtant revient le droit d'aînesse, comme nous allons voir.

Il est fait mention de *Lis, Lisa*, dans un cartulaire de l'abbaye de Cysoing et dans des lettres de Gérard, évêque de Tournai, confirmant les diverses possessions de l'abbaye. Ces lettres sont datées de 1164, et spécifient : *allare de Lis*.

Un bref du pape Célestin III parle aussi de Lys, l'an 1193,

Digitized by Google

lorsqu'il donne sa sanction apostolique à ce qui a été fait en faveur des religieux de Cysoing [1].

A cette époque, la paroisse de Lys englobait Lannoy, et l'Evêque de Tournai nommait de plein droit à la cure. Ce ne fut qu'en 1336 que l'église de Lannoy fut érigée en paroisse, et la cure dotée par un curé de Lys.

Leur existence ne cessa pas d'être pour ainsi dire commune, et, quoique séparés, ils ne formaient qu'un seul et même fief.

L'histoire constatera cette union intime dans le récit des malheurs que la guerre occasionna à nos contrées. Ce récit commence bien vite.

Pendant les fêtes de l'an 1452, Philippe-le-Bon apprit la révolte des Gantois; aussitôt il manda le ban et l'arrière-ban de sesvassaux. Les révoltés furent écrasés près du pont de l'Espierre. Après ce succès, le comte s'en retourna à Watrelos et à Lys, où lui et tous ses gens se rafraîchirent et pansèrent leurs blessés. Trois archers seulement avaient péri de toute sa troupe.

Cependant, en 1458, Jean de Lannoy, chevalier de la Toison d'or, obtint l'autorisation de faire entourer de fossés et de murailles la ville de Lannoy où il avait son château. Ces fortifications du temps séparèrent complétement Lys de son ancienne succursale; cette séparation se perpétua et les intérêts furent dès lors distincts.

Mais les souffrances restèrent communes et, dès 1464, Lys l'éprouva.

Le seigneur de Lannoy avait mécontenté le comte de Charolais. L'on sait que le futur Téméraire n'était pas homme à oublier un ressentiment. Il fit donc marcher contre Lannoy le seigneur de Roubaix, avec ordre de s'emparer du château et du châtelain. Celui-ci avait cru prudent de se soustraire à la vengeance d'un ennemi puissant; il avait mis à l'abri sa personne et ses trésors. Aussi les gens de guerre, trompés dans leurs espérances de butin se vengèrent sur les alentours, et Lys, qui avait été occupé dès le commencement de l'expédition, eut encore à souffrir de leur désappointement.

Constatons qu'à cette époque la seigneurie de Lys appartenait à

(1) Statistique archéologique.

Digitized by Google

Vincent Cliquet. Cette famille fut anoblie par Charles-le-Téméraire, mais, au XVI[e] siècle, elle tomba si bien en décadence, que beaucoup d'entre ses membres exerçaient des métiers vils :

L'on disait d'eux, à Harnes et à Loyson (1),
Messieurs Clicquet n'ont plus de son.

En 1477, Louis XI était en guerre avec Marie de Bourgogne, au sujet de la Flandre Wallonne, qu'il réclamait comme devant faire retour à la couronne de France. Tournai reçut une garnison française qui faisait « merveilleux dommages ès-pays ».

Les incursions de cette garnison se renouvelèrent, à plusieurs reprises, et Lys dut fournir son contingent « au butin et grand nombre de bestes, » que les Français emmenèrent à Tournai.

Comme le raconte un auteur contemporain (2), « le jeudi vingt troisième du mois d'apvril, del après diner, se partirent plusieurs de la garnison de Tournay, et allèrent vers Lannoy dont ils prirent plusieurs laboureurs de Lis. »

Mais les plus grandes calamités étaient réservées à ces temps où, dans les pays soumis à la domination espagnole, les fanatiques de la réforme voulurent faire pénétrer leurs doctrines et leurs excès. Les désordres éclataient partout presqu'en même temps. Les Gueux, c'est le nom qu'ils se donnaient, exercèrent leurs fureurs à Lannoy et à Lys, mais ils devaient y recevoir une terrible leçon.

Après avoir éprouvé dans l'église de Wattrelos le sanglant échec que l'on connaît, ils vinrent, deux jours après, à Lannoy. Cette affaire célèbre mérite un récit détaillé.

C'était le 29 décembre 1566 ; après le fait d'armes du baron de Rassenghien les ministres réformés résolurent de se jeter sur la ville, notre voisine, alors fortifiée, et de s'y établir (3). Les Gueux, qui se trouvaient aux environs de Tournai, après avoir pillé le couvent des Chartreux et l'abbaye des Prés-Nonnains, se dirigèrent vers Leers et Toufflers pour se joindre à leurs compagnons dont ils ignoraient la récente défaite à Wattrelos (4).

(1) De Marquette. *Histoire du Comté de Harnes.* — (2) Jean Nicolaï. *Calendrier des Guerres.* — (3) Strada. *Guerres de Flandre.* — (4) Surius.

Digitized by Google

Cornille avait réuni vers Linselles les débris de la troupe si horriblement maltraitée et s'était également avancé vers Lannoy. Jean Soreau était à la tête de la bande Tournaisienne, leurs forces réunies pouvaient s'évaluer à 3000 hommes (1). Bien que rangée sous la conduite de onze enseignes d'infanterie, cette troupe n'était point redoutable, car si quelques-uns étaient parvenus à se procurer des armes, ils n'avaient pu apprendre à s'en servir. Les seuls soldats capables de résister étaient quelques Hennuyers qui avaient fait l'apprentissage de la guerre contre les Français sur les frontières du royaume, et s'étaient ensuite livrés au brigandage dans les bois et les campagnes.

En même temps que ces troupes indisciplinées accouraient de tous côtés, les catholiques se réunissaient pour la défense de la contrée.

Philippe de Noircarme, vice-gouverneur du Hainaut (2), alors occupé au siège de Valenciennes, qui naguère était tombé au pouvoir des Gueux, venait de recevoir de la gouvernante une lettre qui l'avertissait des mouvements que les sectaires opéraient aux environs de Lille, dans le but de concourir à la délivrance de leurs corèligionnaires; ordre lui était donné de les prévenir et de déjouer leurs projets de concert avec le baron de Rassenghien.

Aussitôt Philippe s'était mis en route avec une partie de ses troupes, et il s'avançait à marches forcées vers les rebelles. Sa petite armée se composait de six vieilles compagnies Wallonnes, du nombre de celles qu'on appelait compagnies ordinaires et qui servaient à alimenter en tous temps les garnisons des villes frontières. Il avait, en outre, les deux bataillons de cavalerie du comte de Rœux et du baron de Montigny, formant environ 500 hommes.

Les Gueux se présentent devant les murs de Lannoy. Les habitants refugiés dans le château opposent une vigoureuse résistance et tiennent les assaillants en échec, jusqu'à l'arrivée de Noircarme. Les Gueux se retirent aussitôt à Lys dans un endroit qui leur parut propre à la résistance. Derrière eux étaient de larges fossés remplis d'eau et d'épaisses haies d'épines :

(1) Buzelin. *Annales Gallo-Flandriæ*. — (2) P. Pruvost. *Histoire de Wattrelos*.

Digitized by Google

sur leur front de bataille et sur leurs flancs, se trouvait une prairie humide et fangeuse, dont le sol mouvant rendait le passage fort difficile à la cavalerie catholique.

Noircarme déconcerté, et ne voyant devant lui que de la boue n'osait lancer ses soldats et songeait à leur faire faire un long circuit pour entourer l'ennemi. Le comte de Rœux disait qu'il fallait l'attaquer en face de peur qu'il ne leur échappât par la fuite ; mais voici qu'Antoine de Nédonchelle, son lieutenant, à qui ses connaissances militaires donnaient sur les deux chefs une grande autorité, leur dit en riant : « Il ne faut pas tant délibérer lorsqu'il s'agit d'attaquer, non pas des soldats, mais de misérables bandits, qui tremblent déjà et regardent derrière eux, pour voir de quel côté fuir, » et bientôt, de l'aveu de Noircarme et du comte, il lance rapidement son cheval au milieu de la boue ; les autres, à cette vue, donnent de l'éperon et se précipitent à sa suite. Quelques-uns, dont les chevaux étaient trop faibles ou trop petits, coururent bien quelques dangers, mais ils finirent par arriver tous du côté opposé ; les fantassins eurent plus de peine à traverser ce bourbier ; ils réussirent pourtant à rejoindre la cavalerie. Les Gueux, frappés de stupeur à ce spectacle inattendu, ont la maladresse de décharger leurs fusils avant même que les cavaliers catholiques soient à leur portée, et aussitôt, prenant la fuite, ils se jettent en désordre de droite et de gauche. Il n'y eut de résistance que de la part des Artésiens et des Hennuyers, commandés par un certain Tiriel, banni d'Arras pour ses crimes. Ils se succédèrent quelque temps les uns aux autres, et surent profiter de leur position pour arrêter un instant leurs adversaires, mais enfin ils furent tous tués. Quant aux autres, on en massacra un si grand nombre, que le sol était jonché de cadavres. Ceux qui échappèrent aux combattants tombèrent sous les coups des villageois, et fort peu réussirent à s'évader en lieu sûr (1).

Quinze cents hommes gisaient sur le champ de bataille, vingt canons de campagne, deux tonneaux de poudre et quinze bannières servirent de trophée à la victoire. Noircarme n'avait perdu que six hommes. Le baron de Rasenghien arriva trop tard et n'eut

(1) P. Pruvost. *Histoire de Wattrelos.*

Digitized by Google

connaissance de la marche du seigneur de Noircarme que lorsque la bataille avait été gagnée.

La chronique rapporte que, le 15 juillet de cette même année 1566, Michel Duthoit, tapissier de haute-lisse, natif de Lys-lez-Lannoy, fut banni des terres de Flandre pendant trois ans, pour avoir favorisé le pillage des iconoclastes dans notre commune.

Vers ce temps-là, le commerce était déjà florissant à Lys, mais les marchandises fabriquées dans la commune étaient déposées et visitées à Wattrelos, ainsi que le voulait une ordonnance du 3 mars 1609.

Le traité d'Aix-la-Chapelle fit passer toute la châtellenie de Lille sous la domination française, mais le fléau de la guerre devait affliger nos campagnes jusqu'en 1713, fin du règne de Louis XIV.

Sous Louis XV, ce sera la guerre de la succession d'Autriche qui ensanglantera nos riches campagnes. Deux colonnes de l'armée royale occupèrent Lys en 1744 (1). Enfin le traité d'Aix-la-Chapelle ramènera la paix pour près d'un demi-siècle.

Nous étions à l'époque de la révolution et de l'invasion européenne. La panique du Pas-de-Baisieux amena des Autrichiens dans le village. Ils y commirent des excès, mais l'organisation de la garde nationale éloigna ces hôtes incommodes, en attendant qu'ils fussent complètement chassés du pays par la grande victoire de Tourcoing. Un peu avant la bataille, Lys-lez-Lannoy avait été témoin d'une attaque vigoureuse du général français Bonnaud, contre les troupes du duc d'Yorck, échelonnées depuis Croix jusqu'à Lannoy.

ARCHÉOLOGIE.— Il y a à Lys un cabaret de la justice. La tradition rapporte que c'est l'endroit où les seigneurs de Lannoy faisaient exécuter leurs sentences.

(1) P. Pruvost. *Histoire de Wattrelos.*

Digitized by Google

MARCQ-EN-BAROEUL.

Marcq-en-Barœul, village agricole et industriel, sur le canal la Marque et la route de Lille à Tourcoing, à huit kilomètres de son chef-lieu de canton, Tourcoing-sud, et à huit kilomètres de Lille. Cette commune a un bureau de poste et un bureau télégraphique, deux églises, deux curés, deux vicaires, deux écoles de garçons: une, au bourg, dirigée par un instituteur laïque, une autre, au Pont-de-Marcq, sous la direction des Frères de la Doctrine-Chrétienne, un hospice tenu par les Sœurs de l'Enfant-Jésus, deux pensionnats de demoiselles sous la direction des Dames de Saint-Maur et des Dames de la Sainte-Union, un pensionnat de garçons, une étude de notaire, une lieutenance de douanes, une société de secours mutuels. L'industrie compte : une blanchisserie de toiles fil et coton, une distillerie, une filature de lin, une fabrique de pannes, et plusieurs importants tissages de toile et linge de table.

La population est de 8,411 habitants, dont 4,720 français et 3,691 étrangers; 8,373 catholiques, 38 dissidents.

Les hameaux sont : le Pont-de-Marcq, le Lahau, le Ghesle, l'Entrepôt, le Molinel, la Haute-Loge, Rouges-Barres, le Plouy, le Quenne, la Heranguaie.

Le seigneur de Marcq portait : d'argent à la croix d'azur.

Marcq a pris le nom de la rivière la Marque, qui le baigne. *Marka* veut dire *frontière*, dans le latin du moyen-âge. Barœul est un hameau de Marcq qui signifie habitation dans un lieu stérile, de *bar*, *stérile*, *nu*, et de *œul*, *logis*.

HISTOIRE. — Au sommet d'une petite colline boisée [1], s'élevaient les manoirs des sires de Marcq et de Barœul, dont les tours crénelées dominaient au loin la plaine.

(1) Cordier. *Chroniques.*

Digitized by Google

L'aspect sévère de l'antique demeure seigneuriale, les mâchicoulis de ses murailles, les créneaux de ses tours, la force de ses portes et la hardiesse de son pont-levis prouvaient qu'autrefois ses habitants avaient eu de rudes attaques à soutenir et qu'ils s'étaient entourés de tous les moyens de défense possibles. Ont-ils eu à se défendre contre la fureur des Normands ? nous n'osons l'affirmer.

Cependant, à l'ombre de ce donjon, aux souvenances légendaires, se groupèrent des populations amoureuses des plaines fertiles que caressent les eaux de la Marque. Interrogeons l'histoire.

A l'époque de la fondation de la collégiale de Saint-Pierre par Bauduin V, en 1060, des propriétés situées à Marcq, *in Marchâ*, et d'autres situées le long de la rivière, *juxtà flumen Marcham*, furent accordées aux chanoines de Lille. Notre village était donc habité déjà.

En 1100, il y avait une église dont le personnat appartenait au chanoine Alulphe et que Baudry, évêque de Tournai, donna à sa cathédrale.

En 1176, un traité entre les comtes de Flandre et du Hainaut porte qu'aucun d'eux n'érigera de forteresse à la limite de ses terres qu'on nomme La Marcque (1). La donation faite par Baudry à la cathédrale de Tournai créa au village une situation singulière.

Le village presque entier appartint aux comtes de Flandre d'abord, et aux rois de France ensuite, mais les occupeurs de l'enclavement de l'église ne relevaient que du chapitre de Tournai et n'étaient justiciables que de lui.

Cet enclavement fut acheté en 1660 par un descendant de la maison de Croix, seigneur du petit Wasquehal (2). En 1730, il était à Mademoiselle de Beauffremetz, fille du marquis de ce nom. C'était la seigneurie du Clocher.

Le vieux manoir n'était plus occupé, au XII^e^ siècle, que par une vénérable douairière, quand, par une nuit sombre, les sujets du roi des Pourchelets vinrent faire l'attaque du château, mal défendu par quelques vieux serviteurs. La Dame de Marcq fut prise, liée et conduite, les yeux bandés, dans un couvent. Bertrand de Rains, le postiche Bauduin de Constantinople, s'installa avec

(1) Thesaurus anecd. — (2) Legroux. *Gallo-Flandria*.

Digitized by Google

sa cour étrange et éphémère dans le château, entouré des seigneurs que ses impostures avaient séduits. Ce faux monarque s'appelait le roi des Pourchelets. L'on sait comment finit sa grandeur.

C'est vers la même époque (1239), que s'élevèrent à Marcq une chapelle et un hôpital des Ladres, qui ont donné leur nom à un hameau encore connu sous le nom de Lazaro, parce que les hôtes de cette maison se mettaient sous la protection de Saint-Lazare. Cet hôpital tombait en ruines au milieu du XVII^e^ siècle, et en 1698, ses biens passèrent à l'hospice Saint-Sauveur de Lille.

En 1340, après la bataille de Marquette, Jacques Artevelde, si funeste aux Anglais et aux Flamands, infesta la châtellenie de Lille, et l'avalanche de troupes qui le suivaient ne laissèrent dans notre village que ruines et désolation.

Deux siècles plus tard, à peine remis des commotions des guerres de Louis XI, le village dut assister à des commotions intellectuelles et matérielles d'un nouveau genre, qui y laissèrent de bien tristes souvenirs.

Après avoir traversé Halluin, Roncq et Linselles, en excitateurs, les Gueux fondirent sur Marcq, en 1566, y lacérèrent les images et dévastèrent l'église. Le village était menacé d'une ruine complète, quand Maximilien de Gand tomba sur eux et commença à tirer de ces sectaires aveuglés et iconoclastes l'impitoyable justice qu'il achèvera dans l'église de Watrelos.

Écoutez ce que dit le pasteur de notre village :

« Les hérétiques brise-images ont exercé leurs cruautés à Marcq, où ils ont laissé des vestiges de leurs impiétés, ravageant le lieu saint, comme on voit encore à côté du grand portail. Un nommé Cornil, chef de bandits et leur ministre, étant venu, au nombre de cent environ, exercer leur fureur en ce lieu, fut assailli rudement par Maximilien, de sorte qu'il mit quantité de ces impies sur le carreau, et mit le reste en fuite, en 1566. »

Malgré leurs stupides fureurs, ils y avaient fait des adeptes. Le 29 mars 1567, veille de Pâques, Jean Leuridan, de Marcq-en-Barœul, qui hantait les prêches des sectaires, portant harquebuse et mesche ardente, fut condamné à être fustigé par les carrefours et banni pour deux ans; le notaire Marc de Sains fut banni à

Digitized by Google

perpétuité pour avoir fait des mariages en qualité de ministre huguenot [1].

Ce qui n'empêcha pas les Hurlus de la garnison de Menin, de venir, en 1580, brûler la plus grande partie des maisons du village, et celles du Lazaro [2] où s'étaient arrêtés le Magistrat et les quatre Serments de Lille, lors de la rentrée du Gouverneur et de sa suite, de retour de Gand.

Une compensation était réservée à Marcq. L'an 1667, le monarque le plus imposant de l'Europe, Louis XIV, vint loger au château dit la tour de Marcq. Il avait formé le projet de s'emparer de Lille; cette auguste présence attira dans la localité les plus hauts dignitaires du royaume. Le marquis de Bellefonds vint s'y établir. Le 28 août de cette année, le Magistrat de Lille présenta les clefs de la capitale de la Flandre au souverain victorieux. Un *Te Deum* fut chanté à Saint-Pierre. Le roi s'agenouilla devant Notre-Dame de la Treille, puis monta à cheval, passa à Marquette et vint loger à Marcq-en-Barœul.

Louis XIV disparut de la scène de ce monde et y fut remplacé par un royal libertin, qui préparait, sans y songer, des jours terribles à son successeur. L'Europe accourut de nouveau à la rescousse, pour empêcher la république française de battre en brèche les institutions respectées depuis des siècles.

Des iconoclastes en sabots descendront à travers notre village épouvanté, iront jusqu'à l'église et fouleront aux pieds le Christ du calvaire. L'édifice sacré lui-même sera profané, les autels dépouillés, le tabernacle brisé et les ornements entassés sur des chariots. Quatre vingt-treize est une date connue. Bientôt il n'y eut plus ni foi ni roi: Louis XVI avait péri sur l'échafaud de la place de la Concorde.

Qu'on ne croie pas que je puisse m'arrêter sans pitié respectueuse sur cette illustre victime. Le fanatisme politique de quelques Brutus, les emportements même de la haine ne suffisent pas pour expliquer la condamnation du petit-fils de Saint-Louis. Le sénat de Rome, sous Tibère et Néron, obéissait aussi à cette lâche conseillère qu'on appelle la peur. C'est la peur qui sacrifia cette tête royale qu'allaient venger tant d'effroyables holocaustes. Mais

(1) Frossart. — (2) Statistique archéologique.

Digitized by Google

de même que, derrière le sénat avili, il y avait le peuple romain, de même derrière la Convention, il y eut cette généreuse nation française, que la fièvre sociale ne put détourner des sentiers de l'héroïsme.

Notre village verra passer successivement les Français allant refouler les Autrichiens au-delà de Mouveaux ; en octobre 1792, il entendra gronder le canon du Pont-Rouge et de Tourcoing et verra la France étouffer, à force de vaillance, l'hydre menaçante de l'Europe coalisé.

ARCHÉOLOGIE. — On voyait dans l'église de Marcq l'épitaphe suivante :

Soli Deo opt. max. Gloria.
Mémoire de M. Jacques Legroux.

En attendant la résurrection générale. Il est né à Mons-en-Pevèle en 1675, a conduit les a-aux (animaux) en bas âge, soi-même en sa jeunesse ; puis la Providence divine l'ayant élevé au sacerdoce royal en 1708, il eut la conduite des âmes, dirigeant les religieuses de Menin ; trois ans fut pasteur à Rumes en 1711, et de Marcq-en-Barœul en 1720. Soumis aux décisions pontificales, passa comme l'ombre, mort en 1734.

Il demande vos prières afin que le Dieu des miséricordes reçoive son âme au ciel.

NOTABILITÉS. — Louis de Croix, écuyer, seigneur de Marcq-en-Barœul par un testament de 1660, fonda à perpétuité dans la maison dite de la Grange, aujourd'hui Les Bleuets, un logement pour trois enfants pauvres de Marcq, de Wambrechies, de Roubaix et de Fournes. De cette fondation on ne soupçonnait plus l'existence, en 1827. Les maires des communes intéressées réclamèrent ; mais les orphelins des quatre localités n'occupent plus que quatre places dans la maison actuelle des Bleuets de Lille (1).

(1) Bulletins historiques.

Digitized by Google

MARQUETTE.

Marquette, village industriel et agricole, au confluent de la Marcq et de la Deûle, du canton et à cinq kilomètres de Lille, d'où il dépend pour la poste. Il existe dans cette commune un bureau télégraphique, une école de garçons tenue par les Frères de la Doctrine-Chrétienne, une école de filles tenue par les Sœurs de la Sainte-Famille, un asile privé d'aliénés sous la dénomination de Lommelet, une église desservie par un curé et un vicaire, une filature de lin, une papeterie mécanique, une fabrique de produits chimiques, un tissage mécanique de toiles, une teinturerie, une distillerie.

La population est de 3,250 habitants, dont 2,347 français et 863 étrangers; tous catholiques.

Les hameaux sont : Lommelet, l'Épinette.

Les armoiries : d'azur billetté de six billettes au croissant brochant sur le tout d'or et d'argent.

HISTOIRE.— Il n'y a qu'à glaner dans le champ de l'histoire du généreux pays de Flandre, pour récolter une moisson de souvenirs.

A Marquette, il y eut cette noble abbaye dont le lecteur trouvera la notice à part. Evidemment la commune elle-même ressentit le contre-coup des péripéties qui traversèrent l'existence du puissant établissement religieux. Cependant il est juste de consacrer quelques lignes à la vie historique spéciale du

Digitized by Google

village. Les archives littéraires du Nord ne sont pas restées muettes à son endroit. Nous en profiterons largement.

Marquette, dit M. Piers, est beau, grand et d'un aspect agréable. Mais il s'y rencontre une infinité de pauvres, et il n'y a qu'un siècle, les manants étaient encore les seigneurs du lieu.

La date de sa naissance doit avoir une corrélation avec la fondation de l'abbaye; Jeanne de Constantinople, en choisissant ce lieu, voulait certainement faire élection d'un endroit paisible. Mais on sait que, toutes les fois qu'un monastère sortait du sol et portait jusqu'au ciel le symbole du Christ, les fidèles venaient se grouper sous ce bienfaisant et tutélaire appui.

L'église est bâtie entre la Basse-Deûle et la Marque à l'endroit où ces deux rivières se joignent.

Simon, évêque de Tournay, et Milon de Thérouanne ont obtenu du pape Célestin II le patronat de la cure de Marquette en faveur du chapitre de Saint-Pierre de Lille. Dans la bulle qui date de 1143, Marquette est nommé Marque dit de Saint-Amand *(Marca quæ dicitur Saint-Amand)* pour la distinguer de Marcq-en-Barœul voisin. L'église est, en effet, placée sous l'invocation de Saint-Amand.

En 1223, Marquette n'était encore qu'une métairie dépendant de l'abbaye de Loos et appelée la cour de Marquette.

En 1297, le 25 juin, après le sac de Lille, on ne voyait plus du riche monastère que des murs calcinés.

La comtesse Jeanne était morte en 1244. Tout fut perdu, même le grain; les manants furent privés de leurs religieuses pendant deux ans.

Vers 1337, les Anglais et les Flamands réunis pillèrent Armentières. Ils voulaient rejoindre Jacques Artevelte auprès de Tournai, mais ils ne tardèrent pas à être défaits, au moment même où ils défilaient à Marquette, par une sortie inopinée d'une portion de la garnison de Lille, sous les ordres du seigneur de Roubaix. Beaucoup de Flamands restèrent sur le champ de bataille, et, au nombre des prisonniers se trouvèrent les comtes de Suffolck, de Salisbury, Raymond de Limoges et le seigneur d'Ypres.

C'est à Marquette que, le 5 novembre 1382, Charles VI, que la

Digitized by Google

victoire attendait à Rosebecque, rangea son armée en bataille, et, au dire d'un chroniqueur, le village aussi bien qne le monastère n'en reçut pas moins de dommage que d'honneur. Du moins il avait pour se consoler la présence d'un roi de France.

En 1567, des prêches eurent lieu dans notre village; le prédicant de Tournai, qui vint y tenir asssemblée, s'appelait Etienne Marmier. La sentence qui le condamne au bannissement perpétuel et à la confiscation de ses biens par défaut, est datée du 20 juin 1567. Elle porte « qu'il est chargé d'avoir, comme ministre, séduit et esmeu le peuple à sédition et à rebellion contre Sa Majesté et avoir esté au camp des rebelles à Marquette, quand la sentence de mort fut rendue et exécutée all'encontre de certain homme qu'on disait être messagier de Lille[1]. »

Le prince de Lillebonne avec ses Lorrains occupait Marquette en 1667. C'est à cette époque que le roi de France, habitué de voir la fortune se plier à ses volontés, rêvait la conquête de la Flandre, joyau envié de sa couronne. Il y réussit; Lille devint ville française. Louis XIV et sa royale épouse honorèrent Marquette de leur visite.

Pendant la guerre de la succession d'Espagne, le 12 août 1708, le prince de Nassau fit avancer jusqu'à Marquette 31 bataillons et 31 escadrons. Le prince d'Orange, qui allait faire devant Lille son premier siège et sa première conquête, arriva le même jour au matin. Le poste français, qui s'y trouvait établi, fut culbuté à la bayonnette par des grenadiers qui avaient traversé la Deûle à la nage. La nuit suivante, à deux heures, le prince Eugène y arriva et prit le commandement de ce siège de Lille, qui devait faire autant d'honneur à Boufflers vaincu qu'aux alliés vainqueurs.

Le parc d'artillerie appuyait sa droite au pont de Marquette. Là encore se tinrent les conférences pour la reddition de la place, les ôtages français y furent conduits pendant les préliminaires, et la capitulation de Lille y fut enfin signée, le 8 décembre 1708.

C'était le dernier revers de Louis XIV, qui vécut assez pour embrasser Villars, le vainqueur de Denain.

L'on n'ignore pas qu'après le règne immoral de Louis XV,

(1) Papiers du Conseil des Troubles.

Digitized by Google

survint ce grand cataclysme social qui sous ses débris étouffa la royauté, tua Louis XVI, et dispersa les grandes choses que la religion avait créées. L'abbaye disparut, Marquette resta, mais privée de ces pieuses et nobles figures qui, du fond du cloître, faisaient sentir leur bénigne influence sur les populations d'alentour.

ABBAYE. — Marquette! à ce mot que de souvenirs éveille l'histoire! Le nom de la fondatrice de l'abbaye, Jeanne de Constantinople dont la destinée fut une des plus illustres et des plus éprouvées; les noms de quelques abbesses, qui appartenaient aux plus nobles familles de Flandre et de France; des retours inouïs, comme dirait Bossuet; des splendeurs incomparables, et, après cela, non pas l'oubli, l'histoire n'est pas oublieuse des grandes choses ni des grandes institutions, mais la disparition, l'effacement, occasionné par des évènements ou des revirements dont l'univers sent encore la secousse.

Quoi qu'il en soit, Jeanne de Flandre, épouse de Ferrand, fils de Sancio, roi de Portugal, avait vu sombrer toutes ses espérances dans l'immense victoire de Bouvines, que Philippe-Auguste remporta en 1214. Son époux prisonnier jusqu'en 1227, l'imposture du faux Bauduin (1), qui faillit lui ravir son sceptre, n'empêchèrent pas la comtesse Jeanne de former et de réaliser le dessein de fonder l'abbaye de Marquette, et, au mois d'octobre 1226, elle posa la première pierre du monastère au lieu nommé cour de Marquette; après la mort de son mari, elle s'y fit bâtir un hôtel où, disent les chroniqueurs, elle aimait à venir se délasser des soucis inhérents aux grandeurs de la terre.

Cette abbaye était placée sous le vocable de « Notre-Dame de Repos » *beatæ Virginis in reclinatorio.*

Quels étaient les hôtes de l'abbaye de Marquette?

Vers cette époque, retentissaient dans toute la France les prédications des pèlerins, appelant tous les hommes en état de porter les armes à la délivrance du Saint Sépulcre. D'abord les Pastoureaux répondirent seuls à leur appel; mais les barons s'émurent au fond de leur manoir et il vint un moment où toute la noblesse du

(1) Voir Sequedin.

Digitized by Google

royaume, renonçant aux douceurs de l'oisiveté et aux gentils propos d'amour, partit pour la guerre sainte.

Que pouvaient devenir alors dans leurs châteaux déserts les tristes épousées?

Dans ces circontances, l'abbaye de Marquette devint un refuge pour les châtelaines délaissées. Là, du moins, sous la protection de Dieu et de Notre-Dame, elles pouvaient attendre en paix et sans danger pour leur vertu, le retour de la croisade.....

Hélas! on ne revient pas toujours de la croisade : souvent les hommes d'armes et les arbalétriers sont rentrés au manoir féodal avec leurs enseignes couvertes d'un voile noir, et les trompettes ont fait entendre de loin un air funèbre..... Leur noble sire est mort en terre sainte....

Que de veuves inconsolables, que de tristes fiancées ont repris alors la route de l'abbaye de Marquette, mais cette fois pour ne plus en sortir!

Elles ont échangé leur riches vêtement de drap d'or, de velours et d'hermine contre la modeste robe des filles de l'ordre de Citeaux.

D'autres motifs encore ont déterminé d'illustres personnages à se retirer à Marquette; l'ennui du monde, des passions contrariées, des ambitions déçues, des chagrins domestiques, le remords, la vue du salut éternel ou enfin un abri contre l'orage.

Les jeunes filles nobles venaient y chercher une instruction solide et une éducation à la hauteur de leur naissance; l'infortune et l'indigence y trouvèrent toujours un asile et une protection.

L'abbaye de Marquette a eu ses jours de grandeur et d'humiliation.

Sous le généreux protectorat des Nepveu, des de Croix, des d'Humières, des de Maresquiel, des de Marbais, des de Franqueville, etc. les domaines de l'abbaye s'agrandirent et les revenus augmentèrent.

En 1297, le monastère fut brûlé et dévasté par les soldats de Philippe-le-Bel guerroyant contre Guy de Dampierre. En 1340, les comtes de Salisbury, de Suffolck y viennent chercher un abri après la défaite de Marquette.

Digitized by Google

Avant la bataille de Rosebecque, si funeste aux Flamands (1382), Charles VI vint demander aux filles de Citeaux une hospitalité que ces nobles dames octoyaient avec bonheur aux pèlerins et aux voyageurs. Un siècle plus tard, les soldats d'un autre roi de France, Louis XI, dévastaient l'abbaye (1478).

Plus grande fut la désolation au monastère, le 16 août 1566, lorsque les Hurlus vinrent saccager et piller le noble et saint asile; les religieuses furent insultées, les reliques tournées en dérision, les tombeaux des fondateurs indignement profanés et les hôtes de l'abbaye furent obligées de se retirer dans leur refuge à Lille, emportant avec elles ce qu'elles avaient pu sauver du pillage.

Douze ans plus tard, le gouverneur de Lille crut nécessaire de placer des soldats dans l'abbaye pour la défendre contre les courses des rebelles.

En 1622, une chapelle sous le vocable de Notre-Dame de la Barrière fut érigée près de la porte du monastère, en reconnaissance de la protection visible que la Sainte-Vierge avait accordée à l'abbaye.

Les troupes de Louis XIV, de Louis XV, vinrent successivement occuper l'abbaye, mais les privilèges et les immenses revenus du monastère permirent à la princesse de Rohan de rehausser encore la splendeur des constructions.

L'abbaye de Marquette était devenue une des plus riches et des plus remarquables abbayes de France.

Mais vinrent les jours de la Révolution, jours funestes aux grandes institutions religieuses. L'ouragan passa, c'en était fait de l'abbaye de Marquette. Les démolisseurs de 93 en avaient pris possession....

Que reste-t-il maintenant de ces immenses bâtiments réservés aux indigents et au malheur? de ces riches pavillons, de ces somptueux parloirs que visitèrent les rois et les puissants de la terre? de ces beaux jardins ornés de carpières, de bassins, de jets d'eau? que reste-t-il enfin de tous ces monuments d'art et de richesses qui abritaient la noblesse de France?.. Un superbe portique, que le passant admire encore et qui reste debout, seul témoin d'une splendeur, effacée plutôt par la main des hommes que par les ravages du temps.... *tempus edax edacior homo !!!*

Digitized by Google

quelques pavillons isolés... des murailles... des débris de chapitaux et de fûts de colonnes brisées.... des souvenirs ! !

Ruines éloquentes ! que de sentiments profonds et de hautes pensées n'inspirez-vous pas ?

ARCHÉOLOGIE. — De l'illustre abbaye de Marquette, il reste encore des bâtiments, des murailles servant de clôture, des pavillons et un magnifique portique.

NOTABILITÉ. — JEANNE DE CONSTANTINOPLE. — La première place, dans la biographie des personnages qui ont illustré Marquette, est due sans conteste, à l'illustre fondatrice de l'abbaye, qui a fait de cette localité un des points culminants de l'histoire de l'arrondissement.

Pour connaître complètement et apprécier les actes de Jeanne, comtesse de Flandre, et malgré les jugements divers qui ont été portés sur elle, nous conseillons à nos lecteurs de consulter l'ouvrage consciencieux et plein d'érudition de M. Le Glay.

Elle fonda à Lille l'hôpital Saint-Sauveur, qui se nommait primitivement Jeanne-Sauveur, et à Marquette la célèbre abbaye qui fut son œuvre capitale. Pour les pèlerins et les malades qui revenaient de terre sainte, elle fonda une Léproserie, qui était près de la porte de Paris. De son palais elle fit une maison de charité qui porte le nom d'Hospice Comtesse.

Elle mourut à Marquette, où elle fut enterrée le 5 septembre 1244.

Ferrand de Portugal, son premier mari, est mort le 17 juillet 1233. Son cœur a été transféré à Marquette.

Digitized by Google

MARQUILLIES.

Marquillies, village du canton et à huit kilomètres de La Bassée, et à vingt-un kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de Fournes. Il y a une station de chemin de fer, une école de garçons dirigée par un instituteur laïque, et un pensionnat de demoiselles dirigé par une institutrice laïque, une église desservie par un curé, une fabrique de sucre.

La population est de 1,193 habitants, dont 1,177 français et 16 étrangers ; tous catholiques.

Les hameaux sont : le Mesnil, la Place, le Rivage.

Les armoiries : d'argent à la fasce d'azur.

Marquillies signifie bornes du champ de malheur.

HISTOIRE.— Un témoin oculaire de la bataille de Bouvines [1] raconte qu'un guerrier en succombant accrut le courage des Français : c'était un formidable paladin qui se faisait remarquer par sa stature gigantesque et son indomptable furie. Seul, au milieu des rangs ennemis, il bondissait comme un lion, s'excitant lui-même, en criant : Tue, tue. Et, en effet, autour de lui la terre se jonchait de cadavres, jusqu'au moment ou une épée française, plongée dans sa gorge, le renversa mort du haut de son destrier.

Ce Goliath, doublé d'un David, se nommait Eustache de Marquillies.

Le nom de Marquillies est pourtant de mauvais augure. C'est

(1) Rigord.

Digitized by Google

un de ceux qui rappellent les batailles furieuses que se livrèrent nos premiers habitants pour occuper cette terre de Flandre à l'exclusion des autres. Là s'arrêtèrent les vainqueurs et ils donnèrent pour dénomination à leur sanglante étape le mot de : *Bornes du camp de malheur*. Si l'on ne veut pas remonter si haut, l'on peut, sans être taxé d'exagération antiquaire, dire que les Romains et les Francs y essayèrent leurs forces du temps de Clodion, en 432.

Il est certain que Marquillies existait à l'état de village avant la célèbre bataille de Bouvines, car nous lisons dans l'histoire des guerres de Flandre, que Daniel de Marquillies, frère d'Eustache, avait été fait prisonnier pendant l'hiver qui précèda la campagne 1214, lors de l'expédition du prince royal sur la ville de Courtrai, pendant qu'il commandait le corps de cavalerie qui couvrait Lille.

La seigneurie de Marquillies était très-importante ; elle comprenait un château fort, un manoir, des terres, des droits de pêche, coupes de bois, rejets et plants et divers hommages. Le seigneur pouvait faire crier bancs de mars et d'août à Marquillies et à Hantay. Il pouvait faire tenir une franche vérité chaque année, et bannir de sa terre ceux qui commettraient larcin et adultère.

Nous avons parlé des deux premiers seigneurs de Marquillies ; nous trouvons, en 1297, un Henri de Marquillies, doyen de la collégiale de Seclin. Le dernier de cette maison fut Grard de Herbamez; en 1664, la seigneurie appartenait à Michel de Wignacourt.

L'histoire nous apprend que, pour avoir de l'eau dans leur marais les habitants de Marquillies rompirent, en 1407, la digue du canal de La Bassée à Lille. Sur la plainte des échevins de cette dernière ville, ils furent condamnés à une amende et au rétablissement des choses.

Le fléau de la guerre s'abattit sur le village en 1489. Les belligérants étaient le roi de France et l'empereur d'Allemagne.

Le brigandage à main armée s'organisa à la faveur des hostilités, et bientôt l'on vit arriver à Marquillies une bande de pillards forcenés qui mirent tout à contribution [1].

(1) Manuscrit de Dom Gérard.

Digitized by Google

Le calme et la tranquillité revinrent jusqu'en 1647. L'Espagne et la France avaient maille à partir entr'elles. Le siège de La Bassée fut résolu et les villages d'alentour remplis de soldats.

Le mal fut encore plus grand en 1650. Les Français anéantirent dans les flammes Marquillies et quantité d'autres communes.

Pour en finir avec cette triste série, nous ajouterons qu'en 1708, le village fut pillé et rançonné par les Français, aussi bien que par les alliés qui s'étaient constitués en défenseurs (1).

Le 24 mai 1761, un malentendu excita une rixe violente entre les gens de Marquillies et ceux de Sainghin.

Quelques-uns des premiers étaient dans leur marais, vers les confins de Sainghin. On répandit dans ce village le bruit qu'ils venaient couper un chemin nouvellement pratiqué, quoique rien n'indiquât un pareil projet. Ceux de Sainghin allèrent en troupe pour s'y opposer : les voisins pensant qu'ils venaient piller leurs tourbes se mirent en défense, et une sorte de combat commença.

On sonna le tocsin à Sainghin ; la foule accourut, il y eut des blessés de part et d'autre. Ceux de Marquillies furent les plus maltraités. Le tribunal prévôtal, la Maréchaussée, un détachement de cinquante hommes de cavalerie furent sur les lieux. On arrêta quelques-uns des combattants. Le procureur général de Calonne arrêta l'affaire.

Bientôt une société nouvelle se fit jour en France, et un partage équitable des marais entre chaque commune intéressée coupa court à cette source de dissension.

ARCHÉOLOGIE.— Au dedans de la balustrade du chœur, du côté de l'évangile, il y a un tombeau de pierre bleue, relevé, adossé contre la muraille, d'une femme ou fille de la maison de Martinée, morte en 1532. L'inscription ne se peut pas lire étant cachée dans la muraille. L'on ne voit que les quatre quartiers suivants :

Martinée — Berghem — Wattergane — Berré.

Sanderus nous donne le dessin du château de Marquillies : *Castrum de Marquillis,* sans autres développements.

(1) De Quency. *Histoire d'Aubers*

Digitized by Google

MÉRIGNIES.

Mérignies, village situé sur la route de Lille à Douai et sur le ruisseau la Marcq, du canton et à deux kilomètres de Pont-à-Marcq, et à seize kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de Pont-à-Marcq. Il existe dans cette commune une église desservie par un curé, une école de garçons dirigée par un instituteur laïque, et une école de filles tenue par les Sœurs de Charité de Sainte-Marie, d'Angers. On y cultive en grand la graine de betteraves dont on fait un important commerce.

La population est de 919 habitants, dont 907 français et 12 étrangers; tous catholiques.

Les hameaux sont : le Rossignol, la Rosée, Marcq, la Rosière, le Bois, Chantraine, Verdrie, Molpas.

Les armoiries sont : papelonné d'or et de sable.

HISTOIRE.— Tradition pour tradition, je préfère celle d'un vieil historien à bien d'autres [1]. Suivant lui, Brûlant de Montignies marcha au secours du roi de France qui était en guerre avec les Saxons. « Il fit armer ses gens, et aussitôt se mirent sus en armes, Méron de Mérignies, Roncquart de Roncq etc. qui se accoutrèrent tous de blanc et partirent sous quatre bannières blanches. »

(1) Philippe Wielant.

Digitized by Google

Il n'y aurait à cela rien d'étonnant puisque l'existence de notre village, nous est révélée :

1° Par un acte de Robert le Frison, de 1080, confirmant des donations faites par sa mère, Adèle, au monastère de Messine. Au sujet de Mérignies, on y trouve ces lignes [1] :

Illud etiam non est prœtermittendum quod pro anima mea matris dederim Ecclesiam de Merignies et decimam de Martini campo, unde sanctimoniales ad calceamenta sua, in anniversario filii mei Balduini qui ibidem sepelitur XXX solidos denariorum habeant, Canonici vero duodecim.

Il ne faut pas oublier que j'ai donné pour l'âme de ma mère l'église de Mérignies et la dîme du champ Martin. De cela les religieuses tireront 30 sols et les chanoines 12 pour leurs chaussures, le jour anniversaire de mon fils Bauduin qui y a sa sépulture.

Et 2° par un cartulaire de l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras, daté de 1147.

La seigneurie de Mérignies fut achetée par un Tenremonde, dont la lignée remonte au XIII[e] siècle, et resta dans la famille jusqu'à la mort de Victor de Tenremonde, décédé en 1864.

Outre la terre des Tenremonde, il existait à Mérignies la seigneurie du grand Rupilly, qui était un fief comprenant manoir, entouré d'eau, ayant appartenu, en 1546, à Antoine de Landas et qui appartient, depuis 1782, à la famille Le Boucq de Rupilly.

Au mois d'août de l'année 1304, le village de Mérignies fut en proie à de vives émotions et à de grandes inquiétudes. L'on voyait sur les hauteurs de Mons-en-Pévèle se dresser des tentes; les campagnes voisines étaient peuplées de soldats. Une anxiété vague semblait planer partout, et des paysans éplorés prenaient précipitamment la route de Douai ou de Lille. Ce fut un bien plus piteux spectacle le soir du 24 août. Il avait fait une chaleur accablante. Toute la journée, l'on avait entendu le fracas des armes, les cris des combattants. Tout-à-coup passèrent à Mérignies, couverts de sang et de poussière, les gens des milices Lilloises qui, prenant la route de Pont-à-Marcq, allaient se mettre en sûreté à Lille. L'abattement et la fatigue, empreints sur leurs traits, ne laissaient pas de doute sur ce qui venait de se passer.

(1) Mirœus. *Codex donat. piarum.*

Digitized by Google

Le roi de France, Philippe-le-Bel, avait pris à Mons-en-Pévèle la revanche de Courtrai; Guillaume de Juliers était mort, et les Flamands battaient en retraite.

Bientôt les Français défilèrent par Mérignies pour aller mettre le siège devant Lille, qui leur ouvrit ses portes le 1er octobre suivant.

Pendant cinquante ans, la capitale flamande appartint à la France. Ce fut une triste époque pour Mérignies, car le comte de Flandre, Louis de Nevers, était loin de posséder l'amour de sa bourgeoisie. Harcelé par ses sujets, il venait s'enfermer dans Lille, où le roi lui envoyait des troupes pour le soutenir. De cette façon, il avait attiré sur le territoire toutes les bandes qui le poursuivaient. Ces courses continuelles produisaient des maraudes et des pillages intolérables. Lille et Douai levèrent alors à frais communs une troupe chargée de repousser les maraudeurs. Mérignies était bien mal placé pour se dérober aux exactions que commettaient amis et ennemis. Sous Maximilien d'Autriche, époux de Marie, fille du Téméraire, les troubles et les courses à main armée reprirent de plus belle. Louis XI, l'intrigant et perfide roi de France, fomentait ces discordes. Les paysans de Mérignies se mirent de la partie, et firent main basse sur les maraudeurs français, qui pendaient et volaient. C'était à l'époque de la prise d'Arras, alors qu'on vit arriver dans notre village une foule d'ouvriers qui, ne voulant pas pour maître le roi de France, quittèrent la cité Artésienne.

Maximilien cependant dut appeler à son secours Frédéric III, empereur d'Allemagne. Il avait révolté les Flamands par son insigne mauvaise foi. Les Hennuyers, de leur côté, profitèrent de cette agitation pour saccager Mérignies. Une ordonnance parut, en 1489, qui défendit, sous peine de mort, de continuer ces tristes exploits, et la paix générale, signée à Péronne, nous donna quelques gages de sécurité.

Les choses allèrent ainsi jusqu'en 1515, époque à laquelle Charles, le futur Charles-Quint, ayant atteint sa majorité, commença à gérer les affaires du pays; Mérignies était Espagnol.

Malgré sa puissance colossale, Charles-Quint ne put réprimer le mouvement extraordinaire que la réforme religieuse imprima

Digitized by Google

aux consciences ; sans doute il prévoyait tous les désordres sociaux qui naîtraient de cette révolte contre la première des autorités. Son fils, Philippe II, sombre et impitoyable monarque, usa contre les tendances nouvelles les forces de son empire et les ressources cruelles du tribunal de sang. Les sectaires avaient mérité d'être traités rigoureusement. Des bandes fanatisées par des prédicants croyaient faire acte de foi en brisant les images, et renversant les temples catholiques. Elles acquirent une déplorable renommée sous le nom de Gueux ou de Hurlus. Mérignies fut heureusement préservé des guerres de religion.

Philippe II, en mourant, laissa la Flandre à sa fille Isabelle qui épousa bientôt après l'archiduc Albert. Il y eut alors pour Mérignies un calme de quarante années, interrompu par la peste qui décima la population.

Cependant, en 1608, Mérignies sentit le poids de la présence des troupes espagnoles, qui, ne pouvant rester à Lille, se cantonnaient dans la châtellenie. Philippe IV, roi d'Espagne, et notre souverain, ne maintint pas la paix avec la France, alors gouvernée par Louis XIV. Plusieurs fois, les habitants de Mérignies eurent occasion de loger et de voir passer des troupes françaises qui allaient tenter un coup de main sur Lille. Repoussé jusqu'alors, Louis XIV prit des mesures plus vigoureuses; Mérignies, ressentit les désastreuses influences, et, en 1667, au mois d'août, il vint avec toutes les illustrations militaires de la France investir la ville capitale du Nord. La victoire nous fit donc Français, d'Espagnols que nous étions.

En 1708, les alliés vinrent reprendre notre pays que la vaillance de Boufflers n'avait pu sauver; de Mérignies on avait pourtant aperçu l'avant-garde de l'armée du duc de Bourgogne venue au secours de Lille assiégé. Mais le pauvre duc s'arrêta à Mons-en-Pévèle au lieu d'agir, et, le prince Eugène, en habile général, profita de cette inaction intempestive. La glorieuse journée de Denain changea complètement la situation politique de l'Europe. Sans elle, c'en était fait de la vieille monarchie des Bourbons: la paix fut signée à Utrecht et Mérignies fut rendu à la France.

Louis XIV laissa sa couronne à son arrière petit-fils encore enfant: entouré de beaucoup d'espérances et d'amour, ce descen-

Digitized by Google

dant de saint Louis ne fut qu'un triste monarque, et lorsqu'il mourut, en 1774, il abandonna à son successeur un trône tout prêt à s'écrouler.

Les circonstances étaient difficiles, terribles même pour un roi comme Louis XVI. Malgré son bon vouloir, malgré ses vertus et ses qualités de cœur incontestables, il tomba victime de la révolution la plus impétueuse qui eût encore bouleversé une nation. Quant aux Français, ils défendirent en braves et souvent en héros le sol de la patrie, quand l'étranger voulut s'immiscer dans les affaires du pays et imposer un gouvernement. Inutile de dire que les descendants des vaincus de Mons-en-Pévèle étaient devenus d'ardents patriotes, dont les Autrichiens redoutèrent longtemps les canons et l'intrépidité.

ARCHÉOLOGIE.— Dans l'église de Mérignies, à droite dans le chœur, on voyait une grande pierre de marbre blanc surmontée des armes de Tenremonde et de Waziers-Wavrin ; elle était ainsi conçue :

D. O. M.

Ici reposent les corps de très-noble et très-illustre messire Jean-François-Louis-Joseph de Tenremonde, chevalier, comte d'Estrée, seigneur des terres de Merignies, Bellone, Essremaux, Camproye, etc., membre du corps de la noblesse des États d'Artois, né à Lille en Flandre, le 24 mai 1735, décédé en son château, à Merignies, le XXII mai MDCCLXXXII, et de très-noble et très-illustre dame Marie-Eustache-Reine De Waziers Wavrin, née à Mons, le 2 juin 1735, et décédée à Tournai, le 14 janvier 1819, son épouse.

A gauche :

Tenremonde, Carnin, Logenhaghen, Vandermeer, La Hamaïde, Bercus, Allennes, Cuinghem, La Douve.

A droite :

Waziers Wavrin, Berghes, Boele, Bouzies, Crohin, Ricamez, Gonnelieu, Rebreuviette, Saveuse.

Le château des Tenremonde de Mérignies n'offre rien de remarquable que son antiquité.

Il existait dans le village une place appelée *l'escondit*, elle mesurait environ cinq ares de terre, qui fut, dit-on, anciennement désignée pour faire escondit, c'est-à-dire amende honorable.

Digitized by Google

NOTABILITÉS.— Michel Goussaire.— Mérignies est le lieu de naissance de Michel Goussaire, l'historien de l'abbaye de Marquette. Cet écrivain vint au monde le 11 décembre 1629 (1). Issu d'assez basse extraction, il se fit moine à l'abbaye de Loos. Son oncle, qui était curé de village, le fit étudier. Au rapport d'Ignace Delfosse, il fut bon humaniste, bon poète, bon philosophe, et il avait de la théologie.

Chargé pendant 25 ans de la direction de l'abbaye de Marquette, il y mourut le 3 octobre 1706, âgé de 76 ans et regretté de tout ce qu'il y avait d'esprit dans le pays. Il a retouché et complété une histoire manuscrite de l'abbaye de Loos (2).

De Tenremonde. — A Mérignies mourut, le 9 février 1864, Victor-Charles-Albert-Joseph de Tenremonde, chevalier, dit le comte de Tenremonde, dernier rejeton de cette noble famille.

A la fin du XI[e] siècle, ses ancêtres, seigneurs de Tenremonde, prirent part aux croisades.

Jehan de la Cambe, dit Gantois, ayant épousé la veuve de Jehan de Arys, Catherine de Tenremonde, en 1462, fonda à Lille un hospice qui a nom : Hospice Gantois. La municipalité de Lille a également donné à une rue le nom de ce bienfaiteur de la ville.

Les Tenremonde forment la plus ancienne noblesse de France, et c'est en reconnaissance de leur libéralité que la ville de Lille donna le nom de Tenremonde à l'une de ses rues.

(1) Leuridan. — (2) Statistique archéologique.

Digitized by Google

MONCHEAUX.

Moncheaux, village essentiellement agricole, du canton et à neuf kilomètres de Pont-à-Marcq, à vingt-trois kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de Thumeries; il y a une école dirigée par un instituteur laïque, une église desservie par un curé.

La population est de 1,025 habitants, dont 1,019 français et 6 étrangers; tou- catholiques.

HISTOIRE. — Par sa position près du ravin le Boulenrieu, Moncheaux a été, pendant plusieurs siècles, le théâtre de combats sanglants et de scènes de carnage.

En 446, Clodion, dit le Chevelu, qui avait sa résidence au château de Duisburg, diocèse de Tongres, avait envoyé des exprès à Cambrai et à Tournai, pour s'enquérir des forces romaines; il quitta lui-même sa petite capitale dans l'espoir de conquérir de nouveaux territoires.

Il vint camper sur les confins de l'Artois sur les bords du Boulenrieu, et s'y croyait en sureté, à cause de la défense que lui présentait cette position. Son camp s'étendait sur tout le flanc de la colline, depuis Bellincamp jusqu'à Ostricourt.

C'est là que Aétius, général romain, se présenta devant ses quartiers.

Digitized by Google

Clodion l'attendait si peu, que, ce jour-là même, il célébrait les noces de l'un de ses premiers lieutenants. Tous les Francs étaient dans notre village et ne pensaient qu'à se divertir; les coteaux retentissaient de leurs chants, les uns dansaient à la manière des Scythes, d'autres s'occupaient des préparatifs d'un joyeux festin.

Pour attaquer le camp des Francs avec plus de succès, Aétius était descendu par les vallons et avait fait jeter un pont sur le Boulenrieu. Tandis que les hommes de pied le traversaient, Majorien, avec ses cavaliers, culbutait et dispersait les bandes ennemis. La retraite eut quelque chose de grotesque, car tous, préparés pour la noce et luisants d'huiles parfumées, s'enfuirent à travers les campagnes avec leurs chariots chargés de broches et d'ustensiles de cuisine. Les pots étaient renversés, les sauces répandues, les viandes sous les pieds, et les vainqueurs poussaient devant eux le char de l'épousée (1).

Aetius s'arrêta à l'extrémité de notre village et Clodion retourna dans la capitale des Francs Saliens, à Tournai, par la voie romaine, abandonnant aux Romains le territoire, qu'il reprit plus tard.

On a prétendu que le fait d'armes dont nous venons de parler s'est passé dans le centre de l'Artois; cette erreur a été accréditée par des historiens modernes, mais la position du *vicus helena*, Evin-Malmaison, n'étant plus aujourd'hui contestable, il est certain pour nous que cette affaire eut lieu entre Evin, Moncheaux, Le Forest et Ostricourt (2).

Ce combat fut le premier qui se livra entre les Francs et les Romains sur les terres de France.

Le Boulenrieu, dont nous avons parlé, est une petite rivière célèbre par l'importance des évènements qui se sont passés sur ses bords. Aujourd'hui, elle est presque inconnue à cause des changements qu'ont éprouvés les terrains qu'elle arrosait. Nous croyons qu'elle avait sa source dans les bois de Libercourt; poursuivant son cours dans des marais inaccessibles, elle allait se perdre dans la Scarpe (3).

(1) Sidoine App *Panég. major.*—(2) Recueil des histoires de France.—(3) Mirœus *Notitia.*

Digitized by Google

La voie romaine qui allait d'Arras à Tournai passait sur cette rivière, à l'endroit aujourd'hui appelé la planche de Noyelles. Le pont qui la portait était d'une longueur considérable et bâti sur pilotis, à cause des eaux qui couvraient en totalité les marais du pays. Une partie de ces eaux s'écoula soit naturellement, soit par le travail des habitants. Aussi, en 1054, Bauduin de Lille, pour garantir la Flandre de l'invasion de l'empereur d'Allemagne, Henri III, élargit la rivière et éleva derrière elle un retranchement qu'il prolongea dans presque tout son cours.

On voit encore, à l'extrémité des bois de Thumeries, ces retranchements anciens. Malgré ces précautions, Bauduin, trahi par Jean, avoué d'Arras, éprouva une sanglante défaite.

En 1301, Philippe-le-Bel fut repoussé par les Flamands postés sur le Boulenrieu. La rivière et ses retranchements servirent encore aux Espagnols au moment de la conquête de la Flandre par Louis XIV. Après tant de gloire, le Boulenrieu n'a plus qu'un lit de dix pieds de large, et l'on remarque parfaitement que la terre qui en a été tirée a été jetée et rangée vers la Flandre. Le nom de Bellincamp a donc été judicieusement donné à ce coteau.

Revenons à Moncheaux, qu'un titre de Saint-Pierre de Lille, daté de 1111, appelle *Moncelli*. A cette époque, Lambert, évêque d'Arras, accorda au chapitre en question l'autel, c'est-à-dire le droit des dîmes et oblations du village, *Altare de Moncellis*, et la seigneurie en propriété.

Je cède à l'église Saint-Pierre de Lille, dit-il, l'autel de Moncheaux, à la réserve de tous les droits de l'évêque d'Arras et des règles ecclésiastiques. Cet autel est libre de toute exigence vénale. Il veut encore qu'on lui présente un prêtre de vie pure, « *ac curam in populo de Moncellis gerendam gratis suscipiat* [1]. »

Une bulle du pape Célestin II, du 3 mars 1143, confirme en termes précis cette donation.

Nous savons maintenant que le village est riche en consécrations historiques. Si les Francs et les Romains essayèrent près de là

(1) Panckoucke. *Abrégé chronologique.*

Digitized by Google

leurs forces, si le Boulenrieu vit l'inutile tentative de Philippe-le-Bel pour venger Robert d'Artois, mort à Courtrai, quand vint le jour de Mons-en-Pevèle, Moncheaux assista au drame le plus sanglant de cette bataille fameuse.

Près du village, en effet, luttèrent avec l'énergie du patriotisme ces troupes flamandes que le roi de France apprit à redouter et qu'il ne vainquit que par ruse.

La fortune a des retours. Au mois d'août 1708, les Français y vinrent, mais dans des circonstances bien différentes. Alors il ne s'agissait plus d'attaquer, mais de défendre la Flandre contre les alliés qui assiégeaient Lille. L'on sait que l'armée du duc de Bourgogne établit son camp à Mons-en-Pevèle, à proximité de la route qui vient de Douai. Les Français désiraient secourir Boufflers, le vaillant défenseur de la grande cité du Nord. L'on n'a pas oublié que des circonstances, plus ou moins historiques, entravèrent l'exécution de ce projet. Les uns accusèrent l'inertie du général en chef; d'autres parlent de rivalités jalouses entre des chefs influents. Le résultat connu est que Boufflers capitula après une lutte sans succès mais aussi glorieuse qu'une victoire. Voici la physionomie de Moncheaux vers le milieu du dix-huitième siècle. Nous copions (1) :

« La plus grande partie du terrain de ce village est de terre glaise; il y en a un peu de sablonneuse. Il y a beaucoup de bois d'où l'on tire principalement de bons chênes, et il est entouré par d'autres des villages voisins, côté de Raimbeaucourt, Le Forest et d'Ostricourt.

« Les chemins y sont très difficiles, tant à cause des fonds que par les eaux qui y séjournent en beaucoup d'endroits, et de l'inégalité du terrain, et parce que tous les chemins sont plantés. »

Mais depuis le temps du chroniqueur que nous venons de citer, bien des changements sont survenus dans les institutions, les hommes et les choses. Les routes se sont aplanies; les mœurs ont changé, les trônes ont disparu. Nous ne sommes plus à ces âges reculés, où les premiers Francs disputaient aux Romains, maîtres du monde, un coin de cette noble terre qui devait

(1) Legroux. *Gallo-Flandria.*

Digitized by Google

s'appeler France. Le Boulenrieu est devenu un ruisseau obscur, et des traditions du passé il ne survit que l'activité énergique de ces habitants qui ont triomphé des marais, comme leurs descendants étaient appelés à dompter les ennemis de la patrie.

NOTABILITÉ. — Charles de Moncheaux, de la famille de Cuinghem, s'est rendu célèbre en fondant une bourse de 24 livres de gros à prendre sur ses biens pour un étudiant de Mons-en-Pevèle, à la collation du curé et gens de loi.

Digitized by Google

MONS-EN-BAROEUL.

Mons-en-Barœul, village sur la route de Lille à Roubaix, du canton nord-est et à trois kilomètres de Lille, dépend de la poste de Lille. Il y a dans cette commune bon nombre de maisons de campagne, une église desservie par un curé et un vicaire, une école de garçons et une école de filles, une lieutenance de douanes, une manufacture de tissus en caoutchouc, une meunerie, une société de secours mutuels.

La population est de 2,383 habitants, dont 1,539 français et 844 étrangers; tous catholiques.

Les hameaux sont : la Guinguette, la Chapelle.

Le seigneur portait pour armoiries : d'or à la bande de sable.

HISTOIRE.— L'archéologie est une science sérieuse, qui demande à ses adeptes beaucoup de zèle, de savoir et de patience. En échange, elle donne des révélations inattendues, des documents certains des événements pétrifiés mais aussi bien conservés que le présent.

C'est ainsi que nous avons appris que, sur le territoire de Mons-en-Barœul, passèrent, au milieu du cinquième siècle, des générations qui s'implantèrent dans le pays. Une médaille en or, de Placide Valentinien III, y fut trouvée [1]; or, ce Valentinien, prince stupide,

(1) De Bast. *Antiquités de Flandre.*

Digitized by Google

qui sacrifiait sa gloire et ses intérêts à ses passions, fut poignardé par le sénateur Pétrone Maxime, le 16 mars 455. Il avait violé la femme de ce magistrat, et, l'année précédente, il s'était rendu coupable du meurtre du brave général Aétius dont nous avons parlé dans la notice sur Moncheaux.

Le fait que nous venons de rapporter ne constitue pas un diplôme de haute antiquité en faveur de Mons-en-Barœul. Il forme seulement une présomption que l'histoire se chargera sans doute de sanctionner.

Toujours est-il certain, qu'en 1243, il existait un chemin de terre qui conduisait de Mons-en-Barœul à Lille par le faubourg des Reigneaux [1].

A l'origine, la commune faisait partie de la paroisse de Fives et était terre d'empire ou comté, c'est-à-dire qu'elle ne ressortissait pas aux juridictions ordinaires de la châtellenie.

Le premier seigneur, cité par un écrivain d'une autorité incontestable [2], fut, en 1558, Pierre du Pont. Un marquis de Mons-en-Barœul figure comme lieutenant des maréchaux de France, gouverneur de Lens, parmi les gentilshommes qui ont pris part à l'élection des députés aux Etats Généraux de 1789 [3].

Abordons la série des faits de guerre qui ont donné à notre village l'auréole du malheur.

Le 11 juillet 1302, la fleur de la chevalerie française fut moissonnée dans les plaines de Courtrai à la Journée des Éperons, qu'on peut appeler le Marathon de la Flandre. Mais le courroux de Philippe-le-Bel n'était pas épuisé avec le sang de sa noblesse, et bientôt, à Mons-en-Barœul et aux environs de Lille, on ressentit les effets de la colère du monarque qui avait déclaré la Flandre réunie à la couronne.

Les chroniques du temps sont remplies du récit des misères que subit la Flandre sous Louis de Nevers et Louis de Mâle. Le premier ne fut jamais d'accord avec ses sujets et vint souvent se réfugier à Lille, pour se mettre à l'abri d'un coup de main ou attendre les secours onéreux de la France. Les Flamands, toujours à la poursuite du souverain détesté, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, ne manquaient pas de dévaster les environs de la

(1) Brun-Lavaine. *Sept Siéges de Lille.* — (2) (3) Louridan. *Statistique féodale.*

Digitized by Google

grande ville, et Mons-en-Barœul était le premier à pâtir de ces déplorables visites.

L'histoire de notre pays a gardé le souvenir de ce fourbe couronné, de ce mauvais fils, de ce mauvais père, que l'on nommait Louis XI. Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, lui avait donné une royale hospitalité au château de Genappe, près de Nivelle en Brabant. Ce fils de Charles VII ne s'étudia en retour qu'à souffler la discorde dans la famille de son protecteur. Il poussa plus loin l'ingratitude; après la mort de Marie de Bourgogne, il chercha sous des prétextes spécieux à s'emparer d'une partie de la Flandre. A cette occasion, Mons-en-Barœul fut exposé au pillage. Deux fortes troupes de Français environnaient Lille; une de ces troupes vint s'établir sur les hauteurs qui ont valu son nom à notre localité. De là les soudards étendirent leurs ravages sur Flers, Roubaix et les villages circonvoisins.

Plus tard, la religion servit de prétexte à de nouveaux malheurs. Les Gueux, portant la torche incendiaire ou le marteau démolisseur, apparurent dans la châtellenie, vers 1566. L'on sait qu'ils exercèrent leur fureur à Cysoing, à Bondues, à Flers, à Marcq. Mons-en-Barœul les vit aussi, quand ils se rendaient, ivres de vin et de pillage, à Hellemmes et à Lezennes. L'admirable vérité, cette puissance toute bienfaisante, n'exige pas plus pour de semblables écarts que pour les répressions sanglantes du duc d'Albe.

Louis XIV reprit et compléta l'œuvre tentée par Louis XI. Le maréchal de Turenne vint faire le siège de Lille. Il étendit sa puissante armée jusque sur le versant de Mons-en-Barœul; c'était au mois d'août, la terre couverte de moissons luxuriantes promettait aux cultivateurs le digne loyer de leurs labeurs. On eut à peine le temps de tout rentrer; il fallut se rendre aux réquisitions et travailler aux ouvrages de siège.

Avant de signer le traité de paix dans une ferme de Fives, le puissant roi de France vint en personne à Mons-en-Barœul conférer avec Turenne.

Les choses changèrent d'aspect en 1708.

Une ceinture de fer et d'hommes entourait la ville de Lille. Mons-en-Barœul se trouvait placé entre le camp du général

Digitized by Google

Marlborough, l'un des assiégeants, et les soldats de Boufflers l'intrépide mais impuissant défenseur de la ville. Le général anglais avait établi son arsenal d'artillerie sur ces hauteurs. De là tonnaient quatre-vingt-quatre canons et soixante mortiers amenés de Bruxelles. La position était belle pour les agresseurs, mais elle fut fatale au village dont elle causa la ruine pour quelques années.

L'hiver effroyable de 1709 ne contribua pas à remettre les affaires des cultivateurs.

Il est impossible de ne pas s'arrêter avec stupeur et admiration devant la date flamboyante de 1789. Les malheurs mêmes du pays furent héroïques. Le Pas-de-Baisieux, ce triste accident de notre histoire, amena à Mons-en-Barœul quelques fuyards, qui firent des récits pitoyables; mais une nation ne s'affaisse pas d'un coup. Bientôt l'énergie revint et l'ardeur gauloise l'emporta sur la stratégie des froids défenseurs Autrichiens et Saxons.

ARCHÉOLOGIE. — On voit, au milieu du maître-autel de l'église, un magnifique médaillon en marbre blanc qui paraît être du XVII[e] siècle. Il représente la récolte de la manne dans le désert. La noble attitude de Moïse, l'empressement des femmes, la joie naïve des enfants sont admirablement rendus. Aux deux angles de l'autel sont deux anges, et, dans la partie supérieure, des raisins, des dauphins et différents attributs du même style et du même artiste que le médaillon.

Ces sculptures viennent du château de Deurne, près d'Anvers. Le propriétaire en a fait don à l'église de Mons-en-Barœul. L'auteur du travail reste inconnu [1].

(1) H. Lefebvre. *Liberte.*

Digitized by Google

MONS-EN-PEVÈLE.

Mons-en-Pevèle, village du canton et à cinq kilomètres de Pont-à-Marcq, à dix neuf kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de Pont-à-Marcq. Il y a dans cette commune une église desservie par un doyen et un vicaire, une école de garçons dirigée par un instituteur laïque et une école de filles tenue par les Dames de la Sainte-Union. L'industrie y est représentée par trois fabriques de sucre, une saline et une brasserie.

La population est de 2,078 habitants, dont 2,060 français et 18 étrangers; tous catholiques.

Les hameaux sont : la Petrie, Wasqua, le Hem, Deux-Villes, la Joncquière, l'Offrent, Martinval, Lavincourt, le Mont, la Vacquerie.

HISTOIRE. — C'est encore un nom glorieux pour la France que celui de ce village, qui est situé sur une des rares éminences que l'on rencontre en Flandre. Dans les vieilles chroniques il est appelé *Mons Povero*, *Mons Populeti*. Les Français l'ont nommé Mons-en-Pevèle. Il dépendait de la châtellenie de Lille, pour les impôts, mais il était sous la juridiction de l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras, qui y possédait de vastes domaines, notamment la ferme qui porte encore le nom de ferme de l'abbaye.

Le village avait été donné, en 673, par Thery 1[er] à l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras, et l'autel lui avait été concédé en 1202 par Balderic, évêque de Tournai.

Le châtelain de Lille était l'avoué des moines.

De cette double juridiction du châtelain de Lille et des moines

Digitized by Google

de Saint-Vaast, naquit un conflit qui remonte à 1449. Après la paix des Pyrénées, ce village fut dévolu à l'Artois. Mais sur les réclamations énergiques et réitérées des habitants, le roi qui, suivant les termes de l'ordonnance, voulait traiter favorablement les États de Lille, rendit, le 18 avril 1669, Mons-en-Pevèle à la châtellenie.

Suivant une convention entre Roger, châtelain de Lille, d'une part, et les moines de l'abbaye Saint-Vaast, d'autre part, fut accordé aux manants de Mons-en-Pevèle des coutumes particulières, qui leur permirent de cultiver en paix leurs fertiles coteaux, mais les doux loisirs de la paix ne donnent pas aux localités l'éclat et la renommée que leur apporte le triste fracas des armes.

Sous ce rapport, Mons-en-Pevèle n'a rien à envier aux autres. La bataille de Bouvines avait donné raison à Philippe-Auguste contre l'Allemagne, l'Angleterre et la Flandre. Moins d'un siècle après, c'était ici que devait se dénouer dans le sang la querelle de Philippe-le-Bel et des Flamands.

D'ailleurs, il existe encore un vieux témoin de l'évènement. C'est un ravin profond, où vinrent se réunir les députés des nations belligérantes, à la suite de l'armistice accordé par Philippe. On devait y échanger des propositions de paix (1). Le nom de Parolan, que ce lieu a conservé, rappelle les parlementaires dont nous venons de parler.

Il n'existe pas une grande figure dans l'histoire, qui n'ait trouvé sa légende dans l'admiration des âges suivants. Le ravin a la sienne. Il serait le vide produit par le pied du cheval de Roland, (le fameux neveu de Charlemagne, le héros des fables de l'Arioste, le paladin gigantesque qui périt à Roncevaux). Le coursier souleva une énorme motte de terre, et la transporta, d'un seul pas, près de Tournai, où elle forme le mont de Trinité (2).

Non loin de ce ravin épique ou du Parolan, si l'on veut, se cache une source bienfaisante : elle porte le nom de fontaine Saint-Jean. Ses eaux ont la réputation d'être d'une grande efficacité contre les maladies.

C'est sur les bords de cette fontaine, que l'on trouve cette herbe appelée Millepertuis, et que les habitants de Mons-en-Pevèle

(1) P. Legrand. *Croquis historiques.* — (2) P. Legrand.

Digitized by Google

considèrent comme utile contre les maléfices. La tradition rapporte, qu'en 1441, il existait dans la localité un démoniaque ou énergumène, qui y avait été conduit par les sergents de la prévoté de Lille, par les ordres de l'argentier. L'histoire ne dit pas l'effet qui produisirent les fleurs de millepertuis sur notre halluciné.

Il est temps de décrire la bataille qui nous a fourni le sujet de cette digression. Sans doute la bienheureuse source aura étanché la soif ou pansé les plaies de plus d'un guerrier blessé dans la sanglante mêlée de 1304. La nature vaut mieux que les hommes; elle ne connaît pas les haines implacables.

Le récit de cette journée mémorable a été fait, d'une manière aussi consciencieuse qu'intéressante, par un ami de l'histoire. Nous voulons en procurer le plaisir à nos lecteurs[1].

Bataille de Mons-en-Pevèle. — La Flandre, cette riche proie que n'avaient cessé de convoiter les rois de France, est envahie par Philippe-le-Bel, qui l'attaque à la fois par mer et par terre; il dirige sa marche par Fampoux, Vitry et cotoie Douai, qui ne se laisse pas prendre.

« Arrivé à Pont-à-Raches, il trouve de l'autre côté de la rivière les Flamands, qui lui disputent le passage, protégés qu'ils sont par de vastes marais. Philippe évita de s'y engager et poussa vers Orchies, qui se rendit; il poursuivit sa route vers Lille, et, quand il se trouva près de Mons-en-Pévèle, il revit les Flamands en observation près de Pont-à-Marcq. C'était le 11 du mois d'août de l'an 1304.

« Le roi gravit d'abord le mont, qu'il descendit bientôt par le versant qui regarde Faumont. Les Flamands, croyant la position bonne, s'en emparèrent et s'y retranchèrent.

« On dit que, soupçonnant quelques-uns de leurs chefs, ils voulurent que tout le monde combattît a pied, et, pour ôter toute ressource aux fuyards, autant que pour garantir les derrières de l'armée, on forma, à l'aide des chariots, auxquels par surcroît de précaution on avait enlevé une roue, une immense fortification qui traversait le mont dans sa largeur, en renfermant, dans une enceinte circulaire, les chevaux, les vivres et les bagages.

(1) Pierre Legrand.

Digitized by Google

« Rassurés sur ce point, les Flamands se rangèrent, à mi-côte, sur une seule ligne, en bon ordre.

« Au centre, se trouvaient les milices de Lille, Ypres et Courtrai, et, à leur tête, Robert de Flandre et Guillaume de Juliers, le prêtre soldat. On fut longtemps avant d'en venir aux mains.

« Philippe-le-Bel espérait toujours que les mauvaises nouvelles de Zélande, répandus par ses soins, décourageraient les Flamands. Il comptait aussi les prendre par la famine; un armistice fut même proposé par l'astucieux monarque, et pendant que les négociations s'ouvraient entre les délégués et les nôtres, qui voulaient la paix sans péril pour leur indépendance et leurs franchises, il faisait filer par la droite et par la gauche du mont deux corps de cavalerie chargés de pénétrer entre les lignes et le camp pour envelopper ses adversaires.

« Cette irruption inattendue effraya les soldats préposés à la garde des chariots, qui se prirent à fuir vers Lille, laissant à la merci des assaillants les bagages et les vivres.

« Pendant que ces choses se passaient sur les derrières, les deux armées en présence depuis le point du jour continuaient de s'observer. La chevalerie française, qui se souvenait de Courtrai, était devenue prudente; de leur côté, les Flamands se gardaient bien de rompre leurs lignes, quoique, dépourvus de cuirasses, ils souffrissent beaucoup des traits des *Bidaux*, et qu'ils fussent d'ailleurs accablés par la chaleur.

« Enfin, Guillaume de Juliers, voyant que les Français ne tentaient aucune attaque générale, que le jour tombait, s'indignant et frémissant de n'avoir encore rien fait, donna le signal, et se précipita, lui et les siens, tête baissée, sur le centre de l'armée française.

« Le choc est si violent que Charles de Valois, frère du roi, et le comte de Saint-Pol prennent la fuite, et telle est la panique qui règne partout, que les deux corps de cavalerie française, qui revenaient chargés de butin, se débandent aussi devant les soldats de Guillaume qu'ils ne s'attendaient pas à rencontrer en face.

« L'exemple de Guillaume entraîne le reste de l'armée, et le désordre est bientôt général, autant chez les Flamands que chez les Français, surpris d'une agression aussi vigoureuse.

Digitized by Google

« On se bat avec des chances diverses au milieu d'une mêlée sanglante. L'aile gauche flamande est mise la première en déroute, et Robert de Flandre, poursuivant les Français, arriva jusqu'au roi, qu'il renversa sans le reconnaître.

« Il était sans armes, à pied et sans vêtements royaux. Grâce au dévouement de quelques braves bourgeois de Paris, dont l'histoire a conservé les noms, et qui se firent tuer autour de lui, il put remonter à cheval.

« D'autres se répandirent dans la campagne cherchant, les uns, de l'ombre, les autres, de l'eau pour étancher leur soif. Des Brugeois, de ceux sans doute à qui Philippe-le-Bel voulait couper les vivres, allèrent jusque sous la tente du monarque manger son souper tout servi.

« Quant à Guillaume de Juliers, que sa pointe hardie avait plus exposé, il se trouva aux prises avec la cavalerie française que l'intrépide Philippe avait ralliée, et qui le chargea en criant : Saint Denis !

« Sa défense fut héroïque ; après avoir rangé ses soldats *ad modum coronæ* (1), c'est-à-dire en cercle, il résista vaillamment aux forces royales, mais il finit par succomber.

« Suivant les chroniques de Flandres, des combattants virent encore, au déclin du jour, Guillaume et quelques-uns des siens, brisés par la fatigue et la chaleur, assis, déchaussés, le pommeau de l'épée dans la bouche, attendant ainsi la mort.

« Le fait doit être vrai, car un historien français, Guillaume Guiard, témoin oculaire de la bataille, le cite dans sa chronique rimée, dite : Branche des royaux lignages.

Le chaut les fesait devier,
Aucuns pour leur soif oublier
Qui grande etait à demesure,
Et pour quère un po de froidure,
Le fer en leur denz engoulaient.

« Cette ardente soif, peu ordinaire dans notre froide région, rappelle le fameux combat des Trente et le mot adressé au breton Beaumanoir, avec cette différence toutefois que, si l'on en croit le même Guillaume Guiard, ce n'était pas leur sang que buvaient les Flamands altérés.

(1) Belle-Forest

Digitized by Google

On eut bon marché des Flamands dispersés ; cependant un grand nombre purent se réunir et gagner le mont, où, en signe de victoire, ils sonnèrent d'éclatantes fanfares.

« Mais ils ne tinrent pas longtemps, faute de vivres. Le moment prédit par Philippe était arrivé ; ils se hâtèrent de partir pour Lille.

« Philippe, maître désormais du champ de bataille, le parcourut le soir même à la lueur des flambeaux. Il fit donner aux siens des sépultures honorables dans les terrains de la ferme de l'abbaye, à Orchies, à Phalempin, à Valenciennes et à Arras. Quant aux Flamands, il défendit, sous peine de mort, qu'on les enterrât. *Quod non videtur commendabile christicolis*, dit avec raison un annaliste [1]. « Chose peu convenable pour des chrétiens ».

« On n'est pas d'accord sur les circonstances de la mort de Guillaume de Juliers. Belleforest prétend que, fait prisonnier et présenté au roi, il fut tué, sous les yeux de ce prince, par le comte de Dommartin. D'autres le font disparaître, comme Romulus, au milieu de la tempête, enlevé par un nécromancien. Toujours est-il que son corps ne fut pas retrouvé, et que longtemps encore on s'attendit à le voir reparaître pour le salut du pays.

« Telle fut cette bataille demeurée célèbre, et à l'occasion de laquelle cependant, les historiens Flamands et notamment Meyer racontent que nos ancêtres ont été plutôt mystifiés que vaincus ; que leur défaite, si défaite il y eut, doit être attribuée moins à la valeur de leurs adversaires qu'à leurs machinations.

« Le nombre des morts, peu considérable du reste, fut à peu près égal dans les deux armées ; il est évalué de six à neuf mille de part et d'autre.

« Certes nous n'oublions pas que nous sommes entrés pour jamais dans la grande famille française, que nous devons nous réjouir des joies, nous glorifier des triomphes de la France, mais nous devons nous rappeler aussi que nous sommes des descendants des milices lilloises, qui combattaient au centre, à Mons-en-Pévèle, sous Guillaume de Juliers.

1) Buzelin.

Digitized by Google

« Soyons heureux d'un doute historique qui nous permet de dire qu'il n'y eut, dans la mémorable action que nous avons si imparfaitement décrite, ni vainqueurs ni vaincus, mais dans les deux camps des hommes de cœur qui firent bravement leur devoir en répandant leur sang, les uns sous l'oriflamme royale, les autres sous les couleurs de l'indépendance et de la liberté, tous ne parlant pas la même langue, mais tous s'inclinant avec une foi égale devant l'image de la Vierge, invoquée dans les deux armées au moment du péril.

« Bien des Lillois, sans doute, parmi ceux qui purent rentrer dans leurs foyers, rendirent des actions de grâces à leur protectrice éternelle, Notre-Dame de la Treille, vierge miraculeuse, et nous savons par l'histoire que le premier soin de Philippe, à son retour dans sa capitale, fut d'élever une belle statue à la Mère de Dieu, qui l'avait sauvé des mains des soudoyers flamands. »

Dieu trouva sans doute qu'un pareil spectacle ne devait pas se renouveler, et que le village en avait assez d'une de ces horreurs, car les siècles s'écoulent sans que le calme de Mons-en-Pevèle soit troublé ni par les innovations de Luther, qui occasionnèrent les folies sanglantes des Gueux ou des Bocqueteaux, ni par d'autres événements sinistres dont Legroux n'aurait pas manqué de parler.

La position de notre village sur une éminence lui valut, en 1708, à l'époque du siège de Lille, l'occasion de voir se déployer l'armée française. En effet, le 5 septembre, un pavillon arboré au clocher Saint-Sauveur de Lille fit connaître que les troupes du duc de Bourgogne avaient été aperçues sur les hauteurs de Mons-en-Pevèle [1]. L'armée de France y venait, feignant d'y vouloir battre l'ennemi et rajeunir, à quatre siècles de distance, les palmes cueillies par Philippe-le-Bel. Mais le prince Eugène de Savoie n'était pas homme à se compromettre à la légère, et rien ne devait sauver Lille, pas même l'admirable défense de Boufflers.

Arrivons rapidement à 1792. Mons-en-Pevèle ne dut pas apprendre sans tristesse les folies de Louis XV et les saturnales qui précédèrent la mort du vertueux roi Louis XVI.

En 1792, lorsqu'il s'agissait de se défendre contre toute

(1) Derode. *Histoire de Lille.*

Digitized by Google

l'Europe, le pays établit un camp d'observation sur le mont où est assise notre localité ! C'est alors que les habitants virent les Français, à l'exemple de leurs devanciers, jeter des traverses de chêne sur le chemin de terre qui leur servait de voie de communication. C'était pour enlever les canons, ce brutal engin qui, dans les mains de nos soldats, devint le tonnerre des batailles.

ARCHÉOLOGIE. — La célèbre bataille de 1304 y a laissé d'autres souvenirs que le Parolan. Ainsi, la ferme du Blocus, à côté de la route nationale de Douai à Lille, remonte à cette date mémorable. C'est jusque là que s'étendait le fameux blocus ou barricade établie par les Flamands pour garantir les derrières de leur armée [1].

NOTABILITÉ.—Jacques Le Groux est né en 1675, à Mons-en-Pevèle. Il fut élevé au sacerdoce à l'âge de 33 ans. Immédiatement après, il fut chargé de la direction spirituelle d'un couvent de religieuses à Menin. Il remplit ces fonctions pendant trois ans ; puis l'évêque de Tournai lui confia la cure de Rumes. Ce fut en 1720 qu'on le transféra à Marcq-en-Barœul où il mourut, le 31 juillet 1734. Son épitaphe existe encore à Marcq.

Nous connaissons de Jacques Le Groux deux ouvrages : *Un recueil des statuts synodaux et La Flandre gallicane, sacrée et profane* [2].

(1) P. Legrand. — (2) Archives historiques.

Digitized by Google

MOUCHIN.

Mouchin, village situé sur la route de Douai à Tournai, du canton et à neuf kilomètres de Cysoing, à vingt-trois kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste d'Orchies. Il y a dans cette commune une église desservie par un curé et un vicaire, une école de garçons et une école de filles dirigées par un instituteur et une institutrice laïques. Il y a une sucrerie et une brasserie.

La population est de 1,475 habitants, dont 1,260 français et 215 étrangers; 1,229 catholiques, 31 dissidents.

Les hameaux sont : Bercus, Coutellerie, Frête, rue aux Grains, le Chêne.

Les armoiries sont : de gueules à la croix ancrée d'or, cantonnée de quatre annelets d'or fleurdelisés.

HISTOIRE.— C'est encore une donation pieuse qui éclaire l'aurore historique de ce village. Un successeur de Charlemagne, Charles-le-Chauve, par diplôme du 23 mars 847, affecta la neuvième partie des revenus de Mouchin aux religieux de Saint-Amand[1]. Pour corroborer l'authenticité de cette pièce, nous ajouterons qu'elle fut confirmée, en 1133, par Simon, évêque de Tournai.

Les donataires jouirent longtemps de cette dîme. Elle ne prit fin que lorsque le XVII^e^ siècle touchait à son terme. Alors s'émut

(1) Leuridan. *Statistique féodale*.

Digitized by Google

un procès considérable, soutenu par la commune contre le monastère, et qui abolit la perception de la dîme [1].

La seigneurie de Mouchin était de quelque importance. Les annales ont conservé le nom de quelques-uns de ses nobles possesseurs. Ce serait être incomplet que de ne pas les mentionner. Ainsi, en 1342, elle appartenait à Jean de Mouchin; en 1405, elle passa à Hugues de Quartes, conseiller du roi de France [2]; à Guillaume Le Plancq en 1529, garde des chartes du château de Lille, puis, à M. de La Chapelle et ensuite à M. de Le Hote, en 1789.

Feuilletons les siècles passés, nous y trouverons matière assez ample pour la notice destinée à réveiller l'attention du lecteur sur les souffrances, les luttes et les joies de nos pères.

A peine sur la voie de la prospérité, Mouchin fut ravagé par des ouragans impétueux, des tremblements de terre et des inondations, qui laissèrent des traces dans toute la province, et ne contribuèrent pas médiocrement, la foi de ces siècles aidant, à assurer le succès de l'appel aux croisades.

Au retour de ces expéditions lointaines, en 1106, un de nos comtes, Robert II, eut maille à partir avec l'empereur d'Allemagne, Henri III. A cette occasion, le territoire de Mouchin fut, pendant quatre années, le théâtre des rapines de soldats étrangers accourus non pour combattre, mais pour faire du butin.

Après la bataille de Marquette, en 1340, Jacques Artevelde quitta Tournai, et vint dans notre village, qui éprouva un grand dommage; avant leur départ, les gens de Gand mirent tout à feu et à flammes [3].

Un siècle plus tard, ce sont les Hennuyers, dont le rôle semblait tout tracé comme dévastateurs; ils vinrent commettre dans notre village et dans les environs tant de vols et pilleries, qu'il fallut une ordonnance qui menaçât de mort les ribauds, coquins et autres gens sans aveu.

Nous voilà parvenus à cette époque où la puissance des rois d'Espagne devra entrer en lutte avec une autre puissance, inconnue quelque temps avant. Je veux parler de la réforme religieuse que l'ambition des seigneurs transforma bientôt en

(1) Legroux. *Gallo-Flandria.* — (2) Souvenirs de la Flandre-Wallonne. — (3) Buzelin. *Gallo-Flandria:*

Digitized by Google

réforme politique, et que le fanatisme ignorant et méchant changea en brigandage.

Les Gueux passèrent plus d'une fois, hurlant des cantiques et pillant les maisons, par le village de Mouchin, lorsqu'ils se rendaient à Tournai, leur quartier général. Nos habitants entendirent le récit de ce qu'ils firent à Lannoy (1) et ailleurs; et ce ne fut pas sans un sentiment de satisfaction qu'ils surent les défaites qu'on infligea dans les environs à ces guérillas de la réforme.

« Ruinées par les discordes civiles, couvertes de débris pendant le règne de Philippe II, qui dura quarante ans, nos contrées vont respirer en paix et se relever pleines d'espérance sous les archiducs Albert et Isabelle (2). » Cette phrase si consolante ne sera plus vraie trente ans après, en 1630, alors que nous étions gouvernés par Philippe IV. La guerre extérieure s'était de nouveau portée de notre côté, et notre village était foulé par les partis opposés qui le parcouraient les uns après les autres.

Don Juan, notre gouverneur, s'avise un beau jour de visiter Lille avec une troupe formidable. Lille reçoit le prince et ferme ses portes aux soldats. Ceux-ci se répandent partout, vont à Mouchin, abattent les fermes, volent les bestiaux, enlèvent les charrois (3).

En 1667, Louis XIV s'était emparé de Tournai. Ce monarque, alors le plus imposant de l'Europe, veut élever dans la ville un château-fort et cela en huit jours. Sa volonté faisait loi. La forteresse fut construite dans le délai fixé. Mais comme jadis les pyramides d'Egypte avaient usé les sueurs de dix générations de travailleurs, le château-fort de Tournai fut le produit du travail obligatoire de tous les habitants des environs. Ceux de Mouchin durent se rendre aux impérieuses réquisitions des officiers du roi. Lille succomba à son tour sous les coups de la France; mais les Espagnols furieux, sous les ordres de Castel-Négro, venaient par leurs incursions punir notre village d'être devenu français.

Le règne de Louis XIV, qui eut son dernier éclat à Denain, finit au milieu de la consternation de nos malheureux pères.

(1) Voir Gueux. — (2) Dervaux. *Histoire de Bondues.* — (3) Derode. *Histoire de Lille.*

Digitized by Google

Après quelques années d'un répit si chèrement acheté, les préparatifs de la bataille de Fontenoy imposèrent de nouvelles charges au village. Les Français étaient d'un côté, les alliés de l'autre. Quelle position!

Après le vainqueur de Fontenoy, nous avons Louis XVI et la révolution.

Les événements se précipitent et nous touchons à l'invasion de la France par toutes les nations de l'Europe.

Le patriotisme des habitants de Mouchin se fit remarquer alors. Deux gardes nationaux, voyant deux officiers du régiment de Penthièvre passer la frontière et émigrer vers Tournai, leur coururent sus et exigèrent l'exhibition des passeports. Pour toute réponse, les émigrants tirent leurs pistolets.

A cette riposte inattendue, nos deux villageois se jettent sur les officiers, leur lient pieds et poings et les accompagnent jusqu'à Lille. Le peuple exigea que le chariot qui les conduisait fût découvert. Nos deux gardes nationaux, conciliant l'accomplissement d'un devoir avec les prescriptions de l'humanité préservèrent les déserteurs des insultes et d'une mort certaine.

L'enthousiasme dont étaient animés nos soldats avait éveillé dans les cœurs un désir de gloire militaire et de patriotique revanche.

Quatre jeunes gens de Mouchin, sous l'influence du récit des victoires remportées sur les alliés, veulent donner un pas de conduite à leurs incommodes visiteurs. Déjà ils avaient forcé quelques-uns d'entr'eux à abandonner leur butin, mais leur imprudence les entraîna trop loin. En poursuivant les étrangers, qui marchaient vers Lesdain, ils furent eux-mêmes entourés de douze soldats autrichiens. Ceux-ci les accablent de coups, les entraînent vers le bois, et, par le terrible mot de *caput mac*, leur annoncent qu'ils allaient passer par les armes.

La conduite féroce des Kaizerlitz dans le village ne laissait aucun espoir aux intrépides mais aventureux jeunes gens. Tout-à-coup, au détour du bois, apparaissent deux jeunes gardes français, armés de pied en cape, et qui faisaient patrouille. Fondre avec impétuosité sur les ennemis, les mettre en fuite, délivrer les quatre victimes, tout cela se fit avec la rapidité de la pensée.

Digitized by Google

Les jeunes habitants de Mouchin, rendus à la vie, tombent aux genoux de leurs libérateurs.

Ici, découvrons-nous avec respect, nous avons à raconter un dévouement qui fut remarqué dans ces temps où, par toute la France, l'abnégation et l'héroïsme étaient à l'ordre du jour.

Sous ce ciel brumeux et froid du Nord, éclosent les passions les plus nobles et les plus ardentes. La Flandre doit beaucoup aux femmes. Dans les rangs les plus élevés et dans les rangs les plus modestes, elle compte d'éclatantes personnalités historiques. Ici, dans un âge encore tendre, et dans un sexe faible, nous trouverons la virilité et l'impétuosité prudente qui caractérisent les héros. Les femmes du Nord ont droit à un Plutarque. En attendant, racontons les hauts faits des libératrices des jeunes gens de Mouchin, des demoiselles de Fernig.

Tandis que leurs frères servaient au loin la Patrie, leur père la défendait au foyer domestique.

Chef de la garde nationale de Mortagne, le comte de Fernig animait tous ses compatriotes, et, chaque nuit aussi bien que chaque jour, il harcelait les ennemis dans des affaires d'avant-poste.

Théophile et Félicité, ses deux filles, tremblant pour les jours de leur père, voulurent veiller elles-mêmes sur une si précieuse existence. Au moyen d'armes et d'habits laissés à la maison par leurs frères, à l'aide de la connivence qu'elles obtinrent facilement de quelques serviteurs et anciens soldats de la petite armée, elles se glissèrent inaperçues dans les rangs, firent le coup de feu, s'habituèrent au bruit, à la fatigue, s'inspirant elles-mêmes de l'enthousiasme que, sans le savoir, elles excitaient autour d'elles. Rentrées chaque matin au logis, elles y reprenaient leurs vêtements et leurs façons ordinaires, et le Général, sans se douter de leur tendre supercherie, leur racontait, au repas, les aventures auxquelles elles avaient pris part, les dangers dont l'avait préservé leur active et filiale sollicitude.

Un jour, l'aurore commençait à poindre, le père rentrait avec ses gens fatigués d'un combat prolongé, ramenant avec eux leurs blessés et quelques prisonniers autrichiens. Le général Bournonville les rencontre et veut les passer en revue, désireux d'honorer

Digitized by Google

leur courage et de les remercier au nom de la Patrie. Fiers de cet honneur, les paysans s'alignent, le Général passe devant le front de l'armée, les félicite, les engage à persévérer.

Cependant deux jeunes volontaires paraissent fuir ses regards et changer de place, à mesure qu'il s'approchait du rang qu'ils occupaient; cette particularité attire son attention; il en fait part à M. de Fernig, qui ordonna aux enfants d'approcher. Laissons parler M. de Lamartine :

« Les rangs s'ouvrent et laissent à découvert les deux jeunes filles. Mais leurs habits d'hommes, leur visage voilé par la fumée de la poudre des coups de feu tirés pendant le combat; leurs lèvres noircies par les cartouches qu'elles avaient déchirées avec les dents, les rendaient méconnaissables aux yeux mêmes de leur propre père. M. de Fernig fut surpris de ne pas connaître ces deux combattants de sa petite armée : Qui êtes-vous? leur demanda-t-il d'un ton sévère. A ces mots, des chuchottements sourds, accompagnés de sourires universels, coururent dans les rangs de la petite troupe. Théophile et Félicité, voyant leur secret découvert, tombèrent à genoux, rougirent, pleurèrent, sanglotèrent, se dénoncèrent et implorèrent, en entourant de leurs bras les jambes de leur père, le pardon de leur pieuse supercherie. M. de Fernig embrassa ses filles en pleurant lui-même. Il les présenta à Bournonville, qui écrivit cette scène dans sa dépêche à la Convention. La Convention cita le nom de ces deux jeunes filles à la France, et leur envoya des chevaux et des armes d'honneur, au nom de la Patrie.

« Nous retrouvons les demoiselles Fernig combattant à Jemmapes, pansant les blessés ennemis après les avoir vaincus. Le Tasse n'a pas inventé, dans Clorinde, plus d'héroïsme, plus de merveilleux et plus d'amour que la République n'en fit admirer dans le travestissement filial, dans les exploits et dans la destinée de ces deux héroïnes de la liberté. »

Dans la suite de son récit, l'illustre écrivain nous les montre encore dans le tumulte de la bataille. « Les redoutes étouffées se taisaient. Un détachement de chasseurs à cheval se précipite sur un des derniers bataillons de grenadiers hongrois qui luttaient encore avec les colonnes du centre. La jeune Théophile, fondant

Digitized by Google

avec ses chasseurs sur ce bataillon, l'enfonce, renverse de deux coups de pistolet deux grenadiers, et fait, de sa main, prisonnier le chef de bataillon qu'elle conduisit désarmé à Ferraud. »

Ailleurs, dans une de ces rencontres entre l'avant-garde française et l'avant-garde autrichienne, une des jeunes amazones, Félicité, qui portait les ordres de Dumouriez à la tête des colonnes, entraînée par son ardeur, se trouve enveloppée avec une poignée de hussards français par un détachement de hulans ennemis.

Dégagée avec peine des soldats qui l'enveloppaient, elle tournait bride avec un groupe de hussards pour joindre la colonne, quand elle aperçoit un jeune officier de volontaires belges et de son parti, renversé de cheval d'un coup de feu, et se défendant avec son sabre contre les hulans qui cherchaient à l'achever. Bien que cet officier lui fût inconnu, à cet aspect Félicité s'élance au secours du blessé, tue de deux coups de pistolet deux des hulans, met les autres en fuite, descend de cheval, relève le mourant, le confie à ses hussards, le fait partir, l'accompagne, le recommande elle-même à l'ambulance, et revient rejoindre son général.

Rendu à la vie, le jeune belge chercha sa libératrice; il parcourut en vain les principales villes du Nord, sans pouvoir obtenir aucun renseignement. Il apprit enfin qu'elle s'était refugiée au fond du Danemarck. Sa reconnaissance se changea en amour pour la jeune fille, qui avait repris les habits, les grâces et la modestie de son sexe. Il l'épousa et la ramena dans sa patrie. Théophile, sa sœur et sa compagne de gloire, suivit Félicité à Bruxelles. Elle y mourut, jeune encore, sans avoir été mariée. Elle cultivait les arts. Les deux sœurs inséparables dans la vie et dans la mort, comme sur les champs de bataille, reposent sous le même cyprès, sur la terre étrangère. Leurs noms sont gravés sur les pages de marbre de nos arcs de triomphes, leurs images sont à Versailles, et le souvenir de leur dévouement dans l'histoire.

ARCHÉOLOGIE. — Il y a à remarquer dans l'église : un

Digitized by Google

repositoire, qui a été donné par Messire Jacques de Tenremonde, chevalier seigneur de Bercus.

Du côté de l'épître, près de la porte de la sacristie, se voit l'épitaphe suivante : De Charles-Philippe de la Chapelle, seigneur de Mouchin, décédé le 13 août 1713.

Il existe aussi dans la paroisse une croix de procession d'un grand mérite.

Non loin de Mouchin se trouve le village de Howardries (Belgique), qui fit partie jusqu'en 1712 de la châtellenie de Lille. Une modeste église renferme les remarquables tombeaux de la famille des du Chatel.

Digitized by Google

MOUVEAUX.

Mouveaux, village situé sur la route de Lille à Tourcoing, à trois kilomètres de cette dernière ville, qui est son chef-lieu de canton, à dix kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de Tourcoing. Il y existe une église desservie par un curé et un vicaire, une école de garçons dirigée par un instituteur laïque, une école de filles sous la direction des dames de la Sainte-Union, une filature de laine et un tissage mécanique.

La population est de 3,369 habitants, dont 2,308 Français et 1,061 étrangers; tous catholiques.

Les hameaux sont : la Chapelle, le Paradis, le Haut-Mont, la Motte, le Pil, la Croix, la Bouillette, les Bonnets, la Basse-Cour, la Salle des Près, Deldeuille.

Le seigneur portait pour armoiries : d'or fretté d'azur.

Mouveaux vient de *moult vaux*, *beaucoup* de *vallons*.

HISTOIRE. — Quand les vallons de Mouveaux se peuplèrent-ils, ou, si l'on veut, devinrent-ils le rendez-vous des pâtres avec leurs brebis, des laboureurs suivis de la charrue nourricière, de la religion précédée d'un saint apôtre et d'une croix régénératrice?

L'histoire ne nous affirme rien à ce sujet avant 1167. A cette époque, nous pouvons produire un titre de l'évêché de Tournai, qui l'appelle *Mouveaux;* en 1235, dans un cartulaire de Marquette, cité par Buzelin, il était devenu *Mouvaultium*.

Digitized by Google

La terre de Mouveaux qui, au dix-huitième siècle, était la propriété de la maison de Berlaymont, avait son usage particulier.

Comme partout, lorsque le pouvoir des seigneurs alla grandissant et qu'ils ne virent plus de terres ni fiefs à prendre, ils s'arrogèrent des prérogatives, et empiétèrent sur les droits ecclésiastiques en se substituant aux échevins synodaux.

Le seigneur de Mouveaux s'était attribué le droit de *Senne*, mot flamand qui veut dire *Synode*, et l'exerçait dans toute sa seigneurie. Ce droit consistait dans la correction et punition, par la loi de Mouveaux, de ceux et celles qui travaillaient les dimanches et fêtes, qui devenaient adultères, usuriers, etc. Ladite loi connaissait de toute défloration et y infligeait telle punition qu'il appartenait. Le curé du lieu pouvait, par le consentement du seigneur ou de son bailli, et non autrement, réconcilier les femmes qui mettaient au monde des enfants gagnés en adultère, sans que le doyen dudit évêque ni autre pût en connaître (1).

Sous le gouvernement habile de Philippe d'Alsace, qu'on peut appeler le père du commerce en Flandre, Mouveaux se ressentit de la prospérité croissante de l'industrie qui enrichissait Tourcoing (2).

Malheureusement pour en arrêter l'essor, survinrent les guerres de Philippe-Auguste, occasionnées par son ambition et surtout par les menées de notre comte Ferrand.

Pendant plusieurs générations, on se raconta l'échec du roi de France dans notre contrée.

Louis le Hutin, faisant la guerre aux Flamands, vint camper entre Mouveaux et Bondues. Des torrents de pluie se mirent à fondre sans interruption sur les campagnes où se dressaient les tentes françaises. La terre était convertie en boue liquide; les chemins étaient devenus impraticables; les chevaux s'enfonçaient dans la fange jusqu'aux genoux sans pouvoir s'en tirer. Les vivres n'arrivaient plus qu'avec une excessive difficulté. Il n'y avait pas à choisir; rester là, c'était vouloir mourir de misère ou de maladie. Louis le Querelleur fut obligé de battre en retraite, dans la nuit du 11 au 12 septembre 1315. Ses tentes, ses bagages,

(1) Leuridan. *Statistique féodale.* — (2) Tiroux.

Digitized by Google

ses munitions, tombèrent au pouvoir des Flamands qu'il était venu châtier [1].

Il y a dans l'histoire de la châtellenie une date néfaste, c'est 1340. La Flandre alors était dévastée sans scrupule par les Flamands, les Anglais et les Français. Le lieutenant du gouverneur, chargé de nous défendre, lançait jusqu'à Mouveaux ses cohortes spoliatrices.

En 1563, la propagande luthérienne ou calviniste avait rencontré des adhérents dans la commune. Il y avait pourtant de sérieux dangers à afficher des sentiments favorables à la réforme. Les tribunaux n'entendaient pas raillerie sous ce rapport ; des habitants de Mouveaux en firent l'expérience. Citons [2] :

« Des enfants, et parmi eux les deux fils d'un magistrat du lieu, le dimanche 4 juillet 1563, se réunirent sur la place et, en présence d'un grand nombre de peuple, jouèrent au veau d'or, et après une farce (comédie satirique), au grand scandale, contempnement et mépris, tant des ordonnances que des gens d'église, ils furent condamnés à faire amende honorable en chemise, tenant en main une torche de six livres. Cet escondit fut fait le 2 septembre dans l'église Saint-Étienne, à Lille, et à Mouveaux ensuite. »

De plus ces enfants furent condamnés à fréquenter la messe et à des certificats trimestriels du curé, à peine de 30 florins d'amende et de la fustigation. Les condamnés, tous manants et habitants de Mouveaux, étaient : Michel et Antoine Cardon, fils de Jacques ; Jacques de Lorthioir, Jehan Destombes, fils de Noël ; Loïs Pruvost, fils de Jacques ; Pierre et Jehan Boussemare, et Jehan Boussemare, lieutenant du bailli de Mouveaux, leur père [3] ; la même année, Jean Fermault, dit Vignotte, pour « avoir proféré aucun propos contre la foy..... et contrevenu aux placards de l'empereur Charles-Quint, est condamné à avoir la tête tranchée jus des épaules [4]. »

Le 15 juin 1566, Pierre de La Motte fut pendu et étranglé pour avoir fait partie de la bande des briseurs d'images et être convaincu d'avoir excité le peuple au pillage.

(1) Buzelin. *Annales Gallo-Flandriæ.* — (2) Comptes de la ville de Lille — (3) Frossard. *L'Église sous la Croix.* — (4) Registre aux sentences criminelles de Lille.

Digitized by Google

Qu'on ne soit pas surpris de trouver ici ces détails, qui dénotent une répression excessivement rigoureuse. Les Gueux par leurs excès s'étaient fait mettre au ban de la société. Si on les traquait avec sévérité, ils avaient de leur côté agi comme des sauvages, car, à cette date, les Hurlus avaient laissé des traces de leur impiété à Mouveaux, avant d'aller, le 16 août, piller les églises voisines, entr'autres celle de Leers. C'est après des profanations sans nombre qu'une ordonnance les déclara sacrilèges, larrons publics, ennemis de Dieu, du roi et du monde [1].

A la suite de cette ordonnance, le 3 décembre 1566, Jean Delaoultre, dit grand Bouchier, de Mouveaux, fut banni pour dix ans, après avoir été mis au pilori [2]. Quel était son crime? Il avait assisté au prêche, vêtu d'une cotte de mailles et armé d'un maillet de boucher [3]. L'on avouera que la tenue était trop belliqueuse pour la circonstance, et qu'avec un peu de bonne volonté, Delaoultre d'auditeur serait devenu, le cas échéant, agresseur.

Malgré ces vigoureux exemples, les confédérés ou Gueux de Menin se livrèrent à des expéditions de détail bien préjudiciables à Mouveaux. Ils passèrent par là pour aller piller Tourcoing. Le plus impitoyable de tous les justiciers, le duc d'Albe, éteindra dans le sang cette soif de dévastations, mais il faudra les temps prospères d'Albert et d'Isabelle pour rendre quelque bonheur au pays couvert de ruines.

Dans leur sollicitude, les archiducs s'occupèrent de l'industrie de notre village. Nous savons que, le 16 mars 1609, le conseil d'Albert, à Bruxelles, donne des statuts et règlements concernant les ouvrages de bourgeterie dans la châtellenie de Lille, et réserve la fabrication des tripes, bourats et futaines aux bourgs et villages de Roubaix, Tourcoing, Mouveaux et quelques autres communes environnantes.

Quelques années de paix vont s'écouler rapidement pour nous conduire aux temps troublés de Philippe IV d'Espagne. Le tribunal de sang, (ainsi se nommait la commission chargée de poursuivre les hérétiques), le tribunal de sang ne fonctionnait plus, mais la guerre et ses horreurs remplacèrent les escondits,

(1) Leuridan. *Histoire de Roubaix.* — (2) Frossard. *L'Église sous la Croix.* — (3) Pruvost. *Histoire de Tourcoing.*

Digitized by Google

les piloris, les bannissements et les pendaisons, pendant près d'un siècle.

Le règne glorieux de Louis le Grand finissait dans le deuil, en 1708; l'étendard de la France avait perdu son prestige, à la suite de nombreux revers, et les armées alliées investissaient Lille. L'on n'a pas oublié que Boufflers lutta avec une persistance héroïque contre l'habileté et les forces d'Eugène de Savoie, mais il fallut céder. L'on se souvient plus amèrement encore de l'implacable hiver qui réduisit Mouveaux à la famine [1]. Les paysans moururent de froid et de faim, et, dans chaque foyer où s'était jadis assise l'aisance, trônaient deux horribles furies, le désespoir et la pâle détresse.

Ni le succès réparateur de Denain, ni les lauriers sanglants de Louis XV à Fontenoy ne purent effacer le souvenir de ces lamentables épreuves. Des temps extraordinaires approchent, où il faudra toute l'énergie de notre race pour lutter avec avantage contre de nouveaux ennemis, plus nombreux que jamais. Les autels étaient renversés, le trône de Louis XVI anéanti, et dix siècles de traditions effacés du livre de nos destinées.

L'héroïque résistance de Lille, en 1792, n'avait eu pour conséquence que de faire reculer l'ennemi de quelques lieues. Mouveaux se trouvait entièrement occupé par les Autrichiens. Les Français résolurent de les en chasser, le 16 septembre. Au moment de leur approche, un incendie, causé par un incident ou pour donner un signal quelconque, détruisit presque tout le village. Les Impériaux battirent en retraite et notre village, dévasté, resta au pouvoir des Français.

C'était une consolation; la bravoure de nos soldats allait nous procurer d'autres sujets d'admiration et de joie nationale. Les alliés avaient l'intention de couper toute communication de l'armée française avec Lille. Dans ce but, le duc d'York marcha sur Mouveaux, mais le général Bonneau l'en délogea, et le força à prendre la fuite vers la frontière.

Pendant ce temps-là, les désertions étaient fréquentes et la loi des supects était appliquée avec une ridicule rigidité. Nous citons

(1) Derode. *Histoire de Lille.*

Digitized by Google

à ce sujet une lettre du commandant de Mouveaux, qui indiquera combien peu l'on respectait la liberté individuelle [1].

« *Le commandant de Mouveaux aux membres composant le comité de surveillance de Tourcoing.*

Je vous envoye, citoyens, un homme qui se dit de Tourcoing et qui a été arrêté à mes avant-postes sans être muni d'une *passe*. Il dit ignorer la nécessité où il est d'être muni d'une *passe* qui puisse le mettre à l'abri d'être traité comme suspect. Prenez, je vous prie, des renseignements sur le compte de cet homme. Les ordres sont très-précis pour arrêter toute personne qui n'est pas en règle.

Salut et fraternité.

JAUSSAUD.

A Mouveaux, le 10 germinal, IIe année républicaine. (30 mars 1794). »

Malgré ces petitesses particulières, la France se montrait encore la grande nation sur un théâtre digne d'elle, seule sur un champ de bataille contre toute l'Europe.

ARCHÉOLOGIE. — En 1533, messire Jean Buflault, chevalier seigneur de Mouveaux, trésorier des finances de Charles-Quint, fit élever la chapelle de Notre-Dame de Lorette à Mouveaux pour un prêtre et quatre clercs vêtus de rouges robes, à perpétuité [2].

(1) Roussel. *Histoire de Tourcoing.* — (2) Manuscrit : Des fondations pieuses.

Digitized by Google

NEUVILLE-EN-FERRAIN.

Neuville-en-Ferrain, village agricole situé à l'extrême frontière du canton et à trois kilomètres de Tourcoing, et à dix kilomètres de Lille, dépend de la poste de Tourcoing. Il existe dans cette commune une église desservie par un curé et un vicaire, une école de garçons dirigée par des instituteurs laïques, une école de filles tenue par les Dames de la Sainte-Union, et une société de secours mutuels. L'industrie y est représentée par une distillerie

La population est de 4,324 habitants, dont 1,447 français et 2,877 étrangers; tous catholiques.

Les hameaux sont : le Bailli, la Natte, la Vieille-Motte, le Berthier, le Risquons-Tout, le Vert-Bois, le Durement, le Trie-des-Prêtres, la Miséricorde, le Calvaire, Bethlehem.

Les armoiries sont : d'or frêté de gueules.

Neuville vient de *nova villa*, qui signifie nouveau village.

HISTOIRE.— Lors de la saison des lilas, il n'y a rien de plus agréable qu'une promenade à travers les sentiers qui, de Tourcoing, serpentent vers un joli petit village que Buzelin appelait, en 1651, *nova villa*, mais qui était déjà de longévité respectable à cette époque.

Il y avait plus de cinq cents ans que le chapitre de Saint-Pierre de Lille possédait une partie de la dîme de Neuville.

L'antiquité d'un endroit ne prouve pas qu'il soit considérable.

Digitized by Google

Ansi, au XV^e^ siècle, la *nova villa* de Buzelin comprenait un lieu *waste* de six cents de terre, et la seigneurie en était petite. Nous disons seigneurie. En effet, dans ce nid paisible et retiré, quelque baron féodal avait établi sa demeure ; il y existait un château dont il ne reste que peu de vestiges. L'histoire, moins destructive que le temps nous a conservé les noms de plusieurs seigneurs.

Parmi les chevaliers qui vinrent, en 1340, sous les ordres d'Eudes, duc de Bourgogne, l'on cite Esmer de Neuville, escorté de cinq écuyers (1). Il s'agissait de forcer Robert d'Artois, comte de Beaumont, à lever le siège de Saint-Omer. La bataille se livra le 27 juillet 1340, de sorte que « ledit d'Artois fut contrainct de se retirer vers le roy d'Angleterre, qui pour lors battait Tournay. »

En 1389, c'était Wautier de Morselede, chevalier, qui possédait cette terre.

A la bataille d'Azincourt, si funeste aux Français, qui se donna le 25 octobre 1415, plusieurs preux trouvèrent la mort en combattant vaillamment pour la France. Hugues de Neuville fut de ce nombre.

Plus tard, Jean Ruffault, trésorier de Charles-Quint, posséda Neuville, qui, en 1516, fut vendu à la famille des vicomtes de Nieuport ; durant deux siècles et demi, la seigneurie ne changea plus de maître.

Le petit village était paisible sous le comte Baudouin IX.

Le retentissement de la bataille de Bouvines fut immense ; mais Neuville ressentit plus directement les coups que Philippe-le-Bel porta au pays, lorsqu'en 1297, la guerre se ralluma entre Guy de Dampierre, comte de Flandre, et le monarque français. Les troupes commirent des cruautés dans toute la châtellenie. Elles passèrent par Neuville en se rendant à Courtrai.

En 1329, les courses de partisans recommençaient. Un banni de Lille, nommé Jean Wafflard, dit de Croix, à la tête d'une bande d'Hennuyers, répandit la terreur dans notre village (2).

Le 3 août 1340, les Anglais et les Flamands se répandent autour

(1) Vanderhaer. *Chatelains de Lille.* — (2) Annuaire

Digitized by Google

de Neuville et marchent sur Tourcoing, qu'ils réduisent en cendres.

Vingt-neuf ans après les courses de partisans se renouvellent. Un brigand, nommé Girard le More, vient dévaster le village. Bien que chassés et traqués, ses hommes reparaissent bientôt sous la conduite de Jean Prunelle qui, fait prisonnier dans une rencontre, fut roué vif sur la place de Lille.

Tout ceci était la conséquence des désordres perpétuels qu'excitèrent les gouvernements de Louis de Nevers et de Louis de Mâle.

Sous le règne brillant de Philippe-le-Bon, de la maison de Bourgogne, la Flandre fut plus tranquille, mais elle était épuisée par les prodigalités du comte.

Neuville et les habitations disséminées furent exposées au pillage, lorsqu'après la mort de Marie de Bourgogne, le roi Louis XI chercha à s'emparer d'une partie de la Flandre. Deux fortes armées, évaluées à 15.000 combattants, se ruèrent sur les communes de l'arrondissement. L'une commença ses déprédations à Marquette, Wambrechies, Linselles, Roncq et Neuville, l'autre à Flers et Roubaix et vint affluer entre Neuville et Tourcoing pour achever la ruine de notre modeste commune. Bon nombre d'habitants, dans ces circonstances déplorables, abandonnèrent leur demeure, et allèrent chercher abri et protection près du seigneur de Tourcoing.

Cette ville voisine reprit bientôt son étonnante activité commerciale, et, en 1491, le mal était presque réparé. Des jours plus sombres étaient réservés au village; Martin Luther, moine augustin, avait commencé à semer ses erreurs. Comme elles s'étaient infiltrées dans notre pays, l'inquisition jeta la terreur dans les esprits par des exécutions sanglantes.

Des prédicants venaient parfois à Neuville et aux environs de Tourcoing. Leurs prédications produisirent des fanatiques et des victimes.

Comme il arrive toujours dans les dissensions religieuses ou civiles, des bandits se mirent de la partie et firent cause commune avec les sectaires. Les uns, espèce de Sans-Culottes, étaient appelés Tout-Nuds, les autres, Bocqueteaux. Ils promenèrent

Digitized by Google

partout leurs dévastations, et l'on parla longtemps à Neuville de la manière dont ils furent châtiés dans l'église de Wattrelos.

La paix se fit dans la châtellenie en 1582. Mais au bonheur d'une sécurité passagère succédèrent les tortures de la famine, qui causa tant de souffrances aux cultivateurs et aux gens des villes.

Le 13 mars 1609 est une date dans l'existence de Neuville. En effet, la commune fut alors réglementée par une ordonnance spéciale. Le conseil de l'archiduc, à Bruxelles, donna des statuts concernant les ouvrages de bourgeterie, en réservant à quelques villages le fabrication des trèpes, bourats et futaines. Neuville fut de ce nombre, et ce commerce le releva du triste état où les guerres et les impôts l'avaient réduit.

La prise de Lille par Louis XIV fit de Neuville une commune française. Sa prospérité, qui allait parallèlement avec celle de Tourcoing, se ressentit du contre-coup des guerres nombreuses que la France entreprit ou subit alors. Des années de maladie et de disette vinrent encore entraver les excellentes intentions du grand roi. La guerre de la succession d'Espagne nous valut de nouvelles perturbations.

Nos campagnes parcourues en tous sens par les troupes avaient perdu toute leur récolte. Il fallait une année très-favorable pour réparer ces désastres. Le contraire arriva, jamais l'on ne vit un hiver comme celui de 1709. Les hommes périrent de froid, et, au printemps, ils mouraient de faim. Le 13 mai de cette funeste année, un parti de la garnison d'Audenarde poussa jusqu'à Lannoy, et pilla les habitants de Neuville. C'était pour combler la mesure.

Nous approchions d'une grande crise sociale. Louis XVI ne savait comment la conjurer. Il invita les divers ordres à émettre leurs vœux sur l'administration des provinces. Le 21 novembre 1787, le clergé et la noblesse demandèrent une réforme administrative pour évincer des affaires les seigneurs hauts-justiciers et leurs baillis. Des mémoires démontrèrent les abus, les vexations et les dilapidations des agents attaqués. Le public prit fait et cause contre les baillis. Les Echevins de la commune de Neuville s'unirent à d'autres pour déclarer intolérable et arbitraire l'administration antérieure.

Digitized by Google

Ces manifestations contre l'antique ordre des choses faisaient entrevoir aux plus perspicaces l'abîme qui se creusait sous les pas de la nation.

Les années malheureuses de 1788 et 1789 avaient consterné Neuville, qui ne vit pas, sans une émotion profonde, l'atteinte que la constitution civile du clergé portait à sa foi religieuse. Les habitants protestèrent contre cette innovation anti-canonique, ce qui n'empêcha pas le vertueux curé de Neuville d'être remplacé par M. Discart. Tout le monde sait que le vénérable pasteur, ayant reçu sommation de prêter le serment de fidélité à la constitution, s'y refusa et prit le chemin de l'exil.

Cependant la France était envahie. Il s'agissait de la défendre. Le péril était immense, les efforts furent héroïques. Neuville put apercevoir, au mois d'avril 1794, les hauteurs de Caster occupées par le général Clairfayt. Dès le lendemain, le général français Souzam vint l'y attaquer et l'en débusqua. Pendant ce temps, une artillerie formidable gronde du côté de Mouscron et la bataille de Tourcoing se prépare. Des corps de cavalerie et d'infanterie venant d'Halluin passent à Neuville pour se rendre à cette mémorable affaire.

Le plan des coalisés fut dérangé, et, le 18 avril, ils éprouvèrent des échecs successifs, qui firent de la victoire de Tourcoing un événement capital pour les résultats futurs de la guerre. Le nom de cette mémorable bataille brille, en lettres d'or, sur l'Arc de Triomphe de l'Etoile, à Paris.

Digitized by Google

NOYELLES.

Noyelles, village du canton et à sept kilomètres de Seclin, et à neuf kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de Seclin. Il existe dans cette commune une école dirigée par un instituteur laïque, une église desservie par un curé, une distillerie.

La population est de 306 habitants, dont 298 français et 8 étrangers; tous catholiques.

Noyelles est un nom tiré de sa situation, de *noia neia*, qui signifie *pâturages, marécages, lieux noyés*.

HISTOIRE. — Il y a dans notre département plus d'un Noyelles, et cette redondance se trouve en France pour plusieurs localités.

Mais le village dont nous parlons ici est le voisin de Seclin, celui qu'une charte de l'abbaye de Cysoing appelait *Nivilla* en 870 (1).

L'antiquité de ce lieu est constatée par un titre de l'an 825. Dans un plaid général tenu à Fives, le 1er juillet de cette année, *Gisle*, sœur de Charles-le-Chauve et femme du comte Evrard, donna à l'abbaye que nous venons de citer un manoir et douze bonniers de terres situés à Noyelles (2).

(1) Miræus. — (2) De Meuninck. Annuaire.

Digitized by Google

La proximité de la ville qu'illustrèrent les mérites de Saint-Piat ne doit pas avoir été sans influence sur le précoce développement de Noyelles.

Cependant, il ne dépendait pas de ce chapitre célèbre. Il était une seigneurie indivise entre le seigneur du lieu et le chapitre de Tournai, tenue de la Salle de Lille en toute justice, haute, moyenne et basse, et comprenant un lieu seigneurial enclos de fossés [1]. Les dîmes étaient réparties par tiers entre le seigneur, le chapitre et le curé.

Sous le gouvernement de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, ce village était la propriété d'un des grands personnages de la cour. On vit dans quelle haute estime l'avait le souverain, à l'occasion d'une ambassade. Philippe voulait convoler en troisièmes noces, et ses vues s'étaient portées sur Elisabeth de Portugal. Le sire de Noyelles fut choisi pour faire cette démarche. Il s'embarqua avec Bauduin de Lannoy et Jean de Roubaix. Après une traversée de deux mois, il aborda à Lisbonne, mena à bonne fin les délicates négociations dont il était chargé, et bientôt la Flandre eut une comtesse accomplie et aimée de ses sujets.

Elle n'oublia jamais la courtoise habileté du sire de Noyelles, qui eut toujours part à ses prédilections. Plus tard, la seigneurie avait pour titulaire Dame Marie Catherine du Chambge, veuve du seigneur de Copiémont; ensuite, messire Simon Pierre du Chambge, premier président du bureau des finances de Flandre, mort en 1726.

En 1772, Louis XV l'érigea en baronnie; en la joignant à la terre des allœux en faveur de Louis Séraphin Du Chambge, mort en émigration, le 17 janvier 1794.

Revenons au village.

Quand l'astucieux Louis XI vint en Flandre et se rendit à Seclin, où on le reçut en cérémonie, les troupes qui l'accompagnaient se répandirent dans la campagne, et Noyelles eut l'importune primeur de la visite de ces guerriers peu délicats.

Dans le seizième siècle se passa un évènement capital dont l'influence se fit sentir en Flandre pendant un certain temps :

(1) Leuridan. *Statistique féodale.*

Digitized by Google

nous voulons parler des innovations ou plutôt des révoltes religieuses que le moine Luther suscita en Allemagne.

L'on sait que le gouvernement espagnol, qui était notre maître alors, prit toutes les mesures possibles pour arrêter le développement des nouvelles doctrines, qui menaçaient non seulement la foi, mais sa propre autorité. Il établit l'Inquisition. Cette institution, qui fonctionna complètement en Espagne, n'eut jamais de profondes racines dans notre pays. On l'accueillit avec défiance et protestations.

La gouvernante des Pays-Bas voulut qu'elle fût mise en vigueur à Lille. Adrien de Noyelles, seigneur de Noyelles, était un de ceux qui avaient embrassé le parti des confédérés, c'est-à-dire des partisans du comte de Hornes, lors des troubles religieux et politiques des Pays-Bas; néanmoins il assista au conseil tenu à Tournai pour arriver à rétablir la tranquillité dans la ville. Il promit aux consauls de « à l'advenir faire tous bons offices et « services pour le bien, proffit et utilité de la ville et république « d'icelle [1], » il signa avec Jehan de Ghislain, seigneur de Bousbecques, une déclaration portant qu'on ne recevrait pas l'inquisition à Lille, et que la confiscation des biens n'aurait pas lieu pour quelque cause que ce fût.

Cependant les sectaires semblaient prendre plaisir à s'attirer les rigueurs du gouvernement. Arborant l'étendard de la réforme, les Gueux se faisaient tristement remarquer par leurs déprédations et leurs orgies. La force armée les réprima cruellement, mais parfois ils rencontrèrent le châtiment de leurs méfaits de la part des habitants mêmes qu'ils venaient troubler. C'est ce qui arriva, en 1566, à Seclin, Noyelles et Gondecourt. Les pillards qui espéraient le riche butin de Saint-Piat trouvèrent presque tous la mort dans les marais voisins.

Ces temps mauvais disparurent pendant quelques années sous l'administration d'Albert et d'Isabelle.

L'ambition de Louis XIV nous les ramena avec la guerre, qui, cette fois, fut colossale, vu la puissance réciproque des adversaires. Tous les traités ne furent que des trèves, que le vaincu était disposé à rompre à la première occasion favorable.

(1) Pasquier de la Barre.

Digitized by Google

La France ne put résister à tant d'acharnement, et Lille, à peine conquis, fut de nouveau assiégé par les forces du prince Eugène de Savoie. Pendant cette entreprise Loos servait de quartier général ; Noyelles abritait aussi des troupes, et bien qu'éloigné de Lille, il fut occupé tout le temps que dura le siège.

C'est une ruineuse nécessité que cette occupation, et les effets s'en firent sentir pendant l'hiver et la famine de 1709, et même jusqu'après Denain, en 1713.

L'on connaît ce que nous valut le règne de Louis XV, qui ne brilla qu'une fois, à Fontenoy. L'on sait aussi, qu'à cinquante ans de distance, le Nord fut envahi de nouveau par des soldats de toutes nations, quand l'Europe voulut étouffer la révolution française.

ARCHÉOLOGIE. — Il existait, avant 1793, un très-beau château, qui fut pillé et brûlé à cette époque. On y voyait aussi dans le temps un moulin à wedde (plante crucifère servant à la teinture bleue).

L'église de Noyelles contient les épitaphes ou tombeaux de plusieurs membres de la famille Du Chambge, décédés en 1726 et 1739, qui furent les derniers seigneurs du village.

Digitized by Google

OSTRICOURT.

Ostricourt, village agricole du canton et à onze kilomètres de Pont-à-Marcq, a vingt-trois kilomètres de Lille, dépend de la poste de Le Forest. Il y a dans cette commune une école de garçons et une école de filles dirigées par des instituteurs et institutrice laïques, une église, un curé ; il s'y fait un commerce de sable.

La population est de 842 habitants, dont 837 français et 5 étrangers ; tous catholiques.

Ostricourt était une tuilerie, ainsi que l'indique son étymologie *Ostracoriorum curtis*, maison, ferme, atelier de fabricant de tuiles.

HISTOIRE. — A deux milles environ du canal de la Deûle et à quatre milles du *Vicus Helena* se trouve Ostricourt.

Il a vu autrefois son territoire occupé par l'armée d'Aétius et du jeune Majorien, lorsqu'ils vinrent repousser les tentatives de Clodion-le-Chevelu. Mais il n'a pas eu l'honneur d'être cité par Sidoine Apollinaire, et il ne lui est pas resté de souvenir de ce grand campement [1].

Néanmoins, il est admis que le camp de Clodion s'étendait sur tout le flanc de la colline, au-dessus du *Boulenrieu*, depuis Moncheaux jusqu'auprès de notre village, ce qui lui donne une belle antiquité, car cet événement se passait en 446.

1 Histoire de France.

Digitized by Google

Ostricourt avait ses coutumes particulières. La terre appartenait de toute ancienneté au châtelain de Lille. La dîme se percevait au profit des abbayes de Phalempin, de Saint-Nicolas-au-Bois et du curé. En sa ville d'Ostricourt ledit châtelain avait bailli, échevins, fourches à trois piliers, halle où l'on tenait les plaids en toute justice, haute, moyenne et bassse comme à Phalempin.

Au mois de mai 1220, par une transaction passée entre le seigneur et l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras, il fut reconnu que le premier aurait dorénavant le droit de faire marcher, pour ses guerres personnelles ou celles de ses amis, tous les hommes des terres de Saint-Vaast, dans la châtellenie, mais qu'il ne pourrait pas les faire dépasser le village d'Ostricourt.

Voici la forme de publication par laquelle on appelait les villes aux armes.

« Li cris que on fait quant li ville doit aller en ost. « Nous faisons assavoir de par le roi de Franche no seigneur, de par le Castelain, de par le bailli et de par le conseil de la ville, que toutes manières (sortes) de gens quels qu'ils soient, hoste ou non, et per à per (également) bourgeois et manants en cheste ville soient pourvus en armes et en chevaux de manière que, lorsqu'il le faudra, ils aller avec le roi, nos castelain, le reward et eschevins et leurs bannières quant li bancloque et li escalette (crécelle) sonnera. »

« Et que toutes manières de gens n'ont rien à redouter pour dettes et autres condamnations des échevins depuis maintenant jusques à tant que les ost (guerres) seront rassises et huit jours après. »

Jean, deuxième du nom, châtelain, avait laissé à ses filles Isabeau et Mahaut, treize mille livres à prendre sur les bois ou forêts situés entre Thumeries, Ostricourt et le Plouich. Un procès long et sérieux s'éleva à propos de cet héritage entre Robert de Wavrin, sénéchal de Flandre, qui avait épousé Mahaut, et le châtelain Jean III, son beau-frère. Il fut terminé à la suite d'une sentence arbitraire de Marguerite, comtesse de Flandre, du 23 octobre 1270, le jeudi avant la fête de Saint-Simon et de Saint-Jude. Par cette sentence, il fut dit que Jean ferait construire pour le sénéchal une maison au Plouich ou à Ostricourt.

Digitized by Google

La paroisse était du diocèse d'Arras [1]. Cette terre très-peu considérable est une engagère donnée par le roi Louis XIV. Alexandre Petit, greffier du bureau des finances à la généralité de Lille, en a été le possesseur jusqu'en 1712; elle tomba par succession à son fils. L'église paroissiale, dédiée à Saint-Antoine, abbé, reçoit annuellement un grand concours de peuple pendant l'octave de la fête de ce saint, qu'on va invoquer contre le feu. L'échevinage a son usage particulier. La terre portait autrefois le titre de comté.

En 1329, Wallerand de Luxembourg, chargé envers l'abbaye de Beaulieu d'une rente annuelle, affecte à cette rente une portion de terrain boisé, sise entre Bellincamp et notre village [2].

Les habitants ne cédaient pas leurs privilèges aux villes voisines et défendaient leurs droits avec tenacité et ardeur. Un conflit de juridiction avait été suscité par les échevins de Douai, au sujet d'un bourgeois de cette ville arrêté par les échevins d'Ostricourt, et que ces derniers ne voulaient pas abandonner. On eut recours au châtelain de Lille, Jean de Luxembourg, qui déclara, sous forme de convention, que les bourgeois de Douai arrêtés à Ostricourt seraient renvoyés devant les échevins de Douai, et que ceux d'Ostricourt pris à Douai devraient être remis aux échevins d'Ostricourt. Ce droit, qu'on appelle droit de *Hanse*, existait déjà entre Lille et Warneton.

Il y a près d'Ostricourt un lieu appelé le Pont-à-Saulx. Près de là était campé, en 1478, l'archiduc Maximilien, quand il reçut la nouvellle de la naissance de son fils Philippe d'Autriche [3].

En 1646, les habitants d'Ostricourt durent se défendre contre les Lorrains, et porter aide et secours aux manants de La Neuville dans la défense du château du Plouy.

Deux ans plus tard, Ostricourt revit les Lorrains, mais dans une fortune bien différente. L'armée d'Espagne et celle de Charles IV, duc de Lorraine, venaient de recevoir une terrible leçon, dans les plaines de Lens, de la main du grand Condé, c'était le 20 août 1648; des 30,000 hommes partis avec l'archiduc Léopold, il ne revenait que des restes humiliés ou blessés.

(1) Legroux. — (2) Cartulaire de Flandre. — (3) De la Marche. *Mémoires.*

Digitized by Google

Cependant, quoiqu'ayant perdu beaucoup de leur présomption, ils ne se montrèrent pas moins difficiles à contenter, parce qu'ils étaient en proie à des besoins de toute nature.

L'exploitation des bois qui environnaient cette commune et la fabrication des tuiles furent pendant longtemps la principale richesse d'Ostricourt. Mais le défrichement successif des forêts lui a fait perdre presqu'entièrement les avantages de la première branche de commerce. Le sable d'Ostricourt est renommé, et il s'en exporte une grande quantité.

Ostricourt se trouve au milieu d'une plaine fertile, protégé des vents du Nord par le large rideau des fôrets de l'État, et limité à l'Est par la vallée de Moncheaux. Son calme séculaire fut interrompu par la révolution, qui modifia les institutions du passé, sans altérer le bien-être de ses habitants.

ARCHÉOLOGIE.— On trouve à Ostricourt des puits remarquables, et qu'on a crus être l'ouvrage des Romains, parce que la voie romaine, allant d'Arras à Tournai, passait fort près de ces puits.

Digitized by Google

PÉRENCHIES.

Pérenchies, village du canton et à six kilomètres de Quesnoy-sur-Deûle, à huit kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de Lille. Il existe dans cette commune une église desservie par un curé, une école de garçons dirigée par un instituteur laïque, une école de filles tenue par les Sœurs Sainte-Marie, une lieutenance de douanes, une station de chemin de fer et une société de secours mutuels ; l'industrie y est représentée par une filature de lin et une brasserie.

La population est de 2,098 habitants, dont 1,424 français et 674 étrangers ; tous catholiques.

Les hameaux sont : le Beau Rang, le Grand Bat, la Cour, le Bourg.

Les armoiries sont : de sinople, à l'écu d'argent, au bâton lampassé d'argent et de gueules, brochant sur le tout.

Pérenchies, du celtique *Phaer ind sich* signifierait *signal remarquable de l'intérieur.*

HISTOIRE. — A la Prévôté, hameau de Pérenchies, en 1783, on découvrit une pierre brisée, sur l'un des fragments de laquelle se lisaient ces mots :

Non nobis, Domine, non nobis, sed nom. . . . .

C'était le témoin, plus que séculaire, d'un Ordre qui, jadis, remplit le monde du bruit de son nom, de sa valeur et de ses richesses.

Digitized by Google

Cette pierre portait la devise de cet Ordre si remarquable qui, dans un élan de foi, avait écrit sur sa bannière :

Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous, qu'il faut accorder la gloire, mais à ton nom.

Bauduin II, abbé de Saint-Quentin d'Isle, avait donné la terre de Pérenchies avec ses dépendances, en 1165, aux Templiers, à charge d'une redevance annuelle d'un demi-besant d'argent.

Le commandeur avait toute justice et seigneurie dans sa terre de Pérenchies. Il percevait des cens et autres droits seigneuriaux dans les villages de Pérenchies et de Verlinghem, ainsi que sur plusieurs maisons et héritages à Lompret, Wambrechies, Faches et autres lieux de la châtellenie de Lille (1).

Dans la carte de Cassini, Pérenchies est désigné sous le nom de *Pérenchicourt*, à cause d'un château qui porte ce nom. C'était un fief tenu du châtelain de Lille, qu'on nommait aussi Court.

Le curé de Pérenchies, en son église, était tenu chaque jour, c'est-à-dire, à Pâques, à la Pentecôte et à la Noël, d'apporter au siège du seigneur de Pérenchicourt, une pièce de monnaie, un *parisis pille*, que ledit seigneur donnait à l'offertoire de la messe.

Dans la première année du XII^e^ siècle, Baudry, évêque de Tournai et de Noyon, donna à l'église Saint-Pierre de Lille, l'autel de Pérenchies, pour ses revenus être employés au soulagement des pauvres.

Pendant ce siècle et le suivant, la seigneurie de Pérenchies appartenait à une famille de ce nom. Parmi les Pairs de Lille qui figurent dans une donation de Philippe, comte de Flandre, se trouve Siger de Pérenchies (1183); Baudouin de Pérenchies fut fait prisonnier à la bataille de Bouvines, en 1214.

L'on rencontre ensuite Marguerite de Pérenchies et Adam de La Bassée (1286). Plus tard, nous apprenons que le vendredi avant la Saint-Martin d'hiver (5 novembre), Wallerand de Luxembourg approuve une cession de rentes faite par Roger de Pérenchies et Maroie, sa femme, à Beatrix li Aubegeoise, sœur d'Adam de La Bassée, chanoine de Lille (2).

Parmi ceux qui trouvèrent la mort à Azincourt, après avoir

(1) C. Dehaisnes. *Études historiques.* — (2) Leuridan. *Statistique féodale.*

Digitized by Google

combattu pour la France, apparaît Pierre de Rosembois, seigneur de Pérenchies. Il fut enterré à Ruisseauville parmi ces milliers de nobles victimes. Enfin, en 1578, la terre appartenait à François d'Ongnies.

Ce ne sont donc pas les extraits de naissance qui manquent à notre village. L'histoire s'est même chargée de lui laisser d'autres titres à l'attention.

Lorsqu'en 1340, notre pays se trouvait au pouvoir de Louis de Nevers, dont l'autorité était toujours en jeu, Pérenchies sut combien la guerre civile a de tristesses. Fourragés par les deux partis, ses habitants voyaient s'engloutir les fruits de leurs travaux dans l'abîme que creuse une armée sans discipline.

Le roi Louis XI, ayant appris, en 1482, la mort de Marie de Bourgogne, profita de la circonstance pour jeter dans la châtellenie quinze mille hommes. Ce prince avait oublié le château de Péronne et ses serments. Il poursuivait avec une astuce implacable l'accomplissement de ses desseins. Pérenchies, placé au centre des opérations, fut saccagé par ses troupes, et tous les villages situés entre Lille et la Lys furent occupés.

A moins d'un siècle de distance (1561), une autre perturbation se produisit dans le pays. Les habitants accouraient en foule pour assister aux prédications d'un ministre puissant en paroles. C'était Mathieu Launoi, nouvellement arrivé en France. Cet apôtre des Calvinistes et des Gueux avait visité Valenciennes, Tournai et Lille, laissant partout des traces de son passage [1].

Il faisait le thaumaturge, et, à Pérenchies, il exorcisa deux possédés payés pour jouer le rôle d'énergumènes [2]. Les prédications et les chants de Marot avaient fait des adeptes dans le village. On y avait été si loin que déjà on tâchait de gagner l'enfance à la cause nouvelle. Un sieur Jean, serrurier de Gruson, fut banni des provinces de Flandre, pour avoir tenu, à Pérenchies, une école où étaient enseignés les principes de la religion réformée [3].

Les troubles durèrent longtemps, malgré les mesures les plus

(1) Vanderhaer. *Châtelains de Lille.* — (2) Prouvost. *Histoire de Wattrelos.* — (3) Frossart. *L'Église sous la Croix.*

Digitized by Google

extrêmes, prises pour les enrayer. En 1581, après avoir brûlé l'église de Wambrechies, les pillards de la garnison de Menin se répandirent jusqu'ici.

C'était un triste temps, que ne répareront pas les conquêtes de Louis XIV en Flandre. La guerre semble être l'état normal du pays pendant le dix-septième siècle. Il avait à peine respiré un peu sous les bons archiducs.

En 1708, ce fut pis encore. Le siège de Lille par les forces alliées inonda nos campagnes de troupes. Elles n'étaient pas retirées qu'un hiver formidable frappait de mort toutes les espérances de la terre.

La famine apparut dans la châtellenie, plus cruelle et moins saisissable que les fureurs de Bellone. De tous côtés, l'on ne voyait que gens hâves et affamés. Il était plus que temps que la paix arrivât après Denain.

Pérenchies eut quelques jours de repos, et nos cultivateurs purent cultiver leurs champs et réparer les désastres de la guerre. Ce n'était malheureusement qu'une trêve.

Un travail formidable se préparait dans la société. Il est trop c pour que nous insistions. Cependant Pérenchies se souvint une fois qu'il ne s'agissait pas de se laisser piller. Les Autrichiens avaient envahi le pays qu'ils malmenaient rudement. Dans ce temps de désorganisation, les habitants veillaient eux-mêmes à leur sécurité, et les pillards reçurent de sévères leçons.

Les gardes nationaux de Pérenchies, au mois de septembre 1792, tombèrent avec les habitants des communes voisines sur les ravageurs forcenés que l'Europe nous avait envoyés. Plus de 300 ennemis trouvèrent la mort : Ils venaient pour détruire, on les extermina.

ARCHÉOLOGIE. — Dans le chœur de l'église étaient attachées à la muraille les deux épitaphes suivantes :

> Cy devant gist Bauduin de Pérenchies, fils de feu Robert, qui gist sous cette représentation tant pour ly que pour ses père, mère, frères et sœurs, lequel trépassa le IIII[e] jour de novembre de l'an M. C.C.C.C. XII. Priez Dieu pour leurs âmes.

Digitized by Google

Au cimetière cy dehors gist de venerable hôme le corps de Pierre de Pérenchies, fils de Bauduin, qui trepassa plein de jours, l'an de grace M. C.C.C.C. et XII. d'avril XXII. et auprez ledit Pierre est. . . . vers sa droite espeuse damoiselle Jeanne de le Becque, celle qui fust fille de feu Simon qui trespassa en estat bon l'an IIIIxx et C.C.C. et XIIII. come je le cens, le XVIe jour d'aoust. Voir Dieux les ames en veuille avoir.

Sur les fonts baptismaux, qui sont de cuivre, on lit l'inscription suivante :

Jean Marissal, seigneur de la Court de Pérenchies, pour honorer et décorer cette église, a donné ce fonds l'an de nostre Seigneur 1575.

Digitized by Google

PÉRONNE.

Péronne, village agricole du canton et à cinq kilomètres de Cysoing, et à treize kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de Cysoing. Cette commune possède une école de garçons et une école de filles dirigées par un instituteur et une institutrice laïques, une lieutenance de douanes, une église desservie par un curé.

La population est de 673 habitants, dont 620 français et 53 étrangers; tous catholiques.

Les armoiries sont : d'azur à trois merlettes d'argent.

HISTOIRE. — Il ne s'agit pas ici de la ville et du château où Charles-le-Simple, roi de France, fut assassiné par son vassal Herbert, comte de Vermandois, et où Louis XI faillit avoir le même sort que son prédécesseur, quand il vint imprudemment se livrer à l'impétueux ressentiment de Charles-le-Téméraire. Non, l'homonyme de Péronne la Pucelle en Picardie, est un modeste petit village de l'ancienne châtellenie de Lille, situé sur le ruisseau La Marque, au milieu des marais convertis en gras pâturages, et qui n'a à revendiquer aucun titre sanglant à l'attention des touristes.

Ce n'est pas que quelques siècles n'y aient laissé leur empreinte. Car, pour qui consulterait la bulle du pape Calixte II, lancée le

Digitized by Google

1er novembre 1123, notre village se présenterait avec l'âge respectable d'environ dix siècles. Cette bulle conférait la cure de Péronne en Mélantois à l'abbé de Marchiennes, alors supérieur d'un illustre monastère [1].

Dès 1147, il donnait naissance à un seigneur devenu célèbre comme prieur de la renommée maison de Clairvaux [2].

En 1275, il se trouvait à Péronne le fief du Gruel, comme il appert d'un acte de Marguerite, comtesse de Flandre et de Hainaut, qui, en exécution du testament de Marie Delatour, délivre ce fief à la nouvelle maison de Notre-Dame de la Treille [3].

Si nous en croyons un auteur bien connu [4], et très-connaisseur, il y avait là un château, assez bien bâti, appartenant au seigneur.

Les Verdières, qui étaient d'une ancienne noblesse, en étaient les maîtres, entr'autres, Georges, qui fut père de quatorze enfants.

Guillaume, son fils, rebâtit l'église de Péronne, en 1516.

Par la suite, cette terre appartint à la maison de Leyde d'où descendait M. le marquis de Leyde qui, par sa valeur et sa prudence, fut généralissime des armées d'Espagne, et se distingua dans les guerres du commencement du XVIIIe siècle.

La seigneurie s'éteignit à la révolution, en 1789, avec le chevalier Jérôme-Joseph Grenet.

Nous avons obéi à l'adage : à tout seigneur, tout honneur ; cela fait, vient le tour des manants et habitants, qui ont, de leur côté, traversé des circonstances et des temps mêlés de douceur et d'alarmes.

Péronne fut grandement troublé et ému lorsque Philippe-Auguste déjoua, à Bouvines, la formidable coalition de Ferrand comte de Flandre, d'Othon, empereur d'Allemagne et de Jean-sans-Peur, roi d'Angleterre. Les eaux de la Marque, qui coule à ses pieds, durent, après cette tragique journée, charrier du sang, des casques vides, des armes brisées et des cadavres.

La Providence et les bons soins de Jeanne de Constantinople veillaient cependant sur la contrée désolée. La sœur de Jeanne, Marguerite, emportée par ses haines dénaturées contre les fils

(1) Le Glay. *Nouveaux Analectes.* — (2) Voir notabilités. — (3) Em. Gachet. — (4) Buzelin. Legroux.

Digitized by Google

de Bouchard d'Avesnes, qui étaient aussi les siens, fait autant de mal à ses domaines que les plus implacables ennemis.

Pour comble de maux, elle laissa son pouvoir à Guy de Dampierre, dont les bonnes intentions ne furent pas douteuses, mais dont les capacités politiques n'étaient pas à la hauteur de sa mission.

En 1328, le petit village fut tour à tour la proie des gens de Tournai, de Lille, de Douai, qui, se battant les uns contre les autres, frappaient indistinctement amis et ennemis.

Après cette série d'envahisseurs vinrent d'autres ennemis plus stupides, sinon plus cruels, qui, sous le nom de Gueux et sous prétexte de réformer les croyances, partaient de Tournai, brisaient les objets du culte et pillaient les habitations.

Quelques années plus tard, une hérésie plus subtile s'implanta dans notre commune; le curé de Péronne, Bernard Duhaut, y enseigna les doctrines jansénistes; il fut interdit, ce qui ne l'empêcha pas de demeurer dans sa paroisse, mais sans exercer le saint ministère; exposé aux avanies de toute espèce de la part de ses anciens paroissiens, il se retira chez un ami, à Tourmignies, en 1722, où il mourut de langueur, sans vouloir se rétracter.

Plus heureux furent les jours où gouvernèrent Albert et Isabelle; mais l'infernal génie de la guerre ne pouvait rester au repos. Avant le siège de Lille, les troupes de Louis XIV apparurent pour reconquérir Tournai, et, en 1670, Péronne eut à fournir des charrois et des travailleurs pour élever une citadelle que le monarque victorieux voulait contruire dans la cité de Chilpéric. Sa gloire, comme ses malheurs, imposa de rudes charges à la châtellenie.

Péronne, en 1709, fut envahie par les soldats du prince Eugène de Savoie. Celui-ci n'osait affronter les lignes de défense du maréchal de Villars, mais il vint mettre le siège devant Tournai, qui dut se rendre sans résister longtemps. Les déprédations des soldats étrangers, et l'impitoyable hiver de cette même année, amenèrent une misère effrayante et une disette qui

(1) Voir Gueux — (2) Leuridan. *Histoire religieuse de Flandre.*

Digitized by Google

causèrent aux habitants de notre village les plus incroyables souffrances [1].

Pendant une nuit de 1744, un an avant la bataille de Fontenoy, les habitants de Péronne furent réveillés en sursaut par un bruit extraordinaire de trompettes et de timbales. C'étaient les alliés qui, se sentant les plus forts, revenaient s'installer au beau milieu de la châtellenie, bien que le maréchal de Saxe se fût fortifié depuis Courtrai jusqu'à Ypres.

Les habitants furent surpris avec leurs effets et leurs bestiaux ; les forces coalisées se composaient de différentes nations, sous différents commandants. Pendant deux mois et demi, Péronne eut à supporter leur présence, bien que le prince d'Aremberg maintînt la discipline, autant que possible. Ce village ne fut évacué qu'au mois de septembre.

Quelques mois nous séparaient encore de la journée où Louis XV allait cueillir les palmes les plus brillantes de son règne. Les Anglais et les Hollandais vinrent camper et s'installer sur le territoire de Péronne. Le quartier général de l'état-major et du commandant supérieur se trouvait à Sainghin-en Mélantois, à quelques kilomètres de nous seulement.

Cette victoire, qui coûta tant de sang, servit un instant de lustre au gouvernement du Bien-Aimé. Mais, il revint bientôt à sa vie de sybarite corrompu et ne légua à son successeur que de tristes exemples à suivre et un royaume démoralisé.

Nous touchons ainsi à l'époque terrible où la raison, transformée en déesse, n'inspirait plus nos gouvernants. Un délire sauvage contre les hommes et les choses s'empara d'eux. Les proscriptions de Marius, de Sylla et des triumvirs de Rome furent dépassées.

Le sombre Fréron organisait à Lyon les mitraillades, l'odieux Carrier inventait les noyades de Nantes, et, à Arras, l'apostat Lebon se faisait le pourvoyeur de la guillotine. Le cœur de la France battait néanmoins encore dans les armées, où surgirent les Marceau, les Hoche, enlevés par des destinées trop rapides. La victoire reprenait l'habitude de nous suivre partout, tandis que, sur les ruines du passé, un nouveau César se préparait un

(1) Poutrain. *Histoire de Tournai*.

Digitized by Google

incomparable avenir, et rêvait, malgré les saturnales de la République, la résurrection de l'empire de Charlemagne.

ARCHÉOLOGIE.— L'église de Péronne, qui fut brûlée par les soldats, en 1656, se réédifia en 1684. Des vestiges de l'édifice incendié indiquent 1516. Les chapiteaux sculptés de ses colonnes indiquent le moyen-âge.

A l'entrée, se trouve une pierre tumulaire avec l'inscription suivante :

> Ci-devant gist le corps de maistre Jehan Dupré, curé de l'Égle de céans qui trépassa le 26 du mois de novembre de l'an de grâce mil V C II (1602) (1).

NOTABILITÉ.— Godefroy de Péronne.— Maniquez, dans ses annales de l'an 1147, dit que Godefroy de Péronne mena avec lui trente personnes de qualité, qui se firent religieux à Clairvaux. Ce Godefroy était natif ou seigneur du village de Péronne. Un an seulement après sa profession, quoiqu'il n'eût que 24 ans, il fut nommé abbé. Il mourut prieur de Clairvaux, en odeur de sainteté. Il avait refusé l'évêché de Tournai, ou de Nantes. Il apparut après sa mort à un religieux de Clairvaux, et lui dit : *Si fuissem de numero Prælatorum, essem modo de numero Damnatorum.*

(1) De Rosny. *Histoire de Lille.*

Digitized by Google

PHALEMPIN.

Phalempin est un village situé sur la ligne du chemin de fer de Lille à Paris, du canton et à huit kilomètres de Pont-à-Marcq, et à quinze kilomètres de Lille, possède un bureau de poste. Il existe dans cette commune une école de garçons dirigée par un instituteur laïque, une école de filles sous la direction des Sœurs de la Sagesse, une salle d'asile, une distillerie agricole, une fabrique de sucre, une fabrique de colle, deux panneries, une brasserie, une étude de notaire, une église desservie par un curé et une société de secours mutuels

La population est de 1,472 habitants, dont 1,445 français et 67 étrangers ; tous catholiques.

Hameau : le Plouy.

Les armoiries sont : de gueules au chef d'or ; crie : Hallewin.

Phalempin était appelé dès l'origine *Fanumpin*, de *fanum*, *temple*, et *pini*, de *pin*.

HISTOIRE. — Est-il possible de rêver un plus bel emplacement que celui choisi par les premiers habitants de Phalempin ! Avaient-ils un pressentiment qu'un jour, à l'ombre de ses bois, s'élèverait un château fort, séjour favori des châtelains de Lille ? Voyaient-ils dans l'avenir se promener les graves religieux de l'abbaye, et conjurer par leurs prières les longues superstitions qui s'abritèrent dans la forêt, et ne cédèrent qu'à la puissance d'un saint apôtre ?

Digitized by Google

Car Phalempin a une triple existence, chose rare : celle de ses seigneurs, celle de ses moines, la sienne propre. Peu de cités orgueilleuses peuvent revendiquer à ce point l'attention des amis de l'histoire.

Son origine même est miraculeuse, puisque son nom est le souvenir d'un prodige opéré par l'aide de Dieu, qui voulait dérober au paganisme ce coin prédestiné de la noble terre de Flandre.

Son étymologie a un parfum de foi si naïve que nous l'empruntons volontiers à l'histoire ecclésiastique des Pays-Bas.

Nous ne voudrions pas substituer notre prose au charmant récit du chroniqueur, d'autant plus qu'avec l'explication du mot Phalempin, l'on y trouve l'origine chrétienne de notre intéressant village. La suite de la notice édifiera suffisamment le lecteur sur la date précise où le berceau de l'abbaye de Saint-Christophe a été consigné dans les pages de nos annales.

La religion païenne dominait encore dans le pays, quand des hommes apostoliques y vinrent répandre la parole de vie. Les habitants ne se rendirent pas facilement ; il leur fallut un prodige. Gazet le rapporte ainsi :

« On remarque aux anciennes histoires qu'en ce lieu il y avait un temple des Gentils, et, proche de là, un pin, qui était dédié au diable. Et Saint-Martin, passant par là, leur voulut persuader de ruer par terre et le temple et le pin, ce qu'il ne put obtenir par ses remontrances et prédications s'il ne se mettrait dessous quand on l'abattrait.

« Saint-Martin accepta la condition pour la gloire de Dieu et la conversion de ce peuple : se confiant en la puissance de Dieu, et étant là du côté où devait tomber le pin au bon plaisir des habitants, comme l'arbre s'inclina de ce côté-là, Saint-Martin fit le signe de la croix, et aussitôt le pin se tourna d'un autre côté, et furent presqu'accablés ceux qui s'imaginaient être en lieu asseuré. »

Phalempin acquiert sa notoriété historique à l'occasion de la fondation de son abbaye. A en croire messire Philippe Wielant (1), Phalipius de Phalempin porta secours, en 1055, au roi de France qui guerroyait contre les Saxons.

(1) De Rosny. *Histoire de Lille.*

Digitized by Google

Pour éviter des redites inséparables de la trilogie que nous impose cette notice, nous laissons à l'histoire du château ou à celle de l'abbaye ce qui les regarde plus spécialement, et réservons au village les grands faits.

Ainsi quand Philippe-le-Bel, roi de France, vint, ne respirant que vengeance, attaquer Guy de Dampierre jusqu'au cœur de la Flandre, Phalempin fut une des premières victimes des fureurs royales. L'on sait que celui qui traîna les Templiers au bûcher n'était pas un monarque bien tendre; ses soldats secondaient avec trop de zèle ses dispositions barbares. L'endroit que Saint-Martin avait béni de sa présence miraculeuse fut livré aux flammes [1].

Un incendie particulier, et dû à une cause des plus curieuses, s'offrit aux yeux des habitants, en 1318. Il s'agissait d'un arsin, c'est-à-dire de la destruction par les flammes, avec tout l'appareil juridique voulu, d'une maison appartenant à un manant de Phalempin, qui avait navré un bourgeois de Lille [2].

Ceci est rendu authentique par un compte de la ville de Lille, dans lequel il est mentionné que le roi des Ribauds reçut dix sous, en deux fois, pour avoir porté le feu à Phalempin.

Deux siècles après, nous étions à ces temps où Luther, en prêchant une réforme religieuse, souleva une tempête politique. Des énergumènes profitèrent des circonstances pour mettre en œuvre les plus stupides instincts. Le nom de Gueux ou de Hurlus est devenu historique. Lorsque ces dévastateurs se dirigèrent vers Seclin, une partie d'eux se rua sur Phalempin. Malheureusement l'exemple fut contagieux, et leurs doctrines perverses coûtèrent la vie à un habitant du village.

Philippe de Puvinage, dit de Marchenelles, cultivateur, fut, le 12 septembre 1565, décapité comme blasphémateur. L'arrêt ne spécifie pas d'autre charge [3].

L'on était impitoyable, à cette époque, contre tous ceux qu'on soupçonnait de pactiser avec les sectaires. Des têtes illustres ne furent même pas épargnées, et l'on reprochera toujours au duc d'Albe le sang des comtes d'Egmont et de Horn.

Avec Albert et Isabelle vint une ère d'apaisement et de

(1) De Rosny. *Histoire de Lille.* — (2) Voir p. Arsin, Quesnoy-sur-Deûle. — (3) Frossart. *L'Église sous la Croix.*

Digitized by Google

tranquillité, que l'heureuse constitution de la Flandre mit à profit pour réparer de longues années d'inquiétude.

La guerre se montrait pourtant à l'horizon, et l'on sentait que l'ambition de Louis XIV en serait l'occasion. Pour en donner l'avant-goût, les Lorrains vinrent, à trois reprises, attaquer le château du Plouy. Mais ils trouvèrent à qui parler, et les gens de Phalempin avec ceux de la Neuville leur apprirent à redouter le courage des paysans.

Les Espagnols, joints aux Lorrains de Charles IV, furent complètement défaits dans les plaines de Lens par le prince de Condé (20 août 1648). Des 30.000 hommes que l'archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas, avait conduits à la bataille, il ne restait que des débris, dont le passage à Phalempin fut signalé par des exactions, moins violentes toutefois que celles de deux années auparavant. Cette fois, la misère et la faim poussaient les soldats.

Déjà les temps étaient proches où Phalempin allait perdre ses châtelains, son abbaye, ses piliers de justice. La révolution de 1789 balaya le trône et les seigneurs. Nous savons ce qu'il coûta d'héroïsme aux Français pour faire respecter de l'Europe leurs innovations sociales.

En octobre 1792, Seclin était occupé par les Autrichiens. Forcés d'abandonner cette ville, ces brigands, dans leur retraite, pillent, incendient et massacrent tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage; ils vinrent dans notre village incendier vingt-trois maisons et assassiner un grand nombre des malheureux habitants. Voulant assouvir leur rage contre le curé constitutionnel, ils donnent la mort à un carme, qui était venu se réfugier dans l'abbaye. Ce malheureux n'ayant pas été tué sur le coup fit connaître à son assassin qu'il n'était pas le curé constitutionnel; le scélérat lui répliqua en bon français: *Quoi! ce n'est pas toi qui es le curé! j'en suis fâché, mais puisque tu es à moitié mort...* A ce mot il lui plongea le sabre à travers le corps.. Ce mot rappelle celui de Louis XI à Tristan, son bourreau s'étant mépris sur une de ses victimes: *Il serait mort tôt ou tard.*

Digitized by Google

ABBAYE. — Il m'est impossible de remonter sans regrets à ces temps de foi, où

> **Sous la main du Christ, tout venait de renaître,**
> **Où le palais du prince et la maison du prêtre,**
> **Portant la même croix sur leur front radieux,**
> **Sortaient de la montagne et regardaient les cieux (1).**

Pour traduire la pensée qui m'est venue à propos de l'abbaye de Phalempin, j'ai emprunté le langage imagé d'un poète qu'on ne taxera point de spiritualisme.

Du temps de Bauduin-le-Débonnaire, en 1039, il y avait un châtelain de Lille appelé Saswalon. Ce seigneur comptait dans son apanage l'autel paroissial de notre village et il en percevait les fruits. Tout guerrier qu'il était, il avait la cure en hérédité (2). Convaincu qu'il séait mal à un homme d'armes de s'immiscer dans la direction des choses sacrées, Saswalon résolut de se dépouiller de cette cure, *sacerdotium*, et il la remit aux mains de Hugues, évêque de Tournai et de Noyon.

En 1039, il fonda, avec une dotation convenable, le monastère de Saint-Christophe, que des clercs séculiers vinrent habiter d'abord.

Dans ces temps encore barbares, c'était une œuvre d'une bien haute importance que l'érection d'un monastère dans lequel les enfants de saint Augustin, de saint Bernard, de saint Christophe, tout en vaquant à la prière, en chantant, le jour et la nuit, les louanges de Dieu, instruisaient le peuple, enseignaient l'agriculture, hébergeaient les voyageurs et répandaient autour d'eux les lumières de la civilisation. C'est à ces hommes que nos pères furent redevables de la science qui les affranchit de la barbarie et ce sont eux qui leur apprirent à trouver le bonheur dans l'attachement à la foi et dans la pratique des vertus chrétiennes.

L'évêque de Tournai, de son côté, exempta l'autel de l'abbaye de toutes charges envers son évêché, et, les frères ayant élu un prieur, il confia aux religieux de Saint-Christophe le soin des âmes, *curam animarum*.

Malgré les privilèges et les immunités qui lui avaient été

(1) Alfred de Musset — (2) Piétin. *Chronicon Phanopinense.*

Digitized by Google

accordés par son fondateur et ses successeurs, l'abbaye de Phalempin, par suite d'une mauvaise administration, était ruinée en 1108. Ogive, veuve de Roger, châtelain de Lille, y établit des chanoines réguliers de l'ordre Saint-Augustin de la congrégation d'Arrouaise.

Les châtelains de Lille, bienfaiteurs de l'abbaye, s'en étaient constitués les avoués et protecteurs, mais, en 1234, Willaume du Plouy méconnut les franchises des religieux et voulut soumettre les hôtes à sa juridiction.

Les religieux protestèrent sans résultat contre cette spoliation. La ruine de leur juridiction fut sanctionnée en 1446. L'abbaye, trop faible pour résister aux emprises de ses avoués, avait laissé limiter sa liberté par la violence et la puissance de Pierre de Luxembourg et de son fils, en 1450 (1).

Depuis lors, elle continua une existence modeste et asservie sous Antoine de Bourbon et de son fils, le futur Henri IV. Louis XIII était un monarque trop pieux pour entraver, comme châtelain, le développement très-paisible de la communauté, qui, d'ailleurs, était loin d'avoir de l'opulence. Louis XIV, Louis XV et Louis XVI furent les avoués-nés de l'abbaye de Phalempin.

Mais arriva le jour où le trône sombra dans l'abîme des révolutions; 1792 n'allait pas faire grâce à l'antique fondation de Saswalon; les religieux furent dispersés, les bâtiments vendus comme bien nationaux et démolis.

Les bâtiments qui ont échappé à la destruction attestent la beauté et l'élégance de ces vastes constructions, qui abritèrent la science et le savoir pendant près de huit siècles.

Combien d'utiles leçons, de réflexions touchantes et fortes, ces illustres débris n'offrent-ils pas à l'esprit qui sait les consulter?

La vue et le dessin du monastère nous ont été laissés par Sanderus, dans son magnifique travail intitulé : *Gallo-Flandria illustrata, quæ est tertia pars Flandriæ illustratæ.*

En effet, au feuillet 55, on lit pour légende :

Monasterium Phanopinense, ordinis canonicorum regularium Si. Augustini, in castellania insulensi.

(1) Piétin. — *Chroniques de Phalempin.*

Digitized by Google

Monastère de Phalempin, de l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin, dans la châtellenie de Lille.

LE PLOUY.— Lorsque, par un beau jour d'été, le promeneur s'enfonce dans les sombres et fraîches allées de la forêt de Phalempin, il peut à son aise se livrer aux charmes des souvenirs. A l'aspect d'un chêne antique au large tronc, il se rappelle la naïve légende du nom *fanum*, *pini*, il peut se figurer encore les Druides Gaulois venant, aux fêtes consacrées, cueillir le gui avec une serpe d'or, tandis que le barde lance aux échos ses chants cadencés. Plus tard, dans son esprit il ressuscite la légende du jeune Gauthier et de la belle Eleyne, ou les nobles damoiselles qui, le faucon au poing, suivent une chasse bruyante; ou bien encore, il entend les seigneurs pousser le cri de guerre: « *Frayes Phalempin*, » alors qu'ils partent en chevauchée pour le service de leur puissant suzerain. Et pour finir sa promenade, il contemple avec respect ce qui reste du vieux château du Plouy, géant du moyen-âge, que le temps a couché sur le sol, tout en respectant ses antiques remparts, tandis que l'immortelle nature, prête encore aux chênes, contemporains du manoir, une verdure nouvelle, lorsque le printemps est de retour.

D'après la chronique de Phalempin, de 1031 à 1060, du temps de Henri Capet, fils de Robert, les châtelains de Lille avaient établi leur résidence dans la villa du Plouy.

Le château, construit de briques, de pierres blanches et de grés, avait été construit présumablement au XI^e^ ou XII^e^ siècle, à l'époque romane, et au XVI^e^ siècle on en admirait encore la magnificence; deux grosses tours en défendaient l'entrée, séparée d'un premier rempart par un pont-levis ; un double fossé en faisait une forteresse à l'abri d'un coup de main. Une prison avait été établie pour ceux qui avaient commis quelque délit dans le fief de Phalempin.

Roger IV, châtelain de Lille et seigneur du lieu, y avait fait construire, en 1225, une chapelle en l'honneur de Saint-Pierre, et avait considérablement embelli le château. Cette habitation était le séjour préféré des châtelains, qui faisaient rarement leur demeure à Lille.

Digitized by Google

De ce château il ne reste plus qu'une jolie petite ferme, dont les bâtiments, en partie composés des dépendances du vieux domaine, sont encore environnés d'un fossé de défense. Les caves, les écuries, les cheminées attestent encore une vénérable antiquité.

Mahaut, fille d'Arnould, seigneur de Mortagne fut enterré au Plouy, en 1311.

Le manoir du Plouy, avec ses dépendances, contenait environ 650 hectares de terre et bois, appartenant au puissant seigneur châtelain, mais tous les sujets de la châtellenie pouvaient avoir et prendre en taille toute sorte de bois pour leur provision et *raisonnablement* sans être contraint de payer quoi que ce soit aux marchands de bois ou aux officiers.

L'on ne s'étonnera pas si des princes de race royale, des monarques eux-mêmes, aient volontiers porté le titre de châtelains de Lille, seigneurs du Plouy.

Les derniers titulaires furent Louis XIV, le conquérant de la Flandre, Louis XV, le vainqueur de Fontenoy, et Louis XVI, que les malheurs et l'échafaud ont rendu plus sacré que toutes les conquêtes.

Le Plouy cependant n'était pas à l'abri des convoitises des pillards. En 1646, le château fut assiégé, à trois reprises différentes, par les Lorrains. Les habitants de la Neuville et de Phalempin déployèrent, en ces occasions critiques, une louable énergie pour la défense du manoir historique.

Le château du Plouy, qui avait défié l'effort des siècles et l'attaque des ennemis, tomba sous les coups de ce Titan impétueux qu'on appelle la révolution de 1789.

ARCHÉOLOGIE. — L'église renferme les épitaphes suivantes :

Hic Jacet Dominus Thomas, castellanus illustris, Dominæ, Guidonæ D. de Ligny et castellanæ insulensis. Obiit anno D. 1326. XXV aprilis. (Ci git sire Thomas, illustre châtelain, époux de dame G. dame de Ligny et châtelaine de Lille. Il trépassa l'an du Seigneur 1326, le 25 d'avril.) (1)

Ci-gist Madame Alise de Flandres, jadis châtelaine de Lille, qui trépassa l'an de N. Seigneur 1356, le 4e jour du mois de may.

(1) Vanderhaer.

Digitized by Google

Chy gist Madame Guiotte de Luxembourg, dame de Ligny, châtelaine de Lille, qui trépassa l'an 1337.

Chy gist Messire Jean de Luxembourg, dit Caubus, bâtard de Ligny, chevalier, seigneur du Forest du Bos, qui trépassa le 25e jour de juin, jour de St.-Éloy, l'an 1403; priez Dieu pour son âme.

Cy gist Madame Jeanne Dencre, dame du Forest du Bos, qui, femme du seigneur dessus dit, trépassa l'an 1432, le 25 d'octobre (1).

Sur les murailles du cimetière on lit les épitaphes suivantes :

Ci devant repose le corps de Charles Douchez, chirurgien de l'abbaye de Falempin, D C D le 10 mars 1745.

Ici repose le corps de Jacques Mallet, censier et lieutenant, bailly de la seigneurie des Épinchelles, 1 février 1767.

A la mémoire de Jérôme Cornil, lieutenant de la cour et halle de Phalempin et La Neuville, 4 juin 1749.

NOTABILITÉS. — François Piétin, religieux de St.-Christophe, vivait au seizième siècle. Il a composé des mémoires sur les châtelains de Lille, mémoires dont Vanderhaer a largement profité. On lui doit, en outre, une chronique latine de Phalempin, que Buzelin mentionne plusieurs fois avec éloge.

Pasquier Bauduin était versé dans les langues anciennes. Il est l'auteur d'une œuvre très-remarquable sur le calendrier perpétuel, et d'un traité des pierres précieuses citées dans l'Ancien Testament.

Jean Faber, prieur de Phalempin, était un légiste habile.

Jean Deleplanque, autre prieur, passait pour le musicien le plus consommé du pays.

Gilles Froidure, encore un religieux de l'abbaye, se recommandait comme historien, géomètre et poète. Ayant beaucoup écrit, il n'a jamais voulu céder aux instances qu'on lui faisait pour livrer ses œuvres à l'impression.

(1) Bulletin de la Commission Historique.

Digitized by Google

PONT-A-MARCQ.

Pont-à-Marcq, chef-lieu de canton à quatorze kilomètres de Lille, sur la grande route de Lille à Douai et Orchies. Cette commune possède une justice de paix, une brigade de gendarmerie, une poste aux lettres, une étude de notaire, une école de garçons dirigée par un instituteur laïque, une école de filles sous la direction des Dames de la Sainte-Union, un bureau de douanes et une église desservie par un curé vice-doyen. Le commerce y est représenté par deux tanneries.

La population est de 745 habitants, dont 724 français et 21 étrangers ; tous catholiques.

Les hameaux sont : le Fief des Quennes, Elplanque.

HISTOIRE. — La petite rivière de la Marque, qui servait de limite aux cantons du Mélantois, du Ferrain et de Pévèle, a laissé son nom à plusieurs villages. Elle n'a aucune source proprement dite, et doit ses eaux à quelques fontaines situées au midi et à l'ouest de Mons-en-Pévèle, que les habitants nomment *Surgeons*. Ces eaux coulent vers Attiches, où elles reçoivent quelques ruisseaux venant des bois de Phalempin, et prenant à peu de distance le nom de Marque. Arrivées à Marquette, elles se jettent dans la Basse-Deûle.

Notre village a pris tout simplement le nom de la rivière et n'est devenu Pont-à-Marcq que plus tard. Jusqu'à l'an X de la République, il s'appelait Marque-en-Pévèle.

Digitized by Google

A l'époque où l'abbaye de Phalempin était presque ruinée et abandonnée, à cause de la mauvaise gestion des laïcs, Roger, châtelain de Lille, et Ogine, sa femme, la rétablirent. Ils s'adressèrent à plusieurs prélats, entr'autres à Baudry, évêque de Tournai, qui confirma à cette maison les propriétés qui lui restaient, parmi lesquelles on trouve l'alleu de Marque, *alodium de Marcha.* L'acte est de 1108. Le 9 avril 1110, le pape Paschal II confirma aussi cette donation.

Quant au pont qui a augmenté ou allongé le nom de la commune, il y existait un péage, et un autre, près de là, au Pont Thibaut. Cela gênait les communications. Les États de la Flandre Wallonne furent autorisés à les racheter du sieur Laffitte et à les supprimer, par arrêt du 24 juin 1738, à charge d'entretenir la chaussée [1].

Les religieux de l'abbaye de Loos étaient exempts de ce péage, comme on le voit dans un de leurs cartulaires de 1176, où il est question de *Pons de Marcha.*

Enfin, les informations judiciaires des comtes de Flandre consacrent à leur tour quelques lignes au Pont de Marke. La position même du village devait le rendre spectateur de certains faits de guerre, célèbres dans nos annales.

A la fameuse journée de Mons-en-Pévèle, les milices de Gand, d'Ypres et de Courtrai, ébranlées par une lutte incessante et troublées par les cris qui s'élevaient des hauteurs, ne résistaient plus. Tout-à-coup elles rompirent leurs rangs, et regagnant Pont-à-Marcq, par Mérignies, elles continuèrent à fuir jusqu'aux portes de Lille.

Les Flamands cherchaient cependant à prendre leur revanche de ce raccroc. Sous la conduite de Jean de Namur et de Robert de Cassel, ils poursuivirent le roi Phillippe-le-Bel, qui reculait devant eux. Ils s'établirent au pont de Marcq, à trois cents pas du camp français, que Phillippe avait fait ceindre d'un large fossé et de remparts garnis de palissades.

Lorsque le roi de France aperçut si près de lui les riches pavillons des bourgeois de Flandre et un nombre immense de cabanes de feuillages qu'avaient élevées les milices communales

(1) Recueil des édits.

Digitized by Google

pour la nuit suivante, il ne put s'empêcher de s'écrier : Je croyais les Flamands détruits ; mais il me semble qu'ils tombent du ciel [1].

Il existait, à Pont-à-Marcq, un hôpital dit la bonne maison des Ladres [2] (1239). En effet, Walter, évêque de Tournai, fit en ce temps quelques règlements relatifs à la léproserie de cette commune. Mais ses biens furent donnés, par arrêt du conseil de juillet 1698, à l'hôpital Saint-Sauveur de Lille [3].

L'on se rappelle que les châtelains de Lille étaient donateurs d'un alleu de Marcq à l'abbaye de Phalempin. Mais ils avaient conservé d'autres biens dont Louis XIV était encore propriétaire, en 1648, en sa qualité de successeur desdits châtelains.

En 1544, le village appartenait à la famille Deleplanque, et fut acheté par Michel d'Hangouart et réuni à la baronnie d'Avelin. Il eut, par suite, les mêmes seigneurs qu'Antreulles, les Allegambe du Verbois, et plus tard les Quevara.

Nous ne commettrons pas l'irrévérence de passer sous silence le protecteur céleste de Pont-à-Marcq. C'est Saint-Quentin. Fils d'un illustre romain, il vint prêcher la foi dans les Flandres à la fin du deuxième siècle, et fut martyrisé. Plusieurs des localités placées sous l'invocation de ce saint populaire avaient fait faire des images pour distribuer aux nombreux pèlerins qui venaient l'honorer [4].

A Pont-à-Marcq, il y en avait une gravée par un nommé Garlette et qui est ancienne. Elle portait cette inscription : « Saint-Quentin, martir, patron de Marque-en-Pévèle, on le sert audit village pour l'engeluse ».

Si nous considérons des temps plus rapprochés de nous, le vieux Pont joue encore son rôle dans les opérations guerrières. Les alliés ayant assiégé Lille, en 1708, l'armée française s'empara de Pont-à-Marcq et s'y maintint du 11 au 13 septembre [5].

Le 24 juin de l'année suivante, la capitulation de la grande cité de la Flandre n'avait pas mis fin à la guerre. Le pays fut exposé aux visites des troupes pendant quatre ans encore. Ce

(1) Kervyn de Lettenhove. *Histoire de Flandre.* — (2) De Rosny. *Histoire de Lille.* — (3) Duthillœul. *Petites Histoires.* — (4) Arthur Dinaux. — (5) Statistique archéologique.

Digitized by Google

jour-là, le fameux Marlborough avec ses Anglais se dirigea de Wattignies sur notre village.

Pour terminer, l'histoire nous apprend encore que le corps de l'archiduc Charles, qui formait la sixième colonne des armées coalisées dans notre pays, déboucha vers Pont-à-Marcq, à deux heures de l'après-midi, au 17 mai 1794. La bataille de Tourcoing se préparait.

Mais l'heure n'était pas loin où la fortune de la France allait se réveiller sous l'impulsion d'un puissant patriotisme. Les envahisseurs seront envahis à leur tour, et, pendant vingt ans, l'Europe, humiliée, subira les lois orgueilleuses d'un soldat heureux, qui se taillera un manteau impérial avec l'épée des Républicains.

NOTABILITÉ. — Marseille est fière de son Puget, qui disait : « *Le marbre tremble devant moi!* »

Pont-à-Marcq a donné le jour à un sculpteur de grand talent et qui fut le maître du magistral David d'Angers. C'est Roland, l'auteur de la belle statue d'Homère, qui orne une des nouvelles salles ouvertes au Louvre à la sculpture moderne.

Digitized by Google

PRÉMESQUES.

Prémesques, village essentiellement agricole, du canton et à sept kilomètres d'Armentières, à neuf kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de Lomme. Cette commune possède une société de secours mutuels sous le patronage de St.-Laurent, une école de garçons dirigée par un instituteur laïque, une école de filles sous la direction des Sœurs de Sainte-Marie d'Angers et une église desservie par un curé.

La population est de 1,149 habitants, dont 896 français et 253 étrangers; tous catholiques.

Les armoiries sont : vivré en fasce, de douze pièces d'argent et d'azur.

Prémesques a été traduit par *malo prato, mauvais prés.*

HISTOIRE. — Prémesques est un petit village, bien patriarcal, enfoncé dans les arbres qu'on trouve bordant un chemin vicinal à la droite de la grande route de Lille à Armentières. Il a donné son nom à une élévation modeste que gravit la chaussée et que l'on appelle Mont-Prémesques. Il n'est cependant pas le premier venu, car il peut invoquer un titre de Saint-Pierre de Lille, de 1143, qui le nomme *Primeca* et qui lui octroie, par le fait, neuf siècles d'existence.

En 1159, un titre de Saint-Aubert le transforme en *Premeske,* et la charte de Philippe d'Alsace, comte de Flandre, en faveur

Digitized by Google

de l'abbaye de Loos (1174), le métamorphose en un mot latin, *Malo-prato,* dont la signification n'est pas flatteuse, voulant dire *pré méchant.*

Notre village faisait partie du patrimoine des comtes de Flandre. Ceux-ci y exerçaient leur autorité et leurs droits par un maire ou un prévôt, qui tenait d'eux, à titre héréditaire, leur charge et le domaine qui s'y rattachait (1). Les maires n'étaient primitivement que des délégués subalternes, nommés pour veiller à l'entretien des terres. Peu à peu, ils surent arrondir cette mince portion d'autorité et en faire une dignité relevée (2).

Cependant Prémesques avait pour seigneur temporel M. Hespel de Jouvency, successeur des sires de Thieulaines. Après sa mort, la seigneurie fut divisée en deux, savoir : entre M. Hespel de Flenque et les descendants de M. Hespel de Vendeville. La cure était du patronat du chapitre Saint-Pierre de Lille, dont les chanoines en étaient les grands décimateurs (3).

Prémesques, comme toutes les localités de l'ancienne châtellenie de Lille, a été troublé par la guerre dans la possession de son paisible bonheur.

En 1339, le comte de Salisbury avec les Anglais et les Flamands l'occupait sans résistance. C'était à l'époque où le comte Louis de Nevers, quoique secouru par la France, ne pouvait venir à bout de ses sujets. Il se réfugiait sous les remparts de Lille, où les rebelles venaient le poursuivre,

Un de ses successeurs, Louis de Mâle, eut aussi besoin de l'appui des Français, et pour la même cause. Ceux-ci traversèrent Prémesques, et comme ils jouaient le rôle de vainqueurs plutôt que de protecteurs, leur passage était toujours marqué par quelques déprédations.

Lors des guerres que Louis XI entreprit pour revendiquer la Flandre Wallonne sur la maison d'Autriche, notre commune éloignée de Tournai ou de l'Artois fut plus épargnée que les autres; à proximité de Lomme, où se trouvait la demeure du gouverneur de Lille, Prémesques se trouvait à l'abri des coups de main que bientôt tenteront les réformateurs armés que l'on désigne sous le nom de Gueux.

(1) Leuridan. *Statistique feodale.* — (2) Duthillœul. *Petites Histoires.* — (3) Legroux. *Gallo-Flandria.*

Digitized by Google

Nos cultivateurs durent frémir plus d'une fois au récit des brigandages des novateurs, mais ils avaient dans le château de Lomme un protecteur vigilant et implacable, le baron de Rassinghien, qui ne laissait pas longtemps impunies les tentatives des Iconoclastes.

En 1578, l'influence des Gueux se releva sous le patronat et la popularité du prince d'Orange; les prêches se multiplièrent, plusieurs personnages importants furent faits prisonniers au chant des vers de Marot; le seigneur de Rassinghien fut arrêté et détenu à Gand. C'est alors qu'une assemblée se tint près de la maison bleue dans notre village, et la maréchaussée de Lille fut impuissante à disperser les sectaires, armés d'épées, de dagues, de bâtons et d'armes à feu.

Prémesques fut encore éprouvé lors des guerres que fit Louis XIV, le puissant roi de France, que la fortune des armes allait faire notre souverain.

En effet, en 1642, le grand maître de l'artillerie de France, le duc de la Meilleraye, s'était emparé de La Bassée [1]. Ensuite, il était venu prendre ses quartiers à l'abbaye de Loos.

Son armée victorieuse parcourait les campagnes de la châtellenie, depuis Lille jusqu'à Armentières. Son passage était marqué par le pillage et l'incendie. Il y avait à cette époque à Prémesques une bonne ferme appartenant aux Chartreux de la Boutillerie près Fleurbaix. Cette ferme faisait partie d'une des premières donations du fondateur, M. Levasseur, en 1618. Les Français la saccagèrent d'abord, et la livrèrent aux flammes, qui la dévorèrent complètement.

Se trouvant à mi-chemin de Lille à Armentières, notre village fut visité par l'archiduc Léopold qui, en 1646, mit le siège devant cette dernière ville pour la reprendre sur les maréchaux de Gassion et Rantzau, et par les Français.

Le traité d'Aix-la-Chapelle (2 mai 1668) vint donner la tranquillité à la commune. C'était le temps de l'omnipotence du roi Louis XIV, mais l'époque des revers surprit le grand monarque.

En 1708, bien qu'assez éloignés de Lille, les habitants de Prémesques n'étaient pas sans inquiétude sur le sort de leur

(1) Dom Cuvelier. *Histoire de la Boutillerie*.

Digitized by Google

capitale et leur propre destinée. La prise de Lille semblait leur présager les malheurs d'une occupation. Il n'en fut pas ainsi. La glorieuse capitulation de Boufflers n'eut pas de fâcheux effet pour Prémesques.

Ce que l'on ne pouvait redouter, c'était l'hiver épouvantable qui désola la Flandre en 1709. Des rigueurs pareilles sortaient du cercle des prévisions humaines, et la famine tomba sur le pays, implacable et invincible.

Il y eut quatre années de souffrances indicibles jusqu'à ce que la bataille de Denain rendît la paix à l'Europe.

Mais les temps sont proches où il n'y aura plus de seigneurs, plus de chapitre de Saint-Pierre, plus de dîme, mais une révolution inouïe à l'intérieur et l'ennemi à nos portes.

Or, en 1792, les Autrichiens envahisseurs se livraient à de sauvages déprédations, sur les rives de la Lys. Au cri d'alarme jeté par les gardes nationaux riverains, ceux de Prémesques accoururent. Plus de 300 pillards autrichiens perdirent la vie dans les flots ou sous les balles de nos braves cultivateurs.

Un autre danger menaçait les campagnes en ce temps-là. Profitant des troubles de la société, et du désarroi qu'entraîne la guerre, des bandits avaient formé une association dans le but d'exploiter les gens de la campagne. Leur façon barbare d'opérer leur avait valu le surnom de Chauffeurs. Ils parurent dans les environs de Prémesques, et osèrent même faire une expédition dans un château de Lomme. Heureusement, mus par le soin de leur sûreté, les habitants surmontèrent leurs terreurs et justice fut faite de la bande impie et sauvage.

Le récit des horreurs de cette infernale association fait frémir.

Digitized by Google

PROVIN.

Provin, village du canton et à onze kilomètres de Seclin, et à vingt kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de Carvin. Cette commune possède une école de garçons dirigée par un instituteur laïque, une église desservie par un curé, plusieurs fabriques de toiles.

La population est de 1,576 habitants, dont 1,556 français et 20 étrangers; tous catholiques.

Les armoiries sont : d'azur à six étoiles, trois, deux et un.

Provin est un nom qui vient de sa situation, de *in*, *marais*, *tourbière*, et *pro*. qui signifierait *avant*. Premier marais.

HISTOIRE.— Le mot *villa*, employé par le chroniqueur de Saint-Trond, se rencontre si souvent dans les cartulaires cités par nous, qu'il ne paraîtra pas oiseux ou inutile d'en préciser la signification. *Villa*, dit Rapsaert, veut dire proprement une ferme, une cense, une métairie; mais aucun de ces mots, dans le sens qu'on y attache aujourd'hui, ne donne l'idée qu'on y attachait au *moyen-âge*.

Une villa d'alors, consistait en une circonscription de propriétés rurales, jointes ou éparses, faisant corps et parties intégrantes ou dépendances, du manoir du possesseur de toutes ces propriétés.

Digitized by Google

L'ensemble de ces possessions réunies s'appelait *villa.* Le manoir du maître, avec le cercle des propriétés qu'il exploitait lui-même par les ouvriers de la basse-cour de son manoir, était désigné sous le nom de *villa dominicata* ou *indominicata. Dominicata* de *Dominus, maître, seigneur,* comme qui dirait : terre occupée par le maître lui-même.

Cette explication nous est suggérée par le titre même qui donne à Provin sa naissance historique. Car, sans pouvoir préciser l'époque où ce village a commencé, nous avons le droit d'affirmer qu'il existait au milieu du dixième siècle.

Il y a plusieurs preuves de cette assertion ; nous prenons celle qui est la plus anciennne et la moins irrécusable.

La chronique de Saint-Trond rapporte qu'en 967, sous l'abbé de Thietfrid, une illustre dame, Berthe, comtesse de Flandre, veuve consacrée à Dieu, était allée visiter Notre-Dame, à Aix-la-Chapelle ; elle gagna, au retour, la ville de Saint-Trond, dans l'intention de prier sur le tombeau du saint patron.

S'y étant arrêtée quelques jours pour s'y reposer, elle y tomba malade. Ce qu'apprenant, le comte Arnould se rendit en toute hâte près de sa mère, et là, pour le repos de son âme et de celle des siens, en présence de Thierry, évêque de Metz, et de l'abbé Thietfrid, il donna au monastère de Saint-Trond, pour l'usage perpétuel des frères qui y servaient Dieu, la *villa* de Provin, située dans la châtellenie de Lille, *in castellania Ilensi,* près de la Deûle, avec les serfs, les terres, les dîmes, le bois, les prés, les eaux et les pêcheries, avec l'église paroissiale et toutes les dépendances de la *villa.*

Ajoutons que cette donation et les droits y attachés ne furent pas toujours respectés par les gens du châtelain de Lille.

Elle avait pourtant été confirmée, en 1147, comme le dit un auteur[1] dans ses monuments, par le comte Thierry. Il assure dans une charte, à l'abbaye de Saint-Trond, la villa de Provin donnée par Arnould, son prédécesseur. Il déclare qu'il a fait régler par Robert III, son châtelain, les droits respectifs de l'abbé, du prévôt de celui-ci, et du Maire de la villa, au sujet desquels droits, des contestations s'élevaient parfois.

(1) Pertz. *Monuments.*

Digitized by Google

Le châtelain avait lui-même un intérêt dans le village. L'on sait qu'il possédait quatre barels à mesurer les weddes qu'on vendait dans la châtellenie. Un de ces barels était établi à Provin. Il l'affermait à ses officiers.

De la constitution intérieure du village, nous avons encore à dire quelques mots. Soumis à la châtellenie de Lille, en 1449, pour les finances et les contributions, il laissait aux aides et aux avoués le droit d'impôt, mais il ressortissait de l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras pour toute autre juridiction, partageant cet avantage avec Bauvin, Annœullin et Mons-en-Pévèle. Cet état de choses engendra un conflit, qui menaça de s'éterniser, car il dura deux siècles.

Lorsque fut conclue la paix des Pyrénées, Provin fut dévolu à l'Artois. Ce n'était pas, à ce qu'il paraît, l'affaire des habitants. Ils réclamèrent avec énergie, et le village fut restitué à la châtellenie de Lille, le 18 avril 1669.

Il est temps de dire la part que prit Provin dans les souffrances communes à notre contrée.

Après leur succès prodigieux à la journée des Eperons, en 1303, où ils exterminèrent la fleur de la chevalerie française, les Flamands poussèrent leurs représailles jusqu'aux limites de l'Artois. Pillage, sac, toutes les horreurs qui suivent la guerre, furent éprouvées alors par les villages limitrophes, et Provin paya la faute de sa situation géographique.

La noblesse de Flandre se révolta contre Louis de Nevers, son suzerain. Philippe-de-Valois venait à l'aide du comte. Tous s'entendaient à une chose, c'était à commettre des déprédations partout où la guerre les faisait passer.

En 1383, nouvelle épreuve pour Provin. Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne et comte de Flandre, était intimement allié avec le roi de France, Charles VI. Tous les deux, ennemis jurés de l'Angleterre, voulaient réduire à rien cette puissance. Ils rassemblèrent force troupes et encore plus d'aventuriers pour opérer une descente dans le pays d'outremer. Le mal fut que le projet n'eut pas de suite, mais que, pendant quatre ans, la châtellenie eut à dévorer en silence les affronts, les exactions, les excès de l'innombrable soldatesque. Provin en eut sa part.

Digitized by Google

Moins de cinquante ans après, un autre ennemi s'abattit sur le village. Cet ennemi là s'appelait la famine, terrible fléau que Dieu envoie après les guerres, pour montrer aux hommes que la haine est impie.

Il eût fallu de longues années pour remettre les choses en bon état. Mais les ambitieux s'occupent peu du bonheur des autres. Le fourbe Louis XI convoitait la Flandre. Il n'y a pas de machinations qu'il ne mît en œuvre pour parvenir à son but. Il employait même la guerre. Ses troupes passèrent à Provin. Elles ressemblaient à toutes celles de ce temps-là, et quand elles ne se battaient pas, elles se livraient à la rapine.

En 1500, la peste jeta l'effroi dans la châtellenie, et les marais peu éloignés de notre village lui furent un auxiliaire. Elle fit de ce côté de nombreuses victimes. Pendant les guerres religieuses, il y eut tranquillité et calme dans Provin. Bien que les Gueux fussent venus jusqu'à Seclin, ils ne poussèrent pas leur pointe plus loin. Ils avaient laissé trop des leurs dans les marais de Gondecourt.

Le village, après les conquêtes de Louis XIV, sur la demande des manants, fut restitué à la châtellenie de Lille, par celui-là même qui l'avait assigné à l'Artois.

Jamais l'on ne vit un hiver aussi rude que celui de 1709. Les dégâts qu'il occasionna sont incalculables. Les hommes moururent de froid; les arbres fruitiers gelèrent; la terre devint stérile, et la famine, la hideuse famine, fit sa réapparition. Pour mettre le comble à tant de maux, la guerre n'était pas éteinte. Les Français et les alliés parcoururent le pays jusqu'en 1713.

Alors le maréchal de Villars sauva la France par la victoire de Denain, et procura à Louis XIV une paix qui consola ses derniers jours.

Que d'espace parcouru et que de changements depuis les jours où le comte Arnoul, pour obéir aux vœux de sa mère mourante, donnait la villa de Provin à l'antique abbaye de Saint-Trond. Les destinées des nations sont mobiles. Celles-ci ont des crises qui déterminent dans leur existence des variations radicales.

Pour nous, la grande crise a éclaté en 1789, et, malgré les canons et les soldats de l'Europe, elle s'est appelée la Révolution française.

Digitized by Google

QUESNOY-SUR-DEULE.

Quesnoy-sur-Deûle, chef-lieu de canton, sur la Deûle, à onze kilomètres de Lille, sur la route départementale de Lille à Ypres, station du chemin de fer de Lille à Comines. Cette ville ouverte possède une justice de paix, une brigade de gendarmerie, un bureau de douanes, un bureau de poste et de télégraphe, une étude de notaire et trois sociétés de secours mutuels. L'industrie y est représentée par un chantier de bateaux, une amidonnerie féculerie, une blanchisserie de fils, des distilleries de genièvre de grains et de betteraves, plusieurs filatures de lin, une scierie de marbre, une sucrerie et une usine à vapeur pour la fabrication d'huile. L'église est desservie par un curé-doyen et deux vicaires. L'école des garçons est dirigée par les Frères Maristes, et l'école des filles par les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul.

La population est de 5,044 habitants, dont 4,311 français et 703 étrangers ; 5,040 catholiques, 4 dissidents.

Les hameaux sont : l'Ange-Gardien, le Rosebecques, les Lièvres, le Pacau, le Vieux-Soldat, le Chemin de Linselles, le Bas-Chemin, le Tilleul, le Petit-Perle, les Trois-Tilleuls, le Grand-Meurchin, le Petit-Meurchin, le Gatignies, le Chat, le Rivage de Meurchin, le Petit-Quesnoy, la Basse-Deûle, l'Amidonnerie, le Plaquet, la Bourloire, la Ferme des Prés, le Petit-Candi, la Forgette, la Pouillerie, le Veau. le Chien, Fretin, Cœur-Joyeux, le Loup, la Ferme du Chêne.

Les armoiries : échiqueté d'or et de gueules.

Le blason des Mailly portait : d'or à trois maillets de sinople, posés deux et un en chef et en pointe.

Quercetum-super-Duplam, ce bourg tire son premier nom du latin *quercetum*, *lieu planté de chênes*. Dans les titres romans des XII^e^ et XIII^e^ siècles, il est appelé *Quenoit*, *Kennoit*, *Caisnoit*, du patois *quesne* pour chêne (1). Buzelin le transforme en *Quesnoya*.

(1) Mannier.

Digitized by Google

HISTOIRE. — Situé sur les bords de la Deûle, *Quercetum supra Duplam*, Quesnoy, quoique moins ancien que beaucoup d'autres localités, peut revendiquer quelques souvenirs historiques très-respectables.

En 1067, régnait sur la contrée une princesse intrigante et cruelle, appelée Richilde.

Ypres et Messine avaient refusé de payer les impôts. Les Flamands molestés avaient refusé de se rendre à Audenarde pour exposer leurs plaintes et donner des explications sur leur attitude vis-à-vis de la comtesse de Flandre et du Hainaut.

Richilde, irritée, n'hésita pas à prendre un parti extrême; elle s'empresse de réunir une armée nombreuse d'Hennuyers et vint mettre le feu devant Messine; elle fit décapiter soixante notabilités de la ville d'Ypres, à l'endroit même où, les genoux pliés, ils avaient offert à Richilde le sacrifice de leur honneur et de leur fortune [1].

Les Hennuyers n'entrèrent pas dans Ypres; soixante cadavres parurent avoir apaisé leur fureur. Ils se contentèrent d'une forte contribution pécuniaire, et, avant de retourner à Audenarde, ils rançonnèrent partout sur leur passage.

C'est alors que notre ville naissante, qui se composait de quelques maisons groupées autour d'un modeste manoir, comprit pour la première fois combien il était dur de regimber contre l'aiguillon du pouvoir.

Ses commencements furent pleins de douleurs et de souffrances.

Richilde se riait des suppliantes doléances de son peuple, contre lequel elle se livrait elle-même à toutes sortes d'exactions et de tyrannie. Elle abandonna le pays comme une proie à dévorer à deux seigneurs, ses dignes favoris, le sire de Mailly et le sire de Coucy.

Quesnoy eut à subir leurs vexations et leurs pillages, jusqu'à ce que les Lillois révoltés se soulevèrent et chassèrent les oppresseurs.

Richilde, après avoir remis le gouvernement du Hainaut entre les mains de son fils, revint à Quesnoy jeter un dernier coup d'œil sur cette contrée, qu'elle avait dévastée avec tant d'achar-

(1) Despars. *Chroniques*.

Digitized by Google

nement et se retira dans l'abbaye de Messine, où elle jeûnait tous les vendredis au pain et à l'eau, couchant sur la dure, pansant les lépreux et visitant les églises à pieds nus. Elle mourut le 15 mars 1086.

C'est loin du faste de la cour, et du bruit des armées, dans le silence d'un cloître, qu'alla s'éteindre une vie si agitée. Le calme et l'humilité d'un monastère devaient, en effet, lui convenir, pour étouffer ou rafraîchir toutes les tyranniques ambitions, toutes les haines et préoccupations politiques qui ont illustré ou terni sa longue carrière.

Déjà, au XII^e^ siècle, Quesnoy formait une paroisse. En 1143, une bulle du pape Célestin II confirma la donation de l'autel de Quesnoy par Simon, évêque de Tournai, au chapitre de Saint-Pierre de Lille.

La terre et seigneurie de Quesnoy a donné lieu, lors de son épanouissement, à un différend entre les deux frères Guy, comte de Flandre, et Jean d'Avesnes, comte du Hainaut. Ce dernier possédait Quesnoy et prétendait le garder comme héritage patrimonial de la maison d'Avesnes. Guy soutenait que, la Flandre lui ayant été adjugée, Quesnoy lui appartenait, et il leva des troupes pour faire valoir ses droits. Le duc de Brabant parvint à leur faire jurer une trêve qui dura jusqu'au mois d'août 1287. Les comtes, se trouvant à Compiègne, soumirent le cas à la décision du roi, mais il paraît qu'ils s'arrangèrent avant que ce prince eût prononcé; selon toute apparence, Guy acheta Quesnoy de Jean d'Avesnes [1].

On a lieu de penser qu'il fut en outre convenu que le seigneur et possesseur alors de Quesnoy, qui tenait cette terre du comte de Hainaut, en jouirait encore pendant un terme de cent ans, puisque l'on voit, dans un acte du 16 septembre 1371, un particulier prendre le titre de seigneur de Quesnoy, et peu de temps après Jean de Bourgogne rentrer dans cette propriété. Philippe-le-Bon vendit Quesnoy, en 1429, à Guy Guillebaut, son conseiller, trésorier général de ses finances et de l'ordre de la Toison d'or.

Quesnoy passa, en 1537, à Jean de Mailly par son mariage

(1) Oudegherst. *Annales de Flandre.*

Digitized by Google

avec Jeanne de Bonnière; il y construisit un château et vint l'habiter.

En 1559, Gabrielle d'Ongnies, dame du Quesnoy, épousa Edme de Mailly; ils laissèrent à leur fils, Louis de Mailly, la villa, les terres et seigneurie de Quesnoy, le château environné de la Deûle avec basse-cour et jardin, moulin à eau et moulin à vent à usage de moudre le blé, un moulin à tordre l'huile, droit de passage sur bateaux, chariots, bœufs et marchandises qui passent le *Wal* et pont du lieu, sur la draperie qui se pratique au bourg.

La terre de Quesnoy fut érigée en marquisat par Philppe IV, roi d'Espagne, en 1661.

La dernière marquise de Quesnoy fut mademoiselle Louise de Mailly, appelée Mademoisselle de Buire, qui céda ses droits à la princesse de Croy. Cette princesse mourut le 23 août 1768, et le duc de Croy, son fils unique, devint propriétaire du château de Quesnoy jusqu'aux jours de la révolution de 93.

Voilà les péripéties de la propriété; voyons les épreuves infligées à la ville et à ses habitants.

Pendant le règne si clément des filles de Bauduin de Constantinople, le terrible droit des arsins (1) s'exerça par deux fois. En 1240 (2), la maison d'un habitant de Quesnoy-sur-Deûle fut brûlée parce qu'il avait navré (tué) un habitant de Lille. En 1248, le Rewart et les Echevins de Lille (3) « firent arsins à Forbièke en la paroche de Kaisnoit sur les maisons en lesquelles Aelis de la Houssière et Jehan ses fius manaient (demeuraient) pour chose que cil Jehan avait navré Jehan de Beckan, bourgeois de Lille. »

Grâce à la Deûle, barrière naturelle, Quesnoy ne s'apercevra pas trop des coups nombreux que la fortune de la guerre frappa sur Comines, Armentières et les villages voisins. Il faudra le règne funeste de Louis de Nevers, et l'intervention encore plus fatale de Philippe-de-Valois, pour apprendre aux habitants ce que coûtent aux villes et aux campagnes les querelles des princes avec leurs suejts (1343).

L'avenir ne nous gardait pas de meilleurs jours en compensa-

(1) Voir Arsins. — (2) De Rosny. *Histoire de Lille.* — (3) Vanderhaer. *Les Châtelains de Lille.*

Digitized by Google

tion de tant de tristesses. Louis de Male, comte de Flandre, toujours en lutte avec ses sujets, invoque le dangereux appui du roi Charles VI. Celui-ci accourt, inonde encore une fois le pays, et ne le quitte qu'en laissant à Quesnoy des traces sanglantes de son passage.

Deux mille Flamands, ayant à leur tête Olard, passent la Lys à Warneton et se répandent dans les environs. Charles de Montmorency et Jean de Luxembourg, châtelain de Lille, marchent contre eux avec 80 cavaliers et 500 fantassins. La rencontre se fit à Quesnoy. On se battit avec opiniâtreté de part et d'autre, et plus de 2000 hommes restèrent sur le champ de bataille.

COMMERCE.— Les guerres incessantes entre Français, Flamands et Anglais, et surtout l'incendie de la ville d'Ypres, qui avait, au XVI^e^ siècle, une importance considérable, amenèrent dans notre cité des marchands et des fabricants qui apportèrent avec eux leur argent et leur industrie. C'est alors que s'établirent chez nous les moulins à foulon, les drapiers et les tisserands : mais le commerce ne pouvait prendre des racines profondes, les villes de Wervicq, Comines et Armentières étaient de trop puissantes rivales. Les guerres de religion et les persécutions qui en furent la suite, portèrent aussi un rude échec à notre industrie naissante.

Quesnoy fut vivement troublé en ce temps-là.

L'an 1556, un maréchal ferrant nommé Cornille, prédicateur improvisé, y rassembla une troupe d'individus qui, sous prétexte de réformer la religion, brûlaient les églises, brisaient les statues des saints et pillaient les maisons. Ils avaient pris le nom de Gueux ; pendant sept jours ils furent les maîtres de Quesnoy-sur-Deûle, ils saccagèrent le château et enlevèrent l'artillerie qui s'y trouvait, et ils comptaient s'installer dans notre ville, lorsque leur petite troupe, forte de 400 hommes, fut détruite par Maximilien Vilain, baron de Rassinghien.

La Noue, commandant les troupes françaises, appelé en Flandre par le parti dit des Malcontents, s'empara à son tour, en 1579, du château de Quesnoy. La garnison de Lille, composée

Digitized by Google

seulement de 700 hommes, l'avait abandonné au bruit de l'arrivée de ce capitaine. Les Gueux y revinrent et s'y fortifièrent si bien que le comte Charles de Mansfeld fut obligé de les canonner; s'étant emparé du château, il fit pendre tous ceux qu'il y trouva. Le château, l'église et la ville furent dévorés par les flammes (1).

Outre Cornille, un certain prédicant de Quesnoy, nommé Delannoy, joua aussi son rôle dans l'affaire des Gueux; le Magistrat de Lille le fit mettre sous les verrous.

Cependant toutes ces prédications avaient laissé des germes d'erreur dans les esprits, et l'impitoyable gouvernement du duc d'Albe en avait tiré une terrible vengeance. Jacques Mariage et Jean Basbierre furent pendus pour avoir fait la cène calviniste et brûlé les images des saints. Jean Hughelot fut condamné à faire *escondit*, pour avoir baptisé à la façon des Gueux.

Malgré ces dissensions religieuses, au XVII^e^ siècle, l'église avait été rebâtie et le château reconstruit plus élégant et mieux distribué.

Quand, en 1636, les reliques de saint Christophe furent transférées du château de Quesnoy à Comines, notre ville avait repris cet aspect d'aisance et de prospérité qui indiquait que le gouvernement d'Albert et d'Isabelle nous avait été favorable.

L'Espagne et la France, malgré les traités intervenus, maintenaient depuis longtemps entre elles une lutte d'intrigues et de menées secrètes. L'Espagne favorisait la Ligue, et la France soutenait la Hollande. Bientôt ces hostilités latentes dégénérèrent en guerre ouverte.

Quesnoy devint le théâtre des premières expéditions; le château fut occupé et nos campagnes dévastées (2).

Quelques années plus tard, des gens de guerre et des vagabonds qui se prétendaient soldats, infestaient les campagnes, pillant et volant tout ce qu'ils rencontraient. Aussi, par une ordonnance datée de Lille, du 17 février 1648, le duc de Croy, pour apporter remède à ces déprédations, enjoignit-il aux bailly et gens de loi de Quesnoy « de faire bonne et sérieuse garde nuit et jour, et s'opposer à tous logements de semblables gens, sans ordre. »

Notre pays avait dû subir, en 1667, la loi victorieuse du roi de

(1) Buzelin. *Annales Gallo-Flandria*. — (2) Oudegherst. *Annales de Flandre*.

Digitized by Google

France Louis XIV. Mais l Europe voulut reprendre sa revanche, et, à l'occasion de la guerre dite de la succession d'Espagne, Quesnoy regorgea de troupes et les habitants en éprouvèrent d'horribles souffrances. Pour achever et compléter la désolation, un hiver d'une rigueur inouïe apparut en 1709. La Flandre était devenue comme une autre Sibérie ; les arbres fruitiers périrent ; la terre glacée ne féconda pas les germes déposés dans son sein. Une disette lamentable s'en suivit, et la peste conspira avec elle pour dépeupler la ville et la campagne. Ni la victoire de Denain, ni le règne du léger Louis XV ne devaient faire oublier tant de maux.

Voici l'époque de la révolution et de l'invasion.

Notre ville verra, en 1792, passer le général français Luckner qui avec son corps d'armée la traversa pour se diriger sur Menin et Courtrai. Dans ces temps de résistance héroïque aux armées de l'Europe, les habitants de Quesnoy ne failliront pas à leur devoir.

Le 29 septembre, un officier de l'armée du duc Albert de Saxe, venant de Comines, s'avança vers Quesnoy en parlementaire, suivi de quelques Autrichiens. Des gardes nationaux sortirent d'un poste établi sur son passage et l'un d'eux lui tira un coup de fusil dont la balle l'atteignit mortellement. L'officier voulut fuir avec ceux qui l'accompagnaient, il alla expirer quelques pas plus loin. Quelques heures après, un détachement nombreux d'Autrichiens s'avança jusqu'au pont dit la Longue Marque, traversant le chemin de Linselles. C'était le moment où les fidèles assistaient à l'office. Les agresseurs lancèrent dans toutes les directions les boulets de deux canons de campagne. Les gardes nationaux et les bourgeois se réunissent et résistent avec bravoure à cette attaque imprévue.

L'attitude énergique des habitants détermina les Autrichiens à battre en retraite. Ceux-ci devaient bientôt en faire autant devant Lille, car le pays, malgré l'effervescence révolutionnaire, n'avait rien perdu de son antique valeur.

ARCHÉOLOGIE. — Le château des seigneurs de Quesnoy avait été bâti au XV^{e} siècle par les de Mailly ; il se composait,

Digitized by Google

comme les édifices de cette époque, de briques et de pierres, affectant la forme d'un carré. L'entrée principale, à laquelle on aboutissait par un pont-levis, était défendue par deux tourelles garnies de meurtrières; au-dessus de l'imposte d'une première porte extérieure étaient sculptées les armes des de Mailly : d'or à trois maillets de sinople.

Aux jours de la Terreur, cette demeure seigneuriale servit de prison où l'on enferma les suspects et les aristocrates. Peu après, le château fut vendu comme bien national et démoli.

La Justice. — A l'extrémité du chemin de Wambrechies se trouvaient trois piliers en briques disposés en triangle et reliés entre eux par des poutres transversales. C'était là qu'on exécutait les condamnés, et cet endroit se nomme encore la Justice.

Sur une pierre sépulcrale trouvée dans le chœur de l'ancienne église, on lisait :

> Ci-gist le corps de messire Louis de Mailly, sieur du Quesnoy, fils de Aimes et de Gabrielle d'Ongnies, s^{r} et dame de Hougourt, qui trépassa le 25 mars 1624.

Digitized by Google

RADINGHEM.

Radinghem, village essentiellement agricole, du canton et à huit kilomètres d'Haubourdin, et à quinze kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste d'Haubourdin. Cette commune possède une société de secours mutuels, une étude de notaire, une école de garçons et une école de filles dirigées par un instituteur et une institutrice laïques, une église desservie par un curé.

La population est de 1,124 habitants, dont 1,111 français et 13 étrangers; tous catholiques.

Les armoiries du dernier seigneur étaient : d'or au chevron de sable, chargé d'un écu d'or, au lion de sable, armé et lampassé de gueules, accompagné de trois étoiles à six raies de sable.

Le mot *ghemente*, en flamand, signifie *village*, *commune* ou *bourg*. *Ghem*, *ghin*, sont des altérations de l'expression flamande.

HISTOIRE. — Nous savons que Radinghem était un village en 1168, par un cartulaire de l'abbaye de Loos.

Un autre cartulaire de la même maison religieuse en fait varier le nom, en écrivant *Radingehem*, *Radinghehem;* il remonte à l'année 1318. Enfin, en 1429, dans un cartulaire de Marquette, le village se présente sous la forme de *Radighem*.

Lorsqu'en 1347, le bourg de la Ventie fut brûlé pendant les

Digitized by Google

guerres que Philippe VI entreprit contre les Flamands, notre commune en éprouva le contre coup.

En 1389, quand Charles VI et Philippe-le-Hardi conçurent le projet, avorté, de la fameuse descente en Angleterre, tout le pays fut dévasté par les Maltôtiers, attirés en quantité innombrable par l'appât du butin.

Il a vu passer aussi quelques troupes lors des allées et venues occasionnées par les sièges trop fréquents de La Bassée et d'Armentières.

L'on sait que ces passages de soldats constituaient une des plus grandes calamités du pays. Mais Radinghem avait un préservatif puissant contre le mauvais vouloir des Malandrins et des amateurs de pillage. Un ordre célèbre, dont les exploits et les richesses ont retenti dans l'univers, avait accordé à Radinghem le privilège de l'abriter de son invulnérable égide.

Nous voulons parler des Templiers, d'abord, des chevaliers de Malte, ensuite [1].

Les souvenirs ne doivent pas en être effacés tout à fait, et à défaut de mémoire, l'histoire est là. En effet, nous savons que les religieux du Temple avaient établi à Radinghem une succursale du Temple de la Haie, situé à Canteleu. Elle se trouvait sur le territoire de cette commune, du côté de l'Épine l'Apostel, près du chemin qui se dirige vers Wez-Macquart. Elle portait le nom de Grand-Maisnil.

Cette maison possédait des terres à labour et des pâturages. En 1403, le duc de Bourgogne reconnut, malgré les prétentions contraires de l'évêque de Tournai, que le commandeur de Grand-Maisnil possédait toute justice et seigneurie de Radinghem, Erquinghem-le-Sec, Prémesques et la Boutillerie.

Ici, un mot d'explication est nécessaire. Quand les Templiers succombèrent sous les coups astucieux de l'insatiable Philippe-le-Bel, en 1312, leurs biens de Flandre furent donnés aux Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem qui, par la suite, prirent le nom de chevaliers de Malte. Ils succédèrent donc aux Templiers, et comme ils restèrent dans leurs propriétés jusqu'à la grande

(1) Voir Cobrieux.

Digitized by Google

révolution, l'on ne trouvera pas déplacé que nous ressuscitions, en quelques mots, ces grands et glorieux souvenirs d'un temps qui n'est plus.

Au milieu du XI^e^ siècle, des marchands d'Amalfi obtinrent du calife d'Égypte la permission de bâtir, à Jérusalem, un hôpital, qu'ils dédièrent à Saint-Jean et où l'on recevait les pèlerins qui visitaient les lieux saints. Pierre Gérard, de la petite île de Martignies, en Provence, fut, sous le titre de maître de l'Hôpital, le chef de cette pieuse institution. Sous les auspices de Godefroy de Bouillon (une de nos gloires) et de ses successeurs, les marchands d'Amalfi se constituèrent en un ordre religieux, dont les membres furent nommés Hospitaliers. Les statuts de l'ordre ne furent cependant régularisés définitivement qu'en 1113, par une bulle du pape Pascal II. Ils imposaient aux religieux, outre les vœux ordinaires d'obéissance, de pauvreté et de chasteté celui de recevoir et de défendre les pèlerins.

Bientôt il leur fallut pour cela prendre les armes et devenir hommes de guerre. Repoussés de la Terre Sainte qu'ils gardèrent les derniers, ils passèrent successivement en Chypre, à Rhodes, et vinrent se fixer définitivement dans l'île de Malte, que leur cédait Charles-Quint et qui devint le siège de l'ordre, en 1530. De là leur dernier nom. Le dernier grand-maître de Malte fut de Hompesch (1797), comme le dernier de Rhodes avait été le célèbre Villiers de l'Ile Adam (1521), qui résista si héroïquement aux forces de Soliman le Magnifique, empereur ottoman.

Toute la vie de notre village se résume, pour ainsi dire, dans les bienfaits et l'influence protectrice des religieux qui s'y étaient établis.

Les désordres et les ravages des Gueux n'osèrent pas approcher de la maison du Grand-Maisnil, et ce fut heureux pour la commune.

Le même respect et la considération qui s'attachait au nom de ces vaillants religieux, éloignèrent de Radinghem les tristesses que les premières entreprises de Louis XIV apportèrent à la Flandre.

Lorsqu'en 1709, il fallut lutter contre la nature, qui affligea nos contrées d'un hiver sans précédent, les protégés de l'ordre Saint-

Digitized by Google

Jean trouvèrent consolation et confort, tandis qu'ailleurs on mourait de faim. Nous n'avons pas ici à décrire l'état de la France et de la Flandre, même après la victoire de Fontenoy, remportée par Louis XV.

Nous nous bornons à arriver à l'époque de la révolution gigantesque, qui emporta tout ce qui rappelait le passé, sans se préoccuper des services rendus et des gloires acquises; l'ordre qui avait résisté pendant deux siècles aux Sarrasins ne put tenir contre les innovations d'une nation brisant avec son passé. Le Grand Maisnil disparut de Radinghem où il n'est plus qu'un souvenir.

Digitized by Google

RONCHIN.

Ronchin, village du canton sud-est de Lille, à quatre kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de cette ville. Il y a une école de garçons dirigée par un instituteur laïque, et une école de filles tenue par une institutrice laïque, une institution de sourds-muets et de jeunes aveugles sous la direction des Frères de Saint-Gabriel, une étude de notaire, et une église desservie par un curé et un vicaire. On trouve à Ronchin une fabrique de cordes étendelles et malfil, des fabriques d'huile et de produits chimiques; on extrait du sol des pierres à chaux.

La population est de 2,415 habitants, dont 2,220 français et 195 étrangers; 2,409 catholiques, 6 dissidents.

Les armoiries doivent être celles de l'abbaye de Marchiennes.

Ronchin vient du mot latin *roncinium*, *ronces*. Des champs fertiles ont remplacé des terres remplies de ronces et d'épines.

HISTOIRE.— Les Romains, qui ont bâti dans la capitale de l'univers le gigantesque Colisée où vinrent mourir un peuple de gladiateurs, eux qui, à Narbonne et à Orange, villes du midi, ont laissé des monuments de leurs triomphes, n'ont pas oublié de jeter sur le sol de notre Flandre des traces de leur puissant passage. Ces traces, la tradition les a nommées *chaussées Brunehaut*; pour nous, elles sont des voies romaines.

Ainsi, dans l'itinéraire d'Antonin et la carte de Peutinger, il est

Digitized by Google

question d'une route qui, d'Estaires, *Minariacum*, conduisait à Tournai, *Tornacum*. Ronchin se trouvait sur cette voie, et, pour peu que le lecteur veuille se rapporter à notre article « Archéologie », il s'expliquera pourquoi l'on y a trouvé récemment des débris gallo-romains. C'était, si l'on veut, à cette époque, une terre inculte, et couverte de ronces et d'épines, d'où lui est venue la dénomination latine de *Roncinium*.

Sous la main intelligente des maîtres du monde, ces landes produisirent bientôt l'orge, le froment, et toutes les céréales propres à suffire aux besoins des légions. Ce qui fit que nos conquérants adoptèrent cet endroit et y établirent au moins une station. Notre assertion exige quelques développements, que le lecteur intelligent suivra, nous en avons l'espoir, avec l'intérêt que mérite un tel sujet.

On trouvait sur les routes des mansions *mansiones* où l'on entretenait les chevaux pour le service ordinaire des courriers et pour ceux qui voyageaient avec une autorisation spéciale de l'empereur. Les mansions étaient administrées par des mancipes, que l'on pourrait comparer à nos maîtres de postes. Les simples relais, placés à des intervalles plus rapprochés que les mansions, s'appelaient des mutations, *mutationes*. Enfin, l'on donnait le nom de *diversoria*, à des maisons situées le long des routes, soit qu'elles appartinssent à des propriétaires qui y offraient l'hospitalité à leurs amis, soit qu'elles fussent, comme nos hôtelleries, destinées à recevoir les voyageurs (1).

Les principales routes romaines étaient nommées *publiques ou militaires, consulaires* ou *prétoriennes;* et les chemins moins fréquentés se distinguaient en *privés*, *agraires* ou *vicinaux* (2). Les voies de premier ordre se faisaient aux frais de l'État; les habitants des provinces, quelquefois les soldats légionnaires, les esclaves travaillaient à la confection des chemins. La charge de grand-voyer ou d'inspecteur des routes n'était confiée qu'à des hommes de mérite, qui avaient fait preuve de talent dans d'autres magistratures.

La solidité avec laquelle le stratamen et la rudération ont été établis, a dû contribuer à la conservation étonnante de ces voies

(1) Al Adam. — (2) Ulpien.

Digitized by Google

romaines. Il est certain aussi que les transports étaient moins fréquents qu'ils ne le sont aujourd'hui. C'est ainsi qu'on s'explique la durée de ces voies, dont quelques-unes ont dix-huit siècles d'existence[1].

Que Ronchin fût une mansion, une mutation ou un diversorium, nous n'avons pas la prétention de le décider; il nous paraît évident qu'il servit à l'une de ces destinations. A défaut d'une origine si respectable, l'histoire nous permet, à coup sûr, de regarder ce village comme très-ancien.

Il existait en 877. A cette époque, Charles-le-Chauve donna aux religieux de Marchiennes la terre de Ronchin-en-Mélantois, *in pago Medenentense, Runcinium*. D'autres documents irréfragables ont pris soin de constater l'authenticité de cette donation. C'est d'abord, en 1176, la charte de Philippe d'Alsace, qui confirme la première; puis, en 1246, la comtesse Marguerite en attribue la dîme à l'hôpital de Seclin qu'elle venait de fonder *in pago Melantois Roncinium*.

Un manuscrit nous apprend, de plus, que Ronchin était sous le patronage du chapître de Saint-Pierre de Lille.

D'ailleurs la légende, cette histoire des siècles naïfs, nous montre que la protection des saints veillait sur les immunités des religieux de Marchiennes et sur leurs biens à Ronchin.

C'était l'an de grâce 1040, notre localité possédait alors une relique de sainte Rictrude, don des moines.

« Le culte de la sainte patronne, dit un pieux chroniqueur, est suivy et les pèlerins ont fréquenté la dévotion l'espace de neuf cents ans, impétrant de Dieu, par l'entremise de la Bienheureuse Dame, la guérison du flux de sang. »

Cette sainte était fille d'Ernold, duc de Gascogne, prince Visigoth de la famille de Récarède. Elle naquit à Toulouse, l'an 613. L'abbaye de Marchiennes ayant été fondée par le duc Adalbert, son mari, elle la dota et en devint l'abbesse. Et maintenant place à la légende.

« Le vénérable prieur, Amand, fut tiré d'Anchin pour estre abbé de Marchiennes, sous lequel admirable est la façon comme fut widé un très-grand différend touchant les limites des possessions

(1) De Caumont. *Antiquités monumentales.*

Digitized by Google

du monastère par la présence des sacrés os de sainte Rictrude Tandis qu'on débattait la querelle entre les ambassadeurs comte Bauduin, qui tenait de la part des religieux, et le chasteau de Lille, voicy une pauvre vieille, âgée près de cent ans, qui se trouve sur le champ de Ronchin et fait signe qu'on la suive. Les religieux portent le corps de leur sainte Mère et la procession marche à l'entour d'une campagne. La vieille marquait les coings et, le tour achevé, elle preste serment qu'elle n'a point mis le pied hors des limites appartenant à sainte Rictrude. La partie adverse fut très-mal satisfaite de cette façon de procéder, et par dédain, elle arracha, la nuit, les pierres de marque, et les enfouit sous terre bien mille pas en arrière. Mais le matin, retrouvant ces mêmes pierres plantées aux mêmes angles où la bonne femme les avait posées la première fois, le châstelain se rendit et le débat fut appaisé. »

A Bouvines, la Flandre fut vaincue et ruinée et sa capitale anéantie. Heureusement la bonne comtesse Jeanne était là pour sauver le pays, Lille renaquit de ses cendres. Nous arrivons, à travers ces désastres, à l'année 1239; à cette date, l'abbaye de Marchiennes maintenait toujours avec fermeté ses droits antiques sur Ronchin.

Nous lisons dans un acte du mois de mai de cette année, que Pierre de Ronchin et ses frères prétendaient exercer dans le village certains privilèges seigneuriaux, comme le tonlieu des choses qui se vendent, le forage du vin et autres boissons, ainsi que les arbres croissant sur les places et voies publiques, et toutes choses trouvées qu'on nomme vulgairement aubaines. Le différend fut réglé amiablement et il fut décidé que Pierre et ses frères renonceraient à leurs prétentions et que, pour cimenter la paix, l'abbé de Marchiennes leur remettrait une indemnité de 20 livres de Flandre [1].

Le savant chercheur que nous venons de citer rapporte, dans son histoire des châtelains, que Jean, l'un d'eux, en 1242, remit à l'abbaye de Marchiennes, de son propre mouvement, en aumône, pour le salut de son âme, de celles de ses prédécesseurs et successeurs, toutes les corvées qui lui étaient dues à Ronchin,

(1) Leuridan. *Châtelains de Lille.*

Digitized by Google

et ce qu'il pouvait exiger au sujet de la redevance vulgairement appelée Songnie. Ce droit consistait dans l'obligation où étaient les vassaux, de loger ou de soigner leur seigneur à son passage.

En faisant cet abandon, Jean le châtelain cédait sans doute au cri de sa conscience qui lui reprochait quelques vols et larcins.

La communauté de Marchiennes avait eu à souffrir de la rapacité de ses avoués, qui étaient les châtelains eux-mêmes.

Cependant, André, l'historien de l'abbaye, nous apprend qu'alors les moines de Marchiennes avaient à Ronchin un de leurs religieux, qui gouvernait leurs biens sous la qualification de prévôt, et un frère commis à la garde de l'église.

Chacun sait qu'on avait l'habitude, en ce temps-là, et même jusqu'à la suppression des monastères en 1790, de faire coucher des moines ou des prêtres dans les églises de quelque importance; cet usage s'étendait même à quelques églises de village.

Plusieurs fois les comtes de Flandre durent protéger les hôtes de Sainte-Rictrude contre la violence de ceux qui se disaient leurs défenseurs. La sainte jugea à propos d'intervenir une seconde fois à ce sujet, si l'on ajoute croyance à la légende suivante, écrite par deux moines de Marchiennes [1].

« Roger, châtelain de Lille, avait établi sur les lieux dont il était l'avoué, et pour garder ses récoltes, au temps de la moisson, un écuyer, *unum de armigeris suis*, dont le nom quasi barbare était Ferragus. Tandis que cet officier remplissait sa mission, il lui arriva de dérober des récoltes de Sainte-Rictrude quatre gerbes et plus, qu'il fit charger sur un chariot pour être transportées à la maison de son seigneur, avec celles dont il avait la garde. Mais, quelqu'effort que fît le charretier pour faire avancer ses chevaux, ceux-ci restaient immobiles. Alors tous deux se mirent à exciter l'attelage de la voix et de l'aiguillon, mais vainement. Ils s'irritent, ils frappent avec rage; les pauvres bêtes semblent rivées au sol. Ce que voyant, l'écuyer fit un retour sur lui-même et replaça dans le champ de l'abbaye les gerbes qu'il avait dérobées. Au même instant, les chevaux, comme allégés d'un poids immense, partirent d'eux-mêmes et avec une telle célérité qu'ils paraissaient n'avoir plus rien à

(1) *Historia miraculorum Stæ Rictrudis.*

Digitized by Google

traîner. L'écuyer confessa humblement sa faute et obtint son pardon ; mais il resta manifeste, pour tous ceux qui connurent le miracle, qu'il était sage de ne point offenser sainte Rictrude. »

C'était à l'époque de la révolte des Pays-Bas contre Alexandre Farnèse, duc de Parme. Les Hurlus [1] avaient ravagé quelques villages de la châtellenie en venant de Tournai par Baisieux, Tressin, Chéreng et Lezennes. Ils avaient pris position à Ronchin et leur nombre devenait considérable.

Les sectaires, agents des États rebelles, voulaient surprendre Lille.

La paroisse, dit un manuscrit [2], « a eu beaucoup à souffrir des Lorrains, qui l'ont brûlée, vers l'an 1640, pour en tirer de l'argent. »

Pauvre village, il se trouvait toujours entre le marteau et l'enclume. Nous ne le verrons que trop quand l'ambition de Louis XIV attirera sur la Flandre le fléau de la guerre. Il fut précédé par la famine, qui se déclara en 1650 et qui occasionna des émeutes à Lille et aux alentours.

En 1663, la peste reparut si bien qu'on cite des propriétés, qui, faute de bras, restèrent quinze ans sans culture.

Notre village vit, en 1708, se presser autour de Lille et se camper dans ses plaines des Autrichiens, des Hollandais, des Prussiens, et d'autres nations encore.

Les horreurs du siège firent place aux ravages d'un hiver rigoureux.

En 1719, les céréales manquèrent encore et une maladie étrange, appelée la suette, frappa d'effroi et de deuil nos malheureux villages. Louis XV n'était pas homme à réparer tant de maux, et la victoire de Fontenoy, qui marqua l'année 1745, n'apporta que la gloire pour consolation de nos misères. Après cinquante-neuf ans de règne, le frivole successeur du grand roi mourut en 1774.

La révolution, préparée dans les esprits par les fautes et la corruption des grands, ameuta contre nous les souverains de l'Europe entière. Notre localité vit de nouveau les troupes

(1) *Flandre Wallonne aux XVI^e et XVII^e siècles*, voir Gueux. — (2) Legroux, *Gallo-Flandria*.

Digitized by Google

coalisées se répandre dans les campagnes, et les Autrichiens entreprendre inutilement le siège de Lille. Des enfants de Ronchin versèrent leur sang pour défendre le drapeau de la République, que nos soldats promenèrent bientôt de victoire en victoire.

ARCHÉOLOGIE. — En creusant les fondations de la maison d'école, on a découvert des fragments de poteries gallo-romaines, des perles et un vase retiré intact.

Des recherches pratiquées récemment ont mis à nu des débris de toute espèce : des cendres, des clous et un groupe de quatre vases formant une tombe, de la même origine que les poteries. L'urne cinéraire était en terre fine, avec des ossements et une monnaie de Néron, en moyen bronze, le vase aux offrandes, et le plat aux aliments et la coupe pour la boisson.

La voie romaine, dite route de l'Évêque, se reliait jadis au chemin que suivait le prélat de Tournai pour se rendre à son domaine de Wazemmes. L'ancien *Roncinium* était probablement en communication directe avec cet embranchement.

Digitized by Google

RONCQ.

Roncq, village du canton nord et à cinq kilomètres de Tourcoing, à quatorze kilomètres de Lille, sur la grande route de Lille à Menin. Il y a dans cette commune une société de secours mutuels, deux églises, deux curés et deux vicaires, un bureau de poste, une lieutenance de douanes, une école de garçons dirigée par des Frères Maristes, deux écoles de filles sous la direction des Sœurs de la Providence et Saint-André de la Croix. Son industrie consiste en fabriques de toiles, fabriques de molletons, teillage mécanique de lin, taillanderie, pannes et poterie, retorderie de coton. Station du chemin de fer de Tourcoing à Menin.

La population est de 5,825 habitants, dont 2,704 français et 3,121 étrangers; tous catholiques.

Les hameaux sont : le Billemont, le Blanc-Four, le Riche-Vinage, la Briqueterie, le Faubourg.

Les armoiries du seigneur de Roncq étaient : d'argent à trois lionceaux de sable.

Le nom de Roncq vient du latin *roncinium*, *lieu rempli de ronces*.

HISTOIRE. — Renversons l'adage : « Il n'y a pas de terre sans seigneur » et disons : Il n'y a pas de seigneur sans terre ; ce qui est tout aussi vrai. Roncq, d'après cette idée, existait avant le XI^e^ siècle, puisqu'il avait à cette époque un seigneur assez puissant pour aller guerroyer en haute et noble compagnie [1].

(1) Wielant. *Chroniques*.

Digitized by Google

En effet, un chroniqueur [1] nous apprend que, l'an 1055, Roncquart de Roncq se joignit à Brûlant de Montigny pour porter secours au roi de France, qui avait pris les armes contre les Saxons.

Si nous entrions plus hardiment dans le champ des conjectures, nous écririons : Ce village remonte à l'occupation romaine dans nos contrées, car une voie romaine de première classe passe par là. C'est celle qui est indiquée dans l'itinéraire d'Antonin, et qui, passant par Bousbecques et Roncq, se dirige vers Tournai. Cela est certain.

Qu'il y ait eu, dans ces temps reculés, une agglomération d'habitants, nous n'allons pas l'affirmer. Toujours est-il que les chars des vainqueurs du monde, ont parcouru le territoire de cette commune, et sa configuration géologique, comme les habitudes des Romains, indique que les descendants de Romulus ont dû choisir cet endroit pour y dresser leur camp.

Qu'on ne s'y trompe pas. La Flandre, aujourd'hui si riche, si peuplée, était jadis couverte de bois et de marécages et quelquefois d'eaux stagnantes.

L'étymologie même de Roncq, *lieu rempli de ronces et de broussailles* nous apprend quels efforts ont faits les premiers occupants, afin de défricher ces landes infertiles et les amener à la luxuriante végétation que l'on y admire aujourd'hui. Voilà des conquêtes qui tournent au profit de l'humanité, moins bruyantes mais plus durables et surtout plus bienfaisantes que celles des Alexandre et des César.

Nous avons vu figurer le nom de ce village dans une bulle du pape Célestin II, du 3 mars 1143, confirmant la donation antérieurement faite de l'autel de Roncq aux chapitre et doyen de Saint-Pierre de Lille par Baudry, évêque de Tournai et de Noyon. Cette donation était contre-signée par Wido, chancelier, et date du XI[e] siècle.

Les chevaliers de Malte avaient aussi quelque droit sur la dîme de Roncq.

Comme toutes les communes de la châtellenie de Lille, son

(1) Wielant. *Chroniques*.

Digitized by Google

existence fut traversée par les guerres innombrables dont notre pays a été le sanglant théâtre.

Pendant la première croisade, vers 1106, le comte de Flandre Robert II, étant en guerre avec Henri III, empereur d'Allemagne, la châtellenie fut mise pendant quatre ans à contribution, pillée, saccagée par les Hennuyers et autres partisans, qui infestèrent les campagnes (1). Roncq eut sa part dans ces calamités.

C'est à cette époque que Mabille de Roncq et ses cinq filles furent proclamés franches et libres de toute servitude par Bauduin, seigneur de Comines; c'était un premier pas vers l'émancipation des serfs.

Jetons un voile sur les douleurs qui assaillirent notre contrée avant et après Bouvines. Bientôt arriva un autre roi de France, Philippe-le-Bel, plus implacable que son prédécesseur.

Philippe-le-Bel était en guerre, vers 1297, avec notre comte Guy de Dampierre, et vint assiéger Lille. A cette occasion, le fer et l'incendie promenèrent leurs fureurs dans les environs, et Roncq vit se renouveler les anciens jours d'effroi et de larmes. Des impôts exorbitants, des séditions continuelles suscitées par ces impôts mêmes, appelèrent chez nous une armée de quarante-sept mille hommes, commandée par Robert d'Artois. Ils y commirent des déprédations de toute sorte, que la noblesse française expia du plus pur de son sang à la bataille des Éperons, le Marathon de la Flandre.

Après la guerre étrangère, voici venir la guerre civile. Les villes de Flandre, acharnées les unes contre les autres, se traitaient en ennemies. De Lille à Courtrai, de Courtrai à Lille, c'étaient des courses perpétuelles et à main armée. Ils frappaient indistinctement amis et ennemis, enlevant les troupeaux, brûlant, pillant les métairies, outrageant toutes les femmes pour es massacrer ensuite (2).

Un peu plus tard, Louis de Nevers, que les Flamands refusaient de reconnaître, n'avait d'autre ressource que d'appeler à son secours son suzerain, le roi de France. Il avait par conséquent attiré sur nos communes une occupation armée et désastreuse. Qu'on juge de la situation de Roncq. Placé pour ainsi dire entre

(1) (2) Derode. *Histoire de Lille.*

Digitized by Google

leux feux, il était continuellement traversé tantôt par les partisans du comte, tantôt par ses adversaires. Il y avait là plus qu'il n'en fallait pour ruiner le pays le plus riche.

Philippe de Valois, pour achever la ruine, vint en personne avec 100,000 hommes. Les défenseurs de Lille aux abois semblaient être de concert avec les ennemis.

L'on n'ignore pas que le gouverneur de la place avait autorisé son lieutenant Landas à fourrager dans les villages. Il usa trop consciencieusement de la permission, et la chronique ajoute qu'à Roncq il ne restait debout ni maisons ni moissons.

Cette année-là, au dire d'un historien autorisé (1), on vit arriver dans la châtellenie une foule d'hommes accourus des provinces de France. Charles VI et Philippe-le-Hardi avaient prémédité une descente en Angleterre, et avant de s'embarquer dans cette entreprise, ils laissèrent leurs soldats piller et voler tout chez nous. La commune eut beaucoup à souffrir de ces dévastations insensées, et le séjour prolongé des troupes dans notre village, qui se trouvait précisément sur leur route, fut plus pernicieux que l'occupation même de l'ennemi.

Il serait difficile, dans un tableau aussi succinct, de raconter en détail toutes les misères qui assaillirent Roncq pendant la première moitié du XV^{e} siècle. Louis de Mâle et Jean-sans-Peur, Charles-le-Téméraire et ses folies chevaleresques ne contribuèrent pas à effacer la trace de trop longs malheurs. Le mal alla croissant sous le règne de Philippe-le-Beau, pendant lequel les Hennuyers, répandus partout, comme un torrent dévastateur, ne laissaient ni trève ni merci aux malheureux habitants de Roncq et des environs. Il fallut, pour faire cesser ces déprédations, qu'une ordonnance du 25 juin 1489 défendît, sous peine de mort, de faire des courses. C'est le nom que l'on donnait alors à cet affreux brigandage.

En 1515, nous étions Espagnols, et trente ans après, à ce titre, Lille recevait la visite de Charles-Quint. Combien Roncq eut à gémir du dangereux honneur que recevait la capitale de la contrée. Le souverain avait pris comme escorte une armée

(1) Frossart. *Chronique mémorable.*

Digitized by Google

nombreuse qui, cantonnée dans les villages, traitait tout en pays conquis.

Puis nous assistons aux nouveautés religieuses de Luther, aux stupides et impies dévastations des Gueux. Le duc d'Albe étouffa dans le sang les révoltes religieuses et civiles. Sous sa terrible domination, il n'y eut pas un village dans la châtellenie qui ne dût compter un des siens dans la funèbre liste des victimes. Ainsi nous trouvons qu'un sieur Jacques Coisne, de Roncq, eut la langue percée et fut interné pour trois ans dans sa paroisse avec défense de hanter les cabarets [1] « pour avoir fait compagnie et conversé plusieurs fois avec anciens gens suspects et famés d'être infectés de secte repoussée, où ont été proféré paroles au desespect des images des saints. »

En 1579, La Noue et les troupes françaises sous ses ordres, appelés en Flandre par le parti des Malcontents, campèrent à Roncq et y commirent quelques désordres, pendant que le seigneur de Montigny se tenait avec ses hommes à Halluin.

Ces excès de la guerre, aussi bien que les exécutions sanglantes, jetaient la terreur dans les esprits : aussi préférons-nous, pour oublier ces pénibles tableaux, arriver de suite au règne béni des bons archiducs Albert et Isabelle.

Ruiné par les discordes, couvert de débris, notre pays put respirer et se relever, plein d'espérance, jusqu'à ce que le gouvernement malencontreux de Don Juan y ramena la ruine. Roncq eut la douleur de se voir en proie aux pilleries de l'armée que ce gouverneur de la Flandre avait emmenée avec lui et que Lille n'avait pas voulu recevoir.

C'était une préparation aux tristesses que l'ambition de Louis XIV nous réservait.

La conquête de notre pays, par la France, nous exposa aux représailles de l'Espagne, et personne n'ignore, qu'en 1683, le duc de Villa-Hermosa envoya à Roncq et dans toute la châtellenie des partisans espagnols chargés de tout ravager. Ils le firent avec leur haineuse et proverbiale habitude.

La paix sembla nous apporter la sécurité. On n'en parlait déjà plus dix ans plus tard.

(1) *L'Église sous la Croix.*

Digitized by Google

La guerre de la succession d'Espagne venait d'éclater. Boufflers était à Lille; le prince Eugène au dehors, mais en ennemi. Les alliés avaient une armée formidable, composée de Hollandais, Anglais, Danois, Prussiens et Impériaux. Cette masse d'hommes s'était rendue sous les murs de Lille par la route de Menin et de Tournai. Une partie fit halte à Roncq; c'était la division du prince d'Orange, formée de 21 bataillons. L'on sait le reste.

Vers le même temps, Roncq, qui n'avait pas été pour ainsi dire atteint de l'hérésie du XVI^e^ siècle, assista à un singulier spectacle.

Un vicaire, nommé Debadts, prit sous le curé Vanwinck le germe des doctrines jansénistes que celui-ci professait. Cette doctrine occasionna des querelles tumultueuses. Dans le village, on prit parti pour et contre, de la manière la plus vive. Le curé fut chassé par les habitants [1].

Il ne nous appartient pas de discuter sur les subtilités du Jansénisme: cette hérésie, condamnée par le pape Urbain VII, dès son apparition, en 1641, partagea en deux camps le monde théologique. Elle s'infiltra facilement dans l'esprit du clergé de Flandre, car elle avait pour auteur l'évêque d'Ypres, Jansenius, prélat d'une érudition profonde et d'une piété reconnue. Sa doctrine était contraire à la bonté et à la miséricorde divines, car elle renferme des principes, impliquant que l'homme n'est pas libre dans toutes ses actions, et que Dieu n'est pas mort pour tous indistinctement.

Ces discordes religieuses n'empêchaient pas les monarques de se faire une guerre civile que termina le traité d'Utrecht, qui nous rendit à la France. La prospérité des affaires et surtout la fertilité du pays réparèrent les désastres de trop longues hostilités. Malheureusement la paix ne fut qu'éphémère.

Le roi Louis XV voulut, en 1743, reprendre Menin, et Roncq subit l'occupation des troupes françaises; c'est alors que le duc de Biron vint rejoindre avec sa colonne le comte de la Motte Houdancourt, pour se diriger sur Wervick.

(1) **Derode.**

Digitized by Google

A la même époque, le général Clément vint à Roncq avec son armée afin d'aller établir ses positions à Reckem.

Nous assistons après cela à la bataille de Fontenoy, à la mort de Louis XV et à l'avénement de Louis XVI. Il fallut pour troubler la tranquillité de notre commune, le gigantesque mouvement social de 89 et le soulèvement armé de l'Europe, qui en fut la conséquence.

La constitution civile du clergé amena à Roncq un curé nouveau, M. Jos. Nolf. Promu à cette cure par élection, il fut méprisé par ses ouailles, qui allaient auprès des prêtres insermentés chercher des paroles de paix et les secours de la religion.

En 1792, les Autrichiens après deux mois d'occupation furent forcés d'évacuer Roncq et de quitter nos frontières. Mais, la mort tragique de Louis XVI fut le signal d'une nouvelle coalition des puissances étrangères, et le village fut derechef, occupé par les Alliés et parfois par les Français. Le 27 août, le colonel adjudant-général Gay-Vernon, chef de l'état-major, se dirigea vers Roncq, où à midi un combat s'engagea. La lutte fut acharnée, et les feux d'artillerie et de mousqueterie durèrent jusqu'à trois heures.

Enfin, au mois d'août 1793, les Français commandés par le général en chef, Houchard, soutinrent sur les hauteurs de Roncq un combat dont l'issue présageait les immortels trophées qu'allaient cueillir les fils de la France.

ARCHÉOLOGIE.— Il existait à Roncq: un prétoire, prætorium D. J. B. Cuvillon, toparcha de Roncq, Tenquette, Navighem, Veldric, etc. Le plan de ce prætorium se voit à la page 42 de Sanderus, Gallo-Flandria.

Digitized by Google

ROUBAIX.

Roubaix, ville essentiellement industrielle, chef-lieu de deux cantons, à onze kilomètres de Lille. Cette ville est un centre manufacturier considérable, fabrication immense de tissus en tous genres et de toutes matières. On y voit des filatures de lin, de laine, de coton, de soie, des teintureries, des ateliers de fonderie et de constructions mécaniques. Roubaix possède tous les éléments d'une ville très-peuplée et d'une des cités les plus industrielles de France. Elle a sa chambre et son tribunal de commerce, deux justices de paix, une lieutenance de gendarmerie, une bibliothèque, une école académique, une école de musique, un théâtre, une société des arts et sciences, des cours publics de langues étrangères, quatre églises catholiques desservies par quatre curés-doyens et seize vicaires, un temple protestant, un collége sous la direction des prêtres de Saint-Charles. Cette cité industrielle renferme en outre toutes les institutions d'ordre public ou religieux qui sont l'apanage des villes les plus complètes.

La population est de 83,651 habitants, dont 37,741 français et 45,910 étrangers; 83,103 catholiques, 548 dissidents.

Les hameaux sont : le Pille, les trois-Ponts, le Tilleul, la Potennerie, l'Épeule, Barbieux, le Fontenoy, le Triez-Saint-Joseph, l'Hommelet.

Les armoiries étaient : d'hermine au chef de gueules. En 1818, les armoiries furent : d'azur à un rot de sable, encadré d'or, accompagné en chef d'une étoile d'or accostée de deux bobines d'argent et en pointe d'une navette d'or, à la bordure dentelée d'or. Aujourd'hui les armoiries sont : parti de l'un et de l'autre

Roubaix, d'après les étymologistes, signifierait : ou *Ruisseau*, de *beke*, ou *lieu inculte*.

Digitized by Google

HISTOIRE. — Roubaix était, en 1800, un joli village au milieu de champs dorés et de vastes prairies, riant d'aspect et même pittoresque avec ses maisons rustiques. La tuile vernie brillait partout entre les arbres; de chaumes, point ou peu; beaucoup d'habitations avaient un étage, luxe rare dans ce temps là. L'église élevait sur la place son placide clocher, et la municipalité logeait dans ce qui restait du vieux couvent de Sainte-Élisabeth, détruit sous la révolution. Il y avait, tout auprès, un grand portique sous lequel on passait pour aller voir les ruines du château, les douves encore pleines d'eau, le double pont, les tours décapitées, le donjon éventré et les jardins en friche [1].

Comment se douter que ce sol, qui tremble sans cesse aujourd'hui, sous le formidable effort de mille machines de toute espèce, n'offrait, il y a un siècle, que l'aspect d'une tranquille oasis.

Roubaix est la conquête de l'industrie sur la nature.

M. Leuridan a écrit les annales de Roubaix, d'une façon magistrale. Ses longues études, son amour sérieux de l'histoire, sa position lui ont rendu familiers des documents précieux. Il a doté sa ville d'une des œuvres les plus consciencieuses et les plus complètes que nous connaissions en ce genre. Aussi, notre modeste notice n'a que la prétention d'éviter une lacune dans les récits que nous consacrons à toutes les localités de l'ancienne châtellenie de Lille.

Roubaix fait son apparition dans l'histoire, en 1169, lorsque les lettres de Wautier, évêque de Tournai, accordèrent son autel à l'église de son siège.

Cependant, d'après un annaliste, dès 881, habitait à Roubaix une noble dame du nom de Thècle, à qui une vision céleste fit retrouver, près de Blandain, le corps de Saint-Eleuthère [2]. Roubaix était alors dans les ténèbres de l'idolatrie, mais les miracles qui se firent autour du tombeau du saint évêque de Tournai, et le sang des martyrs avaient engendré des chrétiens [3].

Ce qu'il y a de certain, c'est que, lors de l'établissement des

(1) Hyp. Verly. — (2) De Smet. *Ancien état de la Flandre.* — (3) Buzelin. *Annales Gallo-Flandria.*

Digitized by Google

communes, au XII^e siècle, Roubaix n'avait aucune importance; il n'avait point alors sa coutume locale, comme Seclin, Tourcoing, Lannoy. Il n'est pas cité non plus parmi les villes où fleurissait le commerce aux XIII^e et XIV^e siècles (1).

Néanmoins il est incontestable que des seigneurs de ce nom jetèrent du lustre sur son obscur berceau.

En effet, en 1096, Hugues de Roubaix suivit Robert-le-Jeune, comte de Flandre à la croisade. Un autre seigneur, Philippe, infligea aux Anglais et aux Flamands une défaite signalée, au village de Marquette, (1339). Pierre de Roubaix, chevalier, baron, conseiller et chambellan de Philippe-le-Bon, puis de Charles-le-Téméraire, mourut en 1498, ne laissant pas d'héritier mâle.

La terre passa dans la maison de Luxembourg, fut érigée en marquisat en faveur de Robert de Melun et entra dans la maison de Soubise, qui en jouit jusqu'à la révolution.

Vers le milieu du XV^e siècle, Pierre de Roubaix fit construire un château qui comprenait puits, beffroi, donjon, basse-cour, grange, écurie, étables et ponts; il l'entoura de murailles et y fixa sa résidence. D'après son épitaphe, « il fit clore le bourg de fossés, de haies, et amasser de maisons. »

Roubaix fut donc clos et réputé ville en 1440; et à son retour de Palestine, en 1460, Philippe de Roubaix fit ériger la chapelle du Saint Sépulcre, de ses propres deniers, pour la rédemption de ses péchés.

L'église Saint-Martin fut érigée à la même époque, car nous voyons sur la tour du clocher la date de 1471.

C'est alors aussi, en 1488, que fut fondé, par Isabeau de Roubaix, veuve de Jacques de Luxembourg, l'hôpital de Sainte-Élisabeth pour douze vieilles femmes paralysées. C'est dans cet asile, fondé par sa bienfaisante piété, que dame Isabeau de Roubaix décédée le 25 mai 1502, trouva sa sépulture (2). Là aussi fut enterrée dame Yolande Dewerghin, princesse d'Épinoy, en 1593.

Commerce. — En 1469, Pierre de Roubaix obtient de Charles-le-Téméraire une charte dans laquelle il est dit : « Accordons, « octroyons et donnons par ces présentes aux manants et habitants « de la ville et paroiche de Roubaix, qu'ils puissent dorénavant

(1) Bottin. *Statistique.* — (2) Legroux.

Digitized by Google

« licitement draper et faire drap de toute laine, portant sce ou « marque [1]. »

Ce privilège excita la jalousie de la ville de Lille, qui s'en plaignit en haut lieu, mais Charles-Quint confirma les autorisations octroyées aux manants de Roubaix, et leur en accorda de plus étendues.

En 1609, l'archiduc d'Autriche augmente les concessions faites, et Louis XIV, par lettres patentes du 11 août 1699, assure l'indépendance de la fabrication de Roubaix.

Avec de telles prérogatives, Roubaix pouvait triompher des jalouses.

Avant de prendre le développement prodigieux qui en a fait une ville, aujourd'hui sans rivale, notre localité a été éprouvée par bien des adversités, et elle a payé un large tribut aux guerres et aux désordres qui rendirent la Flandre si malheureuse aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles. Commençons par les réformes de Luther, qui furent une occasion, pour les ambitions particulières et plus politiques que religieuses, de se produire dans les Pays-Bas.

Dans le commencement de 1566, une bande de sectaires, armés de bâtons ferrés et de fourches, quittent Tournai et se répandent dans la châtellenie de Lille, ravageant les églises et les monastères et brisant les images des saints qu'ils rencontrent sur leur passage en hurlant les cantiques de Marot. Le 13 août, ces iconoclastes organisent un prêche à Roubaix, et trois jours après l'église était envahie et dévastée.

Ces réformateurs d'un nouveau genre, dit Gachard, pillèrent les ornements et reliquaires, brisant les statues des saints [2], « n'en épargnant aucune, sinon qu'au buffet des marguilliers, à Tourcoing, où ils laissèrent en entier l'image du diable [3]. »

Ces furieux se divisèrent en deux colonnes, dont l'une dirigée sur Lannoy fut mise en fuite; et l'autre, après avoir dévasté le château et pillé l'église de Roubaix, se porta sur Tourcoing par Wattrelos.

Philippe II ne vit d'autre moyen à opposer aux progrès de l'anarchie que l'envoi d'une armée importante commandée

(1) Archives de Roubaix. — (2) Gachard. — (3) J. Legroux.

Digitized by Google

par le duc d'Albe. Les cruautés de ce trop célèbre espagno soulevèrent partout l'indignation et firent éclater la révolte.

Les habitants de Roubaix étaient restés fidèles à la foi de leurs pères ; un seul se laissa entraîner dans l'erreur, ce fut Jean Tiberghien, qui fut banni à perpétuité comme sectaire, ennemi rebelle de Sa Majesté et hérétique pernicieux et opiniâtre.

Durant le gouvernement paternel et tranquille des archiducs Albert et Isabelle, les industrieux habitants de Roubaix purent se livrer avec succès à leurs travaux manufacturiers ; mais à ce calme fécond succédèrent bientôt de longs désastres.

Une épidémie décima la population, en 1636.

Aux maux de la peste viennent s'ajouter ceux de la guerre que la France déclara à l'Espagne.

Habitué à voir la fortune céder à ses caprices, Louis XIV inonde les environs de Lille de soldats qui doivent lui assurer la conquête de la capitale flamande. L'on conçoit ce que notre ville eut à satisfaire d'exigences, jusqu'à ce que la ville succomba et devint française.

Cette conquête de la Flandre attira sur nous une avalanche de maux. Les Espagnols, outrés de la perte d'une riche province, le reste de l'Europe jaloux de la grandeur démesurée du monarque favori de la victoire, guettaient l'occasion de lui faire expier tant de succès. La fortune s'en mêla aussi.

En 1683, la récolte manqua, la disette parut, un tremblement de terre ébranla le sol, une épizootie générale tomba sur les bestiaux, si bien que la ruine, la terreur et la faim régnèrent à la fois dans Roubaix.

Alors aussi les querelles du Jansénisme vinrent troubler les consciences à Roubaix. La subtile hérésie y avait fait des prosélytes ; il y eut des troubles que la maréchaussée ne put apaiser, tant était grande l'animadversion de part et d'autre. La bonne cause triompha.

Puis vient la guerre de la succession d'Espagne, qui fit pâlir l'étoile de la France, et pendant laquelle le duc de Marlborough nous infligea la terrible leçon de Malplaquet.

D'Artagnan, commandant de l'infanterie de Louis XIV, vint s'installer à Roubaix avec quatorze bataillons et tout l'équipage

Digitized by Google

de guerre, le 2 juin 1706, et malgré les démarches du prince de Ligne, les Roubaisiens voient leur ville fourragée tour à tour par les deux partis, pillée, brûlée et rançonnée par les amis et les ennemis.

Ce fut bien pis encore lors du siège mémorable de Lille, qui mit aux prises les plus grandes illustrations militaires de l'époque, entr'autres Boufflers et le prince Eugène de Savoie, deux hommes taillés à l'antique.

Après la capitulation de Boufflers, le roi Auguste, le prince Eugène, le prince d'Orange, logent à Roubaix. Les dépenses, les contributions de guerre, les réquisitions de toute nature, jointes à l'hiver désastreux de 1709, et à l'horrible famine qui suivit, achevèrent la ruine de la malheureuse ville.

Les plus pauvres familles quittèrent Roubaix pour aller chercher à vivre dans les pays étrangers (1).

Enfin, trente années de paix vont permettre d'effacer la trace de ces longs désastres.

Louis XV gagne en personne la fameuse bataille de Fontenoy, et, la guerre, terminée en 1748, par le traité d'Aix-la-Chapelle, ne reparaîtra plus dans la contrée que près d'un demi-siècle plus tard. Nous approchons du jour où la révolution imprimera aux événements un caractère nouveau.

Les généraux Souham et Bonneau chassent les Anglais de la ville de Roubaix, où ils avaient pris position pendant la fameuse bataille de Tourcoing et forcent l'ennemi à chercher par la fuite un abri au-delà de nos frontières. C'était le 18 mai 1794.

Débarrassé enfin des tracas et des inquiétudes que donne l'occupation étrangère, Roubaix se livra tout entier aux aspirations de sa nature.

Quels progrès accomplis! Mais aussi quelle énergie! Quelle activité commerciale! Quelle intelligence à saisir et à utiliser toutes les innovations! On dirait les Américains de la France.

Le féodal Roubaix du XV^e^ siècle est maintenant devenu un immense atelier de travailleurs, mû par l'incommensurable puissance du vouloir et de la vapeur; et les produits de son industrie sont répandus dans le monde entier.

(1) **Archives communales.**

Digitized by Google

ARCHÉOLOGIE.— Le plus précieux monument d'archéologie est l'église paroissiale de Saint-Martin. Cette église restaurée avec intelligence, est remarquable par la richesse de son ornementation ; on lit sur la tour la date de 1471 ; mais l'architecture de la partie de l'église la plus ancienne, les chapiteaux sans feuillages, les fenêtres géminées, les ornements qui couronnent les cintres des fenêtres et des portes, l'ogive qui s'y montre timidement, avec le plein cintre, indiquent une construction du XII[e] siècle.

Roubaix avait dans le voisinage du château : Prætorium de la Fontenerie. Prætorium de la Bourde (1).

NOTABILITÉS.— Michel de Roubaix, grammairien du XII[e] siècle. Auteur d'un traité manuscrit : *De modo significandi* et qui renferme quelques fragments sur la grammaire et des gloses assez étendues sur les hymnes de l'église.

Guillebert de la Haye, célèbre religieux de l'ordre des Frères Prêcheurs, naquit, en 1640, à Roubaix, et mourut à Lille, le 17 juin 1692.

Il explora les archives d'un grand nombre de couvents et d'abbayes des Pays-Bas catholiques, afin d'y puiser des notes pour éclaircir l'histoire des maisons et des écrivains de l'ordre de Saint-Dominique (2).

Il a laissé tant imprimés que manuscrits sept ouvrages, tous consacrés à ces recherches.

L'abbé Brédart.— Georges Brédart, né le 22 février 1764, à Roubaix, fit de brillantes études à Louvain et embrassa l'état ecclésiastique.

C'était un zélé missionnnaire, qui savait captiver son auditoire par un charme tout particulier (3). On a imprimé de lui trente-cinq instructions familières et des dialogues sur la sanctification des dimanches, etc. Il mourut, le 9 avril 1824, à Saint-Omer, où il prêchait le carême.

Louis Decottignies, né à Roubaix, en 1821, livra toutes ses

(1) Sanderus. *Gallo Flandria*. — (3) Paquot. — (3) L'abbé Salembier.

Digitized by Google

pensées à la littérature. Ses premiers vers datent de 1837. Le poète crut pouvoir vivre en écrivant, mais il n'éprouva que des déboires. En 1840, il se rendit à Paris où il ne trouva que des déceptions nouvelles. Revenu à Lille, puis à Roubaix, il mourut le 10 janvier 1842. Les poésies de Louis Decottignies contiennent des vers que les maîtres de la poésie ne dédaigneraient pas de signer [1].

(1) Leuridan.

Digitized by Google

SAILLY-LEZ-LANNOY.

Sailly, village du canton et à trois kilomètres de Lannoy, à quatorze kilomètres de Lille, dépend de la poste de Lannoy. Il y a dans cette commune une école de garçons dirigée par un instituteur laïque, et une école de filles sous la direction des Sœurs de l'Enfant-Jésus, une église desservie par un curé.

La population est de 895 habitants, dont 541 français et 364 étrangers; 890 catholiques, 5 dissidents.

Les hameaux sont : le Trieu-Meurchin, le Tronquois, le Mesnil, la Motte Neuville.

Les armoiries des seigneurs étaient : d'argent à trois chevrons de gueules.
Les armoiries de la Prevôté étaient : d'or à une croix ancrée d'argent.

HISTOIRE. — Sailly, près de Lannoy, pour le distinguer de son homonyme Sailly-sur-la-Lys (Pas-de-Calais), est un prospère et charmant village, qui ne semble plus se rappeler les maux dont la guerre l'a accablé.

Pour quiconque assiste au développement des localités, il est un axiôme qui dit que, lorsqu'une commune fait son entrée dans l'histoire, il y a longtemps déjà, des siècles peut-être, qu'un groupe d'habitants s'est porté là. Le temps de la croissance est en raison de la longévité naturelle de l'être.

Après la mort violente de Charles-le-Bon (1128), Guillaume

Digitized by Google

d'Ypres voulut s'emparer de notre pays; les habitants de la Flandre française sentirent longtemps le poids de la guerre. Un auteur[1] raconte que les cultivateurs de Sailly, qui redoutaient beaucoup les ravages de la soldatesque, prièrent les moines de Marchiennes d'apporter dans leur village les reliques de sainte Eusébie. Les religieux préférèrent y promener les ossements de saint Jonat.

Voici le prodige qui arriva : aussi longtemps que le corps du saint fut conservé et vénéré dans la localité, les habitants n'eurent rien à souffrir des violences des gens de guerre, bien que ce fût un lieu traversé continuellement par les troupes. L'on s'aperçut, dit Buzelin, qu'un si grand bienfait était dû à la présence des reliques, parce qu'aussitôt que l'abbé de Marchiennes, Amand, les eut réclamées, le village fut de nouveau en proie à toutes les vexations de la soldatesque.

Au mois de juin 1293, Guy de Dampierre, comte de Flandre, auquel Philippe-le-Bel causa tant de déboires, recéda le village à Jean de Ruene, chevalier, qui le lui avait remis avec les terres qui en dépendaient. Cette cession suivit immédiatement la remise.

Lorsque la châtellenie de Lille fut partagée en quartiers, Sailly fit partie de celui du Ferrain. Le château de Neuville, qui était un franc-alleu, se trouvait sur son territoire.

Au quinzième siècle, le village, appartenant à la maison de Cuinghem, était sous le patronat du chapitre de Tournai, et dépendit plus tard du marquisat de Hem.

Il y a quelques dates, dans l'histoire de notre contrée, qui ne sont que tristesses pour les souvenirs.

Ainsi rappelons-nous que Philippe-de-Valois, le roi de France qui secourait si malencontreusement Louis de Nevers, avait établi des hommes pour garder le château de Dossemez, à Templeuve.

Ces soldats, tour à tour vainqueurs et vaincus, visitèrent souvent notre village, et l'on sait quelle signification avaient alors ces apparitions de troupes qui ne respectaient rien.

Sailly souffrit aussi des rancunes que le comte de Charolais, le fameux Charles-le-Téméraire, portait au sire de Lannoy. Pierre

(1) Buzelin. *Annales Gallo-Flandriæ.*

Digitized by Google

de Roubaix fut chargé par lui de les assouvir, en venant piller le château qui s'élève à la porte de Lannoy, du côté de Sailly. L'on s'imagine facilement qu'il n'y eut pas de ménagements de la part des soudards de Bourgogne pour notre commune.

A un siècle de distance, une nouvelle cause de désastres surgit, mais le courage des habitants de Sailly fit tourner l'attaque au détriment des envahisseurs.

Nous avons nommé les Gueux. Qu'on nous autorise à mettre sous les yeux de nos lecteurs le récit de leurs faits et gestes, que nous empruntons aux historiens du temps :

« Le dimence (1) 22e de décembre 1566, les paysans, après avoir sacaigé les églises de Sailly, de Villem, de Nechin, Toufflers et le château de Wasne, vindrent loger au villaige de Templœuve, où ils prindrent la maison du seigneur et pareillement l'église, en laquelle s'était retiré le bailly dudict Templeuve et plusieurs aultres, qui fynablement fut contrainct de soy rendre et fut laissé libre, soubz promesse qu'il fit de ne porter armes contre les Gheuls (les dis paysans) entre lesquels gens de petite qualité, n'avaient aultre chef de leur armée que certain marchant natif de Tournay, nommé Jehan Soreau, lequel après avoir demouré aulcunes années à Sedan et Mets en Lorraine, s'estait puis peu de temps retiré en Tournay.

« Le mesme jour, de nuict, les paysans et aultres Gheuls estans partis de Templœuve soubz la conduicte de Jan Soreau, leur chef général, après avoir bruslez et sacaigez le villaige de Sailly et moustiers des villages circonvoisins firent bouter le feu en l'abbaye des Près Porchins quy estoit un fort beau lieu, lequel fut entièrement ruyné. »

On n'a jamais su exactement le nombre des églises dévastées par les Iconoclastes de la réforme. Dans la seule province de Flandre, il y en eut quatre cents (1). Celle de Sailly fut du nombre. Un fanatisme aveugle fut la seule cause de cette coupable dévastation. La régente était hors d'elle-même, et partagée entre son indignation et sa terreur. Lorsque Philippe II apprit ce qui s'était passé, il fut saisi d'un accès de fureur. « Il leur en « coûtera cher, » s'écriait-il, en s'arrachant la barbe dans sa

(1) Pasquier De le Barre. — (2) Correspond. de Marguerite d'Autriche.

Digitized by Google

frénésie : « Il leur en coûtera cher ! Je le jure par l'âme de mon père ! ! [1] »

Ainsi s'explique, sans la justifier, la mission impitoyable du duc d'Albe dans notre pays.

Les Gueux avaient entrepris le siège de Lannoy, en 1567, mais nos braves cultivateurs prirent fait et cause pour la ville, leur voisine. Les réformateurs pillards, attaqués pas eux, furent obligés de se replier vers Lys, où l'on sait que les bourbiers et leurs préparatifs de défense ne purent les préserver d'un désastre complet.

Une autre malheureuse aventure avait appelé, en 1579, Montigny, le chef des Malcontents, à mettre une garnison dans Lannoy. La petite cité ne pouvait suffire à l'avidité et à la rapacité des gens de guerre. Les maraudeurs et les fourrageurs ne se firent pas faute de faire leurs importunes visites à Sailly, où ils se vengeaient de leur pénurie par toutes sortes d'exactions.

Vers 1600, il y eut quelques années de calme et de sécurité, grâce à l'administration paternelle des bons archiducs Albert et Isabelle.

L'on avait eu à peine le temps d'oublier les jours mauvais que déjà les Français réapparaissaient, en 1647 ; avec le duc de la Meilleraye, grand-maître de l'artillerie. Cette fois là, rien ne fut épargné au village, des horreurs que les hostilités entre deux ennemis puissants entraînent après elles.

En 1667, la victoire avait donné raison à Louis XIV ; mais les Espagnols ne cédèrent pas sans efforts et sans ressentiment. Le village ressentit tous les contre-coups des résistances d'un côté, de l'enivrement du triomphe de l'autre.

Nous ne voulons pas retracer les misères affreuses, que l'hiver de 1709 et la famine, qui vint après, déversèrent sur le pays ruiné. Tout espoir de moisson avait été perdu, et les campagnes fertiles ressemblaient à des landes infécondes. Malgré cela, les soldats de toutes nations, appelés dans le pays par la décadence de la fortune française, ne cessaient de dévorer le peu que les campagnes avaient sauvé du naufrage.

Un tableau plus lugubre se présente encore à l'esprit du lecteur,

(1) Gachard. *Annales belges.*

Digitized by Google

s'il se reporte aux jours d'héroïsme et d'aveuglement qui marquèrent la célèbre époque de la révolution française.

Si nous disons qu'en 1792, après la déplorable panique du Pas de Baisieux, Lannoy fut repris, et Sailly occupé sept fois consécutivement par les Français, les Impériaux, les Anglais et les Hessois, l'on pourra se faire une idée de l'état du pays. Il fut transformé en champ de bataille, avant et après le combat.

Sailly est auprès de la frontière, et Lannoy offre si peu de défense, que le premier venu s'y installait, et que les forces ennemies passaient par là, soit à l'arrivée pour conquérir, soit au départ, après une défaite. Dans les deux circonstances, les dispositions étaient malveillantes.

Ce malheur de position, fit que le territoire de notre village fut le dernier que foulèrent avec irritation les hordes étrangères, lorsque la fortune de nos armes eut repris le dessus, et montré que les Français doivent rester maîtres chez eux.

Les chroniques se taisent sur les villages quand il ne s'agit pas de batailles. Parlons donc de la guerre gigantesque de l'Europe contre la France de 1793. *Bella matribus detestata*, a dit Horace. Or, au 23 octobre de cette année, le général Souham avec les généraux de brigades [1] Daendels et Dumonceaux, attaqua les Hanovriens qui s'étaient portés à Sailly. L'attaque dirigée par Souham eut pour premier objectif le village. Les pièces hanovriennes, qui d'abord avaient tonné, furent démontées par nos soldats. A la suite de ce succès, nos troupes s'élancèrent à la baïonnette. Les Hanovriens, plus en nombre, opposèrent une résistance désespérée, mais comme dans les guerres primitives d'Italie, rien ne put arrêter la *furia francese*. Les retranchements sont franchis, et les ennemis, au nombre de 500, mettent bas les armes et implorent la clémence du vainqueur.

NOTABILITÉ. — Dans les XIV^e^ et XV^e^ siècles, florissait dans le Nord l'industrie des brodeurs sur satin et autres étoffes précieuses. Un des plus habiles fut Guillaume de Sailly, qui rappointa et répara, en 1493, la casure de la chapelle de la Halle à Lille [2].

(1) Victoires et Conquêtes. — (2) Delafons-Mélicocq.

Digitized by Google

SAINGHIN-EN-MÉLANTOIS.

Sainghin-en-Mélantois, village essentiellement agricole, sur la route de Lille à Mouchin, du canton et à cinq kilomètres de Cysoing, à douze kilomètres de Lille; son bureau de poste est Ascq. Il y a dans cette commune une société de secours mutuels, une école de garçons tenue par un instituteur laïque, une école de filles dirigée par les Dames de la Sainte-Union, un orphelinat de jeunes garçons sous la direction des Pères Passionnistes, une église desservie par un curé.

La population est de 1,844 habitants, dont 1,725 français et 119 étrangers; tous catholiques.

Les armoiries sont : d'or au canton de gueules.

HISTOIRE.— Nous ne nous avançons pas trop en affirmant que ce village est des plus intéressants pour l'amateur de recherches historiques. D'abord, regardez cette voie qui semble avoir défié l'outrage des siècles, et qui a porté les invincibles légions de Rome. Pas loin de là, vous apercevrez le mont des Tombes qui recèle dans son sein des ossements germaniques. Derrière vous l'histoire vous rappelle Bouvines et l'incommensurable triomphe de Philippe-Auguste.

D'ailleurs ce village, qui ne se sépare jamais de son épithète *en Mélantois*, est comme un témoignage vivant d'une délimitation géographique qui n'est plus.

Digitized by Google

Notre ancienne châtellenie était divisée en pagi ou contrées dont la plus étendue était le Mélantois. Comme il est souvent fait mention de ce pagus dans les écrits du moyen-âge, mais sous différentes dénominations, il semble utile de s'y arrêter.

Son nom signifie *contrée au milieu,* et c'est bien là sa position. Si l'on en croit les nouveaux analectes (1), *pagus Medenatensis* est nommé pour la première fois dans la vie de Saint-Eloi par saint Ouen.

L'acte de partage des États de Louis-le-Débonnaire, en 837, le distingue expressément des autres grandes contrées de la Flandre (2). On lit dans ce diplôme : *Franderes*, *Mempiscon*, *Medenenti (Mélantois).*

La comtesse Gisla, dans un diplôme de l'an 870, l'appelle *Medenentensis. Addo mansum unum cum bunuariis terræ XII, in pago Medenentisse situm.*

Je donne une manse située dans la contrée du Mélantois avec douze bonniers de terre (3).

Quelquefois on l'appelle *Medenentinsis:* ainsi Charles-le-Chauve, dans une charte de 877, dit: *Pari etiam tenore largimur in pago Medenentinsi villam Roncinium cum appendice villa Templovio.* De même nous octroyons le village de Ronchin et sa dépendance, le village de Templeuve, dans le Mélantois.

Le roi Lothaire, dans une charte de 967, le nomme *Metelentensis.* Mais ce pagus ou contrée était alors d'une plus grande étendue qu'il n'est aujourd'hui, et comprenait probablement le Weppe et le Ferrain, deux cantons de la châtellenie de Lille, dont on ne trouve les noms dans aucun mémoire du moyen-âge (4).

Cette digression faite, nous nous bornerons à remarquer que ce village entre des terres de labour et des marais où on mettait paître beaucoup d'oies, dit Legroux, est forcément ancien. Il a subi toutes les vicissitudes des événements guerriers dont le pays a conservé si longtemps les traces. Si les Romains y ont construit des routes, si les Gaulois y ont enterré de leurs officiers, plus tard la bataille de Bouvines et Philippe-Auguste devaient rajeunir la mémoire de ce spectacle funèbre, par le jeu

(1) Le Glay. — (2) De Bast. — (3) Mirœus. *Notitia.* — (4) Buzelin et Wastelain.

Digitized by Google

plus funèbre encore des batailles. Il subit de grands dommages des marches et contre-marches du roi de France et des armées alliées [1].

Philippe-le-Bel, dont les troupes devaient laisser de si terribles souvenirs dans les environs, allait encore priver les habitants de Sainghin de leur maître et seigneur. Allié au comte de Hainaut, ce roi de France avait résolu d'attaquer Guy de Dampierre, comte de Flandre, en Zélande. La flotte française était commandée par Grimaldi, le plus illustre amiral de l'Italie. C'était le 11 août 1304.

Lorsque l'aurore parut [2] et que la marée s'éleva, la flotte flamande était vaincue sans combat. Quelques traitres Zélandais avaient profité des ténèbres pour rompre les liens qui unissaient les vaisseaux entr'eux, de sorte que les flots les avaient séparés et dispersés au hasard.

Parmi les prisonniers qui furent emmenés à la tour du Louvre, après cette défaite navale de Zériksée, les archives du conseil de Flandre citent Pieron de Sainghin.

Et puisque le moment est propice, faisons de suite l'histoire féodale de notre localité, afin de reprendre sans interruption le récit des faits qui ont eu sur elle une influence plus ou moins heureuse.

Sainghin était un fief vicomtier, relevant de Roubaix, et comprenant le château de Sainghin avec bois, fossés, moulin à eau appelé le Buiron, le triez de la Joncquière et la place devant l'église où étaient les bancs plaidoyables. Le fief de Sainghin avait bailli, lieutenants, sergents et messiers; lui appartenant le droit de tenir trois fois l'an, plaids généraux; lui appartenant aussi, biens épaves, extrayers, avoir de bâtards et toutes amendes de 60 sous et au dessous. Pierron était seigneur du lieu, en l'an 1281. Le dernier maître fut, en 1765, Marie de Bauldequin, épouse du comte de Diesbach, baron du Saint-Empire, major du régiment des gardes suisses en France.

Par une malechance qu'il a partagée avec bien d'autres communes, Sainghin est sur la route qui mène à Tournai, ville aux sièges nombreux. Ouvrons l'histoire. Un écrivain

(1) Legroux. *Gallo-Flandria.*— (2) Kervyn de Lettenhove. *Histoire de Flandre.*

Digitized by Google

remarquable nous raconte que, dans l'année 1386, au mois d'août, il s'abattit sur le pays déjà si dilapidé, une nuée d'aventuriers accourus de toutes les provinces de France. Charles VI et Philippe-le-Hardi méditaient alors une descente en Angleterre. En attendant ils pillaient notre contrée. C'est pitié de lire dans Froissard le récit des violences et des exactions auxquelles furent en butte les malheureux cultivateurs. Malheur à qui, dans Sainghin, eût osé se plaindre. Les bandes armées séjournèrent assez longtemps pour faire quadrupler les prix des vivres.

L'astucieux Louis XI, en 1477, n'oublia pas d'apporter aussi son contingent de misères à notre village.

Cela ne suffisait pas. Il fallut que l'hérésie avec ses audacieuses innovations apportât le trouble dans les consciences et suscitât le fanatisme destructeur des Brise-images. La répression fut aussi impitoyable de la part duc d'Albe que l'aveuglement était profond du côté des sectaires.

Ne mentionnons que pour mémoire l'administration paternelle et prospère de nos bons archiducs Albert et Isabelle. Passons plus rapidement encore sur le règne du faible Philippe IV d'Espagne et le gouvernement capricieux de Don Juan.

Il est temps de songer à Louis XIV. Aussi bien il s'imposera à notre attention par beaucoup de gloire, que malheureusement notre contrée a largement et douloureusement payée. Elevant des prétentions sur les provinces de Flandre, il se mit en campagne. L'on connaît l'ultimatum des rois : la guerre, le canon. Tournai fut forcé, mais Sainghin-en-Mélantois et les autres villages s'en souvinrent. C'est là que Louis XIV fit élever, en 1670, une citadelle, en huit jours, au prix des sueurs forcées des habitants d'alentour.

Tout fut mis en réquisition, bêtes et hommes, mais la citadelle s'éleva au gré du brillant monarque.

En 1708, Sainghin semblait un vrai champ de bataille. Les alliés quittèrent Helchin et se présentèrent aux Français sur la plaine de Lille entre Sainghin, Péronne et Antreulle [1], ayant devant eux leurs lignes de circonvallation.

(1) Kervyn de Lettenhove. *Histoire de Flandre*.

Digitized by Google

Les armées furent deux jours en présence; une bataille semblait imminente. Mais la boucherie n'eut pas lieu, l'armée française se replia sur Tournai, et le prince Eugène, commandant en chef l'armée ennemie, vint observer et cerner la ville de Lille. La chute de la capitale du Nord fut loin de porter un résultat favorable à nos campagnes désolées. Le début de l'expédition fut un ravage épouvantable de tous les environs, ravage qui dura deux jours et pendant lequel rien de sacré, ni de profane, n'échappa à la furie des soldats alliés.

Louis XIV disparut de la scène de ce monde après avoir conclu une paix honorable, qui raviva le pays jusqu'à l'année 1744. Nous avions alors pour roi Louis XV, qui se préparait à cueillir les lauriers de Fontenoy. Le château de Sainghin servit de quartier-général au prince d'Aremberg, qui y reçut les députés des États de Lille. Le 26 avril 1745, les Français revinrent avec Louis XV et le Dauphin. Le canon gronda à Fontenoy, et la journée coûta la vie à plus de 20,000 hommes. Ce spectacle affreux arracha des larmes au vainqueur lui-même.

Puis le silence se fit sur cette vaste hécatombe humaine. Le roi de France alla rejoindre ses aïeux, laissant un trône chancelant, une société démoralisée, des passions novatrices ardentes. Un jour l'on apprit avec effroi, qu'un Roi de France, un petit-fils de Saint-Louis, était mort sur l'échafaud. L'effroi fut plus grand encore, quand nos compatriotes aperçurent leurs campagnes couvertes de soldats de toutes les nations. C'était l'Europe qui venait demander un compte sanglant des excès de ceux qui menaient alors la France. On lui répondit avec héroïsme, mais au prix des plus grandes épreuves.

ARCHÉOLOGIE. — La grande croix de procession, qu'on voit dans l'église, date du XIV^e^ siècle. Elle est ornée de quatre gros cabochons en cristal de roche. Tout le long des bras et de la tige, on voit courir une belle végétation accompagnée de têtes de clous d'argent en quatre feuilles. Le nœud est d'un travail très-remarquable.

Ce n'est pas la seule richesse de la paroisse. Un délicieux objet du XIII^e^ siècle, et du goût le plus pur, est un triptyque. Un

Digitized by Google

saint évêque se voit assis sous une arcade trilobée. Tout autour, ainsi que dans le fond des volets du triptyque, on voit des quatrefeuilles renfermant des reliques, dont la nomenclature est sur le bord des quatrefeuilles. Le tout est en argent doré. Les bords de la grande arcade, comme ceux des volets, sont en nielle très-fine.

Dans l'église on remarque, sur la tombe d'un fermier et de sa femme, des armes parlantes fort originales, composées d'un chêne et d'un poisson, pour rappeler que le mari s'appelait Duquesnes (du chêne), et la femme Brasme (du nom d'un poisson appelé brame dans le pays).

Le Mont des Tombes. — Parmi les monuments germaniques, le tumulus de Sainghin est le plus remarquable que l'on trouve dans la région du Nord. Il est situé sur la rive gauche de la petite rivière de la Marque et à l'extrémité du village, vers Anstaing. Ce tumulus est un amas de terre en forme de cône et paraît avoir servi de tombeau à un guerrier germain.

NOTABILITÉS. — Jean de Vendeville. — Ce village est la patrie de Jean de Vendeville, 79e évêque de Tournay. Il était docteur en droit et conseiller privé de Sa Majesté Catholique. Il succéda à l'évêque Maximilien Moullon, l'an 1587, et fut sacré au chœur de l'église de Saint-Martin, en 1588, par Louis de Berlaymont, archevêque de Cambrai, assisté de Mathieu Moullart, évêque d'Arras.

Il avait été marié environ 23 ans. Une fille était issue de ce mariage. Longtemps professeur de droit à Louvain, puis premier professeur à Douai, lors de l'érection de l'Université, il fit une foule d'élèves distingués. Pendant les troubles des Pays-Bas, il resta au service de son prince, malgré les persécutions que lui attira cette fidélité.

Etant devenu veuf, il se sentit un attrait particulier pour l'état ecclésiastique, et, à la vacance du siége de Tournay, le roi d'Espagne le proposa au Saint-Père, qui lui expédia immédiatement sa lettre de nomination.

Pasteur éclairé et vigilant, il parcourait son diocèse, adminis-

Digitized by Google

trant la confirmation à un peuple infini que le malheur des temps avait privé de ce sacrement. Il fit trois fois le voyage de Rome. Il apporta un grand zèle à la réforme des mœurs de son clergé, favorisa beaucoup de fondations pieuses, et mourut universellement regretté, à Tournay, le 15 octobre 1592.

JACQUES DE LA DOUVE. — Parmi les nobles de la Flandre française, qui entreprirent le pèlerinage de Jérusalem, un des plus ardents fut Jacques de la Douve, seigneur de Sainghin-en-Mélantois, mais il mourut en chemin. Voici son épitaphe que l'on voyait dans l'église du village. Ce sont des rimes françaises.

L'an mil quatre cens quatre vings
Quatre en juillet
En Cypre, sur le sainct chemin
De Jérusalem, lieu parfait
Jacques de la Douve, d'honneur
Dit de la nœuf Eglise, seigneur
De Sainghin, rendit son esprit,
Priez Dieu le Créateur
Que son âme en ait bon prouffit.

Digitized by Google

SAINGHIN-EN-WEPPES.

Sainghin-en-Weppes, village situé sur la ligne du chemin de fer de Lille à Béthune, du canton et à dix kilomètres de La Bassée, à dix-huit kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de Fournes. Il y a dans cette commune une école de garçons dirigée par un instituteur laïque, une école de filles tenue par une institutrice laïque, une église desservie par un curé, une distillerie, une tannerie.

La population est de 2,461 habitants, dont 2,447 français et 14 étrangers ; tous catholiques.

Les armoiries sont : d'or au canton de gueules.

HISTOIRE. — Tout le monde sait que la châtellenie de Lille était divisée en quartiers dont l'un portait le nom de *Weppes*, *Weppesana regio*. Le même nom de village se trouvant dans le Mélantois, Sainghin, pour conserver sa personnaltié, s'est adjoint la dénomination de son quartier. *Weppes* marque sa position géographique par rapport au reste de la châtellenie ; il vient de *ad vesperas, vers le couchant ;* les habitants disent encore : *au weppe pour au soir* [1].

Nous n'éprouverons aucune difficulté dans la recherche des documents qui établissent l'antique existence de ce village. Les titres abondent.

(1) Duthillœul. *Petites Histoires.*

Digitized by Google

En 1070, il est mentionné sous le nom de *Sanguin* dans une charte d'Eustache de Boulogne [1].

L'on sait, qu'en 1140, des inondations et des tempêtes rendirent inhabitable ou désolèrent complètement le quartier de Weppes. La famine et la contagion frappèrent Sainghin. Cet événement est rapporté dans ces quatre vers de René Macé, religieux de Vendôme [2] :

> Au temps piteux dans lequel décéda
> Louis le Gros, la mer tant excéda
> Qu'elle engloutit grand part de ferme terre,
> Et maints gros bourgs en Flandre ruina.

L'épouse de Robert de Wavrin, sénéchal de Flandre, apporta en dot, en 1166, l'usufruit de la terre de Sainghin, que l'héritier de son premier mari lui assigna pour douaire. « Il y a lettres à Saint-Vaast d'Arras, dit Du Chesne, par lesquelles ce Robert de Wavrin déclare qu'icelle terre de *Senghin* lui appartenait à cause de sa femme, et qu'elle devait retourner à Jean, chastelain de Lille, fils du chastelain Hugues et de Hermentrude qui en était propriétaire [3]. »

Le nom de ce village se retrouve encore dans la sentence arbitrale, par laquelle la comtesse Marguerite arrangea le différend survenu entre Robert de Wavrin et le châtelain de Lille, Jean. On y parle d'une redevance « pour les eauwes de Senghin [4]. » Cette commune commença à prendre un peu d'importance quand ce Robert de Wavrin fit creuser un canal qui mit Sainghin en communication avec La Bassée et Lille. Il est heureux et vrai de dire que ses marais furent un grand obstacle au passage des troupes à travers le village, qui n'eut que très-peu à souffrir des sièges de La Bassée. Cependant, en 1302 et 1303, les Français marchant contre la ville y commirent quelques dégâts. La Bassée, tour-à-tour au pouvoir des Flamands et des soldats de France, était une voisine fâcheuse pour beaucoup de communes.

(1) Mirœus. *Opera diplomatica.* — (2) Archives historiques. — (3) Leuridan. *Châtelains de Lille.* — (4) Chambre des Comptes de Lille. — (5) 1er Cartulaire de Flandre.

Digitized by Google

Il y eut néanmoins une époque néfaste dans les annales de Sainghin. Le territoire de la châtellenie était dévasté et ruiné de fond en comble. Alors on y vit se rencontrer et l'armée d'Édouard d'Angleterre, et les troupes Flamandes, et Philippe-de-Valois en personne à la tête de cent mille Français. Rien n'échappait aux ravageurs, demeures et céréales, moissons et bestiaux, étaient la proie de ces nouveaux vandales.

La nécessité de défendre Lille, ajoutait encore d'autres ravages à toutes ces destructions. Chose inouïe, le gouverneur de la ville dut permettre à Landas, son lieutenant, de fourrager dans le village de Sainghin. Les lettres existent et sont historiques (1).

Les faubourgs furent encore plus à plaindre. Toujours avec autorisation, Landas y mit le feu pour éclairer la place.

C'était un temps déplorable que celui du gouvernement de Louis de Nevers et de son successeur Louis de Mâle.

Le siècle suivant a marqué son passage par de nouveaux malheurs. Cependant, bien que les Gueux soient venus exercer leurs furieuses folies dans le quartier de Weppes, la portion où est situé Sainghin ne reçut relativement pas de graves atteintes. Le calme même y régnait. Mais bientôt la guerre, la grande ennemie de la paix des champs, fera une réapparition.

Après avoir pris La Bassée, en 1641, le général français de la Meilleraye se porta avec son armée vers Lille. Il permit à ses troupes le pillage de toutes les localités traversées. Ainsi, l'incendie et le sac de Sainghin précédèrent, de quelques jours, ceux des faubourgs de Notre-Dame et des Malades à Lille.

La capitale du Nord succomba sous les efforts de Louis le Victorieux, et retomba ensuite au pouvoir des alliés, en 1708. Juste retour des choses d'ici-bas, la France, saturée de gloire militaire, éprouvait chez elle l'inconstance de la fortune. Il lui restait Villars et Denain pour se relever et imposer une paix honorable.

Cette bataille, d'une importance si capitale pour notre pays, était proche. Villars s'établit près de La Bassée. Le prince Eugène et Marlborough n'osèrent attaquer les formidables

(1) De Rosny. *Histoire de Lille.*

Digitized by Google

positions de leur habile adversaire. Les armées restèrent en présence pendant quatre années consécutives. Vouloir peindre à quelle extrémité Sainghin et les environs de La Bassée se virent réduits, serait assumer une besogne au-dessus de notre courage. Qu'il suffise de remarquer que le village était envahi tantôt par les uns, tantôt par les autres; et que les différences de nationalité n'en mettaient aucune dans les exigences les plus dures.

Finissons-en avec les désastres pour arriver à l'époque de la Révolution française. Un changement survint aussi dans les us et coutumes de Sainghin. Les habitants, on le sait, jouissaient d'un immense marais, où ils pouvaient, moyennant redevance, faire de l'herbe pour leurs bestiaux, et des tourbes pour leur consommation particulière. Ceux qui n'avaient point de bestiaux étaient exempts de tout impôt. Provin, Bauvin, Allennes et Sainghin eurent des contestations au sujet de ces marais.

Le 12 novembre 1791, les subdélégués de l'Intendant de Flandre et d'Artois divisèrent les marais communs, entre les villages, au prorata de la population. Cette mesure rompait avec des habitudes invétérées, mais alors la France songeait à briser des institutions bien plus antiques, la religion, la noblesse et le trône.

ARCHÉOLOGIE. — Sur la fin de l'année 1810 [1], en retirant de la tourbe au marais de Sainghin-en-Weppes, on a trouvé une statue antique en bronze, avec les yeux en argent. Cette figure, qui a 6 pouces 1/2 de hauteur, est celle d'une femme décorée des attributs de la puissance suprême; les deux mains lui manquent et conséquemment les meilleurs indices du personnage qu'elle représente; cependant tout porte à croire que cette statue est celle de Junon. La sévérité de sa physionomie, le diadème qui lui ceint la tête, le ceste qui la couvre, font retrouver en elle cette déesse qui, sous le nom de Lucine (Casta Lucina) présidait aux accouchements, et que les Romains avaient mise au nombre de leurs pénates.

(1) Annuaire 1812.

Digitized by Google

Ce qui donne la certitude de l'origine de la figure, c'est un assez grand nombre de médailles romaines qui ont été retrouvées au même endroit [1].

NOTABILITÉ. — CLÉMENT DE SAINGHIN, auteur d'une généalogie de Luxembourg, était héraut d'armes de Jacques de Luxembourg, seigneur de Richebourg, époux d'Isabeau de Roubaix.

Clément écrivait dans la seconde moitié du XV[e] siècle. Au dire de Piétin, c'est un auteur fort incertain [2].

(1) Voir Montfaucon. *Antiquités expliquées.* — (2) Leuridan. *Châtelains de Lille.*

Digitized by Google

SAINT-ANDRÉ.

Saint-André, village nouveau qui fait partie du canton de Lille-Ouest, sur la route départementale de Lille à Ypres, est à trois kilomètres de Lille, dont il forme un faubourg; il dépend de la poste de Lille. Cette commune possède une blanchisserie de fils et toiles, avec apprets, une fabrique de céruse, une distillerie de trois-six, une fonderie laminage et fabrication de plomb, une fabrique de produits chimiques, une scierie mécanique, un tissage mécanique, une teinturerie, une église desservie par un curé, une école de garçons tenue par un instituteur laïque, et une école de filles sous la direction des Sœurs de la Providence.

La population est de 1,816 habitants, dont 1,434 français et 382 étrangers; 1,799 catholiques, 17 dissidents.

Les hameaux sont : le Corbeau, Vertes-Feuilles.

HISTOIRE. — Le village de Saint-André n'existait pas avant 1789; nous n'avons donc à son actif aucun document historique à produire.

ARCHÉOLOGIE. — L'amateur peut voir, dans l'église, quatre lanternes en cuivre repoussé et ciselé, qui sont d'un artiste du XVII^e^ siècle; il remarquera également un superbe baldaquin, en forme de dôme, recouvrant le maître-autel.

Digitized by Google

SALOMÉ.

Salomé, village du canton et à trois kilomètres de La Bassée, à vingt-trois kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de La Bassée. On y trouve une école de garçons et une école de filles dirigées par des instituteurs laïques, une société de secours mutuels, une église desservie par un curé; l'industrie y est représentée par une meunerie et deux distilleries.

La population est de 1,215 habitants, dont 1,192 français et 23 étrangers; tous catholiques.

Les armoiries du seigneur étaient : d'azur à l'écu d'argent accompagné, en chef, de trois merlettes d'or.

Il y a un hameau : Coisne.

Le nom de Salomé est tiré du personnage qui, le premier, est venu prendre son habitation dans cet endroit. C'est l'histoire de beaucoup de localités.

HISTOIRE. — En passant par ce petit village, le voyageur s'imagine sans doute qu'il a été fait pour couler une tranquille existence, loin du bruit des hommes et de leurs agitations belliqueuses. Le voyageur se tromperait bien. Rien de plus silencieux que son berceau. Nous le voyons éclore sous le nom de *Salomonis mansum*, dans le X^e^ siècle[1]. C'est une seigneurie qui comprenait trois petits bois, *bosquiaux*, les rejets et plantis

(1) Derode. *Histoire de Lille.*

Digitized by Google

des héritages, des rentes, le droit d'avoir une mesure pour les grains. Cette douce propriété était, au XIV^e^ siècle, à la famille de Herbaumez.

Au XV^e^ siècle, quand la vidamesse d'Ailly mourut, un accord intervint par lequel ses héritiers se partagèrent ses biens. Loys, troisième fils de la défunte, eut dans sa part Salomé et le pont de Mez, à la charge de la rente dont ladite terre de Salomé « est chargée envers le doyen et chapitre de l'église Madame d'Amiens etc [1]. »

La suite nous apprendra si le démon des batailles n'a pas jugé à propos de venir secouer ses funestes brandons sur un endroit que la paix semblait avoir choisi pour habitacle. L'on comprendra sans peine que la cause de cette contradiction se trouve dans le voisinage de La Bassée, qui servit tant de fois d'objectif aux différents partis, en guerre les uns contre les autres.

Le premier mouvement de population qui reflua vers Salomé eut lieu à l'époque où Jean III, châtelain de Lille, ouvrit, en 1271, le canal entre cette ville, Haubourdin et La Bassée. Cette œuvre avait un double mérite : elle facilitait les transactions et le transport des marchandises et assurait l'écoulement des eaux marécageuses qui entouraient Salomé.

Cependant Philippe-le-Bel, roi de France, portait rancune aux Flamands qui traversaient ses vues ambitieuses. L'on sait que le Prince, que Jacques Molay, grand-maître des Templiers, ajourna au tribunal de Dieu, n'était pas tendre. Un peu avant la bataille de Mons-en-Pevèle, les gens de Flandre, sans se préoccuper des munitions et des défenseurs dont les Français avaient rempli La Bassée, vinrent y mettre le siège.

Les environs furent exposés à toutes les exigences des soudards de l'un et de l'autre parti, exigences pénibles pour les habitants de Salomé.

Puis arrivèrent les temps troublés pendant lesquels le comte de Flandre, Louis de Mâle, eut constamment à lutter contre ses sujets en révolte. Le roi de France, répondant à l'appel de son vassal, inonda nos campagnes de bataillons. Les champs furent

(1) Archives de la Flandre Orientale.

Digitized by Google

ravagés sans égards pour l'avenir. Aussi l'avenir apporta la famine, qui décima la population de Salomé.

Après Louis de Mâle, les ducs de Bourgogne avec Philippe-le-Bon, dont les intentions furent excellentes, et Jean-sans-Peur, son fils, sous lequel, malgré sa fière épithète, le pays eut beaucoup à souffrir des troupes sans discipline et des malandrins. Malgré les menées hypocrites de Louis XI, auxquelles notre souverain, Charles-le-Téméraire, opposa une intrépidité impétueuse et inconsidérée, qui lui valut son surnom, Salomé comme tout le pays environnant, ne ressentit pas la commotion trop violente de ces discordes souveraines.

Cette heureuse exception cessa en 1477. La mort de Charles devant Nancy fit que sa fille unique, Marie, accorda sa main à Maximilien d'Autriche, et cette union fit passer la Flandre sous le sceptre de la maison d'Autriche.

Les premières années de ce règne furent marquées par des troubles, toujours apaisés, se renouvelant toujours, et sous prétexte de faire pièce au gouvernement, les belliqueux flamands ne se faisaient pas scrupule de ravager nos villages. On sait ce que cela veut dire. La force en eut de temps en temps raison : mais dix ans ne s'étaient pas écoulés que, soudoyés par le roi de France, ces incorrigibles émeutiers recommencent de plus belle. Mais ces intrigues souterraines excitent le courroux de l'empereur d'Allemagne, qui accourt protéger le pouvoir de son fils Maximilien. De son côté, le maréchal d'Esquerdes, de la part du monarque français, passe la Lys pour soutenir les Flamands. Il vient à Salomé, Hantay, et autres communes, et fait démanteler la ville de La Bassée [1].

Cette guerre fit surgir une quantité d'aventuriers avides qui, étrangers aux querelles des deux princes, profitèrent de ces tristes circonstances pour accabler la contrée de leurs vexations et de leurs vols. On rapporte qu'une de ces sauvages cohortes, sortie du Câteau-Cambrésis, tomba sur Salomé et ne respecta rien [2].

Il ne serait plus rien resté debout, si à ces tristes jours n'avait succédé une période de tranquille assurance, que les guerres de

(1) Meyer. *De Origine Flandorum.* — (2) Manuscrit de Dom Gérard.

Digitized by Google

religion et leurs sanglantes conséquences ne purent même pas troubler. Luther et les Iconoclastes promenèrent leurs erreurs ou leurs doctrines furibondes un peu de tous côtés.

Salomé, comme Hantay, comme tout le voisinage, jouit d'un repos séculaire. Il fallut l'année 1635 pour l'en tirer.

A cette époque, la France déclara la guerre à l'Espagne. L'année suivante, l'approche des Français jeta l'épouvante dans Salomé et fit affluer vers la ville voisine un grand nombre de bestiaux que les campagnards y emmenaient pour les mettre en sûreté [1].

En 1640, les Français ayant pris Arras, malgré la devise si connue inscrite sur une porte :

Quand les Français prendront Arras,
Les souris mangeront les chats.

le théâtre de la guerre se rapprocha de plus en plus du village.

A deux ans de distance, Francisco de Mello, général espagnol, se mit en campagne et vint se poster aux environs de La Bassée. Salomé était plein de soldats.

En 1647, une armée française se présenta inopinément dans le pays. Le maréchal de Gassion, qui était à Landrecies, avait reçu l'ordre de se rendre maître de La Bassée. Il y vint avec huit mille hommes et commença de suite l'investissement de la place [2]. Mais dans la crainte que les garnisons qui se trouvaient dans les villes voisines ne vinssent inquiéter ses opérations, il se hâta de fortifier la position. Le 12 juillet, la ligne de circonvallation se prolongeait par le bas d'Illies et Salomé jusqu'au canal.

A cette nouvelle, l'archiduc Léopold avait détaché de son armée le prince de Ligne avec deux mille cinq cents chevaux, portant chacun en croupe un mousquetaire. En arrivant à Salomé, les Espagnols trouvèrent les Français rangés en bataille [3].

De Gassion y avait établi son quartier général. Le gouverneur espagnol rendit La Bassée aux Français ; mais le siège avait complètement ruiné les villages à plus d'une lieue à la ronde. Pas une maison n'était restée debout ; l'on ne voyait plus que

(1) Manuscrit de Delaporte. — (2) Mannier. *Recherches sur La Bassée.* — (3) De Quincy.

Digitized by Google

quelques châteaux, c'était le règne de la dévastation organisée, à tel point, que le gouverneur de La Bassée assignait au pillage tel ou tel village; la troupe sortait avec des chariots et allait butiner au village indiqué; les paysans, ainsi dépouillés journellement de ce qu'ils possédaient, en étaient réduits à enterrer leur pain, s'ils voulaient en conserver un peu pour eux et leur famille (1).

L'un ou l'autre des partis guerroyants se disputait les derniers lambeaux des villages expirants. Cinq ans durant, la plume voudrait en vain décrire ce que les cultivateurs eurent à endurer. Enfin, Villars ferma par la victoire de Denain le long règne de Louis XIV, et la paix fit retourner définitivement Salomé à la France.

C'était assez d'épreuves. La modeste commune, tant de fois dérangée par la guerre, n'entendit que de loin le canon de Fontenoy. Les événements vont se presser rapides. Louis XV meurt. Son successeur change son trône pour l'échafaud de la place de la Concorde.

Les passions sociales bouillonnent et soulèvent tout un monde de nouveautés. La guerre reparaît sur tous les points de la France que menace l'étranger coalisé. L'histoire en est encore palpitante et tous les grands noms qu'elle a inscrits dans ses fastes ne valent pas mieux que la douce paix que l'on goûte aujourd'hui dans le petit village de Salomé.

(1) Delaporte. Manuscrit.

Digitized by Google

SANTES.

Santes, village situé sur le canal de la Deûle et sur la ligne du chemin de fer de Lille à Béthune, du canton et à trois kilomètres d'Haubourdin, à dix kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste d'Haubourdin. Il existe dans cette commune une église desservie par un curé, une école de garçons tenue par les Frères Maristes, une école de filles dirigée par les Sœurs de la Sagesse, une importante fabrique et raffinerie de sucre.

La population est de 1,852 habitants, dont 1,808 français et 44 étrangers; tous catholiques.

Les hameaux sont : le Pays-Perdu, la Lacherie, le Blanc-Ballot, le Rosier, le Cornet, la Rache, Bois-de-Rive, de Mangué.

Les armoiries du seigneur étaient : d'argent à trois lions de sinople, lampassés de gueules.

HISTOIRE. — Charlemagne mourait en 814. Les faibles successeurs de l'énergique grand homme ne surent pas maintenir l'unité puissante qu'il avait fondée et soutenue. Cette unité se disloqua. Combien y eut-il de vautours à l'impériale curée? Comtes, barons, seigneurs, tous cherchèrent à l'envi à se rendre indépendants du pouvoir central. Les hobereaux firent comme les autres. A cette époque naquit Santes, non pas comme personnalité, mais comme dépendance de Wavrin. Il n'eut d'existence à part qu'en 1388.

Digitized by Google

Déjà l'Église avait depuis longtemps pris possession du village, et c'est à propos d'elle que l'histoire nous transmet, pour la première fois le nom de Santes.

Le 29 mars 1185, Evrard, évêque de Tournai, fit donation de l'autel aux doyen et chapitre de Saint-Pierre de Lille. La date mentionnée est celle de l'acte qui consacre cette donation.

Cet acte est daté de Wazemmes (de Wasceni). L'évêque de Tournai avait son château à Wazemmes.

Le village poursuivra paisiblement ses destinées et ne recevra de reflet de gloire que des seigneurs de Lannoy, ses illustres maîtres.

La seigneurie de Santes fut détachée de celle de Wavrin, en 1388, par la vente qu'en fit Alips de Saint-Venant à Hugues de Lannoy. Cette illustre famille fournit donc au village ses premiers maîtres particuliers. La seigneurie passa successivement de la maison de Lannoy et d'Egmont aux comtes d'Annappes. Elle fut vendue, en 1758, à M. Wan Zeller, seigneur de Roders et Erquinghem. Le dernier maître fut Gilles de Fonteyne, trésorier de France, de 1756 à 1783. Il mourut en 1800. Avec lui s'éteignit la seigneurie de Santes.

Les habitants de Santes vivaient donc heureux, à l'ombre des hauts-faits de leurs nobles possesseurs, et protégés par une forteresse d'antique structure et peu élégante; ils verront, sans se préoccuper davantage, passer les diverses dominations qui pesèrent sur la Flandre. Les nouveautés dangereuses de Luther et de Calvin surgiront sans les effleurer. C'est à peine s'ils entendront de loin le bruit que firent les Gueux, et les absurdes dévastations de ces Vandales d'un nouveau genre.

Douce quiétude, qui aurait bien fait de durer toujours. Mais quoi, rien n'est stable ici-bas, et le bonheur surtout.

Nous arrivons ainsi à la triste fin du règne pompeux de Louis XIV. La Flandre fut alors inondée de bataillons ennemis.

De 1706 à 1708, Santes eut à souffrir d'énormes fourragements et des incursions perpétuelles. Lorsque, malgré la défense prodigieuse de Boufflers, Lille succomba, le village subit la loi du vainqueur. Heureusement la bataille de Denain vint jeter une auréole de gloire sur les derniers jours du grand roi, et, en 1713, la paix se signa et les alliés repassèrent l'Escaut..

Digitized by Google

Tout n'était pas fini. Les excès de Louis XV et la bonté de Louis XVI avaient permis le développement des aspirations étranges, des idées inouïes jusqu'alors inconnues. Déjà grondait au loin la foudre qui devait ébranler le trône et l'autel. Quatre-vingt-neuf apparut avec un terrible cortége de renversements et de nouveautés. L'Europe se rua sur la France et dut reculer devant l'héroïsme des Républicains. Mais des bandits profitaient de ces temps de malheurs pour commettre des excès. Les Chauffeurs n'oublièrent pas Santes dans leurs atroces visites. Plusieurs maisons du village retentirent des gémissements des victimes, que ces forcenés torturaient pour les mieux voler. La justice humaine les atteignit plus tard comme elle avait atteint leurs devanciers, car ils avaient eu des ancêtres dans le crime.

Nous lisons, en effet, dans les mémoires de Nicolas Soldoyer, que, le vendredi 13 mai 1570, on brûla vif, à Tournai, un voleur, réchauffeur de pieds, nommé Germain Demarque, natif de Lille. « Ils furent une fois huit de sa bande dans une maison du » village, et obligèrent les gens, à force de tourments, de leur » donner à chacun quinze livres de gros. »

Ce bandit était tellement rusé, ajoute l'auteur, qu'il changeait son nom et le lieu de sa naissance; mais, à la fin, il fut pris et convaincu. Les villages écartés étaient le théâtre de ses forfaits.

Santes eut aussi ses accès de fièvre républicaine. Le torrent entraîna tout: traditions, croyance, autorité. Mais le village revint bien vite au calme, qui est une des conditions essentielles du bien-être des communes comme des individus.

ARCHÉOLOGIE. — L'église actuelle, qui date de 1469, et remplace celle qui fut détruite par un incendie, en 1468, est du style ogival primitif ou à lancettes. On y admire un magnifique maître-autel en marbre, à colonnes artistement travaillées. Des têtes fantastiques sont placées le long des nefs latérales, où l'on voit les apôtres en compagnie des dieux du Paganisme.

Le chœur de l'église renferme aussi quelques pierres tombales, avec les épitaphes suivantes :

Icy gist le corps de Mᵉ Philippe de Paris, natif de Maulde, en Hainaut,

Digitized by Google

vivant pasteur de Santes l'espace de 36 ans, décédé le 29 juin 1726, lequel a légaté à la pauvreté de Santes 100 florins, à charge etc.

D. O. M.

Dans le cimetière de cette paroisse reposent les corps de Messire Gilles-Xavier-Casimir de Fonteyne, de Santes, chevalier, né à Lille, et y décédé le 22 août 1806, âgé de 79 ans.

Et de M^me^ Marie-Anne-Joseph Moucques des Mazures, née à Lille, et y décédée le 24 juillet, âgée de 86 ans.

Veuillez prier pour le repos de leurs âmes.

Il a été trouvé à Santes quelques médailles romaines.

NOTABILITÉS. — Hugues, seigneur de Santes, était en même temps gouverneur de Lille, grand maître des Arbalétriers de France, ambassadeur en Espagne et à Rome. Il fut l'instigateur de la suppression du combat judiciaire, en Flandre, par Philippe-le-Bon; il mourut, le 1^er^ mai 1456, le plus vieux chevalier de la Toison-d'Or, laissant une mémoire sans tâche et vénérée. Il eut pour successeur son frère Guillebert, de Lannoy, qui a aussi sa célébrité, mais dont la mémoire est moins édifiante. Il aima la bonne chère et les fatigues, faisant des pèlerinages pour le salut de son âme, remplissant des missions diplomatiques et cherchant plaies et bosses dans tous les pays, en Espagne, en France, en Angleterre, en Prusse, en Syrie, à Naples, à Jérusalem; il fut maintes fois rossé, blessé, captif. Ayant toute sa vie guerroyé et couru les aventures, il eut beaucoup à raconter, et écrivit en effet la relation de ses pérégrinations [1]; mais malheureusement il n'a laissé qu'une espèce de course au clocher, à travers je ne sais combien de pays, sur lesquels il ne fournit que peu de détails; c'est un soldat qui écrit son itinéraire militaire, où chaque étape est marquée par un fait d'armes ou une aventure bizarre. Il mourut, en 1462, et fut inhumé à Saint-Maurice, à Lille.

(1) Leuridan.

Digitized by Google

SECLIN.

Seclin, chef-lieu de canton, sur le ruisseau de la Naviette, situé à onze kilomètres de Lille, sur la route nationale de Lille à Arras, et sur la ligne du chemin de fer de Lille à Paris. Seclin possède une église desservie par un doyen et deux vicaires, un hopital-hospice remarquable, un pensionnat-école de filles dirigée par les Sœurs de la Providence de Rouen, une école de garçons tenue par un instituteur laïque, une justice de paix, une brigade de gendarmerie, un bureau de poste et de télégraphie, deux études de notaire.

Seclin, qui est ville ouverte, renferme des sucreries, distilleries, filatures de lin, fabriques de tulle et d'huile, des brasseries et cinq sociétés de secours mutuels.

Lê population est de 5,022 habitants, dont 4,633 français et 389 étrangers ; tous catholiques.

Les hameaux sont : Martinsart, qui possède une chapelle, Wattiessart.

Les armoiries sont : de gueules à la lettre S d'or couronné de même.

HISTOIRE.— Quel noble et intéressant pelèrinage font accomplir au lecteur les souvenirs historiques, lorsqu'il reporte son imagination vers Seclin ! Là, tout respire la vénérable antiquité : son origine contemporaine de celle du christianisme, puis, le grand nom de Saint-Piat, ce vaillant apôtre qui vint y mourir, près d'une fontaine bienfaisante et sacrée, où, pendant

Digitized by Google

plus de cinq siècles, tous les fidèles de la contrée se rendirent processionnellement pour y puiser la santé et la foi [1].

Qu'on nous permette une digression sans préjuger en rien. A Hellia, déesse de la mort chez les Celtes, avant l'introduction du christianisme, étaient consacrées beaucoup de fontaines qu'on supposait jaillir du fond de la demeure de la déesse [2].

A Seclin, il existe la fontaine de Saint-Piat comme à Hellebonne est celle de Notre-Dame [3].

Tacite [4] enseigne qu'il répugnait aux nations germaniques de représenter leurs dieux sous des traits humains. Mais parmi leurs choses saintes, ils mettaient les fontaines, les rivières dont l'onde était utile aux hommes.

D'après le martyrologe flamand, c'est à Seclin que, vers l'an 299, saint Piat, premier évêque de Tournai vint expirer, après avoir souffert le martyre dans sa ville épiscopale. Ce fait suppose dès lors l'existence de la ville ou du moins qu'elle a dû prendre son nom de cet événement [5]. Ainsi, pour peu qu'il eût à cette époque deux ou trois siècles d'âge, il compterait dix-neuf siècles. Rapportons littéralement la naïve légende du bienheureux qu'on y vénère.

« Sous l'empire [6] de Dioclétien et de Maximien, saint Piat fut prins par les soldats de ces tyrans, lesquels estant asseurés qu'il était autheur de la conversion de plusieurs (entr'autres de saint Irénée, puissant et riche personnage) premièrement ils lui poussèrent rudement des clous entre les ongles et la chair, et ne le pouvant faire divertir de la foi par tels supplices, il y eut un méchant qui le frappa de son épée et lui trancha le sommet de la tête; et aussitôt les meurtriers l'ayant laissé pour mort, ils se retirèrent; et voylà une lumière qui environne le corps du sainct homme, et une croix du ciel fut vuye, dont le saint homme étant consolé et renforcé recueillit le sommet de sa teste qui avait été couppé et se retira au village d'Aigremont (hameau d'Ennevelin) et de là, au grand estonnement des habitants, il fut mené dans un endroit boscageux du pays Mélantois, qui

(1) Lhermitte. *Histoire des Saints.* — (2) De Baecker. *De la Religion dans le nord de la France.* — (3) Wichman. — (4) De Germaniâ. — (5) Archives historiques. — (6) Gazet. *Histoire ecclésiastique.*

Digitized by Google

s'appelait lors *sacellin* et depuis *Seclin*, qui est à présent un bourg fort fameux, là où le sainct homme rendit son âme à Dieu, près d'une fontaine qui donne encore guérison aux malades. Et en ce lieu fut premièrement bastie une chapelle en l'honneur du sainct, par les chrétiens qui furent convertis au nombre de 5,000, par les miracles advenus à sa mort. »

L'affluence des pèlerins était immense; et Seclin en acquit une importance considérable.

Quelques prêtres ou chanoines furent attachés à l'église que venait de construire la générosité des habitants, et commencèrent cette célèbre collégiale, dont le chapitre devint un des plus remarquables de la Flandre.

Il ne se trouvait, au XII[e] siècle, dans la contrée que trois collégiales, celle de Saint-Pierre de Lille, celle de Comines et celle de Seclin. Dans une bulle de Clément III, le Souverain Pontife la mit, ainsi que ses possessions et privilèges, sous la protection spéciale du saint-siège[1].

Au chapitre était confiée la garde des richesses de la foi; et ce précieux dépôt était entouré de garanties; aussi, dans ces temps de ferveur, quel respect l'on portait aux saintes reliques!!

Lorsqu'en 888, les Normands vinrent exercer leurs ravages dans la Flandre, on transporta le corps de saint Piat à Chartres[2]. Réclamé en 1143, il fut replacé en grande solennité dans son tombeau ordinaire par Simon, évêque de Tournai.

Relatons brièvement quelques pacifiques détails sur l'existence de la commune. Les jours mauvais viendront pour elle, assez vite et assez longtemps.

En 1166, le chapitre de Seclin céda à la collégiale de Lille le corps de Saint-Eubert, pour les dîmes du village de Croix. Le corps du vénérable apôtre de la Flandre y avait été transporté, lors de la dédicace de la collégiale de Lille, par Baudouin le Pieux.

Jeanne de Constantinople lui octroya des keures ou privilèges. Le village fut élevé au rang de ville et reçut les mêmes franchises que Lille[3]. Marguerite, sa sœur, y fonda un hôpital destiné à recevoir les infirmes et les pèlerins, qui venaient visiter Saint-

(1) Buzelin. *Annales Gallo-Flandriæ*. — (2) Pankoucke. *Abrégé Chronologique*. — (3) Archives.

Digitized by Google

Piat, elle lui donna des terres et des rentes de diverses natures.

Il nous serait doux de continuer le récit tranquille des faveurs accordées à la cité que saint Piat avait choisie. Mais l'antique Seclin porte l'auréole du malheur.

En 1214, il fut entièrement pillé et détruit par l'armée du roi Philippe-Auguste, quand il alla du Pont-à-Vendin battre les ennemis à Bouvines (1). Il étaitcertainement alors plus important qu'il ne l'est anjourd'hui, car un historien contemporain lui donne l'épithète de *Grave Seclinium* (2).

En 1297, Philippe-le-Bel y campa, et cette époque lui fut aussi funeste. Les troupes de ce monarque y portèrent la dévastation et l'incendie.

Les églises de Saint-Eubert et de Saint-Piat n'avaient point été épargnées.

Les chanoines de la collégiale vinrent supplier le prince guerrier de leur faire restituer ce que ses soldats avaient enlevé. Philippe-le-Bel s'empressa de réparer les torts que lui avait fait éprouver la brutalité de son armée; il rendit l'ordonnance suivante :

« Philippe, etc., mandons à tous et à chacun, de faire proclamer que tous ceux qui ont enlevé, pillé ou dissipé les reliques saintes, les chartes, les privilèges, les cloches, les calices et les ornements, et d'autres objets ou biens appartenant à l'église de Saint-Piat à Seclin, ceux qui les gardent, les récèlent ou qu'on soupçonne les recéler, aient à les rendre à cette église ou à son procureur, porteur de cette ordonnance, et cela sans délai. Sinon, nous les tiendrons pour voleurs et pillards sacrilèges, et nous les punirons comme tels. En outre si vous découvrez dans vos baillages et lieux soumis à votre juridiction, qu'on y détient quelques-uns des objets ou biens précités, etc.

« Fait à Magny, l'an du Seigneur 1297. »

En 1340, lors du siége de Tournai par les Anglais, Seclin fut encore pillé et brûlé par le comte du Haynaut (3); l'église fut aussi en partie la proie de l'incendie. Charles VI était accouru, en 1369, pour prêter main-forte à Louis de Mâle.

(1) Legroux. *Gallo-Flandria.* — (2) Guillaume Le Breton. — (3) Froissart. *Croniçon.*

Digitized by Google

La ville de Saint-Piat fut occupée par l'armée royale, et ce n'était pas une mince besogne de recevoir des forces dont l'avant-garde se composait de 1,000 chevaliers, 700 archers et 4000 flamands. C'est encore là que Charles, sur le point d'attaquer les Flamands campés au-delà de la Lys, délibéra sur les dispositions stratégiques qu'il aurait à prendre dans cette circonstance. En 1453, Seclin fut le lieu où l'on conféra de la paix entre Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, et les Gantois révoltés (1).

En 1464, la commune reçut un hôte de distinction. Le cauteleux et habile Louis XI s'y arrêta. Les chroniques locales rapportent avec complaisance que le monarque français agréa l'offrande traditionnelle d'un boisseau d'avoine, de douze chapons et de deux paons (2). Le 13 mai 1489, on y ratifia le traité de paix signé à Péronne avec la maison d'Autriche.

Seclin était donc, en dépit de ses catastrophes, une ville importante et privilégiée. Le chapitre était redevenu opulent, l'église riche et ornée. Aussi, quand les Gueux promenèrent leurs insolences et leurs ravages à travers la Flandre, songèrent-ils, en 1566, à diriger une attaque sur la ville où les attendait, à leur avis, un superbe butin. Mais ils avaient compté sans le courage des habitants. Les chanoines de Saint-Piat avaient enflammé l'ardeur des fidèles. Au nom du Martyr, dont les reliques étaient menacées de profanation, tout s'arma. Pioches, marteaux, bâtons, instruments que le hasard fournit, servirent ce jour-là à châtier les iconoclastes. Réunis aux habitants de Hérin, d'Allennes et de Gondecourt, ils tombèrent à l'improviste sur la bande acharnée de ces furibonds. La leçon fut rude. Ils en firent une telle boucherie qu'il y en eut à peine un seul qui pût porter la nouvelle de leur défaite (2).

Après les Gueux vinrent les *Malcontents;* le parti des Malcontents était composé de nobles et de soldats catholiques, ayant à leur tête le baron de Montigny; ils s'assemblent pour la première fois à Seclin, au château du Brœuq, vers l'an 1578; ils s'emparent successivement de Halluin, Menin, Wervicq, Comines, d'où ils chassent les réformés spoliateurs, qui s'y étaient installés, et jurent de s'entr'aider mutuellement dans le

(1) De Rosny. *Histoire de Lille.* — (2) Archives historiques.

Digitized by Google

but d'expulser du pays de Flandre les Gueux sans exposer les habitants aux vengeances espagnoles.

Les chanoines de Saint-Piat avaient conservé leur prépondérance, et, lors de la réception de Vilain de Gand, en qualité de gouverneur général de la Flandre, ils furent admis à la table de l'infante Isabelle. Ils s'y assirent en compagnie des révérendissimes de Loos, de Cysoing et de Phalempin.

C'était l'an de grâce 1625; la ville, pendant un quart de siècle, goûtera le repos bien chèrement acheté par tant d'agitation.

En 1708, Chamillart vient, à Seclin, observer les évolutions de l'ennemi du haut de la tour [1]. C'était pendant le fameux siége de Lille, qui a rendu si éclatante la renommée de Boufflers. Ensuite arrive la victoire de Denain, où Villars sauva la France (24 juillet 1712). A cette date mémorable, le prince Eugène revint à Seclin avec son état-major, et y séjourna quelque temps; il y signa la rétrocession du village de Hovarderie qui jusqu'alors avait fait partie de la châtellenie de Lille.

En 1720, Seclin vit une multitude inaccoutumée de pèlerins. Dans la châtellenie de Lille, de nombreuses victimes tombaient frappées par la contagion. La science regardait, impuissante, cette impitoyable moissonneuse d'hommes. On songea à saint Piat, à sa protection antique, à sa bienfaisante et vénérable fontaine. La foi est souvent un spécifique plus sûr que les données de l'art.

Seclin a vu, sans trop perdre sa foi, les temps corrompus de Louis XV. Un jour, l'on y apprit avec tristesse que la révolution avait sacrifié un roi. Tout était sur pied en Europe; tout était préparatifs de défense en France; le monde n'avait pas vu encore une si héroïque et si obstinée misère. Les délations étaient à l'ordre du jour, il n'était point permis alors d'agir, de parler et de penser contre la République une et indivisible.

La municipalité de Seclin, dénoncée par le district de Lille pour avoir fait perdre à la nation les meubles de plusieurs émigrés, et soupçonnée d'avoir favorisé les Autrichiens, qui avaient pris poste dans Seclin, avait été traduite dans les prisons de Lille, par les ordres des citoyens commissaires. Ce corps

(1) Derode. *Histoire de Lille.*

Digitized by Google

municipal, ayant prouvé son innoncence sur les faits dont o l'accusait, a été mis en liberté et renvoyé à ses fonctions.

La collégiale de Seclin ne put se disculper d'être la plus ancienne collégiale de la châtellenie ; elle fut enlevée dans ce grand naufrage de toutes les institutions anciennes ; mais ce qu'on n'enlèvera pas à la ville, c'est le souvenir des vertus et des mérites du Saint qui a fait sa gloire et aussi son bonheur.

ARCHÉOLOGIE.— L'église de Seclin a survécu à cette sanglante époque où le christianisme persécuté a vu tomber ses plus beaux édifices, épargnés pendant tant de siècles. Elle est l'une des plus belles que l'on puisse trouver dans une petite localité. On en admire spécialement l'élégante majesté, la hauteur de ses voûtes à gracieuses nervures, les fenêtres en ogives et les nombreuses colonnes des nefs, ainsi que le chœur couvert de dalles de marbre en losange et ceint d'une belle grille de fer (1).

Sous le chœur se trouve pratiquée une crypte ancienne, où se trouve le tombeau gaulois ou gallo-romain que saint Ouen nous apprend avoir été découvert par saint Eloi.

Ce monument, qui porte évidemment le cachet de son époque, est recouvert d'une lame en pierre de Tournai et n'a point été fait pour la place qu'il occupe ; il décèle par ses ornements la date du XIII^e^ siècle. Saint Piat y est représenté en habits pontificaux, et de grandeur plus que naturelle.

On voyait autrefois à Seclin, à l'extrémité de la ville, route d'Arras, sur un terrain resserré entre deux fossés et contigu à un grand chemin, les ruines d'un édifice abrité par un grand tilleul. C'était l'ancienne église paroissiale bâtie sur le tombeau de saint Eubert, où les fidèles continuaient à aller invoquer le Saint.

Dans une chapelle, autour du chœur de l'église, du côté de l'épître, il y a un tombeau relevé avec cette inscription (2) :

> Sépulture du cœur de M. d'Haynin, chl^r^, seigneur du Brœucq, Haumont, Montreul-au-Bois, etc., et dame Françoise Sauvage, dame du Maisnil, la Mairie, etc., son épouse. Laquelle est décédée le 4 de janvier 1621, et lui, le 10 juin 1592. — Priez Dieu pour leurs âmes.

(1) Archives historiques. — (2) Jacobs d'Hailly.

Digitized by Google

Seclin renfermait plusieurs prétoires très-remarquables. Les seigneurs du Brœucq et ceux de Fermant avaient établi leur résidence dans ces demeures. *Sunt ornamenta* (1) *nobilium prætorum minimè contemnenda, ubi Breuchiani toparchæ et Fermantii sedem habent.*

Hopital.— L'hôpital de Seclin est riche et ancien. Il fut fondé, en 1257, par Marguerite de Dampierrre. Cet établissement n'a rien conservé de sa forme ancienne, mais il est encore très beau, et passe pour le plus confortable de notre arrondissement.

(1) Buzelin.

Digitized by Google

SEQUEDIN.

Sequedin, village du canton et à trois kilomètres d'Haubourdin, à dix kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste d'Haubourdin, il est essentiellement agricole. Cette commune possède une église desservie par un curé, une école dirigée par un instituteur laïque, une société de secours mutuels, et la colonie agricole, dite de St.-Bernard, où 375 détenus reçoivent une éducation morale et professionnelle. Presque tous les enfants sont occupés à l'agriculture ou à l'horticulture. Sous l'influence du travail fortifiant des champs, aussi salutaire à l'âme qu'au corps, ils rétablissent une santé que les privations, les vices et la misère avaient altérée.

La population est de 681 habitants, dont 576 français et 105 étrangers ; tous catholiques.

HISTOIRE.— Quand on veut trouver l'époque où un village commence à s'épanouir, surtout sur la terre flamande, il faut ouvrir les cartulaires des abbayes ou des chapitres.

L'autel de Sequedin, c'est-à-dire les revenus et bénéfices de l'église, appartenait, en 1124, aux doyen et chapitre de Saint-Pierre de Lille. Un acte de Simon, évêque de Tournai et parent de Louis-le-Gros, roi de France, en fait foi. Une bulle du pape Célestin II, lancée le 3 mars 1143, confirma cette donation épiscopale.

En effet, Sara Viane de Sequedin et ses sœurs, donnèrent, l'an

Digitized by Google

229, à l'abbaye de Loos, leur manoir et leur terre qu'elles tenaient de Aelide, femme de Bernard de Bosco, chevalier, et de son fils [1].

Les dîmes de Sequedin appartenaient au chapitre de Saint-Pierre de Lille. Les héritiers d'Eustache d'Englos les avaient remises au châtelain Roger, qui le déclare par un acte daté de mai 1221. Ce transfert fut approuvé par l'évêque de Tournai, Walter, la même année [2].

En 1225, Hugues de Lomme vendit à l'église de Notre-Dame de Loos une partie des terres qu'il possédait dans sa seigneurie de Sequedin, sise à Beviekes.

La seigneurie de Sequedin était composée de deux fiefs en terres et rentes. Le seigneur pouvait y tenir trois plaids généraux, chaque année. A la mort de Marie Vienhove, et au décès de Philippe de Martigny, cette seigneurie passa au prince d'Issenghien.

Un nom existe encore aujourd'hui, par lequel on désigne, entre Loos et Sequedin, l'endroit où se dénoua un des faits les plus étranges de l'histoire de notre comté.

C'est au lieu appelé *dure-mort,* et où fut pendu, dit-on, le faux Baudouin.

Rien de plus curieux que le récit qui a survécu à plus de huit siècles.

Bertrand de Rains.— Vingt ans après le départ du père des deux comtesses Jeanne et Marguerite, le bruit courut que Baudouin, leur père, n'était pas mort; que le gouverneur de Valenciennes l'avait retrouvé parmi les ermites qui habitaient dans les bois, et qu'il avait achevé le vœu de passer quelques années en pénitence, s'il recouvrait la liberté qu'il avait perdue en combattant contre les Bulgares.

La noblesse du pays, mécontente de la comtesse Jeanne, fomentait ces bruits.

Un ermite des environs de Mortagne, profite de ces dispositions pour s'instruire assez parfaitement de ce qui regardait Baudouin; on lui donne de l'argent et des habits somptueux. Il fit des

(1) Warkœnig. *Histoire de Flandre.* — (2) Cartulaire de St.-Pierre.

Digitized by Google

entrées triomphales dans tout le Hainaut; la ville de Lille lui ouvrit ses portes. La Comtesse se retira au Quesnoy.

Plusieurs nobles le traitaient de Comte et d'Auguste.

Enfin, le chancelier de Flandre lui dit qu'on ne pouvait rien conclure sans le bon plaisir de la Princesse: on le laissa en liberté, à cause de la populace qui s'était déclarée pour lui.

Cependant la comtesse put s'instruire à fond de ce qui regardait son père.

On apprit que ce prince avait été pris à la bataille d'Andrinople par les troupes de Joannic, roi des Bulgares, que ce roi chargea Beaudouin de fers et le retint prisonnier; qu'ensuite, il l'avait tiré de prison, lui avait fait couper les bras, les jambes, et jeter le tronc dans un précipice.

Jeanne s'adressa à Louis VIII, roi de France, qui se rendit à Péronne, et donna ordre à Beaudouin de venir le joindre. Bertrand, habillé de pourpre, une verge de bois blanc en main, se présenta avec hardiesse devant cette auguste assemblée, et salua le roi avec un air de fierté; mais il ne put répondre aux questions qu'on lui avait posées.

Toute l'assemblée le reconnut pour un fourbe et un imposteur. Le roi le reprit très-aigrement et le chassa. Le pauvre ermite se retira à Valenciennes où on l'abandonna. Il quitta sourdemen les habillements de prince, et s'enfuit en Bourgogne pour se cacher.

Cependant Jeanne donna ordre de le chercher.

Le grand bailli de Lille le livra aux juges, qui, pour abattre son orgueil, l'appliquèrent à la question. Il avoua qu'il n'était qu'un pauvre particulier de Champagne, que l'occasion avait séduit. La Comtesse le fit promener dans toutes les villes de Flandre et de Hainaut, couvert de haillons, et, de retour à Lille, elle le fit pendre dans un endroit nommé aujourd'hui Dure-Mort, parce qu'il fit cette exclamation lorsqu'on lui mit le fatal cordeau, mais l'abbé de Loos le fit enterrer la nuit.

Ce misérable s'appelait Bertrand de Rains, surnommé aussi roi des Pourchelets.

Après les succès prodigieux de Courtrai, les Flamands acharnés contre tout ce qui tenait à Philippe-le-Bel vinrent mettre le siège devant La Bassée.

Digitized by Google

Sequedin fut troublé par la visite inopportune des assaillants, malgré la vigilance de Jean de Luxembourg.

Ce seigneur d'Haubourdin, à la tête de 900 hommes déterminés, parvint toutefois à préserver la contrée des dévastations dont les Flamands se montraient si prodigues. Un ennemi plus insaisissable tourmenta le pays vers cette époque, la famine. Sequedin, dont le territoire fut de tout temps productif, n'avait pas eu la prévoyance dont l'Écriture Sainte loue tant Joseph, le fils du patriarche Jacob.

Les protecteurs naturels du pays semblaient prendre à tâche de hâter eux-mêmes l'œuvre de destruction. Landas, le lieutenant du gouverneur de Lille, fourrageait partout; trop heureuses les localités, comme Sequedin, qui ne furent pas livrées aux flammes sous prétexte d'éclairer la place.

Toute la vie de Louis de Mâle fut occupée à réprimer les révoltes de ses sujets; et, à ce prix, l'on peut juger de la sécurité des campagnes et du commerce, pendant cette triste période.

Les affaires prirent une tournure peu rassurante en 1389, sous Philippe-le-Hardi. Son projet d'attaque en Angleterre, concertée avec Charles VI de France, attira sur le pays, pendant quatre ans, une nuée d'aventuriers dévorants, qui ne respectèrent rien.

Le commerce cependant finit par faire une apparition consolante dans Lille et les autres villes. C'était là pour Sequedin un gage précieux de sécurité.

Cependant une nouvelle doctrine religieuse avait été prêchée par Luther et Calvin. Elle troubla beaucoup de consciences, et même, amena des changements politiques considérables.

Une fois le torrent déchaîné, les passions mauvaises se mirent de la partie, et c'est alors que notre contrée assista aux criminels et stupides exploits des Gueux.

Ils vinrent, en 1559, dévaster la riche abbaye de Loos; Sequedin, défendu par sa ceinture de marais, n'en ressentit qu'une commotion lointaine.

Le calme religieux et social se rétablit pour quelque temps jusqu'en 1640. Cette année-là, commença une ère de calamités pour Sequedin. Le prince d'Orange, après avoir envahi les Pays-Bas, s'était jeté sur notre contrée. A leur tour, les Français

Digitized by Google

attaquèrent les villes d'Armentières, de La Bassée et de Béthune.

Des détachements de cavalerie se postèrent à Haubourdin et à Sequedin. Ils servaient d'éclaireurs et de vedettes. Les camps d'observation n'étaient pas loin. Aussi, durant ces mauvais jours, le petit village fut-il saccagé. Le logement et la nourriture de l'armée constituaient déjà des charges écrasantes. Il ne fallait pas aggraver la situation.

Après Denain, qui nous arracha à l'Espagne, pour nous rendre à la France, nous eûmes encore une année de terrible épreuve. Une maladie pernicieuse, connue sous le nom de suette, envahit la commune. Puis une sécheresse extraordinaire mit à nu le fond des marais et le lit de la Deûle.

Peu avant la bataille de Fontenoy, Sequedin revit une occupation armée. Les habitants s'en consolèrent cette fois, car les soldats étaient des Français commandés par le duc de Biron. Après un cantonnement peu prolongé, Biron marcha vers Roncq et Werwicq. Peu après, toute la France applaudit à la victoire de Fontenoy, le laurier le plus avouable du roi Louis XV.

Une lutte de géants allait s'engager entre l'Europe et nous. Bientôt l'ennemi parut à nos frontières. Nos campagnards songèrent, avec leurs compatriotes d'Haubourdin, à organiser la défense, dont la marche fut réglée par le conseil de guerre siégeant à Lille.

Après les commotions inséparables d'un tel bouleversement, la France reprit possession d'elle-même, et retrouva sur le champ de bataille les nobles aspirations du patriotisme le plus dévoué.

Digitized by Google

TEMPLEMARS.

Templemars, village agricole du canton et à quatre kilomètres de Seclin, à huit kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de Seclin. Cette commune possède une école de garçons et une école de filles dirigées par un instituteur et une institutrice laïques, une église desservie par un curé.

La population est de 972 habitants, dont 941 français et 31 étrangers; tous catholiques.

Templemars vient de deux mots latins qui signifient temple du dieu Mars. *Templum Martis.*

HISTOIRE. — Ici, nous sommes en plein dans les souvenirs du paganisme. Les maîtres du monde croyaient que Romulus était issu de Mars, personnification de ce fléau terrible qu'on appelle la guerre. Qui songerait, à voir notre localité, que son nom dérive d'un temple élevé à cette divinité belliqueuse. L'origine pourtant ou du moins l'étymologie est formelle: « *Templum Martis.* »

Les annales du Hainaut, par Jacques de Guise, disent que c'est le plus ancien village de la contrée. Longtemps avant que Jules César ne conduisît ses légions dans les Flandres, dit ce chroniqueur, une statue de Mars y fut apportée par les prêtres de Famars, (entre Valenciennes et Bavay). Ces prêtres craignaient

Digitized by Google

les fureurs sacrilèges de Taynard, roi des Bavaques. Ce tyran voulait mettre le feu au temple, enlever la statue d'or de Mars et s'emparer de tous les trésors.

Avec la permission du roi des Nerviens, on érigea donc un temple dans notre localité pour y placer la statue en péril. Ainsi se portèrent à cet endroit une foule de gens pour visiter le temple.

Les mêmes annales rapportent que l'édifice fut détruit de fond en comble par les grands oncles de Constantin, à l'époque où ils vinrent, avec des forces considérables, combattre les Nerviens révoltés.

N'est-il pas à jamais déplorable que nos belles et riantes contrées aient dû si souvent servir de théâtre à de sanglantes horreurs. J'aime mieux l'olivier de Minerve que le cheval fougueux sorti d'un coup du trident de Neptune. Les Athéniens urent de mon opinion.

Ainsi donc, à l'endroit où Templemars a bâti ses demeures, les égions romaines vinrent adorer leur Dieu de prédilection.

Heureusement un conquérant plus doux, un apôtre, a visité à son tour ces lieux pour les bénir et en civiliser les habitants. Dans ses courses évangéliques, saint Piat apprit à nos ancêtres quelque chose de plus bienfaisant et de plus éternel que les inventions païennes, et je me figure la joie dont son cœur fut inondé, lorsque, dociles à ses inspirations, ceux de Templemars chassèrent de son édifice, le dieu païen des batailles.

Le souvenir de ce temple doit avoir influé sur le choix qu'on a fait du patron de l'église. « Il semble [1] que cette paroisse, étant devenue chrétienne, ait voulu prendre saint Georges pour patron afin d'oublier Mars. Saint Georges était, en effet, tribun dans les armées de l'empereur Dioclétien.

Lorsque saint Piat vint expirer à Seclin et que des miracles honorèrent son tombeau, les fidèles de Templemars s'empressèrent, comme tous les autres, d'aller implorer les faveurs de celui qui les avait convertis. Ce fut bien autre chose quand saint Éloi, l'orfèvre de Noyon et le ministre de Dagobert, éleva à saint Piat une église capable de contenir une foule immense de pèlerins.

(1) Legroux *Gallo-Flandria*.

Digitized by Google

Il aurait dû en faire une forteresse, car ils n'étaient pas loin ces hommes du Nord, ces effroyables Normands, qui saccagèrent si cruellement, au neuvième siècle, le riche pays de Flandre.

Seclin sauva les reliques miraculeuses et les pirates, pour se consoler de leur déconvenue, dévastèrent impitoyablement Templemars et toute la contrée.

Le village se releva pourtant et nous apprenons qu'en 1090, l'autel en était attribué à un canonicat du chapitre cathédral de Tournai. Nous verrons un peu plus tard que Templemars reçut, grâce à son patron saint Georges, des visites moins funestes.

Nous savons que, lorsqu'on élisait le roi de l'Epinette, à Lille, le premier vendredi de Carême, le nouvel élu venait, pompeusement, accompagné d'un cortège de chevaliers et de dames, invoquer l'intercession de saint Georges pour la prospérité de son règne (1). L'on nous saura gré de faire revivre ici des souvenirs qui sont loin de nous et qui furent les délices de nos pères.

Rois de l'Épinette. — La fête des rois de l'Épinette, une des origines de la magnificence et du luxe des costumes en France, n'était point une fête bouffonne, mais un divertissement chevaleresque; elle avait quelque chose de si grandiose que des rois de France et des ducs de Bourgogne s'en déclarèrent les zélés protecteurs. Eux-mêmes descendirent avec enthousiasme dans la lice, ou désignaient de grands personnages pour y rompre des lances en leur nom, et joûter, le jour des Brandrons, c'est-à-dire le premier dimanche de Carême.

Le tournoi avait lieu sur le grand marché de Lille; les seigneurs de la ville et les dames de haute naissance étaient chargés de juger de l'adresse des champions.

Le comte de Flandre avec toute sa cour ne manquait jamais de venir orner ce spectacle imposant, tandis que la noblesse des villes voisines arrivait en foule sous leurs bannières pour disputer le collier d'argent et le glorieux épervier. Des dames, des damoiselles à leur suite, venaient sur des chariots décorés avec magnificence.

(1) Panckoucke. *Abrégé Chronologique*.

Digitized by Google

Le vainqueur venait suspendre ses armes à la voûte de l'église de Templemars, en témoignage de sa victoire.

Après diverses péripéties, condamné par les prédicateurs qui tonnaient contre les abus de cette vieille coutume, ayant dégénéré de l'esprit pieux et chevaleresque de son institution, le jeu des rois de l'Épinette fut aboli pour toujours, en vertu d'un édit daté du 23 juillet 1556, par Philippe II, roi d'Espagne et comte de Flandre.

Il avait duré 300 ans.

Ici se placent naturellement quelques lignes sur l'organisation féodale de notre village, ses seigneurs et ses privilèges.

Templemars était terre d'empire, avec franchise et droit d'asile, relevant de la châtellenie de Ninove.

Un pieux historiographe s'en plaint quelque part [1].

« La franchise de Templemars et d'ailleurs, dit-il, occasionnait beaucoup de désordres. Lorsqu'on avait commis un homicide, on pouvait y rester en sûreté. Ce privilége était cause qu'on se rendait dans les endroits qui avaient droit d'asile pour s'y battre. Afin d'y remédier, Louis XIV, ayant fait la conquête de Lille et de ses dépendances, ôta toutes les franchises et ordonna de punir très-sévèrement les défaillants. »

D'après un historien consciencieux [2], Templemars aurait donné son nom à une famille ancienne et noble, qui florissait sous Philippe d'Alsace. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on voit, en 1261 [3], Aubert de Templemars, chevalier et Ogine, son épouse, vendre certaines rentes, avec la permission de Jean, châtelain de Lille.

Du XIII[e] au XVIII[e] siècle, cette terre a constamment appartenu aux seigneurs, barons de Cysoing, qui furent successivement, en dernier lieu, les princes d'Epinoy, la maison de Rohan-Soubise et celle de Condé [4]. En 1729, Louis-Marie Schérer de Scherbourg, chevalier, figure comme seigneur de Templemars, parmi la noblesse du bailliage de Lille [5].

Cette époque de 1330, une des plus malheureuses, vit les villes

(1) Legroux. *Gallo-Flandria.* — (2) Buzelin. *Annales Gallo-Flandriæ.* — (3) Cartulaire de Flines. — (4) Legroux. *Gallo-Flandria.* — (5) Bulletin de la Commission Historique.

Digitized by Google

de Flandre s'attaquer les unes les autres. Elles armaient mutuellement pour se défendre, et des aventuriers profitaient de toutes ces circonstances ; aussi notre pauvre village dut en souffrir énormément. Outre les troupes du monarque français, il y avait encore l'armée d'Edouard, roi d'Angleterre. C'était une confusion inépuisable de pillards, de bandits, de dévastateurs. Templemars vit les flammes qui dévoraient Seclin. Quelques années plus tard, pendant le siége de Calais par les Anglais vingt mille Flamands se ruèrent sur le pays et notre village eut à subir leur épouvante. Nous n'en avions pas fini. Louis de Mâle, comte de Flandre, eut besoin de l'intervention de Charles V, roi de France, pour mettre les Flamands à la raison ; ce puissant, mais dangereux auxiliaire vint, et c'est encore Templemars, comme ses voisins, qui paya l'écot du soldat. Les Flamands étaient alors campés au-delà de la Lys ; l'armée française, elle, se répandit dans les environs de Templemars, pendant que son roi délibérait, à Seclin, sur les dispositions stratégiques à suivre dans la circonstance. Notre commune eut beaucoup à souffrir du voisinage de Seclin, qui fut si cruellement châtié.

Bien des douleurs nous attendaient, après les quelques années de paix passées sous le règne d'Albert et Isabelle.

En 1708, la guerre de la succession d'Espagne nous valait la présence, devant Lille, d'une armée innombrable. Le prince Eugène assiégeait la ville confiée à l'héroïsme de Boufflers. Un des chefs de l'armé alliée, le général Cadogan, avait ses avant-postes à Templemars. C'est donc près d'ici que fut conduite la généreuse Madeleine Caulier, d'Avelin, qui s'était dévouée pour le salut de Lille [1]. L'on n'ignore pas que son dévouement fut inutile, et que la capitale de la Flandre succomba.

Après Louis XIV, la Flandre française eut pour roi Louis XV, dont le règne ne fut pas précisément une ère de bonheur pour nous. En 1720, la suette décima le village. Elle s'annonçait par des symptômes étranges. Des individus, bien portants en apparence, étaient tout-à-coup comme frappés d'accablement. Des cadavres s'échappait une sanie sanguinolente. La saignée pratiquée par quelques médecins envoyés de Lille sauva ceux pour qui on

(1) Voir Avelin.

Digitized by Google

l'employa. La chronique dont nous tirons ces détails fait un bien triste tableau de la situation de Templemars à cette époque.

Il est inutile d'insister sur les derniers jours du règne, qui n'a brillé qu'à Fontenoy. L'avenir nous apportera bien d'autres préoccupations. Tous les bruits s'effacent devant celui de la grande révolution; les efforts anciens disparaissaient devant ces convulsions, où la France lutta contre l'Europe entière. En 1792, notre territoire fut envahi. Templemars vit successivement passer des Anglais, des Saxons, des Bavarois, des Autrichiens, qui le rançonnèrent à qui mieux mieux, jusqu'au jour où le canon vainqueur de Jemmapes eut appris à l'ennemi à respecter nos frontières.

NOTABILITÉ. — Michel Francisci, dit Michel de Lille, est né à Templemars, en 1428; il entra dans l'ordre de St-Dominique en 1450, fit profession l'année suivante, au couvent des Dominicains à Lille, et fut aussitôt envoyé à Paris, pour y faire son cours de philosophie, revint à Lille, en 1460, fut institué maître des novices; bientôt après, il reçut le titre de docteur en théologie à Cologne, fut nommé évêque et précepteur du jeune duc de Luxembourg, depuis Charles-Quint, et mourut à Malines le 2 juin 1502. On a de lui un traité sur le Rosaire, un traité de bien mourir, un traité de l'Antéchrist, et un traité sur la dévotion à Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Digitized by Google

TEMPLEUVE.

Templeuve, village du canton et à sept kilomètres de Cysoing, à dix-huit kilomètres de Lille, sur le chemin de fer de Lille à Valenciennes. Cette commune possède une église desservie par un curé-doyen et un vicaire, une école de garçons tenue par un instituteur laïque, une école de filles sous la direction des Sœurs de l'Enfant-Jésus, une étude de notaire, un bureau de poste et de télégraphie, et une société de secours mutuels; il s'y tient un marché important de veaux, porcs, beurre, volailles, tous les samedis. L'industrie y est représentée par une blanchisserie de fils, une distillerie, deux brasseries, une fabrique de produits chimiques, et des fabriques de tissus et articles d'ameublement.

La population est de 2,949 habitants, dont 2,811 français et 138 étrangers; 2,943 catholiques, 6 dissidents.

Les hameaux sont : le Fayel, Haute-Rue, Ardompré, Chantraine, Quiéze, Bail, les Rues, Paradis, Fourniau, Bonnance, Rivé, Wachemy, Bois-le-Ville, Meulin-d'Eau, Fourmisière, Riez à l'Age, Hardinière, Caillière, Maresquel, Hucquainville, Hucquain.

Les armoiries sont : écartelé au 1er et 4e, contre écartelé au 1er d'argent frété de sable au 2e et 3e d'or, au lion d'azur, couronné, armé et lampassé de gueules, aux 2e et 3e du grand quartier, d'azur semé de fleurs de lys d'argent, au cerf d'argent brochant sur le tout, à l'écu brochant sur l'écartelé d'azur à la lettre T d'or.

HISTOIRE.— Lorsque, au commencement du Ve siècle (408), le monde païen s'écroulait pour faire place à un monde nouveau, Théodose et les fils de Théodose, Arcade et Honorius, multi-

Digitized by Google

plièrent les édits pour abolir les privilèges des prêtres du paganisme, interdire leurs sacrifices, et détruire les instruments de l'idolâtrie.

De toutes parts, on démolit les temples; à Alexandrie le temple de Sérapis et les autres monuments païens furent renversés; à Gaza, le temple qui servait de forteresse à la ville disparut; à Apamée, on fit crouler le temple de Jupiter; dans les Gaules, à Famars *Fanum Martis*, à Templemars *Templum Martis,* à Phalempin *Fanum Pini,* saint Martin, évêque de Tours, suivi d'une troupe de moines, abattit les sanctuaires, les idoles et les arbres consacrés aux divinités du paganisme.

A Templeuve, un temple dédié à Jupiter aurait été également démoli, à la même époque, par les premiers chrétiens, et n'aurait laissé d'autres traces de son existence que son nom *Templum Jovis*, temple de Jupiter.

S'il en est ainsi, Templeuve peut se faire gloire d'une haute origine.

Quoi qu'il en soit, le diplôme de Charles-le-Chauve, qui date de 877, nous fournit des documents qui établissent l'acte de naissance de Templeuve d'une manière authentique.

En effet, on lit dans ce diplôme la mention suivante :

In pago medenentense Runcinium cum appendice villa Templovio. Cette énonciation de Mirœus *dans le Mélantois* fait pourtant hésiter à l'appliquer à Ronchin, quoiqu'il soit permis à Mirœus de se tromper; tout le monde sait, en effet, que ce village et Templeuve se trouvent dans cette plantureuse partie de la châtellenie, à qui ses grasses prairies ont fait donner le nom de Pévèle, *Pabulas.*

Nous nous trouvons bien plus à l'aise, en 1108, en lisant des lettres de Baudry, évêque de Tournai. Ce prélat, à la prière de Roger, châtelain de Lille, et d'Ogine, femme de ce dernier, confirma la possession d'une ferme importante, située à Templeuve, à l'abbaye de Phalempin. Cette maison religieuse était tombée en décadence et on voulait la relever.

Agnès de Bailleul, dame du comté de Harnes en Artois, assigna à l'abbaye de Brayelle deux muids d'avoine, mesure de Lens, en 1207, à percevoir, tous les ans, sur son franc-alleu de Templeuve.

Digitized by Google

Un acte de donation fut signé à Templeuve, au mois de novembre 1232. C'est celui par lequel Anselme d'Aigremont atteste que sire Gossart de Lalaing a vendu, à l'église Saint-Amé de Douai, des terres qu'il tenait de lui en fief. L'acte termine par ces mots :

« Toutes ces coses furent faites à Templeuve, en me cort (en mon manoir) par-devant mes hommes (1). »

L'abbaye d'Anchin, par lettres du mois de mars 1254, acheta d'Arnould, sire de Cysoing, pour la somme de 350 livres parisis, tout ce qu'il possédait dans la paroisse de Templeuve-en-Pévèle et de Saint-Nicolas, tenu en alleu de la terre de Landast, à l'exception des quatre hautes justices qui appartenaient au souverain.

Les religieux d'Anchin étaient curés primitifs, collateurs et décimateurs à Templeuve. C'est ce qui explique qu'il fallut le consentement de leur abbé, lorsqu'en 1221, Gauthier de Marvis en sépara Capelle à Wattines.

La Commune était née depuis longtemps déjà à Templeuve, comme on le voit par les extraits que nous avons produits, mais ses droits, ses attributions, son pouvoir, étaient encore vagues et indéterminés.

Marguerite, comtesse de Flandre, par des diplômes de mars 1258, confirme aux habitants de Templeuve et de quelques autres villages, le pâturage des marais voisins, à condition de payer annuellement quarante sols, monnaie de Flandre, à la recette de Lille; elle lui donne des coutumes locales, et constitue parmi nous le régime municipal.

Cette princesse se réserve, ainsi qu'à ses successeurs, toute haute et basse justice, ainsi que les entrées et les issues, selon le bornage qui en sera fait.

La haute justice autorisait ceux qui l'exerçaient à élever les piloris, échelles, fourches patibulaires, etc., parce qu'ils avaient le droit de glaive, *jus gladii*, ou droit de punir de mort les malfaiteurs, à l'exception des cas royaux.

Les fourches patibulaires, auxquelles on suspendait les criminels condamnés à mort, étaient en pierre ou en bois. Elles

(1) Archives historiques et littéraires.

Digitized by Google

étaient la marque de la haute justice des seigneurs. Le nombre de piliers était un signe de leur dignité. Les châtelains avaient trois piliers ; les barons, quatre ; les comtes, six ; etc.

Pendant les deux années que dura la guerre entre les Bourguignons et les Français, en 1477 et 1478, Templeuve eut beaucoup à souffrir. L'on sait que Louis XI convoitait ardemment la Flandre, et que ses troupes, postées à Tournay, se répandaient de là dans la châtellenie. Au mois d'octobre 1477 (1), « bon nombre de ceux de la garnison franchoise se transporta vers Temploeve en Peule, dont ils amenèrent plusieurs prisonniers et grand butin de bestails. » Deux mois après, nouvelle visite pendant laquelle ils incendièrent une maison et firent la capture de quinze compagnons, qui y jouaient aux cartes, dit le chroniqueur.

L'année suivante, ils y revinrent encore, s'emparèrent de « deux cevaulx en destrier » emmenèrent « trois prisonniers paysans et aulcun peu de butin. »

Florissant et beau, le pays ne pouvait manquer d'attirer l'attention rapace des bandits connus sous le nom de Hurlus. Sous prétexte de réformer la religion, ils dévastaient les monuments et pillaient les maisons des fidèles.

En 1574, ils reparurent à Templeuve où ils firent prisonniers le curé et deux chapelains.

Ces Bocqueteaux, comme on les appelait, répandaient la terreur dans les campagnes. Leurs excès répugnants appelèrent des châtiments qui font frémir.

Philippe II d'Espagne renouvela pour Templeuve les instructions rigoureuses qu'il avait données antérieurement contre les hérétiques. Parmi les inquisiteurs établis à cet effet, un, surtout, avait une odieuse célébrité à Templeuve, il s'appelait Peter Titelman. Il parcourait les villages et portion de la Flandre, de Tournai à Lille et Douai, et s'acquittait de ses atroces fonctions avec une promptitude, une précision et une bouffonnerie presqu'incroyables. Les chroniques contemporaines le représentent sillonnant nuit et jour les campagnes, à cheval et toujours seul ; de son lourd bâton, il frappe les paysans épou-

(1) Jean Nicolaï. *Annuaire tournaisien*

Digitized by Google

vantés, il sème partout la terreur, il arrache de leur paisible foyer tous ceux qu'il soupçonne d'hérésie; il les jette au fond d'une prison; il arrête, il torture, il étrangle, il brûle, sans mandat d'arrêt, sans examen préalable et sans procès (1).

Rapportons un de ses actes. Il fit arrêter Robert Ogier, ainsi que sa femme et ses deux fils. Leur crime consistait à ne pas aller à la messe. Le père et le fils aîné, furent condamnés aux flammes. Huit jours après, la femme d'Ogier et son autre fils furent également brûlés. Il ne resta plus personne de la famille (2). Cet inquisiteur méritait, comme on le voit, sa terrible réputation. A Templeuve, son nom était un objet d'effroi, on se signait en le prononçant, et les enfants épouvantés se réfugiaient vers leur mère.

Un jour on le vit amener à Lille Jean de Swarte, sa femme, ses quatre enfants, deux couples de nouveaux époux et deux autres personnes. Ces malheureux furent brûlés sur la place publique.

L'exécuteur fit autour d'eux, un feu circulaire qu'ils ne pouvaient atteindre, et dont il leur était impossible de s'éloigner.

Sous l'action du brasier, leur peau grillée s'exfoliait en se roulant comme un parchemin; les muscles mis à nu, éprouvaient une action analogue. Ils périrent ainsi, rôtis à petit feu, et dans d'inexprimables douleurs (3).

C'est affreux, quand la justice se fait vengeance atroce.

En 1581, Templeuve servit pendant un temps assez court de campement à l'armée du duc de Parme, qui n'avait plus rien à craindre du côté de la garnison de Menin. Il formait des projets sur Dunkerque, ce qui l'appela dans la Flandre flamingante.

Nous entrons dans la série des expéditions guerrières, qui vont se succéder avec une rapidité désolante, une fois que les bons archiducs auront quitté la vie, et que le roi Louis XIV aura médité de joindre la Flandre à sa couronne. De 1706 à 1708, c'est-à-dire quand l'astre du grand roi sera à son déclin, la châtellenie de Lille, le grand objectif des puissances alliées, se couvrira de soldats de toutes nations.

(1) (2) Brandt. *Histoire maritime des Provinces Unies.* — (3) Derode. *Histoire de Lille.*

Digitized by Google

L'armée française étant refoulée vers la grande ville, le prince Eugène de Savoie alla loger à Loos, et Marlborough vint camper à Templeuve.

Dire les exigences des troupes étrangères, au milieu des cultivateurs, serait chose difficile. Nos maux ne faisaient que commencer. Un hiver épouvantable suivit le siège de Lille, et ruina toutes les espérances du sol ordinairement fertile du quartier de Pevèle.

La disette s'en suivit, aggravée encore par la présence ou le passage continuel de soldats, car il fallut, pour avoir la paix, attendre que Villars retrouvât la route de la victoire, à Denain.

Nous avions eu à peine le temps d'oublier ces infortunes et le règne épicurien de Louis XV, que de nouvelles épreuves vinrent épuiser la vitalité de notre cher pays.

La famine le désolait encore une fois après l'hiver de 1789. Des rassemblements se montraient menaçants pour les fermiers, les meuniers et les boulangers. On avait persuadé aux malheureux que les prêtres et les nobles voulaient réduire le peuple par la famine. On prit des mesures solennelles pour conjurer le danger, ce qui n'empêcha point de nouveaux rassemblements de se montrer en armes à Templeuve.

Les excès commis furent si grands que le lieutenant-général du bailliage ordonna, par arrêt du 3 juillet, à la commune, d'armer ses habitants. Le blé valait alors 40 florins le sac. Un fermier de Templeuve fut arrêté avec sept sacs : la foule ameutée menaça de le mettre en pièces. Il en fut quitte pour une amende et la confiscation du blé.

D'autres surexcitations se produisirent dans le village, en 1792. Au mois de juin, les Autrichiens avaient souillé le sol de la France. Déjà le canon avait grondé à Rumegies. Dès le 6, les gardes nationaux de Templeuve, sentinelles avancées, étaient venus adjurer les membres de la fédération de leur prêter le secours promis devant l'autel de la patrie (Style du jour). Les Autrichiens pillaient les fermiers, les forçaient de transporter, dans les Pays-Bas, les effets volés ; ils tuaient femmes, enfants et vieillards.

Au hameau d'Ardomprez, l'on montre encore une maison où

Digitized by Google

un soldat allié commit un acte atroce. Cette maison était alors habitée par Aimable Havez et sa femme Henriette Delcroix. C'était un dimanche, et, en ce temps-là, les prêtres commençaient à se cacher. Le mari était allé à la messe dans une ferme. Un soldat, ou un « impériaux », comme on le dit encore, un soldat de l'armée alliée, entra dans la pauvre demeure. Apparemment il avait soif. La femme était seule avec un enfant au berceau. Il demanda de l'eau-de-vie. Elle n'en avait pas à ce moment là, la pauvre ménagère. Elle répondit que son mari en apporterait à son retour. Le Kaiserliz furieux menace de tuer le petit être, seule satisfaction du foyer domestique. La pauvre mère a beau le supplier; l'Autrichien enfile l'enfant de sa baïonnette. Le père arriva une heure trop tard, il avait de l'eau-de-vie.

Aveugles ennemis, ils préparaient à l'Allemagne des représailles impitoyables!

Luckner, général français, successeur de Rochambeau, se chargea de répondre aux vœux des paysans opprimés. Dix mille hommes et vingt-quatre canons allèrent prendre les devants sur les confins de Templeuve, et campèrent devant Cysoing.

Le patriotisme se manifestait sous toutes les formes à cette époque de dévouement vertigineux.

Un journal du temps rapporte [1] que la contribution patriotique de notre village montait à environ deux mille livres de France. On y a vu des infortunés mendier pour amasser quelque peu d'argent qu'ils pussent offrir à la patrie.

Bientôt elle devait exiger d'autres sacrifices que ceux de l'argent, car l'Europe nous attendait, menaçante, aux frontières, et le sang allait couler à flots.

Les gardes nationaux de Templeuve tinrent à honneur de faire partie du corps d'observation.

L'ange qui veillait sur la France recommençait à prier pour elle, la victoire devait revenir.

Les Sorciers. — La tradition, qui n'est pas souvent menteuse, pour distinguer Templeuve-en-Dossemez (Belgique) de

(1) *L'Abeille*.

Digitized by Google

Templeuve-en-Pevèle, a surnommé ce dernier *Templeuve-en-Sorcières.*

Nous n'avons trouvé aucun document qui prouve qu'il y ait eu à Templeuve des sorciers ou des sorcières.

La croyance en ces êtres fantastiques disparaît au fur et à mesure que l'instruction se fait.

Cependant à la veillée du soir on racontait, dans ce village aux nombreux hameaux, qu'un berger, nommé Hocque, avait été condamné aux galères, pour avoir fait périr, par les secrets de la sorcellerie, un grand nombre de bestiaux, dans les écuries d'un fermier de l'endroit, qu'il mourut dans des convulsions étranges, maudissant son infernal pouvoir, le jour même et à l'heure physique que le sort avait été levé.

Dans une ferme du Fayt, il fut impossible à la fermière de produire du beurre pendant plus d'un an, malgré le travail incessant et les soins les plus industrieux des ouvriers de la maison; un sort avait été jeté!

On rapportait également que plusieurs personnes s'étaient rendues au Sabbat, au hameau de....., avec Arnoulette Defrasnes, Louise Marechal, Marie Carlier, sorcières reconnues; et qu'au premier chant du coq, elles avaient disparu du lieu de réunion, comme par enchantement, à travers l'espace; et qu'elles portaient sur le bras une stigmate appelée: *signum diaboli.*

On racontait aussi, qu'au moyen d'une *certaine* poudre jetée ou répandue à *point*, les sorcières empêchaient le lait de se coaguler, les animaux de se reproduire, les arbres de fructifier, etc., etc.....

Maintenant que nous avons révélé, sans commentaires, ces étranges racontages, tels que la croyance populaire de Templeuve les admettait autrefois; nous devons ajouter, qu'au moyen âge, la croyance aux sorciers était pour ainsi dire universelle.

En Flandre surtout, et à Templeuve en particulier, si quelqu'un eût osé révoquer en doute l'existence de la sorcellerie ou même hésiter à croire à ses formules extravagantes, il eut été accusé d'y participer.

On est frappé, en parcourant les divers procès de sorciers, de trouver, chez les accusés, cette foi vive qui leur faisait soutenir

Digitized by Google

naïvement, au milieu des tortures, qu'ils avaient assisté au Sabbat, et décrire, en confondant le plus souvent le rêve avec la réalité, les circonstances les plus bizarres de leur vision.

Aujourd'hui la sorcellerie compte encore des croyants et des fidèles, au fond des campagnes où elle s'est réfugiée; mais la civilisation a détruit son prestige et l'a convaincue d'impuissance et de folie.

ARCHÉOLOGIE.— A la Gruerie existait un manoir seigneurial sur motte, entouré de larges fossés, tenant au chemin du pont Pigam. Ce château a été habité par les fils du comte de Genech, baron de Rosembois de Sainte-Aldegonde.

Digitized by Google

THUMERIES.

Thumeries, village agricole du canton et à huit kilomètres de Pont-à-Marcq, à dix-neuf kilomètres de Lille, sur la route de Seclin à Douai. Cette commune possède une église desservie par un curé, une école de garçons tenue par un instituteur laïque, une école de filles et salle d'asile sous la direction d'une institutrice laïque. Il existe dans cette commune une fabrique de sucre, une distillerie de genièvre ; il y a un bureau de poste.

La population est de 1,015 habitants, dont 995 français et 20 étrangers ; tous catholiques.

Le seigneur de Thumeries portait : d'argent à trois pals de gueules, au canton de sable, au lion d'or.

Les hameaux sont : Thélut, Oligiez, le Petit Thumeries.

Thumeries est pour Domerie. *Domerie*, en vieux français, signifie *église*, *bénéfice particulier*, lequel donnait le titre de dom, ou seigneur, à celui qui en était pourvu.

HISTOIRE. — Près du bois antique et religieux de Phalempin, et en vue des collines historiques de Mons-en-Pevèle et du vénérable ravin du Boulenrieu, les chanoines de Seclin avaient, dès le douzième siècle, un domaine particulier. Peu à peu, ce domaine se peupla et prit les allures d'un village auquel on donna un nom qui rappelait sa dépendance.

Tout le village de Thumeries, autel, justice, terrage, appar-

Digitized by Google

tenait aux chanoines ; cela résulte d'une bulle confirmative du pape Célestin III, du 26 mars 1187, où on lit : « *Villam de Thumeries, cum altare, cum justitia, cum terragio et cæteris redditibus.* »

Un acte plus ancien nous apprend que Simon, « évesque de Tournai, accepta le transport de deux garbes de disme à Tumeries, au lieu dit Bellincamp, que lui fit, au proffit du monastère de Phalempin, *Robertus Castellanus Islensis*, (Robert, châtelain de Lille) [1]. Ce qui fut confirmé, en 1161, par une bulle d'Alexandre III. »

Les seigneurs du temps se plaisaient à enrichir le chapitre vénéré de Saint-Piat.

En 1230, Wuillaume du Plouy donna aux chanoines de Seclin douze rasières d'avoine par an à Thumeries. C'était encore y augmenter leurs revenus [2]. De même, l'année 1244, le châtelain de Lille, Jean II, leur y octroya des revenus en grains [3].

Le chapitre devenait bel et bien le possesseur de toute la domerie, il en profita pour doter notre village de coutumes particulières et en faire une commune indépendante.

Les bois qui prêtent à Thumeries leur rafraîchissant voisinage, ont servi parfois à lui donner une notoriété à laquelle ses habitants auraient peu prétendu. Nous le verrons tout à l'heure.

Son nom fut mêlé dans un procès long et sérieux, qui s'éleva à propos d'un héritage entre Robert de Wavrin, sénéchal de Flandre, et le châtelain Jean III, son beau-frère. En effet, Jean, deuxième du nom, avait laissé à ses filles Isabeau, et Mahaut, 13,000 livres à prendre sur les bois situés entre Thumeries et Ostricourt. Robert de Wavrin, ayant épousé Mahaut, prétendait à cette portion d'héritage [4].

La comtesse de Flandre Marguerite, par une sentence prononcée le 23 octobre 1270, accorda à Mahaut deux mille livres à percevoir « as bois entre Thumeries et Ostricourt et entre Tumeries et le Ploich [5]. »

Un différend, autrement terrible dans ses conséquences, s'émut

(1) Vanderhaer. — (2) Leuridan. *Statistique féodale.* — (3) Hautcœur. *Histoire de l'abbaye de Flines.* — (4) Archives historiques. — (5) Leuridan. *Les Châtelains de Lille.*

Digitized by Google

en 1297. Cette fois, deux pr nces allaient vider leur querelle par la voie sanglante des armes. Le comte de Flandre, Guy de Dampierre, et le roi de France, Philippe-le-Bel, se disputèrent pendant sept ans au grand détriment de la Flandre. Cela devait aboutir à un holocauste humain. Il se fit, en 1304, à portée de notre village, entre Mons-en-Pevèle et Monchaux. Pendant la bataille, un corps de cavalerie française s'était dirigé du hameau de Bouvincour vers la forêt de Thumeries. Il cherchait à pénétrer entre les Brugeois et l'enceinte de leurs chariots afin de les obliger à s'en éloigner [1].

Une manœuvre semblable fut essayée, mais avec un résultat moins heureux, par le général Beck, à la bataille de Rocroi. Les Flamands durent céder à l'astuce du roi de France, et Guillaume de Juliers, un de leurs principaux chefs, paya de sa vie sa bravoure et son impétuosité.

Le bois fut encore le sujet d'une transaction en 1324; Wallerand de Luxembourg en céda une portion à Guillaume de Plouich [2]. Vingt ans plus tard, celui-ci la transmit au chapitre de Saint-Pierre de Lille [3].

Le duc de Bourgogne avait accordé une sauvegarde à Thumeries. Lambert de Raismes, bourgeois de Douai, n'ayant pas respecté ce privilège, fut arrêté par ordre du gouverneur et emprisonné.

La ville de Douai réclama; mais le gouverneur Gérard de Rassenghien, par lettres du 4 avril 1385, maintint l'arrestation. Voici ce qu'avait fait le délinquant :

« Ce Lambert de Raismes était marchand de vin à l'enseigne du Dragon : il avait été condamné, en 1379, à 10 livres d'amende, à 3 jours de bannissement et à perdre 10 queues de vin de mauvaise qualité, pour falsification [4]. »

L'incorrigible industriel renouvela la fraude à Thumeries et provoqua de la sorte son arrestation.

Vers cette époque, une disette horrible, qui accablait toute la châtellenie, fit éprouver des souffrances inouïes aux gens de la commune. Philippe-le-Bon, alors comte de Flandre, poursuivit

(1) Kervyn de Lettenhove. *Histoire de Flandre.* — (2) Leuridan. *Châtelains de Lille.* — (3) Cartulaire. — (4) Chroniques de Jacques Loth.

Digitized by Google

avec sévérité les accapareurs de blé, mais lui-même appauvrissait le pays par ses dépenses et son luxe effréné.

A l'apparition des troubles religieux et des déprédations sacrilèges des Gueux, Thumeries resta calme à l'ombre de ses bois. C'est un privilège qu'il peut revendiquer. Les annales du temps sont remplies du récit des ravages que firent les Sectaires en d'autres endroits de la châtellenie. Le registre aux sentences criminelles, contient une liste bien longue des malheureux suppliciés pour cause d'hérésie ou de pillage. Il est heureux de trouver des exceptions et des villages qui n'ont pas fourni de noms à ce sanglant nécrologe.

A l'entrée du XVII[e] siècle, les troubles disparurent et le calme régna. Malheureusement la guerre est toujours à craindre quand des princes ambitieux portent la couronne.

Les hostilités éclatèrent entre la France et l'Espagne, alors maîtresse de la Flandre. Des Lorrains, commandés par le prince de Lillebonne, vinrent s'essayer la main dans notre pays. Après avoir essayé inutilement de piller le château du Plouy, ils tombèrent sur Thumeries, moins bien défendu, et remplirent de deuil ce paisible coin de terre, qui ne demandait que sa précieuse obscurité.

Un an après, l'archiduc Léopold avait conduit 30,000 hommes contre les Français, rangés dans les plaines de Lens, sous le commandement du vainqueur de Rocroi. Le 20 août 1648, les Espagnols et les Lorrains de Charles IV éprouvèrent dans ces plaines une sanglante défaite. Ceux des 30,000 hommes échappés au fer des Français traversèrent Thumeries; accablés de fatigue et de besoins, ils rançonnèrent le village.

Les temps étaient changés; Louis XIV conquit Lille en 1667, et, par le droit du plus fort, les habitants du vieux domaine de Saint-Piat devinrent français.

La fortune ayant changé de drapeau, les alliés reprirent le dessus et, pour quelque temps, les Hollandais nous gouvernèrent. Cependant un hiver implacable de rigueur et de durée acheva de combler la mesure des souffrances du pays. Les arbres du bois se fendirent; les paysans mouraient de froid et voyaient avec terreur la terre devenue rocher. Leur terreur était prévoyante,

Digitized by Google

car toute récolte manqua, et la disette et l'horrible famine se montrèrent.

Sous ces tristes auspices, Louis XIV eut pour successeur Louis XV, dont nous n'avons pas lieu de bénir la mémoire.

Enfin la révolution renversa Louis XVI, balaya le chapitre de Seclin et bouleversa les coutumes. L'histoire écrite sur la pierre des monuments, ou dans les mœurs, fruit des institutions, aurait pu disparaître avec eux. Mais elle continue sa destinée immortelle dans les cartulaires et les vieilles chartes.

NOTABILITÉ. — Le 29 août 1753, est né, au château de Thumeries, François Louis de Carondelet, chevalier, seigneur de la mairie de Thumeries, et du bois de Phalempin. Soldat, puis prêtre et prévôt de Saint-Piat à Seclin, il fut député du bailliage de Lille à l'assemblée nationale en 1789; il échappa par miracle à la guillotine, grâce à la chute de Robespierre. Alors, il se fit dégager de ses vœux, se maria, eut une nombreuse famille et mourut à Thumeries, le 23 mars 1833 (1).

Il était de l'illustre famille de Paul de Carondelet, seigneur de Mauldes, qui se distingua à la bataille d'Ivry, sous le comte d'Egmont, et qui ramena les débris de l'armée après la mort de ce comte, et de Georges de Carondelet, gouverneur de Bouchain, qui, le 16 août 1632, introduisit dans cette ville une garnison française, et qui fut massacré par ses propres soldats, le 6 août 1633.

ARCHÉOLOGIE. — Au milieu du XVI^{e} siècle, on admirait un château provenant des sieurs de la Hamaïde d'Ogimont, qui appartint ensuite à M. d'Émervale et eut pour dernier propriétaire, avant la Révolution, la famille de Carondelet.

(1) Archives du Nord.

Digitized by Google

TOUFFLERS.

Toufflers est un village situé à l'extrême frontière, sur la route de Roubaix à Tournai, du canton et à deux kilomètres de Lannoy, à quatorze de Lille. Cette commune possède une église desservie par un curé, une école communale de garçons tenue par un instituteur laïque, une école de filles tenue par les Dames de la Sainte-Union. Toufflers est du bureau de poste de Lannoy.

La population totale est de 1,420 habitants, dont 593 français et 827 étrangers ; tous catholiques.

Hameau : le Château de Wanes.

Les seigneurs de Toufflers portaient : d'argent à trois lions de sinople armés et lampassés de gueules, couronné d'or, brisé en cœur d'un écu d'argent, à la croix d'azur.

Toufflers vient du saxon *toft, tuft, lame*, plaine remplie de petits arbres ; *locus arboribus minusculis consitus.*

HISTOIRE.— Entre Tournai, l'antique asile des Mérovingiens, et Lannoy, la plus petite mais non la moins illustre des villes de France, se trouve Toufflers.

Quand a-t-il choisi ce dangereux et retentissant voisinage? Nous pouvons à coup sûr en fixer l'époque vers le douzième siècle.

Toflers, comme on écrivait, en 1164, occupait une place dans les titres de l'abbaye de Cysoing, qui en possédait l'autel,

Digitized by Google

suivant que l'indique une lettre confirmative de Gérard, évêque de Tournai.

Un cartulaire de l'abbaye de Loos écrit Tofflers, et, en 1247, dans un autre titre de la même maison, nous le lisons tel qu'il est actuellement.

Sans mentionner le village dans les événements qui précédèrent ou suivirent de près la bataille de Bouvines, nous voyons que Guy de Dampierre, dans ses querelles funestes avec le roi de France, Philippe-le-Bel, ayant placé de fortes troupes au château, de Dossemez, à Templeuve, appela à son secours ses hommes de Toufflers. Philippe rêvait, comme le firent ses successeurs l'assujétisssement de la riche contrée de Flandre à sa couronne. A un prince aussi peu scrupuleux, tous les moyens étaient bons. Aussi ayant réuni toutes les forces disponibles, il ne se contenta pas d'étendre ses troupes autour de la ville de Lille ; les ravages des soldats français désolèrent le pays conpris entre la Lys et la Scarpe.

Pendant ce temps, le roi recevait dans son camp le renfort de 300 Tournaisiens. Pour se présenter à lui dans des conditions favorables, ils essaient au préalable de prendre le château de Dossemez. Ils en retirent plus de honte que de gloire. Obligés de renoncer à leur dessein, ils tombent sur la château de Warmes qu'ils détruisent en partie, et se vengent de leur défaite en semant partout la désolation.

Quelques années plus tard, le château de Dossemez fut de nouveau attaqué, et le roi de France, s'en étant rendu maître, y plaça comme gouverneur Jean de Hallaing, qui fut tué, en 1103, dans une sortie qu'il fit contre les Flamands.

Toufflers fut tour à tour traversé par les Français et les Flamands qui se disputèrent l'occupation de la forteresse de Templeuve, de 1349 à 1369, lorsque Siger de Gand était capitaine du château de Lille pour les rois Philippe de Valois, Jean et Charles V, et, en même temps, commandait le château de Dossemez.

Pour éviter des répétitions fastidieuses d'évènements connus, il semble bon de tenir compte de la situation de notre village. Il se trouve sous les murs de Lannoy. Le berceau des vice-rois de Naples fut de tout temps la proie du premier occupant. L'exi-

Digitized by Google

guité de son enceinte épandait forcément au dehors les troupes envahissantes. Toufflers devait bon gré mal gré, servir de succursale à sa voisine, soit pour loger les nouveaux venus, soit pour supporter, comme elle, les dommages résultant de ces continuelles allées et venues. En se reportant à l'époque dont il est ici question, le lecteur se rendra parfaitement compte des souffrances inhérentes à cette situation, de même qu'il sait aussi bien que nous, les faits militaires dont Lannoy fut le théâtre et la victime.

La Flandre wallonne avait excité les convoitises de Louis XI; Tournai avait reçu une garnison française qui faisait « merveilleux dommages es-pays, comme de piller, brûler mains beaux villages et maintes belles censes (1). »

Jean Nicolaï rapporte que les soldats de la garnison vinrent, le 9 octobre 1477, « à Roubaix, Wattrelos et aultres villages à l'environ, de où ils emmenèrent grand nombre de butin en la ville de Tournay, de prisonniers et de biestes. » L'année suivante, forts de l'impunité de leurs précédentes rapines, ils reparurent pour les recommencer.

Les grosses fermes de Toufflers et pays circonvoisins en éprouvèrent des dommages immenses. Heureusement on organisa la résistance.

Des Bourguignons se mirent en embuscade, surprirent les maraudeurs, et les forcèrent de rentrer dans Tournai; le butin fut enlevé.

Après la mort de Marie de Bourgogne, Louis XI donna une nouvelle et plus forte impulsion à ses projets sur la Flandre. Deux corps detroupes considérables pénétrèrent dans la châtellenie. Lannoy et Toufflers furent pillés et ravagés. Que l'on juge de la situation par ce seul détail: quinze mille hommes extorquaient sans mesure, sur les villages qui les abritaient, de quoi subvenir à leurs besoins sans cesse renaissants.

La réforme religieuse avait engendré, dans quelques têtes mauvaises, des idées de bouleversement et de destruction. Déjà le poison iconoclaste infestait les environs de Tournai, qui était le quartier général des sectaires.

(1) Philippe de Comines.

Digitized by Google

Nous lisons, en effet, qu'en 1567, « Germain Després, fils de Pierre, passant avec Nicolas Lescein dans la paroisse de Toufflers, devant une image de la Vierge, blâma son compagnon de l'avoir saluée et dit: « Portes-tu honneur à cette rousse, ce n'est qu'une pierre ou un caillou. » Pour ces paroles malsonnantes, et un an après les avoir prononcées, Germain Després eut la langue percée, et fut mis au pilori pendant une heure. Il portait sur sa poitrine un écrit indiquant la cause de sa condamnation [1].

En cette même année, notre village vit arriver une bande de gens qui hurlaient des cantiques en français et opéraient leur entrée dans la châtellenie avec des dispositions peu rassurantes. Cette bande, dont les exploits épouvantèrent Lannoy, Lys et beaucoup d'autres localités, s'intitulait Gueux. Voici l'origine historique de ce nom.

Les Gueux.— C'était en 1566; Marguerite de Parme, au nom de Philippe II, roi d'Espagne, successeur de Charles-Quint, gouvernait les Pays-Bas.

Il avait été prescrit à tous les gouverneurs des villes de tenir la main à une stricte exécution des édits de l'empereur contre les hérétiques, tel que cela se pratiquait en Espagne; de prêter main forte à l'inquisition, et d'y astreindre également de la manière la plus énergique les autorités placées sous leurs ordres.

Aucun privilège ne pouvait prévaloir sur ces décisions.

Ces ordonnances, qui étaient lues publiquement dans chaque ville, firent sur le peuple une impression fort fâcheuse.

Presque tous les gouverneurs des villes se refusèrent à les faire exécuter et menacèrent de se retirer, si on voulait les y contraindre.

L'esprit du peuple et de la noblesse était en fermentation, les haines étaient surexcitées, le courage que donne la souffrance animait les plus pusillanimes, il ne s'agissait plus que d'unir ces éléments épars, de leur assigner un but, de désigner un chef.

Dans ces circonstances, deux hommes se sont rencontrés; tous deux sortant de la première noblesse du pays: le comte Louis de Nassau et Henri de Brederode.

(1) Frossard *Registre aux accusations.*

Digitized by Google

Louis de Nassau se vouait de corps et d'âme à la cause qu'il protégeait, Brederode voulait la gloire de l'avoir protégée. Louis se contentait d'agir pour son parti, Brederode voulait être à sa tête.

Outre ces deux personnages, il y avait encore les comtes de Mansfeld, de Culembourg, Philippe de Marnix de Sainte-Aldegonde, tous de première noblesse.

Ces hauts seigneurs signèrent une supplique qui devait être adressée à la régente.

Henri de Brederode présenta la demande, en priant la Régente de faire droit aux réclamations de la noblesse et du peuple, Marguerite, après avoir pris avis de son conseil, ne voulut rien promettre.

Dès cette époque, le comte de Horn se retira dans ses domaines, Guillaume d'Orange se retira du conseil d'État, le comte d'Egmont resta seul attaché à la régente.

Le même jour, où la pétition fut présentée, Brederode traita les confédérés dans la maison du comte de Culembourg. Environ trois cents convives furent présents; l'ivresse les rendit joyeux et leur animation s'accrut par leur nombre. Quelques-uns se rappelèrent alors avoir entendu le comte de Barlaymont dire en français à l'oreille de la régente, au moment où on lui présentait la pétition et qu'elle paraissait pâlir : « *Qu'elle ne devait pas avoir peur de ce tas de Gueux.* »

Comme on ne savait pas sous quel nom on devait désigner leur confraternité, on s'empara avidement de cette expression de *Gueux*, qui cachait sous le voile de l'humilité, la hardiesse de l'entreprise, et en même temps s'éloignait le moins de la vérité.

D'un outrage altier, les Gueux en firent un humble drapeau. Aussitôt on choqua les verres aux cris de *Vivent les Gueux!* et ces cris poussés avec le plus vif enthousiasme reçurent l'approbation générale de l'assemblée.

Avant de quitter Bruxelles, Brederode fit renouveler le serment de fidélité, et les Gueux se dispersèrent dans toutes les provinces où leur réputation les avait dévancés.

On les appelait les soutiens de la religion et des libertés, et, au nom de la liberté et de leur nouvelle religion, les Gueux, renforcés

Digitized by Google

des calvinistes, portèrent dans le Hainaut et les Flandres, la licence et la dépravation ; le pillage et le vol en furent les conséquences obligées.

Les habitants de Toufflers n'en avaient pas fini avec les conquérants en besace ou en couronne.

En 1667, Louis XIV voulut élever à Tournai, et en huitjours, un fort considérable. Pour remplir la volonté de ce monarque qui ne connaissait pas l'impossible, Vauban mit en réquisition tous les habitants d'alentour.

Après la reprise de Lille, les alliés, commandés par Eugène de Savoie et le duc de Marlborough, vinrent, comme leurs devanciers, sous les murs de Tournai. Le village de Toufflers fut souvent traversé par les troupes ennemies ; et le soldat, ne quittant nos riches fermes que gorgé de butin, il en résulta une disette dont le pays souffrit beaucoup.

Après quelques années peu réparatrices, Louis XV était allé cueillir des lauriers à Fontenoy. Quelques vainqueurs détournés de leur chemin, après l'ardeur du combat, racontèrent aux gens du village l'heureux succès des armes françaises.

Mais tout va bientôt changer. La religion doit se cacher, le trône antique des Bourbons succombe. L'ennemi reparaît à nos frontières pour entraver la marche de la révolution. C'est alors que Toufflers eut à souffrir de la présence des Autrichiens et de leurs pilleries. La panique du Pas de Baisieux avait été la cause de ces ravages que nos ennemis expièrent.

En 1794, afin de s'approcher de Tournai, de reconnaître les endroits où l'on pourrait passer l'Escaut, pour investir la place et profiter du dénûment d'artillerie, où la victoire de Tourcoing avait réduit l'ennemi ; l'armée française se mit en mouvement et notre village la vit défiler pendant deux jours entiers. Le 22 mai 1794, elle se posta sur la rive gauche de l'Escaut. Il s'engagea, près de Pont-à-Chin, les combats les plus vifs et les plus meurtriers de la campagne. Les troupes françaises rentrèrent ensuite vers Toufflers, dans leur position primitive, pour se préparer à refouler, loin de nos frontières, les imprudents qui avaient osé les franchir.

Digitized by Google

TOURCOING.

Tourcoing, ville ouverte, essentiellement industrielle, chef-lieu de deux cantons, à treize kilomètres de Lille, sur le chemin de fer de Lille à Gand, contient une fabrication importante de tissus de nouveautés, ameublements, coutils, molletons, flanelles et tapis ; commerce immense de laines ; nombreuses peigneries et teintureries ; filatures de laine, filatures de lin et de coton, constructions mécaniques. Tourcoing a son tribunal et sa chambre de commerce, deux justices de paix, un établissement de conditionnement pour les laines, cotons et soies, quatre églises desservies par deux doyens, deux curés, huit vicaires, un collège et, en outre, toutes les institutions que l'on rencontre dans les villes les plus privilégiées.

La population totale est de 48,634 habitants, dont 34,867 français et 13,767 étrangers ; 48,592 catholiques, 42 dissidents.

Les hameaux sont : la Malcense, le Phalempin, la Haute-Voie, les Orions, le Clinquet, le Brun-Pain, la Blanche-Porte, l'Épinette, le Halo, le Champ des Nones, le Blanc-Sceau, la Glaine, l'Épine, la Potente, la Marlière, la Croix-Rouge, la Croix-Blanche, la Quenne Houplines, le Moulin-Faget, le Petit-Vinage, le Fin de la Guerre, les Francs.

Les armoiries sont : d'argent, à la croix de sable, chargée de cinq besants d'or.

Tourcoing, selon Brun-Lavaine, signifie *fort sur la hauteur*, du mot celtique : *tor*, *tour*, et *cen* ou *ken*, *sommet*. M. De Baeker dit que *tour* vient de *Thor*, divinité du Nord, qui était honoré dans le pays, comme Tortequenne, où l'on voit encore des pierres ayant servi aux sacrifices. *Adhuc sub judice lis est.*

Digitized by Google

HISTOIRE. — Au XIII^e^ siècle, Tourcoing formait déjà une bourgade importante; elle avait son château, ses halles échevinales, ses sergents, ses échevins, son bailli; mais ses seigneurs ne lui avaient point encore octroyé de coutumes particulières; elle n'avait point son beffroi pour y suspendre la bancloque, *campana banalis* pour convoquer aux assemblées les échevins et les bourgeois. Tourcoing n'était pas encore une commune.

Cependant Tourcoing existait depuis longtemps déjà.

Philippe Wielant, historien de Flandre, cite parmi les guerriers qui suivirent Brulant de Montignies, lorsque celui-ci, en 1055, porta secours au roi de France, un Torquartus de Tourcoing (1).

Dans une charte de 1080, un noble seigneur, Eustache, donnait à l'autel d'Harlebèke une partie de son héritage; parmi les témoins qui signent l'acte de donation se trouve Saswallus de Torcoin (2).

Nous retrouvons encore la trace de Tourcoing dans des actes de donation et dans des chartes de 1137, 1138 (3) et 1139 (4) concernant l'abbaye de Tronchiennes, puis, en 1146, dans un diplôme de Thierry d'Alsace, comte de Flandre, par lequel ce prince confirme, en faveur de l'abbaye de Saint-Nicolas-des-Près, à Tournai, une redevance due par Tourcoing de six rasières d'avoine, *sex rasarias avenæ apud Torcoing* (5).

En 1197, au mois de juin, Robert de Torcuing figure en qualité de témoin au bas des lettres de Guillaume d'Arras, par lesquelles il approuve la donation de l'autel de Lichtervelde faite à l'abbaye de Saint-Bertin.

Voilà les extraits de naissance octroyés par l'histoire, à la ville qui nous occupe.

Cependant, vers 1173, le commerce y avait pris une certaine importance puisqu'au dire de quelques auteurs (6) le traité qu'obtint Philippe d'Alsace, pour la vente en Allemagne des draps et étoffes fabriqués en Flandre, fut très-avantageux et enrichit considérablement les villes de Lille, Douai et Tourcoing,

(1) De Rosny. *Histoire de Lille.* — (2) Pruvost. *Histoire de Wattrelos.* — (3) Meyer. *De Origine Flandrorum.* — (4) (5) Mirœus. *Notitia.* — (6) Tiroux-Panckoucke. *Histoire de Lille.*

Digitized by Google

où il y avait, de ce temps-là, quantité d'ouvriers de ces manufactures.

Lorsqu'en 1292, une association générale de commerce, sous le nom Hanse, s'établit en Flandre, le nom de Tourcoing ne s'y présente pas. Quelque catastrophe était venue sans doute diminuer l'importance de son commerce [1].

En effet, le pays, continuellement parcouru par des bandes armées, était encore agité par la guerre civile.

Cependant nous pûmes nous reposer un instant pendant le règne brillant de Philippe-le-Bon, créateur de l'ordre de la Toison d'or, en 1429. C'est alors que deux Tourquennois furent annoblis [2]. Le premier, Jean Descamps, en avril 1426, et le second, Robert du Châtel, en janvier 1431. Ces deux personnages s'étaient distingués, eux et leur famille, par une suite de bonnes œuvres.

Après la mort de Charles-le-Téméraire, au siège de Nancy, l'astucieux Louis XI lance une armée sur la Flandre et s'empare de Tournai. Les Flamands et les Bourguignons, défenseurs de la jeune princesse Marie, fille du Téméraire, fortifient Tourcoing [3]. Le 31 juillet 1477, les Français se ruent avec impétuosité sur leurs retranchements. Toute résistance est vaine. Le Français irrité s'élance dans les rues et porte partout le fer et le feu [4]. La ville n'est bientôt plus qu'un monceau de cendres fumantes, et ses habitants sont jetés dans les prisons de Tournai [5].

Ce coup funeste porté à leur fortune ne découragea pas les industriels. Tourcoing sortit de ses ruines.

Le commerce prit alors un accroissement nouveau et une importance considérable; un acte de 1491 constate « que les draps qui y sont faits et ouvrés sont connus, renommés et requis en plusieurs royaumes et pays étrangers et lointains. »

Voici venir Martin Luther (1517) et les jours sombres de la réforme et de l'inquisition. Les dénonciations, les supplices furent à l'ordre du jour. Tourcoing reçut la visite des prédicants.

Mathieu Lanoy (1562) et un nommé Wallerand vinrent prêcher sur la place de Tourcoing. Ils étaient souvent entourés d'hommes armés de hallebardes ou de bâtons. Une de ces troupes

(1) Roisin. — (2) Legroux. *Gallo-Flandria.* — (3) (4) Buzelin *Annales Gallo-Flandriae.* — (5) Philippe de Comines. *Mémoires.*

Digitized by Google

avait pour chef le Tourquennois Lambert de Lespard, qui, plus tard, dut se réfugier à Gand [1]. Ces prédications produisirent des fanatiques et des victimes.

Le 16 août 1566, les Gueux envahirent l'église de Tourcoing, armés de bâtons et de marteaux. Rien ne fut respecté, à l'exception d'une sculpture de deux diables représentés sur la table des pauvres [2]. Quarante à cinquante d'entr'eux se dirigèrent vers la place au cri de : Tout est à nous !

Leur audace allait croissant, lorsque le gouverneur de Lille, Vilain de Rassenghien, en extermina un grand nombre à Wattrelos.

Mais le danger n'était que retardé ! On apprit bientôt qu'une bande de ces nouveaux iconoclastes rassemblés aux environs de Tournai se disposait à piller Tourcoing. Ses habitants se mirent sur la défensive. Les bandits sont ébranlés d'une aussi bonne contenance. Malheureusement un coup de mousquet vient frapper à mort, sur le pont de Wattrelos, un ecclésiastique de Tourcoing [3]. Une terreur panique s'en suivit, et les Gueux en profitèrent pour se jeter en masse sur la ville. Bien à propos, une de leurs bandes venait d'éprouver un grave échec à Lannoy, et cette nouvelle força les pillards à se retirer à la hâte vers le mont de Trinité (1568). Cette journée ne laissa pas que de porter un rude échec à Tourcoing. La ville avait été préservée du feu, il est vrai, mais le pillage d'un grand nombre de maisons et la terreur avaient anéanti l'industrie.

Philippe II, pour mettre un terme à l'anarchie, envoya l'impitoyable duc d'Albe. Les exécutions, les impôts les plus lourds remplacèrent les premières calamités. La haine et la colère suscitent des vengeurs à tant de victimes ; la guerre civile se rallume, et les Gueux reparaissent. C'est vers cette époque, (décembre 1571) [4], que périt le vénérable Pierre Famelart, curé de Tourcoing, assassiné par les sectaires, en revenant de Tournai.

Un vieillard de la ville, Jean Desrumeaux, fut brûlé vif, sur la place de Lille, pour avoir assisté aux presches. Pierre Hennoure,

(1) Conseil des Troubles. — (2) Buzelin. *Annales Gallo-Flandriæ.* — (3) Le Bon *Flandre-Wallonne.* — (4) Buzelin. *Annales Gallo-Flandriæ.*

Digitized by Google

dit l'*Araigne*, peigneur de saiette à Tourcoing, fut pendu pour avoir fait partie de la bande de Gueux qui furent défaits à Wattrelos. Jehan Demortier, faiseur de peignes, pris les armes à la main et convaincu de vols et de pillage, fut exécuté à Lille.

Enfin, après quarante ans de guerre civile, la paix fut signée à Verviers (1598).

Une ère de bonheur s'ouvrit pour la Flandre.

La manufacturière cité allait tirer bon profit de cette prospérité quand, le 16 avril 1607, plus de quatre-vingts maisons furent incendiées.

Trente-cinq années du règne paisible des bons archiducs permirent à la ville de réparer tant de malheurs.

Turenne, après avoir mis en déroute l'armée espagnole, en 1658, et s'être emparé d'Ypres et de Comines, vint s'arrêter à Tourcoing, où il demeura cinq ou six jours à cause de la grande quantité de grains qu'il y trouva [1].

La conquête de la Flandre par Louis XIV, (28 août 1667), donna à Tourcoing une prospérité qui, l'année suivante, fut interrompue par une maladie contagieuse.

Cependant les opérations de la guerre suivaient leur cours dans les environs. Le 26 avril 1689, l'ennemi campait à Dottignies. La position des habitants devint bientôt critique et dangereuse, car le maréchal d'Humières prenait des mesures rigoureuses contre tous ceux qui semblaient pactiser avec la domination espagnole qui, de son côté, avait des exigences semblables.

En 1706, quatorze bataillons de troupes françaises cantonnaient dans les environs de Tourcoing. Entre deux puissantes armées, le pays était exposé à une ruine imminente. En vain, le brave Boufflers déploya son génie pour repousser l'ennemi de Lille, la ville passa alors sous la domination hollandaise.

Enfin le traité d'Utrecht, en 1713, la rendit à la France.

La victoire de Fontenoy en 1745, la paix de 1749, qui suivit la reddition de Berg-op-Zoom, permirent aux habitants de Tourcoing délivrés des périls et des calamités de la guerre, de se livrer, tout entiers à leurs aspirations commerciales, pendant quarante ans.

(1) De Ramsay. *Histoire de Turenne.*

Digitized by Google

Puis vinrent les querelles du Jansénisme, qui jetèrent le trouble dans les communes, la discorde dans les familles et la perturbation dans notre ville, et nécessitèrent l'intervention de la force armée. Vinrent aussi les luttes contre les privilèges des corporations, qui firent prévaloir le grand principe de la liberté du travail et firent présager à la ville cette immense prospérité qui l'a élevée au premier rang des cités industrieuses.

Les évènements se succèdent avec une rapidité effrayante. L'heure de la révolution a sonné ; Louis XVI est en fuite, l'arbre de la liberté surmonté d'un bonnet rouge est planté sur la grande place, la garde nationale s'organise. Tourcoing tombe au pouvoir des Autrichiens. La France est envahie par l'étranger.

Cependant nos armées s'emparèrent de Toulon, et Jourdan battait Cobourg à Wattignies (1793). Une action décisive se préparait à Tourcoing et, pour y arriver, l'état-major autrichien conçut un plan, appelé plan de *destruction*. Les alliés résolurent de couper toute communication des divisions françaises avec Lille, de les envelopper et de les anéantir. Si les colonnes des ennemis parvenaient à faire leur jonction à Tourcoing, c'en était fait de l'armée française. Les généraux Moreau et Souham comprirent le danger, pressentirent les desseins de l'ennemi et déjouèrent leur plan par des dispositions habiles, exécutées avec une énergie admirable (1).

L'armée française, forte de 53,000 hommes, eut à lutter contre 80,000 hommes aguerris, qui se défendirent avec une rare intrépidité.

On prit dans cette mémorable journée 3,000 prisonniers et soixante pièces de canon.

Une colonne commémorative en a perpétué la mémoire, et le nom de Tourcoing est inscrit en lettres d'or sur l'Arc de Triomphe de l'Étoile.

Quelques mois plus tard, au milieu des graves événements qui avaient agité le monde entier, la paisible cité reprenait confiance en voyant le calme renaître dans la politique. Elle espérait en profiter pour donner un élan nouveau à son industrie, dégagée désormais des corporations et des jurandes.

(1) Roussel. *Histoire de Tourcoing.*

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE LA MARLIÈRE. — Un des hameaux de Tourcoing, connu depuis le XVI^e^ siècle par les archives de l'évêché de Tournai, porte le nom de la Marlière. Ducange et quelques savants ont donné l'étymologie de ce nom; la piété en a trouvé une autre : *Marie*, *lierre*, ou *lierre de Marie*. Cette explication a le mérite de reposer sur une légende que l'on va lire.

Aux lieux mêmes, un homme plein de foi parcourait la campagne. L'on venait d'abattre un arbre. Sur le tronc gisant, il aperçut une statuette de la Vierge, ciselée dans l'écorce. Il la détacha soigneusement, et lui choisit un sanctuaire donné par la nature, un vieux tilleul autour duquel croissaient quelques arbustes, où venaient s'agenouiller les dévots à Marie.

Voilà le commencement prospère du hameau. Mais les cantiques des fidèles ne furent pas toujours les seuls échos du bocage. En 1562, Mathieu Lannoy et Laurent Thevelin, deux prédicants chefs de Gueux, avaient conduit leurs sectaires dans la seigneurie de Tourcoing. Ils n'oublièrent pas de faire une visite sacrilège à l'image célèbre déjà de Notre-Dame de la Marlière.

Un des plus fanatiques de la bande enleva la statuette placée sous l'antique tilleul.

Un pauvre bûcheron, cependant, était occupé à faire de la ramée dans le bois; il aperçoit le Gueux emportant la statuette de la Marlière. Il se jette à ses pieds, et, à force de supplications, il obtient du ravisseur d'échanger l'image sainte contre deux fagots, qu'il venait de couper.

Heureux de sa conquête, le bûcheron court la déposer dans sa chaumière.

Le culte de la statuette sauvée resta quelque temps un secret de famille.

Mais bientôt la modeste chaumière est assiégée par les fidèles; et, selon le vœu de tous, l'image vénérée est replacée sur le tilleul séculaire. Elle y resta jusque vers le milieu du dix-septième siècle.

A cette époque, une dame pieuse conçut le projet d'élever une chapelle dans le bosquet de la Marlière et ce projet fut mis à exécution, en 1668.

En 1745, l'on proposa de donner une nouvelle extension à la chapelle, devenue trop petite. Tout le monde prit part à l'œuvre,

Digitized by Google

même le roi de France, Louis XV ; il envoya plusieurs de ses soldats, occupés à la tranchée devant Menin, pour activer ou diriger les travaux.

Mais la Révolution devait porter les mains sur l'édifice élevé par la munificence des fidèles.

En ce temps-là, tout ce qui rappelait le passé était ou proscrit ou voué à la destruction. Les ex-voto furent enlevés.

La statuette de la vierge alimenta le feu d'un boulanger révolutionnaire. Tristes excès ! Fureur aveugle !

Quant à la chapelle, elle servit pendant plusieurs années à des usages profanes, courut grand risque d'être démolie, en 1794, et n'échappa à la pioche que pour être vendue.

Le tilleul, les arbres du bosquet sont allés

Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

Mais, depuis 1802, la foi a repris possession de la demeure sainte, et les dévots à Marie y viennent encore, avec une religieuse confiance, invoquer Notre-Dame de la Marlière.

ARCHÉOLOGIE.— Dans une lettre de l'évêque de Tournai, de 1242, il est fait mention de l'église paroissiale de Tourcoing à l'occasion d'une chapelle fondée dans cette église.

NOTABILITÉS.— Pierre Le Monnier.— C'est à Tourcoing qu'est né, en 1552, Pierre Le Monnier, auteur d'une description fort estimée des documents tant anciens que modernes existant de son temps en Italie [1].

Le P. Jacques Lefèvre, régent, puis docteur à l'Université de Louvain, était doué d'une grande éloquence ; il tomba aux mains des hérétiques qui, après l'avoir maltraité, le tuèrent d'un coup de couteau, le 24 novembre 1591 [2].

Pierre Hollebèque, régent du collège de Douai, en 1622, prit, l'année suivante, le bonnet de docteur de Sorbonne, et mourut, le 18 juillet 1628 [3].

Raymond de la Dessous, écrivain distingué ; il obtint le grade et les honneurs de licencié en théologie, mort en 1638.

(1) Duthillœul. — (2) (3) Pruvost.

Digitized by Google

TOURMIGNIES.

Tourmignies est un village essentiellement agricole, du canton et à trois kilomètres de Pont-à-Marcq, à seize kilomètres de Lille ; c'est près de Tourmignies que se trouve la source de la Marcq. Cette commune possède une église, une école de garçons dirigée par un instituteur laïque, et une école de filles dirigée par les Dames de la Sainte-Union ; elle dépend du bureau de poste de Pont-à-Marcq.

La population est de 554 habitants, dont 537 français et 17 étrangers ; tous catholiques.

Les hameaux sont : la Bourrelière, Wattines, le Riez, la Leau.

Les armoiries sont : de gueules à la fasce d'hermine.

HISTOIRE. — A l'endroit où la Marque n'est encore qu'un mince filet d'eau, et dans ces plaines fertiles qui devaient s'engraisser du sang des guerriers tombés à Mons-en-Pévèle, s'est établi le village de Tourmignies.

En 1187, son autel et d'autres revenus appartenaient au Chapitre de Saint-Piat de Seclin, comme le prouve la bulle confirmative du pape Clément III [1] (26 mars 1187). Un cartulaire de l'abbaye de Vicogne en parle aussi, l'an 1222, sous le nom

(1) Mircœus. *Notitia*.

Digitized by Google

de *Thormengnies*, et, en 1387, un cartulaire de Loos l'écrit *Tourmingnies*.

Le site riant qu'a choisi le village a décidé les différents seigneurs à y établir leur résidence, ce qui dota la localité d'un beau château.

D'ailleurs, Phalempin, de religieuse et féodale mémoire, n'était pas bien distant, et, de la localité même, on pouvait apercevoir les créneaux du château de Drumetz.

La seigneurie temporelle de Turmugnies, dit Jacques Legroux, appartenait au comte de Saint-Venant; en 1694, elle fut vendue à Guillaume Eubert Schérer de Scherbourg, officier des gardes Wallonnes, qui mourut en 1720, puis le marquis d'Assigny, dont le château était magnifique, en devint titulaire [1].

Lorsqu'en 1304, Philippe-le-Bel, après bien des atermoiements, se décida à en venir aux mains avec les Flamands, Tourmignies assista de près à l'affaire célèbre que l'histoire a consacrée sous le nom de bataille de Mons-en-Pévèle. C'est peut-être là que disparut Guillaume de Juliers, dont on ne retrouva pas le corps. Le vulgaire pensa qu'il avait été enlevé par magie. Un pauvre diable fut arrêté à Bruxelles, sous cette stupide accusation. On le mit à la torture, on lui brisa les bras et les jambes, et on l'attacha sur une roue élevée, où il resta longtemps pour le peuple un objet de dégoût et d'effroi [2].

Au pied de Mons-en-Pévèle, en creusant des rigoles dans un champ au-delà de la Marque, à gauche du chemin qui va du Pont Torgeois au moulin de Tourmignies, un cultivateur a déterré plusieurs fragments de tuiles sépulcrales, dont une paraissait, au premier aspect, être en terre cuite blanche; cette dernière circonstance eût été remarquable dans une contrée où la terre employée à la fabrication des tuiles n'en donne que des rouges. Mais en examinant avec attention, on remarqua que cette tuile blanchâtre était due à la décomposition de matières animales; on apercevait encore l'empreinte du tissu d'un linge très-fin qui enveloppait le cadavre.

Quelques chroniqueurs, pensent, qu'après la bataille de

(1) Legroux. *Gallo-Flandria*. — (2) Gens. *Comté de Flandre*.

Digitized by Google

Mons-en-Pevèle (1304), le corps de Guillaume de Juliers fut ensépulturé dans des tuiles à Tourmignies.

Lorsque les Gueux exercèrent tant de déprédations dans la contrée, le village eut le privilège d'être oublié par eux.

Mais, plus tard, il ne put échapper aux maux de la guerre qui écrasa tant de fois notre belle Flandre. A partir de 1640, jusqu'à la prise de Lille par Louis XIV, en 1667, les routes étaient continuellement sillonnées par des troupes.

Heureuses les localités placées à l'écart, ou que ne signalait pas à l'avidité du soldat la fertilité du sol. Tourmignies fut réquisitionné et rançonné.

Mais la position fut plus pénible encore en 1708, alors que les armées alliées vinrent reprendre Lille à la France. L'hiver très-rigoureux qui suivit, en tarissant les sources vives de l'agriculture, occasionna une famine épouvantable.

La paix fut rendue au pays après la victoire de Denain en 1712. La prospérité fut lente à revenir, et, après le règne de Louis XV, une perturbation immense, que l'on connaît sous le nom de Révolution française, transforma le pays en un vaste camp, où parurent presque tous les peuples de l'Europe. La victoire sourit aux efforts du patriotisme, et, en 1794, Autrichiens, Anglais, Bavarois et Saxons, repassaient honteusement la frontière.

ARCHÉOLOGIE. — Le château mérite d'être visité par les archéologues. Mais un objet plus curieux encore est un *Widercome* ou *revenez-y*. C'est un verre contenant trois demi setiers. Un buveur émérite devait avaler d'un seul trait le *Widercome* (78 centilitres).

Ce vase doit se trouver dans la maison commune. Il date de 1620.

Dans l'église, on lit l'inscription suivante :

> Messire Maximilien de Hennin, chlr, sgr du Breucq, Haut Montreuil au-Bois, Tourmignies, député et bailly général du roy très chrétien, en la châtellenie de Lille, et dame Marie Degranet, dame Daulon et du Fossez, sa compagne, ont donné ce reposoir à l'honneur de Dieu.
>
> Priez pour eux.

Digitized by Google

Dans le chœur, au-dessus du reposoir est attaché le tableau funèbre de Messire Guillaume-Eubert Schérer, chevalier, seigneur de Tourmignies, qui est mort le 18..... 1720, qui a fondé dans cette église, où il est enterré, un obit avec distribution de pain.

Ce Schérer de Vendeville, était écuyer, officier des gardes Wallonnes.

Assignies, avec un château, un parc, des fossés et des terres, était un fief dont on ignore la nature, la contenance et la mouvance; il portait le nom d'une illustre famille, originaire d'Artois, qui le posséda pendant quatre siècles.

Les seigneurs d'Assignies, déjà connus en 1389, s'illustrèrent sous les ducs de Bourgogne; un des derniers rejetons est Louis-Joseph-Alexandre baron d'Assignies et de Bailleul, seigneur de Berthoul.

La famille d'Assignies avait sa sépulture dans la chapelle de la Vierge, et quelques tableaux appendus contre la muraille rappellent, seuls, les souvenirs de cette antique noblesse.

Digitized by Google

TRESSIN.

Tressin, petit village du canton et à sept kilomètres de Lannoy, à dix kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste d'Ascq. Cette commune possède une église, une école sous la direction d'un instituteur laïque ; on y trouve une brasserie, une fabrique de toile d'emballage et de sacs pour sucreries et farines.

La population est de 508 habitants, dont 457 français et 51 étrangers ; 409 catholiques, 9 dissidents.

Les hameaux sont : Pont-à-Tressin, Mont-Herbu.

Les armoiries de l'abbaye de Loos, qui avait la seigneurie de Tressin, étaient : d'azur à huit fleurs de lys d'or mises en orle, à l'écu d'or, au lion de sable armé et lampassé de gueules.

Tressin vient du mot germanique *tres*, *terre en friche*, et *sin*, *forêt*, *marais*.

HISTOIRE. — Près des rives de la Deûle, il y avait depuis longtemps un *petit marais* appelé Marisson. Le *grand marais* de Tressin s'étendait, en longueur, dudit Marisson jusqu'à Grinsart, et, en largeur, aussi avant que porte le jet d'une pierre, dit la chronique.

En prenant ce modeste emplacement, la petite commune ne se doutait pas de tout le bruit que les évènements feraient autour d'elle.

C'était néanmoins une seigneurie tenue de la Salle de Lille, et

Digitized by Google

qui, depuis 1223, appartenait à l'abbaye de Loos. Les moines l'avaient achetée de Bernard d'Escamaing, du consentement de Mahieu et de Gauthier de Tressin. D'après un autre document, le fief était la propriété de l'abbaye de Beaupré, qui déclara, en 1236, l'avoir vendue au célèbre monastère voisin de Lille [1].

A ce propos un historiographe [2] de cette maison religieuse dit : « La plus belle acquisition que fit l'abbé Guillaume de Loos est celle de la terre et seigneurie de Tressin. Cet abbé y avait acheté, en outre, de ce même Bernard d'Escamaing, en 1225, une partie des bois que nous y avons. Les religieuses de Beaupré ne possédèrent cette seigneurie que l'espace de dix ans.

« La terre de Tressin n'était pas alors ce qu'elle est devenue, ayant été considérablement augmentée. Cette acquisition nous fut confirmée par Thomas de Savoie, comte de Flandre, et ensuite par la comtesse Marguerite. »

L'autel, c'est-à-dire l'église, appartenait, depuis 1187, au chapitre de Saint-Piat de Seclin. En 1334, le curé de Tressin, Eustache, fit des libéralités énumérées par l'abbé Ignace Delfosse. Une condition, rapportée par l'obituaire de Loos, est assez originale. On devait prendre annuellement, sur le revenu des terres données par le curé, une somme déterminée, servant à une pitance pour la communauté, le jour de l'obit du bon Eustache [3].

On levait autrefois, au Pont-à-Tressin, un droit de péage dont les Lillois se libérèrent; car il nous reste des lettres de Pierre de Gaillard, seigneur de Chéreng, de l'an 1319, par lesquelles il confesse que les bourgeois de Lille sont quittes et exempts de tous pontenaige, vinaige, chauchie et travers au pont de Chéreng, ce qui fut confirmé par sentence du gouverneur de Lille, du 22 novembre 1425 [4].

C'est plus qu'il n'en faut pour constater l'existence de Tressin. L'histoire, plus bruyante que ces paisibles transactions, nous apprend que le village assista, en 1213, au sanglant démêlé qu'eut Ferrand de Portugal avec la France au sujet de Tournai [5]. Les Français expulsés de cette capitale y revinrent bientôt. Tournai fut longtemps un objet de convoitise entre puissances, et l'on sait

(1) Le Glay. — (2) (3) Ignace Delfosse. Manuscrit. — (4) Duthillœul. *Petites Histoires*. — (5) Poutrain. *Histoire de Tournai*.

Digitized by Google

que ces convoitises là se satisfont par les armes. C'est pourquoi, en 1477, les forces du roi Louis XI défileront par ici pour aller défendre la ville contre Adolphe d'Egmont, duc de Gueldres, qui l'assiégeait. Cette entreprise coûta la vie à ce seigneur; il fut tué dans une sortie.

Buzelin se charge de nous donner d'autres détails. Remontons à plus d'un siècle. Le Pont-à-Tressin est, dit le véridique auteur, très-fréquenté par les voyageurs qui vont à Lille ou à Tournai (1).

Ce pont mérite une mention spéciale. En 1319, il était déjà soumis au péage. C'était un des quatre du Mélantois. Nous voyons ce droit établi dans un acte de Wallerand de Luxembourg, en date du 24 mai, par lequel il accorde aux religieux de Loos l'exemption de ce péage (2). Il joue un autre rôle un siècle avant. Il existait, en 1214, près de ce pont un barrage pour retenir les eaux nécessaires au service d'un moulin. Ce moulin a été détruit. Les eaux retenues dans un étang assez large empêchèrent l'armée française venant de Tournai de se rendre aussi vite qu'on ne l'avait espéré à la bataille de Bouvines (3).

Or, lorsqu'en 1340, ce même Bouvines servait de camp à la formidable armée de Philippe de Valois, le pont fut deux fois le théâtre de faits de guerre. Les Anglais et les Flamands dirigèrent contre lui une attaque. Ils avaient en vue de refouler au delà de la Marque l'arrière-garde du camp français. La fortune fut diverse à ces deux attaques; mais chaque fois les eaux de la Marque furent rougies de sang. A la faveur d'une nuit obscure, les Hennuyers, braves et nobles chevaliers, traversèrent le pont et tombèrent sur les troupes du roi de Bohême et de l'évêque de Liège. Ils avaient compté sans Rodemaque, chef distingué qui, revenant de garde avec les siens, les aperçut et fondit sur eux avec impétuosité. Un grand nombre d'Hennuyers succombèrent. Ceux qui s'échappèrent de l'autre côté du pont ne furent pas mieux traités. A ce moment les Liégeois, qui revenaient de fourrager, les prirent en flanc et les immolèrent sans pitié.

La revanche ne tarda guère. Charles de Montmorency et le marquis de Saulieu se laissèrent attirer près du pont par les

(1) Buzelin. *Annales Gallo-Flandriæ.* — (2) Cartulaire de Loos. — (3) Le Bon. *Flandre-Wallonne.*

Digitized by Google

chevaliers allemands. Ceux-ci avaient usé de stratagéme. Partis en effet en nombre respectable, ils traversèrent le pont et attaquèrent les Français. Ils avaient au préalable assuré leur retour en laissant derrière un certain nombre d'entr'eux. Jean de Hainaut et des chevaliers flamands les avaient rejoints. Arrivés en vue, ils firent tout-à-coup semblant de fuir. Seigneurs français et soldats s'élancent à leur poursuite, tombent dans le piège tendu près du pont et succombent sous de si nombreux adversaires.

Henri VIII, roi d'Angleterre, voulut à son tour posséder la fière cité du Tournésis. Il réussit et y fit construire un château. C'est à cette occasion que Tressin reçut des postes anglais.

Huit ans s'étaient à peine écoulés qu'une autre nation y envoyait ses cohortes. Le fameux Charles-Quint avait chargé le comte de Nassau d'enlever Tournai à la tête de ses Espagnols.

Voilà le fruit des guerres politiques. Voici maintenant le résultat aussi amer des discordes religieuses.

Le 13 août 1566, au trieu de Sin, entre Tressin et Chereng, il se tint une réunion fort nombreuse présidée par maître Cornille, ancien maréchal ferrant, et dont le vrai nom était Cornille Delezennes. Il y eut pour l'entendre beaucoup de peuple tant de Tournai, Lille, Lannoy, que des villages prochains et avec armes. C'est dans cette assemblée qu'on décida qu'il fallait briser les images dans les églises des environs. On commençait à se compter et on allait bientôt se présenter par troupes armées, rangées en ordre de bataille [1].

C'est alors que l'on vit ces bandes de forcenés, sous le nom de Gueux, et sous la conduite de leurs prédicants, parcourant les villes et les villages, brûlant les couvents, dévastant les églises, brisant les statuettes des saints et les emblêmes sacrés. Tournai assista à leurs déprédations et ils ne manquèrent pas de laisser à Tressin des traces de leur vandalisme. Mieux valait encore la présence des belligérants.

Un siècle plus tard, le maréchal d'Aumont occupait avec son armée les environs du Pont-de-Tressin.

(1) Pruvost. *Histoire de Wattrelos.*

Digitized by Google

En mai 1647, le général de Gassion vint de Courtrai au Pont-à-Tressin pour inquiéter la marche de l'armée de l'archiduc Léopold d'Autriche, qui allait mettre le siège devant Armentières, et il fit quelques prisonniers.

Devant la France vaincue, l'Europe inonda notre pays de bataillons. Les bords de la Marque, le Pont-à-Tressin, tout était rempli des soldats du prince Eugène, c'était en 1708.

La présence de cet illustre capitaine dans le village a donné lieu à une chronique dont on ne peut garantir l'authenticité.

On rapporte, que pendant le siège de Lille, le prince Eugène étant à Pont-à-Tressin reçut une lettre dont l'odeur l'aurait affecté et qu'il aurait jetée loin de lui. Quelqu'un l'ayant ramassée et flairée perdit connaissance. Un chien dont on en frotta le museau ne tarda pas à périr. La chronique ne dit pas quel serait l'auteur de ce lâche attentat.

Quoi qu'il en soit, le prince Eugène et Marlborough n'avaient pas osé attaquer Villars. Ils pressentaient sans doute le vainqueur de Denain. En attendant, ils vinrent assiéger Tournai, qui ne tarda guère à se rendre. La disette, suite du terrible hiver précédent, avait rendu les approvisionnements impossibles. Il y avait partout une lamentable misère.

Cependant à cette année se rattache un fait plus particulier et que nous ne pouvons passer sous silence [1]. Un jour, les habitants de Tressin virent passer les cinq plus fameux maîtres d'armes de Tournai. A en juger par leur air, ils se rendaient à une partie de plaisir. En effet, ils se dirigeaient vers Maison-Celle à Ascq, où les attendaient cinq Lillois passés-maîtres dans l'art de l'escrime. Le rendez-vous eut une issue sanglante. Le soir, les Tressinois auraient pu assister au triste retour de deux des champions Tournaisiens; les trois autres gisaient en compagnie de deux Lillois.

Cinquante ans se passent sans aucun fait digne de remarque.

Nous touchons à d'autres temps. Louis XV meurt de la peste et Louis XVI sur l'échafaud. L'Europe envahit la France révolutionnaire.

Rebuté par la résistance opiniâtre de Lille assiégée, informé

(1) Poutrain. *Histoire de Tournai.*

Digitized by Google

des succès des Français en Champagne, et menacé de se voir bientôt attaqué par les deux armées réunies des généraux Dumouriez et Labourdonnaye, le duc de Saxe-Teschen fit marcher, le 6 octobre 1792, sa grosse artillerie vers Tournai. Le lendemain, une partie de ses troupes avaient fait leur mouvement rétrograde à la droite de la rivière de Marque, sur Tressin [1].

Le Pont-à-Tressin fut toujours un poste envié par les troupes alliées; mais ce poste, ils furent obligés de l'abandonner aux Français, le 18 mai 1794. Nous avions pour nous défendre le général Bonneau.

Le général autrichien Wurmb avec sa brigade attaque le village quelques jours après, mais il le trouva fortement occupé par les soldats français; tous ses efforts échouèrent et il y reçut même un coup de feu. Cette action fut une de celles qui précédèrent la bataille de Tourcoing, qui débarrassa notre village de l'onéreuse occupation autrichienne [2].

Cependant un mauvais citoyen, un sieur Coupeleux, de Pont-à-Tressin, ne craignit pas de livrer, par espionnage, au fer des ennemis tout un poste d'avant-garde. Arrêté bientôt, il fut déféré aux tribunaux.

Nous ne voudrions pas finir avec un souvenir si désagréable.

Mais l'histoire contemporaine est là qui nous arrête. Qu'il suffise de faire remarquer que, même dans les meilleures communes, il y a des excroissances malsaines, tout comme le champignon vénéneux croît à l'ombre du chêne protecteur.

(1) (2) *Victoires et Conquêtes.*

Digitized by Google

VENDEVILLE.

Vendeville est un petit village agricole du canton et à six kilomètres de Seclin, dépendant du bureau de poste de Lille, d'où il est éloigné de huit kilomètres. Cette commune possède une église, une école de garçons et une école de filles dirigées par des instituteurs laïques. Il existe une société de secours mutuels; il n'y a pas d'industrie.

La population est de 490 habitants, dont 455 français et 35 étrangers; tous catholiques.

Les armoiries sont celles des châtelains de Ninove.

HISTOIRE. — Non loin de Faches, capitale d'un royaume ignoré de beaucoup de gens, et près de Templemars, où venait annuellement le roi de l'Épinette avec sa cour, se trouvait, dès 1245, le hameau de *Venduile*, ainsi que nous l'apprend un cartulaire de saint Pierre de Lille. Dans le Pouillé de Cambrai de 1349, son nom s'écrivait *Vendville*.

Un auteur [1], et après lui d'autres écrivains ont prétendu que ce nom rappelait en ce lieu un seigneur des Vandales, *Vendalorum villa*. Ne vaudrait-il pas mieux y voir tout simplement le nom de celui qui vint là créer un premier établissement. Les noms

(1) Grammaye.

Digitized by Google

propres de *Wende*, *Wendin*, *Wendulf*, *Wandel*, *Wendelin*, se rencontrent fréquemment dans les titres des VIII^e^ et IX^e^ siècles. S'ils se sont formés d'un nom de peuple, ils n'en sont pas moins devenus ensuite des noms de famille, et il est plus rationnel d'interpréter *Vendeville* par *demeure* de *Wendin* ou *Wendelin*, que par demeure des Vandales, étymologie qu'on ne pourrait fonder d'ailleurs sur la moindre preuve historique (1).

Vendeville était terre d'empire, relevant de la châtellenie de Ninove. Cependant le châtelain de Lille y percevait un droit de 26 sous 6 deniers par an. Outre le paiement de ce tonlieu réparti sur chaque maison, les manants de Vendeville devaient encore au châtelain de Lille chacun une corvée pour charrier (2).

Ce qu'on nomme *terre d'empire*, ou autrement *comté*, n'est pas proprement un quartier distinct et séparé des autres, mais il consiste en quelques villages et hameaux dispersés ou enclavés dans les autres quartiers. Ce qui a donné lieu à les distinguer ainsi, c'est que les villages de ce comté ne ressortissaient pas aux juridictions ordinaires de la châtellenie, mais aux différentes juridictions des comtés de Flandre et du Hainaut. Le comté comprenait trente et un villages (3).

Le village eut pour seigneur Antoine de Beaulincourt, issu d'une très-ancienne famille d'Artois. Il occupait la charge de premier lieutenant du gouverneur de Lille (1533), lorsque l'empereur Charles-Quint le nomma son conseiller et premier roi d'armes avec nom et titre de Toison d'or, par diplôme signé de lui-même et de quatorze autres chevaliers, à Bruxelles, le 28 mai 1550 (4).

Ce n'était point alors un mince personnage que le roi d'armes de la Toison d'or : quatrième officier de l'ordre, élu comme ses collègues par le chef, qui recevait son serment, et six membres au moins, exempt de tous droits à payer au fisc, il devait joindre à certaines connaissances littéraires, un profond savoir de généalogiste.

En outre, soit que, l'émail du souverain sur la poitrine, il allât

(1) Mannier. *Études étymologiques*. — (2) Leuridan. *Statistique féodale*. — (3) Manuscrit du XVII^e^ siècle. Mémoire des intendants. — (4) Archives historiques et littéraires.

Digitized by Google

en députation pour les affaires de l'Ordre; soit que, le grand collier au col, il réglât les cérémonies et fît placer au chœur des églises, où se tenait le chapitre, les armoiries de tous les chevaliers vivants ou morts, soit enfin qu'il eût à s'enquérir de leurs hauts faits pour en rendre compte au greffier, chargé de les enregistrer, il lui fallait, en ces diverses circonstances, montrer une activité, une prudence et une discrétion à toute épreuve.

Comme écrivain historique, Beaulincourt a laissé des travaux manuscrits, qui sont presque tous une bonne fortune pour l'archéologue; mais le style en est froid et sec plutôt que concis [1].

Nous citerons encore Jean d'Estourmelle, chevalier et seigneur de Vendeville, époux de Jeanne de Fiennes, morte en 1559, et Marie Madeleine de Vendeville, fille de Gilles de Vendeville, qui avait pour armoiries : d'azur à une gerbe d'or. En 1615, le seigneur était Arnould de Thieulaine, chevalier, seigneur du Fermont, conseiller du roi, lieutenant premier de la gouvernance de Lille.

Les derniers maîtres connus furent les d'Hespel [2].

Vendeville, qui resta longtemps hameau, dut néanmoins, vu sa position, souffrir de la présence des armées qui tant de fois vinrent assiéger Lille. Il partagea sous ce point les destinées de Templemars, quand les lignes de circonvallation passèrent par là.

Rappelons simplement qu'en 1489, les pillards, qui faisaient des courses dans la châtellenie de Lille, ne ménagèrent pas ce côté, malgré le service continuel de patrouilles organisé par les milices bourgeoises.

Le trouble général qui régnait dans les esprits, à l'occasion des réformes religieuses, amena à Vendeville et dans le voisinage de Lille des soulèvements et des courses armées (1542).

En 1566, les Gueux n'y parurent pas; ils avaient affaire à Seclin où leur entreprise eut le sort que nous connaissons, et aboutit à les faire périr en grand nombre dans les marais de Gondecourt.

En 1643, les Français apparurent dans le hameau lorsqu'ils tentèrent de surprendre Lille. Plus tard, Louis XIV, vainqueur à Douai, cerna Lille avec quinze régiments d'infanterie et

(1) Reiffemberg. *Histoire du Comté de Harnes.* — (2) Leuridan. *Statistique féodale.*

Digitized by Google

une nombreuse cavalerie. La ville fut complètement investie et, malgré la fière inscription du cheval de bois

> Quand le cheval ce foin mangé aura,
> La ville de Lille prise sera.....

elle dut se rendre.

Vendeville, en 1708, vit revenir les alliés commandés par le prince Eugène de Savoie, qui enleva la capitale de la Flandre pour cinq ans aux Français. L'on sait que ce fut un temps de grande tristesse pour la contrée. Un hiver terrible, une famine affreuse, la présence partout de soldats exigeants, causèrent pour les cultivateurs des pertes ruineuses.

Mais tout n'était pas fini. La contrée dut traverser l'époque fameuse et troublée de la révolution française. Les ennemis reparurent devant Lille, et cette fois les Autrichiens inondèrent les campagnes de leurs bataillons, mais essayèrent sans résultat le siège de la vaillante cité.

Digitized by Google

VERLINGHEM.

Verlinghem, village du canton et à quatre kilomètres de Quesnoy-sur-Deûle, à sept kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de Quesnoy. Cette commune, essentiellement agricole, possède une église desservie par un curé et un vicaire, une école de garçons dirigée par un instituteur laïque, et une école de filles tenue par les Sœurs de l'Enfant-Jésus. Il y existe une société de secours mutuels.

La population est de 1,597 habitants, dont 1,340 français et 239 étrangers ; tous catholiques.

Les hameaux sont : la Croix, le Champreul, le Corbeau, la Drève, la Maladrerie.

Les armoiries sont celles de Saint-Pierre de Lille.

Verlinghem vient du mot saxon *freling*, qui signifie *homme libre*, et de *hem*, *demeure*, *habitation*. Verlinghem peut s'interpréter par demeure de l'homme libre.

HISTOIRE. — Un jour, quelques soldats, la menace à la bouche, le glaive au poing, traînaient brutalement un vénérable vieillard. Lui, cependant, les yeux levés au ciel, qu'il semblait implorer, gardait un front calme et une physionomie placide. Arrivés près d'un temple en ruines, à côté d'un clair ruisseau, sous l'ombrage d'un arbre séculaire, où s'élevait un tertre de gazon surmonté d'une croix, les soldats s'arrêtèrent et leur victime s'agenouilla. Ses lèvres murmuraient une prière, ses

Digitized by Google

bras étaient tendus, suppliants vers la croix, quand un glaive s'abattit. Le vieillard tomba la face contre terre; le sommet de sa tête gisait près de lui. Au bout de quelques instants, il se releva, comme mû par une force surnaturelle, et ramassa ce que le glaive avait tranché. A cette vue, les bourreaux épouvantés s'enfuirent; lui, jeta un dernier regard vers le tertre, contempla l'herbe rougie de son sang et prit le chemin de la ville voisine, qui, pour lors, s'appelait Komen. (Comines).

Ces soldats étaient des Romains, satellites du proconsul Décius, féroce persécuteur des chrétiens; le supplicié: l'apôtre du pays, saint Chrysole; le tertre: le premier autel élevé au vrai Dieu dans le village, qui depuis eut nom Verlinghem. Le ruisseau est devenu source miraculeuse qui guérit les fièvres, et, après plus de quinze siècles, la fontaine qui dispense l'onde bénie existe encore. Quant aux débris du temple, c'étaient les restes d'un *fanum* païen, que les habitants convertis par le saint avaient renversé.

Age majestueux (303), naissance chrétienne, rien ne manque à notre village pour lui assurer une place honorable dans l'estime des amis de l'histoire. Personne à Verlinghem ne me reprochera d'avoir consacré quelques lignes à l'apôtre vénéré.

« Ce grand saint, à ce qu'on prétend, était archevêque en Arménie, où sa naissance de sang royal et ses vertus le rendaient cher à sa nation [1]. Etant venu à Rome, à l'occasion des persécutions de l'empereur Dioclétien, il fut envoyé dans la Flandre, par le Souverain Pontife, saint Marcellin, avec les saints Piat, Eubert, Quentin, Crépin et autres. Il a travaillé à instruire les hommes de cette province et d'autres peuples pour les gagner à Jésus-Christ. » Il fut enterré à Comines. Saint Éloi a levé ce sacré corps de la terre, étant évêque de Tournai, et l'a exposé à la vénération des fidèles. Dans la suite des temps, il fut transporté à Bruges, à raison des guerres. La cathédrale de Tournai en a reçu un os, en 1611, et l'église collégiale de Comines en a récupéré une autre partie en 1636 [2].

Ici se présente une question si naturelle, que nous ne pouvons nous défendre d'y répondre brièvement. En quelle année le

(1) (2) Legroux. *Gallo-Flandria.*

Digitized by Google

christianisme s'est-il établi en Flandre? Les monuments trouvés dans le tombeau de Licinus, hors de la porte de Gomérie, dans les environs de Bavay, prouvent que la religion chrétienne avait fait des progrès, même parmi les grands, dans nos contrées, pendant la période romaine [1]. Il est probable que saint Piat, l'apôtre de Tournai, annonça la foi chrétienne aux Nerviens de Bavai. Suivant les Bollandistes [2], Tillemont et les meilleurs écrivains de l'histoire ecclésiastique, saint Piat souffrit le martyre en 287. Néanmoins, les savants sont très-divisés sur l'époque à laquelle il faut fixer l'établissement du christianisme dans la Flandre.

Plusieurs la rapportent au deuxième siècle ou au milieu du troisième siècle. Ils s'appuient pour cela sur Sulpice Sévère [3], et Grégoire de Tours [4]. D'autres prétendent que ce fut antérieurement. Ils citent saint Irénée, évêque de Lyon, en 180. L'apologétique de Tertullien, écrit vers 200, nous apprend avec quel succès la foi en Jésus-Christ avait été prêchée chez différents peuples de l'Univers.

L'abbé Ghesquière, savant Bollandiste, croit que la religion chrétienne fut annoncée à nos pères longtemps avant St-Materne, c'est-à-dire avant le milieu du troisième siècle.

Le très-docte Bucherius [5] se demande s'il est croyable que saint Pierre et saint Paul, lors de leur séjour à Rome, n'aient pas jeté un œil propice sur des provinces si nobles, si peuplées, si fréquentées par les armées romaines. Justin [6], au second siècle, assure que toutes les nations du monde adoraient le Sauveur. Eusèbe [7] nous apprend que les disciples de Jésus-Christ portèrent le flambeau de la foi dans les Iles Britanniques. Pourrions-nous nous persuader qu'ils négligèrent la Flandre, qu'ils devaient traverser, et d'où, comme le dit César [8], le chemin était le plus court pour aller dans la Grande-Bretagne. Personne d'ailleurs n'ignore que Bavai et d'autres villes furent occupées par de fortes garnisons et habitées par des colons nombreux, sortis d'Italie. Or, peut-on douter qu'il ne se trouvât, parmi ces étrangers, des personnes initiées aux mystères du christianisme?

(1) De Bast. *Antiquités de Flandre.* — (2) T. I, oct. p. 7. — (3) *Historiæ Sacræ.* — (4) *Histoire des Francs.* — (5) *Belg. Rom.* — (6) *Dial. cum. Tryphoxe.* — (7) *Démonst. Évang.* — (8) *De Bello Gallico.*

Digitized by Google

Revenons à Verlinghem, dont nous a éloigné un moment cette recherche pleine d'intérêt. Malgré les souvenirs précis et incontestables qui dénotent son antique origine, le village n'a de consécration historique écrite qu'à partir de l'an 1101. Les titres qui le mentionnent ne remontent pas au-delà du XI[e] siècle.

A cette époque, dans un synode tenu à Tournai, l'évêque Baudry fit ses premiers dons au chapitre de St-Pierre de Lille. A la prière des chanoines de Tournai, il lui accorda l'autel de Verlinghem, c'est-à-dire les bénéfices des revenus attachés à l'église [1].

Mais où nous le voyons surtout apparaître, c'est en 1212, dans un conflit entre Urson de Fretin et Saint-Pierre de Lille. Le sire de Fretin avait levé une amende sur un hôte de la collégiale. Delà des débats où interviennent le chantre et l'écolâtre de Tournai, et le prieur de Fives, pour consigner les attestations. Verlinghem avait alors pour curé un nommé Pierre, *(Petrus sacerdos de Verlenghchem)*. Il rendit témoignage des franchises dont jouissaient les hôtes de St-Pierre de Lille, vis-à-vis de toutes les juridictions. Sa déposition existe conservée dans deux monuments historiques [2] [3]. Enfin, en 1219, Philippe, seigneur de Verlinghem, fonda une chapelle dans l'église, sous le patronat de la collégiale de Lille; un Robert de Verlinghem apparut en 1276.

D'ailleurs une lettre de Philippe-Auguste, de 1204, fait mention d'une autre fondation.

Bientôt nous verrons quelles calamités, les soldats de ce monarque ambitieux attireront sur Verlinghem.

En effet, lorsqu'il eut triomphé à Bouvines, il vint, altéré de vengeance, mettre le siège devant Lille. Entre temps, ses soudards dévastaient tout dans notre village, et, lorsque la ville fut réduite, les habitants de Verlinghem contemplèrent, avec une morne stupeur, la fumée et le feu qui s'échappaient de la capitale de la Flandre. C'était Philippe-Auguste, qui achevait son œuvre de destruction, aussi impitoyable que Néron, brûlant Rome, et Richilde laissant Messine en proie aux flammes.

Verlinghem poursuivait ses destinées, que vinrent encore

(1) Manuscrit. — (2) Cartulaire de Saint-Pierre. — (3) Hist. de Vanderhaer.

Digitized by Google

entraver trente-cinq ans de lutte entre Guy de Dampierre et la bourgeoisie d'un côté, et Philippe-le-Bel et ses nobles Leliarts de l'autre.

Sous le gouvernement de la maison de Bourgogne, le pays fut un peu débarrassé de la présence de la France, trop occupée chez elle par la querelle des Bourguignons et des Armagnacs, et surtout par l'Angleterre, qui menaçait d'absorber la nationalité française. Ainsi, jusqu'en 1476, notre village fut assez calme pour s'adonner paisiblement à l'agriculture, cette mère nourricière des nations. Mais alors les fourberies de Louis XI, le mariage de Marie, fille de Charles-le-Téméraire, avec Maximilien, entretinrent dans la Flandre un état d'agitation perpétuel.

Les sujets de l'archiduc, tantôt soumis, tantôt révoltés, mais ne quittant jamais leurs armes, manifestaient leur mauvais vouloir en ravageant les environs de Lille. Verlinghem ne fut délivré de ces courses désastreuses et de la visite d'autres aventuriers que lorsque, en 1489, on défendit sous peine de mort de continuer ces incursions.

Nous étions Espagnols, en 1516, et, en 1519, nous avions pour prince l'empereur Charles-Quint, le monarque le plus puissant du monde. A cette époque, la terre bénie par saint Chrysole, saint Piat, saint Eubert et d'autres apôtres, entendra des nouveautés dans la foi, nouveautés imaginées par un moine d'Allemagne, Luther, et qui ébranlèrent le monde. Des malfaiteurs se joignirent aux sectaires, et les uns poussés par le génie du crime, d'autres exaltés par l'éloquence des orateurs de conventicules, se portèrent par toute la châtellenie à de déplorables excès. Rien de sacré ne fut respecté.

Verlinghem ne pouvait se dissimuler que l'éclatante réputation de son premier apôtre lui vaudrait une attention spéciale de la part des Gueux. Aussi, lorsque le redoutable duc d'Albe n'eut pas tenu ses promesses d'amnistie qu'il avait faites, les hérétiques iconoclastes résolurent de s'en venger. Ils se jettent donc sur notre territoire et viennent dans le village, où le lieutenant de Philippe II avait fait pendre quelques égarés. La maison du curé fut mise au pillage et livrée aux flammes. Le duc d'Albe crut tout réparer en exigeant à Verlinghem les dixièmes et les vingtièmes.

Digitized by Google

Il ne fit qu'exaspérer au dernier point les marchands et les colporteurs.

Il y eut encore bien des épreuves réservées à notre commune elles se ressemblent toutes et proviennent presque toujours des pilleries des gens de guerre, surtout quand Don Juan répandit dans les environs ses soudards forcenés.

Mais voici trente ans de bonne existence, sous le gouvernement paternel et réparateur d'Albert et Isabelle.

Ce bonheur s'oublia malheureusement avec l'avénement de Philippe IV. Les guerres de religion étaient éteintes, mais la guerre extérieure s'était rallumée. Louis'XIV croyait, en 1667, le moment favorable pour s'emparer de Lille. Une armée imposante vint cerner la ville. Le maréchal d'Aumont marcha vers Verlinghem, contourna la grande cité et se porta à Esquermes, tandis que le duc d'Enghien occupait Marquette et Lambersart.

Alors l'étoile de la France brillait de son plus vif éclat et son monarque dictait la loi à l'Europe. Notre pays fut annexé à la France, mais, comme l'a dit un poète populaire, « les destins et les flots son changeants ».

Marlborough et le prince Eugène porteront de rudes atteintes à la réputation et au prestige d'invincibilité de Louis XIV. La guerre de la succession d'Espagne ameutera contre nous des coalisés puissants, et Lille, conquis en 1667, sera repris par Eugène de Savoie, en 1708, malgré la sublime résistance de Boufflers.

L'on a parlé longtemps, à Verlinghem, de l'épouvantable hiver de 1709 et de l'horrible famine qui en fut la suite. Ces malheurs fermèrent le règne assombri du grand roi de France qui n'eut que la consolation suprême d'un traité honorable.

Son successeur était loin de le valoir, et la gloire de Fontenoy n'est qu'un pâle rayon en comparaison de l'éclat scandaleux que firent ses royales débauches. Il préparait ainsi, l'insouciant monarque, l'échafaud de son petit-fils, Louis XVI, car, nous voici aux temps nouveaux, où les institutions les hommes et les choses qui ont duré dix siècles vont disparaître sous un souffle trop énergiquement novateur. L'enthousiasme pour défendre le pays menacé par les puissances fut aussi vif à Verlinghem

Digitized by Google

qu'ailleurs, et lorsque, le 10 novembre, le général de La Bourdonnaye écrasa les Autrichiens au Pont-Rouge, l'amour sacré de la patrie enflamma tous les cœurs.

ARCHÉOLOGIE.— Il y a près de seize siècles que saint Chrysole subit le martyr, près d'une fontaine qui dispense ses eaux aux habitants et aux pèlerins. Cette fontaine est pour nous un souvenir historique.

Cousin rapporte, qu'au retour d'un voyage de France, que fit le duc de Parme avec son armée, messire Jacques Philippe de Rassenghien, après avoir été malade de fièvre fort violente en son château de Lomme, quelque six semaines, sans trouver aucun remède des médecins, eut dévotion à saint Chrysole, et ayant bu de l'eau de ladite fontaine contre l'avis du docteur, fut guéri.

Digitized by Google

WAHAGNIES.

Wahagnies, village du canton et à huit kilomètres de Pont-à-Marcq, à dix-neuf kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de Carvin. Cette commune possède une église desservie par un curé, une école de garçons et une école de filles tenues par des instituteurs laïques. L'industrie y est représentée par une sucrerie.

La population est de 909 habitants, dont 901 français et 8 étrangers; tous catholiques.

Il y a le hameau du Petit-Wahagnies.

Le seigneur de Wahagnies portait : gironné de deux pièces, d'argent et de sable, les grains de sable chargés d'un semé de croix recroisettés d'or.

Le nom de Wahagnies est essentiellement roman, il signifie *ferme*, *métairie*, *terre labourée*.

HISTOIRE. — Il y a longtemps que, sur la lisière de la forêt de Phalempin, apparurent, une cognée sur l'épaule, quelques robustes travailleurs désireux de conquérir, sur les broussailles, un terrain qu'ils voulaient rendre propice à une culture plus utile. Ce fut l'origine de Wahagnies, et les vaillants défricheurs sont poussière depuis des siècles, puisque en l'année 1108, le village avait déjà son église. Même l'autel, c'est-à-dire les revenus qui y sont attachés, appartenait au chapitre de Seclin,

Digitized by Google

comme le témoigne une bulle confirmative du pape Clément III, de 1187.

En outre, les transformations successives du nom de Wahagnies nous sont fournies par des pièces incontestables. En 1108, le cartulaire de Notre-Dame de Bourbourg l'appelle *Wingni*; Celui du chapitre d'Arras, en 1135, *Wahangies*; la bulle citée plus haut, *Wahegnies*.

En 1202, l'on trouve *Wawegnies* dans un cartulaire de Notre-Dame de Condé, et, en 1460, on lit *Wahaignies*, dans un titre de l'abbiette de Lille.

Wahagnies comprenait un lieu manoir et un moulin à vent [1]. La commune dépendait jadis de Thumeries, sous la domination du châtelain de Lille, dont le château se trouvait au Plouy à Phalempin.

Ce qui prouve encore son âge respectable, c'est que, dès l'an 1184, le village avait un seigneur. L'abbaye de Phalempin cite, parmi ses généreux donateurs (1184), Robert de Wahennies, comme l'on peut s'en convaincre par un acte de Jean, châtelain de Lille [2].

La terre de Wahagnies passa successivement à Jacques d'Enghien, à Catherine St-Aubin, veuve de Guillebert de Lannoy, et, en 1456, au fameux Guillebert II, dont la célébrité repose tout entière sur sa vie galante et aventureuse, et les mémoires qu'il en a laissés. En 1647, par lettres du 2 février, cette terre fut réunie à celle d'Oignies en Artois, laquelle fut érigée en comté.

Le village a donc assisté aux épouvantables tribulations que Philippe-Auguste, le vainqueur de Bouvines, attira sur le pays, aux longues invasions des soldats de Philippe-le-Bel, qui, jusqu'après Mons-en-Pévèle, vinrent, pendant dix ans, disputer au faible Guy de Dampierre, les lambeaux de son comté, et aux Flamands, leur indépendance.

En effet, après la célèbre journée des Éperons à Groningue, près de Courtrai, où plus de onze cents nobles français étaient restés sur le champ de bataille, Philippe-le-Bel avait fait de nouveaux préparatifs pour marcher de nouveau contre la Flandre.

(1) Leuridan. *Statistique féodale.* — (2) Archives du Nord.

Digitized by Google

Les Flamands avaient juré de mourir tous jusqu'au dernier, plutôt que de laisser le roi de France mettre le pied sur leur territoire ; ils courent au-devant de l'ennemi et dressent leurs tentes sur les rives du Boulenrieu, petit ruisseau qui sépare la Flandre de l'Artois, entre Wahagnies et Garguetelle.

Le roi arriva et campa devant eux, une action paraissait imminente. L'armée des Flamands, sous le commandement de Jean de Namur, occupait Wahagnies, Thumeries, Camphin, quand, par une belle nuit, Philippe-le-Bel décampa et reprit la route de Paris.

Les Flamands, avant de se retirer, avaient vu avec peine que, lors de l'invasion de Robert d'Artois, dans leur beau pays de Flandre, il n'avait rien respecté ; pas un château, pas une église, pas une chaumière n'étaient restés debout.

Le feu avait tout dévoré sur leur passage ; les femmes, les enfants, les vieillards, avaient servi de jouets à la cruauté des Français, il ne restait plus à Wahagnies que quelques manoirs isolés, abritant les rares habitants qui avaient échappé à la vindication du comte d'Artois.

Ce fut surtout quand Robert de Béthune laissa la Flandre à son petit-fils Louis de Nevers, que les temps devinrent malheureux pour Wahagnies. Philippe VI de Valois vint dans le pays, à la tête de 100,000 Français pour secourir le comte. Mais tous ces gens-là ne laissaient debout derrière eux ni une maison, ni une moisson. Ces troubles se prolongèrent sous Louis de Mâle, et ce fut pis encore en 1387.

Philippe-le-Hardi, l'ami et le protégé de la France, médita avec le roi Charles VI d'écraser l'Angleterre. Une foule innombrable de chevaliers, de pages, de varlets, de soudards etc., envahirent à cette occasion la Flandre qu'ils pillèrent pendant quatre ans, sans songer le moins du monde à descendre en Angleterre.

Plus tard, quand Louis XI revendiqua l'héritage de Bourgogne et demanda la main de la fille de Charles-le-Téméraire pour le Dauphin, ses troupes venant de l'Artois et du siège d'Arras ne manquèrent pas de piller les villages des confins ; Wahagnies fut en proie au brigandage de la soldatesque.

Digitized by Google

Vers cette époque la peste se déclara dans la châtellenie, et, ce qui était aussi triste, Wahagnies fut désolé par une épizootie, qui frappait le cultivateur dans ses richesses les plus productives, les bestiaux.

Vers ce temps apparut en Flandre la doctrine de Luther, qui causa tout d'abord un ébranlement général. L'inquisition multiplia ses échafauds, ses bûchers, et la réforme riposta par de sanglantes représailles. Alors parurent les Gueux avec leurs prêches et leurs pillages. Wahagnies échappa sans doute à leurs excès, que tant d'autres villages subirent.

Le pays reprit du calme, quand la Flandre eut le bonheur d'être gouvernée par les archiducs Albert et Isabelle. Mais bientôt l'Espagne et la France, malgré les traités intervenus, entrèrent dans la voie des hostilités ouvertes. Les frontières de l'Artois se peuplaient, en 1643, de soldats français que Condé conduisait à la victoire de Lens.

Wahagnies vit se traîner les débris des 30,000 hommes que l'archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas, avait conduits à Lens. Humiliés par leur défaite, mais en proie à tous les besoins, ils rançonnèrent Wahagnies, comme ils l'avaient fait deux ans auparavant.

En 1663, la contagion épidémique avait fait de tels ravages qu'on institua une confrérie d'enterreurs, commandée par le capitaine de la peste. Notre village fut éprouvé aussi par ce terrible fléau.

En 1667, les habitants de Wahagnies virent passer non loin les Lorrains du prince de Lillebonne, qui allèrent tenter trois fois sans succès l'assaut du château du Plouy. Déjà, l'armée de Louis XIV, se rendant pour assiéger Lille, avait débordé de tous côtés après la prise de Douai.

En 1683, la récolte manqua, la disette parut à Wahagnies, un tremblement de terre ébranla son territoire, si bien que la ruine, la terreur et la faim régnaient sur la campagne. L'année qui suivit la conquête de Lille par les hautes puissances coalisées ne fut pas heureuse non plus pour la commune. Un hiver rigoureux fit manquer la récolte et engendra une disette qui tendait à devenir une véritable famine.

Digitized by Google

Enfin un miracle se fit. Villars et le canon de Denain sauvèrent la Flandre des armées alliées, qui l'étreignaient depuis cinq ans. En 1719, nouvelle disette et apparition d'une maladie appelée la Suette.

Vint ensuite le règne de Louis XV, qui fut suivi de près, par le plus grand changement social dont l'histoire fasse mention, je veux dire la Révolution française qui, commencée en 1789, lutta avec avantage contre toute l'Europe, et finit par s'abîmer dans la gloire militaire de Napoléon 1er.

Digitized by Google

WAMBRECHIES.

Wambrechies, village sur la Deûle et sur la route départementale de Lille à Ypres, est du canton ouest de Lille, dont il est éloigné de sept kilomètres. Cette commune possède un bureau de poste, une étude de notaire, une église desservie par un curé et deux vicaires, une école de garçons dirigée par les Frères de la Doctrine Chrétienne, et une école de filles sous la direction des Sœurs de la Providence, une société de secours mutuels. L'industrie y est représentée par une importante distillerie de genièvre, plusieurs filatures de lin, des blanchisseries de fils et toiles, et une fabrique de chicorée.

La population est de 3,833 habitants, dont 3,597 français et 239 étrangers ; tous catholiques.

Les hameaux sont : la Vigne, Saint-Jacques, Vert-Galant, Vert-Touquet, la Bouverie, la Bacquerie.

Les armoiries sont celles de Saint-Pierre de Lille.

Wambrechies, dans les anciens dialectes germaniques, signifie *stérile*, *inculte*. Il peut également être dérivé de *Wambrech*, nom du premier possesseur du lieu.

HISTOIRE. — Le touriste qui se rend de Lille à Quesnoy n'a qu'à regarder à droite. Lorsqu'il est arrivé à mi-chemin, il aperçoit un charmant ilôt de verdure. La Deûle y roule discrètement ses ondes paisibles et apporte la fertilité et le commerce. C'est une véritable oasis. Des frênes, des peupliers élancés, des saules aux feuilles éplorées mais verdoyantes, tout y fait rêver le

Digitized by Google

paysagiste, comme tout y rappelle le sein fidèle et fécond de la nature. S'il entrait dans notre cadre de retracer les splendeurs actuelles, nous verrions la nouvelle église si artistement agencée. Malheureusement, nous sommes antiquaires et nous ne cherchons dans l'écorce des arbres ombreux que des souvenirs historiques. La chronique ne restera pas muette. Depuis son berceau jusqu'à son épanouissement moderne, le petit bourg de Wambrechies mérite notre attention. Les siècles y ont laissé leur empreinte indélébile et le temps oublieux n'a pu le soustraire à la loi commune. Loi de souffrance, si l'on veut, mais pleine de gloire, surtout quand, après une lutte gigantesque, on compare le résultat obtenu et le péril immense qu'il a fallu subir. Interrogeons les arbres qui croissent encore, interrogeons les eaux qui passent et qui ont lavé tant de sang et tant de larmes, ce seront des témoins muets, je le veux bien, mais éloquents comme l'histoire. Voyons à quelle date celle-ci s'en est occupée.

C'est en 1110, qu'elle nous apprend que le chapitre de Saint-Pierre de Lille reçoit de Baudry, évêque de Tournai et de Noyon, les revenus de l'autel de Wambrechies; cette donation est confirmée, le 3 mars 1139, par une bulle de Célestin II.

Un peu plus tard, en 1183, Philippe, comte de Flandre et de Vermandois, faisait à l'abbaye de Loos une donation. Ces munificences princières se faisaient devant témoins, et en cette circonstance l'on voit apparaître Hellin de Wambrechies.

Trente ans après (1211), Gérard, archiduc de Valenciennes à Cambrai, dispose d'un revenu qu'il tirait de Wambrechies, en faveur des chapelains de Saint-Pierre de Lille *de Crypta*. Ces extraits de naissance sont conservés dans les cartulaires, et, à défaut d'eux, l'on peut lire dans un historien de grande autorité que [1] « le comte Guy estait fort affectionné à la ville de Lille pour laquelle il acquesta, l'an 1288, du chapitre de Lille leur terre de Saint-Maurice qu'ils avaient en dedans le pourpris des murailles, et pour récompense il authorisa le châpitre d'acquester de Robert de Leureghem et Marie, sa femme, la dîme de Wambrechies qu'ils tenaient de lui en fief. »

Ce n'est pas le seul annaliste qui se soit occupé de cette

(1) Vanderhaer. *Les Châtelains de Lille.*

Digitized by Google

charmante commune. Ouvrons le manuscrit du curé de Marcq [1]; il nous apprendra « qu'il est fait mention d'Eustache de Wambrechies dans les lettres de fondation de l'abbaye de Marquette, citées par Buzelin, et datées du 6 mai 1230. »

Nous citons volontiers ici tout ce qu'en rapporte ce véridique écrivain, afin de n'avoir pas à y revenir, ce qui entraverait le reste du récit. « Cette seigneurie, qui n'est pas considérable, passa des mains des seigneurs de Haynin à M. Fauconnier, seigneur de Pérenchies; après la mort de son fils, brigadier des armées de Sa Majesté, M. de Broide, seigneur de la Vallut, l'a héritée.

« Il y a, dans cette paroisse, au delà de la Deûle, la seigneurie des Pains, où il se voit un beau château appartenant à la famille de Gherbode [2]. Cette seigneurie est considérable. En deça de la rivière et en la cotoyant, on rencontre encore un autre château, siége d'une seigneurie qui appartenait, vers 1750, à M. Jacobs, sieur d'Aigremont. »

Interrogeons les événements que les siècles amènent et que les passions humaines tournent au détriment de notre bonheur. Wambrechies en fera la triste expérience, dès l'année 1340.

A cette funeste époque, Louis de Nevers régnait sur la Flandre. Il était loin de posséder l'affection de ses sujets. De là des révoltes qui appelèrent des répressions. Notre village fut bien des fois traversé par les troupes flamandes et françaises, tantôt victorieuses, tantôt vaincues.

C'était le roi de France, Philippe de Valois, qui avait envoyé ces dernières pour protéger le comte contre l'insurbordination de ses vassaux. Ces soi-disant protecteurs faisaient autant de mal que les révoltés de Menin, de Warneton et d'Ypres, qui avaient organisé une sorte de Jacquerie contre leur seigneur et maître. Des deux côtés, on pillait, on saccageait avec une déplorable émulation. Wambrechies fut presque ruiné. Il n'avait pas eu le temps de respirer quand arrivèrent, en 1347, des bandes de routiers flamands que ne laissaient ordinairement après eux que débris et misères.

En effet, « avec bonne troupe de gens [3] » ils passèrent la Lys

(1) Legroux. *Gallo Flandria.* — (2) Voir Wervick. — (3) D'Oudegherst. *Annales de Flandre.*

Digitized by Google

à Warneton, et vinrent jusqu'à Wambrechies sous le commandement du bâtard de Renty, leur capitaine. Mais ils furent assaillis, mis en fuite et vivement poursuivis par messire Charles de Montmorency, auquel fut amené prisonnier ledit bâtard de Renty.

Charles VI et Philippe-le-Hardi avaient médité une formidable descente en Angleterre. Avant de traverser la mer, leurs troupes s'étaient abattues sur nos villages comme sur une proie, et pillaient plus que ne l'eussent fait les Anglais eux-mêmes. Le pauvre peuple dévasté n'osait se plaindre [1]. Froissart l'atteste et le religieux de Saint-Denis ajoute : *ubique ruricolis fugientibus quasi a facie hostium.* De toutes parts les campagnards fuyaient comme à l'approche de l'ennemi.

Le séjour de ces ravageurs se prolongea si bien dans le village qu'on ne pouvait plus se procurer des vivres qu'à des prix exorbitants. La famine s'en suivit, et avec elle les maladies, qui moissonnèrent nombre d'habitants dans le village, déjà si éprouvé.

La fille de Charles-le-Téméraire venait de mourir. C'était une trop belle occasion pour le perfide roi de France, qui cherchait à s'emparer de la Flandre. Wambrechies fut de nouveau, en 1482, exposé au pillage.

Ces temps malheureux n'avaient pu nous apporter quelques jours de calme que déjà surgissait à l'horizon la tempête que Luther a déchainée sur l'Europe.

Il est bon de remarquer en passant que, depuis 1529, la Flandre avait cessé d'appartenir à la France. Wambrechies ne relevait plus que du comté de Flandre, sous l'omnipotence de Charles-Quint et de ses successeurs. Cet état de choses dura jusqu'à la conquête de la Flandre par Louis XIV.

Cependant les passions politiques s'étaient emparées des innovations religieuses, et le vice lui-même s'était affublé du manteau des réformateurs pour organiser le pillage. Le sinistre successeur de Charles-Quint épuisera ses rigueurs contre l'hérésie. Celle-ci gagnait du terrain.

Dès l'année 1553, quelques calvinistes, à l'aide des Gueux,

(1) Kervyn de Lettenhove. *Histoire de Flandre.*

Digitized by Google

avaient semé clandestinement leur doctrine dans le village. Mais ce ne fut que dix ans après, en 1562, que l'on vit les habitants se rendre en foule aux prédications d'un ministre éloquent, Mathieu Launoi. Il était venu cette année-là en Flandre, et, après avoir parcouru les environs de Tournai et de Valenciennes, il vint jusqu'ici. C'était l'apôtre et le thaumaturge de la secte des calvinistes. Wambrechies et les villages voisins furent surtout le théâtre de sa gloire. Il y exorcisa deux possédés et réussit, sans grand miracle, à les ramener à leur bon sens, car ils avaient été payés pour jouer le rôle d'énergumènes, et le pauvre ministre, dupe de ses coréligionnaires, se convertit plus tard à la foi catholique, quand il eut appris comment on avait surpris sa bonne foi (1).

Cependant les prédications des sectaires produisaient de funestes effets. Les Gueux promenaient dans la châtellenie leurs stupides dévastations. En 1573, Cornille, à la tête d'une petite armée de ces bandits, avait voulu surprendre Lille et s'était abattu sur notre localité. Le baron de Rassenghem avec quelques hommes bien disciplinés les en débusqua. Après un combat de quelques heures dans nos environs, le prédicant dut se retirer, laissant sur le carreau la moitié de ses soldats.

Nous ne trouvons pas le nom de Wambrechies dans les papiers du Conseil des troubles, ce terrible tribunal exécuteur des volontés sanguinaires du duc d'Albe. Mais on peut lire, dans le registre aux sentences criminelles, que « en 1585, au mois d'août, Antoine Deleval et Marie Tuiffart furent condamnés à faire un escondit en linge blanc, en disant les paroles *in formâ*, à un an de messes et à des certificats trimestriels, pour s'être mariés le 15 août, dans le pays de Guines, à la façon des réformés. On prend en considération leur grande jeunesse et leur repentir.»

Denys Romery, dit de Boulloigne, laboureur, marié depuis 7 ans, par le ministre de Courtrai, avec Catherine Six, fut banni six ans et paya cent florins carolus d'amende (2). Ces extraits authentiques prouvent que la secte comptait des adeptes à Wambrechies.

Nous arrivons à cette période d'espérance et de bonheur, que

(1) Pruvost. *Histoire de Wattrelos.* — (2) Froissart. *L'Église sous la Croix.*

Digitized by Google

nous apporte le règne des archiducs Albert et Isabelle. Mais l'on dirait que le malheur seul a de la vitalité ici-bas, tant il est prompt à se montrer et lent à disparaître. A peine nos campagnes avaient-elles oublié de trop longs désastres que le village vit, en 1650, de prétendus gens de guerre parcourir les environs pillant, volant tout ce qu'ils rencontraient, et rançonnant, sans pitié ni merci, les fermiers et les cultivateurs.

En 1667, c'était le tour de Louis XIV. Le brillant monarque élevait des prétentions sur notre contrée; la victoire couronna ses efforts ambitieux; et il put ajouter à sa couronne le joyau si envié de la Flandre.

Laissons passer Fontenoy et Louis XV. Donnons un respectueux souvenir à son successeur, qu'une fin tragique recommande à nos regrets.

Le redoutable mouvement de la fin du dix-huitième siècle se fait sentir. Des milices bourgeoises s'organisent dans notre village, aussi bien que par toute la France. Il était temps, car l'Europe allait fondre sur nous. Voici déjà les Autrichiens qui menacent Lille. Le général français Lukner vient s'établir près de Wambrechies, d'où il part, le 14 juin 1792, pour le camp de Cysoing. Cependant la patrie est déclarée en danger. Tout se lève pour refouler l'étranger hors du sol envahi. Les efforts, que plus tard couronnera le succès, n'empêchent pas l'armée alliée, forte de 30,000 hommes, de se porter sur Lille. Un régiment d'Autrichiens était campé sur la place de notre commune. C'est dire assez combien eurent à souffrir les habitants.

A cette époque, des bandits profitaient des malheurs de la France, pour exercer le vol et le meurtre. Le nom sinistre de Chaufleurs glace encore d'effroi les générations actuelles. Wambrechies reçut aussi leur effroyable visite, triste privilége dont se souviennent encore Emmerin, Ennetières, Capinghem et d'autres villages. Vous voyez donc que, dans cet ilôt de verdure, dont je parlais en commençant, et que Dieu semble avoir placé là comme une demeure tranquille, les hommes ont trouvé moyen d'apporter souvent les larmes et les terreurs. Espérons que l'avenir sera plus clément.

Digitized by Google

ARCHÉOLOGIE. — Dans l'église, on voyait les épitaphes suivantes :

Icy gist Maximilien Gilleman, vivant escr, seigneur de la Barre, Monchy, Jardinez, après avoir demeuré 40 ans audit Jardinez, maison de cette paroisse de Wambrechies, est décédé le 15 de septembre 1690, âgé de 80 ans, a icy choisi sa sépulture. R. I. P.

Icy gist le corps de noble homme Phhles de Haynin, en son vivant chlr, seigneur dudit lieu de Wambrechies, Lesquin, Lamotte, et baron d'Hamelincourt, lequel fina ses jours le 22 de mars 1621. R. I. P.

Chy devant gist noble hôme Gérard de Croix, fils de Bauduin, en son vivant escr, seigr de Wambrechies, décédé le 29 d'octobre 1529 ; et dame Adrienne d'Estollez, dame de Westoutre, qui fust en 1res noces espeuse de messire Jean de Lichtervelde, chlr ; laquelle aïant eu 17 enfants de ses deux maris, décéda le 9e jour de juillet 1517 : auprès d'eux gist Gilles Daniel de Croix, en son vivant escuier, seigr desdicts lieux, leur fils, qui trépassa le 10e jour de septembre 1531.

Chy devant gisent messire Philippe, en son vivant seigr de Hainin, chlr, qui termina le 6e jour d'aoust 1538 : et jouxte luy (auprès de lui) dame Claire de Croix, sa chière espeuse, héritière de Wambrechies, laquelle trespassa le 3e jour d'aoust 1535.

Dame Agnès de Croix, abbesse de Marquette lez-Lille, a fait mettre cet épitaphe à ses très-doux et chers père et mère, frères, sœurs et sa tante Catherine de Croix. — L'an 1558. — Dans le chœur de Wambrechies.

Digitized by Google

WANNEHAIN.

Wannehain, village agricole du canton et à quatre kilomètres de Cysoing, à seize kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de Cysoing; il est situé à l'extrême frontière. Cette commune ne possède aucune industrie. Il existe une église, une école de garçons et une école de filles tenues par des instituteurs laïques.

La population est de 596 habitants, dont 456 français et 140 étrangers; tous catholiques.

Il y a le hameau de Maraige.

Les armoiries sont : d'argent à trois bandes d'azur.

HISTOIRE.— Il n'est pas sans intérêt de rappeler que, dans ce village, l'on voit jaillir quelques sources, tandis que des bouquets d'arbres leur prêtent une ombre tutélaire. Parmi les choses saintes de nos ancêtres, dit un écrivain très-érudit[1], doivent être comptées les fontaines. Elles étaient l'objet d'une sorte de culte, même après l'introduction du christianisme. Les eaux de ces sources ont été sanctifiées depuis par l'immersion des reliques des Saints.

Bien que le nom de Wannehain ne soit pas cité, du moins dans les documents connus, avant 1248, par un cartulaire de

1) Grimm. *Mythologie allemande*.

Digitized by Google

l'abbaye de Saint-Amand qui l'appelle Wanhayn (1), il est hors de doute que son existence est antérieure.

La seigneurie de Wannehain appartenait, au XIII^e^ siècle, à la maison de Mortagne, de la châtellenie de Tournai et fut érigée en baronnie par le roi de France, vers le milieu du XIV^e^ siècle (1313), elle fut exempte de tous droits, même royaux. La patronne de l'église est Sainte-Cécile (2).

D'après la Philippide, poème qui célèbre la gloire et les exploits du vainqueur de Bouvines, l'armée impériale, celle d'Othon IV, avait son aile gauche à Wannehain (3). Nous verrons d'ailleurs que, par sa position, ce village a été mêlé à plusieurs événements consacrés dans la mémoire des peuples.

Il se trouve entre Bouvines et Tournai. Or, en 1340, le roi de France, Philippe-de-Valois, était campé avec son armée dans les environs de Bouvines, tandis qu'Edouard, roi d'Angleterre, assiégeait très-vivement Tournai. Jeanne de Valois, sœur du roi de France et mère du comte de Hainaut, engagea les deux monarques à conclure une armistice.

« Elle se travailla fortement, dit la chronique, afin que paix et répit fussent entre les deux partis. Tant fit la bonne dame Jehanne, que les deux rois envoyèrent chacun quatre plénipotentiaires en un lieu dit la chapelle d'Espléchin. »

L'église d'Espléchin, la plus proche voisine de Wannehain, située à presqu'égale distance des deux camps, parut le lieu le plus propice à la réunion. L'on vit donc arriver le roi de Bohême, le comte d'Alençon son frère, l'évêque de Liège Engelbart, et Louis, comte de Flandre et d'Armagnac, pour le roi de France. De son côté, Edouard délégua le duc de Brabant, l'évêque de Lincoln, les ducs de Gueldre et de Juliers. Après un festin splendide, ils discutèrent pendant trois jours les clauses de l'armistice. Jeanne de Valois était toujours présente pour amener un résultat favorable, qui, à la joie de tous, ne se fit pas attendre et arriva le lundi vingtième jour de septembre mil trois cent quarante (4) 1340.

C'est un beau souvenir qu'un événement qui a sauvé la vie à des milliers d'hommes. Que ne puis-je continuer sur ce ton !

(1) Statistique archéologique. — (2) Legroux. *Gallo-Flandria*. — (3) Le Breton. Le Bon. — (4) Belle-Forest.

Digitized by Google

L'histoire me force à dire que, vers le milieu du mois d'août 1386, survint dans la châtellenie de Lille une multitude d'aventuriers accourus de toutes les provinces de France (1). Charles VI et Philippe-le-Hardi projetaient alors une descente en Angleterre. Les bandits pillaient plus que ne l'eussent fait les Anglais eux-mêmes. D'après Froissart, on ne voyait dans les campagnes que gens en fuite. Ces calamités tombèrent sur Wannehain, et le séjour prolongé des pillards eut pour effet d'y quadrupler le prix des vivres.

Les habitants étaient à peine parvenus à oublier ces désastres de leurs pères, que les forces de Louis XI se montrèrent dans le pays pour défendre Tournai. Une armée, quelle qu'elle soit, est une nuée de sauterelles pour les campagnes, et Wannehain ne dut pas être mieux traité alors qu'en 1513, lorsque les Anglais avec Henri VIII vinrent à leur tour s'emparer de la fière cité du Tournaisis (2).

Après huit ans de repos, notre commune aperçut un jour les troupes espagnoles envoyées à la conquête de Tournai par Charles-Quint. Puis l'on eut à souffrir l'invasion impie des Gueux, qui saccagèrent, en 1566, la ville et les environs. Sous ombre de réformation religieuse, ils brisaient les statues, pillaient les églises et rançonnaient les particuliers. Ces excès appelèrent des repressions terribles et le duc d'Albe noya dans le sang cet apostolat peu évangélique. D'autres souvenirs se rattachent à Wannehain. Il entendit le bruit des prodigieuses conquêtes de Louis XIV et dut, comme les villages voisins, fournir aux réquisitions d'hommes que fit ce monarque pour élever en huit jours la citadelle de Tournai (3).

A l'époque des malheurs de la France, après le siège de Lille, en 1708, et la capitulation, l'armée de France, venue au secours de la première ville de la Flandre, décampa en quatre colonnes et marcha droit sur Tournai en passant par Wannehain. Elle s'était contentée de canonner les alliés, retranchés fortement, grâce aux soins du prince Eugène de Savoie. Ce n'eût été rien que ce passage de troupes, si, l'année suivante (4), les alliés n'avaient commencé leur expédition sur Tournai par un horrible

(1) Kervyn de Lettenhove. *Histoire des Comtes de Flandre.* — (2)(3)(4) Poutrain. *Histoire de Tournai.*

Digitized by Google

ravage, qui dura deux jours, cinq ou six lieues à la ronde où rien de sacré ni de profane ne fut épargné. Une fatale sécurité avait engagé les habitants, voyant les armées prendre d'abord une autre route, à se tranquilliser chez eux avec leurs effets, leurs bestiaux et leurs blés. Tout fut pillé. Qu'on juge de la situation des gens de Wannehain! Elle s'empirera encore. Un hiver d'une rigueur inouïe avait fait périr entièrement les fruits du sol. Le froid fut si intense que la gelée pénétra en plusieurs endroits jusqu'à cinq pieds en terre. L'on trouva des familles entières gelées dans les maisons, et, pour achever la peinture, nous dirons que ceux qui avaient échappé au froid eurent toutes les peines du monde à se sauver de la famine qui s'ensuivit.

Quelques années de calme suivirent tant de désastres; la France retrouva ses succès d'autrefois dans la grande victoire qui a immortalisé Villars. La paix se fit avantageuse et honorable pour le pays, mais principalement conforme aux vœux ardents de tous.

Nous arrivons ainsi moins amèrement en 1745. Louis XV régnait. Il voulut reprendre Tournai. Les Français avaient disposé divers corps de troupes en différents endroits à trois ou quatre lieues des environs de la ville. Toute l'armée étant arrivée en même temps l'investit sur un cercle qui l'environnait de sept lieues [1].

La bataille de Fontenoy était proche. L'histoire raconte combien fut sanglante la mêlée, et comment 16,000 hommes payèrent, de leur sang ou de leur vie, la victoire du roi de France. L'on s'est souvenu longtemps, à Wannehain, d'avoir vu se traîner, près des maisons et sur les routes, des blessés et des mourants. Les uns expiraient au milieu des secours qu'on leur prodiguait; les autres poussaient des gémissements à fendre le cœur. Affreux spectacle, bien fait pour guérir de l'amour de la gloire, que la guerre prodigue moins que le sang.

Mais nous approchons des temps nouveaux. Après un règne follement dissipé, Louis XV laissa la place à Louis XVI, dont le trône aboutit à l'échafaud révolutionnaire. Le pays se vit en proie à une invasion générale de l'Europe. Il retrouva son antique

(1) (2) Poutrain. *Histoire de Tournai.*

Digitized by Google

vaillance, malgré ses mœurs nouvelles, et parvint à repousser les agresseurs et à assurer à nos campagnes la sécurité, qui est l'auxiliaire indispensable du cultivateur.

Les Feux St-Jean. — Au moyen âge, on avait coutume d'opposer la bûche de Noël et le feu de la St-Jean aux pratiques des sorciers, qui, suivant les croyances populaires, se réunissaient durant ces deux jours pour accomplir leur grand Sabbat.

Le feu de la St-Jean éloignait les esprits malins, qui brûlaient dans un immense auto-da-fé.

Quelle que soit, du reste, l'explication, la fête devint rapidement générale et elle s'est maintenue à Wannehain et dans beaucoup de communes jusqu'à nos jours.

On rapporte que dans certaines localités, le clergé prenait part à ces réjouissances publiques. Les prêtres faisaient trois fois le tour du brasier de la paroisse, et l'aspergeaient d'eau bénite. Ailleurs, chaque fermier, après avoir assisté à la fête sur la place, rentrait à sa ferme et allumait son bûcher, formé de branches de bois vert et d'herbes odoriférantes. Toute la famille dansait autour du foyer, et en aspirait la fumée balsamique, qui a le don de chasser les mauvaises pensées de l'homme, comme elle éloigne les maladies des animaux.

A Wannehain, Camphin, Baisieux, Bachy, chaque quartier du village fait son feu de joie avec des sarments, des pailles quêtés un peu partout, et la jeunesse vient danser des farandoles, puis sauter à travers du brasier, et tout le monde rit aux éclats, quand un maladroit se grille les cheveux ou la barbe.

Cependant, vers le soir, toutes les hauteurs environnantes s'illuminent à leur tour, et c'est un spectacle grandiose que ces larges flammes éclairant l'horizon. Le laboureur fatigué, assis sur le seuil de sa porte, aime à contempler ces derniers vestiges d'un usage qui s'éteint devant la civilisation moderne; il aime aussi ces vieux refrains que la jeunesse va colporter en chœur, de porte en porte, le jour de St-Jean; ils révèlent toute une légende :

Saint-Pierre a queu din l'iau,
Saint-Jean l'a rattrapé,
Du fu, du fu, pou l'récaufer,
In alleumette pour l'alleumer.

Digitized by Google

WARNÊTON (Bas et Sud).

Warnêton-Bas, petit village sur la rive droite de la Lys, du canton et à six kilomètres de Quesnoy-sur-Deûle, à seize kilomètres de Lille, dépend de la poste de Comines, ne possède ni église ni école. Cette commune est essentiellement agricole, et dépend de Deûlémont pour le culte

La population est de 261 habitants, dont 140 français et 121 étrangers; tous catholiques.

Warnêton-Sud, petit village sur la rive droite de la Lys, du canton et à cinq kilomètres de Quesnoy-sur-Deule, et à quinze kilomètres de Lille, dépend de la poste de Comines, ne possède ni église ni école. Cette commune dépend du village de Deûlémont pour le culte.

La population est de 137 habitants, dont 77 français et 60 étrangers; tous catholiques.

Les armoiries de Warnêton sont : d'argent à une fasce de gueules.

Warnêton veut dire enceinte fortifiée, de *tun*, *enclos*, et *waren*, *protéger*, *défendre*.

HISTOIRE.— Moins cruelle que la politique, l'histoire ne saurait se résigner à scinder l'existence de l'être collectif qui porte le nom de ville, de bourg ou de village. Pour elle, les événements sont communs à Warneton Bas et Sud, maigre portion laissée à la France, et à la ville de Warneton, que le traité d'Utrecht a cédée à la Belgique.

Digitized by Google

Cette ville s'étale en amphithéâtre et se reflête dans les eaux de la Lys, comme Constantinople dans le Bosphore, *parvis componere magna* (1).

Cette position sur la Lys lui a valu le triste honneur d'être souvent occupé par des armées, à cause, dit Legroux, de la commodité de la rivière.

Son nom même veut dire enceinte gardée, et nous ne verrons que trop se justifier cette belliqueuse étymologie.

Meyer, dans ses annales, Grammaye, d'après les chartes de Messines, et Polydore, dans ses recherches, ne sont pas d'accord sur l'origine de notre ville.

D'après l'opinion du père Malbrancq et d'autres savants, la localité a pris son nom de son fondateur Warnestunus, qui vint s'y installer avec ses compagnons d'armes avant son expédition.

Ce Warnestunus était un chef des Morins, guerrier intrépide, prince puissant, qui, sous le règne de Commode, l'an 183, fut appelé par les Nerviens pour les secourir contre les chefs Germains, Serricus et Werricus. Il rassembla une troupe d'élite et bien armée, passa la Lys, traversa le territoire de la Gallo-Flandre actuelle, et périt près de Tournai.

S'il en est ainsi, Warneton est d'un âge très-respectable (2).

La première date certaine que nous trouvons est 1065.

Dans une donation à l'abbaye de Messine, l'évêque de Thérouanne, Drogo, parle en ces termes. *Illud etiam superest memorandum quod altare de Warneston.... concessi* (3) il reste à rappeler que j'ai donné l'autel de Warneton etc.

Dès 1127, c'était déjà un endroit important. Il était le chef-lieu d'une châtellenie de dix villages dans le diocèse d'Ypres. Les annales de Flandre racontent qu'à cette date, Guillaume d'Ypres s'en empara après avoir ruiné ses défenses (4).

On lit aussi dans le même ouvrage que Bertulf, l'un des assassins de Charles-le-Bon, y fut découvert.

La légende rapporte que Guillaume de Loo, qui avait été l'exécuteur d'Isaac de Reninghe, devait être encore celui de Bertulf; il vint donc le chercher lui-même à Warneton pour le

(1) Virgile. — (2) Sanderus. *Flandria Illustrata.* — (3) Mirœus. *Codex donationum piarum.* — (4) Sanderus. *Flandria Illustrata.*

Digitized by Google

reconduire à Ypres ; on le vit traverser les rues de notre ville, les pieds nus et meurtris, les yeux baissés, récitant à haute voix des hymnes et des prières, tandis que, de toutes parts, on l'accablait d'insultes et d'outrages [1].

Sur la place du marché, à Ypres, on avait élevé une potence en forme de croix ; Bertulf y fut attaché, suspendu par la tête et les mains, selon l'usage observé pour le supplice des traîtres. En 1304, la ville fut remplie de troupes ; les ateliers se fermèrent et l'on suspendit les travaux des champs.

Jean de Namur et Robert de Cassel, ayant fait défi au roi de France, Philippe-le-Bel, dont le camp se trouvait aux confins de la Flandre, avaient pris position à Warneton. Une attaque lui paraissait imminente.

Quinze ans plus tard, Robert de Béthune fit réparer le fort en y ajoutant de nouveaux bâtiments dans la crainte du retour d'une invasion en Flandre [2].

L'année 1327 se signala par un violent incendie qui anéantit les archives de la ville et détruisit un grand nombre de demeures.

Légende historique.— L'an 1329, grand émoi régnait parmi les bourgeois et manants de Warneton. Depuis quelque temps, un homme était arrivé dans la ville, accompagné seulement d'un petit nombre de serviteurs. Il avait l'air et les traits distingués ; ses gens ne lui parlaient qu'avec un respect profond, et quelques-uns regardaient les passants et les curieux d'un œil si hautain, que force était aux indiscrets de passer rapidement, et d'emporter inassouvie cette démangeaison de tout savoir, si commune dans les localités peu populeuses.

Un jour pourtant, il arriva que des soldats de Louis de Nevers passèrent à Warneton et apprirent aux habitants qu'ils cherchaient à appréhender au corps un félon, un traître, un rebelle, que ce grand coupable devait se trouver dans la ville, et que le très-puissant comte Louis de Nevers saurait gré aux bourgeois et manants de le débarrasser d'un compétiteur. Les émissaires voulaient désigner Robert de Cassel, qui était, en effet, le

(1) De Franciosi. *Chroniques de Flandre.* — (2) Sanderus. *Flandria Illustrata.*

Digitized by Google

personnage mystérieux qui était venu cacher sa défaite et sa grandeur avortée, sur les bords paisibles de la Lys.

Ces paroles avaient donc éveillé l'attention et la défiance des gens de Warneton. L'on se demandait où pouvait être l'ennemi du comte de Flandre, l'audacieux usurpateur de ses droits. Dans le populaire, les rumeurs vont bon train.

Quelqu'un s'avisa de s'écrier: Mais c'est lui ; c'est cet étranger dont les gens sont si fiers, et qui ne se montre jamais, comme s'il était maudit.

—Oui, c'est lui, vociférèrent d'autres assistants. Sus au traître !

Et bientôt une foule nombreuse et grossièrement animée se dirigea vers la demeure de Robert, bien déterminée à le prendre mort ou vif, et à faire à ses gens un mauvais parti.

Cependant, les soldats n'étaient pas venus seuls à Warneton. Quelques personnages de la cour y étaient aussi de passage. L'un deux vit passer sur la place la multitude exaspérée, et s'informa de quel dessein elle était animée.

Bientôt il sut que le populaire marchait sur l'habitation de Robert de Cassel dans l'intention de le massacrer : Cela ne sera pas, dit-il ; et, sur un signe, il fut suivi de deux pages, et descendit précipitamment dans la rue.

Arrivé bien avant la foule à la maison de Robert, il s'enquit aussitôt où était le maître de céans.

Robert parut bientot. — Sire de Cassel, dit le nouvel arrivé, excusez-moi; mais le temps presse. Quittez votre demeure, fuyez loin d'ici, il y va de votre vie.

— Je ne comprends pas cette terreur subite, messire, répondit Robert.

— Vous ne tarderez pas à la comprendre, seigneur.

En effet, les vociférations de la foule se faisaient entendre.

— Ils en veulent à votre vie, reprit le visiteur, suivez-moi; personne ne vous touchera en ma compagnie; et quand l'orage sera passé, vous reviendrez à Warneton.

— Pour suivre ce conseil, je devrais savoir qui me le donne, reprit Robert, devenu soucieux. Est-ce un ami qui me parle?

— Je suis le chancelier de Louis de Nevers, votre rival heureux, mais je ne veux pas que mon maître soit deshonoré par votre mort.

Digitized by Google

— Je vous crois et vous suis, messire chancelier.

Il était temps. La foule en délire menaçait de tout briser. Robert et son sauveur sortirent par une porte dérobée, et quand la multitude entra, elle ne trouva plus de victime à frapper.

On sait que Robert revint plus tard à Warneton. Louis de Nevers fut instruit de ce qui s'était passé. Il interrogea son chancelier sur les motifs qu'il avait eus de faire évader Robert de Cassel, au lieu de le laisser assassiner par les habitants de Warneton. Le ministre répondit à son maître : « Pour sauver votre honneur. »

D'indignes chaînes devinrent le prix de cette réponse si simple et à la fois si belle. Nous regrettons de n'avoir pu découvrir le nom de ce vertueux ministre flamand (1).

Dès l'an 1290, la ville de Warneton jouissait de privilèges octroyés du temps de Philippe-le-Bel. Elle en était soucieuse et ses habitants ne s'en trouvaient pas plus mal.

Il existait entre elle et quelques autres localités des traités ou *hanses* pour se réclamer réciproquement leurs bourgeois. L'on ne sera donc pas étonné de lire qu'en 1343, un homme de Warneton, ayant été arrêté à Lille pour on ne sait quel méfait, se déclara bourgeois du lieu. Aussitôt après cette déclaration, le Magistrat de Lille ordonna qu'il fût à l'instant relaxé.

A la mort de Louis de Nevers, son successeur, Louis de Mâle, n'avait que quinze ans. Les Anglais et les Flamands voulurent lui faire épouser Isabelle d'Angleterre. La France s'y opposa, et ce refus d'acquiescement amena un conflit. 2,000 Flamands se rassemblent à Warneton pour demander raison au comte lui-même. Ils passent la Lys, se répandent dans les campagnes, aujourd'hui Warneton Bas et Sud, et se font mettre en pièces à Quesnoy-sur-Deûle par Charles de Montmorency et Jean de Luxembourg.

Le feu, fléau moins terrible mais plus destructeur que la guerre, n'épargna point la cité. En 1488, un nouvel incendie éclata et consuma toutes les maisons de la grand'place. Il précéda de quelques années l'achèvement d'une tour magnifique qui fut abattue plus tard par un ouragan (2).

Mais l'heureuse situation de Warneton lui permit d'offrir

(1) Villaret. *Histoire de France.* — (2) Sanderus. *Flandria Illustrata.*

Digitized by Google

bientôt bonheur et sécurité à ses habitants ; ils s'adonnèrent avec ardeur au commerce de la pêche et à la fabrication des étoffes de laine ; mais ce qui apporta à la ville des bénéfices plus appréciables, c'était son port industrieusement aménagé, où beaucoup de navires du pays de Flandre venaient charger ou décharger des marchandises de toute nature. Warneton était devenu un entrepôt pour les villes voisines.

Notre ville possédait une abbaye de chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin, confirmée en 1126 par Adele comtesse de Warneton, du consentement de Thery d'Alsace, comte de Flandre, qui lui donna beaucoup de privilèges. Le monastère avait de l'élégance et de la splendeur.

On admire encore de nos jours les stalles du chœur de l'église, dont les sculptures révèlent le genre artistique de la renaissance.

Notre ville avait aussi ses seigneurs.

Lorsque se prononça le grand mouvement des croisades, en 1193, Warneton ne resta pas en arrière : les annales ont conservé le nom d'Alard, de Warneton. Après cet Alard la ville eut les mêmes maîtres que Péronne. Cette seigneurie passa ensuite aux comtes de Flandre et de Nassau, qui y jouissaient d'une juridiction très-étendue.

Mais ni son port, ni son commerce, ni son abbaye, ni ses seigneurs ne purent préserver notre ville des erreurs semées par Luther et Calvin. Les sectaires s'y installèrent presque en maîtres, et la gouvernante des Pays-Bas ordonna d'y sévir avec rigueur.

En 1578, les Flamands, qui avaient à lutter contre le baron de Montigny, envoyèrent sept compagnies se fortifier dans le bourg de Warneton. Mais, assaillis en plein midi par des harquebusiers, ils furent très-malmenés et laissèrent beaucoup des leurs sur le carreau [1].

L'année suivante, le château fut approvisionné et confié à la garde des sires de Bouvry et de Willaumez. De la Noue, le fameux partisan, attaqua la ville et s'en empara presque sans coup férir, et emmena prisonnier le sire de Carondelet [2].

(1) Mémoires anonymes. — (2) Voir Carondelet page 688.

Digitized by Google

En 1580, par l'ordre du sire de Montigny, Guillaume Pons, le gouverneur militaire, réduisit Warneton en cendres [1].

En 1645, Rantzau, dont on a dit qu'il n'avait rien d'entier que le cœur, gagna le bâton de maréchal en enlevant Warneton aux Espagnols [2]. La ville qui, plus tard, devait devenir belge, est tour à tour reprise par les Alliés et les Français.

L'époque arrive où l'ouragan révolutionnaire emportera, sur son aile inquiète, les usages, les croyances et les institutions de nos pères. Le 17 juin 1792, la France avait versé le sang de son roi, et une armée formidable menaçait d'envahir notre pays. Déjà nos frontières étaient occupées par les forces alliées. Warneton était traité en pays conquis. Cette occupation ne fut pas de longue durée.

L'armée autrichienne avait un détachement considérable porté sur Warneton, au confluent de la Lys et de la Deûle [3]. Le brave général Luckner, malgré son grand âge, montrait qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime. Son exemple entraîna les troupes et, en quelques heures, les cohortes étrangères furent refoulées vers Courtrai et Menin. Warneton fut délivré.

Avant de clore l'histoire de Warneton, rappelons ce double distique cité dans Sanderus [4].

Apta loci positu, Lizâ amne, ac arce vetustâ
Herbigeris pratis lactea, flava satis.
Solibus apricis, et pura salubribus aureis
Nassovio Domino Waestena digna fui.

Je suis Warnêton ; la beauté de ma situation, la Lys, un fort antique, de vertes prairies, de blondes moissons, un soleil réchauffant, un air salubre, m'ont rendu digne d'avoir les Nassau pour seigneurs.

ARCHÉOLOGIE. — Dans l'église paroissiale, dédiée au prince des Apôtres, on montrait le mausolée de Robert de Flandre, en marbre poli, artistement travaillé. Ce monument avait été élevé par Jeanne, sa fille, veuve d'Arthur de Bretagne, douairière de Warneton. Il fut profané par les Gueux, qui ne respectèrent

(1) Sanderus. *Flandria Illustrata.* — (2) Panckoucke. *Abrégé chronologique.* — (3) *Conquêtes et Victoires.* — (4) M. Vrientius.

Digitized by Google

pas des choses que les Scythes mêmes regardent comme vénérables [1].

L'église renferme encore des boiseries qui font l'admiration des artistes.

On voit encore les restes des travaux de défense. Ce retranchement n'entourait qu'une partie de Warneton, car la ville, sorte de péninsule, formée de la Lys et de la Douve, qui s'y jette au-dessus du fort, était suffisamment défendue d'autre côté par un fossé. Quant aux portes et murailles élevées en 1589, il n'en reste que de faibles vestiges.

Près de Warneton se trouve le mont de Kemmele, sur lequel fut construit un ermitage, en 1620, et un labyrinthe célèbre.

NOTABILITÉS. — Jean de Ghistelles, neuvième du nom [2] était seigneur de Warneton en 1384. Ce chevalier célèbre était le conseiller du duc de Bourgogne, Philippe, comte de Flandre.

Jean, évêque de Thérouanne, né à Warneton [3], fut chanoine à la collégiale de Lille, où il jouit de beaucoup de considération. De 1099 à 1130, il occupa le siège épiscopal de Thérouanne, d'une façon très-brillante et très-courageuse.

Chrétien Massœuw, naquit à Warneton, le 13 mai 1469. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Chronicon ab orbe condito* [4].

(1) Sanderus. *Flandria Illustrata.* — (2) Meyer. *De origine Flandorum.* — (3) Mémoires de la Société des Sciences. — (4) Jacques Legroux. *Gallo-Flandria.*

Digitized by Google

WASQUEHAL.

Wasquehal, village situé près de la route départementale de Lille à Roubaix, sur la rive gauche de la Marque canalisée, est du canton et à quatre kilomètres de Roubaix, et à sept kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de Lille. Cette commune possède une église desservie par un curé et un vicaire, une école de garçons tenue par un instituteur laïque, une école de filles dirigée par les Sœurs de l'Enfant-Jésus. L'industrie y est représentée par une blanchisserie de cotons filés en tous genres, une distillerie, une meunerie, une scierie mécanique, une filature de laine et plusieurs teintureries.

La population est de 3,061 habitants, dont 1,846 français et 1,215 étrangers, 3,021 catholiques, 40 dissidents.

Les hameaux sont : le Petit-Cottigny, le Grand-Cottigny, le Plouieux, le Noir-Bonnet, le Haut-Vinage, le Bas-Vinage.

Les armoiries sont : échiqueté d'hermine et de gueules.

Wasquehal vient du vieux français *wasque*, *vache*, et de *hal*, cabane construite avec des branches d'arbres.

HISTOIRE. — Il y a longtemps que les vertes prairies de Wasquehal ont eu des possesseurs. Cela date pour l'histoire de 1096.

Quand Robert-le-Jeune partit pour la Terre-Sainte, il donna à l'église Saint-Pierre de Lille le bodium de Lesquin. Un des témoins de cette donation fut Gérardus de Waskenhal [1].

(1) Cartulaire de Saint-Pierre.

Digitized by Google

L'église y fut construite en 1252 (1).

Le proverbe dit : A Wasquehal, on y brouette. La raison en est qu'autrefois, on ne trouvait pas de chevaux dans ce lieu (2). Les paroissiens, voulant bâtir leur église, prirent bien 300 brouettes pour aller quérir des pierres blanches à Lezennes.

Waeter, de Croix, évêque de Tournai, l'érigea en paroisse, cette même année, et Jean de Wasquehal, avec sa femme, fournirent pour la subsistance du curé.

En 1268, la terre appartenait à Wautier, fils du châtelain de Douai. Elle passa plus tard dans la maison de Croix.

Le dernier seigneur, du nom de Wasquehal, est mort à Bondues, où il demeurait. Cette terre, en 1700, appartenait au prince de Bournonville.

En 1790, elle était à la famille de Le Prévost de Basserode, après avoir appartenu à celle de l'Espagnol de Grimbry (3).

L'on se tromperait si l'on pensait que jamais ces calmes pâturages ne retentirent du bruit des armes.

En 1305, Jean de Namur et Robert de Cassel étaient partis du camp de Courtrai, pour défier le roi de France, Philippe-le-Bel. Ils apprirent, en passant la Lys, que celui-ci avait quitté ses positions avec toute son armée, pour se retirer à Wasquehal, entre Lille et Tournai, comme s'il songeait déjà à se réfugier dans cette dernière ville (4).

Notre village ne fut pas non plus à l'abri des troubles religieux, qui émurent la Flandre, et donnèrent tant de soucis au gouvernement espagnol. Il paya son tribut aux rigoureux tribunaux, qui alors jugeaient ceux que l'on appelait les Gueux. Le 10 avril 1568, Jacques Deledicque et Florent Fremaux, convaincus tous deux d'avoir brûlé des tableaux, pillé les églises et fréquenté les prêches des calvinistes, furent condamnés au bannissement des terres de Flandre, pendant trois ans (5).

Les conquêtes de Louis XIV, dans la Flandre, avaient excité les jalousies de l'Europe, qui, dès que la fortune changea, voulut abaisser la France. En 1708, le siège de Lille fut entrepris

(1) Voir archéologie. — (2) Legroux. — (3) Manuscrit du XVII^e siècle. — (4) Commission historique. — (5) Kervyn de Lettenhove. *Histoire des Comtes de Flandre.* — (6) Frossart. *L'Église sous la Croix.*

Digitized by Google

par les Alliés. Une ligne de circonvallation s'étendait jusqu'à Wasquehal.

Chacun a appris à admirer la belle défense de Boufflers, qui n'empêcha pas la capitale du Nord de succomber sous les attaques savantes du prince Eugène de Savoie.

L'on sait aussi que, pendant quatre ans, il y eut pour les cultivateurs de Wasquehal de terribles épreuves.

A l'occupation du pays par des armées nombreuses, se joignirent les calamités d'un hiver si rigoureux, qu'il devint fléau. La température anormale amena la famine, autre ennemi plus odieux que ceux que donne la guerre.

Heureusement qu'en 1712, la victoire de Denain valut à la France une paix honorable.

Dans le grand mouvement qui supprima, pour notre pays, les usages et les traditions de quinze siècles, Wasquehal prit sa part de misères héroïques et de défense courageuse.

Lorsque, le 18 mai 1794, le général français Bonneau attaqua, avec seize mille hommes, le corps Anglais du duc d'Yorck, porté à Croix, Wasquehal servit de lieu de repos aux troupes françaises, pendant la nuit du 17 au 18. Ce souvenir mérite d'être rapporté, parce que la manœuvre de Bonneau servit de prélude à la marche savante de Souham, qui décida de la journée immortelle de Tourcoing [1].

Bien des fois, il vit passer des drapeaux qui n'étaient pas celui de la France; mais, après l'invasion, il y eut la délivrance, consacrée par d'immortelles victoires.

ARCHÉOLOGIE. — La petite église de Wasquehal a été bâtie en 1511, ainsi que le prouve une date certaine inscrite à la retombée de la voûte de la grande nef. Tout, au reste, révèle son âge : la courbe de l'ogive, la forme des colonnes, le dessin de leurs chapiteaux. La date de 1566, sculptée en relief au-dessus de la fenêtre, semble annoncer une restauration faite à cette époque.

Au-dessus du confessionnal de la chapelle Notre-Dame, se voyait un vitrail, donné par Robert de Rancicourt et Catherine

(1) Buchet. *Victoires et Conquêtes.*

Digitized by Google

de Berghes, sa femme. Ils avaient fondé un obit en 1512. Mention en était faite sur un pilier du clocher.

Le tableau du grand autel est de G. Vanoost, fameux peintre. L'église possédait un riche antependium, quatre chandeliers et une croix en argent, dont l'a gratifiée le curé Ternois.

Sur ce village se trouvaient le fief de la Pontenerie et son château. Jacques de la Pontenerie, chevalier, figure en 1350, parmi les gentilshommes qui s'élèvent contre le droit barbare de l'Arsin, dont jouissaient les bourgeois de Lille (1).

Ce qui reste aujourd'hui de plus ancien au château de la Pontenerie porte la date de 1541. Un dessin de Sanderus présente une aile construite en 1560. Dans cette dernière partie se trouvait la chapelle centrale, bâtie par Hippolyte Petitpas, fils de Guillaume, ainsi que l'indique l'inscription gravée sur le fronton, dont les pierres ont été conservées : *Sic me constructam voluit Hippolyte Petitpas, filius Guillelmi.*

NOTABILITÉ. — La tradition a conservé le souvenir d'une dame de Belleghem de la Pontenerie, qui habitait le château au XVIII^e^ siècle. Elle vivait dans l'exercice continuel des bonnes œuvres. Elle pansait les blessés, sans que les services les plus pénibles pussent la rebuter. Le peuple ne lui donnait d'autre nom que la Sainte (2).

(1) Roisin. — (2) L'abbé Salembier.

Digitized by Google

WATTIGNIES.

Wattignies, village du canton et à cinq kilomètres de Seclin, à sept kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de Seclin. Cette commune possède une église desservie par un curé et un vicaire, une école de garçons et une école de filles dirigées par des instituteurs laïques. L'agriculture y est développée. On y voit une fabrique de cordes à broches et rubans pour filatures, une fabrique de produits chimiques, une fabrique de chicorée et une fabrique d'instruments aratoires.

La population est de 2.413 habitants, dont 2,292 français et 121 étrangers; tous catholiques.

Les hameaux sont : Bargues, le Leu, Flequières, l'Arbrisseau, Ferrière.

Les armoiries doivent être celles des seigneurs de Lannoy.

HISTOIRE. — Wattignies, qu'il ne faut pas confondre avec Wattignies, près Maubeuge, où Jourdan défit les Autrichiens, en 1793, n'a peut-être pas à revendiquer, comme d'autres localités, une origine Celte ou Gauloise, mais il est d'âge respectable, si l'on en croit un titre de saint Hubert, de 1159, preuve fournie par M. Carpentier, et une charte de 1253.

C'est par ce dernier document que l'on sait que la comtesse Marguerite de Flandre autorise un chevalier, nommé Robert le Warvanne, et Isabelle, sa femme, à gratifier l'abbaye de Flines d'un revenu assigné sur un fief sis à Wattiguies.

Digitized by Google

En 1279, Robert de Wavrin, seigneur de Wattignies, fonde une rente en faveur de Jean Castelain, son homme lige. C'est cette famille des Castelain qui devint plus tard propriétaire de la terre de Wattignies.

Il est évident que cette paisible naissance du village présageait une existence plus paisible encore. Ainsi l'histoire reste muette sur les vicissitudes de l'heureuse commune. Tout au plus sa quiétude est-elle troublée par des changements de seigneurs.

Cependant un événement d'une toute autre nature nous révèle que Wattignies avait déjà, en 1256, des habitants aux manières peu tendres. Peut-être le fait venait-il d'un gars de l'Arbrisseau. Ce qu'il y a de certain, c'est que, cette année, là, les Lillois usant du droit d'arsin y vinrent, ayant à leur tête le roi des Ribauds et disposés à une terrible manifestation. Ils mirent le feu à la maison de la veuve Maroye, dont le fils avait blessé un bourgeois de Lille.

Suivant le nobiliaire généalogique, dame Alips de Saint-Venant et messire Gautier de Neelle, chevalier, son fils, vendirent, en 1385, du consentement de Philippe, duc de Bourgogne, la terre de Wattignies, moyennant 1500 francs d'or, à messire Hugues de Lannoy. Cette somme devait servir à la rançon du sire de Neelle, fait prisonnier par les Anglais au siège d'Ypres. L'an 1531, Philippe de Lannoy, chevalier de la Toison d'or, céda la terre de Wattignies à Guillaume Castelain.

A Wattignies était la pairie vicomtière de Bargues avec le fief de Beaumanoir à Houplin; elle a donné son nom à une famille noble du pays, dont plusieurs membres figurent dans les titres de l'abbaye de Loos, notamment Pierre de Bargues, en 1147.

Le dernier propriétaire de ce fief était Louis Eugène Marie, comte de Beaufort; il figure, pour les seigneuries de Bargues et Wayembourg, parmi la noblesse du bailliage de Lille, qui prit part à l'élection des députés aux États généraux, en 1789.

Notre commune n'a pas eu à subir l'invasion des barbares du moyen-âge. Jusqu'ici, elle est restée étrangère aux sanglants ébats des armées françaises et flamandes. Elle n'a pas même à signaler le passage sur son territoire de quelque héros célèbre.

La réforme saura bien venir jeter ses brandons au milieu de

Digitized by Google

ses calmes foyers. Il faut croire que même la doctrine nouvelle y recruta quelques adhérents, car, le 19 mars 1567, Antoine Béquet, natif du lieu, fut battu de verges et confiné, pour trois ans à Menin, pour avoir hanté les prêches des sectaires, les Gueux et les Calvinistes.

Par un rare privilège, à cette époque de troubles religieux et de dévastations stupides, Wattignies ne connut que de réputation les sinistres exploits des Hurlus et des Bocqueteaux.

Tout au plus assistait-il, indifférent sans doute, aux débats qui s'élevaient, à propos de la dîme, entre les puissants dignitaires ecclésiastiques et le seigneur et le curé de la paroisse. Ainsi, en 1640, survint le différend du chapitre de Saint-Pierre de Lille avec le seigneur de Malleville. Celui-ci perdit : il avait affaire à trop forte partie. Légers émois pour un peuple de cultivateurs et qui valaient mieux que ce qui advint en 1641.

La guerre se continuait sans trève ni merci entre les Français et l'Espagne. Les premiers tentèrent un coup de main sur Lille. Les habitants de la capitale de la Flandre se tenaient sur leurs gardes et avaient prudemment posté des guetteurs aux environs. Wattignies était occupé alors par douze ou quinze cents hommes de l'armée française. Leur camp était établi près du moulin de l'Arbrisseau. Cependant le vicomte de Langres, le baron d'André, le baron de Brook, et deux autres capitaines, avec deux à trois cents cavaliers, arrivent par des chemins détournés, dits Bas-Chemins, les surprennent et s'en emparent jusqu'au dernier.

Ce n'était qu'une escarmouche.

En 1708, le 13 août, l'heureux et tranquille village était appelé à voir se déployer des armés formidables. Les alliés, repoussés en divers points du Midi, avaient concentré tous leurs efforts vers les frontières du Nord.

Résolus d'attaquer Lille, où Boufflers devait s'immortaliser, ils dispersèrent leurs troupes aux environs. Wattignies, Erquermes reçurent ces visiteurs importuns, tandis que Loos avait le périlleux et couteux honneur de servir de quartier général au prince Eugène.

En menant cette existence pastorale, à peine interrompue par les faits que nous venons de citer, les habitants jouissaient de

Digitized by Google

grands privilèges. On les consultait sur les affaires de la commune. Le forum était une prairie ; la tribune, une fenêtre de l'hôtel-de-ville. Ils prenaient des décisions à la pluralité des sufirages. Ils allaient même jusqu'à aimer leurs seigneurs.

En 1778, le gouverneur de la province de Flandre engagea les habitants de Wattignies à faire un procès au comte de Lannoy, à propos de nous ne savons quel différend. C'était une bonne occasion de secouer le joug de leur seigneur féodal. Le peuple de Wattignies s'assembla et refusa.

A la veille d'être privée de ses franchises, la population s'assembla pour la dernière fois. Ce fut le 12 octobre 1790. Sa délibération fut comme un défi jeté à la Révolution qui grondait dans le lointain. Les habitants décidèrent qu'un règlement serait fait pour défendre aux cabaretiers de la commune de donner à boire pendant les offices divins.

Par une sombre matinée de 93, la cloche qui, depuis deux ans, ne se faisait plus entendre que lors du passage des corps ennemis et des bandes de pillards, convoqua, dans l'église, les habitants de Wattignies.

C'était pour entendre les réquisitions des commissaires de la République, une et indivisible.

Les jeunes gens refusèrent presque tous de prendre les armes.

Cependant, sous l'empire, nous voyons plusieurs des anciens réfractaires faire honorablement les campagnes qui portèrent si haut le renom de la valeur française.

Arrivé à ce terme, nous ne devons plus que quelques détails intimes. Pendant les jours terribles et quelquefois grandioses de la Révolution, l'église de Wattignies fut travestie tantôt en magasin, tantôt en club, ou en temple de la Raison.

Elle fut témoin des scènes tristement scandaleuses d'un mauvais prêtre, d'un apostat nommé Duchâteau, qui était censé remplir les fonctions de curé constitutionnel et donna à ses paroissiens l'exemple de l'impiété et de la débauche. Duchâteau mourut à Wazemmes, où il faisait le triste métier de désorceleur ou conjureur de sorts.

A côté du scandale, il y avait heureusement la foi courageuse ; à côté du vice, la vertu. La Terreur était encore toute puissante,

Digitized by Google

qu'un autre prêtre, M. Wmille, remplissait son ministère ecclésiastique dans toute l'étendue de la commune.

Pendant les mauvais jours de la Terreur, le village de Wattignies, à cause de l'esprit bien connu des habitants, fut le lieu de refuge de plusieurs personnes suspectes, parce qu'elles étaient respectables. Alors, comme aujourd'hui, la population a préféré la véritable vie des champs, le calme pastoral, à cette existence parsemée de cheminées à vapeur, du bruit des machines et de toutes les misères industrielles, qui fait du village un séjour bâtard entre la ville et la campagne.

ARCHÉOLOGIE.— Le château représente un modèle du château féodal d'autrefois ; sans avoir le mérite monumental du château de Pierrefonds, il peut être visité avec curiosité.

Le chœur de l'église paraît appartenir au XI^e^ ou XII^e^ siècle et présente un rare spécimen d'architecture gothique.

On remarque une croix enrichie de pierres fines, ornée des armes de Blanche de Castille, mère de Saint-Louis; ce précieux objet aurait été primitivement à l'abbaye de Flines. Le christ est ciselé et d'un travail remarquable.

A la chapelle de Notre-Dame des Miracles est placée une statuette dont la structure indique le moyen-âge.

Au bas Ferlin, se trouvait l'antique église paroissiale ; c'est-là que les nombreux pèlerins venaient invoquer Saint-Lambert contre la goutte et les crampes.

Digitized by Google

WATTRELOS.

Wattrelos est le village le plus important de la France, il est situé sur le ruisseau l'Espierre, du canton Est de Roubaix et à quatre kilomètres de cette dernière ville, dont il dépend pour le bureau de poste ; il est éloigné de Lille de quinze kilomètres. Cette commune possède une église desservie par un curé et trois vicaires, trois écoles de garçons dirigées par des instituteurs libres et les Frères de la Doctrine Chrétienne, deux écoles de filles dirigées par les Sœurs de l'Enfant-Jésus et une institutrice laïque, un bureau de douanes, un commissariat de police. La majeure partie des habitants s'occupe du tissage des étoffes de Roubaix.

La population est de 15,325 habitants, dont 4,958 français et 10,367 étrangers ; tous catholiques.

Les hameaux sont : le Sartel, St.-Marguerit-le-Bestre, le Paradis, le Grimompont, la Carluyère, le Plouy, la Martelotte, le Bois-de-Beaulieu, le Gauquier, la Boutillerie, la Louvillière, St.-Liévin, le Bas-Chemin, le Moulin-Tonton, Touquet-des-Moutons, la Marliere, les Fleury, la Martinière, le Cretinier, le Petit Tournai.

Les armoiries sont celles de l'abbaye de Saint-Bavon de Gand.

Wattrelos vient du mot *water*, *eau*, et *loo*, qui signifie *hauteur boisée*. Le nom de notre village signifierait donc hauteur dans le voisinage de l'eau.

HISTOIRE. — La religion s'est assise auprès du berceau de cette commune pour y faire pénétrer sa bienfaisante influence. Il est facile de se perdre en conjectures sur l'origine des premiers colons qui vinrent cultiver ce coin de la Flandre.

Digitized by Google

L'histoire, plus positive, et par conséquent plus rationnelle que l'imagination, nous donne un document historique daté de l'an 1030. C'est la première fois que le nom de Wattrelos est exprimé, et il en est parlé comme d'un bois restitué à l'abbaye de Saint-Bavon par l'empereur Othon II, c'est-à-dire, dès l'an 982.

Sans doute ce village existait depuis longtemps à l'état de villa, et l'on nous permettra d'insister sur le caractère particulier de ses seigneurs. Ils furent longtemps, non sans contestation, les maîtres de Wattrelos, et les conflits de juridiction entre la puissance ecclésiastique et les velléités d'usurpation de seigneurs laïcs occuperont une large place dans les annales.

Quoi qu'il en soit, dans une lettre adressée par l'abbé Othelbod, (1019) à la comtesse Otgive, épouse de Bauduin IV, il est dit que l'abbé Odwin de Saint-Bavon obtint de la clémence du pieux empereur Othon le village de Wattrelos, situé dans le pagus ou canton de Tournai et restitué au monastère avec son église et toutes ses dépendances [1].

L'importance de cette propriété ne tarda pas à s'accroître et les abbés devinrent les véritables seigneurs de Wattrelos; ils y établirent un prieur, chargé de l'administration civile des biens du village, et un mayeur.

La justice était rendue par le tribunal des échevins, présidé par un bailli; c'est à eux qu'appartenait le droit de prononcer tant pour les causes civiles que pour les causes criminelles.

Wattrelos n'a jamais pu obtenir des coutumes particulières, et ses habitants étaient rivés au joug féodal des abbés de Saint-Bavon de Gand.

Aux abbés aussi appartenaient la dîme et la cure de Wattrelos.

Ces privilèges furent confirmés par une bulle du pape Honorius III, en 1216, et par la comtesse Jeanne, en 1220.

Ces confirmations n'étaient pas inutiles, car nous voyons qu'en 1271, Arnould de Landas et ses enfants avaient déclaré être maîtres de la terre de Wattrelos, et soutinrent leur prétention contre les comtes de Flandre. Un accord intervint, par lequel, moyennant 600 livres, il est reconnu que la terre de Wattrelos appartient aux comtes de Flandre.

(1) Cartulaires de Saint-Bavon.

Digitized by Google

Nous lisons dans la statistique archéologique que, le 6 août 1412 (1), le conseil de Flandre prononça une sentence de bannissement, remarquable sous ce rapport qu'elle condamnait le banni à faire peindre, pour l'église de Wattrelos, l'image de saint Bavon, devant laquelle on devait le représenter agenouillé et tenant un cartouche avec une inscription constatant que ce tableau avait été exécuté pour amende honorable, parce que le coupable avait délivré de prison son fils et ses complices, convaincus d'offenses envers le bailli de Wattrelos.

Nous avons donné les actes de naissance et de propriété de Wattrelos, voyons maintenant la part que notre village a prise aux malheurs qui ont inondé la Flandre.

L'an 1452 (2), Philippe-le-Bon était en guerre avec les Gantois, qui venaient de mettre le siège devant Audenarde. Le comte d'Étampes, venu au secours de son cousin, se dirigeait vers Wattrelos, lorsqu'il apprit que les révoltés occupaient le pont construit sur le ruisseau de l'Espierre. Sur l'ordre du comte, Saveuse, avec cinq cents archers, vint fondre sur la troupe qui gardait le pont. Les Gantois résistèrent quelque temps, mais ils furent écrasés par le nombre. Deux cents d'entre eux se retirèrent précipitamment dans l'église d'Espierre; le comte y fit mettre le feu et il en périt quatre-vingt dix. Après ce succès, le vainqueur rentra à Wattrelos où lui et tous ses gens se rafraîchirent et pansèrent leurs blessés. C'était le prélude d'une exécution plus horrible encore, dont le village et son église devaient être le triste théâtre, un peu plus d'un siècle après; la cause en était différente.

Les rancunes monacales de Luther, et l'âpre génie de Calvin, avaient soufflé sur l'Europe un esprit d'innovation religieuse. Les seigneurs des Pays-Bas exploitèrent ces nouveautés au profit de leurs passions politiques et, pour contrecarrer le gouvernement, prirent le nom de Gueux. Malheureusement les petits imitent les grands. Il est facile de faire monter l'écume aux eaux bourbeuses. Cette écume adopta ce titre de Gueux auquel le peuple accola ceux de Hurlus et de Bocqueteaux. Les annales de la Flandre sont remplies du récit des excès que, sous ombre de religion,

(1) Statistique archéologique. — (2) Pruvost. *Histoire de Wattrelos.*

Digitized by Google

commirent ces forcenés. La répression fut rigoureuse partout, parfois excessive ; à Wattrelos, elle fait frémir.

L'ordre ne brillait pas dans l'armée des Gueux prédicants : des paysans armés de fourches, de jeunes étudiants et de vieux soldats sans emploi, portant des mousquets rouillés, des piques et des hallebardes, composaient ces troupes. Le 27 décembre 1566, Rassinghem attaqua, avec cinq ou six cents hommes de troupes régulières, le corps des réformés réuni à Wattrelos et commandé par un nommé Tériel. Ce corps comptait au moins le double de soldats. Six cents d'entre eux, qui avaient quelque habitude des armes, se défendirent courageusement derrière le mur de pierre du cimetière. Le repos des morts de ce paisible village fut troublé par le bruit d'un combat sanglant. Obligés de se réfugier dans l'église, on les accabla à coup d'arquebuse, pendant qu'ils se pressaient sous l'étroit portail. Quatre cents cadavres furent bientôt étendus sur les vieux tombeaux. Le reste de l'armée fut poursuivi jusqu'au portail de l'église et dans la tour du beffroi [1], où ils parvinrent à se barricader en fermant les portes.

Les Guenx se défendaient avec acharnement en lançant, du haut de la tour et des fenêtres de l'église, des traits sur les troupes.

Rassenghien fit tous ses efforts pour forcer l'entrée de l'église, mais il ne put y réussir. La multitude des assiégés fermait à l'intérieur toutes les issues de manière à les rendre impraticables. La résistance dura quatre heures. Alors on résolut de mettre le feu au toit et aux portes. Ce fut un triste spectacle, lorsqu'on vit la flamme s'attacher à la charpente et la consumer. La plupart des ennemis furent ou brûlés ou asphyxiés par la fumée. Plusieurs, affolés de terreur, se précipitèrent des fenêtres, du toit ou du clocher. Les uns furent écrasés en tombant, les autres écrasés à coup de pique par les Catholiques. Il en périt ainsi jusqu'à cent cinquante, et ces malheureux [2] ne purent trouver un asile dans ces lieux augustes, dont ils avaient honteusement profané la sainte majesté par leurs abominations et leurs sacrilèges. Les Catholiques, dans cet épouvantable auto-da-fé, n'avaient pas même perdu un seul homme. Les habitants en ont conservé

(1) Pontus-Payen. — (2) Vanderhaer

Digitized by Google

longtemps le triste souvenir, et l'on voit encore, près de Wattrelos, au milieu d'un bois, un monticule entouré de fossés qui a conservé le nom de *Mont des Hurlus*.

Le bon curé Legroux rapporte « que les Gueux s'en étaient allés, pour assassiner Pierre Famelart, curé de Tourcoing, et dévaliser sa maison; mais, comme ils l'eurent trouvé couché sur la terre, n'ayant pas de lit à cause qu'il l'avait donné à un pauvre, ils n'ont pas osé le toucher. Mais un jour qu'il revenait de Tournai, il fut tué à coups de fusil, que lui déchargèrent les hérétiques postés près de la Cense des Masures. »

C'est à cette époque de tristes fureurs qu'il est fait mention de l'industrie exercée dans le village.

Consacrons quelques lignes à cet objet important dans la vie des communes.

Longtemps on se ressentit dans ce village des troubles du XVI^e^ siècle. Les guerres qui suivirent ne durent pas améliorer la position de la seigneurie de MM. de Saint-Bavon. Pourtant, au commencement du XVII^e^ siècle, sous le règne tout paternel des archiducs Albert et Isabelle, l'industrie jouissait, à Wattrelos, d'une certaine prospérité, et ce village se trouvait au premier rang après Roubaix et Tourcoing. C'est ce que nous apprend un règlement donné par le Conseil des archiducs, le 3 mars 1609, au sujet des ouvrages de bourgeterie, tripes, bourats et futaines,

Lors des guerres de 1646 et 1658, Wattrelos souffrit comme toutes ses voisines. Faut-il s'étonner, après cela, si l'on disait de l'industrie de Wattrelos, l'an 1716 : il n'y reste plus qu'un très-petit commerce de laines, de toiles et de calmandes, qui se vendent immédiatement à Lille, Tourcoing et Roubaix et médiatement en France [1].

Vers l'année 1720, il y eut conflit, à Wattrelos, entre les habitants de la vieille place et quelques autres paroissiens qui avaient pris fait et cause pour leur curé M. de Coninck. Ce pasteur et ses vicaires étaient infestés du venin du Jansénisme, qu'ils avaient communiqué à une partie de leur troupeau. Des désordres s'en suivirent, mais de peu d'importance, car

(1) Archives du Nord.

Digitized by Google

M. de Coninck sut, dans ses actes comme dans son langage, éviter les conséquences extrêmes devant lesquelles ne reculèrent point d'autres savants, d'ailleurs recommandables par leur science comme par leurs vertus (1).

Les annales ne disent pas quelle part eut à subir le village dans les guerres qui affligèrent la France à la fin du règne de Louis XIV, et pendant l'immorale existence de Louis XV. Le courant nous conduit, rapide, vers d'autres destinées.

Louis XVI avait payé de sa tête les fautes accumulées par son léger prédécesseur.

La France, entraînée comme dans un tourbillon vertigineux, balayait tout : croyances antiques, anciennes institutions, vieux diadème, vénérables souvenirs du passé. L'Europe, saisie d'une telle commotion et craignant de s'effondrer, mit sur pied ses innombrables légions. Elle avait, en face, les descendants de ces hommes, grands et blonds, qui exterminèrent jadis les hordes d'Attila, aux champs catalauniques. L'Europe recula stupéfaite et vaincue. Ce ne fut pas sans quelques efforts.

ARCHÉOLOGIE. — A partir du commencement du onzième siècle, plusieurs religieux de Saint-Bavon de Gand habitaient une demeure construite à leur usage à Wattrelos. On lui donnait le nom de prieuré. Vers 1600 (2), l'édifice de ce prieuré subsistait encore. De nos jours, s'il en reste quelque chose, ce ne peut être que deux piliers massifs, dont les lourds chapiteaux, de forme différente, accusent le style du XI^{e} ou du XII^{e} siècle, et qui se trouvent engagés dans la maçonnerie, à la porte de l'ancienne prison seigneuriale.

(1) M. Vos. *Notice sur la vie de M. De Koninck.* — (2) Buzelin. *Annales Gallo-Flandriæ.*

Digitized by Google

WAVRIN.

Wavrin, village sur la ligne du chemin de fer de Lille à Béthune, du canton et à sept kilomètres d'Haubourdin, est distant de quatorze kilomètres de Lille ; il dépend du bureau de poste de Fournes. Cette commune possède une église desservie par un curé et un vicaire, une école de garçons sous la direction des Frères Maristes, et une école de filles tenue par les Sœurs de la Sagesse. Il y a une étude de notaire, un teillage mécanique de lin, une distillerie et une scierie mécanique.

La population est de 3,333 habitants, dont 3,283 français et 50 étrangers ; tous catholiques.

Les hameaux sont : la Fontaine, le Riez Charlot, Quinquibus, le Coulin.

Les armoiries : d'azur à l'écusson d'argent.

Wavrin vient du mot *waveren*, en flamand : *bois aquatique*, ou de *waage*, *flot*, *ring*, *bord*. Cette étymologie est en parfaite harmonie avec la situation du village, avant le dessechement des marais.

Le grand empereur d'Occident avait par des larmes prophétiques présagé les malheurs que les Normands apporteraient au pays. A cette époque de lugubre mémoire, les peuples consternés se groupaient tremblants autour des donjons protecteurs. L'antique manoir de Wavrin doit-il son origine à ce besoin regrettable de cette époque sévère à l'humanité ? Nous n'avons pas la prétention de répondre affirmativement. Mais un caractère

Digitized by Google

ressort de cette étude, caractère spécial au village dont nous nous occupons.

L'on sait qu'au IX^e^ siècle, l'unité monarchique fut brisé, et la souveraineté se morcela à l'infini. Au milieu de cette confusion immense, c'était à qui se ferait duc, ou seigneur héréditaire, avec droit de guerre et de justice, en établissant à son profit, sur les populations opprimées, redevances et prestations, tailles et corvées seigneuriales (1).

C'est là le cas de Wavrin, et l'on peut même ajouter que la féodalité a imprimé à la commune un cachet si particulier, que toute son histoire se ressent de l'omnipotente influence de ces hobereaux de haut parage, qui exerçaient droit de haute justice, et décidaient sans appel du sort de leurs vassaux, quand la guerre éclatait.

Lorsque, vers l'an 960, le château de Wavrin fut terminé, les manants qui, jusqu'alors, étaient restés disséminés dans les marais, exposés aux dévastations et aux pillages, vinrent réclamer de leur puissant seigneur aide et protection contre les envahisseurs du Nord.

Le seigneur donna à chaque famille un terrain pour y bâtir une demeure ; il concéda en outre des terres à défricher, des marais à dessécher et à cultiver, moyennant redevance et quelques jours de corvée pour la réparation des chemins, et le travail nécessaire à l'entretien des murs et des fossés du castel.

En cas d'attaque, les sujets étaient tenus de défendre le château, où d'ailleurs ils trouvaient asile eux, leur famille et leurs bestiaux ; en cas de guerre, ils étaient tenus de suivre la bannière du seigneur.

Si les seigneurs de Wavrin avaient des droits, ils avaient aussi des devoirs ; si les serfs et tenanciers, en échange de la terre qu'ils avaient reçue, étaient obligés de donner une partie de leur blé, de leur bétail, de leurs travaux à leur seigneur, à son tour le seigneur était obligé de défendre les champs, le bétail, la personne des serfs et des tenanciers et de les secourir dans leurs pertes, leurs accidents et leurs malheurs.

Ainsi la force des choses avait amené presque tous les

(1) Tailliar. *Recueil d'actes*

Digitized by Google

travailleurs de la terre à se mettre sous la protection et tutelle des seigneurs, protectorat sans lequel Wavrin fût resté désert et le travail agricole inconnu.

L'histoire de notre village s'identifie avec celle de ses seigneurs; la gloire, le dévouement et le patriotisme des sires de Wavrin ont laissé peu de place à la localité elle-même.

Esquisser quelques traits de ces valeureux seigneurs, c'est faire l'histoire du village.

Disons d'abord que la dignité de Sénéchal fut déclarée héréditaire dans la maison de Wavrin, en 1160, et qu'ils furent proclamés hauts justiciers, en 1414.

Au temps où, par le cri de *Dieu le veut,* l'on préludait au choc de deux mondes, choc immense qui enfanta tant d'héroïsme et d'institutions, et que l'on connaît sous le nom de Croisades, parmi ceux qui s'enrôlèrent et suivirent l'étendart de la croix avec Robert II, comte de Flandre, en 1085, il y avait Helin de Wavrin, qui eut l'insigne honneur de rapporter de Jérusalem le Saint Sang que conserve depuis si longtemps la ville de Bruges.

La chronique a mis au front des sires de Wavrin l'auréole de la fidélité au malheur.

Le 2 mai 1127, la terreur et la désolation planaient sur l'opulente cité de Bruges... Charles-le-Bon, comte de Flandre, avait été massacré dans l'église de Saint-Donat; les assassins étaient maîtres de la ville... Marguerite, fille du comte, allait infailliblement périr, si elle tombait entre les mains des ennemis de son père. Bauduin de Wavrin se dévoue, enlève la fille du comte, et, après mille dangers, dans lesquels sa vie fut toujours en péril, il la remet entre les mains du roi de France (1).

Le premier août 1194, le ban et l'arrière-ban des vassaux de Wavrin furent convoqués.

Robert prend en personne le commandement des troupes du comte Philippe d'Alsace, réunit ses hommes, et les conduit, bannières déployées, à la rencontre du duc de Luxembourg. Un combat s'engagea, et notre valeureux seigneur de Wavrin s'empara de la personne du duc de Luxembourg, de son fils et de cent chevaliers qu'il remit au pouvoir de Bauduin. Le comté

(1) Georges James. *Pêcheur de Scarphou.*

Digitized by Google

de Namur, prix de la victoire de Robert de Wavrin, fut réuni au comté du Hainaut.

En 1214, fut moins heureux Hellin de Wavrin, qui, avant la bataille de Bouvines, avait prévu les suites d'une guerre avec la France. Il dissuada le comte de Flandre, Ferrand, de contracter alliance avec l'Angleterre. « Vous resterez seul, disait-il, exposé à la colère du roi, si la fortune tourne mal; si elle sourit, vous deviendrez vassal des Anglais. Dans l'un et l'autre cas, vous avez tout à perdre. »

Ferrand, vif et emporté, n'écoutait pas les conseils donnés par l'amitié, il ne suivait que les inspirations de son orgueil. La fin justifia les sinistres prévisions du Sénéchal de Flandre[1], qui suivit néanmoins la fortune de son maître.

Malgré les puissantes protestations des sires de Wavrin, il fut fait *arsin* dans notre village.

Nous lisons, dans les *chapitres d'histoire* de M. Houdoy, qu'en 1313, un certain Herlin de Sartiaus, habitant de Wavrin, avait battu un bourgeois de Lille, sans motif légitime, et avait refusé de comparaître et de se soumettre à la justice échevinale. Le Magistrat, après sentence rendue par le Parlement, fit publier par toute la cité de Lille que les bourgeois et manants eussent à se tenir prêts pour marcher en armes. Les bannières furent déployées aux fenêtres de la halle, et au son des cloches, à la requête des échevins, le bailli de Lille et le châtelain, avec les hommes d'armes, se mirent processionnellement en marche pour venir exercer le terrible droit d'arsin dans notre village.

La maison d'Herlin de Sartiaus fut brûlée, les arbres du *pourpris* arrachés, et les débris des bâtiments et des plantations furent confisqués

Wavrin prenait une importance marquée, grâce à l'influence toujours croissante de ses seigneurs. Les manants du fief en profitaient. Un fait historique, entre bien d'autres, nous servira de pièce à l'appui de cette assertion.

Le fait se passa de 1404 à 1419.

Le duc de Bourgogne, Jean-sans-Peur, avait ordonné que les fortifications de Lille fussent réparées. Pour donner suite à cette

(1) Lebon. *Flandre Wallonne.*

Digitized by Google

décision, le Magistrat de Lille avait résolu que de nouveaux bastions seraient élevés. Tous les habitants de notre village furent sommés de prendre part aux travaux.

Le sire de Wavrin intenta un procès au Magistrat de Lille, et justice fut faite.

Il fut déclaré que les manants des fiefs ressortissant de la maison de Wavrin n'avaient point de redevances envers autres que ses seigneurs et maîtres.

L'on voit donc que, si les maîtres du village savaient défendre leur suzerain sur les champs de bataille, ils protégeaient ailleurs les privilèges de leurs manants.

En 1488, le maréchal d'Esquerdes avait conduit à Ypres, 5,000 fantassins, et 600 cavaliers. Bientôt il leva son camp et se dirigea vers la Flandre française (1). Dès qu'il eut passé la Lys, son premier objectif fut le château de Wavrin. Ce château était alors une place forte, dont les marais défendaient l'accès, Il avait pour commandant militaire, Moreau de Gers, homme rompu au métier des armes. Crèvecœur, voyant qu'il ne réussirait pas à enlever le château par ruse, et que les belles promesses n'avaient pas de prise sur la garnison, résolut d'en venir à la force ouverte. On plaça des machines pour battre les murs en brèche. Ces machines tonnaient, tandis que trois cents boulets frappaient les murs. Pendant trois jours et trois nuits, il n'y eut ni trève ni repos pour les assiégés. La terreur crût avec l'ardeur de l'attaque. Moreau perdit courage et demanda une entrevue au maréchal d'Esquerdes. Il réussit à s'attirer la bienveillance du vainqueur. Il obtint des conditions bien douces et sa propre liberté. Mais ce que voulurent les habitants fut excepté, et aussitôt que le maréchal d'Esquerdes eut pris possession du château, on pendit une quantité des soldats de la garnison, tandis que Moreau s'enrôlait par serment au service du roi de France. Ajoutons que, bientôt après, ce commandant infidèle reçut le châtiment de sa perfidie envers son prince et ses soldats. Il eut la tête tranchée à Cambrai.

Dans la même année, le 14 décembre, les États de la Flandre Wallonne signèrent, au château de Wavrin, le célèbre traité

(1) Buzelin.

Digitized by Google

de paix avec le roi Charles VIII. Ce traité avait pour but de préserver le pays des horreurs de la guerre.

Lors des troubles religieux, ou plutôt dont la religion fut le prétexte, en 1566, les Gueux, sous les ordres d'un certain Vallée, lecteur du prédicant Cornille, venaient de piller l'abbaye de Loos et Haubourdin. Ils avaient rejoint leur capitaine, qui les attendait sur le cimetière de Fournes, après avoir dévasté l'église et brisé les cloches. Les Gueux s'écrient: « A Seclin. » Cependant Vallée, voyant une partie de ses gens endormis, cuvant leur boisson, accorde deux heures de repos avant de se mettre en route. Un paysan de Wavrin, qui s'était faufilé parmi la bande, avait tout entendu. Il forme son plan, profite de ces deux heures, court en diligence vers Seclin et prévient les habitants. Grâce à cet avis, les Gueux sont rudement reçus et si bien battus qu'ils se précipitent en désordre dans les marais de Wavrin, et, en moins de trois heures, plus de 900 d'entr'eux sont noyés ou assommés sans pitié [1].

A ces tristes résultats des discordes civiles ou religieuses, lesquelles font toujours des victimes, nous préférons les faits et gestes des sires de Wavrin, tous marqués au coin de la vaillance, de la bravoure et de la courtoisie.

C'est une large et belle histoire à écrire que celle des prouesses des seigneurs de notre village. Leur personnalité y a tout absorbé, et pour faire des ruines de tant de chevalerie comme de l'antique castel, il a fallu les gigantesques convulsions de 1789.

ARCHÉOLOGIE. — Il y avait à Wavrin un château-fort qui fut reconstruit vers l'année 960; le donjon primitif était d'une date antérieure.

Les seigneurs avaient fondé dans notre village un PRIEURÉ pour les besoins des âmes, et une MALADRERIE pour les besoins du corps.

Ces deux fondations pieuses ont disparu avec le château, dans la tourmente révolutionnaire; à peine connaît-on aujourd'hui l'endroit où elles furent édifiées.

(1) *Flandre Wallonne aux XVI^e et XVII^e siècles.*

Digitized by Google

WAZEMMES.

Wazemmes n'était d'abord qu'un faubourg de Lille, qui prit une importance considérable, et devint une ville importante par le chiffre de sa population et par l'étendue de son commerce.

Un décret l'annexa à la ville de Lille, il y a vingt ans.

Les dépendances étaient : les Moulins, Canteleu, la Barre, le Bazinghien.

Les Armoiries étaient celles des évêques de Tournai.

HISTOIRE. — Au sixième siècle, le terrain sur lequel devait plus tard s'élever la ville de Wazemmes n'était qu'un vaste marais, entrecoupé de ruisseaux, de fontaines et de maigres bouquets de saules. Près de là, sur un plateau qui dominait ce site sauvage, un château fort avait été construit. Cette forteresse avait nom : château du Buc.

LÉGENDE HISTORIQUE. — Vers 591, Salvaert, prince de Dijon, se rendant en Angleterre, avec sa noble épouse Ermengarde et une suite nombreuse, s'arrêta au château du Buc; Phinaert, farouche forestier de Clotaire II, roi de France, exerçait ses brigandages sur le territoire de Wazemmes.

Le forestier fut épris des charmes de la princesse; mais il échoua dans les efforts qu'il fit pour la séduire. Il eut alors recours à un guet-apens qu'il dressa dans la *forêt de Sans-Pitié*, située à Wazemmes, où des gens apostés tombèrent à l'improviste sur Salvaert et les siens. Tous furent mis à mort, excepté Ermengarde, la seule proie que convoitait le tyran; elle lui échappa. Se laissant

Digitized by Google

glisser de son cheval, elle s'enfonça dans l'épaisseur de la forêt; arriva à une fontaine ombragée de saules, où, vaincue par la fatigue, elle s'endormit.

La Sainte-Vierge lui apparut, tenant dans ses bras un bel enfant : « Ne perdez pas courage, lui dit-elle, bientôt vous serez mère d'un fils qui vengera son père, sera le sauveur de son pays, et vous mettra vous-même en liberté. »

A son réveil, Ermengarde vit devant elle ce fils que la Vierge lui avait promis. Aussitôt elle l'embrasse avec bonheur, le cache dans une touffe de feuillage et va s'offrir elle-même à ses persécuteurs, sachant bien que, si on découvrait sa retraite, son fils périrait avec elle.

Le lendemain, l'enfant fut trouvé par un ermite nommé Lydéric, qui le nourrit avec le lait d'une chèvre et lui donna son nom. Le jeune Lydéric, fils d'Ermengarde, apprit, dès qu'il fut en âge, l'histoire tragique de ses parents. Il passa en Angleterre, se rendit habile dans le métier des armes, revint en France, se rendit à la cour de Clotaire II, qui l'autorisa à provoquer en combat singulier le meurtrier Phinaert. Celui-ci, expérimenté dans les combats, se promettait une victoire facile sur un jeune homme de vingt ans. Son espoir fut déçu; il fut tué, et le roi, en 611, investit le jeune Lydéric, son vassal, de la châtellenie du Buc.

Lydéric se hâta de délivrer sa mère, retenue prisonnière depuis vingt ans, et vérifia ainsi pleinement la prédiction de Marie.

Le lieu de l'apparition a pris le nom de *Fontaine Delsault*, à cause des saules qui l'ombrageaient; une rue, qui porte ce nom, signale cette antique tradition.

Nous n'avons pu résister au désir de rapporter, même à propos de Wazemmes, cette histoire si populaire et si touchante se rattachant à l'origine de l'existence de Lille.

D'ailleurs, c'est à Wazemmes, sur l'emplacement que tous connaissent, que se sont passées ces scènes tragiques.

La plupart des villes appelées à un grand avenir, ont entouré leur berceau d'une auréole de poésie fabuleuse. A Lille, Lydéric et Phinaert sont encore connus, et le nom d'Ermengarde réveille une souvenance attendrissante. Ainsi, que nous paraissions ou non paradoxal, Wazemmes est le berceau de la cité populeuse dont il fait aujourd'hui partie. C'est là que se trouve *La Fontaine*

Digitized by Google

del saulx, c'est encore là que s'étendait le *bois sans pitié*, où la mère du premier forestier subit de si cruelles angoisses.

Après avoir fait une si large part aux conjectures, entrons dans le domaine du positif.

Vers 863, un forestier nommé Baudouin défit les Normands qui s'étaient répandus dans les environs de son fort, et Wazemmes devait commencer à se peupler.

Du temps de Bauduin V, en 1030, notre seigneur prit fait et cause pour son parent Godefroy, duc de Lorraine, contre l'empereur Henri III. Le pays fut naturellement victime de cette politique de famille. Wazemmes fut pillé et saccagé. Il s'en suivit une affreuse disette, escorte ordinaire des querelles sanglantes.

Après les fureurs de Richilde et le règne réparateur de Robert, nous avions pour comte, en 1093, Robert II de Jérusalem.

Ce comte dut combattre l'empereur d'Allemagne, usurpateur de la Zélande. Il en résulta que Wazemmes fut pillé et saccagé de nouveau par les soudards des deux partis.

Déjà, à cette époque, Wazemmes avait éprouvé les plus grandes calamités. A la mort de Charles-le-Bon (1128), toute digue étant rompue, les horreurs de l'anarchie fondirent sur la localité.

Wazemmes eut alors pour hôte ce Guillaume qui vint, avec l'aide de Louis-le-Gros, mettre le siège devant la fière cité. Après plusieurs attaques infructueuses, pendant lesquelles notre bourgade eut à souffrir des assiégés et des assiégeants, le Normand alla mourir à Alost, laissant à notre territoire la trace de ses ravages, que la sage administration de Thierry d'Alsace eut peine à réparer, même avec quarante ans de généreux efforts.

LES MOULINS. — La ville de Wazemmes a eu longtemps le monopole des moulins à vent qui furent importés de l'Orient vers l'an 1227.

Le moulin du faubourg de la Barre, desservi par les eaux de la Deûle, fonctionnait déjà, en 1236, puisque Jeanne de Constantinople l'octroya, cette année-là, à l'hospice Comtesse.

La donation du droit de mouture procurait à cet établissement le plus clair et le plus important de ses revenus. Dès le principe, chaque propriétaire de moulins dans la châtellenie devait lui

Digitized by Google

payer une redevance. La maison Comtesse avait le privilège exclusif de la mouture.

Cependant, par acte du 1er avril 1291, Guy, comte de Flandre, donne à la ville de Lille tout droit sur les eaux faisant mouvoir les moulins del Saulx, de Wazemmes et d'Esquermes; ces moulins ont disparu sans laisser trace matérielle de leur existence. Depuis, des moulins mûs par le vent se construisirent et se multiplièrent dans des proportions extraordinaires; l'élan s'arrêta, au milieu du XIXe siècle, quand la vapeur remplaça la force motrice du vent. La plaine où s'élevaient tous ces appareils se nomma *Les Moulins*. Les voyageurs qui viennent de France s'étonnent à la vue de ces nombreuses machines tournées au vent et pivotant à mesure qu'il change lui-même de direction. Leurs grandes ailes rouges se meuvent tantôt avec rapidité, tantôt avec lenteur, mais toujours régulièrement. Elles semblent obéir à la voix d'un chef.

Wazemmes n'eut guère à souffrir des déprédations commises dans les communes rurales, parce qu'il se trouvait sous les remparts de Lille.

Philippe-le-Bel s'était emparé de Tournai et, en compensation de son audacieux larcin, il accorda aux évêques de Tournai, la propriété de Wazemmes, et sa magnifique maison de campagne.

C'est de ce palais que Jean-de-Prat, évêque de Tournai, accorde, le 12 octobre 1340, des privilèges aux fidèles qui se rendraient les samedis à la cathédrale de Tournai, au chant du *Salve regina*[1].

C'est aussi du château de Wazemmes que le roi de France, Charles V, data les lettres par lesquelles il autorisait les Dominicains à bâtir un monastère dans l'enceinte de Lille, *intra muros Insulenses*.

Les bénéfices de l'autel de Wazemmes n'en appartinrent pas moins au chapitre de Saint-Pierre de Lille, ainsi qu'il résulte d'une bulle du pape Célestin II, en date du 3 mars 1143.

Philippe-le-Hardi conçut, en 1383, le projet d'une descente formidable en Angleterre. C'est ici le cas de s'écrier avec le poète latin :

> **Quiquid delirant reges, plectuntur Achivi.**
> **Le peuple doit payer les sots projets des rois.**

(1) Buzelin. *Annales Gallo-Flandriæ*.

Digitized by Google

Des hordes d'aventuriers accoururent de toutes les provinces de France ; et pendant que les chefs usaient le temps en pourparlers, les soudards le mettaient à profit pour désoler par leurs exactions la contrée où ils étaient venus en alliés. La descente en Angleterre avorta, et notre pays subit, pendant quatre ans, d'incroyables rapines.

Depuis 1304 jusqu'en 1667 les Lillois étaient restés en possession de leurs murailles, et Wazemmes avait pu se relever sous cet abri protecteur. Mais l'*ultima ratio regum* devait détruire ce calme bienfaisant. L'ambition d'un grand roi avait emprunté la voix du canon.

C'est alors, en 1667, que fut construite la redoute au Pont-de-Canteleu.

La lutte se termina par le triomphe momentané de Louis XIV, nous disons momentané, car les Alliés ressaisirent la première occasion de prendre leur revanche.

En 1708, les villes de Wazemmes et de Lille furent complètement investies par le prince Eugène de Savoie.

Ce siège finit par la capitulation héroïque de Boufflers, et le règne de Louis XIV, par la brillante victoire de Denain.

A des temps nouveaux, il faut des gloires différentes.

Les élans sublimes du patriotisme remplaceront l'antique fidélité des Français pour le trône de Saint-Louis. L'idée de la Patrie en danger suffira pour susciter des milliers de défenseurs. Les Wazemmois se joignent aux Lillois, et veulent mourir avec eux sous les ruines de leurs remparts.

De si beaux dévouements reçurent leur récompense.

L'histoire a conservé par une colonne le souvenir de l'héroïque défense de la ville de Lille et de la déconfiture des Autrichiens.

Wazemmes, qui fut longtemps faubourg, s'adjoignit plus tard Les Moulins et le quartier de la Barre avec le titre de ville.

Mais Lille se trouvait à l'étroit dans son enceinte, et, pour s'élargir, reçut dans son sein la cité populeuse où Lydéric est né, et où l'industrie a remplacé les poétiques légendes et les domaines élégants des évêques de Tournai.

Notre-Dame de Consolation. — On voyait autrefois au faubourg de la Barre, sur le quai de la Deûle, à l'endroit où

Digitized by Google

la rivière forme un havre, un sanctuaire dédié à la mère de Dieu, sous le nom de Notre-Dame du Haut, ou Notre-Dame de Consolation. Cette chapelle fut bâtie par le seigneur Jean de Hocron, grand bailli de Tournai et maître d'hôtel du prince d'Orange. Voici à quelle occasion.

L'an 1515, Jean de Hocron s'était embarqué dans un port des Pays-Bas pour une mission que lui avait confiée son prince. Pendant le voyage survint une affreuse tempête ; le vaisseau est emporté, ballotté au gré des vagues, la mâture se brise, les matelots perdent courage, un naufrage est imminent. Le seigneur, seul, restait ferme dans le danger : « Etoile de la mer, s'écrie-t-il, ô Marie ! sauvez-nous, nous périssons ; si nous rentrons à Lille, j'en fais le vœu, j'érigerai un sanctuaire en votre honneur. » A l'instant, les flots se calment, les vents s'apaisent, navire et passagers arrivent au port.

Hocron, de retour à Lille, accomplit son vœu, et fit bâtir une élégante chapelle sur la rive de la Deûle, sous le vocable de Notre-Dame de Consolation. Le peuple accourut à ce sanctuaire et y trouva toujours des soulagements.

Après la prise de Lille par Louis XIV, ce prince voulut faire construire une citadelle qui répondît à l'importance de la place. La ville devait être agrandie, Vauban avait fait un plan qui englobait dans les remparts Notre-Dame du Haut. On obtint du Magistrat de Lille et de l'évêque de Tournai que l'image de la Sainte Vierge fût transférée à Saint-André. En 1734, la statue de Notre-Dame fut donnée à La Madeleine ; elle a disparu dans la tourmente révolutionnaire, mais les fidèles l'honorent encore en l'église Notre-Dame de Consolation, au faubourg de La Barre.

La nouvelle aventure.— Il existait autrefois, à Wazemmes une guinguette charmante, connue sous le nom de *Nouvelle Aventure ;* ce monument, de bizarre structure, renfermait une salle de théâtre, et était devenu le rendez-vous de la jeunesse dansante ; plus d'un Lillois regrette la démolition de ce palais et de ses admirables charmilles.

Digitized by Google

WERVICQ.

Wervicq-Sud, village agricole sur la rive droite de la Lys, qui le sépare de Wervicq (Belgique), du canton et à dix kilomètres de Quesnoy-sur Deûle, à dix-huit kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de Comines. Cette commune a une église desservie par un curé et un vicaire, une école de garçons tenue par un instituteur laïque, et une école de filles dirigée par les Sœurs de l'Enfant-Jésus. L'industrie y est représentée par des blanchisseries et retorderies de fils de coton.

La population est de 2,985 habitants, dont 1,229 français et 1,756 étrangers; tous catholiques.

Les hameaux sont : le Blaton, la Planche-de-Pierre, la Montagne, la Noire-Bouteille, le Robinet, la Ferme-Brûlée.

Les armoiries sont : d'or à une bande de gueules, accompagnée de six roses de même.

Wervicq, en latin *Viroviacum*, en flamand *wer wyck*, signifie *ville des guerriers*.

Les documents historiques qui suivent intéressent plus spécialement Wervicq, ville de la Belgique, qui a conservé quelque importance, et qui n'est séparé de Wervicq, village français, que par la rivière de la Lys.

HISTOIRE.— S'il y eut une antique cité au pays des Morins et des Ménapiens, sur les limites des Nerviens, dit Sanderus[1], ce fut *Viroviacum*, qui signifie ville des guerriers.

Se basant sur l'itinéraire d'Antonin, les annales Bertiniennes

(1) *Flandria Illustrata.*

Digitized by Google

rapportent que c'est la même ville que les gens de Flandre nomment Wervick. Dans la carte Théodosienne, dite de Peutinger, ce bourg est désigné sous le nom corrompu de *Virovinium* (1).

Paul Diaconus, prédécesseur de Meyer, et les historiens du pays, tel que Mercator, Merchantius et Petrus Divœus, ne lui assignent pas une aussi haute antiquité.

Nous nous permettrons de marcher sur les traces de nos devanciers autorisés pour nous figurer la splendeur de cette ville du temps des Romains. Sa voie militaire, la beauté de sa situation, les ressources défensives que lui donne la Lys, en sont autant de présomptions favorables.

Placée, à cette époque reculée, entre les trois peuples cités plus haut, et de nos jours, entre Ypres, Lille, Tournai et Courtrai, la Cité a pu se former d'une agglomération de ces peuples, y trouver sa défense, et, en retour, les protéger aussi de ses armes.

Elle partagea par réciprocité leur prospérité, et fréquentée par des gens de négoce, elle s'acquit autant de renom dans le commerce que dans les armes.

Avant Bruges, avant Gand et Ypres, dit Grammaye (2), Wervicq avait sa page dans l'histoire. Elle ne tenait son droit municipal ni des rois ni des comtes, mais d'une tradition fidèlement conservée de ses ancêtres. Ce privilège avait accru sa population.

La ville était divisée en neuf quartiers, et chaque quartier connaissait des affaires civiles et criminelles.

En 1427, le duc Philippe lui confirma ses privilèges, avec haute, moyenne et basse justice, et, en 1441, il lui octroya des keures ou charte avec un scel aux plaids.

Wervicq n'eut jamais de fortifications, mais un simple fossé de ceinture. Son *Prætorium* était très-vaste. La curie, les halles, les places publiques ont laissé des ruines qui ont échappé aux ravages de la guerre et qui attestent une splendeur passée.

Voici, du reste, le résultat de nos recherches et de nos investigations.

Au centre de la ville s'élève un édifice qui respire la plus haute antiquité; dédié autrefois au dieu Mars, il forme aujour-

(1) De Bast. *Antiquités trouvées.* — (2) *Antiquitates.*

Digitized by Google

d'hui la superbe église de Saint-Martin. Au milieu se dressait une statue armée qu'on adorait sous le nom de Priape ou d'Esculabe.

La statue a disparu, et le temple païen a subi de si nombreuses transformations, que l'antiquaire a peine à reconnaître encore les débris de la splendeur des Romains.

Ce ne sont pas là les seuls souvenirs que nous ont laissés les vainqueurs du monde.

Quelques savants conjecturent que le chemin appelé aujourd'hui *Stans-Wegh* est un souvenir du nom de Constantin le Grand. Mais ce qui est incontestable, c'est que le territoire primitivement appelé *pagus Viroviacensis*, et souvent repris dans les chartes de Tournai et d'Arras, désigne l'emplacement qu'occupait l'ancienne ville.

Chose remarquable, c'est qu'aux jours de fête, quand le clergé porte processionnellement l'image de la Sainte-Vierge, il parcourt encore cet espace de terrain.

On montre encore de nos jours, à Wervicq, l'emplacement du camp des Romains, et l'on s'imagine sans difficulté que des cohortes ont dû y faire séjour. En effet, dans la notice des dignités de l'empire *(notitia)*, qui parut sous Valentinien III, on trouve qu'il existait un corps de cavalerie du pays de Courtrai, *Equites Cortoriacenses.*

Notre ville n'est pas loin de là et n'a pu manquer de recevoir des visites militaires ou des campements. Les prairies qu'arrose la Lys offraient une ressource trop précieuse au ravitaillement pour que les Romains n'en profitassent point.

Nous voilà donc bien à l'aise pour affirmer que la localité qui appelle tout notre intérêt, remonte à une époque très-respectable.

Mais un fait plus éclatant, un fait palpable, physique, subsistant, démontre mieux que tous les écrits le droit d'aînesse que Wervicq peut revendiquer sur beaucoup de ses voisins.

Il était, en effet, tête de ligne, pour la voie romaine qui se dirigeait d'un côté vers Tournai et de l'autre gagnait Cassel, *Castellum Morinorum*.

Ces constructions de routes presqu'aussi impérissables que la renommée des maîtres du monde, méritent une attention particulière. Ces voies ont sillonné ou sillonnent encore des

Digitized by Google

localités qui appartiennent à notre arrondissement. De savantes descriptions en ont été faites par des hommes compétents. Ce n'est pas sortir de notre sujet que d'y consacrer quelques lignes.

Voies romaines.— Les Romains, accoutumés aux travaux militaires, ne furent pas plutôt en possession du pays, qu'ils cherchèrent à s'y maintenir par tous les moyens.

Ils choisirent les meilleures positions, y tracèrent, en forme de villes, des camps retranchés, communiquant entre eux par des voies larges, solides et commodes.

L'empereur Auguste confia à son gendre Agrippa l'exécution des voies romaines dans les Gaules.

L'encaissement de ces voies se pratiquait ordinairement au moyen d'une tranchée ouverte jusqu'au tuf ou jusqu'à l'argile, selon les terrains, au milieu de la chaussée, sur une largeur de vingt-quatre de nos pieds environ.

Cette tranchée, comblée de gravois, de cailloutis fortement imprégnés d'un ciment très-dur jusqu'au niveau du sol, était recouverte de larges dalles en pierres du pays, reliées entre elles par des crochets en fer.

Des lieux d'étape et des signaux placés de distance en distance le long de la chaussée, complétaient les mesures de précaution employées pour assurer, en toute saison, la prompte transmission des ordres, la libre circulation des charrois, et la marche accélérée des troupes.

De loin en loin, l'on retrouve parfois encore, dans les environs de Wervicq, les débris de ces grandes voies, que dix-huit siècles n'ont pu anéantir, et qui révèlent à l'esprit les hautes conceptions des empereurs romains.

L'antique existence du bourg est assez mise en évidence, par ce qui précède ; il est temps de voir à quelle époque il a donné signe de vie dans des actes consacrés par l'histoire plus récente.

En 1112, Baudry, évêque de Tournai, concède au chapitre de Saint-Pierre de Lille le *Bodium* de Wervicq.

En 1143, le pape Célestin confirme la donation aux doyen et

(1) Le Bon. *Mémoire sur les Forestiers de Flandre.*

Digitized by Google

chapitre de Saint-Pierre de Lille, de l'autel de Wervicq et des bénéfices y attachés.

Dans l'entreprise colossale de l'Occident chrétien contre l'Orient infidèle, entreprise dont les immenses résultats ont rendu à tout jamais célèbres les croisades, l'antique ville des guerriers apporta son contingent. Guillaume de Wervicq s'enrôla, en 1093, sous la bannière du haut et puissant comte Robert II. Trente ans après, nous voyons Guillaume de Wervicq, dans la maison de Bertulf, tramer (1) la conspiration dont Charles-le-Bon, tomba victime dans l'église Saint-Donat à Bruges.

Wervicq était alors une riche et puissante ville.

L'église Saint-Martin se faisait remarquer par son élégance, ses décorations hardies et la richesse de ses ornements.

La belle race flamande s'y maintenait dans toute sa pureté. On vantait déjà, à cette époque, les grâces et les attraits des femmes indigènes.

Elle avait son antiquité recommandable, son opulence reconnue, son sexe enchanteur. Il lui fallait la consécration du malheur.

En 1282, survint un incendie qui consuma 2,260 fabriques (2). Et qu'on ne se récrie pas sur ce chiffre énorme. Il arrivera, en 1460, une autre catastrophe qui fera disparaître dans les flammes plus de 2,000 maisons (3). Car, au rapport de Guichardin (4), la ville d'Ypres ayant été assiégée par les Anglais et les Gantois, en 1383, et ses vastes faubourgs ayant été détruits, les nombreux drapiers qui les habitaient se dispersèrent, et vinrent établir leurs manufactures à Wervick. Cette ville, grâce à son heureuse situation sur la Lys qui la traverse, était devenue une des plus commerçantes de l'industrieux pays de Flandre.

Les étoffes de laine et l'excellence de sa teinture avaient répandu au loin sa réputation.

Malheureusement, Wervicq eut à souffrir des désordres de la guerre et de ceux du feu. Nous avons mentionné deux de ces tristes accidents Ils avaient été précédés, en 1116, par un premier

(1) Le Glay. *Comtes de Flandre*. — (2) (3) De Meuninck — (4) Description de la Belgique.

Digitized by Google

incendie, à l'occasion duquel un nombre de maisons, qui ferait actuellement une ville, furent la proie des flammes.

Il n'y restait donc, en 1419, que les restes d'une splendeur tant éprouvée.

Mais de tous les malheurs, le plus désastreux fut celui que nous amenèrent les Gueux et la guerre des Malcontents. La soldatesque en furie et le brigandage ruinèrent de fond en comble notre ville.

Les Gueux brûlèrent les églises et les chapelles, les soldats pillaient et volaient.

En 1579, le fameux partisan de La Noue s'empara de la ville, sans qu'on pût lui opposer grande résistance. Carondelet et ses gens furent faits prisonniers. La garnison de la maison du Roi se retira d'elle-même, malheureusement elle mit le feu à la ville.

Comme il est facile d'en juger, la localité ne se releva jamais de ces désastres successifs. Ce qui n'empêcha pas que Wervicq fut encore successivement occupé par les Français, en 1700, par les soldats du prince Eugène, en 1708, et par l'armée de Louis XV, pendant le siège de Menin, en 1744.

Jetons un voile sur les exactions et les exigences d'une occupation militaire, et arrivons à l'année 1793.

Une immense éruption sociale avait englouti les institutions du passé et le trône séculaire des fils d'Henri IV. Les potentats de l'Europe, consternés des nouvelles doctrines, dont la France s'était faite le porte-étendard avaient rassemblé tous leurs bataillons, pour envahir ce sol révolutionnaire et étouffer sans retour ces aspirations audacieuses. Louis XVI avait payé de son sang les fautes de ses prédécesseurs et ses propres pusillanimités. Pour la seconde fois, le pays subissait l'invasion. Wervick, placé au premier rang de la frontière, ne pouvait échapper à la loi fatale.

Un poëte l'a dit:

> Près de la borne où chaque État commence,
> Aucun épi n'est pur de sang humain.

Après des prodiges de valeur, des actes d'intrépidité romaine, la ville fut prise et incendiée, quarante-deux pièces de canon

Digitized by Google

avaient été abandonnées par les Hollandais. Le général Clairfayt veut passer la Lys à Wervicq, il en est empêché par Moreau, et la victoire de Tourcoing s'en suivit.

Arrêtons-nous ici; nous avons rappelé brièvement les splendeurs et les misères de la ville. Ni son antique passé, ni son opulence, n'ont pu la garantir des coups du sort. Dernier effet de la guerre, elle est aujourd'hui partagée en deux. Une moitié appartient à la France et l'autre à la Belgique :

Bella, vetusta, decens, Lizæ oportuno fluento,
Splendidius posteram, Wervice, ferre decus
Nilve vespillo, Mars ferro, Mulciber igne,
Vastasset cives, arva, meosque lares.

Max Vrientius.

Belle, antique, honorable, sur les bords heureux de la Lys, j'aurais porté plus haut la gloire de Wervicq, si les brigands, la guerre, le fer, le feu et la flamme ne fussent venus désoler mes enfants, mes terres et mes demeures.

ARCHÉOLOGIE. — Dans l'église, on peut lire l'épitaphe, en flamand, de Théry Van Gherbode, décédé en 1419, seigneur de Wambrechies, qui voulut être enterré dans son bodium de Wervicq.

Dans la chapelle de l'Ange-Gardien, on voit un monument consacré à la mémoire de Méliadoc, chevalier breton, et de demoiselle Jehenne, fille du seigneur de Croix et de Flers (1478).

Le Moulin de Wervicq. — Ce moulin, situé sur les hauteurs de la montagne, restera célèbre dans l'histoire, à cause du rapport du sanguinaire Isoré, commissaire de la Convention dans le Nord, qui, en octobre 1793, écrivait à son gouvernement : Nous avons tué un troupeau d'émigrés sous le moulin de Wervicq. Un seul a été envoyé à Lille pour le service de la guillotine.

Le Blaton. — A l'extrémité du village, se trouve le hameau du Blaton, terre libre et inviolable. Là se trouvaient les piliers de la Justice des seigneurs du Ferrain, auxquels on suspendait les condamnés à mort. Ils servaient aussi de pilori pour les criminels.

Digitized by Google

NOTABILITÉS. — Guillaume de Lapierre, Lapidanus, religieux de Saint-Winoc de Bergues, philosophe et théologien, auteur d'ouvrages remarquables.

Martin Chastelain, fils d'un pauvre menuisier, aveugle depuis l'âge de trois ans, se rendit célèbre par son habileté consommée; il fabriqua un orgue en bois et tous les outils nécessaires à sa confection.

Les demoiselles Vincre.—Au commencement du XVIII^e^ siècle, deux filles, dont l'une surtout avait reçu de la nature un physique heureux et des moyens puissants de persuasion, se réfugièrent à Wervicq. Elles menaient une existence mystérieuse, dans un quiétisme religieux qui fit des prosélytes. Les grands de la terre, les évêques, sollicitaient la faveur d'être admis à leur table. Leur réputation de sainteté et d'humilité était surtout exagérée près de la noblesse. Aussi le bon ton et l'aristocratie se donnaient-ils rendez-vous dans les salons de ces demoiselles, Mais rien n'est stable ici-bas. La justice investigatrice souleva le voile mystérieux de l'existence de Mlle Hélène, c'était la plus belle; elle fut condamnée au bannissement, pour intrigues et fraudes pieuses. Elle avait puisé dans la crédulité de ses adeptes de l'or en abondance; elle alla mourir dans l'indigence, à Givet, imbue des idées de mysticisme dont elle s'était drapée, comme d'un manteau, pendant toute sa vie.

Digitized by Google

WICRES.

Wicres, village agricole sur le ruisseau l'Oresmieux, du canton et à six kilomètres de La Bassée, bureau de poste de Fournes, est à dix-neuf kilomètres de Lille. Il y a une église desservie par un curé, une école tenue par un instituteur laïque.

La population est de 267 habitants, tous français et catholiques.

Les armoiries sont celles de Saint-Amé de Douai.

HISTOIRE. — Robert, évêque d'Arras, à la demande de Robert, prévôt de l'église de Saint-Amé de Douai, accorde aux chanoines de ce chapitre les autels d'Ostricourt et de Wicres.

Cette pièce existe dans le fonds de Saint-Amé aux archives du Nord ; elle ne porte pas de date. Il faut néanmoins la placer entre 1115 et 1131, millésimes qui correspondent à l'avénement de Robert au siège épiscopal d'Arras et à l'époque de son décès.

Voilà donc l'existence de Wicres dûment constatée. Dès lors, la localité avait une église, ce qui fait conclure à un développement antérieur de population. Pour trouver un autre fait authentique se rapportant à ce village, il nous faut remonter à la fin du quatorzième siècle, à l'année 1391.

Rogier le Prévost, seigneur de Capinghem, chevalier, donna

Digitized by Google

alors lettres faisant foi que Jacques Prévost avait cédé à l'abbaye de Marquette plusieurs rentes sur différents héritages, parmi lesquels se trouvent des terres sises à Wicres.

Wicres avait pour seigneurs et maîtres les sires de Wavrin, qui n'étaient certes point de minces personnalités.

De 1404 à 1419, des troupes indisciplinées et des bandes de partisans parcouraient le pays et rendaient urgentes toutes sortes de précautions. Les fossés de la ville de Lille furent curés et approfondis. Il paraît que des traîtres, on ne sait dans quel intérêt, avaient essayé de détourner les eaux de la Deûle, et de priver ainsi la ville de sa plus forte défense naturelle.

Jean-sans-Peur fit venir de Bourgogne des chevaux pour aider le Magistrat de Lille dans les travaux à exécuter autour de la ville; tous les habitants furent contraints de travailler aux remparts et des réquisitions furent faites aux villages voisins pour le transport des terres.

Les manants du village de Wicres, qui se trouvaient sous la souveraineté du sire de Wavrin, se plaignirent à leur seigneur et maître de l'impôt forcé auquel on les astreignait et, se joignant aux manants de Fromelles, ils réclamèrent prompte et loyale justice.

Le seigneur de Wavrin intenta un procès au Magistrat de Lille, et les habitants de Wicres furent indemnisés de leur travail et de leur temps [1].

Les guerres dont le pays fut le théâtre sous les gouvernements désastreux de Louis de Nevers et de Louis de Mâle, les brigandages armés auxquels étaient sans cesse en butte les gens de la campagne, n'avaient pas permis à Wicres de prospérer beaucoup. L'histoire le constate par le dénombrement de 1450. A cette date, il y avait dans la commune six ménages relevant du diocèse d'Arras. Dix-neuf payaient taille, et neuf autres recevaient le revenu des pauvres.

Mais rien n'égale l'état pitoyable auquel Wicres se trouva réduit, au temps fatal à la Flandre, où le roi de France Louis XI, joignant l'astuce à l'ambition, remplit la châtellenie de soldats pillards, qui parcouraient et rançonnaient le pays d'Arras à

(1) Derode. *Histoire de Lille.*

Digitized by Google

Tournai. Le triste tableau que fait Jacques Dumortier, alors curé de la paroisse, dans son dénombrement de 1485, fait mal au cœur.

Avant la guerre, dit-il, il y avait dix-neuf feux. Maintenant il n'y en a plus que sept, pour la plupart pauvres; car « du tout brûlé par les Français. » Vraiment, la guerre ressemble à la haine, elle est impie.

Un peu plus tard, le village s'était modestement relevé de ce grand désastre, bien que les traces n'en fussent pas effacées.

En effet, nous lisons qu'en 1491, Wicres avait pour seigneur le sieur de Belesta. Un bailli était chargé, en son nom, de l'administrer. Il s'appelait Jean Deligny. C'est par son rapport qu'il nous est permis de constater que le village se composait alors de dix feux, dont sept recevaient l'aumône que, dans ces temps de foi, l'Église ménageait aux pauvres.

A la fin du XV^{e} siècle (1497), le pasteur de la paroisse était Mathieu Lebay. L'on commençait à oublier alors les longues et funestes incursions des Hennuyers, qui avaient attristé le gouvernement de Maximilien d'Autriche. La population du village augmentait et la misère décroissait. L'on y comptait onze feux, et parmi eux six participaient au bien des pauvres. La proportion était encore énorme. Il faut l'attribuer au malheur des temps.

L'avénement de Charles, archiduc d'Autriche, celui qui sera le fameux empereur Charles-Quint, ne fut pas un gage de bonheur pour la Flandre qu'il accabla de demandes de subsides. Constatons seulement que, quelques années auparavant, Wicres n'avait pas de pâturage commun, comprenait quatorze feux, mais en avait neuf voués à l'indigence.

Nous ne pouvons passer sous silence cette date néfaste, où la plupart de nos villages furent ravagés par les Gueux. Ils ne laissèrent pas à Wicres des traces de leur passage. Nous aurons, hélas! assez de faits à citer à l'actif de cette triste divinité qui se nomme la souffrance.

A peine la bonne et douce archiduchesse Isabelle eut-elle fermé les yeux, que la funeste engeance des soldats reparut dans la châtellenie de Lille. Philippe IV, roi d'Espagne, était, en 1640, le souverain de la Flandre.

Le roi de France, exigeant comme tout conquérant heureux,

Digitized by Google

revendiqua la riche contrée que nous habitons. A cette prétention soutenue par une armée considérable, l'Espagne envoya aussi ses soldats. Wicres vit passer les Français, quand ils allèrent attaquer les villes de Béthune, d'Armentières et de La Bassée. Mais à quel prix s'effectua ce passage? Les cultivateurs d'alors n'eurent plus qu'à pleurer sur leurs granges vides et leurs moissons gaspillées. Enfin, Lille devint la proie du plus fort, et le pays aussi. La domination française ne fut pas acceptée, de prime abord, par l'Europe. Dès que le soleil de Louis XIV eut l'air de décliner, les puissances s'empressèrent de reprendre la Flandre, cette terre si plantureuse et si enviée.

Wicres, de 1708 à 1713, passa par toutes les extrémités de la guerre, de la famine et de la peste. Quand la paix arriva, il était temps, la commune s'exténuait.

Les jours heureux de la prospérité et du calme nécessaire à la vie des champs, se trouvaient encore bien éloignés. Il fallait auparavant essuyer la terrible tempête qui éclata en 1789. De nouveau, l'Europe se rua sur la France, et, en 1792, les soldats de l'Autriche campaient insolemment à Wicres sans prévoir notre revanche d'Austerlitz.

NOTABILITÉ. — Wicres a vu naître Michel Archange Cuvelier qui, en 1664, embrassa la vie religieuse, à la chartreuse de la Boutillerie.

Il devint le premier de ce couvent, après avoir rempli les fonctions de co-adjuteur et de procureur à Gosnay. Il était visiteur de la province, lorsqu'il mourut, en 1729, à l'âge de quatre vingt-six ans.

Nous avons de lui une biographie de M. Levasseur, fondateur de la susdite chartreuse.

Digitized by Google

WILLEMS.

Willems, village du canton et à cinq kilomètres de Lannoy, à quinze kilomètres de Lille, dépend du bureau de poste de Lannoy. Cette commune possède une église desservie par un curé, une école tenue par un instituteur laïque, une société de secours mutuels; l'industrie y est représentée par deux filatures de lin et des tissages mécaniques et à la main.

La population est de 2,116 habitants, dont 1,721 français et 395 étrangers; 2,107 catholiques, 9 dissidents.

Les hameaux sont : Robigeu, le Mouscron, rue Franche, Trieu de Breuze.

Les armoiries : de gueules à un chevron d'argent accompagné de trois pommes de pin d'or.

HISTOIRE. — Reportons-nous au temps

où d'un siècle barbare
Naquit un siècle d'or, plus fertile et plus beau (1).

Non loin des broussailles et des marécages où sera Willems, vivait un de ces hommes qui apprirent aux habitants de la contrée à défricher les terres et à ouvrir leurs cœurs à des aspirations plus douces et plus pures. C'était l'évêque chrétien Théodore, qui, chassé de Tournai par les païens, vint s'établir au village

(1) A. de Musset.

Digitized by Google

de Blandain, où il mourut peu de temps après. Les disciples du Christ étaient alors peu nombreux, et ils avaient pour chefs deux hommes pieux, d'origine romaine, Sérénus et son fils Eleuthère.

Profitant de la tolérance du fils de Childérick, qui fut roi des Francs à Tournai jusqu'en 481, ces personnages s'efforçaient de propager la vraie foi; mais les idolâtres s'élevèrent contre eux, et les firent expulser de la ville. Ils se réfugièrent au village de Blandain, et s'y choisirent l'évêque dont nous avons parlé.

A cette époque, les quelques habitants de l'emplacement futur de Willems reçurent les bienfaits du Christianisme. Les apôtres quittaient volontiers leur retraite pour porter aux bourgades des environs la parole de vie. Ils n'oublièrent pas, dans cette contrée voilée par d'éternels brouillards, le coin pauvre et sauvage où végétaient, à l'ombre de la mort, quelques créatures de Dieu.

Cependant, quand Théodore eut quitté ce monde, le choix des fidèles se porta immédiatement sur Eleuthère. Mais il n'exerça les fonctions épiscopales qu'après être allé à Rome recevoir la consécration du Souverain Pontife. Il demeura encore à Blandain huit ans entiers. Alors, grâce à la propagation de la foi et à l'accroissement prodigieux du nombre de chrétiens, il put rentrer dans Tournai, où il fut ramené triomphant. Présenté à Clovis, dans un voyage que ce prince fit chez les Nerviens, il conquit de prime abord ses bonnes grâces, et il jouit de toute sa confiance. Après une longue et fructueuse administration, saint Eleuthère s'endormit dans la paix du Seigneur, l'an 523.

Vous qui aimez les pieux pèlerinages et les grands souvenirs, allez jusqu'à Blandain.

Là se voit encore, dans un bâtiment formant dépendance de la ferme de Marlis, un siège en pierre encastré dans une muraille. Si vous interrogez l'aimable fermière qui vous servira de cicérone, elle vous dira que c'est le fauteuil de saint Eleuthère, que l'on conserve avec un soin religieux; que la serrure qui garnit la porte du bâtiment n'a pas été modifiée depuis la mort du saint Evêque; que les poutres de la toiture sont incorruptibles; et qu'enfin la ferme porte le nom de : FERME DE SAINT-ELEUTHÈRE.

Cependant quelques historiens affirment que la ferme de

Digitized by Google

l'évêque à Honnevain était le lieu de résidence de saint Eleuthere, car il est dit, qu'après la tentation de Blanda, le saint évêque se retira à Honnevain. *Honevanium secessit.*

Nous n'avons pas la prétention de nous faire juge, en cette affaire.

Après être nés au christianisme, les habitants de Willems eurent des notions plus saines sur ce qui constitue le bonheur. Ils défrichèrent, ils assainirent leur sol, et bientôt la population s'accrut.

Les marais de Willems s'étendaient alors depuis la ferme appelée du Bus jusqu'à la Marque (1).

L'histoire pourtant ne nous en dit rien jusqu'en 1161, où nous voyons apparaître *William* dans un cartulaire de Saint-André du Câteau. La collégiale de Saint-Pierre de Lille, dans un de ses titres, de 1264, mentionne Willim, qui devint Willem, en 1593, dans un cartulaire de l'abbaye de Loos.

Ce village était en partie de la châtellenie de Lille et en partie terre d'empire. Il relevait de la seigneurie de Lobel, mouvante du vieux château de Courtrai. Son église avait pour patron le chapitre de Tournai.

Quant à ses seigneurs, ils lui furent longtemps communs avec Condé et Rhumes. La seigneurie appartint ensuite à la maison de Solre, jusqu'à ce que le prince de Croy en fit la vente, l'an 1719, au sieur de Bellegarde, qui la paya en billets de la banque de Law. Mme de Quart la posséda, en 1723, par suite d'achat. Le hameau de Robigen se trouvait dans la seigneurie de Fresnoy, qui relevait de la baronnie de Cysoing.

Le village de Willems ne put se soustraire aux rapines que commirent, en 1386, dans toute la châtellenie, les innombrables routiers qu'y avait appelés Philippe-le-Hardi. Ce prince, de concert avec Charles VI, roi de France, méditait une descente en Angleterre. La Flandre fut seule à souffrir de ce projet (2).

A l'époque des guerres entre la Bourgogne et la France, le village subit le contre-coup de la guerre. Ouvrons le calendrier de Tournay (3) et nous apprendrons que, le mardi 27 février 1477, la trompette du beffroi de Tournai sonna fort et longuement;

(1) Devaux — (2) Kervyn de Lettenhove. *Histoire de Flandre.* — (3) Jean Nicolaï.

Digitized by Google

on voyait le feu du côté de Templeuve en Dossemez. Ce feu y avait été mis par des compagnons du Tournesis. Ceux de la garnison de la ville, néanmoins, pour se venger, allèrent avec plusieurs capitaines « bouter le feu à Willem et en plusieurs autres villages et firent très-grand dommage au pays, et, à leur retour, ramenèrent environ 20 prisonniers. »

C'était pourtant une paisible retraite que notre localité, et les cultivateurs ne prenaient aux affaires extérieures qu'une part involontaire. Un jour, néanmoins, ils exercèrent l'hospitalité envers des malheureux blessés. C'était après la bataille de Lys-lez-Lannoy. Les Gueux dispersés, du moins ceux qui survécurent, cherchaient les routes les moins frayées, et, partant, les plus sures pour eux, afin de trouver en pays éloigné un asile et un refuge. Les catholiques de Willems ne se souvinrent que des droits de la charité et du malheur. Ils pansèrent les blessures, abritèrent en cachette les fugitifs et leur procurèrent les moyens de gagner le Hainaut.

Cependant la religion nouvelle avait recruté des adhérents à Willems. En effet, un des ministres de la réforme, Etienne Marmier, épousa, au prêche que fit Ambroise Ville, son confrère, la fille de feu Wallerand de Willems « en son vivant marchand, laquelle estoit bien rice de mille livres de gros, tant en héritaige, debtes que argent comptant [1]. »

Quand Louis XIV vint faire élever si rapidement un fort à Tournai, les réquisitionnaires pénétrèrent même jusque dans la commune.

La victoire impose la modération. Les Alliés, vainqueurs de Boufflers à Lille, l'oublièrent. Le village de Willems dut subir les ravages des soldats que le prince Eugène de Savoie avait amenés autour de la capitale du Tournésis. Bestiaux et moissons, tout disparut dans ce gouffre béant d'une armée ennemie et affamée. Il ne restait aux pauvres gens de Willems que leur misère et le regret d'avoir travaillé pour des hordes de pillards.

La bataille de Fontenoy fut le châtiment réservé par la Providence, en 1745, à de tels excès.

Le Ciel permit à la Révolution française de faire expier à

(1) Pasquier de La Barre.

Digitized by Google

Louis XVI, les vices de son prédécesseur et les fautes de la noblesse. Mais nos réformes intérieures étaient accompagnées de mesures trop violentes pour ne pas éveiller l'attention inquiète de l'Europe. Celle-ci mit sur pied ses bataillons et la Flandre, tant de fois envahie, fut encore une fois la première exposée aux attaques.

Les Autrichiens débutèrent dans nos contrées, et la première résistance qu'on leur opposa aboutit à l'affaire tristement célèbre du Pas-de-Baisieux. Le brave général Dillon, massacré à Lille par ses soldats égarés et une foule ameutée ; des fuyards répandus sur toutes les routes, pénétrant jusqu'au village, et grossissant, dans leur terreur, le désastre de nos armes : tel fut le résultat de cette journée. Elle en eut encore un autre. Elle amena à Willems quelques Autrichiens, qui, enivrés de cette prétendue victoire, exercèrent des dégâts dont ils ne tardèrent pas à être châtiés.

En effet, en 1793, nos soldats prirent une éclatante revanche à Linselles, à Tourcoing et au Pont-Rouge. Les ennemis furent dispersés. C'était insuffisant.

Le 23 octobre 1793, après la bataille de Wattignies. près Maubeuge, les Français avaient recouvré toute leur audace et leur confiance. Le général Souham, qui avait sous ses ordres les généraux de brigade Dandels, Macdonald et Dumonceaux, attaqua les lignes ennemies. La droite de son armée se présenta à Halluin. Les Hanovriens étaient retranchés à Willems. Souham fait d'abord attaquer le village ; l'action commence par un feu roulant d'artillerie, et, la plupart des pièces hanovriennes étant démontées, les Français s'élancent à la baïonnette. L'ennemi, fort de son nombre, oppose une vive résistance ; mais rien ne peut arrêter la valeur française rendue à l'enthousiasme par la victoire.

Les soldats de Souham franchissent les retranchements, tombent sur l'ennemi, l'étonnent et le mettent en fuite. Cinq cents Hanovriens mettent bas les armes et demandent grâce. Le représentant du peuple, Isoré, estima à dix millions de francs les prises qui suivirent ce succès, et l'ennemi était refoulé au-delà de nos frontières.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Abbaye de Cysoing	213
— de Loos	484
— de Marquette	507
— de Phalempin	578
Ætius	520
Allennes-les-Marais	3
Alleu	317
Alliaumes de Villers	78
Aldegonde d'Erchin	78
Aldegonde Ste.- de Noircarmes	327
Anchin	115.161.280
Annappes	12
Annœullin	19
Antrœulle	71.74
Anstaing	27
Archers	466
Arsin	281.295.576.598.767
Armentières	31
Ascq	45
Attiches	50
Aubers	63
Avelin	68
Bachy	77
Bague (légende)	233
Baisieux	83
Baptistère	183
Bataille de Bondues	116
— de Bousbecques	133
— de Bouvines	139
— de Comines	193
Bataille de Frelinghien	311
— de Linselles	461
— de Lys-lez-Lannoy	496
— de Moncheaux	520
— de Mons-en-Pevèle	531
Bauduin (le faux)	665
Bauvin	93
Bavay	719
Beaucamps	99
Beffroi	199
Bersée	103
Bertrand de Rains	665
Bleuets	503
Bocquetaux	478
Bodium	779.782
Boilly	378
Bois-Grenier	110
Bondues	114
Bouchard d'Avesnes	124
Boulenrieu	520
Bourghelles	122
Bousbecques	130
Boutillerie	320
Bouvines	137
Brèche (la)	199
Brunehaut (chaussée)	151.607
— (pierres)	152
Calabres	108
Camphin-en-Carembault	145
Camphin-en-Pevèle	151

Digitized by Google

Pages.

Capinghem..... 157
Cappelle..... 163
Carembault..... VII
Carnin..... 168
Carrières..... 437
Castel..... 271
Chapelle..... 62
Chapelle-d'Armentières..... 172.358
Chartreuse..... 320
Chasse..... 135
Château..... 271
Chauffeurs..... 160.240
Chaussées Brunehaut..... 151.607
Chemy..... 176
Chereng..... 179
Chevalier rouge..... 218
Chevalier de la Toison-d'Or 744
Christianisme 21.719
Chrysole (St.)..... 191.717
Cloche..... 183.268
Cobrieux..... 185
Collégiale..... 197.658
Collier (Marguerite)..... 71
Colonnes commémoratives 144.219 292.700
Comines 190
Communes..... 22.146
Comté 714
Cornille..... 155
Conspirateurs..... 85
Crepin..... 62
Croix..... 135
Croix-Pélerine 355
Cysoing..... 208

Danse macabre 183
Deûle (la) 96
Deulemont 222
Dévouement domestique 67
— fraternel..... 226
— patriotique... 7.64.71.167 452.470.540
Diamant..... 216
Droits du seigneur 384
Duel..... 86
Dure mort..... 665

Egmont (Comte d') 11.37
Eleyne..... 52

Pages.

Emmerin..... 227
Englos..... 232
Ennetières (hameau)..... 73
Ennetières-en-Weppes. 238
Ennevelin. 239
Épinette (Roi de l') 671
Ermengarde..... 770
Erquinghem-le-Sec 265
Erquinghem-sur-la-Lys..... 270
Escobecques..... 275
Escondit 548.600
Espions 85.107.183.712
Esquermes 279
Estimaux (royaume des) 285
Excommunication. 455

Faches..... 284
Femmes (leur dévouement).. 7.225.323 540
Féodalité..... 410
Fernig (les demoiselles)..... 541
Ferrain IX
Feu St.-Jean..... 740
Fives 288
Flers 294
Fontaine 530.656.718.723
Forest 299
Forteresse..... 114.115.225.323
Fournes..... 303
Frelinghien..... 308
Fretin..... 313
Fromelles. 317

Gantois..... 519
Gauthier..... 52
Génecées..... 323
Genech 322
Ghesquières, Virginie..... 226
Gilles d'Erchin..... 78
Gondecourt..... 330
Gosse (l'abbé)..... 216
Gruson 835
Gueux..... 6.85.692
Guillebert de Bourghelles 424

Hallennes-lez-Haubourdin..... 340
Halluin 344
Hanse 562.745
Hantay 350

Digitized by Google

Pages.

Haubourdin 354
Hellesmes 359
Hem 364
Herlies 369
Herrin 374
Hobert (le capitaine) 167
Homicides 457
Hôpital 663
Hospitaliers 185
Houplin 378
Houplines 383
Hurlus 361.403.660.760

Illies 389
Ingelburge 215

Jansénisme .. 119.439.571.619.700.762
Jeanne-Maillotte 403
Juliers (Guillaume de) 532.705
Justice (voie de) 457.782

La Bassée 393
Lacustes (cités) 379
Ladres 501
Ladron (général) 71.74
La Madeleine 400
Lambersart 406
La Neuville 410
Lannoy 414
Leers 421
Légendes historiques 52.78.124.213.216
429.657.742.743.770
Le Maisnil 425
Le Sauvage 278
Lesquin 431
Levrier 68
Lezennes 436
Ligny 441
Lille 445
Linselles 454
Lomme 468
Lomprez 476
Loos 482
Louches (fêtes des) 198
Louvil 489
Lydéric 770
Lys-lez-Lannoy 493

Maire 588
Maladrerie 283.474
Malcontents 660
Malte (chevaliers de) 185
Marais 3.116.380
Marcq-en-Barœul 499
Marguerite 124.127
Marquette 504
Marquillies 511
Mélantois (le) VIII.635
Merignies 514
Michel du Maisnil 429
Moneuse 162.240
Moncheaux 520
Mons-en-Barœul 525
Mons-en-Pevèle 529
Mont des Tombes 639
Monuments commémoratifs 144.219.292
435.463.700
Morts (Danse des) 183
Mouchin 537
Moulin de Lesquin 432
Moulins 772.782
Mouveaux 545
Mystères 465

Neuville-en-Ferrain 551
Nieules (fête des) 42
Notre-Dame de Consolation 774
— de Fives 290
— de Grâce 487
— de Fournes 301
— de la Marlière 701
— de Piété 397
— de Reconciliation 280
— du Rosaire 463
— de la Treille 332.535
— du Vert-Bois 121
Noyelles 556

Ostricourt 560

Pagus 635
Palafites 379
Pas-de-Baisieux 87
Pastel 70
Pauvre et lier 40
Peage 309
Pérenchies 564
Péronne 569

Digitized by Google

	Pages.
Pevèle	IX
Phalempin	574
Phinard	771
Piat (Saint-)	657
Picorée	492
Pierres Brunehaut	51
Pitié (Notre-Dame de)	397
Plouy (le)	580
Pont-à-Marcq	583
Pont de Tressin	709
Pot-de-Fer	114
Porcs	401
Prieuré	232.289
Premesques	587
Provin	591
Puits romains	563
Pyramide	219
Quesnoy-sur-Deûle	595
Quiétisme	783
Radinghem	603
Rantzau	465
Reliquaire	135.237
Rhétorique	465
Richilde	596
Rictrude (Sainte-)	611
Ronchin	607
Roncq	614
Roseau (le)	76
Roubaix	621
Sailly	629
Sainghin-en-Mélantois	634
Sainghin-en-Weppes	641
Saint-Amand	161
Saint-André	646
Saint-Éleuthère	789
Saint-Jean (Feu)	740
Sainte-Rictrude	611
Sainte-Aldegonde de Noircarmes	327
Sainte-Union	72
Salembier	161
Salomé	647
Sans plume le clerc ne peut écrire	52
Santes	652
Seclin	656
Senne	5.427.546
Sequedin	664
Soignie	611
Sorciers	301.326.332.681
Temple	283.675
Templemars	669
Templeuve	675
Templiers	185.565.604
Tenremonde	519
Thomas de Cantorbery	100
Turenne	133
Thumeries	684
Timaux	285
Titelman	678
Toison-d'Or	714
Toufflers	689
Tombes (Mont des)	639
Tourcoing	695
Tourmignies	703
Tourne-Bride	71
Tressin	707
Vendeville	713
Verlinghem	717
Vierge de Coupigny	306
Villers-au-Tertre	78
Villa	591
Villicus	239
Voies romaines	425.608.779
Wahagnies	724
Wambrechies	729
Wannehain	736
Warnêton Bas et Sud	741
Wasquehal	749
Wattignies	753
Wattrelos	758
Wavrin	764
Wedde	24
Weppe (le)	IX
Wazemmes	770
Wervicq	776
Wicres	784
Willems	788

Digitized by Google

Digitized by Google

LILLE. L. DANEL.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google